



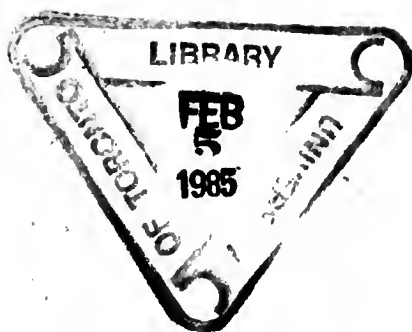
3 1761 06350797 4

Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation

3^e PARTIE Les PLANÈTES GÉANTES

et les
Comètes





PQ
2623
E366 A82
1889
v. 21

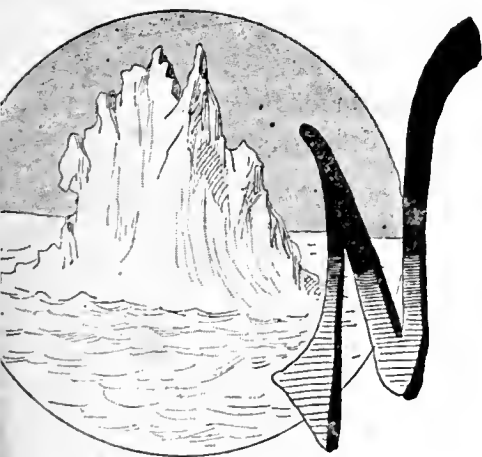
Aventures Extraordinaires

D'UN

SAVANT RUSSE //

CHAPITRE PREMIER

LES NAUFRAGÉS DE MARS



UIT épouvantable, terrifiante, que celle pendant laquelle Ossipoff et ses compagnons, cramponnés à l'épave qui les portait, roulèrent avec elle à travers les eaux en démente.

Inondés par les vagues, fouettés par le vent qui hurlait à travers l'espace, les malheureux sentaient trembler sous eux le sol

fragile qui leur servait de radeau ; leurs yeux, dont la frayeur pourtant décuplait l'acuité, ne pouvaient parvenir à percer l'ombre épaisse qui les enveloppait ainsi qu'un suaire noir ; mais ils avaient conscience que les flots rongeaient l'île neigeuse, l'attaquaient avec rage, comme des monstres carnassiers attachés à un cadavre auquel chaque coup de dent arrache un lambeau.

A tout moment, ils s'attendaient à voir leur fragile radeau se disloquer, s'émietter et les livrer au gouffre.

Soudain, Fahrenheit, qui avait pu se trainer jusqu'à une anfractuosité de rocher dans laquelle il se tenait tapi, sentit une main se poser sur son bras.

Il fit un brusque mouvement, pris de peur : cet homme flegmatique, imperturbable, que rien auparavant ne parvenait à émouvoir, avait les nerfs tellement surexcités par l'étrange aventure à laquelle il se trouvait m l , que cet attouchement le terrifia.

— Qui va là ? grommela-t-il d'une voix étranglée.

— Eh ! c'est moi, mon cher sir Jonathan ! cria-t-on à son oreille.

— Qui ça, vous ? hurla l'Américain qui ne reconnaissait pas l'accent de celui qui lui parlait.

— Moi, Fricoulet, pardieu ! Qui voudriez-vous que ce fût ?

— Je n'en sais, ma foi, rien, répliqua

Fahrenheit dont les dents claquaient, en dépit des efforts qu'il faisait pour triompher de son inconsciente terreur.

Il ajouta :

— Je suis bien content que vous ne soyez pas mort, mon cher monsieur Fricoulet.

Sa main chercha dans l'ombre celle de l'ingénieur et la serra avec énergie.

— Merci du bon sentiment qui vous dicte ces paroles, riposta le jeune homme ; j'aime à croire qu'il s'applique également à nos compagnons.

— Vivants aussi ! s'écria l'Américain.

— Tout comme moi ; ... mais, pardon, au milieu de cette débâcle, avez-vous conservé votre chronomètre ?

Fahrenheit se palpa avec anxiété : ce chronomètre était un merveilleux instrument indiquant, en même temps que les heures et les secondes, le jour de la semaine, le quantième du mois, les saisons, les changements de lune : il l'avait acheté, dès le début de ses opérations sur les suifs, avec les



St. V. Michel.



M



RS

premiers bénéfices réalisés, et il ne l'avait pas payé moins de quatre cent cinquante dollars.

La question de l'ingénieur lui avait causé une émotion bien naturelle, car il tenait à ce chronomètre duquel, depuis bien des années, il ne s'était jamais séparé et qu'il s'était accoutumé à considérer comme un fétiche.

Aussi, poussa-t-il un soupir de satisfaction en le sentant à sa place, dans la poche de son vêtement.

— Oui, répondit-il, je l'ai toujours ;... mais en quoi cela peut-il bien vous intéresser ?

— Vous allez comprendre... voudriez-vous bien faire sonner votre chronomètre ?

L'Américain tira l'instrument de sa poche, l'approcha tout près de son oreille et pressa sur le ressort de la sonnerie.

Un coup tinta faiblement.

— C'est le quart, dit-il.

— Le quart de quoi ? bougonna Fricoulet.

— C'est juste, ... j'ai la tête tellement perdue que je ne pensais plus à l'heure.

Il pressa sur un autre ressort et, cette fois, le chronomètre fit entendre trois petits coups à peine distincts.

— Trois heures, dit l'Américain.

— Trois heures et quart, murmura Fricoulet comme se parlant à lui-même... encore deux heures à attendre.

— A attendre quoi ?

— Le jour, parbleu.

Et l'ingénieur ajouta d'un ton plein de satisfaction :

— Dans deux heures, nous y verrons clair.

— La belle avance ! grommela Fahrenheit... Qu'il fasse jour ou qu'il fasse nuit, la situation ne changera pas.

— Assurément que le soleil ne peut avoir aucune influence sur le cataclysme qui bouleverse la planète, ... cependant, comme il est inadmissible que les choses se poursuivent longtemps ainsi, peut-être y aura-t-il moyen d'aviser.



— Mais d'aviser à quoi?...

— Eh! vous en demandez trop! s'écria l'ingénieur impatienté,... le sais-je moi-même?... et quand la lumière du jour n'aurait d'autre conséquence que de nous permettre de nous voir les uns les autres, il me semble que ce serait là un résultat appréciable;... on se sentira moins seul.

Sur ces mots, Fricoulet, que le langage aigri de l'Américain énervait sensiblement, regagna, en rampant, la place qu'il occupait auparavant auprès de M. de Flammermont.

— Gontran! fit-il.

— Qu'y a-t-il? demanda le comte d'une voix morne.

— Il fera jour dans deux heures.

— Que m'importe! répliqua l'autre sur le même ton.

— Alors, toi aussi! bougonna l'ingénieur,... le jour ou la nuit te sont également indifférents!... tu ne réfléchis donc pas au parti que nous pouvons tirer du soleil?

Gontran riposta avec amertume :

— Penses-tu donc que le soleil puisse nous sortir d'ici?

— Qui sait?... peut-être!

M. de Flammermont eut un haussement d'épaules que l'obscurité déroba aux yeux de Fricoulet; à la suite de quoi, il retomba dans son mutisme désespéré. Serrée sur sa poitrine, il tenait la tête de Séléna.

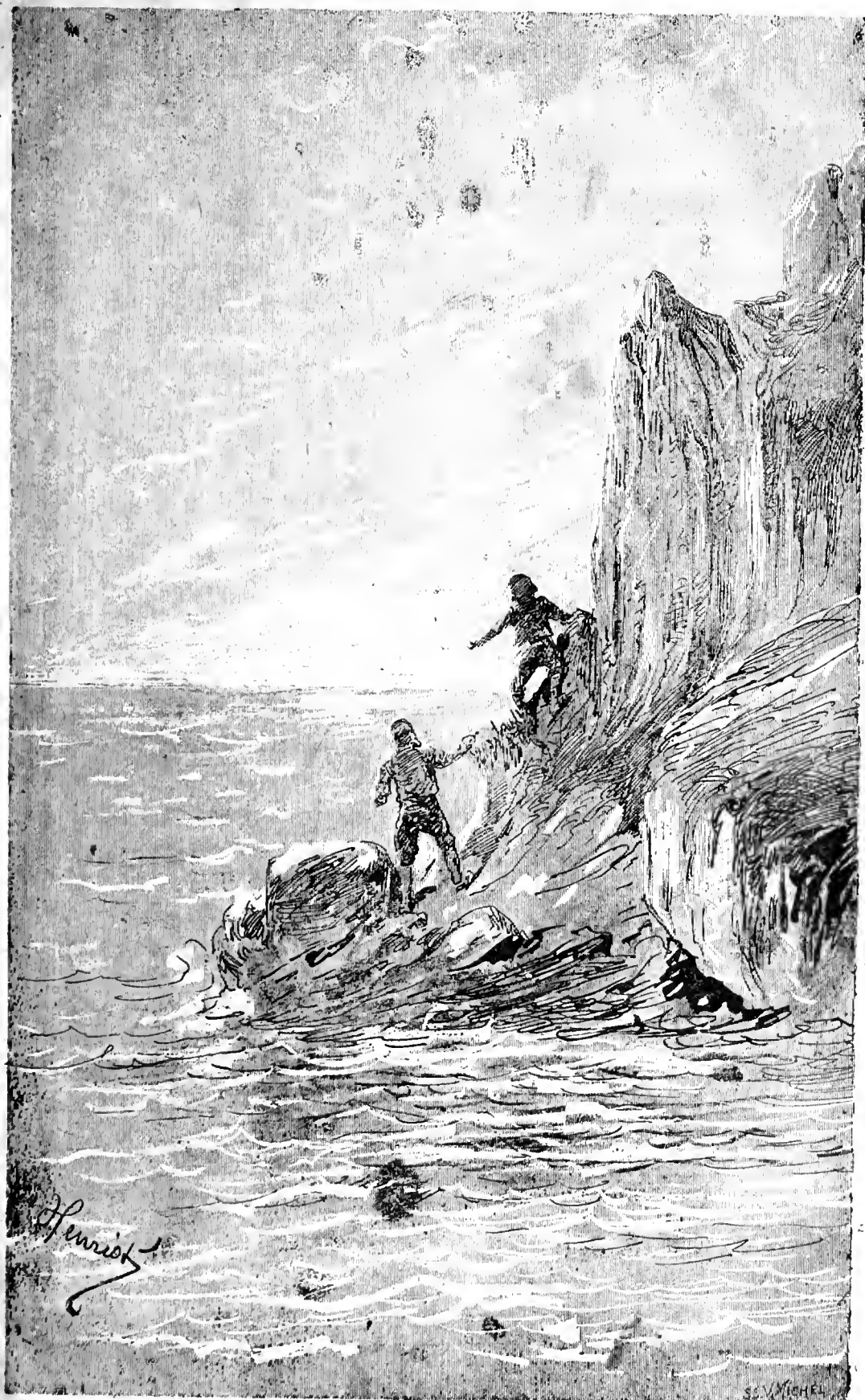
L'épouvante avait fait tomber l'infortunée jeune fille dans un état comateux si complet, si absolu, que Gontran l'eût cru morte s'il n'eût senti, sous ses doigts, le faible battement du cœur; depuis de longues heures, elle n'avait ni fait un mouvement, ni prononcé une parole.

Quant à Ossipoff, toute la nuit M. de Flammermont et Fricoulet l'avaient entendu monologuer à haute voix.

Que disait le vieillard?

Ni l'ingénieur, ni son ami ne connaissaient le russe, et c'est dans sa langue natale que s'exprimait l'astronome.

Cependant, depuis quelque temps, la pluie torrentielle qui s'était mise à tomber dès le commencement de la tempête, avait cessé; le vent, ne hurlant plus d'aussi sinistre façon que précédemment, avait diminué de violence, et les vagues, plus douces, ne déferlaient plus voracement contre l'île qui servait de refuge aux naufragés.



Ce pic, haut de plusieurs kilomètres, s'était effrité dans l'Océan (P. 11.)

Fricoulet constata, par contre, un mouvement de balancement assez comparable au roulis d'un bâtiment, mais dont il ne put s'expliquer la cause.

En admettant, en effet, que l'île neigeuse, arrachée des assises qui la reliaient primitivement au fond de l'Océan, s'en allât à la dérive, sa superficie était telle que, tout en glissant à la surface des eaux, celles-ci ne devaient avoir aucune influence sur son centre de gravité.

Au surplus, l'ingénieur ne s'arrêta pas longtemps à cette idée, se réservant d'élucider la question dès qu'il ferait jour.

Les deux heures qui séparaient encore les Terriens du lever du soleil leur parurent longues comme deux siècles; et cependant, sauf Fricoulet, nul d'entre eux n'espérait que la clarté du jour pût apporter quelque amélioration à leur situation.

Enfin, comme un voile de gaze qui se lève, l'épais brouillard qui les enveloppait se dissipa, faisant succéder à l'ombre de la nuit la lueur indécise et sale de l'aube.

Puis, là-bas, tout là-bas, une ligne d'un rose pâle raya l'horizon et, avec une rapidité surprenante, l'orient s'enflamma sous les feux d'un soleil étincelant.

Un profond soupir s'échappa des poitrines de nos amis; Séléna sembla, comme par enchantement, revenir à la vie en apercevant l'astre radieux qu'elle et ses compagnons désespéraient de revoir jamais.

Au-dessus de leur tête, le ciel arrondissait sa coupole bleue, pure et sans tache, piquée de mille étoiles blanchissantes à la lumière du soleil.

Tout autour d'eux, aussi loin que leur vue pouvait s'étendre, une mer, une mer immense étalait sa nappe liquide, subitement plane et unie comme un miroir; c'est à peine si le vent qui continuait de souffler, en ridait légèrement la surface.

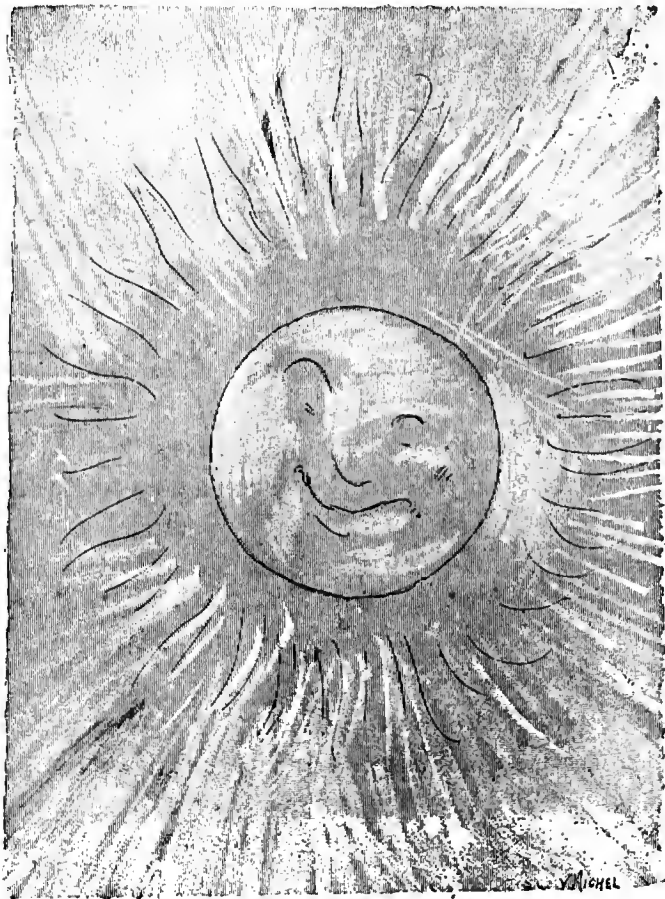
En jetant alors un regard sur le sol qui les portait, Fricoulet eut l'explication de ce balancement que la superficie de l'île neigeuse rendait pour lui inexplicable...

En une nuit, l'île avait été presque entièrement dévorée par les vagues acharnées à sa destruction.

L'immense pic couvert de neiges éternelles qui la dominait et lui avait valu le nom dont l'avaient baptisée les astronomes terrestres, ce pic, haut de plusieurs kilomètres, s'était effondré dans l'Océan; les bords de l'île,

déchiquetés, effrités, émiettés, s'en étaient allés en lambeaux, si bien que l'ingénieur et ses compagnons se trouvaient maintenant emportés sur un îlot d'une superficie d'à peine quelques cents mètres carrés.

Seul de tous ses compagnons, Fricoulet avait conservé assez de sang-



froid pour faire cette constatation qu'il conserva par devers lui, jugeant ses amis assez déprimés déjà, pour qu'il ne cherchât point à augmenter encore leur désespoir.

Farenheit, cependant, était sorti de son atonie et, s'approchant du vieux savant, lui demandait, la voix grondante d'une colère difficilement contenue :

— Eh bien ! monsieur Ossipoff, depuis bientôt six mois que vous nous

traînez à votre suite, avec l'espoir de nous mettre dans une situation inextricable, cette fois vous devez être satisfait,... car du diable si vous allez pouvoir nous tirer d'ici.

Le vieillard se contenta de hausser les épaules et ne répondit pas.

— Si encore vous pouviez nous dire où nous sommes, bougonna l'Américain ! mais à voir les regards interrogateurs que vous lancez de tous côtés, il est facile de deviner qu'à ce point de vue-là, vous êtes aussi ignorant que nous...

— Dame ! ça manque de points de repère, ricana Gontran.

— Peuh !

Et il ajouta :

— Ce n'est point de savoir où nous sommes qui m'intéresse, mais de savoir où nous allons.

Fricoulet dit alors en s'adressant à l'Américain :

— Sir Jonathan, si ce peut être un adoucissement à votre chagrin que de connaître la contrée martienne en laquelle la fatalité vous condamne à terminer une existence consacrée jusqu'à présent au commerce des suifs, soyez satisfait : nous devons nous trouver, en ce moment, au milieu de l'Océan Képler, appelé, par Schiaparelli, mer Erythrée et — voyez si je précise — dans l'endroit désigné par lui sous le nom de Région de Pyrrhus.

* Séléna qui, avec les rayons du soleil, avait repris son courage et sa bonne humeur, sortit alors du silence dans lequel elle s'était renfermée jusque-là.

— Monsieur Fricoulet, demanda-t-elle, vous seriez bien aimable de résoudre pour moi un problème que je me pose inutilement depuis un quart d'heure.





— Parlez, mademoiselle; et s'il est en mon pouvoir de répondre, je répondrai; autrement, je vous renverrai aux lumières de mon ami Gontran.

M. de Flammermont hocha la tête, d'un air mécontent, du côté d'Ossipoff.

Mais le vieillard était occupé à dévisser, pour la nettoyer, la lunette marine qu'il portait en bandoulière, et il était bien trop absorbé par ce travail pour songer à écouter ce qui se disait autour de lui.

— Monsieur Fricoulet, dit Séléna, le sol sur lequel reposent nos pieds en ce moment est, n'est-ce pas, de même composition, que le sol terrestre?

— Absolument oui, mademoiselle, du moins c'est ce qu'il me semble à première vue.

— Cependant, il serait impossible, sur notre planète natale, de faire flotter à la surface de l'eau un carré de terre ou un quartier de roche.

— Effectivement.

— D'où vient alors que ce lambeau d'île puisse nous servir de radeau?

— De ceci, mademoiselle : que, dans le monde où nous sommes, la densité moyenne des matériaux est d'un tiers inférieure à celle des matériaux terrestres, et que la pesanteur y est trois fois plus faible... Il est donc à présumer que l'îlot qui nous porte a une densité un peu inférieure à celle de cet Océan,... tenez, peut-être une densité égale à celle de la glace...

En ce moment, le visage de la jeune fille se contracta péniblement, puis elle porta, dans un geste douloureux, les mains à sa poitrine, en même temps qu'elle devenait toute pâle.

— Qu'avez-vous, ma chère Séléna? s'écria Gontran en avançant les bras pour la soutenir.

— Je ne sais, balbutia-t-elle, mais je ressens là... une souffrance intolérable,... c'est peut-être la faim.

A peine M^{lle} Ossipoff eût-elle prononcé ces mots que Farenheit poussa un formidable juron.

— Eh! *by God!* grommela-t-il,... c'est cela, c'est bien cela!... voilà un quart d'heure que,



sans en rien dire, j'éprouve un malaise inexprimable, incompréhensible, ... j'ai faim.

Et il promena autour de lui des regards avides, semblables à ceux que roule un fauve affamé.

Fricoulet fronça les sourcils.

— Mon pauvre sir Jonathan, répliqua-t-il; votre appétit tombe mal, car le garde-manger est vide... ou à peu près...

— Ou à peu près, répéta l'Américain en se rapprochant.

L'ingénieur tira de sa poche une petite fiole.

— Mes amis, dit-il, il y a là-dedans douze doses de liquide nutritif que ma prévoyance m'avait fait emporter.

Fahrenheit fit mine de s'emparer de la bouteille; Gontran se jeta, menaçant, devant lui.

— M^{lle} Ossipoff, d'abord, déclara-t-il.

— Soit, riposta l'Américain; mais qu'elle se hâte, alors, car je défaille.

Comme M. de Flammermont tendait la main vers le précieux flacon.

— Un moment encore, dit l'ingénieur, entendons-nous bien pour qu'il n'y ait point ensuite de disputes entre nous : pour bien faire, il nous faudrait à chacun deux doses par jour; or, la fiole n'en contenant que douze, cela réduirait notre alimentation à vingt-quatre heures.

— Fort bien calculé, grommela Gontran, mais, de grâce, hâte-toi...

— Je propose, en conséquence, de nous contenter, pour aujourd'hui, d'une dose seulement, ... de façon à pouvoir résister demain encore...

— La belle avance, gronda Fahrenheit, ... cela ne servira qu'à prolonger notre agonie.

— En ce cas, ricana l'ingénieur, abandonnez dès à présent votre part aux autres, renoncez aux chances de sauvetage qui peuvent se présenter pendant quarante-huit heures, décidez-vous à trépasser de suite et fichez-nous la paix.





S.C. V. Michel.

Ce langage logique, énergique, en même temps que peu parlementaire, produisit sur l'Américain un salutaire effet.

— Mais, dit-il d'une voix radoucie, en nous réduisant à une dose par jour pendant quarante-huit heures, cela ne fait que dix doses et, tout à l'heure, vous avez dit que cette fiole en contenait douze, que faites-vous des deux autres ?

— Permettez, reprit Fricoulet en tendant le flacon à Gontran, je ne compte pas dans la réduction M^{me} Séléna qui, plus faible de constitution, doit, moins que nous, souffrir des privations que nous sommes obligés de nous imposer.

D'un coup d'œil reconnaissant, M. de Flammermont remercia l'ingénieur de cette bonne pensée; puis, après avoir versé dans

un gobelet la ration de M^{me} Ossipoff, il la lui fit boire avec mille difficultés; la jeune fille mourait littéralement de faim et, sous l'empire de la souffrance, ses dents contractées refusaient de livrer passage au liquide.

Enfin, il y parvint et, peu à peu, le visage pâle de Séléna reprit ses couleurs.

Quant à Farenheit, ses crampes d'estomac étaient telles qu'il se précipita vers Fricoulet dans le but de s'emparer du précieux flacon.

Mais l'ingénieur, qui n'avait dans la délicatesse de l'Américain affamé qu'une médiocre confiance et qui craignait de le voir engloutir d'une seule lampée la nourriture de tous ses compagnons, le repoussa, disant :

— Allons-y doucement, mon cher sir Jonathan, j'ai lu dans des relations de voyage que des malheureux étaient trépassés pour avoir, mourants de faim, absorbé trop gloutonnement la nourriture que leur donnait leur sauveur... Gare aux indigestions.

Farenheit eut un haussement d'épaules formidable et, se saisissant du gobelet que lui tendait l'ingénieur, en fit lestement disparaître le contenu dans son gosier.

Quelques secondes, il demeura immobile, semblant jouir des sensations agréables produites par l'absorption de ce liquide régénérateur; mais sou-

dain, une grimace tordit sa bouche, sa face s'apoplectisa, ses yeux roulèrent désespérément dans leur orbite, et les veines de son cou se gonflèrent sous une poussée de sang.

Ce que Fricoulet avait craint arrivait; la voracité de l'Américain produisait, non une indigestion, mais une mauvaise digestion.

— Marchez un peu, sir Jonathan, lui dit l'ingénieur, cela vous fera du bien.

Gontran prit Fricoulet à part.

— Qu'allons-nous faire, maintenant? demanda-t-il;... tout à l'heure tu as parlé des circonstances favorables qui pouvaient se présenter en quarante-huit heures,... comptes-tu véritablement que nous pouvons sortir d'ici?

Avant de répondre, l'ingénieur porta son index à sa bouche, l'y plongeant tout entier et, ainsi humecté, l'éleva au-dessus de sa tête.

— Toujours du Nord, murmura-t-il.

Et son visage exprima une satisfaction profonde.

— Que fais-tu donc? demanda Gontran.

— Je vois d'où vient le vent.

— Et c'est cela qui paraît te causer un si sensible plaisir?

— Dame! je constate que le vent n'a pas changé et souffle toujours du Nord.

— Alors?

— Alors, le courant qui nous entraîne, se dirigeant toujours du même côté, je me dis que nous finirons bien par aborder quelque part.

— Raisonnement fort logique,... seulement tu oublies que dans quarante-huit heures, si nous n'avons pas rencontré quelque terre hospitalière, nous serons morts de faim...

Fricoulet fouilla dans ses poches, tira son inévitable petit carnet, l'ouvrit et, sur l'une des pages, traça à la hâte quelques calculs; ensuite, posant sa main sur l'épaule de son ami :

— Rassure-toi, dit-il en souriant, ce n'est pas encore cette fois-ci que nous irons dîner chez Pluton.

M. de Flammermont lui saisit les mains.

— En es-tu certain?



A moins que quelque circonstance imprévue ne vienne nous barrer la route.

— Quelle route ?

— Celle du continent de Secchi qui, ainsi que tu le sais, se trouve dans l'hémisphère austral de Mars et dont les rivages sont bordés par l'océan Kepler.

— L'océan qui nous porte ! s'écria Gontran.

— Lui-même... Or, en supposant au courant qui nous entraîne une force de 300 mètres à la minute, cela nous donne 18 kilomètres à l'heure.

— Eh bien ?

— Eh bien ! ne sais-tu pas que, de l'île Neigeuse au continent de Secchi ou *Noachis* de Schiaparelli, l'océan Kepler mesure neuf cents kilomètres ; admettons que, par suite de l'invasion des eaux, une certaine portion de cette dernière contrée ait disparu, mettons, si tu veux, huit cents kilomètres ; tu vois bien qu'en quarante-huit heures, nous pouvons être

sauvés...

— Pour cela, il ne faut pas que le courant diminue de vitesse, ni que quelque avarie survienne à notre îlot.

— Quelque avarie, répéta Fricoulet en regardant curieusement M. de Flammermont, que veux-tu dire ?

Et il ajouta, en frappant du talon le sol de l'île neigeuse :

— Nous ne sommes point, comme de vulgaires naufragés, sur un radeau de planches et de cordes que les vagues peuvent disloquer, mais sur un amas de terre et de rochers.

En ce moment, Fahrenheit revenait vers eux, après avoir fait, autour du fragment d'île qui les portait, une petite promenade hygiénique.

— Eh bien ! sir Jonathan, demanda l'ingénieur, comment va ?



— Mieux... beaucoup mieux, répondit l'Américain.

Il se remit en marche, disant :

— Je vais faire encore un tour... alors, ça ira tout à fait bien.

Et il avait fait déjà plusieurs enjambées, lorsqu'il s'arrêta et fit volte-face, en s'entendant appeler par Fricoulet.

— Sir Jonathan, questionna celui-ci, quelle heure avez-vous?

L'Américain tira son chronomètre.

— Quatre heures, répondit-il.

L'ingénieur sursauta.

— Quatre heures! s'écria-t-il, quatre heures du matin ou du soir?

— Du matin... je pense...

Fricoulet parut pensif; puis, relevant la tête qu'il avait laissé tomber sur sa poitrine, il demanda encore :

— Quand avez-vous remonté votre chronomètre?

— A la Ville-Lumière; je l'ai remonté et mis à l'heure.

— C'est bien, sir Jonathan, je vous remercie.

L'Américain s'éloigna et les deux jeunes gens demeurèrent seuls, l'un en face de l'autre, Fricoulet réfléchissant, et Gontran le regardant avec curiosité.

Enfin, il entendit l'ingénieur, se parlant à lui-même, murmurer :

— Ville-Lumière... 270 degrés de longitude... quatre heures... hum!... hum!...

Il releva la tête et fixa un instant les yeux sur le soleil qui, déjà haut à l'horizon, laissait tomber sur les eaux resplendissantes, une pluie de rayons enflammés.

Ensuite, l'ingénieur reporta ses regards sur l'îlot.

Tout à coup, il dit à Gontran :

— Ne bouge pas.

L'autre s'immobilisa et Fricoulet le considéra attentivement.

— C'est bien cela, c'est bien cela, bougonna-t-il encore; les ombres, qui ont diminué depuis ce matin, deviennent stationnaires à présent... Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, pour la contrée où nous nous trouvons, il fût midi... ou à peu près...



Il saisit les mains de M. de Flammermont et s'écria :

— Comprends-tu... hein? Comprends-tu?

Le jeune comte secoua la tête et, jetant un regard défiant vers Ossipoff, il répondit à voix basse :

— Pas un mot.

— C'est bien simple, cependant : le chronomètre de sir Jonathan marque, pour la Ville-Lumière, quatre heures et, pour cette contrée, le soleil marque midi... C'est donc une différence de huit heures entre la contrée où nous sommes et la Ville-Lumière... soit 120 degrés environ de longitude.

Il s'interrompt et demanda brusquement :

— A propos, n'est-ce pas à toi, qu'avant de partir, Ossipoff avait confié une carte de Mars?

— C'est bien possible... Je ne m'en souviens pas.

— Cherche dans tes poches, peut-être bien l'y auras-tu glissée au moment de la débâcle.

Le jeune comte suivit le conseil de son ami et tira en effet, de son vêtement, une feuille de papier fripée, mouillée, dans un pitoyable état.

— Baste! fit l'ingénieur pour répondre à la mine piteuse de son ami, telle qu'elle est, elle nous rendra encore bien des services.

Il déplia la carte avec mille précautions, l'étendit sur le sol et, s'agenouillant, promena son doigt sur les indications, un peu confuses et brouillées par l'eau, qu'elle contenait.

— Tu vois, dit-il à Gontran qui s'était agenouillé à côté de lui, tu vois qu'il nous est impossible de supposer que le courant nous ait entraînés à l'ouest de la Ville-Lumière.

— Non, je ne vois pas cela...

— Comment! ne t'ai-je pas dit que nous nous trouvions à environ 120 degrés de longitude du 270° degré? et ne vois-tu pas qu'à cette distance, la carte de Mars ne porte trace d'aucun océan?

— Ah! si... je vois bien cela; seulement, permets-moi de te dire que cela ne prouve rien, car nous



pouvons parfaitement bien naviguer, en ce moment, sur les terres tracées ici par Schiaparelli et inondées depuis.

Fricoulet réfléchit un moment et répondit :

— Si ton raisonnement, dont je reconnais la logique, était juste en l'espèce, nous aurions, depuis le temps que nous sommes entraînés à la dérive, abordé sur quelque terre; en outre, la violence du courant me pousse à supposer une grande profondeur à la masse liquide qui nous porte, profondeur non admissible si nous naviguions simplement sur des continents



submergés... Je reprends donc mon raisonnement... ne pouvant nous trouver à l'ouest du 270^e degré, c'est forcément à l'est que nous nous trouvons. Voilà pour la longitude; quant à la latitude, la hauteur du soleil, au-dessus de l'horizon, à midi, me la donne... malheureusement, je n'ai pas de sextant.

— Un sextant! Qu'est-ce que cela?

— L'instrument qui sert à mesurer la hauteur du soleil...

Tout en parlant, il pivotait sur ses talons, cherchant évidemment, autour de lui, de quoi remplacer l'instrument qui lui manquait.

Tout à coup, il avisa Ossipoff qui, renversé sur le dos, étudiait dans

le ciel bleu, des astres invisibles pour ses compagnons, mais que sa lunette lui permettait sans doute d'apercevoir.

L'ingénieur s'avança vers lui.

— Pardon, monsieur Ossipoff, dit-il d'un ton fort aimable, pourriez-vous me prêter votre lunette quelques instants?

— Pourquoi faire? grommela le vieillard, furieux d'être dérangé dans ses études.

— Monsieur de Flammermont en aurait besoin pour remplacer un sextant.

Et, répondant au regard interrogateur que le vieux savant attachait sur lui, l'ingénieur ajouta :

— Il désire mesurer la hauteur du soleil, pour être fixé sur la latitude.

Le visage d'Ossipoff se dérida, comme toutes les fois qu'il était admis à constater les connaissances scientifiques de son futur gendre.

— C'est très bien, dit-il en tendant à Fricoulet la lunette demandée.

L'ingénieur revint vers le jeune comte en lui disant, assez haut pour être entendu du vieillard :

— Voici ce que tu désires.

Gontran prit machinalement l'instrument.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse de cela? demanda-t-il à voix basse.

— Que tu mesures le soleil, répondit Fricoulet sur le même ton.

— Comment cela?

— Vise le Soleil avec la lunette, et l'angle formé par l'instrument et par l'horizontale te donnera la hauteur du Soleil... tout simplement.

Docilement, le jeune comte braqua l'instrument sur l'astre du jour, pendant que Fricoulet, sans en rien laisser paraître, prenait les mesures nécessaires.

Enfin, il lui murmura à l'oreille :

— La hauteur du Soleil est de 65 degrés.

— C'est donc par le 65° degré de latitude que nous nous trouvons, fit Gontran.

L'ingénieur eut un tressaut formidable.

— Malheureux, dit-il, tu veux donc te faire étrangler par le digne monsieur Ossipoff.

M. de Flammermont fixa un regard tellement ahuri sur son ami, que celui-ci ne put s'empêcher de sourire.

— Voici notre situation exacte, dit-il : 20 degrés de latitude sud et 30 degrés de longitude ouest... en prenant, comme point de repère, le méridien de la Ville-Lumière... Si tu veux communiquer ces résultats à M. Ossipoff, cela lui fera certainement plaisir, en même temps que cela te permettra de faire parade de tes connaissances scientifiques.

Gontran accueillit la moquerie de son ami par un haussement d'épaules ; il allait cependant se diriger vers le vieillard, lorsque, se ravisant, il demanda :

... S'il lui prenait fantaisie de me questionner au sujet de ce que je pense de la situation ?

— Tu lui répondrais que le vent souffle du Nord et que le Soleil semble indiquer que nous dérivons vers le Sud-Est.

— Alors, je puis dire hardiment que nous aborderons vers cette terre de *Noachis* dont tu parlais tout à l'heure.

— Absolument... à moins d'accidents imprévus.

— Et vous avez bien raison d'ajouter cela, monsieur Fricoulet, déclara Fahrenheit qui arrivait derrière les jeunes gens.

Tous les deux, d'un même mouvement, se retournèrent et poussèrent un cri de surprise.

Le visage de l'Américain exprimait une violente émotion, ses lèvres tremblaient et, sous les sourcils épais, hérissés, les yeux brillaient d'un éclat singulier.

— Qu'avez-vous, sir Jonathan, fit M. de Flammermont, et que signifient les paroles que vous venez de prononcer ?

— Cela signifie que, si cela continue de la sorte, nous n'aurons bien-



tôt plus rien sous la plante des pieds pour nous porter jusqu'à cette terre promise.

Fricoulet regarda l'Américain d'un air qui signifiait clairement qu'il commençait à concevoir des doutes sérieux sur le bon équilibre de sa cervelle.

Quant à Gontran, il demanda :

— Si cela continue, venez-vous de dire,... de quoi parlez-vous?

— De l'île sur laquelle nous sommes et qui va diminuant de surface.

Les yeux du comte s'arrondirent, il considéra Fahrenheit un moment, puis, se penchant à l'oreille de Fricoulet :

— Je crois que le pauvre homme devient fou, murmura-t-il.

— C'est également mon avis, répondit l'ingénieur sur le même ton.

Ensuite, s'adressant à l'Américain :

— Alors, fit-il, l'île neigeuse diminue?

— On dirait qu'elle fond.

— Nous serions sur un iceberg que cela pourrait s'admettre; mais des pierres, des roches et de la terre, cela ne fond pas.

— Non,... mais ça s'effrite.

— Et sur quoi vous basez-vous pour parler ainsi?

— Tout à l'heure, lorsque m'a pris ce singulier malaise que vous m'avez conseillé de combattre par une promenade hygiénique, j'ai marché jusqu'à ce que j'aie fait le tour complet de l'île.

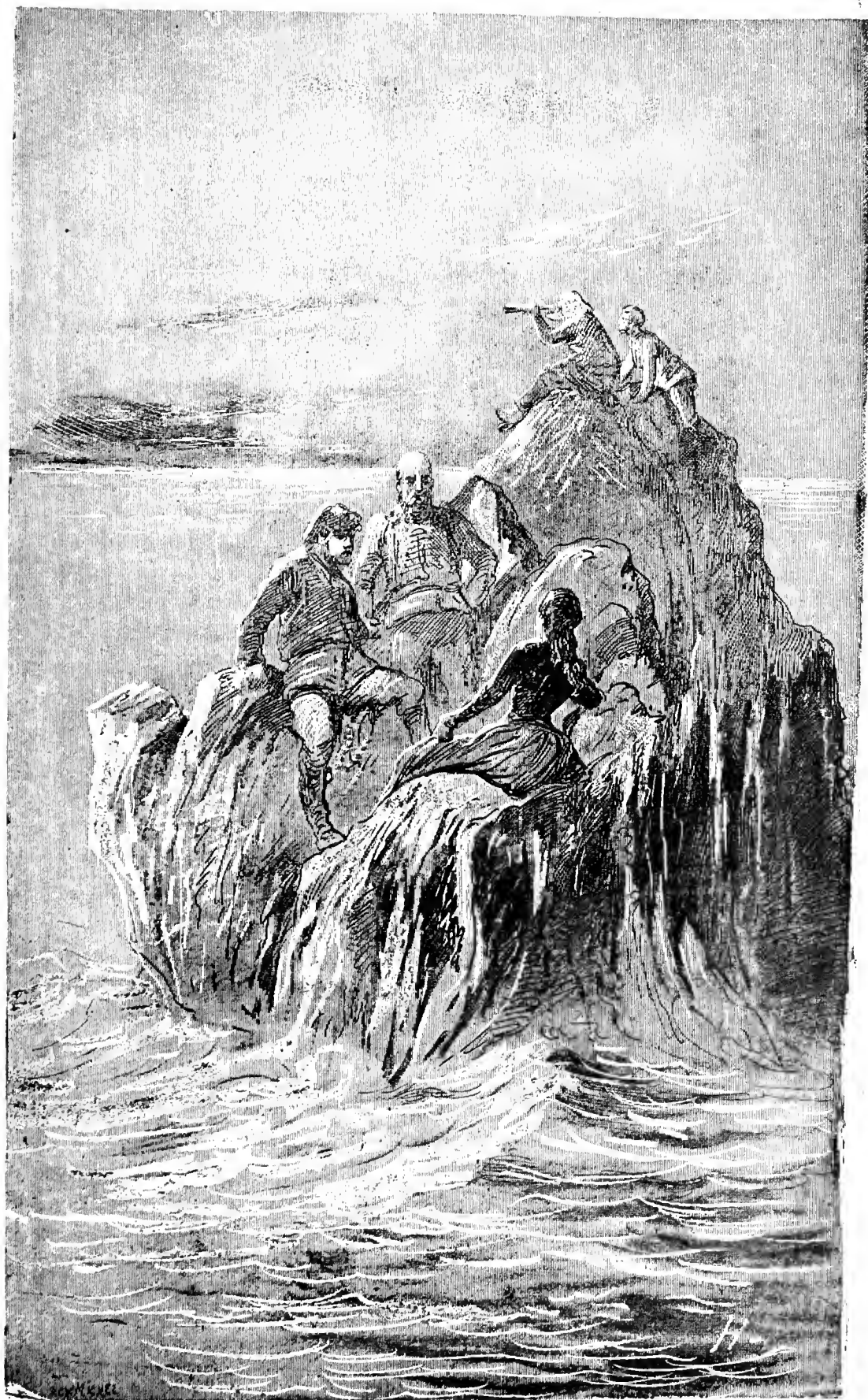
— Nous savons cela,... nous vous avons vu.

— Mais ce que vous ne savez pas... c'est que, tout en marchant, je comptais mes enjambées.

— C'est la preuve d'un esprit méticuleux, fit plaisamment M. de Flamermont... et combien d'enjambées vous a donné ce tour complet de l'île neigeuse?

— Cinq cent vingts enjambées... plus deux de mes pieds, le talon de l'un mis à la pointe de l'autre.





Les Terriers finirent par se trouver serrés, coude à coude, sur une sorte de promontoire. (P. 33.)

— Eh bien ?

— Comme vous l'avez vu également, j'ai fait un second tour; par curiosité, j'ai compté comme la première fois et...

— Vous avez trouvé moins d'enjambées?

— Non, j'ai trouvé le même nombre... cinq cents.

— Alors, qu'est-ce qui vous inquiète?

— Ce sont mes deux pieds qui manquent.

Fricoulet éclata de rire.

— En vérité! s'écria-t-il, voilà bien de quoi vous mettre la cervelle à l'envers! Vous avez fait les enjambées plus longues au second tour qu'au premier,... voilà tout.

Farenheit secoua gravement la tête.

— Monsieur Fricoulet, déclara-t-il, avant d'entreprendre le commerce des suifs, j'étais arpenteur dans le Far-West; c'est moi qui ai mesuré la plupart des terrains occupés actuellement, dans le Nouveau-Monde, par les émigrants que nous envoie chaque année l'Ancien continent,... c'est vous dire que mes jambes se sont, depuis longtemps, rompues à un écartement qui ne varie pas d'une ligne... quatre-vingt-quinze centimètres... d'un talon à l'autre, j'en donnerais ma tête à couper.

— Je ne dis pas le contraire, monsieur Farenheit, riposta l'ingénieur, et loin de moi la pensée de vouloir nier la longueur constante de vos enjambées; seulement il peut parfaitement y avoir erreur dans votre compte, étant donné que la différence consiste seulement dans une longueur de deux pieds.

L'Américain désigna ses jambes.

— Savez-vous, monsieur, dit-il d'un air digne, que chacun de mes pieds ne mesure pas moins de trente-sept centimètres, ce qui, en les mettant bout à bout, donne une longueur de soixante-quatorze centimètres. Eh bien! jamais!... vous entendez bien!... jamais, dans ma vie d'arpenteur, je n'ai fait une erreur si considérable,... donc, du moment où je n'admets pas m'être trompé, c'est la surface qui a diminué.



Gontran haussa les épaules.

— C'est très logique, comme raisonnement, dit-il; mais c'est votre infailibilité que je ne puis admettre.

Fahrenheit devint rouge de colère.

— Contrôlez mon calcul, dit-il, vous déciderez ensuite; quant à moi, je veux en avoir le cœur net.

Sur ces mots, il tourna les talons et se remit en marche.

Derrière lui, lui emboitant exactement le pas, s'avança Gontran, puis



Fricoulet; et tous les trois, à la queue leu leu, firent lentement le tour de l'île, s'ingéniant à faire les plus régulières possibles leurs enjambées qu'ils comptaient à voix basse.

Une fois arrivés à leur point de départ, ils s'arrêtèrent et l'Américain s'écria triomphalement :

— Quand je vous le disais! je n'en trouve plus que quatre cent quatre-vingt-dix-huit; c'est donc deux enjambées et deux pieds de moins qu'au tour précédent.

— Moi! j'en ai compté cinq cent trente-cinq, dit M. de Flammermont,

— Ah! moi! fit l'ingénieur en montrant ses petites jambes, si grand que j'aie pu ouvrir mon compas naturel, je n'ai pu faire moins de cinq cent soixante-dix enjambées...

Fricoulet avait tiré son carnet et inscrit sur une page blanche les chiffres fournis par ses deux compagnons et par lui-même; puis il dit :

— Maintenant, recommençons.

Et ils repartirent, mais en sens contraire; Gontran ayant affirmé qu'il devait en être de cette preuve comme de la preuve de l'addition qui se fait à rebours.

Au fur et à mesure que les deux amis avançaient dans cette seconde promenade, leur nez s'allongeait sensiblement et leurs traits exprimaient une inquiétude profonde.

Enfin, quand ils furent arrivés et qu'ils se regardèrent, Gontran s'écria :

— Toi aussi, hein!... tu as constaté une diminution.

Fricoulet répondit affirmativement par un signe de tête.

— Oui, dit-il, une diminution sensible; au lieu de cinq cent soixante-dix enjambées que me donnait le premier tour, je n'en trouve plus que cinq cent cinquante-neuf... et je suis certain de les avoir fait aussi longues que les autres.

— C'est comme moi, répondit Gontran, j'en ai compté seulement cinq cent vingt-huit

— Et moi quatre cent quatre-vingt-dix-sept, dit Farenheit.

Les trois hommes se regardèrent longtemps en silence : leur face était grave et les plis profonds qui sillonnaient leur front prouvaient l'angoisse horrible qui leur étreignait le cœur.

La surface de l'île diminuait d'heure en heure; battu constamment par les vagues, ébranlé, disloqué par les horribles secousses de la tempête, le sol s'effritait peu à peu et il fallait envisager le moment où l'île neigeuse ne présenterait même plus assez de surface pour continuer à jouer ce rôle de radeau sauveur, grâce auquel les Terriens avaient échappé au cataclysme.

— Que faire? murmura Gontran dont, instinctivement, les yeux se dirigèrent vers Séléna pour l'envelopper d'un regard de tendresse.

— Rien, répondit Fricoulet; contre ce qui se passe, nous sommes impuissants; attendons et souhaitons que la rapidité du courant l'emporte sur l'émiettement de l'ilot.

— Mais plus le courant est fort et plus il me semble que les vagues doivent ronger le rivage avec violence.

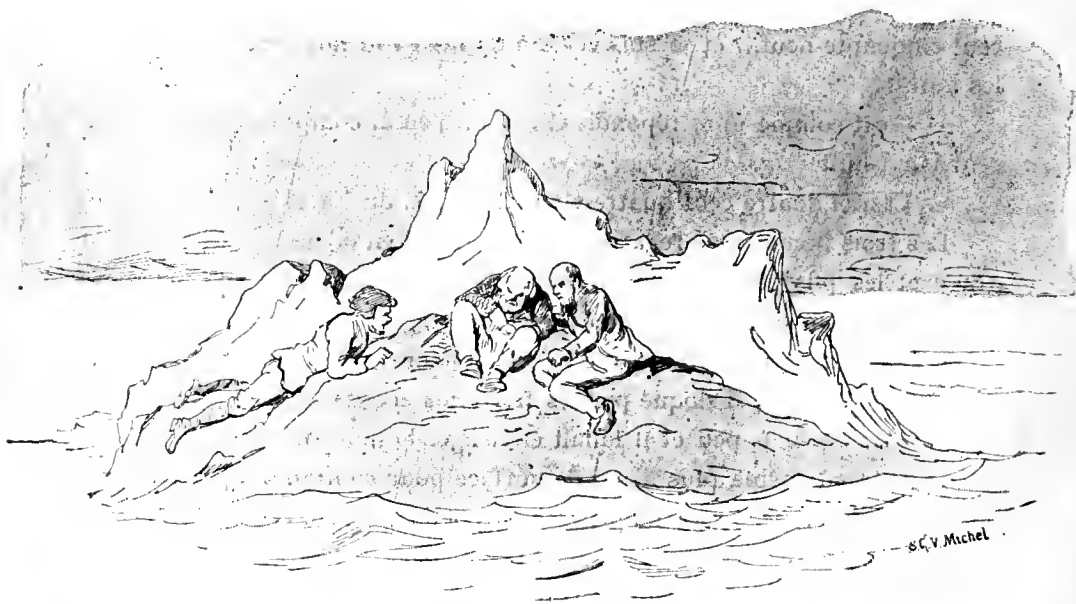
— C'est parfaitement exact, riposta l'ingénieur; ne souhaitons donc rien et attendons... Mais surtout pas un mot de tout ceci à ce vieillard ni à cette jeune fille; il est inutile de les épouvanter à l'avance; il sera toujours temps de les prévenir lorsque le péril sera imminent.

Gontran et Farenheit indiquèrent, d'un mouvement de tête, qu'ils étaient d'accord sur ce point avec Fricoulet; puis chacun d'eux s'écarta pour se livrer en paix aux réflexions que lui suggérait son propre tempérament.

Fricoulet calculait, Farenheit rageait, Gontran se lamentait.

Et toute la journée se passa ainsi sans que rien vint troubler la désespérante monotonie de cette navigation étrange; pas un être vivant ni dans l'air, ni dans l'eau; à l'horizon pas une voile, pas un vestige de terre qui pût donner espoir aux malheureux naufragés.

Ces régions paraissaient complètement désertes et, lorsqu'au soir, le



soleil se coucha à l'Occident, le radeau semblait immobile, figé au centre d'une circonférence liquide infinie.

Fricoulet, cependant, estima que l'on avait parcouru une cinquantaine de lieues vers le Sud-Est; mais une nouvelle promenade autour de l'îlot lui

démontra également que le nombre des enjambées avait diminué de près de cent.

— Fichtre ! pensa-t-il, voilà qui devient inquiétant... Si cela continue



dans les mêmes proportions, la journée de demain ne s'écoulera pas sans catastrophe.

Et il ajouta avec philosophie :

— Après tout, à quoi bon s'inquiéter ? S'il est écrit là-haut que je ne dois point revoir le boulevard Montparnasse et que mes jours doivent se terminer au fond d'un océan martien... j'aurai beau dire et beau faire, il faudra bien que ma destinée s'accomplisse.

Et, sur cette belle pensée, il s'allongea aux côtés de Gontran et de Farenheit qui, accablés de fatigue, ronflaient déjà, insoucians du péril qui les menaçait.

D'ailleurs, n'était-il point sage à eux de mettre en pratique le proverbe d'après lequel « qui dort dine » ; la pénurie du gardé-manger leur faisait un devoir de chercher dans le sommeil l'oubli de leurs tiraillements d'estomac.

Ils furent réveillés par un cri que poussa tout à coup Ossipoff.

— Terre ! terre !

En un clin d'œil, ils furent sur pied et coururent au vieillard qui se tenait immobile, la lunette braquée sur l'horizon.

L'aube se levait et, au loin, à travers la brume légère qui flottait à la surface des eaux, une ligne grisâtre, indécise, barrait l'horizon.

— Sauvés!... nous sommes sauvés! hurla Fahrenheit en se jetant dans les bras de Fricoulet.

Celui-ci, peu sensible à l'étreinte formidable de l'Américain, le repoussa rudement, en disant d'un ton de mauvaise humeur :

— Vous me semblez vendre la peau de l'ours avant de l'avoir jeté à terre, mon cher sir Jonathan... la contrée que vous apercevez là-bas et qui ne peut être que le continent de Noachis, se trouve encore à une quarantaine de kilomètres d'ici.

— Et avant que nous ne l'ayons atteint, continua Gontran qui arrivait après s'être livré à un nouvel arpentage, l'îlot sera réduit à sa plus simple expression.

— Combien d'enjambées? demanda Fricoulet.

— Cent vingt-quatre, répondit le jeune comte.

— Et il n'est que cinq heures du matin, murmura l'ingénieur d'un ton accablé.

On absorba une dose de liquide nutritif, la dernière, puis on demeura immobile, figé dans une muette contemplation de cette terre vers laquelle on dérivait avec une désespérante lenteur.

Vers midi, on avait fait une vingtaine de kilomètres et déjà, à l'aide de la lunette d'Ossipoff, on distinguait vaguement la côte basse et déchiquetée du continent tant désiré.

— Il me semble que nous avançons plus rapidement, dit Fahrenheit.

— Preuve que notre îlot diminue de surface, répondit l'ingénieur.

Maintenant, en effet, les Terriens se trouvaient réunis sur une plateforme rocailleuse qui ne mesurait pas plus de dix mètres de long sur quatre mètres de large.

— N'y aurait-il aucun moyen d'activer notre marche? demanda M. de Flammermont, une voile par exemple?

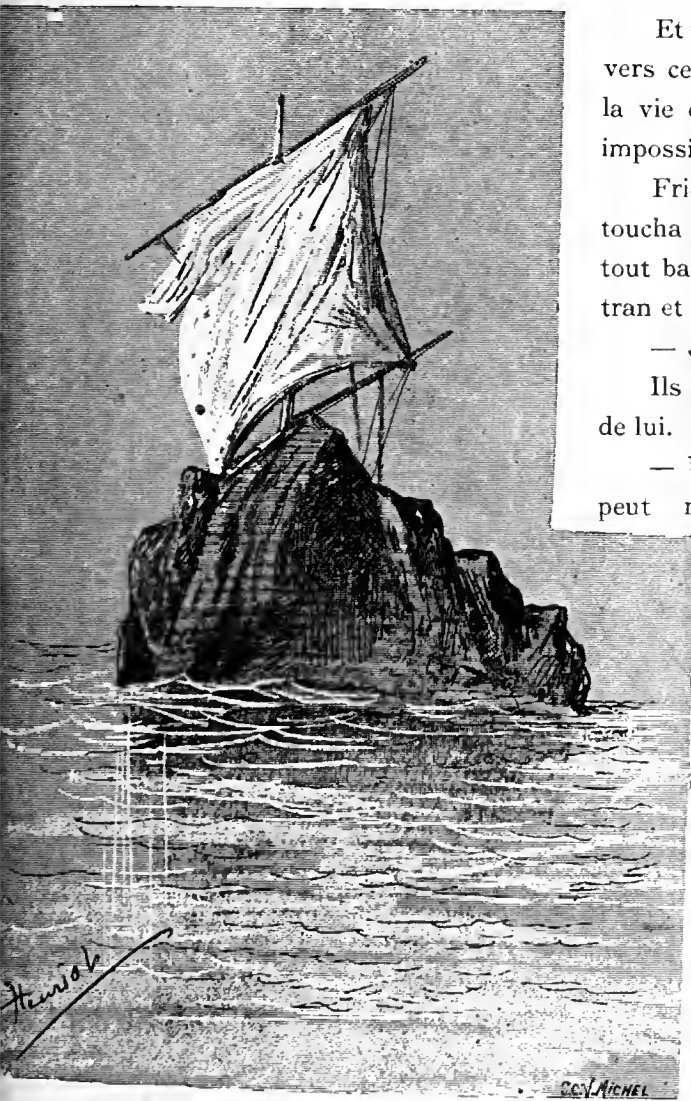
— Et avec quoi voudrais-tu fabriquer une voile? dit Fricoulet.

— Avec nos habits, notre linge...

— Il faudrait pouvoir les réunir les uns aux autres; et puis, le sol qui nous porte est encore trop lourd pour pouvoir obéir à l'impulsion du vent.

Farenheit frappa du pied avec fureur.

— Alors... quoi? gronda-t-il, il nous faut mourir, sans rien tenter pour nous sauver.



Et il dressait son poing fermé vers cette terre qui représentait la vie et à laquelle il semblait impossible d'aborder.

Fricoulet, tout à coup, se toucha le front du doigt et dit tout bas en s'adressant à Gontran et à Farenheit :

— J'ai une idée.

Ils s'empressèrent autour de lui.

— Une idée!... une idée qui peut nous sauver? demandèrent-ils.

— Qui peut nous sauver, répondit l'ingénieur avec assurance.

— Laquelle?

— Laissez-moi réfléchir encore... attendez et, lorsque le moment sera venu, je vous ferai part de mon projet.

Trois heures s'écoulèrent encore pendant lesquelles l'A-

méricain mesura l'ilot plus de dix fois.

— Vous savez qu'il diminue toujours, revenait-il dire à Fricoulet. Celui-ci haussait les épaules et répondait avec calme :

— C'est bon, laissez-le diminuer.

Enfin, vers cinq heures du soir, les Terriens finirent par se trouver

serrés, coude à coude, sur une sorte de promontoire en roche grise, de deux mètres carrés tout au plus.

Fricoulet alors se décida à parler.

— Mes amis, dit-il, j'ai pensé à un moyen qui, tout en imprimant à notre radeau une vitesse plus grande, l'allégerait en même temps.

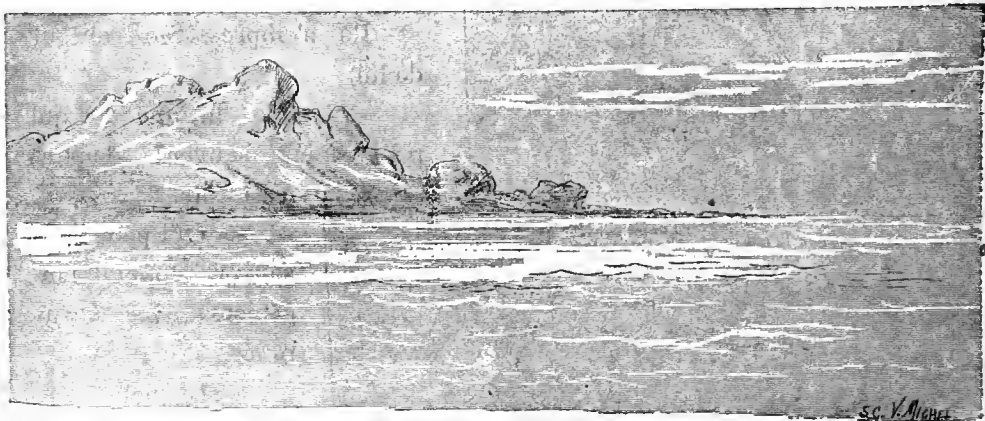
Fahrenheit ouvrit des yeux énormes et Gontran s'écria :

— Songerais-tu à adapter à notre îlot un moteur de ton invention ?

— Précisément.

— Est-ce que?...

Et le jeune comte appuya l'extrémité de son index sur le front de son ami.



L'ingénieur secoua la tête en riant.

— Rassure-toi, répliqua-t-il, je ne suis pas fou.

— En ce cas, explique-toi... en quoi consiste ce moteur ?

— Dans nos bras et dans nos jambes.

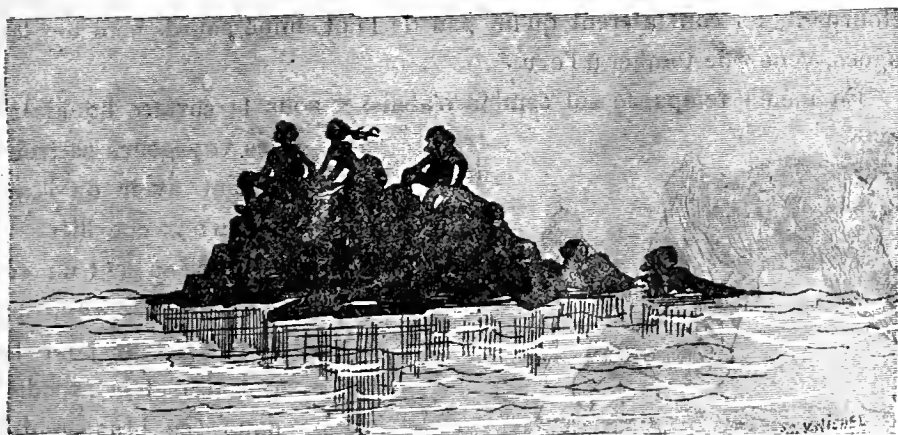
— Tu perds la tête !

— Non pas : Sir Jonathan, ainsi que nous en avons pu juger maintes fois, est un nageur émérite... moi-même, sans avoir la prétention d'égaler lord Byron, le plus fort nageur du siècle, je me tire d'affaire à mon honneur... Si donc, sir Jonathan n'y voit aucun inconvénient, il va se mettre à l'eau avec moi et tous les deux nous pousserons l'îlot.

— Mais c'est de l'insanité ! s'écrièrent ensemble tous les Terriens...

— Une insanité qui diminuera de cinquante pour cent le poids du

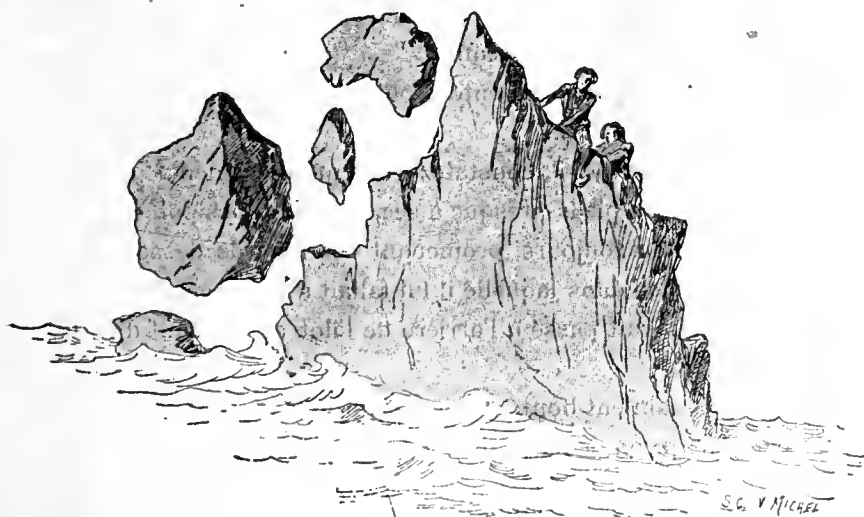
radeau et qui, par cela seul, augmentera sa rapidité dans les mêmes proportions, sans compter la vitesse que nous pourrons lui imprimer...



Les voyageurs se regardaient, ne sachant à quoi se résoudre.

Voyant leur indécision, Fricoulet s'écria :

— Essayons toujours... la tentative ne nous fera courir aucun risque ; quant à sir Jonathan, je crois qu'il se soucie autant que moi de prendre un bain.



L'Américain examina d'un regard attristé ses vêtements que toute la journée précédente et toute la nuit avaient à peine suffi à sécher.

— Allons, bougonna-t-il enfin, si vous croyez que cela puisse être de quelque utilité...

Comme il achevait ces mots, un bruit se fit entendre derrière eux et, se retournant, ils constatèrent qu'un pan de l'îlot, miné sourdement par les vagues, venait de tomber à l'eau.

En même temps, le sol sembla s'abaisser sous la surface liquide et



les voyageurs se trouvèrent avoir de l'eau jusqu'aux chevilles.

Séléna jeta un cri d'épouvante, Gontran courut à elle pour la rassurer et la prendre dans ses bras; mais, dans le brusque mouvement qu'il fit, il imprima à l'épave un ba-

lancement tel qu'elle faillit chavirer.

— Eh bien! demanda Fricoulet narquoisement, il est temps, je crois, de jeter du lest... allons, sir Jonathan...

Sur ces mots, il allongea les bras au-dessus de sa tête et, les mains réunies, piqua une tête dans l'Océan.

L'eau rejaillit en écume argentée; puis, la tête de l'ingénieur reparut presque aussitôt à la surface.

— Eh bien! demanda-t-il, constatez-vous un allègement?

— Nous avons les pieds presque à sec, répondit Ossipoff.

Fahrenheit hésitait toujours, promenant ses regards de ses vêtements secs à la nappe liquide dans laquelle il lui fallait s'immerger.

Déjà Fricoulet avait passé à l'arrière de l'îlot et, nageant d'un bras, le poussait de l'autre.

Alors, l'Américain eut honte de ses hésitations et, tout en mâchonnant entre ses dents un juron de mauvaise humeur, il fit comme l'ingénieur et se jeta à l'eau.

— Hurrah! s'écria Gontran, nous remontons de deux pieds.

— Parbleu! riposta gaiement Fricoulet, juste le poids de ceux de sir Jonathan... des pieds de trente-huit centimètres!

On navigua ainsi pendant trois heures; les deux nageurs se reposaient alternativement, l'un faisant la planche et se laissant traîner à la remorque, pendant que l'autre faisait fonctionner ses moteurs naturels, ainsi que l'ingénieur appelait ses bras et ses jambes.

La nuit, heureusement, était claire, bien que de légers nuages flottant au ciel empêchassent d'apercevoir les étoiles; Phobos n'avait point encore paru à l'horizon; Deimos seul éclairait Mars.

Perdue dans la brume, à quelques kilomètres à peine, la terre de Noachis apparaissait vaguement.

Mais, maintenant, l'épave semblait ne plus avancer, Fricoulet et son compagnon étaient épuisés de fatigue et mouraient de faim; tout ce qu'ils pouvaient faire était de lutter contre un courant dans lequel ils étaient tombés et qui tendait à les faire dériver vers l'Ouest.

— Je crois bien que nous sommes perdus, murmura l'ingénieur à l'oreille de l'Américain.

— Perdus... grommela celui-ci,... perdus, lorsque la terre est là... si près de nous! C'est sombrer au port, *By God!*

Puis, tout à coup, il poussa un gémissement et balbutia :

— A moi! — Monsieur Fricoulet, — il me semble que je m'évanouis.

Mais avant que l'ingénieur eut pu le saisir par le bras pour le soutenir, la tête de l'Américain avait disparu.

— Fichtre! grommela Fricoulet, est-ce qu'il va tourner de l'œil ainsi, sans dire gare.

Et il s'apprêtait à plonger, lorsque, de l'autre côté de l'ilot, à l'avant, une voix s'écria, vibrante de joie.

— Sauvés! nous sommes sauvés!

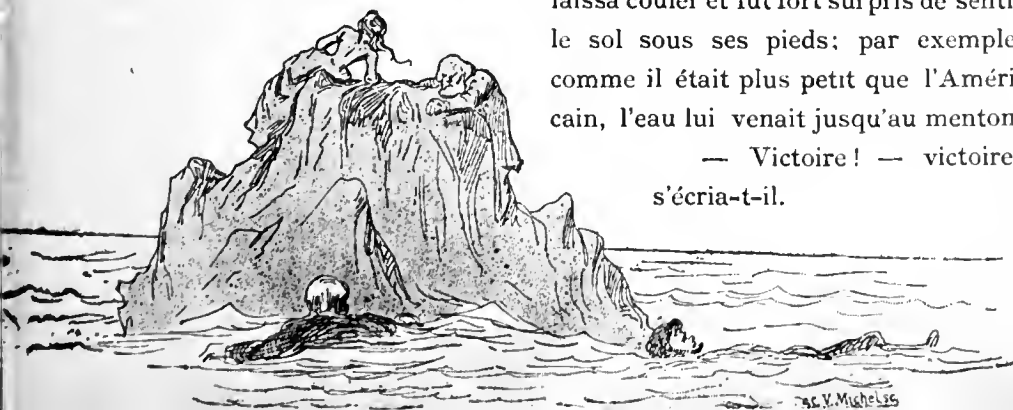
Cette voix était celle de l'Américain.

— On a pied ici, continua-t-il... arrivez donc.

En quelques brasses, l'ingénieur eut rejoint son compagnon et le vit qui se tenait debout, avec de l'eau jusqu'à la poitrine; doucement il se

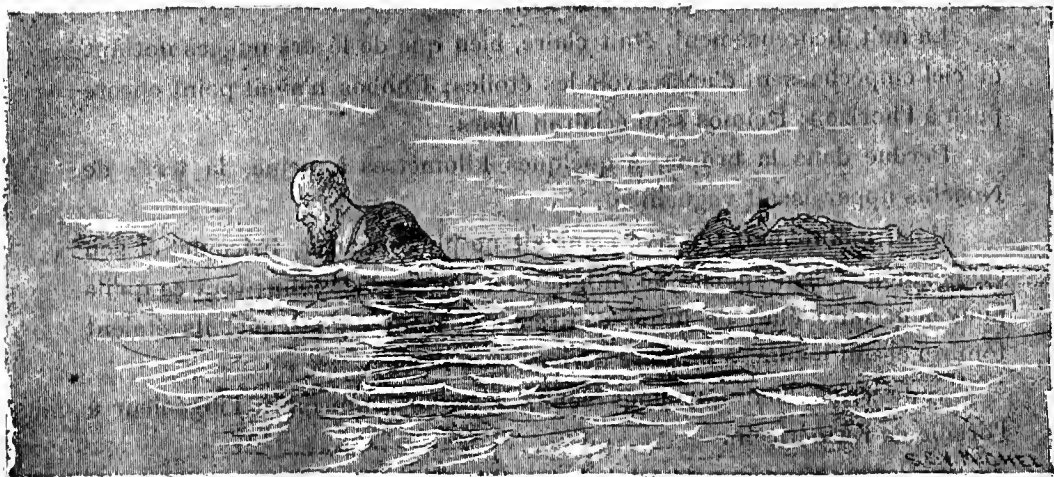
laissa couler et fut fort surpris de sentir le sol sous ses pieds; par exemple, comme il était plus petit que l'Américain, l'eau lui venait jusqu'au menton.

— Victoire! — victoire!
s'écria-t-il.



Et s'adressant à Gontran et à Ossipoff.

— Si vous m'en croyez, vous ferez comme nous et vous vous metrez



à l'eau... c'est, je crois, le moyen d'arriver le plus tôt possible à la terre ferme.

Une discussion éclata entre le vieux savant et sa fille.

Séléné voulait faire comme ses compagnons, et quitter, elle aussi, l'épave.

— Je suis honteuse, disait-elle, d'augmenter encore la fatigue de ces braves amis... Je ne suis pas en sucre et je ne fondrai certainement pas en suivant votre exemple.

Ossipoff ne voulait pas entendre de cette oreille-là et exigeait que la jeune fille demeurât sur l'ilot.

— Mon Dieu, monsieur Ossipoff, dit alors Fricoulet, nous perdons là un temps précieux ; quant à moi, je trouve que mademoiselle a raison, non pas tant à cause du surcroît de fatigue que nous cause la traction de ce bloc de terre, qu'à cause du retard que cela nous occasionne.

— Vous voyez, cher père, que j'ai raison ! fit la jeune fille.

— Possible, gronda le vieillard, mais je ne veux point que tu te mettes à l'eau quand je devrais, à moi tout seul, tirer cette épave.

— Eh ! mon cher monsieur, s'exclama Fricoulet, qui vous parle de mettre M^{lle} Séléné à l'eau.

— Alors, je ne comprends plus.

— Donnez-moi votre redingote.

Bien que continuant à ne pas comprendre, Ossipoff se dépouilla docilement de son vêtement.

Alors, l'ingénieur s'écria :

— Vous, sir Jonathan, empoignez-moi cette redingote par ici, et toi, Gontran, prends-la par là... Eh bien ! est-ce que cela ne forme pas un confortable hamac dans lequel M^{lle} Séléna va pouvoir s'asseoir commodément ?

Malgré ses répugnances à augmenter la fatigue de ses compagnons, la jeune fille dut prendre place sur ce brancard improvisé et la petite caravane se mit en marche, précédée de Fricoulet qui sondait prudemment le terrain ; Ossipoff suivait, prêt à relayer celui des porteurs qui se sentirait fatigué le premier.

Ils avancèrent ainsi avec rapidité, pendant une demi-heure, le niveau de l'eau s'abaissant progressivement ; tout à coup Fricoulet poussa un cri



et s'arrêta, les autres, croyant à un accident, le rejoignirent au pas de course.

Ils aperçurent alors, dans l'espace, à quelque distance, noyés un peu

dans les brumes de la nuit, une multitude d'astres brillants dont la lueur éclairait le sol.

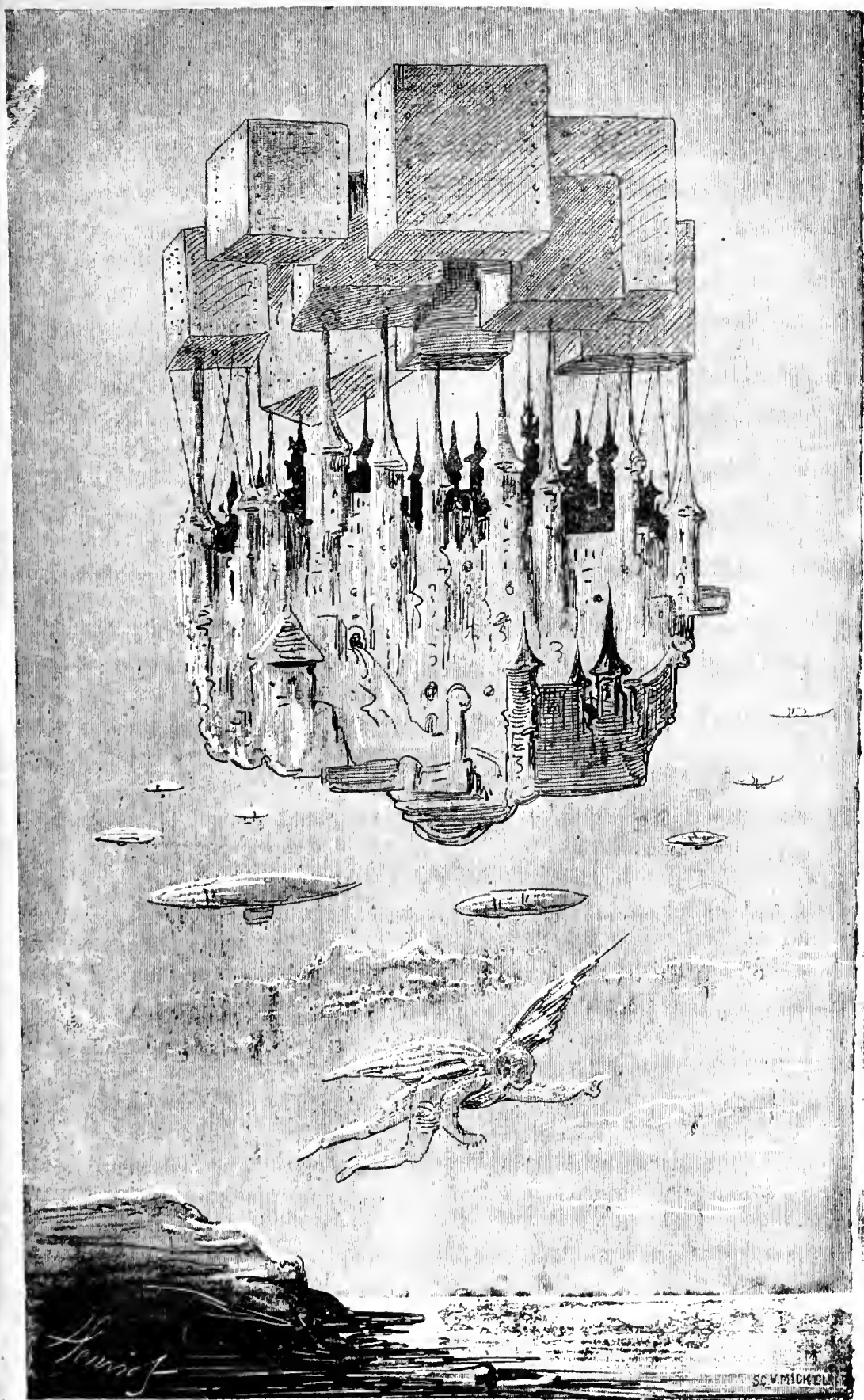
— C'est à croire que la voie lactée tout entière s'est décrochée du ciel et est tombée sur Mars, ricana Gontran.

— Ne trouves-tu pas que cela donne la même impression que l'approche d'une grande ville terrestre? dit à son tour Fricoulet; si l'on ne jurerait pas voir là, à quelques centaines de mètres, le panorama nocturne de Paris, avec ses milliers de becs de gaz dont la réverbération fait rougeoyer le ciel sur une étendue de plusieurs lieues.

Avec cette différence, fit Ossipoff, qu'ici la réverbération se produit de haut en bas.

— Allons! en route, reprit l'ingénieur; je ne sais pourquoi, mais un pressentiment me dit que cette grande lueur va être pour nous ce que fut, pour le petit Poucet, la lumière du charbonnier qu'il aperçut tout à coup dans la forêt.





D'immenses caissons métalliques, remplis d'un gaz plus léger que l'air. (P. 47).



CHAPITRE II

OU LE GÉNIE DE GONTRAN SAUVE

ENCORE LA SITUATION

es Terriens s'étaient remis en marche, foulant avec volupté ce sol martien sur lequel ils avaient désespéré, durant de si longues heures, de jamais poser le pied; ils avaient oublié leurs membres brisés par la fatigue, leur estomac détraqué par la faim, leur cerveau alourdi par l'angoisse.

Ils se sentaient revivre et aspiraient avec volupté l'air frais et vivifiant de la nuit.

Prenant comme phare, pour se diriger dans leur course, cette lueur énigmatique qui augmentait d'intensité à mesure qu'ils avançaient, ils suivaient le bord d'une nappe liquide qui s'enfonçait, ainsi qu'une baie étroite ou l'estuaire d'un fleuve, dans l'intérieur des terres.

— Penses-tu, réellement, que ce soit là une ville? demanda Gontran à l'oreille de son ami;... tout insipide que soit le mode d'alimentation en usage sur cette planète, j'ai hâte de me restaurer... voilà les tiraillements d'estomac qui recommencent.

— Que veux-tu que ie te dise? mon pauvre vieux, répliqua l'ingénieur; sur ce sujet, je suis aussi ignorant que toi et j'en suis réduit à des suppositions.

Tout à coup Séléna s'écria :

— Tiens ! une étoile filante !

Tous levèrent la tête et aperçurent, en effet, un point lumineux qui, d'un rayon enflammé, zébrait l'espace assombri.

Ce point paraissait s'être détaché de cette agglomération brillante que M. de Flammermont avait pris tout d'abord pour la voie lactée ; en outre, on eût dit qu'il se dirigeait vers les Terriens.

En entendant l'exclamation de sa fille, Ossipoff haussa les épaules.

— Une étoile ! grommela-t-il ; mais ma pauvre enfant, tu n'aurais pas eu le temps de la signaler, que déjà elle aurait disparu.

— Et non seulement elle ne disparaît pas, mais encore elle devient de plus en plus brillante, déclara Fahrenheit.

— Ne vous semble-t-il pas apercevoir une masse sombre qui se meut dans le sillage de ce point lumineux ? demanda Gontran.

Fricoulet frappa joyeusement ses mains l'une contre l'autre.

— Bravo ! s'écria-t-il, — cette étoile n'est autre chose que la lampe électrique d'un Martien.

— Puissiez-vous dire vrai, Monsieur Fricoulet, fit Séléna, à laquelle il tardait, comme à ses compagnons, de se reposer enfin d'aussi longues fatigues.

Comme elle achevait ces mots, un sifflement se fit entendre, assez semblable à un bruit d'ailes fendant l'espace et, presque aussitôt, un corps s'abattit près des voyageurs.

Ainsi que l'avait pronostiqué Fricoulet, c'était, en effet, un Martien qui dirigeait sur eux la lumière de la minuscule, mais éclatante lanterne fixée à son front.

Quand il les eut considérés attentivement, il poussa deux ou trois sons gutturaux.

L'ingénieur qui, on se le rappelle, avait servi jusqu'alors d'interprète à ses compagnons, s'avança vers l'indigène et échangea avec lui quelques monosyllabes rapides.

Puis, le Martien reprit son vol et disparut, léger comme une flèche, dans la nuit.

Gontran poussa une exclamation désappointée.

— Eh bien ! quoi, fit-il, il s'en va, comme ça !... et nous ?

— Tranquillise-toi, dit alors Fricoulet, il va revenir avec un véhicule

qui, dans la situation où nous nous trouvons, sera, je pense, accueilli joyeusement...

— Mais ces lumières?... demanda Ossipoff.

— ... Sont celles d'une ville aérienne où nous allons nous rendre.

— Une ville aérienne! répéta Gontran... ah ça! dans ce maudit pays, c'est de plus fort en plus fort... comme chez Nicolet.

— Vous ne savez pas de quelle façon est construite cette ville? demanda Ossipoff.

— Je vous avouerai, mon cher Monsieur, répliqua l'ingénieur, que je n'ai point pris le temps de demander des explications à ce sujet,... d'autant plus que, pour le moment, cela m'intéresse fort peu.

— Pourvu que nous trouvions de quoi nous sustenter à notre suffisance et nous reposer en toute sécurité, le reste importe peu, déclara Fahrenheit.

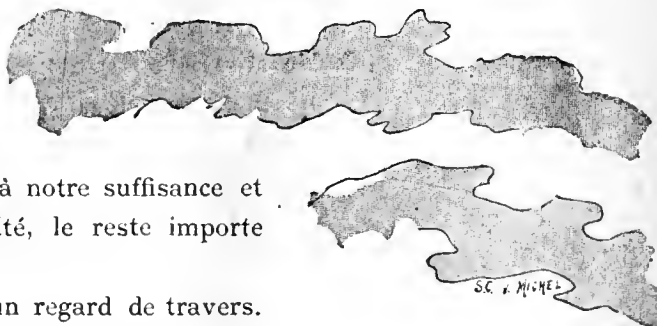
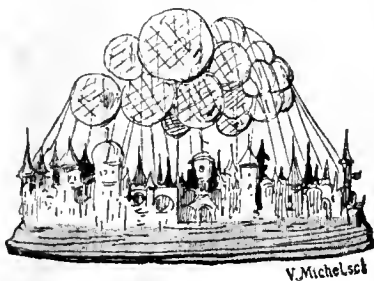
Le vieux savant lui lança un regard de travers.

— Sauvage! grommela-t-il entre ses dents.

Sans doute la faim décuplait-elle les facultés acoustiques de l'Américain, car l'épithète lui frappa les oreilles et il allait la relever de façon certainement peu agréable pour Ossipoff, lorsqu'au-dessus de leur tête, l'ombre s'illumina soudain de lueurs vives et, presque aussitôt, tombant de l'espace aussi légèrement qu'un oiseau, vint se poser sur le sol, un appareil en tous points semblable à celui qui avait déjà transporté nos voyageurs à la Ville-Lumière.

A peine y eurent-ils pris place que cette sorte d'hélicoptère s'éleva avec une vélocité incroyable et, fendait les airs, vint, au bout de quelques minutes, s'arrêter sur une vaste plate-forme toute étincelante de lumières et autour de laquelle s'élevaient, assises sur des fondations invisibles, des habitations d'un type identique à celles que nos voyageurs avaient déjà rencontrées sur la planète.

« Une fois débarqués, leur guide les conduisit dans un vaste bâtiment où,



après leur avoir remis des fioles de liquide nutritif et leur avoir désigné un amas de duvet étendu sur le sol, leur souhaita le bonsoir et se retira.

A son réveil, qui fut bien étonné? ce fut Fricoulet en voyant Aotahâ qui, debout auprès de son chevet, le considérait en souriant.

D'un bond il fut debout, enchanté de retrouver ce brave Martien qui s'était montré si complaisant pour lui et ses compagnons, depuis leur séjour sur la planète; et tout de suite il engagea la conversation.

Il apprit alors que la Ville-Lumière, entraînée par le grand courant équatorial, et après avoir traversé la mer Érythrée, avait abordé, deux jours auparavant, à l'endroit où les Terriens, emportés par le même courant, avaient atterri la veille.

Les habitants de Tôouh, la ville aérienne, prévenus par voie télégraphique du cataclysme qui s'était produit à la suite de la bataille dans les plaines de la Lybie et avisés de la route suivie par la Ville-Lumière, arrachée de ses fondations, avaient mis à la disposition de ses compatriotes les moteurs nécessaires pour les remorquer eux et leurs habitations jusqu'à l'emplacement qu'ils occupaient primitivement dans la région de l'Équateur.

— Mais vous, demanda Fricoulet à Aotahâ, lorsque le récit de celui-ci fut terminé, comment se fait-il que vous soyez encore ici.

— Je me préparais à aller à votre recherche, répondit simplement le Martien.

Après l'avoir remercié chaudement de cette bonne intention, Fricoulet demanda des explications sur le lieu singulier en lequel il se trouvait ainsi que ses amis; et le Martien lui fournit complaisamment tous les renseignements capables de satisfaire la curiosité du Terrien.

Cette terre de Noachis étant, plus que toutes les autres contrées de la planète, sujette à des inondations formidables susceptibles de durer pendant plusieurs années, les habitants avaient songé à utiliser les progrès étonnants réalisés par la science pour se mettre à l'abri de ce fléau terrible.

Une seconde raison les empêchait d'asseoir les assises de leurs maisons.



sur le sol même : les miasmes pestilentiels qui se dégageaient des terrains marécageux de cette île immense.

Aussi avaient-ils suspendu leur ville dans l'espace par un moyen des plus simples : d'immenses caissons métalliques, remplis d'un gaz plus léger que l'air, jouaient le rôle de ballons et servaient de fondations aux maisons; quant aux matériaux employés à la construction, ils étaient, presque tous, composés de cellulose pure, rendue, par des procédés spéciaux, aussi dure que l'acier, quoique demeurant très mince et imperméable.

Le gaz qui remplissait les caissons était produit par la réaction de substances chimiques les unes sur les autres; au moyen des câbles rattachant la cité aérienne à la terre ferme et contenant intérieurement des fils métalliques, l'électricité produite à terre arrivait jusqu'aux habitations pour fournir la lumière, la chaleur et la force motrice, indispensables aux besoins journaliers.

Les Terriens auxquels Fricoulet émerveillé transmettait les explications du Martien sur ces admirables travaux, demeuraient immobiles d'ébahissement.

Fahrenheit lui-même, qui écoutait sans comprendre grand chose, était stupéfait de tant d'ingéniosité; au fond, bien qu'il n'en laissât rien paraître, il était quelque peu humilié dans son amour-propre national; les Américains lui semblaient bien petits et bien arriérés auprès de ces gens-là.

Aussi se promit-il, si la Providence lui faisait remettre les pieds sur les États-Unis, de ne jamais toucher un mot de la planète Mars à ceux qui lui demanderaient le récit de ses extraordinaires voyages.

— Ce serait, assurément, le meilleur moyen de me faire blackbouter à la réélection présidentielle de l'*Excentric-Club*, pensait-il.

En ce moment, Aotahâ désigna de la main une machine singulière amarrée au ponton aérien sur lequel reposait l'habitation où se trouvaient les Terriens.

— Qu'est-ce que cela? demanda Fricoulet.





EXTRAORDINAIRES

— Le véhicule qui doit nous transporter dans les régions de l'Équateur.

— Ça? exclama Gontran auquel l'ingénieur venait de traduire la réponse du Martien.

L'exclamation stupéfaite et quelque peu méprisante du jeune comte, s'expliquait par

la forme bizarre du véhicule?

C'était une sorte de cigare métallique, long d'environ trente mètres, terminé en pointe à chaque extrémité et paraissant avoir, à son plus fort renflement, un diamètre de quatre à cinq mètres.

A chacun de ses flancs et perpendiculairement à l'horizontale se dressait une manière de mât métallique lui aussi, servant de support à de vastes plans de toile et terminé par une double hélice; à l'avant et à l'arrière de ce véhicule se trouvaient des propulseurs actionnés par des moteurs invisibles.

Fricoulet s'était approché et examinait cet appareil avec un intérêt considérable.

— Singulière machine, hein! fit-il à Gontran.

— Si je n'avais déjà expérimenté la civilisation extraordinaire de ces gens-là, répondit M. de Flammermont, j'hésiterais à monter là-dedans, ma parole d'honneur.

Ossipoff, sa fille et Farenheit avaient déjà embarqué; l'ingénieur fit comme eux et, tout en bougonnant, le jeune comte suivit son ami.

Alors, une sorte de sonnerie électrique retentit, les attaches furent larguées, et les propulseurs furent mis en mouvement.

Après s'être élevé dans l'espace, droit comme une flèche, le bateau aérien fila un instant horizontalement; puis, à un signal, les deux mâts s'inclinèrent vers l'arrière, présentant à l'air une vaste surface de plans inclinés.

— Eh! parbleu! s'écria Fricoulet, c'est tout simplement une façon d'aéroplane à plusieurs plans superposés.

Ossipoff, en ce moment, serra énergiquement les mains de M. de Flammermont.

— Eh! qu'avez-vous donc, mon cher monsieur? demanda le jeune homme tout surpris de ce brusque attendrissement.

— Ce véhicule me rappelle mon évasion d'Ekaterimbourg, répondit le vieillard.

Et il ajouta :

— N'êtes-vous pas fier, mon cher enfant, de vous être rencontré, dans l'invention de cet ingénieux aéroplane auquel je dois ma liberté et peut-être ma vie, avec ces Martiens, les plus civilisés et les plus instruits de l'Univers.

Gontran eut un petit haussement d'épaules insouciant.

— Mon Dieu ! répondit-il, pas plus fier que cela, je vous assure, monsieur Ossipoff.

Le vieux savant l'enveloppa d'un regard attendri.

— Quelle modestie, murmura-t-il.

Au-dessous d'eux, les nuages filaient avec une rapidité vertigineuse, laissant apercevoir, par leurs déchirures, le sol de Mars uniformément plat, avec ses canaux miroitant au soleil qui semblaient former autour de la planète une résille de métal étincelant.

Par moments, des points sombres, d'inégale dimension, apparaissaient ; c'étaient des villages, des bourgs, des villes ; mais la hauteur à laquelle planait l'appareil empêchait de les distinguer bien nettement ; Ossipoff, seul, pouvait en apercevoir les détails, grâce à la lunette de l'Américain qu'il avait accaparée et à laquelle son œil demeura vissé toute la journée.

Lorsque le Soleil se coucha, on arriva à une ville aérienne en tous points semblable à Tôouh et que Ossipoff déclara être située au centre de la Terre de Secchi, appelée aussi Hellade par Schiaparelli.

Au point du jour, on se remit en marche ; on longea, pendant quelques heures, le canal Alphée, on s'engagea au-dessus de l'océan Newton, et l'on coupa l'Équateur à midi précis.

Le cap fut alors mis sur l'Est et les Terriens se trouvèrent au-dessus de la Lybie ; mais de la mer du Sablier au lac Mœris, les eaux avaient envahi le continent, et jusqu'aux confins de l'horizon, l'œil des voyageurs



n'aperçut, pendant de longues heures, qu'une nappe liquide, étincelant au soleil comme un immense miroir d'acier.

Cependant, la marche du navire aérien avait été activée et Fricoulet calcula que l'on ne faisait pas moins de 200 kilomètres à l'heure. — la vitesse de la tempête sur terre; mais, malgré le prodigieux déplacement d'air produit par cette course vertigineuse, ni lui, ni Gontran ne voulurent quitter le pont supérieur de l'appareil, ce qui leur permit d'apercevoir, à plusieurs centaines de mètres au-dessous d'eux, les quatorze canaux signalés par Schiaparelli entre le 200^e et 250^e degré de longitude.

Successivement, l'ingénieur les nommait à son ami qui, penché sur la rambarde, la tête entre ses deux mains, faisait d'incroyables efforts pour contraindre sa mémoire à retenir ces noms bizarres : Lethé, Amenthès, Aethiops, Fainestos, Cyclops, Hephaestis, Galaxias, Cerberus.

Arrivé à ce dernier, le navire dévia de sa route, suivant, dans l'espace, le tracé du canal jusqu'au Trivium Charontis; puis, brusquement au loin, un faisceau de feux étincelants illumina la nuit : c'était la Ville-Lumière.

— Eh bien! sir Jonathan, dit Fricoulet en débarquant, savez-vous quelle distance nous avons parcourue depuis hier?

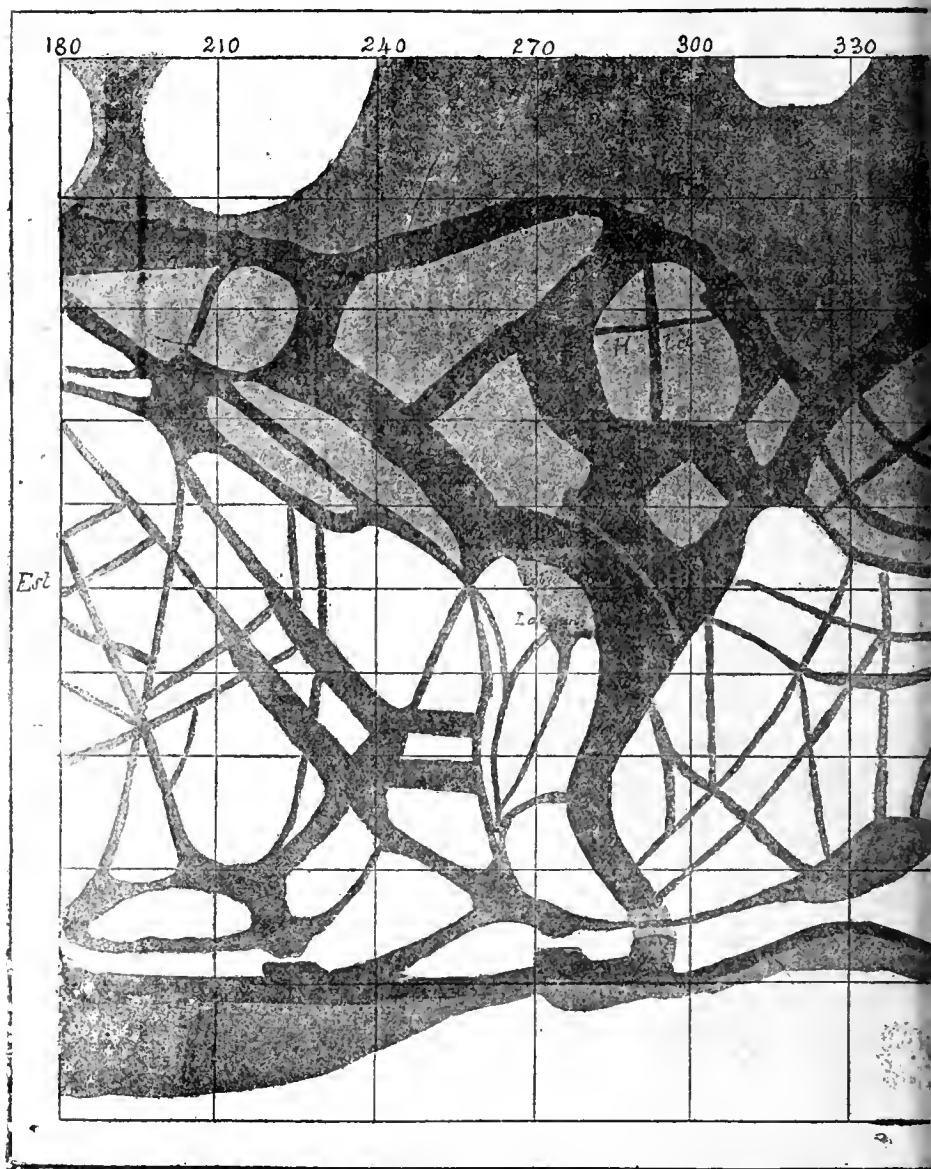
L'Américain secoua négativement la tête.

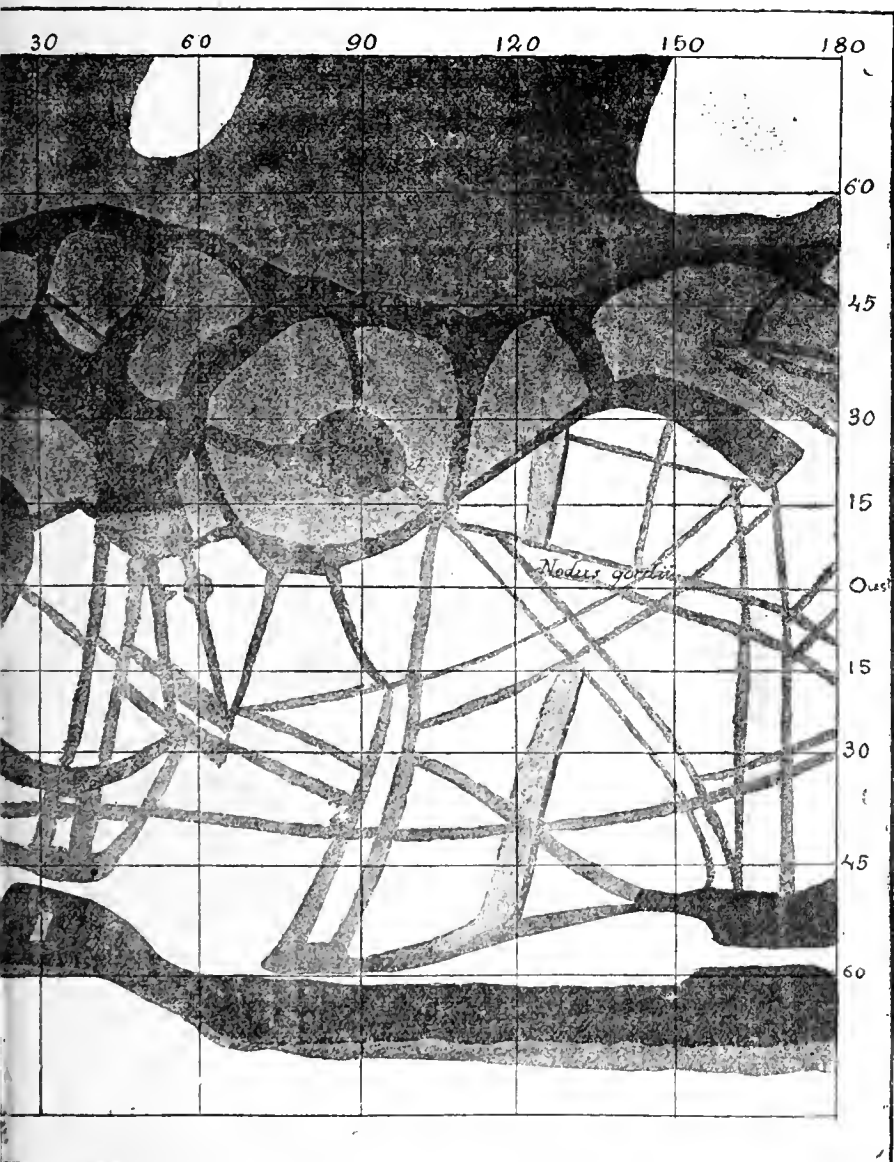
— Deux mille cinq cents kilomètres; pas un de plus, pas un de moins; en quarante-huit heures, c'est assez gentil. Voilà qui laisse bien loin en arrière vos fameux railroad!... qu'en pensez-vous?

Fahrenheit répondit par un grognement; toutes les fois qu'il était obligé de convenir d'une infériorité des États-Unis, son amour-propre national ressentait une souffrance aiguë.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis le retour des Terriens à la Ville-Lumière : Ossipoff s'était plongé dans une suite d'études astronomiques, que lui facilitaient les merveilleux instruments d'optique réunis dans l'observatoire martien; Fricoulet suivait de près les travaux des indigènes, prenant des notes, enregistrant chaque jour,







avec un surprise croissante, les progrès réalisés sur la planète, par l'art de la mécanique; Séléna et Gontran, livrés à eux-mêmes, passaient des heures entières à parler de l'avenir, à bâtir des châteaux en Espagne pour loger leur amour; et à cette occupation, les heures paraissaient fuir avec une vertigineuse rapidité: le soir arrivait qu'ils ne s'étaient point dit le quart de ce qu'ils avaient à se dire en se levant.

Quand on s'aime, la conversation n'est qu'un continuel recommencement.

Seul, Jonathan Farenheit ne savait à quoi employer ses journées et, à défaut d'autres occupations, il passait son temps à maugréer contre Mars et les explorateurs de planètes.

Ce retour vers la cinquième avenue, auquel il aspirait depuis si longtemps, devenait de plus en plus problématique et une fureur épouvantable s'emparait de lui à la pensée que, depuis le 31 août dernier, jour de la liquidation semestrielle, les actionnaires de la Moon's diamantal Company le considéraient comme un voleur.

Si ses regards eussent été des revolvers, Mickhaïl Ossipoff fût mort depuis longtemps, car, toutes les fois que l'Américain se rencontrait avec le savant, sa haine lui jaillissait par les yeux.

Mais heureusement pour le vieillard, le regard humain est inoffensif et Ossipoff continuait paisiblement ses études.

Restaient Fricoulet et Gontran, avec lesquels Farenheit eût pu s'entendre pour concerter un retour vers la Terre; mais le premier était presque tout le temps par monts et par vaux, à l'affût de quelque étrange application scientifique et il était peu facile de lui mettre la main dessus; en outre, au point de vue astronomique, l'Américain n'avait qu'une confiance limitée dans l'ingénieur.

Il n'y avait donc plus que M. de Flammermont, sur lequel sir Jonathan pût compter: celui-là était un savant véritable, et il offrait, sur ses autres compagnons, cet incomparable avantage d'avoir un intérêt direct à rejoindre sa planète natale.



Mais, avec celui-là non plus, il n'était guère commode d'avoir une conversation secrète : il ne lâchait pas d'une semelle M^{lle} Ossipoff et, sitôt qu'il s'éloignait un peu, tout de suite elle accourait lui prendre le bras pour continuer le duo interrompu, toujours le même et toujours plein de charme pour eux.

Un soir, cependant, que Séléna appelée brusquement par M. Ossipoff avait quitté Gontran, l'Américain, aux aguets, tomba sur sa proie



— Monsieur de Flammermont, dit-il à voix basse, j'aurais quelques mots à vous dire.

Surpris du ton tragique de Farenheit, le jeune homme s'écria :

— Eh ! parlez, mon cher sir Jonathan, de quoi s'agit-il ?

— Pas si haut, je vous prie, monsieur de Flammermont, fit l'autre en posant la main sur le bras du jeune comte, et tirons à l'écart, s'il vous plaît ; nul ne doit entendre ce que j'ai à vous confier.

— Savez-vous que vous m'inquiétez véritablement, répliqua Gontran en suivant cependant, avec docilité, son compagnon.

Celui-ci enfin, s'arrêta et, plantant ses regards dans ceux du jeune homme, il demanda, de ce même ton tragique que prit don Diégue à demander à Rodrigue s'il avait du cœur :



C'était une sorte de cigare métallique, long d'environ trente mètres. (P. 48).

— Monsieur le comte de Flammermont, quelle valeur a votre parole quand vous la donnez?

Gontran fixa sur l'Américain un regard stupéfait.

— Est-ce que vous parlez sérieusement? demanda-t-il, doutant encore qu'il eût bien entendu.

— Ai-je donc l'air de plaisanter? répliqua Fahrenheit.

Les sourcils du jeune comte se froncèrent.

— C'est que, dit-il lentement, votre question constitue, par elle-même, une insulte grave.

— N'y voyez point autre chose que ce que j'ai voulu y mettre, riposta l'Américain, et répondez-moi par un oui ou par un non...

— Si nous étions sur terre, gronda M. de Flammermont, je ne vous répondrais que par l'envoi d'une paire d'amis...

— Chargés de demander réparation ou rétractation, n'est-ce pas?... heureusement nous ne sommes pas sur terre, car le moyen dont vous parlez n'a jamais servi à élucider aucune question.

— Enfin, me direz-vous au moins où vous voulez en venir?

— A savoir, tout simplement, si vous vous rappelez certaine phrase prononcée par vous, dans un élan de reconnaissance, lorsque, croyant votre fiancée à jamais perdue, vous l'avez retrouvée, sur l'Île Neigeuse, saine et sauve par mes soins.

— Je me souviens, sir Jonathan, que vous m'avez rendu le plus grand service qu'un homme puisse rendre à un autre et que ma reconnaissance sera éternelle.

— Je sais,... je sais... répliqua Fahrenheit, mais nous autres, fils du Nouveau-Monde, nous sommes gens pratiques et, comme vous m'avez promis que votre reconnaissance se traduirait par autre chose que par des paroles...

— Moi! s'écria le jeune homme surpris.

— « Sir Jonathan, m'avez-vous dit, vous avez sauvé la vie de ma



fiancée et vous venez de sauver la mienne; c'est moi qui me chargerai d'acquitter la dette de reconnaissance de M. Ossipoff en même temps que la mienne... » vous rappelez-vous ces paroles?

Gontran prit la main de l'Américain et, la serrant avec énergie :

— Si je me les rappelle! s'écria-t-il,... elles sont gravées dans mon cœur.

— Vous souvenez-vous aussi que je vous répondis : « Si vous croyez me devoir un peu de reconnaissance, vous pourrez vous acquitter en me rendant, le plus tôt possible, à mon pays natal. »

Le visage de M. de Flammermont s'assombrit, car il prévoyait la suite, et il garda le silence.

— Ce à quoi, poursuivit Fahrenheit, vous répondîtes : « Je ferai tout ce qui dépendra de moi. »

Le jeune homme inclina, à plusieurs reprises, la tête de haut en bas.

— Oui,... oui... je me souviens maintenant.

L'Américain poussa un profond soupir, en même temps, les traits de son visage se détendirent et exprimèrent une satisfaction très vive.

— En ce cas, dit-il, quand comptez-vous mettre votre promesse à exécution?

Gontran tressaillit.

— Ma promesse,... ma promesse,... grommela-t-il; ma promesse consiste à faire tout ce qui dépendra de moi.

Fahrenheit lui frappa amicalement sur l'épaule.

— En ce cas, dit-il avec un sourire aimable, je foulerai bientôt du pied le sol des États-Unis; car, du moment qu'un savant tel que vous...

— Permettez,... voulut dire le jeune homme.

— Du moment qu'un savant tel que vous se met en tête de réussir, il réussit.

Il ajouta en faisant claquer ses doigts d'un air de souverain mépris.

— D'ailleurs, si je me souviens bien de ce que j'ai entendu dire par



M. Ossipoff, il n'y a pas plus, entre la Terre et Mars qu'une distance de 15 millions de lieues... et pour des gens comme nous...

— Pardon, fit Gontran,... c'était il y a deux mois que la distance entre les deux planètes n'était que de 15 millions de lieues, mais, depuis ce temps-là, chacune d'elle a couru sur son orbite, et maintenant... c'est une fière enjambée qu'il faudrait faire pour passer de l'une sur l'autre.

C'est subitement que cet argument s'était présenté à l'esprit du jeune comte pour le tirer de la situation difficile où venait de le mettre Fahrenheit et il considérait, d'un air très satisfait, le nez visiblement allongé de l'Américain.

— Alors, grommela ce dernier, rien à faire?

— Pour le moment, pas grand chose, répondit M. de Flammermont en secouant la tête.

— Savez-vous bien que j'ai peur de devenir enragé! hurla Fahrenheit en secouant les bras de son compagnon à les lui briser.

Puis, soudain, se penchant vers lui et le regardant avec des yeux furieux.

— Savez-vous une chose? dit-il,... eh bien! je commence à croire que, vous aussi, vous n'êtes qu'un faux savant... comme votre ami Fricoulet.

Et il ajouta avec un soupir de regret.

— Ah! si Fédor Sharp était ici!

Gontran tressaillit et le regarda avec stupéfaction.

— C'était un savant, celui-là, un vrai savant, murmura Fahrenheit; d'ailleurs, pour être nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Pétersbourg, il ne faut pas être un crétin... comme cet Ossipoff de malheur qui n'a jamais eu aucun titre.

— Excepté à votre ressentiment, dit M. de Flammermont en plaisantant.

— Oh! celui-là, rugit l'Américain, je l'étranglerai un jour ou l'autre.



— Est-ce de moi que vous parlez? demanda une voix joyeuse derrière les deux causeurs.

Ils se retournèrent et virent Fricoulet qui avait disparu depuis deux



jours, pour aller, en compagnie de son ami Aotahà, visiter des chantiers où l'on construisait des véhicules aériens d'un nouveau modèle et dans lesquels l'électricité jouait un rôle surprenant.

Il répéta sa question; Farenheit lui répondit d'un ton bourru:

— Vous, je ne puis vous en vouloir,... car vous n'êtes point cause si je me trouve aujourd'hui si loin de mon pays natal.

— Je puis même vous apprendre, articula Fricoulet que, s'il n'avait tenu qu'à moi, vous seriez resté dans le Cotopaxi.

Farenheit le regarda d'un air interrogateur.

— Oui, répéta l'ingénieur, le matin même de notre départ, je suis venu trouver M. Ossipoff et l'ai vivement encouragé à ne point vous donner place dans notre obus... Je craignais que cette surcharge n'entraînât des difficultés... Il a traité mes craintes de puériles... et vous êtes parti.

— Ah! plutôt au ciel qu'il vous eût écouté! s'écria l'Américain,

je ne serais pas ici à me morfondre, si loin de mon pays natal.

Fricoulet haussa les épaules pour indiquer qu'à cela il ne pouvait rien, et il allait rejoindre sa couchette, lorsque l'espace, assombri par les voiles de la nuit, se trouva soudain rayé d'une fusée lumineuse qui s'évanouit presque aussi rapidement qu'elle avait apparu.

— Une étoile filante ! s'écria l'ingénieur.

Et, s'adressant à Séléna qui était accourue, il lui dit en plaisantant :

— Faites un vœu, mademoiselle.

— Un vœu, répéta-t-elle surprise.

— Les jeunes filles russes n'ont-elles donc point, comme nos jeunes filles françaises, cette charmante superstition qui leur fait former un vœu, lorsque brille au ciel une étoile filante... on prétend que le vœu se réalise rapidement.

Séléna répondit en souriant :

— Non, monsieur Fricoulet; nous ne connaissons point cela en Russie; mais ne suis-je pas, depuis longtemps, Française par le cœur?

— Formez donc vite un vœu, dit Gontran.

— C'est déjà fait, répondit-elle.

— Et sans indiscretion, demanda le jeune homme, pourrais-je savoir?

La jeune fille le menaça du doigt :

— Ne vous en doutez-vous pas un peu? dit-elle.

— Monsieur Fricoulet, fit Farenheit en s'adressant à l'ingénieur, avez-vous entendu dire que des vœux formés, en de semblables circonstances par des hommes, se fussent réalisés.

— Je vous avouerai, mon cher sir Jonathan, que je ne possède aucun renseignement à ce sujet... mais, pour ce que cela coûte, vous pouvez toujours essayer.

Et il ajouta :

— Je n'ai pas besoin de vous demander...

— Certes non; je le dis bien haut : je souhaite de revoir les États-Unis le plus tôt possible.

Comme il achevait ces mots, l'ombre se trouva zébrée soudain d'une véritable pluie de feu, sans cesse éteinte et sans cesse renaissante, qui dura plusieurs secondes.

— Eh! s'écria Fricoulet, ce doit être aujourd'hui, sur Terre, le 24 novembre.

Il tira de sa poche un vieux calendrier qu'il avait emporté dans son portefeuille, et, après l'avoir consulté, il murmura :

— Oui, c'est bien cela.

Alors, se tournant vers l'Américain.

— Mon cher sir Jonathan, votre vœu est exaucé.

Fahrenheit regarda l'ingénieur d'un air incrédule.

— Vous vous moquez de moi, murmurait-il.



— Non pas.

Et, étendant la main vers un nouveau rayon lumineux qui venait de traverser l'espace.

— Enfourchez une de ces étoiles filantes et vous avez beaucoup de chance de revoir les États-Unis.

L'Américain haussa les épaules :

— Je pense à des choses sérieuses, maugréa-t-il, et vous me parlez de choses absurdes.

— Pas si absurdes que cela, répondit Fricoulet; ne savez-vous donc pas qu'un savant compatriote à vous, Simon Newcomb, a calculé que, par an, il ne tombe pas moins de quarante-six milliards d'étoiles filantes sur la Terre.



L'ombre se trouva zébrée soudain d'une véritable pluie de feu. (P. 63).

— Quarante-six milliards! répétèrent les compagnons de l'ingénieur, véritablement ahuris par ce chiffre.

— Pour vous prouver que cela n'a rien d'exagéré, sachez qu'en 1883, un astronome qui observait, à Boston, une pluie d'étoiles, les a assimilées à la moitié du nombre de flocons qu'on aperçoit dans l'air pendant une averse de neige ordinaire; en un quart d'heure, et, bien qu'il eut limité son observation au dixième de l'horizon, il n'en compta pas moins de six cent cinquante, ce qui, pour tout l'hémisphère visible, donnait un total de huit mille six cent soixante, soit, pour une heure, trente-quatre mille six cent quarante étoiles... le phénomène ayant duré plus de sept heures, c'est donc deux cent quarante mille étoiles qui se montrèrent à Boston.

— Mais, monsieur Fricoulet, demanda Séléna, sait-on, au juste, ce que c'est qu'une étoile filante?

— Tout d'abord, on prétendait que c'était un corps gazeux, une sorte de nébuleuse; mais on a été amené à conclure que, pour avoir la force de pénétrer dans notre atmosphère, il fallait que ce corps fut solide.

— *By God!* s'exclama l'Américain, et vous croyez que cent quarante-six milliards de corps solides peuvent ainsi tomber sur la terre sans occasionner aucun dégât?

— Permettez-moi de vous demander, sir Jonathan, ce qui arriverait d'un essaim de moucheron traversé par un boulet de canon?

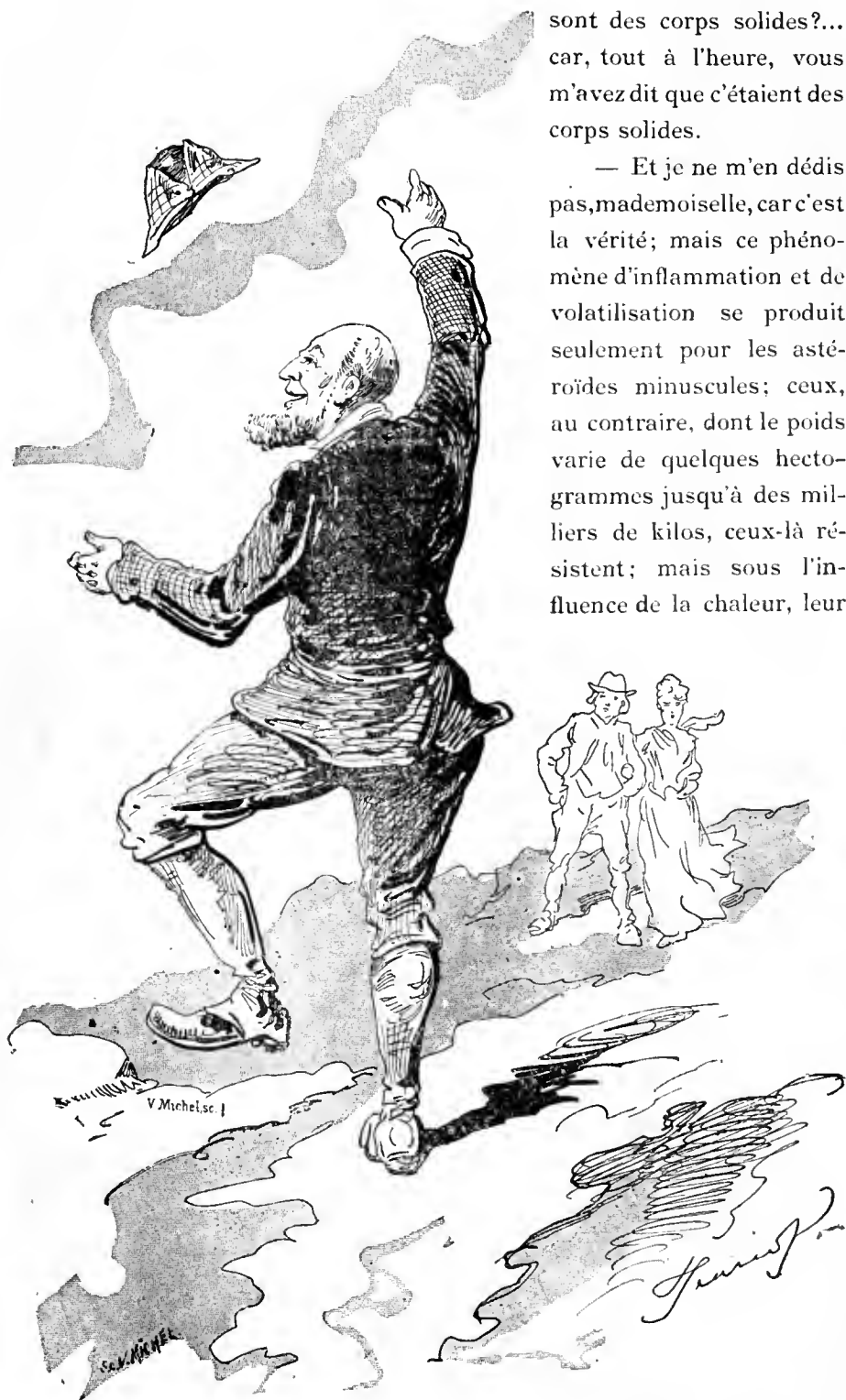
Farenheit se contenta de rire en haussant les épaules.

— Il n'y aurait pas à craindre, n'est-ce pas, que le boulet de canon fut endommagé... de même, si un éléphant s'amusa à piétiner sur une fourmilière; ce n'est assurément pas la vie du pachyderme qui vous inspirerait aucune crainte... Eh bien! ces deux comparaisons sont la meilleure réponse que je puisse faire à ce que vous venez de dire.

— Cependant, objecta Gontran, sans vouloir pousser, comme sir Jonathan, les choses à l'extrême, la rencontre de la Terre avec une étoile filante doit lui occasionner un choc quelconque.

— Quand je parle de la Terre, j'entends la Terre et son atmosphère; or, lorsqu'une étoile pénètre dans notre atmosphère, sa vitesse est telle que, son mouvement se transformant en chaleur, elle s'enflamme, se volatilise pour ainsi dire, et n'arrive à la surface du sol que sous forme de poussière.

— Comment peut-on savoir alors, demanda Séléna, que les étoiles



sont des corps solides?... car, tout à l'heure, vous m'avez dit que c'étaient des corps solides.

— Et je ne m'en dédis pas, mademoiselle, car c'est la vérité; mais ce phénomène d'inflammation et de volatilisation se produit seulement pour les astéroïdes minuscules; ceux, au contraire, dont le poids varie de quelques hectogrammes jusqu'à des milliers de kilos, ceux-là résistent; mais sous l'influence de la chaleur, leur

surface se fond et se couvre d'une couche de vernis et cette même chaleur les retardant dans leur course, ils n'arrivent sur Terre qu'avec une vitesse insignifiante.

— Mais cela doit finir par augmenter le volume de notre planète natale. fit observer Séléna.

— Oh! si peu et surtout si lentement; songez qu'en donnant à tous ces astéroïdes une dimension moyenne de un millimètre cube environ, nos quarante-six milliards d'étoiles annuels, représentent 146 mètres cubes et 8.760 kilos; en une série de cent siècles, cet accroissement de volume serait de 1.460.000 mètres cubes, lesquels, répandus à la surface de notre globe qui ne mesure pas moins de 510.000 kilomètres carrés, formeraient une couche de 1 centimètre d'épaisseur.. vous voyez que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

Il se tut et se prit à considérer les rayons lumineux qui recommençaient à zébrer le manteau sombre de la nuit.

Gontran, qui se trouvait à côté de lui, se pencha à son oreille.

— Pourquoi donc, tout à l'heure, en te frappant le front, t'es-tu écrié que ce devait être aujourd'hui, sur Terre, le 24 novembre?

— A cause de cette pluie d'étoiles...

— Elle se produit donc à dates fixes?

— Parbleu!... tu n'avais jamais remarqué cela?

— Je dois t'avouer que non... jusqu'à ce que je fisse la rencontre de M. Ossipoff, toute mon attention était portée vers la diplomatie, et le concert européen...

— ...T'intéressait beaucoup plus que l'harmonie des mondes : je conçois cela. Mais, pour le moment, bénis Ossipoff que ses études astronomiques maintiennent cramponné à son télescope, autrement, tu peux être certain qu'il t'aurait déjà poussé une « colle ».

— Au lieu de m'adresser ce petit discours, fit Gontran d'un ton maussade, tu ferais bien mieux de me donner quelques explications.

— Eh bien! en deux mots, voici la chose : jusqu'en ces dernières années, on attribuait aux étoiles filantes une origine planétaire; c'est-à-dire qu'on supposait qu'elles formaient des anneaux circulant autour du Soleil avec une vitesse presque égale à celle de la Terre et suivant des orbites à peu près circulaires... mais tout récemment, Schiaparelli, frappé de leur vitesse analogue à celle des comètes, soupçonna que, comme ces dernières, elles

devaient avoir une vitesse parabolique et, conséquemment, appartenir à un système céleste étranger à notre système solaire; en outre...

Gontran, qui écoutait son ami avec une profonde attention, l'interrompit brusquement.

— Si je te comprends bien, dit-il, ce serait une façon de comète dont le noyau, au lieu d'être comme celui de la comète de Halley, Biela et autres, formé d'un corps unique, considérable, serait composé par la réunion d'innombrables de corpuscules, détachés les uns des autres et circulant de conserve dans l'immensité?

Fricoulet secoua la tête.

— Tu n'y es pas, répondit-il; la théorie de Schiaparelli établit que cette agglomération de corpuscules forme une chaîne non interrompue qui court, suivant une forme parabolique; dans un plan perpendiculaire à celui dans lequel se meut la Terre...

— Mais alors, s'écria Gontran dont le visage exprima tout à coup une agitation extrême, il arrive un moment où la Terre traverse cette chaîne?

— Parfaitement logique; cette sorte de fleuve corpusculaire est même si considérable, que la Terre, bien que le traversant perpendiculairement, met quatre ou cinq jours à s'en dégager.

M. de Flammermont poussa un cri de joie qui fit accourir Farenheit et Séléna qui, voyant les deux jeunes gens causer à voix basse, s'étaient retirés un peu à l'écart.

— Ah! ma chère Séléna, dit le jeune comte en pressant dans les siennes, les mains de la jeune fille, le vœu que vous avez formé tout à l'heure va peut-être pouvoir se réaliser.

— Que voulez-vous dire? exclama M^{lle} Ossipoff en attachant sur son fiancé un regard plein de curiosité.

— Je veux dire que la Terre nous reverra sans doute plus tôt que nous le pensions.

L'Américain ne trouva pas d'autre moyen, pour manifester sa joie, que de jeter en l'air sa casquette de voyage.

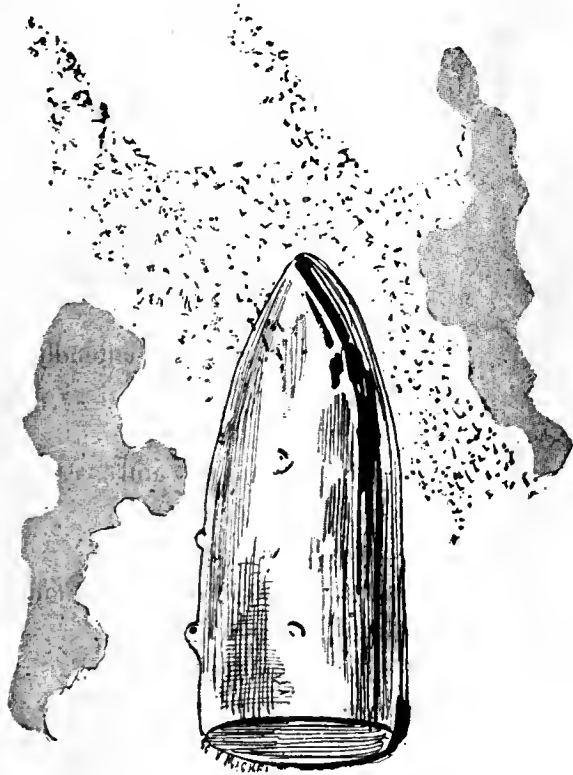
— Hurrah! s'écria-t-il, hurrah pour le comte de Flammermont.

Séléna regarda Fricoulet pour lui demander s'il comprenait quelque chose au langage de son ami; mais le jeune ingénieur, secouant la tête, mit son index sur son front, pour indiquer qu'il n'était pas sans concevoir des doutes sérieux concernant la raison de Gontran.

Celui-ci aperçut le geste de l'ingénieur et souriant d'un sourire indéfinissable.

— Non, dit-il, je ne suis pas félé... mais avant de vous exposer le plan qui vient de se former soudain dans mon cerveau, j'ai besoin de coordonner mes idées et c'est à quoi je vais employer la nuit.

Sur ce, il souhaita le bonsoir à M^{lle} Ossipoff, serra la main de Farenheit et se retira dans le logement qu'il partageait avec Fricoulet.



CHAPITRE III

OU FRICOULET SE SOUVIENT QU'IL EST

MÉCANICIEN-CONSTRUCTEUR



TOUTE la nuit, l'ingénieur entendit Gontran qui se remuait, sur sa couchette, ainsi que font les gens obsédés par une idée fixe.

A l'aube, enfin, voyant son ami assis sur son séant, les yeux vagues et la mine pensive.

— A quoi songes-tu ? demanda-il.

Comme sortant d'un rêve, M. de Flammermont tressaillit, passa la main sur son front et répondit :

— Je songe à quitter Mars et à rejoindre la Terre.

— Ah ! c'est ton idée d'hier qui te reprend ?

— Elle ne m'a pas quitté.

— C'est donc sérieux ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

— Et Ossipoff, tu le planteras là ?

Gontran tressauta :

— Y penses-tu ? demanda-t-il... n'aurai-je pas besoin de lui, une fois à-bas,... pour donner son consentement.

— Mais, jamais il ne consentira à interrompre sa circumnavigation céleste !

— Aussi, pour éviter toute discussion, toute récrimination, ne le préviendrons-nous pas ; nous lui assurerons qu'il s'agit de continuer le voyage planétaire entrepris et, une fois en vue de la Terre...

Gontran compléta sa phrase par un geste signifiant clairement qu'à ce moment-là il se soucierait peu de la colère du vieux savant.

— Mais, s'il se base sur cette trahison de ta part pour refuser son consentement.

— Baste ! tu es assez mon ami pour prendre cette trahison à ton compte.

Fricoulet serra plaisamment la main de son ami.



— Merci d'avoir pensé à moi, répondit-il.

Puis, affectant un sérieux qui était loin de sa pensée :

— Alors, tu as réellement un moyen de nous emmener d'ici ?

— Oui, un moyen merveilleux et cependant d'une simplicité... Je m'étonne qu'un garçon intelligent comme toi n'y ait pas pensé.

— On ne saurait penser à tout, répliqua l'ingénieur avec un petit sourire, ... voyons ce moyen.

Gontran prit un air grave.

— Avant de te répondre, je te demanderai d'ajouter quelques explications à celles que tu m'as fournies hier au sujet de ce grand courant d'astéroïdes qui circule dans l'espace et que la Terre traverse, as-tu dit, à certaines époques déterminées.

— Parle.

— Ce sont ces « époques déterminées » que je ne puis concilier avec « la chaîne non interrompue » se déroulant dans l'espace... faut-il comprendre que, par moments, cette chaîne a des brisures ?

— Pas le moins du monde ; je me suis mal expliqué... Ce fleuve d'astéroïdes coule sans interruption... mais à certaines époques, il a, comme

un véritable fleuve, des crues formidables et ce sont de celles-là que je parlais hier en disant que notre planète mettait plus de cinq jours à passer d'une rive à l'autre.

— Et quelle est la périodicité de ces crues ?

— Trente-trois ans !

M. de Flammermont tressaillit.

— Oui, ajouta Fricoulet, tous les trente-trois ans, au mois de novembre, il y a une marée gigantesque d'étoiles...

Le visage de Gontran exprima un abattement profond.

— Qu'as-tu donc ? demanda l'ingénieur surpris du changement subit survenu dans la physionomie de son ami.

— J'ai, ... que ces trente-trois ans détruisent tout mon plan.

— Parce que ?...

— Parce que c'est cette marée que je comptais utiliser pour regagner la Terre et que, maintenant, il va nous falloir attendre la prochaine.

— Pardon, répliqua Fricoulet, le phénomène qui se produit sur Terre au mois de novembre, ne se produit ici que plus tard ; la pluie d'étoiles que

nous avons aperçue hier n'est que l'avant-garde de la grande marée qui va envahir Mars prochainement.

Gontran sauta au cou de son ami.

— Ah ! mon cher Alcide, tu me sauves la vie, dit-il.

Après s'être dégagé de cette cordiale étreinte, l'ingénieur reprit :

— Tu sais que tu ne m'as encore rien dit et que je ne serais pas fâché de con-

naître ce plan merveilleux grâce auquel je cours chance de revoir enfin mon cher boulevard Montparnasse.

Tout en disant cela, il attachait sur Gontran ses petits yeux gris allumés d'une lueur un peu moqueuse.

— Mon cher ami, fit alors M. de Flammermont, j'ai lu, cette nuit, très attentivement les *Continents célestes* et j'y ai retrouvé, longuement détaillés, les quelques renseignements que tu m'as donnés hier. Une chose surtout m'a causé un plaisir extrême : c'est cette détermination d'un certain Vorman Lockyer, astronome terrestre qui s'est beaucoup occupé des pierres météoro-



riques : « Dans le plan où se meut l'anneau des astéroïdes du 20 novembre, le vide de l'espace a disparu et il est remplacé par le plein météorique. »

— Oui, répondit Fricoulet en approuvant d'un signe de tête, la densité de cette anneau est plus de mille fois supérieure à celle de l'espace intersidéral, je sais cela... et après?...

Gontran leva les bras au-dessus de sa tête et les agita désespérément.

— Comment ! et après?... s'écria-t-il ; ne comprends-tu donc pas que nous avons là, à notre disposition, un fleuve... un véritable fleuve et qu'il nous suffira de nous abandonner à son courant...

— Tu oublies une chose, c'est que ce fleuve coule de la Terre vers Mars, pour n'y revenir qu'après avoir passé par Saturne, Uranus et autres lieux...

— Eh bien ! répondit le jeune comte nullement déconcerté, nous remonterons le courant,... ce sera un peu plus long, voilà tout.

— Tu parles sérieusement ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieusement... que vois-tu d'impossible à cela?... qu'est-ce qui s'oppose à ce qu'on navigue dans l'espace ? c'est le vide, n'est-ce pas, le vide absolu... eh bien ! voilà une route dont la densité, dis-tu, est mille fois supérieure à celle de l'espace, le hasard veut que, précisément, cette route passe par la Terre, où nous voulons nous rendre...

Il suspendit sa phrase et regarda fixement Fricoulet, attendant son avis...

— Soit, dit l'ingénieur après un assez long silence, je t'accorde la praticabilité de cette route... en principe ; mais tu n'as pas, que je pense, l'intention de t'y engager en touriste, la canne à la main et le sac sur l'épaule ?

— Bien entendu,... il faut un véhicule,... mais cette partie-là te regarde.

— Moi ! exclama Fricoulet en roulant des yeux énormes.

— Dame ! répondit tranquillement M. de Flammermont, ce n'est pas mon affaire à moi... je suis inventeur, ce qui demande du génie ;... je ne suis pas ingénieur, ce qui ne demande que des études spéciales.

Le pauvre Fricoulet était littéralement abasourdi par l'aplomb de son ami.

— Comment ! murmura-t-il, tu veux que je construisse...

— Quelle impossibilité vois-tu à cela ? n'as-tu pas construit l'obus qui nous a emportés vers la Lune ?... la sphère de sélénium grâce à laquelle nous avons abordé sur Mercure n'est-elle pas ton fait, comme aussi le ballon

métallique qui nous a amenés ici?... ton effroi provient seulement de ta modestie extrême ; moi j'ai le ferme espoir qu'en te torturant la cervelle, tu trouveras quelque chose...

— Ma parole d'honneur ! s'écria l'ingénieur, il n'y a que les ignorants pour ne douter de rien.

— Et pour donner confiance aux savants, riposta Gontran.



— Mais, malheureux ! dit Fricoulet, tu ne sais donc pas que cette armée d'astéroïdes dont nous avons aperçu hier l'avant-garde, va défiler devant Mars dans trois semaines.

— Raison de plus pour mettre les bouchées doubles, répliqua le jeune comte, et ne pas perdre de temps ;... je te laisse à tes calculs.

Et, tournant les talons, il s'en fut rejoindre Séléna, à laquelle Fahrenheit voulait absolument arracher des détails sur le plan de son fiancé.

La jeune fille avait beau lui assurer qu'elle n'était au courant de rien, l'Américain n'en persistait pas moins à l'interwiever.

— Ah ! ma chère âme, dit Gontran en pressant la main de sa fiancée, je crois que nous touchons enfin au bonheur.

— Serait-il possible ! murmura-t-elle en fixant sur lui des regards noyés de tendresse.

— C'est comme je vous l'affirme, répondit-il, dans quinze jours nous partons d'ici ?

Un flot de sang empourpra le visage de Farenheit qui demanda :

— Et dans combien de temps pensez-vous que je serai à New-York ?

M. de Flammermont parut réfléchir, puis enfin il répliqua :

— Un mois après notre départ.

— Mais, mon père ? interrogea timidement Séléna.

— Ah ! votre père, fit Gontran d'un ton plein de désinvolture, ... nous lui ferons croire qu'on file sur Jupiter, Saturne et compagnie, tout en leur tournant le dos. Il se consolera de n'avoir pas vu les Mondes Géants, en contemplant le bonheur de ses enfants.

Aussitôt que M. de Flammermont l'eût quitté, Fricoulet tira son carnet et se mit à le noircir de chiffres et de croquis, pendant près d'une demi-journée ; après avoir recommencé plus de vingt fois ses calculs et ses plans, il s'en fut trouver le complaisant Aotahâ avec lequel il eut une conférence qui dura jusqu'au soir.

Le lendemain, au point du jour, nouvel entretien entre l'ingénieur et le Martien, dont la conséquence fut le plan de construction d'une sorte de navire destiné à transporter, sur le fleuve astéroïdal, Fricoulet et ses compagnons de voyage.

Suivant les conseils d'Aotahâ, le jeune ingénieur avait adopté, comme propulseur, l'hélice, et comme force motrice l'électricité, dont l'application était des plus communes à la surface de la planète Mars.

Mais l'hélice n'était pas destinée à agir directement sur les corpuscules cosmiques, c'est-à-dire à prendre sur eux son point d'appui, suivant le rôle joué par l'hélice dans un véritable navire.



Dans l'appareil de Fricoulet, elle devait agir seulement comme intermédiaire : c'est-à-dire qu'elle aspirait les astéroïdes par un tube de faible diamètre et les refoulait à l'arrière par une ouverture plus large.

La forme extérieure adoptée était celle d'un cylindre de cinq mètres de diamètre et de six mètres de long ; ce cylindre était intérieurement traversé, dans le sens de sa longueur, par un tuyau concentrique d'un mètre et demi de diamètre et de longueur triple, dans lequel se mouvait la vis d'Archimède à trois filets, jouant le rôle d'hélice propulsive.

A l'extrémité antérieure, ce tuyau se terminait en tronc de cône ; l'autre extrémité affectait la forme évasée d'un tuyau de cheminée de locomotive.

Le logement des voyageurs devait être formé par l'espace annulaire séparant le tuyau intérieur du grand cylindre qui constituait la coque même du navire. Cet espace fut divisé, en deux parties égales, dans le sens de la hauteur, par un cloison horizontale tenant lieu de plancher, et aussi dans le sens de la longueur, par une autre cloison percée d'une porte ; de cette façon, l'appareil se trouvait composé de quatre cabines, accouplées deux par deux et superposées.

Celles du premier étage furent consacrées, l'une au carré, c'est-à-dire à la salle commune, et l'autre, divisée en deux parties, à Ossipoff et à sa fille ; l'une des deux de l'étage inférieur devait être partagée entre Farenheit et Gontran ; l'autre devait servir tout à la fois de cuisine, de logement pour le moteur, de réserve, de soute ; en outre, Fricoulet se proposait de s'organiser une petite encoignure, tout contre le moteur, afin de le surveiller de plus près.

Une fois ce plan bien examiné et bien discuté entre Fricoulet et Aotahâ, ce dernier se chargea de la mise en œuvre, et le jeune ingénieur eut le loisir de s'extasier à son aise sur les merveilles de l'industrie martienne.

Il avait été décidé que tout l'appareil serait en métal.

Le cylindre extérieur, d'abord fait en bois, fut moulé dans le sable, suivant les procédés métallurgiques en usage sur la Terre ; puis, le moule une fois terminé, et l'âme mise en place, on fondit du même coup tout le cylindre.

Pendant que le métal refroidissait, une autre équipe de Martiens fabriquait, au moyen d'un immense tour fonctionnant à l'électricité, le tuyau du milieu destiné à servir d'enveloppe à la vis ; quant à l'hélice, on a construisait en enfonçant, dans une rainure hélicoïdale tracée sur l'arbre



du moteur, de minces tiges métalliques réunies ensuite les unes aux autres par des plaques également métalliques.

Cependant, le cylindre refroidi avait été démoulé et tourné.

Alors, il fallut procéder à l'ajustage.

Plus de neuf jours avaient été employés à ces différents travaux; ce qui, avec trois jours con-

sacrés à l'étude préparatoire de l'appareil, ne laissait plus que trois jours

de répit avant l'arrivée, dans la région de Mars, de la grande armée d'astéroïdes avec laquelle devait coïncider le départ des Terriens.

Trois jours ! et Ericoulet calculait qu'il faudrait au moins ce laps de temps rien que pour boulonner les planchers et les cloisons.

Mais cette méthode primitive n'était point celle en usage chez les Martiens, et la surprise du jeune ingénieur fut aussi grande que sa joie, lorsqu'il put se rendre compte du moyen expéditif employé par les habitants de la planète pour ajuster les pièces entre elles.

Aussitôt tournées, les pièces à rejoindre furent mises en contact, chauffées à blanc par un chalumeau voltaïque d'une puissance énorme et soudées, sans le secours d'aucune *brasure* ; en moins de quelques heures, les différentes parties de l'appareil furent mises en place.

Plus de deux jours restaient pour l'installation du moteur électrique, et c'était largement suffisant.

Alors, on s'occupa de transporter l'appareil dans une des grandes salles de l'observatoire de la Ville-Lumière ; c'est de là que les hardis voyageurs devaient s'élancer de nouveau à la conquête de l'espace, en présence de toutes les sommités scientifiques de la planète, convoquées à cette occasion.

D'un avis unanime, Ossipoff avait été laissé dans une ignorance absolue des projets de ses compagnons ; on craignait de sa part une résistance basée sur ses observations astronomiques non terminées et que ce départ allait brusquement interrompre.

En le prévenant seulement au dernier moment, on avait cet avantage



d'empêcher d'abord que la lutte s'éternisât, ensuite d'enlever le vieux savant en faisant miroiter à ses yeux la perspective de Jupiter, de Saturne,

d'Uranus, de Neptune, qu'une occasion unique s'offrait de pouvoir visiter.
Il était comme toujours, plongé dans ses études télescopiques, lorsque



Gontran, lui touchant l'épaule, le força à quitter son instrument et à le regarder.

— Eh bien! mon cher monsieur, demanda le jeune homme, avancez-vous un peu et pensez-vous avoir fini bientôt vos observations?

Ossipoff secoua la tête d'un air désespéré.

— C'est véritablement effrayant, mon cher ami, répondit-il, plus je vais et plus je me rends compte de la tâche gigantesque que j'ai entreprise.

Il se fit un silence après lequel M. de Flammermont reprit :

— Mais, savez-vous bien que de ce train-là, nous risquons fort de nous éterniser ici.

— Vous y trouvez-vous donc mal? demanda le vieillard surpris.

— Non pas,... mais la vie est un peu monotone,... et puis...

— Et puis? questionna Ossipoff.

— Il avait été convenu que nous ne nous arrêterions, sur chaque planète, que le temps de reprendre haleine,... et dame, je ne serais pas fâché d'aller voir sur Jupiter ce qui s'y passe,... Vous n'oubliez pas que d'ici à Jupiter, nous avons un nombre respectable de lieues à parcourir.

Le vieux savant leva les bras en l'air.

— Jupiter! s'écria-t-il avec un éclair dans les yeux, le géant des mondes! oh! voir!... contempler!... étudier de près l'ossature de ce monstre!...

Mais l'éclair de son regard s'éteignit, et il murmura tristement :

— Malheureusement,... c'est un rêve, et Mars est bien notre dernière étape dans ce grand voyage que nous avons entrepris.

— Notre dernière étape! s'exclama M. de Flammermont, plaisantez-vous, monsieur Ossipoff? Vous nous avez promis de nous faire visiter tout le système solaire,... il faut tenir votre promesse... Voir Jupiter!... mais c'est notre rêve à tous, à M^{lle} Séléna, à Ericoulet, jusqu'à Fahrenheit lui-même...

Et il ajouta :

— Vous ne pouvez vous dérober ainsi à vos engagements...

— Mais le moyen de les tenir?... vous l'avez dit vous-même tout à l'heure,... ce sont des millions et des millions de lieues qui nous séparent de Jupiter!... comment franchir une si effroyable distance?...

— Retournons sur la Terre, en ce cas, insinua Gontran.

Le vieux savant tressaillit et répliqua d'une voix nette :

— Pour cela, rien ne presse,... nous avons, pour y songer, tout le temps qu'il nous plaira.

Le jeune comte dissimula le sourire qui, malgré lui, venait plisser ses lèvres, et répondit :

— Je plaisantais, mon cher monsieur Ossipoff;... ma devise, vous le savez bien, depuis que j'ai entrepris ce grand voyage, est « en avant toujours en avant »,... eh bien! je viens vous dire aujourd'hui, fidèle à cette devise: « monsieur Ossipoff, ne nous immobilisons pas ici,... en avant! »

Le jeune homme avait prononcé ces mots d'une voix vibrante qui parut faire sur Ossipoff une profonde impression; ses lèvres s'agitèrent dans

un tremblement nerveux, et ses regards s'attachèrent avec curiosité sur Gontran.

Celui-ci ajouta :

— Savez-vous quel jour marque le calendrier terrestre, monsieur Ossipoff?

Le vieillard secoua la tête négativement.

— La Saint-Michel, répondit Gontran ; c'est-à-dire, monsieur Ossipoff, que c'est aujourd'hui votre fête...



— C'est ma foi vrai, murmura le savant, c'est ma fête ; absorbé dans ces intéressantes études, je l'avais complètement oublié !

Puis, après un moment, il demanda, tout étonné :

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Parce que, si vous l'aviez oublié, vous, nous nous en sommes souvenus... pour vous la souhaiter...

Un air de contentement se répandit sur le visage du vieillard.

— Ça, c'est gentil, dit-il.

Et il serra cordialement la main du jeune comte.

— Devinez un peu, fit celui-ci d'un ton mystérieux, ce que nous vous offrons ?

— Vous êtes donc plusieurs ?

— Pour le cadeau dont il s'agit, il a fallu nous cotiser ; M^{lle} Séléna s'est rappelé que c'était aujourd'hui votre fête.

— Chère enfant, murmura le vieillard attendri.

— Fahrenheit a déclaré qu'il fallait vous la souhaiter.

— C'est un brave homme, au fond, cet Américain, quoique violent.

— Moi, j'ai trouvé le cadeau qu'il fallait vous faire.

Une nouvelle poignée de main remercia le jeune homme de ses paroles.

— Quant à Fricoulet, termina Gontran, il m'a aidé.

— Peuh!... aidé à quoi ?

— A vous faire le cadeau en question.

Le vieillard hocha la tête d'un air qui montrait en quelle piètre estime il avait l'aide de Fricoulet; puis il demanda :

— Et ce cadeau, qu'est-ce que c'est?

— Jupiter!

Ossipoff fit un bond en arrière, fixant sur son futur gendre un regard un peu inquiet.

— Vous dites? s'écria-t-il.

— Je dis : Jupiter.

— Vous m'offrez Jupiter en cadeau?

— Mais oui,... Jupiter lui-même,... *et ipse*, comme disait le bon proviseur du lycée Henri IV.

— Vous perdez la tête, riposta le vieillard dont l'inquiétude allait croissant.

Comme Gontran allait répondre, une nuée de Martiens envahit l'observatoire au milieu d'un bruit d'ailes assourdissants : c'était l'appareil que l'on apportait sous la direction de Fricoulet.

Ossipoff examinait d'un œil ébahi ce singulier instrument.

— Qu'est-ce que cela? murmura-t-il.

— Le véhicule qui va nous transporter dans Jupiter.

— Est-ce possible? balbutia Ossipoff,... mais par quel moyen?

— Par le moyen du courant parabolique d'astéroïdes qui forme un fleuve naturel sur lequel nous allons naviguer...

Le vieillard poussa une exclamation indéfinissable et, se précipitant sur M. de Flammermont, le saisit dans ses bras et le tint longtemps serré sur sa poitrine.

— Ah! mon enfant!... mon cher enfant! balbutia-t-il tout ému, il y en a dont les statues de bronze se dressent sur les places publiques, qui l'ont moins mérité que vous.

Pendant que le jeune comte faisait visiter en détail l'appareil au vieux savant, Farenheit exprimait à Fricoulet la stupéfaction profonde en laquelle venait de le jeter la légèreté de l'appareil.

— Il est pourtant construit tout entier en métal? observa-t-il.

— Tout entier...

— Si je ne me trompe,... il y a là au moins quinze cents kilos de fonte?



Fricoulet se mit à rire.

— A peine six cents... sur terre ; car ici, en vertu des lois particulières de la pesanteur, ces six cents kilos sont réduits à deux cents seulement.

L'Américain tournait et retournait autour de l'appareil, ne pouvant se convaincre que l'ingénieur lui disait la vérité.

— Quel est donc le métal dont le poids est si faible ?

— Le lithium.

— Le lithium, répéta l'Américain, ... je ne connais pas ça.

— Il y a bien d'autres choses que vous ne connaissez pas, répliqua plaisamment Fricoulet.

Puis, tout à coup, il se mit à rire.

— Qu'avez-vous donc ? demanda Farenheit d'un ton sec, car il croyait que l'autre se moquait de lui.

— Je pense à votre quartier de diamant que j'ai été obligé de jeter comme un vulgaire sac de lest, lors de mon brusque départ de Phobos, ... et dont la perte vous a tant désespéré.

— Et c'est cela qui vous fait rire ? grommela l'Américain, il n'y a vraiment pas de quoi...

— Quand vous saurez ce qui m'égaye ainsi, vous partagerez mon hilarité, ... j'en suis certain.

— En ce cas, hâtez-vous de parler...

— Vous croyiez remporter une fortune, n'est-ce pas, avec votre morceau de carbone cristallisé ?

— Dame ! un million environ.

Les lèvres de Fricoulet s'allongèrent dans une moue dédaigneuse.

— Peuh ! fit-il, un million, la belle affaire !

— Cela vaut toujours mieux que de revenir gueux comme Job.

D'un hochement de tête, l'ingénieur indiqua l'appareil.

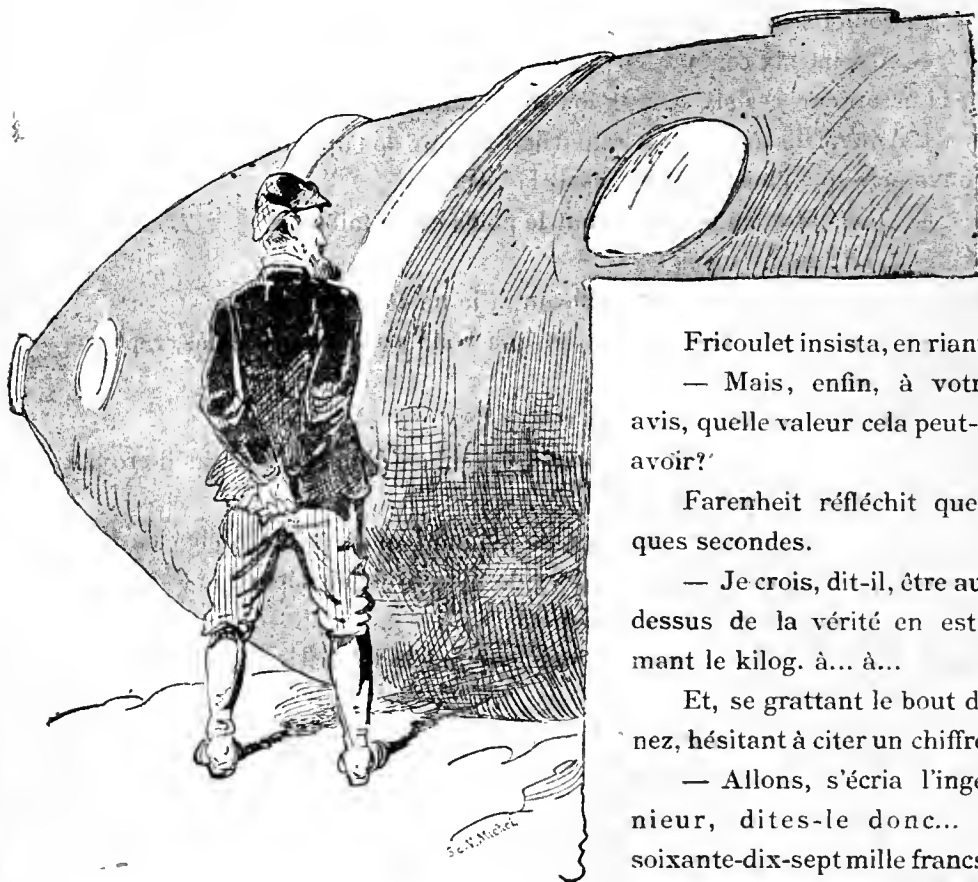
— Savez-vous, dit-il, ce que vaut ceci ?

— Ça... ça n'a pas d'autre valeur que le prix de la fonte.

— Quel prix, selon vous ?

— Eh ! comment voulez-vous que je sache cela ? Je n'ai jamais été dans la ferraille, moi... je ne me connais que dans les suifs...





Fricoulet insista, en riant.

— Mais, enfin, à votre avis, quelle valeur cela peut-il avoir?

Farenheit réfléchit quelques secondes.

— Je crois, dit-il, être au-dessus de la vérité en estimant le kilog. à... à...

Et, se grattant le bout du nez, hésitant à citer un chiffre.

— Allons, s'écria l'ingénieur, dites-le donc... à soixante-dix-sept mille francs.

L'Américain fit un bond formidable.

— Soixante-dix-sept mille francs! répéta-t-il... le kilog!

— Oui,... le kilog... c'est le prix du lithium en Europe.

— Mais alors, il y a là une fortune gigantesque!

— Oui... à peu près quarante-six millions.

Farenheit n'en pouvait croire ses oreilles.

— Vous êtes bien sûr de ce que vous dites? demanda-t-il.

— Vous verrez là-bas à notre arrivée, répondit l'ingénieur que l'ahurissement de son compagnon amusait beaucoup.

L'Américain tournait autour de l'appareil, l'enveloppant d'un regard attendri, passant, avec la volupté d'un avare, sa main sur le métal poli et brillant.

Soudain une ombre inquiète assombrit son front.

— Savez-vous, dit-il en s'arrêtant devant Fricoulet, que c'est une belle chose que d'être savant.

— Pourquoi cela?

— Dame! c'est une véritable fortune que vous allez remporter en France...

— Je parie que, dans toute votre vie, répondit l'ingénieur en plaisantant, vous n'avez pas fait une seule opération sur les suifs aussi avantageuse.

— Quarante-six millions! répéta l'Américain sur un ton de regret.



Fricoulet crut comprendre le sentiment qui attristait son compagnon, et il dit en lui frappant amicalement sur l'épaule.

— Bien que partagé en cinq morceaux, l'*Éclair*, — car c'est ainsi que j'ai baptisé l'appareil — l'*Éclair* représentera encore, pour chacun de nous, une jolie somme.

— En cinq morceaux! s'écria Fahrenheit... quoi! vous seriez assez généreux pour...

— Il n'y a, de ma part, aucune générosité, mais de la justice simplement... nous sommes ici cinq individus qui avons partagé et partagerons encore — c'est à craindre — bien de la mauvaise fortune; ne devons-nous pas partager la bonne?

L'Américain se précipita sur les mains de l'ingénieur.

— Mais quarante-six millions, divisés par cinq, cela donne pour chaque part un peu plus de neuf millions, dit-il d'une voix vibrante.

— Mon cher sir Jonathan, vous calculez à merveille, déclara Fricoulet.

Et se débarrassant de l'étreinte de son compagnon, il se dirigea vers Ossipoff qui sortait de l'*Éclair* suivi de Gontran et de Séléna.

— Eh bien ! demanda l'ingénieur, êtes-vous satisfait, monsieur Ossipoff ?

Le vieillard jeta sur son futur gendre un regard plein d'orgueil.

— Avouez, dit-il à Fricoulet, que c'est là un des cerveaux les plus admirablement organisés de notre époque... Cet appareil est un pur chef-d'œuvre.

Puis, tout à coup, se souvenant d'un détail qu'il avait négligé de demander.

— Pendant combien de temps, mon cher enfant, dit-il, ce moteur peut-il fonctionner ?

Gontran, qui avait parfaitement bien entendu, mais qui était incapable de répondre à cette question, fit mine de redoubler d'animation dans sa conversation avec Séléna.

Fricoulet comprit l'embarras de son ami, et aussitôt :

— Le moteur peut fonctionner pendant six mois, sans interruption, dit-il ; il y a également, dans les soutes, pour six mois d'air respirable et de vivres.

Le visage du vieux savant était radieux.

— Dans combien de temps le départ ? interrogea-t-il.

Fricoulet se tourna vers Farenheit.

— Quelle heure a votre chronomètre, sir Jonathan ? demanda-t-il.

— Onze heures quarante-cinq minutes.

— Monsieur Ossipoff, dit alors l'ingénieur, nous avons encore un quart d'heure à rester ici, ... le départ est pour midi précis...

Depuis quelque temps l'espace était rayé en tous sens de longues traînées de Martiens qui, prévenus du départ des étranges voyageurs, accouraient de tous les points de la région de l'Équateur.

Déjà, la grande salle de l'Observatoire était pleine de notabilités scientifiques réunies en congrès et, au dehors, on entendait le bruissement d'ailes de la foule qui s'impatientait.

À un signal d'Aotahâ, la coupole de l'Observatoire se sépara en deux

et se rabattit de chaque côté, formant ainsi une large baie par laquelle l'*Éclair* pût prendre son essor.

— Midi moins cinq, monsieur Fricoulet, dit Farenheit qui avait conservé son chronomètre à la main.

— Mes amis, dit l'ingénieur en se tournant vers ses compagnons, il est temps d'embarquer.

L'appareil avait été dressé verticalement, son extrémité conique pointée vers le ciel, en sorte que c'étaient les cloisons séparant les cabines qui servaient de plancher.

— Y sommes-nous? demanda Fricoulet après avoir jeté autour de lui un regard rapide pour s'assurer que tout était paré.

— *All right!* répondit Farenheit d'une voix vibrante.

Et il ajouta, sans songer à Ossipoff qui pouvait l'entendre.

— *Go ahead for the United States!*

En route, pour les États-Unis!





CHAPITRE IV

COMME QUOI SIR JONATHAN PERDIT LA RAISON

l'aide d'un sextant, Fricoulet mesurait exactement la hauteur du soleil, pendant que Gontran et Ossipoff s'empressaient de fermer le « trou d'homme » par lequel les voyageurs avaient pénétré dans l'appareil.

Tout à coup, l'ingénieur murmura :

— Midi!

En même temps un petit timbre argentin résonna dans le silence : c'était le chronomètre de Farenheit qui sonnait l'heure.

— Nous partons, dit simplement Fricoulet.

Il poussa un commutateur : aussitôt un crépitement se fit entendre, suivi presque immédiatement d'une légère vibration qui ébranla les parois intérieures du cylindre et l'ingénieur ajouta :

— Nous sommes partis.

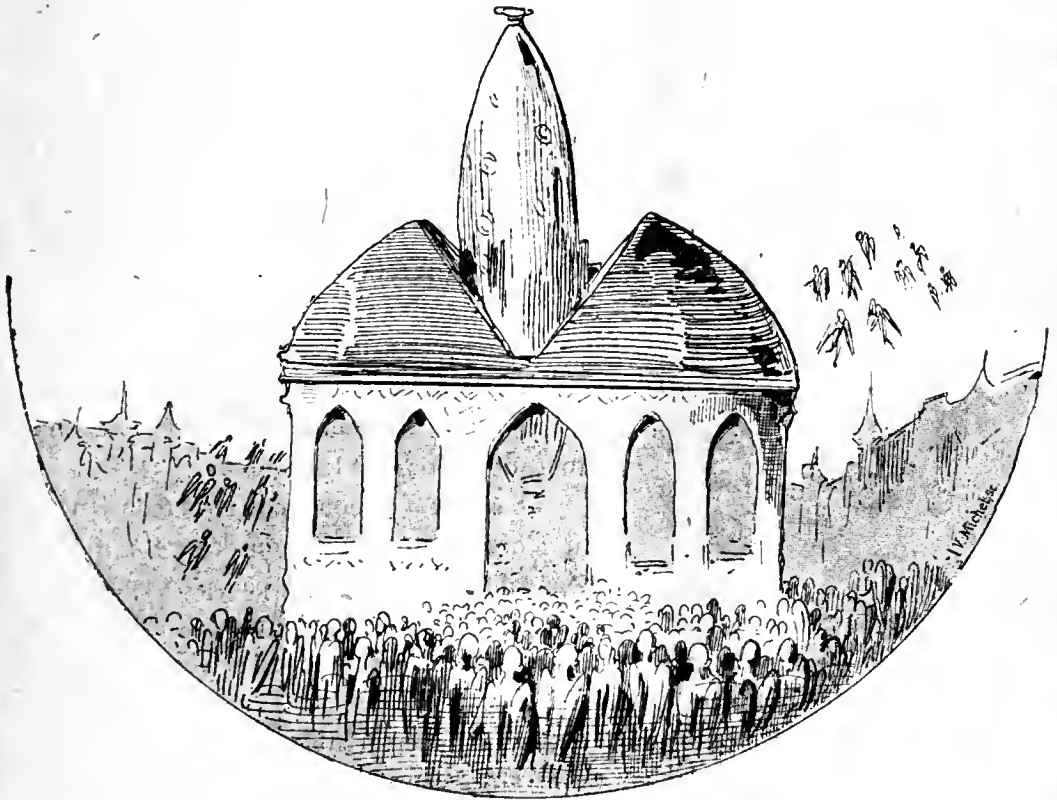
— Farceur! s'exclama l'Américain en se précipitant à l'un des hublots.

Mais, aussitôt, il poussa un retentissant *By God* qui attira auprès de lui les autres voyageurs.

On était parti et l'*Éclair* justifiait à merveille le nom dont il avait été

baptisé, car déjà, en moins de quelques secondes, il avait emporté ceux qui le montaient à plusieurs milliers de mètres au-dessus de la surface martienne qui s'étendait au-dessous de lui comme une immense carte géographique.

Les canaux, dont les eaux miroitaient aux rayons du soleil, formaient comme une résille étincelante dont eût été enveloppée la planète tout



entière et les océans semblaient de gigantesques miroirs d'argent bruni qui renvoyaient jusqu'aux voyageurs la lueur intense que dardait sur eux le soleil, alors au Zénith.

Et, de seconde en seconde, l'*Éclair* poursuivant sa marche rapide ainsi qu'une flèche lancée par un arc monstrueux, filait à travers l'espace, emportant ses voyageurs plus haut, toujours plus haut.

Fahrenheit, dont les enthousiasmes duraient peu et dont le caractère bougon trouvait toujours matière à récriminations, dit tout à coup :

— Savez-vous bien, mon cher monsieur Fricoulet, que cette position verticale de l'appareil n'a rien d'agréable,... l'homme n'est pas bâti pour marcher à la façon des mouches sur les cloisons,... les planchers ne sont pas faits pour les chiens...



— Baste! répliqua Gontran, tout cela n'est qu'une question de principe... car, en ce moment, je voudrais bien savoir quelle différence vous trouvez entre les murs et le plancher?... une boîte carrée, parfaitement identique sur toutes les faces, n'a ni haut... ni bas...

— Au surplus, cher sir Jonathan, ce n'est qu'une question d'heures; du train dont marche l'*Éclair*, nous pourrions, avant dix heures, reprendre la position horizontale qui vous est si chère.

— Avant dix heures! répéta Ossipoff en fronçant légèrement les sourcils.

— Alcide a raison, mon cher monsieur, dit alors Gontran d'un ton dégagé... il ne nous faudra certainement pas plus pour atteindre le grand courant astéroïdal dont nous voulons nous servir pour rejoindre... pour atteindre, veux-je dire, les autres mondes vers lesquels nous entraîne notre curiosité.

Il avait prononcé ces mots avec un si imperturbable sérieux que l'Américain s'y laissa prendre et, tirant l'ingénieur à part, il lui grommela à l'oreille ces mots d'une voix menaçante :

— *By God!* monsieur Fricoulet, il avait été convenu que nous tentions de regagner la Terre et voilà M. de Flammermont qui parle de continuer ce maudit voyage! — Qui trompe-t-on ici?

Fricoulet lui frappa amicalement sur l'épaule et répondit d'un ton gouailleur :

— Que vous importe, au moment que ce n'est pas vous?

Et il souligna sa phrase d'un coup d'œil à l'adresse du vieux savant.

Cette réponse dérida Farenheit qui laissa entendre un petit ricanement

moqueur suivi bientôt d'un « pauvre homme » rempli de commisération.

— Et, dites-moi, mon cher monsieur Alcide — lorsqu'il était content, l'Américain appelait volontiers l'ingénieur par son petit nom — dites-moi, savez-vous avec quelle vitesse nous allons naviguer sur ce fleuve céleste vers lequel nous nous dirigeons, en ce moment?

— C'est là une question à laquelle il m'est impossible de répondre, en ce moment du moins, mon cher sir Jonathan, répliqua l'ingénieur; notre vitesse dépendra de la rapidité même de ce fleuve aérien; je vous ai dit qu'il nous fallait remonter le courant et vous comprendrez sans peine que, plus la vitesse en sera grande, plus lente sera notre marche puisque une partie de notre force sera employée à lutter contre ce courant qui tendra à nous emporter dans une direction opposée à celle dans laquelle nous voulons aller.

L'Américain hocha la tête d'un air approbatif.

— Je comprends, dit-il, ... mais, encore une question, ... cette force, dont vous venez de parler, êtes-vous certain de la posséder en quantité suffisante pour faire le voyage?... Cette hélice, qui nous pousse en avant, quel est le moteur qui la fait tourner? et ce moteur pourra-t-il la faire tourner jusqu'à ce que nous soyons arrivés?

Fricoulet se mit à rire.

— Votre question en contient plusieurs, dit-il; quoi qu'il en soit, je vais tenter d'y répondre... Vous avez remarqué, n'est-ce pas, ou tout au moins vous avez été, comme moi, à même de remarquer que les Martiens sont parvenus à un état intellectuel bien supérieur à celui auquel nous sommes arrivés nous-mêmes; ils ont perfectionné à un haut degré les moyens que nous connaissons d'utiliser la puissance presque infinie des forces naturelles... Bien plus, ils ont arraché leur secret à certaines de ces forces dont nous connaissons l'existence, tout en ignorant leur nature intime, par exemple la lumière, le son, l'électricité, les vents, les courants...

Se laissant emporter par ce sujet qui lui était si familier, Fricoulet menaçait de s'y étendre longuement et d'entrer dans des détails dont l'Américain bâillait à l'avance.

— Mais, en ce qui concerne plus particulièrement le véhicule qui nous transporte, dit-il pour couper court aux explications qu'il pressentait, quel procédé avez-vous appliqué?

— Le principe de l'électricité.

Fahrenheit parut étonné.

— J'ai cependant visité l'*Éclair* en détail, murmura-t-il, et je n'ai aperçu ni machines, ni piles...

Fricoulet sourit.

— C'est que les Martiens, répondit-il, gens expéditifs en toutes choses, au lieu de fabriquer le fluide, se contentent de recueillir l'électricité naturelle, toujours en action dans la nature, et de l'emmagasiner dans des sortes



de réservoirs d'où ils la tirent à volonté, au fur et à mesure de leurs besoins...

L'Américain secoua la tête.

— Je n'ai pas vu de réservoir semblable, ici, dit-il.

— L'électricité nous est fournie par une sorte de batterie d'accumulateurs, ... c'est le seul nom que je puisse donner à cet appareil; seulement, au lieu de lames de plomb, plongeant dans des dissolutions acidulées, ce sont des sortes de cartouches qui se dissolvent par un effet moléculaire:

— Mais alors, c'est de l'électricité solidifiée.

— En quelque sorte; ... ce qui nous permet de disposer, sous un fort petit volume, d'une formidable quantité de fluide... du reste, si vous voulez me suivre, vous allez vous rendre compte, par vos yeux, du fonctionnement de l'appareil.

— Vous suivre! ricana l'Américain... c'est fort joli à dire,... mais la porte se trouve au plafond et, pour y atteindre...

— Pour y atteindre, riposta Fricoulet, vous n'avez qu'à m'imiter...

Ce disant, il plia légèrement sur les jarrets et, sans effort apparent, s'éleva jusqu'à la porte qu'il ouvrit et par laquelle il disparut.

— Toujours l'effet de la pesanteur qui diminue à mesure qu'on s'éloigne du centre d'attraction, cria-t-il en passant sa tête par l'ouverture et en riant à la vue de la mine stupéfaite de l'Américain.

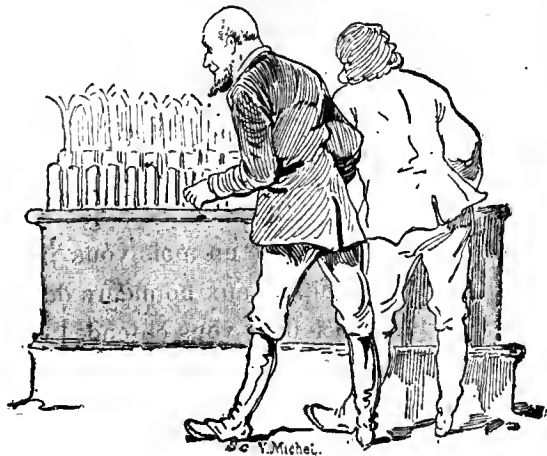
Celui-ci, revenu de sa surprise, imita l'ingénieur et, au bout de quelques minutes, tous les deux se trouvaient dans un compartiment spécial de l'*Éclair*, arrêtés devant une rangée de tubes établis dans un coffre et que l'ingénieur déclara être remplis d'électricité.

A la sortie du coffre, tous les courants produits étaient mesurés et régularisés pour, de là, être dirigés, par des conducteurs ordinaires, vers un moteur actionnant, au moyen d'une transmission de leviers, l'axe de l'hélice.

Ce moteur, réduit à la dernière puissance, comme volume et simplicité, était, en même temps, un transformateur, car il multipliait la puissance de l'électricité, à la manière d'une bobine d'induction de Rhumkorff, tout en utilisant cette électricité par l'attraction que des aimants artificiels d'une grande force — des électro-aimants, pour être juste — exerçaient sur des pièces disposées à cet effet.

L'Américain écoutait en silence toutes les explications que lui fournissait l'ingénieur.

— Savez-vous bien, dit-il, quand Fricoulet eut terminé, qu'il y a toute une fortune dans ce système si simple et si puissant... *By God!* si nous sommes revenus à temps pour la grande Exposition de Philadelphie, le diable m'emporte si nous n'obtenons pas, avec ça, la grande médaille d'or...



Et, supputant à l'avance les sommes considérables que pouvait rapporter l'exploitation de ce moteur nouveau modèle, l'Américain se frottait les mains.

— Eh bien! sir Jonathan, lui dit Fricoulet, êtes-vous toujours fâché d'avoir entrepris cette petite pérégrination aérienne?

— Je vous répondrai lorsque j'aurai réintégré mon domicile de la cinquième avenue, répliqua Fahrenheit;... car, voyez-vous, je crains toujours un accident qui recule le moment où je mettrai le pied sur la libre Amérique...

— J'aime à croire que, cette fois, vos craintes sont vaines, cher sir



Jonathan, et qu'avant un mois vous pourrez être rendu aux douceurs du commerce des suifs et aux honneurs de l'*Excentric-Club*.

— Que le Seigneur vous entende! répondit gravement l'Américain en soulevant sa casquette.

Ils regagnèrent la grande salle où se trouvaient leurs compagnons : Ossipoff, installé à l'un des hublots, examinait, à l'aide d'un télescope, Mars dont la surface diminuait avec une étonnante rapidité; dans un coin, à l'écart, Gontran et Soléna, assis côte à côte, causaient à voix basse, la main dans la main.



Sélène et Gontran, assis dans un coin, causaient à voix basse. (P. 96.)

Fricoulet, une lunette à la main, alla se poster à un hublot vacant, pendant que, pour passer le temps, Farenheit rédigeait un projet d'acte de société entre lui et l'ingénieur, tendant à l'exploitation du fameux moteur.

Les heures s'enfuirent ainsi, rapides pour les voyageurs, et l'Américain s'aperçut tout à coup que le temps avait marché, à sa tête lourde de sommeil et à ses yeux tout gonflés.

— *By God!* grommela-t-il avec un bâillement sonore, est-ce qu'il n'est pas bientôt l'heure de se coucher.

— Pour se coucher, riposta Gontran, il faudrait pouvoir tendre les hamacs et tant que nous serons dans la position verticale...

— Un peu de patience, que diable ! dit Fricoulet, nous approchons...

Et il désignait l'espace d'un noir intense que rayaient mille traits de feu.

— Le fameux anneau, n'est-ce pas ? lui demanda Gontran tout bas à l'oreille.

— Que veux-tu que ce soit ? répondit l'ingénieur sur le même ton.

Et, à l'Américain :

— Quelle heure avez-vous, sir Jonathan ? demanda-t-il.

— Onze heure cinquante-cinq minutes, monsieur Fricoulet.

— C'est bien, dans cinq minutes vous pourrez dire deux mots à votre oreiller.

— Sommes-nous donc déjà dans le fleuve d'astéroïdes ? questionna M^{lle} Ossipoff.

— Oui, mademoiselle, ... mais j'attends que nous y soyons entrés plus avant pour nous laisser aller au courant et reprendre notre position normale...

Il s'élança vers la salle des machines et, la main sur le levier, attendit.

— Quelle heure ? cria-t-il de nouveau à Farenheit.

— Minuit ! répondit celui-ci.

Fricoulet arrêta le propulseur et l'*Éclair*, abandonné à la seule force du courant météorique, en travers duquel il se trouvait, évolua lentement



sur lui-même, comme fait une barque placée en travers d'un fleuve et que le courant replace dans le fil de l'eau ; l'effroyable distance, qui séparait



maintenant de Mars le véhicule des Terriens, annulait toute pesanteur, si bien que l'*Éclair* était devenu un nouvel astre de l'infini, et non plus un appareil inerte comme l'était l'obus, au sortir du Cotopaxi.

En quelques minutes, l'évolution fut accomplie et le moteur remis en action, l'*Éclair* fila avec le courant.

— Sapristi, murmura Gontran à l'oreille de l'ingénieur, qu'est-ce que tu viens de faire là ?

— Tu le vois bien, ce me semble.

— C'est précisément parce que je le vois que je te demande si tu n'es pas fou ?

— Pourquoi cette question ?

Le jeune comte amena son ami à l'arrière du bateau et lui montrant, par le hublot, un astre lumineux dont les rayons irradiaient l'espace.



— Qu'est-ce que c'est que cela ? fit-il.

— Tiens,... cette question !... mais c'est le Soleil.

— Très bien, et ce petit point à peine perceptible qui semble une tache sur le disque solaire,... qu'est-ce que c'est ?

— La Terre.

— De mieux en mieux... et dans quel sens marchons-nous, je te prie ?

Fricoulet étendit le bras vers l'avant du bateau.

— Dans ce sens-ci, répondit-il.

— C'est-à-dire qu'au lieu de nous diriger vers la Terre, comme il avait été convenu,... nous lui tournons le dos... Ai-je raison de te demander si tu sais ce que tu fais.

Fricoulet haussa les épaules et, enveloppant son ami d'un regard plein de commisération.

— Et voilà un garçon qui se prétend né pour la diplomatie ! ricana-t-il.

— Réponds ; tu te moqueras de moi après.

— Penses-tu, demanda l'ingénieur, que M. Ossipoff soit tellement absorbé par la contemplation des choses célestes, qu'il ne puisse se rendre compte de la direction que nous suivons ? et penses-tu que, lui voulant se rendre sur Jupiter, il ne se serait pas aperçu que nous n'en prenons pas le chemin ?

— Alors ?...

— Alors, j'ai mis le cap sur Jupiter, mais en même temps j'ai mis le moteur en petite vitesse afin de ne pas faire trop de chemin inutile, et sitôt que l'honnête et crédule vieillard, — de la confiance duquel nous abusons outrageusement, — sera plongé dans les douceurs du sommeil, je vire de bord, donne au moteur toute sa force, nous nous élançons vers notre planète natale, et demain, à son réveil, lorsque ton futur beau-père s'apercevra de ce changement de route, il sera trop tard pour revenir sur nos pas...



Et, *in petto*, le jeune ingénieur ajouta :

— Si, après une farce semblable, Ossipoff persiste à vouloir donner la main de sa fille à Gontran, je veux que le diable me croque.

M. de Flammermont serra énergiquement la main de son ami.

— En effet, dit-il, voilà ce qui s'appelle de la diplomatie.

— Mais ce n'est pas tout, ajouta Fricoulet, tu vas voir.

Et quittant le petit coin dans lequel tous deux chuchotaient si mystérieusement depuis quelques minutes, l'ingénieur s'approcha des autres voyageurs.

— Mes amis, dit-il, nous allons, si vous le voulez bien, établir les *quarts* ; nous avons tous besoin de repos et maintenant que nous voici dans la bonne route, nous pouvons, sans danger, prendre quelques heures de sommeil ; donc, étendez-vous sur vos hamacs, quant à moi, je prends le *quart* immédiatement.

— Pourquoi vous plutôt que moi ? demanda Ossipoff.

— Parce que j'ai besoin d'étudier le moteur, de voir s'il fonctionne avec régularité, de noter sa dépense de forces.

Ce disant, il adressait à Gontran un coup d'œil d'intelligence.

— Je demande à prendre le *quart* après toi, fit le jeune comte.

— C'est entendu... à toi le numéro deux... le numéro trois sera pour sir Jonathan... Quant à M. Ossipoff, il prendra le *quart* avec la fin de la nuit.

Sur ce, l'ingénieur se retira dans la machinerie, tandis que Gontran et Fahrenheit, après avoir souhaité une bonne nuit à Ossipoff et à sa fille, regagnaient leur hamac respectif.

L'Américain n'eut pas plutôt la tête sur l'oreiller qu'il s'endormit profondément comme le témoigna un ronflement sonore et semblable à un soufflet de forge.

Fut-ce ce ronflement, fut-ce pas plutôt l'inquiétude qui empêcha le jeune comte d'imiter son compagnon ; toujours est-il qu'il ne put fermer l'œil.



A la fin, lassé de se tourner sur son matelas comme une carpe dans une poêle à frire, furieux de voir le sommeil le fuir obstinément, M. de Flamermont se leva doucement et, sans bruit, se dirigea vers la machinerie.

— Puisque je ne dors pas, pensa-t-il, mieux vaut que je prenne le quart tout de suite, et que Fricoulet aille se coucher; sans doute aura-t-il plus de chance que moi.

Il ouvrit la porte, mais l'ingénieur, penché sur une feuille de papier qu'il



noircissait de chiffres, était tellement absorbé dans ses calculs qu'il n'entendit point entrer son am

Gontran s'avança jusqu'à lui et, sans mot dire, lui mit la main sur l'épaule.

Fricoulet tressaillit et, relevant la tête, montra au jeune comte son visage, qu'un voile d'inquiétude assombrissait.

— Ah! c'est toi! fit-il d'un ton singulier.

— Oui,... c'est moi... pas moyen de dormir... alors je viens te relever... mais qu'as-tu donc?... ce front plissé... ces sourcils froncés... qu'arrive-t-il?

L'ingénieur haussa furieusement les épaules.

— Il arrive, grommela-t-il entre ses dents, que le fleuve dans lequel nous sommes immergés, marche dans un sens tout à fait contraire à la

direction que nous voulons suivre; au lieu de couler vers la Terre, il ne vient.

— Tu ne m'apprends rien de nouveau,... je sais cela tout comme toi; mais c'était prévu cela, il était convenu que nous remonterions le courant.



— Seulement il n'était pas prévu que la vitesse de ce courant serait égale à notre vitesse propre.

— En sorte?

— En sorte que, depuis plus d'une heure que l'*Éclair* a viré de bord, il est aussi immobile qu'une pierre... il ne recule pas, c'est vrai, mais il n'a pas avancé d'un millimètre.

— Je croyais cependant que ce moteur pouvait imprimer à notre bateau une vitesse considérable.

— En effet, 42,570 mètres par seconde, ce n'est pas peu de chose, j'imagine, riposta l'ingénieur avec amertume.

— Mais quelle est donc la rapidité des corpuscules qui nous environnent ?

— Elle est égale à la vitesse de la translation de la Terre multipliée par la racine carrée de 2.

— Pourquoi ? demanda Gontran qui n'avait conservé que des réminiscences très vagues des cours de cosmographie suivis autrefois au Lycée Henri IV.

— Pourquoi?... pourquoi?... fit l'ingénieur impatienté; te l'expliquer nous entraînerait trop loin... Qu'il te suffise de savoir que la vitesse orbitale de la Terre est de 29 kilomètres et demi par seconde, que la racine carrée de 2 est 1,414 et que ces deux nombres, multipliés l'un par l'autre, donnent un total de 42,570 mètres par secondes... As-tu compris, maintenant ?

Le jeune comte agita ses bras en l'air désespérément.

— Ah ! dit-il, pourquoi ce maudit courant ne tourne-t-il pas aussi bien en sens contraire ?

— Il nous aurait fallu quinze jours à peine pour gagner la Terre.

— Tu avais dit un mois ?

— Oui, en nous abandonnant au courant, comme un train de bois ; mais en ajoutant notre propre vitesse à celle du fleuve aérien dans lequel nous nous trouvons... la durée du voyage se trouvait diminuée de moitié.



Puis, montrant à son ami les calculs au milieu desquels il venait d'être interrompu, il lui dit :

— Je viens de relever notre route depuis que nous avons quitté Mars ; nous n'avons pas franchi plus de douze cents lieues... cent lieues à l'heure ! quelle dérision !... Sais-tu combien de temps, de ce train-là, nous mettrions à gagner la Terre ?... trois cent mille heures,... et sais-tu combien cela fait, trois cent mille heures ?... Non, n'est-ce pas ? eh bien ! cela fait un peu plus de mille ans.

Un poids de mille kilos se serait soudainement abattu sur la tête du malheureux Gontran, qu'il n'eût certainement pas paru plus déprimé.

— Mille ans !... répéta-t-il, mille ans !... jamais je ne vivrai assez pour épouser Séléné.

— C'est peu probable, ricana Fricoulet, une semblable longévité n'est plus de nos jours, et Mathusalem lui-même n'a guère vécu plus de sept cents et quelques années.

— Mais alors, nous sommes perdus.

— Qui sait ? peut-être y a-t-il un moyen de sauver la situation.

M. de Flammermont se jeta sur la main de son ami.

— Ah ! ce moyen, supplia-t-il, trouve-le, Alcide, je t'en conjure.

— Pas en ce moment, par exemple, je tombe de sommeil et mes yeux papillotent tellement que tout danse devant moi ;... demain, j'aurai la vue plus nette et les idées aussi.

— Mais d'ici demain, que va-t-il se passer ?

— Absolument rien... La force du courant étant neutralisée exactement par notre propre force, l'*Éclair* va demeurer aussi immobile que s'il était à l'ancre.

Tout en parlant, l'ingénieur donnait un dernier coup d'œil au moteur, assujettissait solidement le levier qui correspondait avec le gouvernail ; puis, souhaitant le bonsoir à son ami, gagna le petit logement qu'il s'était aménagé dans un coin de la machinerie.

Force fut bien à M. de Flammermont de rejoindre, lui aussi, son hamac où le sommeil se décida enfin à le visiter, en dépit des préoccupations terribles que venait de faire naître dans son esprit la révélation de Fricoulet.

Pénétrant par les hublots, les rayons du soleil emplissaient déjà la machinerie d'une lueur éclatante, lorsque l'ingénieur se réveilla en sursaut.

— Parbleu ! fit-il en se frottant les paupières encore toutes gonflées de sommeil, voilà qui est singulier,... j'aurais juré que je venais d'entendre rire...

Et il demeurait là, assis sur son séant, tout hébété de ce brusque réveil lorsqu'en effet, derrière lui, un éclat de rire moqueur retentit.

Il se retourna et vit, à la tête de sa couchette, debout, les bras croisés sur la poitrine et le considérant d'un air railleur, Mickhaïl Ossipoff.

— Bonjour, monsieur Ossipoff, dit-il; il est tard, hein ?

— Quelque chose comme neuf heures du matin.

En un bond, Fricoulet fut à bas de sa couchette murmurant :

— Je suis véritablement honteux de m'être attardé ainsi.

— Il est autre chose dont vous auriez plus raison d'être honteux, monsieur Fricoulet, répliqua railleusement le vieillard.

— Et de quoi donc, je vous prie ? demanda le jeune homme.

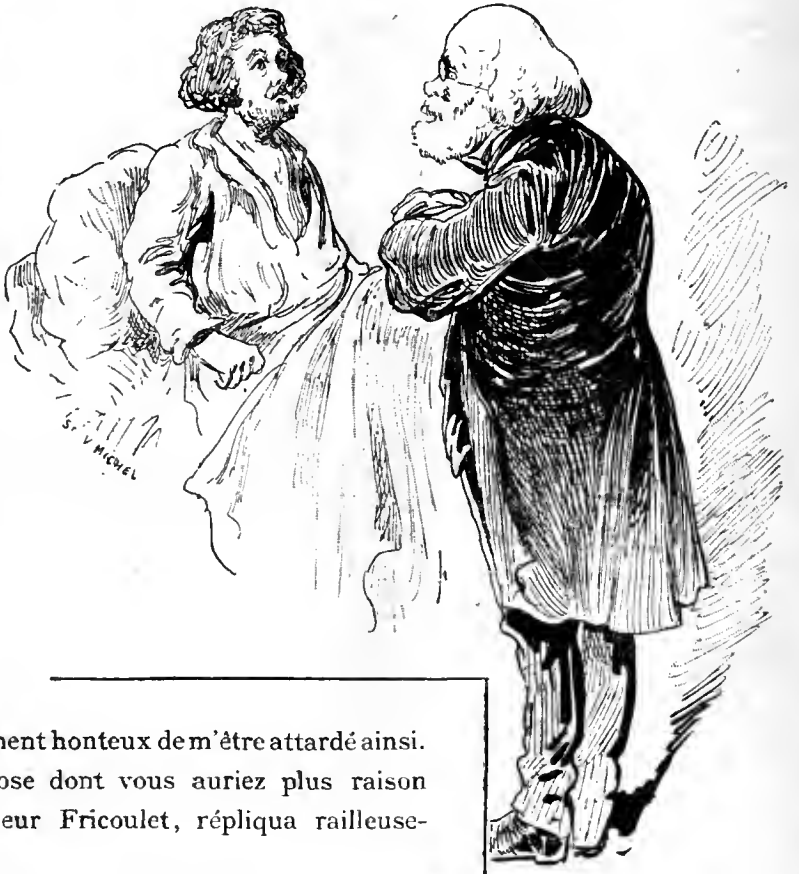
— Mais... de votre étourderie inqualifiable.

L'ingénieur attacha sur Ossipoff un regard interrogateur.

— Pouvez-vous qualifier autrement, demanda le savant, l'action d'un pilote qui dirige le bâtiment, à lui confié, dans une direction diamétralement opposée à celle qu'il doit suivre.

Fricoulet eut un geste effaré :

— Que voulez-vous dire ? murmura-t-il, tout en ayant cependant le pressentiment de ce qu'allait lui répondre le vieillard.



— Il avait été convenu hier soir, n'est-ce pas, que je prenais le quatrième *quart*, c'est-à-dire que je devais m'éveiller vers six heures du matin; or, vous savez, n'est-ce pas, que lorsqu'on s'endort avec l'idée bien arrêtée de s'éveiller à heure fixe, il est bien rare que le sommeil ne vous abandonne pas précisément vers cette heure-là... C'est ce qui m'est arrivé à moi; — il était cinq heures et demie environ lorsque je suis sorti de ma couchette.. et bien m'en a pris, car en passant par la cabine de nos amis, je les ai vus ronflant tous les deux, à qui mieux mieux,... quant à vous, vous dormiez non moins profondément qu'eux...

— Les forces humaines ont des limites, dit Fricoulet en manière d'excuse.

Ossipoff haussa les épaules et continua :

— Cela, d'ailleurs, n'avait pas une grande importance, et je pris la direction de la machine... mais, alors, savez-vous de quoi je m'aperçus?...

L'ingénieur ne répondit pas, mais il lança au vieillard un regard inquiet.

— Je m'aperçus, poursuivit Ossipoff triomphant, que la proue de notre appareil était dirigée vers la Terre... ah! pour un pilote, vous êtes un bon pilote, monsieur Fricoulet.

Et il se prit à ricaner.

— Alors, qu'avez-vous fait? demanda l'ingénieur d'une voix tremblante.

— Vous le demandez! — mais ce que vous eussiez fait à ma place en vous apercevant d'une si complète méprise... J'ai changé notre direction, bord

pour bord... j'ai forcé le moteur à donner toute sa puissance et, en quelques heures, nous avons regagné tout le temps que votre incurie nous avait fait perdre... en ce moment, nous sommes à plus d'un million de lieues de Mars...

Fricoulet se croisa les bras sur la poitrine et, enveloppant le vieillard d'un regard mi-furieux, mi-railleur.

— Eh bien! dit-il, vous avez fait de la belle besogne.



Ces mots plongèrent Ossipoff dans un ahurissement profond.

— Que voulez-vous dire par là ? demanda-t-il.

A peine avait-il prononcé ces paroles, que Fricoulet le regretta : mais il était trop tard.

Sans répondre à la question du vieillard, l'ingénieur s'écria :

— Alors, vous nous emmenez sur Jupiter ?

— Assurément... et de là sur Saturne,... sur Uranus,... sur Neptune...

— C'est de la folie... il nous faudra des années pour parvenir jusqu'aux dernières planètes du système solaire !

— Des années ?... pourquoi cela ? — nous franchissons 85,000 mètres par secondes, soit 76,620 lieues à l'heure, ou 1,850,000 lieues par 24 heures... Allez, dans deux mois, nous serons sur Jupiter et, avant cinq mois, nous atteindrons Saturne.

Comme il achevait ces mots, Farenheit apparut sur le seuil de la machinerie, il était tout pâle et ses joues tremblaient de colère.

— Monsieur Ossipoff, dit-il d'une voix où l'on devinait une colère difficilement contenue, j'aime à croire que ce que je viens d'entendre n'est qu'une plaisanterie.

— Une plaisanterie !... et pourquoi cela ?

— Parce que je me moque de Saturne et de Jupiter autant qu'un poisson d'une pomme... s'écria-t-il... parce que j'entends rejoindre au plus tôt la cinquième avenue... et que vos planètes du diable n'en sont nullement le chemin.

Ce disant, il s'était avancé et se tenait devant le vieillard, menaçant, les poings convulsivement serrés.

— Mon cher sir Jonathan, répliqua Ossipoff avec beaucoup de calme.



je suis véritablement fâché de ce qui arrive; mais ce que vous demandez est de toute impossibilité.

L'Américain se tourna vers Fricoulet.

— Vous m'avez donc trompé? grommela-t-il furieusement.

L'ingénieur haussa les épaules.

— Pouvais-je prévoir, répondit-il, que la vitesse de l'*Éclair* serait égale à celle de ce maudit courant

— On ne promet pas, quand on n'est pas sûr de tenir, répliqua Farenheit.

— Eh! je ne vous ai rien promis, moi, s'écria l'ingénieur, que l'entêtement de Farenheit commençait à énerver, adressez-vous à Gontran...

Celui-ci, attiré par les éclats de voix, entra dans la machinerie.

— Pourquoi mon nom? demanda-t-il.

— Ah! vous voilà! hurla Farenheit en se précipitant vers lui,... m'avez-vous, oui ou non, promis de me faire rejoindre la Terre?

Stupéfait, le jeune comte demeura un moment sans répondre; puis, d'un coup d'œil il désigna Ossipoff à l'Américain.

Mais celui-ci s'écria :

— Eh! à quoi bon tant de mystère?... il sait tout maintenant; on peut parler devant lui.

Les sourcils du vieillard se froncèrent.

— Alors, c'était un complot? demanda-t-il, en promenant autour de lui un regard inquisiteur.

Gontran courba la tête.

— Nous voulions faire votre bonheur malgré vous, murmura-t-il; il ne faut pas nous en vouloir.

— Mon bonheur, à moi, c'est de satisfaire ma curiosité scientifique.

— Vous êtes un mauvais père... vous n'aimez pas votre fille, répliqua Gontran,... vous la sacrifiez froidement à votre égoïsme de savant.

— C'est-à-dire que si elle était votre complice en cette circonstance, c'est elle qui se conduirait comme une mauvaise fille;... elle a, pour être heureuse, toute sa vie devant elle : moi, quelques années à peine me restent,... je suis condamné à mourir bientôt.

Fricoulet que, même dans les cas graves, sa manie de plaisanter n'abandonnait jamais, ajouta :

— Et l'usage est d'accorder aux condamnés à mort tout ce qu'ils demandent... sauf la vie, bien entendu...

Séléna accourut, et, le visage tout en larmes, se jeta au cou du vieillard en murmurant :

— Pardon, père... mais je l'aime tant !

— L'aimes-tu donc plus que moi ? répliqua Ossipoff, dans le cœur duquel venait de se glisser subitement un sentiment de jalousie paternelle.

Cependant Farenheit ne devait pas tenir Gontran quitte à si bon compte.

— Vous m'avez dit que vous étiez un homme d'honneur ! gronda-t-il : ce serait, je crois, le moment de le prouver, ... vous m'avez promis de me reconduire à la Terre — reconduisez-m'y et allez ensuite au diable... si cela vous convient.

— Mon cher sir Jonathan, répliqua le jeune comte, je vous ai fait, il est vrai, cette promesse... mais je l'ai faite un peu à la légère.

— *By God!*... un homme de votre valeur ne s'engage pas à la légère — je vous somme de tenir votre promesse.

— Je ne m'y refuse pas, répliqua M. de Flammermont, mais je vous demande un délai.

L'Américain respira et demanda, d'un air un peu plus satisfait :

— Un délai de combien ?

— De mille à douze cents ans.

A peine Gontran avait-il prononcé ces mots, que Farenheit poussant un rugissement terrible, se précipita sur lui, les mains grandes ouvertes, prêtes à la strangulation.

Mais, tout à coup, il s'arrêta net, fixa, sur le jeune homme, des yeux démesurément agrandis ; puis l'expression farouche du visage disparut pour faire place à une expression niaise.



— *By God!* dit-il, tandis que sa bouche se fendait dans un large éclat de rire... Jupiter,... Saturne,... voilà de belles planètes... des mondes nouveaux, où il doit y avoir beaucoup à faire au point de vue industriel et commercial,... qu'en pensez-vous, mon cher Gontran?...

Et il s'avancait, la main tendue vers M. de Flammermont qui ne comprenait rien à ce brusque revirement.

Fricoulet appuya le doigt sur son front, pour indiquer qu'à son avis l'équilibre cérébral de l'Américain venait de se déranger soudainement.

— Vous pourrez dire que celui-là est bien une de vos victimes, murmurait-il à l'oreille d'Ossipoff.

— Pourquoi cela ? demanda le vieillard.

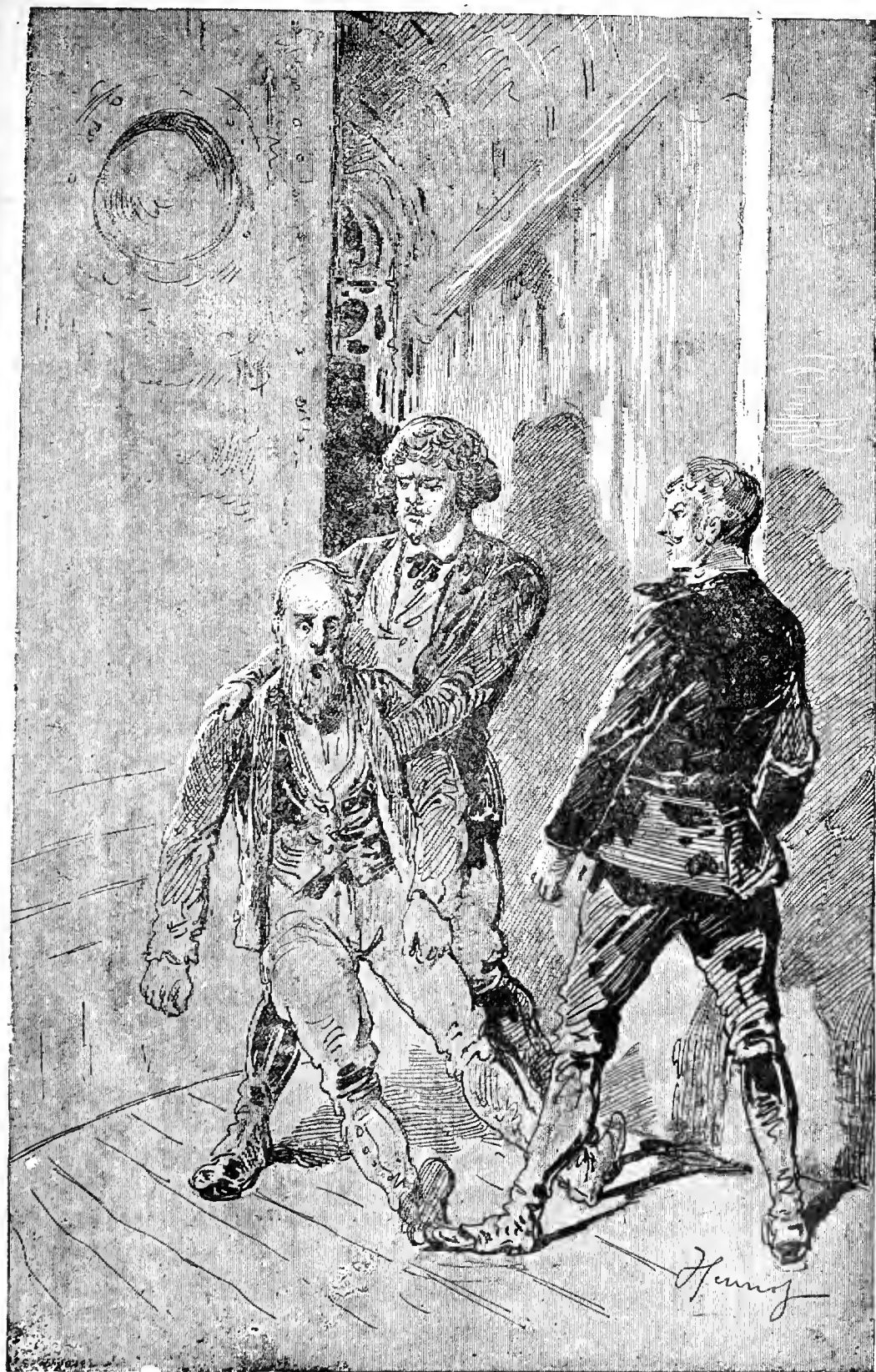
— Parce que c'est assurément la rage qui lui a détraqué la cervelle.

Comme il achevait ces mots, Farenheit poussa un cri strident, et portant ses deux mains à son front, recula jusqu'à la cloison, avec tous les signes de la plus profonde terreur ; en même temps, ses yeux injectés de sang, paraissaient sortir de sa tête, une légère écume blanchâtre frangeait ses lèvres, et tous les muscles de sa face étaient agités de tressaillements convulsifs.

Enfin, il s'affaissa sur le plancher, où il demeura étendu sans connaissance.

— Vite, dit Fricoulet à Gontran, prenons-le, moi par les pieds, toi par les épaules et enfermons-le dans sa cabine... qui sait si ce n'est point un cas de folie furieuse.





— Qui sait si ce n'est pas un cas de folie furieuse? (P. 112.)

CHAPITRE V

A TRAVERS LA ZONE 28



DEPUIS la scène racontée dans le précédent chapitre, l'existence à bord avait subi une transformation complète : chacun vivait de son côté, n'adressant la parole à ses compagnons que dans les cas d'extrême nécessité et s'empressant, dès que cela se pouvait, de retomber dans son mutisme et de retourner à sa solitude.

L'échec de la tentative suprême faite par Fricoulet pour rejoindre la Terre, avait porté un coup terrible aux voyageurs qui, sans même se rendre un compte exact du pourquoi, se rejetaient réciproquement la responsabilité de cet échec, imputable à la seule fatalité.

Cependant, sans qu'ils eussent eu occasion de se communiquer leurs sentiments, il y avait, entre eux, communauté d'idée en ce qui concernait Ossipoff.

Le vieux savant était pour eux :

Le pelé, le galeux, d'où venait tout le mal

Aussi vivait-il plus à l'écart encore que ses autres compagnons, dans

une sorte de quarantaine rigoureusement observée, sauf par Séléna qui venait, de temps à autre, passer quelques minutes avec lui.

Mais, entre le père et la fille, aucune conversation, même pas l'échange du bonjour banal, seulement un baiser indifférent déposé par le vieillard sur le front de sa fille.

Puis, sans se soucier aucunement de sa présence, il se remettait à la besogne : depuis son départ de Mars, le vieillard avait entrepris de mettre au net les observations recueillies par lui, dès le jour où il avait mis le pied dans le cratère du Cotopaxi et il comptait employer à terminer cette lourde tâche les deux mois de captivité imposés par le voyage de Jupiter.

Au fond, il se rendait parfaitement compte de l'odieux du rôle qu'il jouait ; il comprenait à merveille la haine qu'il avait inspirée à ses compagnons, il excusait même les reproches contenus dans l'attitude résignée et dans les regards navrés de Séléna.

Oui, poussé par cet irrésistible vent de folie scientifique, il courait à sa perte, entraînant à sa suite sa fille qu'il adorait cependant, et trois hommes pour lesquels il n'avait d'autres sentiments que ceux de la sympathie.

Mais cet amour incommensurable pour la science, cette curiosité toujours inassouvie de l'inconnu, lui avaient desséché le cœur et chassé de son esprit toute autre idée que celle ayant trait à cet infini immense qu'il avait résolu de parcourir d'un bout à l'autre.

Il opposait donc un front serein et un calme imperturbable aux regards furieux de Gontran, aux sourires sarcastiques de Fricoulet et aux hurlements menaçants de Farenheit.

Celui-ci avait été définitivement déclaré, par Fricoulet, comme atteint d'une aliénation mentale parfaitement caractérisée : depuis de longs mois déjà, l'Américain ne dérangeait pas ; il vivait dans un état de surexcitation non interrompue, et ce dernier effondrement de ses espérances lui avait porté un coup si terrible, qu'une fissure cérébrale s'en était suivie.

° Dans l'intérêt de tous les voyageurs, le sien y compris, on avait décidé,



à l'unanimité, d'enfermer Farenheit dans sa cabine où il ne cessait de vociférer contre ses compagnons et contre Ossipoff, plus particulièrement, les plus terribles menaces.

Gontran, lui, boudait Séléna qui n'en pouvait mais, la pauvre !

Mais la nature humaine est ainsi faite, que lorsque la désespérance s'empare de nous, les êtres les plus chers vous deviennent indifférents, odieux même, et que l'égoïsme, de sa griffe aiguë, transforme tous nos sentiments.

Certes, pour avoir fait ce qu'il avait fait, pour renoncer à sa carrière, dilapider sa fortune, abandonner sa famille et sa patrie, pour s'engager en d'aussi invraisemblables aventures que celles où il avait suivi Séléna, il fallait que M. de Flammermont eut pour la jeune fille une véritable, une profonde adoration.

Et cette adoration avait résisté à tous les déboires dont il était abreuvé depuis de si longs mois.

Mais, cette fois-ci, les choses dépassaient par trop la mesure : ce n'était plus par semaines ni par mois que se chiffrait le retard apporté au mariage ! Il fallait compter par années ; et combien d'années ? Un minimum de trente ans ?

Mais dans trente ans, Gontran en aurait cinquante-sept et Séléna bien près de quarante-huit.

Cent cinq ans à eux deux ! plus d'un siècle !

En vérité ! cela serait du dernier grotesque !

Sans compter qu'il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent, pour que leur affection ne résistât pas à un stage d'aussi longue durée.

La prudence des parents restreint autant que possible la période pendant laquelle le fiancé fait la cour à sa fiancée ; à s'étudier trop longtemps, on finit par s'apercevoir de ses défauts mutuels, on remarque que ce minois si frais, emprunte quelque agrément à la veloutine Fay, et que le corset de la célèbre faiseuse n'est peut-être pas pour rien dans la sveltesse de la



taille; comme aussi, d'autre part, on constate que les cheveux laissent apercevoir le crâne, indice d'une calvitie prochaine, et que la patte d'oie, aux fils tout d'abord invisibles trahit une fatigue précoce. Au moral, il en de même; mademoiselle est coquette, monsieur est joueur; mademoiselle est colère, monsieur est emporté, etc., etc.

Si quelques semaines suffisent pour porter atteinte à un amour, que restera-t-il donc, au bout de trente ans, d'une affection, si profonde soit-elle?

Voilà ce que s'était demandé tout d'abord M. de Flammermont.

Et puis, il y avait ce diable de siècle qu'il leur faudrait faire bénir à leur arrivée sur la terre.

Il est vrai qu'ils étaient deux pour le porter, ce siècle; mais, enfin, ce n'en était pas moins ridicule, et le ridicule tue, même l'amour.

Séléna, dont le cœur ne raisonnait pas, s'apercevait bien du changement survenu chez son fiancé, changement qui allait, chaque jour, s'accroissant et dont elle n'expliquait pas la cause.

Cette fois-ci, l'attitude de Gontran n'était plus la même, ce n'était pas de la tristesse, c'était une sorte d'indifférence, de détachement.

La pauvre enfant avait trop de dignité pour demander une explication, pour faire entendre une plainte; mais quand elle était seule, elle pleurait et maintenant elle avait constamment les paupières gonflées et rouges.

Seul de toute la bande, Fricoulet conservait son inaltérable bonne

humeur; en dehors de la grande dose de philosophie qui lui démontrait l'inutilité de se mettre en fureur contre la fatalité, il n'avait point les mêmes raisons que Fahrenheit et Gontran de pester contre les événements.

Rien ne le rappelait sur la Terre; il n'avait pas, comme l'Américain, des actionnaires auxquels il lui fallait rendre des comptes, ni comme Gontran, un bonheur sur lequel il avait hâte d'appeler les bénédictions d'un maire et d'un curé.



En outre, son propriétaire, un homme grincheux, avare et à cheval sur la question du terme, devait avoir, depuis longtemps, vendu son pauvre mobilier du boulevard Montparnasse.

Le cœur de l'ingénieur se serrait bien un peu à la pensée de ses beaux instruments et de ses chers bouquins dispersés, par autorité de justice, aux quatre coins de Paris.

Mais à cela quel remède ? aucun ; donc il était préférable de prendre le temps comme il venait et de ne point se faire sauter la cervelle.



Enfin, à côté de cette incertitude de savoir où il irait reposer sa tête — les hospitalités de nuit ne lui souriant guère — il y avait encore une autre cause au peu d'enthousiasme qu'éprouvait Fricoulet de retourner sur la Terre.

Instruit par ses pérégrinations célestes, le jeune ingénieur comparait sa planète natale aux différents mondes qu'il venait de visiter, il la voyait

reprendre, dans l'échelle des civilisations astrales, son rang infime et il rougissait presque pour elle, en songeant aux humanités de Vénus et de Mars.

Aussi, loin de maudire Michkaïl Ossipoff, ce Christophe Colomb des Terres du Ciel, qui l'associait, malgré lui, à la réalisation de sa sublime chimère, lui était-il, au contraire, reconnaissant de l'arracher aux spectacles désolants qui l'attendaient sur la Terre, où la lutte pour la vie pousse le fort à triompher du faible, où l'injustice l'emporte, la plupart du temps, sur l'équité, où l'argent est tout, où la vertu compte si peu et où surtout la science de la mécanique est encore dans l'enfance...

Mais Fricoulet se contentait de penser ainsi ; pour rien au monde, il n'eût fait part de ces sentiments à ses compagnons de voyage ; au point de vue du principe, il trouvait que ceux-ci avaient raison d'en vouloir à Ossipoff, et que celui-ci, paternellement parlant, était d'un égoïsme épouvantable.

Néanmoins, il tentait de jouer le plus consciencieusement possible le rôle de conciliateur qu'il avait adopté ; mais, jusqu'alors il n'avait obtenu aucun résultat, ce qui ne l'empêchait pas de conserver l'espoir de ramener, parmi les membres de la petite colonie, la concorde des beaux jours.

Telle était l'attitude réciproque des voyageurs, depuis le fameux jour où l'on avait dû s'incliner devant la terrible réalité qui emportait les Terriens vers Saturne, au lieu de les ramener vers leur planète natale, comme ils en avaient conçu l'espoir.

Depuis près de deux semaines qu'on avait quitté Mars, l'*Éclair* poursuivait sa marche rapide à travers l'espace et son propulseur fonctionnait sans arrêt, sous l'effort de l'électricité emmagasinée dans les accumulateurs.

Tout d'abord, la lumière perpétuelle au milieu de laquelle ils naviguaient avait fort incommodé les voyageurs et bouleversé toutes leurs habitudes.

Mais Fricoulet, qui s'était accaparé le chronomètre de Fahrenheit, s'était chargé de régler le temps à sa façon : toutes les douze heures, il fermait les hublots par lesquels pénétrait la lumière extérieure, allumait les lampes et effaçait un jour sur le vieux calendrier contenu dans son portefeuille.

De la sorte, les Terriens avaient une notion exacte du temps et pouvaient régler leurs occupations.



Sa main droite brandissait l'oculaire d'une lunette, tandis que sa main gauche... (P. 123.)

Un matin, comme l'ingénieur prenait le *quart*, pour remplacer Gontran qui venait de s'étendre sur son hamac, la porte du réduit dans lequel Ossipoff s'était enfermé avec ses papiers et ses instruments, s'ouvrit brusquement et le vieillard apparut sur le seuil ; sa main droite brandissait l'oculaire d'une lunette, tandis que sa main gauche serrait fièvreusement un micromètre.

— Eh ! parbleu, mon cher monsieur, s'écria Fricoulet, auriez-vous, par hasard, découvert un astre nouveau, que vous voilà si joyeux ?

Le visage du vieillard était, en effet, radieux, et ses yeux brillaient d'un éclat singulier.



— Nous pénétrons dans la zone des petites planètes, répondit-il d'une voix un peu étranglée par l'émotion.

— Déjà ! fit l'ingénieur, tout d'abord surpris de cette nouvelle, ... en êtes-vous bien certain ?...

Le vieux savant frappa sur sa lunette.

— Voilà qui ne trompe pas, répliqua-t-il, et puis, pour peu que vous ayez enregistré le nombre de kilomètres parcourus depuis notre départ de Mars, il vous sera facile de constater que nous devons être parvenus à la distance 28, établie par la loi de Titius et de Bode.

— Je vous crois, monsieur Ossipoff, je vous crois, dit Fricoulet nullement soucieux d'entamer une discussion sur ce point qui, d'ailleurs, lui importait peu.

Voyant le vieillard qui s'apprêtait à poursuivre sa route dans la direction des cabines, il lui demanda :

— Mais où allez-vous ainsi ?

— Trouver M. de Flammermont ;... bien que son attitude, à mon égard, ne soit pas tout à fait ce que j'avais le droit d'espérer, je ne puis pas, cependant, le laisser dans l'ignorance d'un fait scientifique aussi important et qui doit avoir, pour lui, un intérêt capital.

— C'est que M. de Flammermont vient de se coucher seulement, insinua Fricoulet, ... cette veille l'a, paraît-il, extrêmement fatigué et il m'a prié, tout à l'heure, en s'étendant sur son hamac, de le laisser reposer le plus longtemps possible.

— Cependant, riposta Ossipoff avec un peu d'humeur, un événement de cette nature mérite bien qu'on s'arrache au sommeil.

Fricoulet répondit.

— Je serais d'accord avec vous sur ce point, mon cher monsieur, si nous n'avions pas le temps devant nous pour étudier à loisir ces petits mondes ; mais songez que la zone où gravitent les petites planètes ne mesure pas moins de soixante-sept millions de lieues de largeur et que nous couperons deux cent trente-quatre orbites de planètes ;... donc, vous pouvez laisser reposer Gontran tout à son aise, sans aucun scrupule, puisqu'il aura tout un mois pour savourer ce régal astronomique.

Le vieillard allait se cabrer sous l'ironie que contenaient les dernières paroles du jeune ingénieur ; mais celui-ci le calma aussitôt :

— A quoi avez-vous reconnu, demanda-t-il, que nous avons pénétré dans cette fameuse zone ?... auriez-vous aperçu quelques-uns de ces mondi-cules ?

— Non, ce sont les calculs seulement qui m'ont amené à cette conclusion que nous venions de couper l'orbite de la première des petites planètes, Méduse.

— Vous ne l'avez pas vue ?

— Non... sans doute est-elle trop éloignée encore.

Le visage de Fricoulet exprima la plus profonde stupéfaction.

— En ce cas, dit-il, que vouliez-vous faire voir à M. de Flammermont ?

— Rien, je voulais lui communiquer cette nouvelle et, en même temps, étudier l'espace avec lui.

L'ingénieur retint à grand peine un sourire moqueur et répliqua :

— Sans doute, cela eut-il été pour lui un maigre régal... attendez au moins que ce que vous voulez lui montrer soit visible.

Et il ajoutait *in petto* :

— De la sorte, ce cher Gontran aura le temps de repasser un peu ses *Continents célestes*.

Un peu déconcerté, M. Ossipoff avait tourné les talons pour rejoindre son réduit, lorsque l'ingénieur le rappela.

— Dites-moi, fit-il, avec le plus grand sérieux, avez-vous l'intention

d'aborder sur chacune des deux cent trente-quatre planètes que nous allons rencontrer en route ?

Ossipoff examina attentivement l'ingénieur pour se bien persuader qu'il n'était pas le jouet d'une mauvaise plaisanterie ; puis il répondit d'une voix bougonnante :

— Les lunettes ne sont pas, que je suppose, faites pour les chiens, et si vous n'y voyez pas d'inconvénient ; nous nous contenterons d'examiner de loin ces petits

mondes.

— Pour ma part, je n'y vois aucun inconvénient ; c'est affaire à vous, répondit Fricoulet, à vous et à M. de Flammermont.

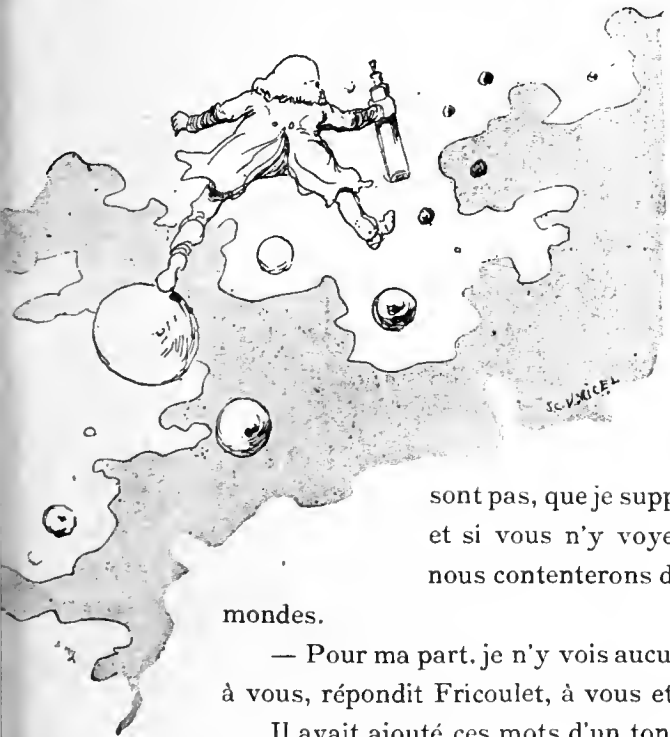
Il avait ajouté ces mots d'un ton grave qui fit hocher approbativement la tête de M. Ossipoff.

Après quoi, le vieillard rentra dans son réduit.

— Si je ne me trompe, murmura Fricoulet en souriant, voilà de la tablature qui se prépare pour ce cher Gontran.

Et il se frottait les mains, songeant que c'était peut-être là l'occasion tant attendue par lui qui ferait enfin rompre un mariage qu'il considérait comme devant être le malheur de son ami.

Puis il réfléchit qu'après tout un mariage remis à trente ans avait beaucoup de chance de ne jamais se faire et il estima qu'il serait plus habile



de sa part de ne point contrecarrer Gontran dans ses projets matrimoniaux

et de paraître, au contraire, lui aplanir le chemin conduisant à l'autel.

Il attendit quelques heures et lorsqu'il lui sembla que M. de Flammermont s'était suffisamment reposé, il entra dans la cabine et, s'approchant du hamac, posa sa main sur l'épaule du dormeur.

Celui-ci ouvrit paresseusement les yeux, les referma, les ouvrit de nouveau, s'étira longuement les membres, bâilla, rebâilla et dit :

— Tiens ! c'est toi !... tu m'as coupé en deux un bien joli rêve.

— Lequel ! demanda Fricoulet.

— C'était le jour de mon mariage et le maire du VIII^e arrondissement nous adressait, à Sélénia et à moi, un petit discours fort bien réussi, ma foi, il nous appelait : « Les fiancés de l'espace. » Il allait conclure, lorsque tu l'as interrompu...

Il se redressa sur un coude.

— Au fait, dit-il, pourquoi m'as-tu éveillé ?

— Après le rêve, la réalité, répondit gravement l'ingénieur.

(Le jeune comte tressauta sur son hamac.

— Tu m'épouvantes, balbutia-t-il, ... de quoi s'agit-il ?

— Des Petites Planètes.

Gontran éclata de rire.

— Quelle est cette mauvaise plaisanterie ?

Fricoulet secoua la tête.

— Ce n'est point une plaisanterie, ... je parle très sérieusement.

Et, avec une gravité comique :



— Malheureux! s'écria-t-il, pendant que tu dors paisiblement, le flot astéroïdal qui nous emporte, pénètre dans la zone n° 28! nous avons déjà coupé l'orbite de Méduse.

— Eh bien! qu'est-ce que tu veux que cela me fasse? demanda placidement M. de Flammermont.

Fricoulet jeta les bras au plafond.

— Et ce digne Ossipoff qui voulait venir t'éveiller, il y a plusieurs heures, pour t'annoncer cette bonne nouvelle.

— Je l'aurais bien reçu, gronda le jeune comte,... qu'il me laisse tranquille avec ses étoiles, ses planètes, ses soleils et tout le reste,... maintenant, je me moque de l'astronomie comme de ça...

Et il fit, bruyamment, claquer l'ongle de son pouce contre ses dents.

— Mais, malheureux, s'écria Fricoulet, oublies-tu donc que Séléna est à ce prix.

— Oh! Séléna!... murmura Gontran en hochant la tête,... d'ici trente ans, elle a le temps de mourir, et moi aussi.

L'ingénieur prit la main de son ami.

— Tu as tort de parler ainsi, dit-il,... trente ans, en l'espèce, n'est qu'un maximum... et le hasard est si grand.

— Que veux-tu dire?

— Qu'il serait prudent à toi de te garder à carreau, comme on dit, et de ne pas compromettre, par un coup de tête, la bonne opinion qu'a de toi M. Ossipoff.

— Que faut-il faire, alors?

— Jouer ton rôle en conscience et feindre, pour les Petites Planètes, un de ces enthousiasmes...

— Comment veux-tu que je m'enthousiasme pour une chose que je ne connais même pas?

— Je te renvoie aux *Continents célestes*.

Gontran fit entendre un bâillement sonore et prolongé.

— C'est bon, dit-il, on verra cela... plus tard.





— C'est tout de suite, au contraire,... Ossipoff peut te tomber sur le dos d'un moment à l'autre.

— Mais nous sommes en froid !

— Les Petites Planètes l'ont réchauffé.

Gontran paraissait atterré.

— Eh ! mon Dieu ! s'écria Fricoulet, rappelle-toi la conversation que nous avons eue, à ce sujet, à l'observatoire de la Ville-Lumière : en 1801, l'astronome Piazzi découvre, à Palerme, la première petite planète, qu'il baptise du nom de Cérès... En 1802, un astronome de Brême, Olbers, découvre la seconde, Pallas... Puis, plusieurs années après, la quatrième, Vesta ; la troisième, Junon, avait été trouvée, entre temps,

par un nommé Harding ;... Ensuite, on resta pendant trente-huit ans sans plus s'occuper de la zone n° 28, quand, tout à coup, le goût des recherches se réveilla, et l'on en découvrit 234.

M. de Flammermont écoutait attentivement.

— Je crois, dit-il enfin, que je ferai mieux de prendre les *Continents célestes* ; tu me racontes cela trop en abrégé...

— C'est aussi mon avis, fit l'ingénieur.

Le jeune comte poussa un énorme soupir, attira à lui le précieux ouvrage, caché sous le matelas même de son hamac, et, après l'avoir feuilleté, l'ouvrit au chapitre des Petites Planètes.

— Va, dit-il d'une voix de victime à Fricoulet, ferme ma porte, et, si Ossipoff t'interroge à mon sujet, dis-lui que je continue de dormir.

Depuis le moment où l'*Éclair* avait franchi l'orbite de Méduse, le voyage se poursuivait sans encombre, n'offrant aux Terriens, pour rompre la désespérante monotonie des heures, que la constatation de la diminution quotidienne du disque solaire.

• Déjà, sur Mars, les voyageurs avaient été à même de remarquer une

différence notable entre la chaleur et la lumière reçues par la planète, et celles que reçoit la Terre; à ce moment, ils arrivaient, en droite ligne, du Soleil, aux abords duquel ils avaient eu à supporter une température colossale, dépassant celle de l'eau bouillante, et ils avaient vu cette chaleur et cette lumière décroître progressivement et d'une manière proportionnelle au disque même de l'astre.

Lorsque la comète qui les emportait avait passé à son périhélie, le diamètre solaire accusait plus d'un degré, exactement $1^{\circ},44$; en coupant l'orbite terrestre, ce même diamètre ne mesurait plus que $32'$, et, sur Mars il avait diminué encore et était descendu à $21'$.

Maintenant, au centre de l'essaim des astéroïdes, il n'accusait plus que $15'$ de largeur, et allait se rétrécissant chaque jour davantage.

D'après les calculs d'Ossipoff, l'appareil avait franchi, à travers l'immensité stellaire, en un mois, 216 millions de kilomètres, et sa distance du Soleil pouvait s'évaluer à 110 millions de lieues.

Il traversait alors la région où se croisent le plus grand nombre des orbites des petites planètes, et le vieux savant estimait qu'avant quatre semaines, il couperait l'orbite de Jupiter; on serait alors arrivé à 198 millions de lieues de l'astre central.

Il ne se passait guère de jour que l'œil vigilant d'Ossipoff ne signalât quelque astre nouveau, au sujet duquel il fallait que Gontran subit un interrogatoire, auquel il répondait victorieusement d'ailleurs.

Fricoulet connaissait l'ordre dans lequel les petites planètes se présentaient, et le jeune comte étudiait d'avance sa leçon dans les *Continents célestes*.

Après Méduse, on avait rencontré Flore, Ariane, Harmonia, Melpomène, Victoria, Zélia, Uranie, Athor, Baucis, Iris.

— Demain, dit un soir Gontran, nous apercevrons sans doute Barbara.

Il avait dit cela d'un ton si singulier, que M^{lle} Ossipoff ne put s'empêcher de demander :

— Et qu'est-ce que cette planète a de si remarquable, pour que vous



nous la signaliez ainsi?... sans doute, est-elle plus importante que celles qu'il nous a été donné de voir jusqu'ici.

M. de Flammermont secoua la tête :

— Cette planète est une des plus petites du système, car elle ne mesure pas plus de 50 kilomètres de diamètre; mais elle a ce côté original d'avoir été découverte exprès...

— Exprès ! s'écria la jeune fille en souriant.

— Oui, mademoiselle; généralement, lorsqu'un fiancé fait sa cour, il



offre, à celle que son cœur a choisie, des fleurs comme emblème de son affection... L'astronome américain Peters trouva cela par trop banal. Il était, malgré ses soixante-dix-huit ans, tombé amoureux de la fille du célèbre opticien Merz, et, pour lui prouver combien son amour différerait de celui des autres hommes, il chercha, pendant deux ans, un astre inédit assez brillant, qui fût digne d'être offert à celle qu'il aimait... Cet astre, il le baptisa de son nom, Barbara.

— C'est là une attention délicate, murmura la jeune fille.

— Je regrette, croyez-le bien, répondit Gontran, de n'avoir encore rien

découvert,... mais, pour une marraine telle que vous, ce serait trop peu d'une étoile, c'est un soleil qu'il faudrait...

Après Barbara, on demeura près d'une semaine sans rencontrer aucun



astéroïde, puis l'*Éclair* arriva à une région richement peuplée; il passa d'abord à 100 lieues à peine de *Æthra*, qui parut aux voyageurs n'être qu'un rocher de forme irrégulière, mesurant à peine 30 kilomètres suivant son plus grand diamètre, et qu'une légère atmosphère entourait.

Ensuite, ils aperçurent Ève, Maïa, Proserpine, Lumen, Frigga, Clotho et Junon; ces deux dernières planètes semblaient naviguer de conserve, et Ossipoff déclara qu'en vertu de la faible masse de ces astres, la pesanteur était si peu sensible à leur surface, que les matériaux d'un volcan de Clotho pouvaient parfaitement bien retomber sur Junon.

Successivement furent signalées Yanthe, Brunhilda, Rodope, Félicité, Erinice, Pompéïa et Dynamène.

Une nuit, la petite colonie eut une frayeur affreuse. L'*Éclair* avait

failli heurter au passage la planète Lamberte, et, sans la présence d'esprit de Fricoulet qui, d'un violent coup de barre fit dévier l'appareil, c'en était fait des Terriens.

Quelques jours plus tard, on put constater que Cérès et Pallas, les deux premières petites planètes découvertes, étaient de véritables mondes, de forme sphérique et entourés d'une atmosphère, tout comme Lœtitia et Bellonne, qu'on aperçut quelques jours plus tard.

On avait laissé en arrière les orbites enchevêtrées d'Isabelle, Eudora, Antigone, Aglaé, Calliope, Sylla, Psyché, Vindabona, Clytemnestre, Hespérie, Pallès et Europe, lorsque Gontran qui préparait, ainsi qu'il le disait plaisamment, sa leçon du lendemain, interpella Fricoulet :

— Dis donc, fit-il, dans quelques heures, nous allons être en vue de



deux planètes qui n'ont point de nom de baptême, je ne les trouve cataloguées que sous deux numéros d'ordre, 222 et 223 : n'y a-t-il pas là une erreur ou un oubli ?

L'ingénieur se mit à rire.

— Mon cher, répondit-il, si tu as des économies à placer dans les terrains et que tu aies le moins du monde le désir d'être propriétaire, ces deux planètes sont à vendre.

— Quelle est cette plaisanterie?

— Ce n'est point une plaisanterie, c'est l'exacte vérité; aussi, prenant comme exemple l'astronome américain dont tu parlais l'autre jour, tu devrais offrir ces deux planètes à ta fiancée, au lieu de lui acheter un petit hôtel entre cour et jardin.

— M'expliqueras-tu ce que cela signifie?

— Tout simplement que, pour vivre dans les étoiles, l'astronome Palisa, l'inventeur des deux planètes en question, n'en est pas moins un homme pratique, et qu'il a fixé à la somme de 1,250 francs l'honneur et le plaisir de tenir ces deux astres sur les fonts baptismaux. Si le cœur t'en dit...

Enfin, après quarante-huit jours de voyage, Hilda, la dernière planète du groupe, fut laissée en arrière; la zone, large de 67 millions de lieues, où gravitent ces mondicules, était traversée, et l'*Éclair* se trouvait maintenant à 90 millions de lieues de Mars qui, depuis longtemps, avait disparu dans l'infini.

Quarante-six millions de lieues restaient encore à franchir, avant d'arriver à l'orbite de Jupiter; d'après Fricoulet, cela représentait encore vingt-cinq jours de voyage.





CHAPITRE VI

JONATHAN FARENHEIT FAIT ENCORE DES SIENNES

ONTRAN!... eh!... Gontran! .

Depuis cinq minutes, Fricoulet secouait son ami qui, étendu sur son hamac, dormait à poings fermés.

— Il ne se réveillera donc pas... l'animal! maugréa l'ingénieur; ma foi, tant pis!

Il prit dans ses bras le dormeur, l'enleva de sa couchette et le planta sur ses pieds.

— Hein!... quoi!... qu'arrive-t-il? gronda M. de Flammermont, en écarquillant démesurément ses yeux, pleins de sommeil encore et tout vagues.

Puis, apercevant Fricoulet qui le regardait en riant :

— Ah!... c'est toi, Alcide... bégaya-t-il; qu'est-ce que tu fais là?

— Tu le vois, je viens de t'éveiller.

— C'est déjà mon tour? murmura le jeune comte avec un accent de regret.

— Minuit viennent de sonner... c'est à toi de prendre le quart.

Gontran haussa les épaules :

— Le quart,... le quart... bougonna-t-il; en vérité, quel intérêt vois-tu à morceler ainsi nos nuits, au détriment de notre santé, et sans aucun profit pour notre sécurité... laquelle ne court aucun risque...

— Tu crois cela, riposta l'ingénieur.

— Dame! depuis près de deux mois que dure notre voyage, ce qui n'est pas loin de faire une soixantaine de nuits, est-il survenu un incident, si petit fût-il, qui légitimât notre faction?

Fricoulet saisit la main de son ami :

— Mais, malheureux! en ce moment, plus que jamais, notre faction est utile... songe que nous ne sommes plus qu'à quinze cent mille lieues de Jupiter, et qu'il suffirait de la moindre fausse manœuvre, du moindre arrêt de la machine, pour nous jeter contre ce géant,... comme une chauve-souris contre un mur...

— Ah! à quinze cent mille lieues, tu exagères! si tu penses que Jupiter puisse exercer sur nous la moindre attraction...

Fricoulet fit entendre un petit ricanement plein de raillerie.

— Gontran, mon ami, dit-il, tu négliges ton *vade mecum* et tu as tort; les *Continents célestes* ont du bon.

M. de Flammermont eut un mouvement de tête découragé :

— A quoi bon, murmura-t-il, me casser la tête avec toutes ces machines-là?... tant que j'ai conservé quelque espoir de voir se réaliser le rêve de bonheur que j'avais formé, j'ai pu consentir à jouer cette comédie... mais, maintenant que j'ai comme perspective une attente de trente ans, avant de pouvoir épouser Séléna,... car c'est bien trente ans, n'est-ce pas, qu'il nous faudra pour atteindre la Terre, en suivant le cours de ce fleuve qui nous emporte?

— Oui, trente ans... à quelques mois près, répondit l'ingénieur.

Puis, ému malgré lui par l'accablement de son ami, il lui posa la main sur l'épaule :

— Corbleu! mon vieux... est-ce toi que je vois ainsi découragé?... un homme vraiment fort ne perd jamais espoir... qui sait? il peut se présenter telle circonstance...

Un éclair rapide brilla dans l'œil du comte.

— Vraiment, fit-il, penses-tu qu'il puisse y avoir un moyen quelconque d'abréger cette excursion?

L'ingénieur allongea les lèvres.

— Quand on navigue, comme nous, en plein inconnu, répondit-il, on ne sait jamais... je te conseille donc, si tu tiens toujours à Séléna

de rouvrir les *Continents célestes*, et d'y lire, attentivement, ce qui concerne Jupiter.

— Pour en revenir à ce que tu disais tout à l'heure, dit M. de Flammermont, tu crois qu'à quinze cent mille lieues...

— Ah! riposta Fricoulet, c'est Ossipoff qui ferait un nez, s'il t'entendait parler de la sorte... Mais, malheureux, ne te rappelles-tu donc plus cet axiome fon-

damental qui dit que l'attraction exercée par un corps est en raison directe de sa masse... or, Jupiter et la Terre sont de la même proportion qu'une orange et un pois... Si un géant pouvait pétrir ensemble une quantité considérable de Terres, il n'en faudrait pas moins de 1,230, pour égaler le volume de ce monde formidable; quant au poids, 800 Terres, placées dans le plateau d'une titanesque balance, équilibreraient à peine la masse jovienne... Songe que son diamètre surpasse de plus de onze fois celui de notre planète natale, il atteint 141,600 kilomètres, et la cir-



conférence, à l'Équateur, n'est pas moins de 111,400 lieues.

— Tu viens de dire : à l'Équateur, objecta M. de Flammermont; la circonférence n'est donc pas la même partout?

— Pas précisément : l'axe vertical, qui passe par les pôles de Jupiter, est de 8,000 kilomètres plus court que le diamètre horizontal, ce qui correspond à un aplatissement de $\frac{1}{17}$.

— Voilà qui est singulier,... et sait-on d'où provient cet aplatissement?

— Tout simplement de la rapidité avec laquelle Jupiter tourne sur son axe; tu sais que la durée de la rotation est de 9 heures, 55 minutes, 45 secondes, si bien que les jours et les nuits sont de moins de cinq heures; or, cette vitesse de rotation est telle qu'un point de l'Équateur court à raison de 12 kilomètres par seconde, vingt-quatre fois plus vite qu'un point de l'Équateur terrestre; en outre, la force centrifuge développée diminue d'un douzième la pesanteur à l'Équateur : un objet qui pèse 12 kilogrammes aux pôles n'en pèse pas plus de 11 à l'Équateur...



En apercevant Fahrenheit, qui sortait avec précaution de la cabine dans laquelle on l'avait enfermé... (P. 139.)

— Eh bien ! riposta Gontran avec insouciance, si nous devons tomber, tâchons que ce soit sur l'Équateur, la chute sera moins rude.

L'ingénieur haussa les épaules avec pitié.

— Mon pauvre Gontran, murmura-t-il, tu ne sais rien de rien.

— Possible, ... mais je me rappelle parfaitement que la densité des matériaux qui constituent Jupiter est le quart de celle des matériaux terrestres, donc...

— Donc, ricana Fricoulet, la pesanteur y est moindre, n'est-ce pas ? c'est là ce que tu veux dire, ... eh bien ! tu es dans la plus complète erreur ; sur Jupiter, la pesanteur est deux fois et demie plus considérable que sur la Terre, ... un kilogramme terrestre pèse, là-bas, deux kilos cinq cents grammes, ... si bien que toi, dont le poids est de 75 kilos, tu en pèseras 175, et qu'une pierre abandonnée à elle-même parcourra 42 mètres dans la première seconde, au lieu de 4^m 90 comme sur Terre.

Et pour compléter l'ahurissement de son ami, il ajouta d'un ton fort naturel :

— Ceci étant posé, si tu multiplies notre poids total, qui serait sur Jupiter de six mille kilos, par la hauteur de notre chute, tu arriveras au joli total de 46.000 mètres qui est la rapidité avec laquelle nous rencontrerions le sol de Jupiter, ... si cette rencontre, effectuée dans de semblables conditions, te convient, tu n'as qu'à te recoucher dans ton hamac et à reprendre le somme que j'ai si malencontreusement, à ton gré, interrompu ; ... quant à moi, je suis brisé, ... je vais me coucher...

Et, sur ces mots, Fricoulet tourna les talons pour gagner la couchette de Fahrenheit, qu'il avait adoptée depuis que l'Américain vivait à part...

La perspective peu séduisante que les dernières paroles de l'ingénieur venaient d'évoquer aux yeux de Gontran le réveilla tout à fait, en même temps qu'elle chassa toute velléité de paresse.

Il gagna la machinerie et s'assit, la main sur le levier qui commandait le gouvernail, les regards fixés sur les batteries d'accumulateurs.

— Fichtre ! murmura-t-il en plaisantant, une chute de quinze cent mille lieues de haut, ... mais nous serions réduits en poussière, en vapeur, avant que d'arriver en bas...

Un léger grincement se fit entendre, en ce moment, derrière lui ; il se retourna et poussa un cri de surprise en apercevant Fahrenheit qui sortait avec précaution de la cabine dans laquelle on l'avait enfermé.

— Vous ! s'écria Gontran en se levant.

Se voyant découvert, l'Américain s'avança vers le jeune homme, et la lumière du falot, qui tombait en plein sur lui, éclaira un visage hâve, décharné, dans lequel les yeux, luisant d'un éclat fiévreux, mettaient deux points lumineux, farouches ; l'arête du nez, amincie en lame de couteau, se

recourbait sur la bouche aux lèvres décolorées ; les cheveux et la barbe avaient crû prodigieusement et étaient presque entièrement blancs.

La marche était hésitante et le jeu des articulations saccadé.

— Peste, pensa Gontran, la captivité ne lui est pas favorable,... mais comment diable a-t-il fait pour sortir de là?... c'est au moins cet animal de Fricoulet qui aura oublié de bien fermer la porte.

Du temps que le jeune comte monologuait ainsi mentalement, l'Américain, arrêté à deux pas de lui, les bras sur la poitrine et les paupières mi-closes, laissant filtrer un regard mauvais, le considérait en hochant la tête.

Enfin, comme s'il eût

deviné les pensées de Gontran.

— Oui, c'est moi, monsieur de Flammermont, dit-il d'une voix rauque,... cela vous surprend de me voir en liberté,... mais avec de la patience, on arrive à tout... Depuis plus d'un mois que je vis enfermé là-dedans comme une bête malfaisante dans sa cage, je n'ai eu qu'un but :



recouvrer ma liberté et me venger. Libre, je le suis ; quant à la vengeance, tout à l'heure, je l'aurai...

— Allons, pensa Gontran, la solitude ne l'a pas calmé,... il est toujours sous le coup du même vent de folie qui a soufflé sur lui voici cinq semaines,... tâchons de le ramener par la douceur.

Et tout haut, avec un accent plein d'aménité :

— Vous venger, mon cher sir Jonathan, dit-il, mais de qui ?

— De vous tous, misérables que vous êtes, qui me bernez depuis des mois et auxquels j'ai assez longtemps servi de jouet !

Le jeune homme comprit qu'il serait dangereux d'entamer une discussion à ce sujet ;... il préféra dire comme l'Américain, espérant, de la sorte, l'amener à réintégrer en douceur la cabine qui lui servait de cabanon.

— Eh bien ! dit-il en baissant la voix mystérieusement, vous avez raison,... oui, l'on vous a berné,... et moi avec ;... il est certain que cet Ossipoff est un grand farceur et que l'on en a guillotiné sur terre qui ne le méritaient pas autant que lui,... mais, que voulez-vous?... pour le moment, il n'y a rien à faire... qu'à attendre patiemment l'heure de la vengeance.

Et il ajouta :

— Voyez moi,... est-ce que je n'ai pas, autant que vous, sujet de me plaindre?... est-ce que ce rôle d'éternel soupirant, auquel je suis condamné, ne devient pas affolant?... eh bien ! mais cela ne m'empêche pas de conserver mon sang-froid et de dissimuler ma rage sous des sourires,... faites comme moi...

Il sembla au jeune homme que ce petit discours produisait un salubre effet ; les traits contractés de Farenheit se détendaient, l'œil perdait sa fixité farouche, et les lèvres crispées devenaient presque souriantes.

— Écoutez, dit-il quand le jeune homme eut fini de parler, c'est Dieu, sans doute, qui vous a fait veiller cette nuit, pendant votre *quart*,... si je vous avais trouvé endormi, comme la nuit dernière, c'en était fait de vous.

— Comme la nuit dernière ! s'écria Gontran.

— Je vous ai dit tout à l'heure que, depuis ma captivité, toutes les forces vives de mon esprit s'étaient concentrées sur une seule idée : sortir de ma prison... Or, quand un Américain veut une chose, il est rare qu'il ne parvienne point à la conquérir,... je voulais ma liberté et je l'ai.... voici cinq nuits que je guette le moment où M. Fricoulet vous cède la place,...

puis, lorsque je vous vois profondément endormi, je me glisse hors de ma cabine...

— Et que faites-vous, alors ? demanda le jeune homme qui commençait à trouver que, pour un fou, Fahrenheit raisonnait à merveille.

— Je travaille à ma vengeance, répondit l'Américain dont les lèvres se tordirent dans un mauvais sourire.

— Votre vengeance ! répéta Gontran, ... mais vous êtes fou.

— Oui, gronda l'Américain, je suis fou, ... mais non pas comme vous l'entendez, ... je suis fou de rage, ... car, non content de m'entraîner à votre suite, dans cette aventure chaque jour plus insensée, vous m'enfermez comme une bête malfaisante, ... Eh bien ! écoutez ceci, ... vous êtes tous perdus, ... le bateau est miné, ... j'ai confectionné, avec la poudre que j'ai retiré des cartouches de mon revolver, une gargousse disposée de telle façon qu'en éclatant elle fera sauter en miettes l'*Éclair* et ceux qu'il contient.

— Mais, de ceux-là, vous en êtes aussi, répliqua M. de Flammermont qui ne pouvait se convaincre que Fahrenheit parlât sérieusement.

— Mourir ainsi, rapidement et tout de suite, n'est-il pas cent fois préférable que languir, durant des années ? non, voyez-vous, j'ai mûrement pesé le pour et le contre, ... et le parti auquel je me suis arrêté est encore le plus raisonnable.

— Savez-vous bien qu'en agissant ainsi, vous léseriez les intérêts de vos actionnaires.

— Comment l'entendez-vous ?

— Au dire de Fricoulet, ce bateau représente une fortune considérable sur laquelle une part vous revient et vous permet de combler le déficit creusé dans la caisse de votre compagnie par ce coquin de Sharp.

L'Américain secoua la tête.

— Dans trente ans, répondit-il, je serai mort et, par conséquent, dans l'im-



possibilité de faire usage de cette fortune; non, ma résolution est bien prise, et je la mettrai à exécution, à moins que...

Gontran fixa sur lui un regard interrogateur.

— Tout à l'heure, je vous ai dit que la Providence veillait, sans doute, sur vous, puisqu'elle vous avait empêché de dormir cette nuit, comme les nuits précédentes.

— Pour me permettre de m'opposer à votre odieux projet! gronda le jeune homme,... car, pour qu'une gargousse éclate, il y faut mettre le feu, et, moi vivant, vous n'y réussirez pas...

Il s'avavançait menaçant vers Farenheit.

— N'ayez crainte, fit celui-ci, mes précautions sont prises et bien ses vous qui aurez beau vous débattre, vous aurez beau me ligotter, m'enfermer, *l'Éclair* sautera, si je le veux,... Mais, écoutez-moi,... je vous tiens pour un homme supérieur et dont l'intelligence dépasse de cent coudées celle de ce misérable Ossipoff et de ce grin-galet d'ingénieur; et avec vous, il y a de la ressource...

— En vérité, mon cher sir Jonathan, vous me flattez...

— Non pas,... bien qu'ayant passé la plus grande partie de mon existence dans le commerce des suifs, je sais, tout comme un autre, juger les hommes à leur juste valeur,... dites-moi, où sommes-nous, en ce moment?

— A proximité de la planète Jupiter.

— Votre réponse n'en est pas une,... Jupiter, je ne connais pas ça,... dites-moi si nous sommes loin de la Terre?



— A plus de cent cinquante millions de lieues.

— Et, quand on aura dépassé ce... Jupiter, où vous proposez-vous d'aller?

— Mais, on parle de pousser jusqu'à Saturne,... environ douze cent millions de kilomètres...

L'Américain se croisa les bras sur la poitrine et, d'une voix toute vibrante de rage difficilement contenue :

— Monsieur de Flammermont, dit-il, persistez-vous à ne point vouloir remplir vos engagements?... persistez-vous à nier la possibilité de regagner



la Terre, ainsi que vous me l'aviez promis,... persistez-vous à vouloir continuer à jouer le rôle ridicule que vous jouez?

— Sir Farenheit, répondit le jeune homme, l'impossible a été tenté,... c'est tout ce que je pouvais faire,... j'ai ma conscience pour moi.

— C'est votre dernier mot?

— Je n'ai rien de plus à vous dire.

— C'est bien,... je sais ce qui me reste à faire.

Et avant que Gontran eût pu s'y opposer, l'Américain s'approcha de la cloison et appuya le doigt sur un commutateur qui commandait aux fils du gouvernail; aussitôt, une étincelle jaillit qui se mit à courir le long du plancher comme un feu follet.

Seulement alors, M. de Flammermont remarqua une imperceptible mèche de mine qui serpentait sur le sol et semblait aboutir au moteur.

— Misérable! s'écria le jeune homme.



En éclatant, elle fera sauter en miettes l'*Éclair* et ceux qu'il contient. (P. 142).

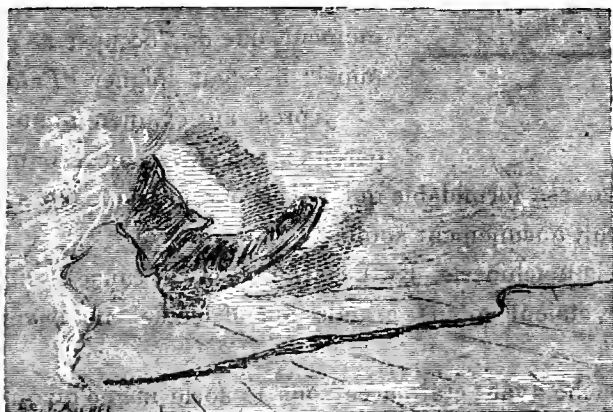
Et il se précipita vers la mèche pour l'éteindre.

Mais, d'un bond formidable, l'Américain se jeta sur lui, l'enlaça de ses deux bras avec une force que la rage décuplait et, le renversant sur le plancher, l'immobilisa.

— A moi ! à moi ! hurla Gontran... Fricoulet ! Fricoulet !

Fahrenheit lui posa sur la bouche sa large main pour étouffer ses cris, en même temps qu'il lui écrasait la poitrine sous ses genoux.

Mais les appels du jeune homme avaient été cependant entendus ; il se fit, dans l'intérieur du bateau, un remue-ménage au milieu duquel les voix



d'Ossipoff, de Fricoulet, de Séléna se mêlaient dans des questions éplorées et des réponses brèves.

En même temps, un bruit de pas précipités retentit.

— *By God !* gronda Fahrenheit, auraient-ils donc le temps d'arriver avant que tout soit fini !

Et, l'oreille aux écoutes, il tenait ses yeux ardents fixés sur la mèche qui flambait.

Les marches de l'escalier de fer qui conduisaient à la machinerie gémirent sous une dégringolade de pas.

— Les voilà... les voilà ! rugit l'Américain d'une voix désespérée.

Mais au moment où la porte s'ouvrait, la flamme atteignait le moteur ; une détonation sourde se fit entendre, un jet de flamme fusa jusqu'au plafond, en même temps que Fahrenheit et Gontran étaient projetés en avant au milieu d'une grêle de débris arrachés à la pièce par la force de l'explosion.

M. de Flammermont fut le premier qui revint à lui, grâce aux soins empressés que ses compagnons lui prodiguèrent.

En quelques mots, il raconta ce qu'il s'était passé, et aussitôt l'on s'empressa de transporter l'Américain, encore évanoui, dans sa cellule où on l'enferma soigneusement, chargeant la Providence de veiller sur lui et de le rappeler à la vie.

On avait autre chose à faire, pour le moment, que de s'occuper de cet insensé criminel; il fallait soigner l'*Éclair* avant tout.

Après un examen minutieux de l'appareil en son entier, on reconnut que, en dépit de la secousse formidable qui l'avait ébranlé dans toute sa membrure, l'*Éclair* n'avait aucunement souffert.

Quant à la machinerie, les dégâts qu'y avait causés l'inflammation de la cartouche étaient moins grands que Fricoulet ne l'avait craint tout d'abord.

La cartouche ayant été placée sous le socle même du moteur, celui-ci avait été arraché, plusieurs bielles étaient tordues et deux batteries d'accumulateurs se trouvaient hors de service.

Les parois de lithium avaient heureusement résisté, ainsi que les cloi-



sons, et c'était là le principal, car par la moindre fissure, tout l'air contenu dans le wagon se fût échappé, et les voyageurs eussent été perdus sans rémission.

— Eh bien ! monsieur le mécanicien ? demanda Ossipoff à Fricoulet, quand celui-ci eut terminé entièrement son inspection.

— Eh bien ! monsieur Ossipoff, il y a là pour dix heures de travail ; après quoi, il n'y paraîtra plus.

— Dix heures de travail ! s'écria le vieux savant, si j'entends bien, cela veut dire dix heures pendant lesquelles nous cesserons d'avancer.

— Non pas, nous continuerons à suivre le courant.

— Oui, mais notre véhicule n'aura plus aucune force propre.

— Bien entendu, puisque le moteur ne fonctionnera plus.

Un pli profond se creusa dans le front du vieillard qui sortit en courant de la pièce.

— Où va-t-il donc ? demanda Gontran en l'entendant qui s'élançait dans l'escalier.

Fricoulet haussa les épaules, ce qui signifiait qu'il n'en savait pas plus que son ami.

— Voyons, ajouta-t-il en jetant autour de lui un regard circulaire, par où allons-nous commencer ?

Comme il réfléchissait, Ossipoff rentra, les sourcils froncés sous l'empire d'une inquiétude grave.

— Qu'y a-t-il donc, père ? demanda Séléna.

— Il y a que la situation est terrible.

— Pas plus terrible qu'il y a cinq minutes, reprit Fricoulet.

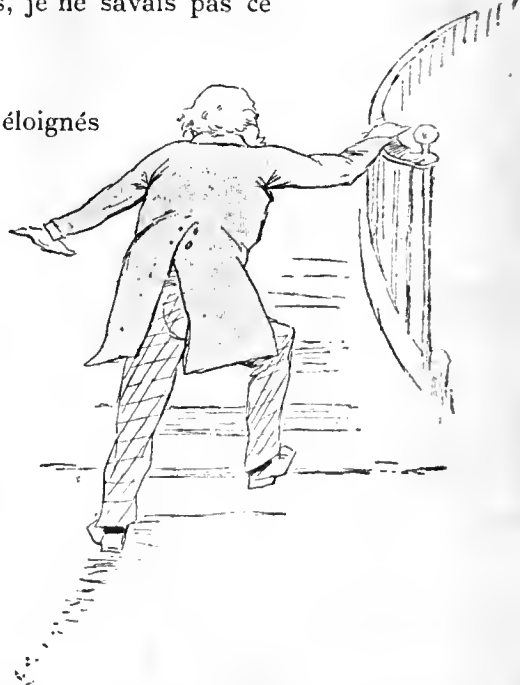
— Assurément si, car il y a cinq minutes, je ne savais pas ce que je sais.

— Et que savez-vous ?

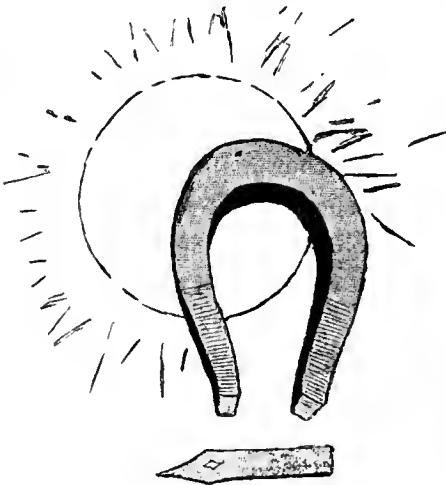
— Que Jupiter, dont nous ne sommes plus éloignés que de douze cent mille lieues, agit sur nous et nous attire !

— Il fallait s'y attendre, murmura Gontran ; mais que résulte-t-il de cela ?

— Si, avant deux heures, nous n'avons pas remis le propulseur en marche, la force attractive de la planète l'emportera sur la violence du courant d'astéroïdes qui nous soutient, nous arrachera au fleuve qui nous emporte, et, une fois que nous serons dans le



vide, nous tomberons sur Jupiter, à la surface duquel un calcul très simple démontre que nous arriverons en vingt-deux heures trente-deux minutes.



— Eh bien! dit Séléna, qu'y a-t-il là de si terrible, mon cher papa? Après la Lune, Vénus, Mercure et Mars, n'est-il pas tout naturel que nous visitions Jupiter.

— Mademoiselle a raison, dit à son tour l'ingénieur; tant qu'à faire le voyage, autant le faire complet,... négliger d'étudier Jupiter, dans les circonstances où nous nous trouvons, c'est comme si, parcourant l'Italie,

nous négligions de visiter Rome.

M. Ossipoff eut un petit clappement de langue impatienté.

— Mon cher monsieur Fricoulet, répondit-il, en mécanique vous pouvez avoir une certaine compétence, mais, pour Dieu, je vous en conjure, abstenez-vous de parler des choses que vous ne connaissez pas. Or, les questions astronomiques vous sont à peu près étrangères... et, chose singulière, vous avez la manie d'en parler.

Tout étonné de cette apostrophe, l'ingénieur fixait sur le vieillard des yeux tout ronds.

— Y aurait-il indiscrétion à vous demander, cher monsieur, fit-il, à propos de quoi vous me tenez ce langage?

Ossipoff croisa les bras :

— Vous parlez, comme d'une chose toute simple, d'une visite à Jupiter,... savez-vous seulement si Jupiter est habitable et si nous pourrions vivre à sa surface?

— Oh! ce n'est pas moi qui puis avoir là-dessus une opinion quelconque, répliqua l'ingénieur avec une feinte modestie; quoique vous en disiez, je ne me pose pas en savant et je me fie à vous pour savoir ce qu'il y a à faire.



Ce disant, il se courba vers le moteur dont il examina avec soin les parties détériorées.

Gontran, s'adressant à Ossipoff, s'écria :

— Mais pourquoi Jupiter ne serait-il pas habitable?... la base de toute atmosphère n'est-elle pas la vapeur d'eau?... or, n'a-t-on pas constaté, à la surface de la planète, des nuages,... et des nuages de cent soixante kilomètres d'épaisseur,... ce qui semblerait indiquer une atmosphère sérieuse?

— Trop sérieuse même, répliqua le vieillard; car, si vous admettez, comme il est logique de l'admettre, que cette atmosphère soit composée des mêmes éléments que l'atmosphère terrestre, — à la densité qu'elle a à dix kilomètres au-dessus du niveau de la mer, — un calcul des plus simples vous prouvera que la densité de l'air, à la surface de Jupiter, surpasserait de dix mille millions de millions de fois la densité du platine.

— Ce qui est absurde, déclara Fricoulet.

— Il faut donc supposer à cette atmosphère une composition toute autre, dit à son tour Gontran.

— A moins d'admettre, poursuivit l'ingénieur, une température très élevée, permettant de conserver, à l'état gazeux, une semblable atmosphère.

Il avait prononcé ces paroles sans y paraître attacher la moindre importance.

Mais Ossipoff avait tressailli et il le regarda curieusement.

— Où avez-vous appris cela? demanda-t-il.

— En causant, cette nuit, avec Gontran.

Le vieillard se tourna vers le jeune homme; mais Sélénia devina, sans doute, que son père se disposait à poser à son fiancé quelque question embarrassante peut-être, car elle demanda :

— Cependant, d'où Jupiter tirerait-il une semblable chaleur?... pas du Soleil, assurément, puisqu'il en est cinq fois plus éloigné que la Terre... Ne m'avez-vous pas dit, mon père, que la surface du Soleil, vu de Jupiter, — étant vingt-sept fois plus petite — il s'en suit que l'intensité de la chaleur et de la lumière reçue par la planète y est réduite au trente-six millième de l'intensité de la chaleur et de la lumière reçue par la Terre.

En écoutant parler sa fille, le visage du vieillard devint radieux.

— Ah! fillette, fillette, murmura-t-il d'une voix attendrie, tu es la joie et l'orgueil de mes vieux jours.

Il l'embrassa sur les deux joues, puis, emporté par son tempérament

qui, malgré lui, le poussait à parler de cette science qu'il aimait par dessus tout, il ajouta d'un ton doctoral.

— Non, ce n'est pas du Soleil que Jupiter pourrait recevoir cette chaleur,... autrement, il faudrait admettre que ce monde géant a ou n'a pas d'atmosphère, suivant qu'il est près ou loin de l'astre central... Songe, en effet, que son orbite est d'une excentricité telle qu'il est plus éloigné de 20 millions de lieues du Soleil à son aphélie qu'à son périhélie, où sa distance est de 183 millions de lieues.

— Peste ! murmura Gontran, mais pour parcourir un orbite comme celui-là, il doit falloir des années d'une longueur prodigieuse.

— Vous dites ? fit brusquement le vieillard, aux oreilles duquel les paroles de Gontran étaient arrivées, mais un peu confuses.

Le jeune homme ne répondit pas tout de suite, en sorte que Fricoulet eut le temps de prendre la parole.

— Gontran me disait, fit-il, que cette différence dans les distances de Jupiter au Soleil forme les véritables saisons de Jupiter, qui ne met pas moins, — paraît-il, — de onze ans, dix mois et dix-sept jours pour parcourir son orbite.

Ossipoff fit de la tête une approbation muette ; néanmoins, son regard demeura un peu soupçonneux, et il s'apprêtait à poursuivre plus loin son investigation, lorsque Séléna, s'adressant à l'ingénieur, l'en empêcha.

— Ne venez-vous pas de dire : les véritables saisons, monsieur Fricoulet ? demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle, vous avez bien entendu.

— Y a-t-il donc, sur Jupiter, deux sortes de saisons ?

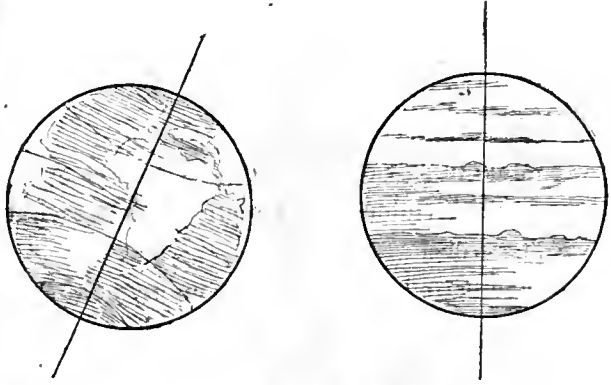
— Non, il n'y en a qu'une seule, celle dont j'ai parlé : car Jupiter a son axe presque perpendiculaire à l'écliptique, si bien qu'il parcourt son orbite,





Le visage grave, les sourcils froncés, il étudiait l'espace. (P. 155.)

dans une position verticale, au lieu d'être incliné comme la Terre ; si, au lieu de parcourir une ellipse autour du Soleil, Jupiter décrivait une circonférence parfaite, il n'y aurait aucune trace de saison, et la planète jouirait d'un printemps éternel. Malheureusement, cette différence de vingt millions entre les distances périhélie et aphélie est là, qui détruit l'harmonie résultant de la position même de la planète.



Tout en parlant, Fricoulet n'avait pas cessé de travailler, et Gaston, qui comprenait combien son silence était dangereux, paraissait concentrer tous ses efforts et toute son attention sur l'une des bielles que l'ingénieur lui avait donné à réparer.

Mais Ossipoff s'était approché d'un hublot et, le visage grave, les sourcils froncés, il étudiait l'espace.



Brusquement, il abandonna son poste d'observation, quitta la machinerie et on l'entendit qui montait quatre à quatre le petit escalier conduisant à la cabine où il avait installé tous ses instruments.

Aussitôt qu'il fût parti, M. de Flammermont abandonna sa besogne et, poussant un formidable soupir.

— Ouf ! fit-il, encore un écueil de franchi... j'ai eu une peur terrible.

— Je t'avais conseillé de repasser tes *Continents célestes*, répliqua Fricoulet.

— Eh ! l'ai-je pu ?... avec cet animal de Farenheit...

Il s'approcha de l'ingénieur et, d'une voix calme.

— Voyons, dit-il, pendant que nous sommes seuls, donne-moi quelques détails... de manière à ce qu'à la première question, je ne demeure pas le bec dans l'eau.

— Des détails,... sur quoi?

— Sur Jupiter, parbleu !

— Mais tu sais déjà, à peu près, tout ce qu'il y a à savoir;... on ne t'en demanderait certainement pas plus si tu passais ton bachot.

— Tu crois?

— Feuillette le livre de ton homonyme... si tu doutes.

— Et les satellites, murmura Séléna en souriant...

Fricoulet se frappa le front.

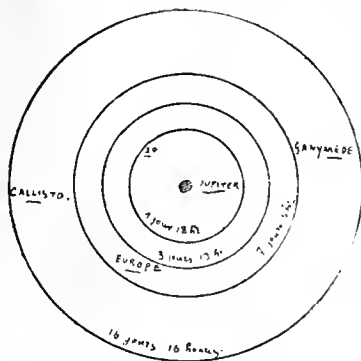
— C'est ma foi vrai ! s'exclama-t-il,... ce diable de moteur m'a fait perdre la tête... mais oui, il y a les satellites.

Gontran se croisa les bras avec une indignation comique.

— Comment, s'écria-t-il, Jupiter a des satellites et tu ne le disais pas ! après tout, sans doute, sont-ils tellement minuscules qu'on peut les considérer comme négligeables.

L'ingénieur leva les bras au plafond.

— Négligeables !... des mondes qui ont des diamètres de 3,800, 3,400, 5,800, 4,400 kilomètres... peste ! mais que te faut-il donc à toi?... songe que



le plus gros égale le double de Mercure, une véritable planète... Ah bien ! si Ossipoff t'entendait parler de la sorte... En vérité, l'ignorance est une belle chose !

— Voyons... voyons, dit Gontran impatienté, au lieu de m'objurguer ainsi, tu ferais mieux de me donner quelques détails sur ces mondes intéressants... et, d'abord, comment se nomment-ils ? importants tels que tu les présentes, ils n'ont pas été en peine de trouver des parrains pour les tenir sur les fonts baptismaux...

— Nous avons d'abord Io, à 107,500 lieues du centre de la planète ; ensuite Europe à 170,700, puis Ganymède à 270,000 et enfin Callisto à 478,500 ; maintenant tu connaîtras leur état civil en son entier, quand tu sauras que ces satellites tournent respectivement autour de leur planète en un jour et

dix-huit heures terrestres, trois jours et treize heures, sept jours et trois heures, seize jours et seize heures; enfin leur densité et la pesanteur à leur surface sont à peu près semblables à ce qui existe sur Mars; on sait encore que ces satellites paraissent animés d'un mouvement de rotation sur leur axe, en sorte qu'ils ne présentent pas toujours la même face à la planète, comme font les satellites de la Terre et de Mars... Quant à leur constitution physique et à leur géographie, on n'en connaît encore rien.

— Tant mieux ! fit Gontran.

— Pourquoi, tant mieux ?

— Parce que c'est un effort de mémoire de moins pour moi... ainsi pas de montagnes, pas de cratères, pas de canaux ?

— Non,... rien de rien.

— Oh ! les charmants satellites !

Sélénia et Fricoulet riaient encore du contentement de M. de Flammermont, lorsque Ossipoff apparut.

— Nous avons abandonné le milieu du courant, dit-il, nous nous en allons à la dérive.

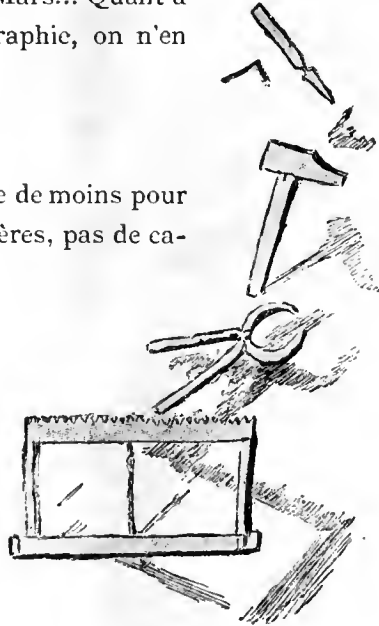
— Qu'y voulez-vous faire ? riposta l'ingénieur... au lieu de passer votre temps l'œil vissé à vos lunettes, vous feriez bien mieux d'empoigner une pince et de nous aider vous aussi.

Sans relever le ton un peu énervé dont étaient prononcées ces paroles, justes au fond, le vieillard se joignit à ses compagnons et tous les trois, pendant des heures, ne cessèrent de clouer, de visser, de limer.

Enfin, lorsque le chronomètre du bord marqua midi, les transmissions étaient rétablies, le moteur réparé, les accumulateurs remis en charge et Fricoulet déclara qu'on pouvait de nouveau essayer de marcher.

Mais alors, comme l'avait prévu Ossipoff, il était trop tard.

• Sous l'influence de l'attraction jovienne, le wagon avait franchi plus de cinq cent mille lieues ; il venait d'abandonner le courant de corpuscules cosmiques qui l'avait entraîné jusqu'à ce moment et il tombait en droite ligne, à travers le vide, vers la planète dont le disque immense s'étendait jusqu'à l'horizon.



— Monsieur Fricoulet, dit alors le vieillard, avez-vous une idée de la vitesse avec laquelle s'opérera notre atterrissage sur Jupiter.

— Oh ! mon Dieu, monsieur Ossipoff, répondit l'ingénieur avec un calme étonnant, ce doit être quelque chose comme vingt-neuf mille mètres dans les dernières secondes... je ne crois pas, — si je me trompe, — me tromper de beaucoup...

— En effet, nous tombons à raison de 27,650 lieues à l'heure.



Gontran et Séléna eurent un geste effaré.

Fricoulet, lui, haussa légèrement les épaules avec une indifférence superbe.

— Baste ! fit-il, au point où nous en sommes, quelques milliers de lieues en plus ou en moins...

— Je crois, balbutia le vieillard en courbant la tête, que nous sommes perdus...

Il attira à lui sa fille qu'il serra contre sa poitrine.

— Ma pauvre enfant, murmura-t-il.

Et à Gontran, en lui tendant la main.

— Me pardonneriez-vous ?

— Minute, s'écria Fricoulet dont le visage s'éclaira d'un sourire énigma-

tique, minute,... monsieur Ossipoff; réservez votre émotion pour plus tard et toi, Gontran, attends, pour pardonner, que notre perte soit irrévocable.

Et comme ils le regardaient tous avec stupéfaction.

— J'ai idée, ajouta-t-il, que cette fois-ci, encore, nous nous en tirerons.





CHAPITRE VII

A TRAVERS L'ATMOSPHÈRE JOVIENNE

SSIHOFF avait rejoint sa lunette et repris ses observations astronomiques ; du moment que tout danger immédiat était écarté, le vieillard jugeait inutile de perdre, dans l'angoisse, un temps qu'il pouvait employer à satisfaire l'ardente curiosité qui le dévorait.

Fricoulet avait dit qu'on pouvait être sauvé, c'était là, pour lui, le principal. Quant aux moyens employés pour cela, il s'en rapportait entièrement à M. de Flammermont du soin de les examiner, de les discuter, d'en vérifier la valeur.

Pour le moment, Gontran se tenait à côté de Séléna, et tous les deux considéraient, avec une curiosité inquiète, l'ingénieur occupé à aligner des chiffres.

Enfin Fricoulet suspendit son crayon, ferma son carnet et poussa un ouf ! de satisfaction.

— Eh bien ? demandèrent d'une même voix les deux jeunes gens.

— Eh bien !... ça marchera comme ça... du moins, il y a tout lieu de l'espérer.

Et, en faisant cette réponse encourageante, l'ingénieur se frottait énergiquement les mains.

— Y aurait-il indiscrétion à te demander quelques explications ? fit Gontran.



Le diamètre de Jupiter est de 142,000 kilomètres plus grand que le diamètre terrestre.

Aucune indiscretion... mais tu ne comprendrais pas.

— Je suis si bête... riposta le jeune comte avec aigreur.

— Je ne dis pas ça,... loin de là,... fichtre ! Pour soutenir, depuis de si longs mois, un rôle aussi difficile que le tien, il ne faut pas être le premier venu... mais, quand on ne sait pas...

— Dites tout de même, insinua Séléna avec un petit sourire, à nous deux, nous comprendrons... ou, du moins, nous ferons tout ce qu'il faudra pour cela.

Fricoulet eut un mouvement de tête qui indiquait combien sa confiance était limitée; cependant, il se leva, s'approcha d'un hublot et appela les deux jeunes gens auprès de lui.

— Tenez, dit-il en étendant la main vers le disque énorme de Jupiter qui apparaissait au loin, rayonnant dans l'immensité sombre des cieux; nous sommes, en ce moment, à environ six cent mille lieues de la planète sur laquelle nous allons arriver, à la façon d'un aérolithe pesant dix mille livres, avec une vitesse de trente mille mètres dans la dernière seconde.

Séléna joignit les mains avec un geste d'épouvante, et Gontran poussa un « oh ! » qui indiquait une certaine émotion.

— Et c'est de là, balbutia-t-il, que tu espères nous sauver ?

L'ingénieur se frappa le front, rouvrit son carnet, vérifia ses calculs, refit quelques chiffres, et dit avec un sourire railleur :

— Je fais erreur... notre vitesse, dans la première seconde, sera supérieure... ou inférieure à trente mille mètres.

— Supérieure !... s'exclama Gontran; mais nous n'arriverons même pas à Jupiter... nous serons volatilisés avant.

— Tu dis juste... à moins que l'on ne parvienne à réduire à son minimum la vitesse de notre chute.



Gontran leva les bras au plafond :

— Résister à la puissance d'attraction d'un semblable géant!... s'écriait-il; mais c'est de la folie.

— Dites-nous toujours votre projet, monsieur Fricoulet, fit Séléna.

— Voici en quoi il consiste : mais, d'abord, il faut que vous sachiez que



Jupiter roule sur son orbite avec une rapidité de 12,600 mètres par seconde, et tourne sur lui-même de telle façon qu'un point de son équateur parcourt, dans le même temps, une distance presque égale;... il en résulte qu'à minuit, à l'opposé du Soleil, un point situé à son équateur se déplace avec une vitesse de $12,600 + 12,500$, soit 25,100 mètres par seconde, tandis que le point situé dans un sens diamétralement contraire, à midi, en face le Soleil, ne vogue qu'à raison de $126,000 - 125,000$ ou 100 mètres seulement par seconde, c'est-à-dire qu'il est presque stationnaire.

Fricoulet fit une pause, regardant ses auditeurs pour leur demander s'ils le suivaient bien dans son raisonnement.

Tous deux inclinèrent la tête affirmativement, alors l'ingénieur poursuivit :

— Dans le premier cas, cette vitesse de 25,000 kilomètres est à ajouter à celle du mobile qui nous porte, si bien que

nous arriverions à toucher le sol jovien avec une rapidité de 53,250 mètres dans la dernière seconde.

Séléna poussa un cri d'effroi.

— En sorte, continua Fricoulet, que nous serions non seulement réduits en poussière, mais volatilisés comme une simple étoile filante, un semblable mouvement se transformant instantanément en chaleur... Dans le second cas, au contraire, nous n'avons plus qu'à considérer notre vitesse propre, et non celle de Jupiter, laquelle n'est plus que de 100 mètres par seconde; si bien qu'en faisant machine en arrière, au moment où nous arriverions

dans l'épaisse atmosphère jovienne, nous pourrions annuler, ou à peu près, notre vitesse propre, et parvenir, sans secousse, jusqu'au sol qui nous attire.

D'un mouvement spontané, les mains de Séléna saisirent celles de Fricoulet et les pressèrent avec énergie.

— Ah! mon ami, dit-elle, vous nous sauvez encore une fois...

Gontran ne disait rien, mais un certain hochement de tête trahissait des préoccupations qu'accentuait encore un énergique froncement des sourcils.

— Qu'as-tu donc? demanda l'ingénieur, tu ne parais pas tout à fait convaincu?

— A parler franchement, répondit le comte, je t'avouerai que je ne le suis pas.

— Ah! bah! Et pourquoi?

— Parce que tout ton raisonnement est basé sur la rapidité de rotation de Jupiter, et que c'est là un point sur lequel il me semble impossible que l'on soit fixé.

Fricoulet haussa les épaules :

— Ah! ces ignorants! bougonna-t-il, tous plus incrédules les uns que les autres!

Il prit Gontran par le bras et le contraignit à coller son visage au hublot.

— Tu vois, dit-il, cette tache blanchâtre que l'on distingue sur le disque de la planète?

— Parfaitement, je l'ai déjà remarquée tout à l'heure; seulement, je constate qu'elle a changé de place... car, du bord du disque, elle est allée vers le centre.

— Eh bien! mon cher ami, c'est en étudiant la marche de cette tache que les astronomes sont parvenus à établir la vitesse de rotation de la planète.

M. de Flammermont fit entendre un petit ricanement railleur, puis se croisant les bras :

— En ce cas, dit-il d'une voix amère, mes craintes étaient fondées, et je félicite les astronomes terrestres de la justesse de leurs travaux, si c'est ainsi qu'ils procèdent.

— Je déclare, fit l'ingénieur, ne pas comprendre un mot à ce que tu dis.

— Cette tache, répliqua Gontran, fait partie, n'est-ce pas, de l'atmosphère de Jupiter?... or, qui dit atmosphère dit vent,... conséquemment, comme la marche du vent ne peut être réglée comme celle d'un train ou d'un omnibus, il me semble que l'on doit être réduit, en ce qui concerne la durée de rotation de Jupiter, à de simples conjectures, puisqu'on n'a sous les yeux, que des masses nuageuses allant plus ou moins vite, suivant qu'elles sont poussées par un vent d'est ou un vent d'ouest...

L'ingénieur avait écouté, avec le plus grand sérieux, parler le comte de Flammermont; lorsque celui-ci eut fini, il répondit :

— En l'espèce, ton raisonnement ne manque pas de justesse, mais, où tu te trompes, c'est lorsque tu attribues au corps scientifique une semblable légèreté; plus que qui que ce soit, les astronomes savent qu'il ne faut pas se fier aux apparences, et les phénomènes que tu signales, ils en ont tenu compte... Ah! cela n'a pas été facile de déterminer exactement la durée du jour jovien, et cette étude, commencée au ^{xvii}^e siècle, a été terminée il y a quelques années seulement.

— Au ^{xvii}^e siècle! s'exclama Gontran.

— Oui, mon cher; c'est en 1665 que, pour la première fois, Dominique Cassini a songé à s'occuper de la durée de rotation du Jupiter; ses premières observations lui donnèrent une période de 9 heures, 56 minutes et quelques secondes; mais, ayant recommencé ses études en 1691 et en 1692, en prenant toujours pour base une des taches caractéristiques du disque jovien, il ne trouva plus que 9 heures 50 minutes, soit une différence de 6 minutes, différence énorme que nul ne put expliquer.

M. de Flammermont haussa les épaules.

— Six minutes! dit-il railleusement; en vérité, cela valait-il la peine que le

pauvre Cassini se mit la tête à l'envers.

— Pendant plus de cent ans, on délaissa un peu Jupiter; puis, en 1773, Jacques de Sylvabelle commença une série d'observations qu'il poursuivit



pendant plusieurs mois, et qui le conduisit au chiffre de 9 heures 56 minutes; en 1778, Herschel trouve une période variant de 9 heures 50 à 9 heures 54 minutes; en 1785, Schrœter de Lilienthal se prononce pour une période de 9 heures 55.

— Tous ces gens n'avaient donc rien à faire pour ergoter ainsi sur quelques secondes de différence? demanda Gontran.

— Il faut croire, mon cher, que ces quelques secondes avaient, au point de vue astronomique, une importance capitale, puisque de célèbres savants tels que Beer et Mædler, Airy de Greenwich, Jules Schmidt, Marth, Hough, et bien d'autres encore, consacrèrent à cette question de longues études.

— Et ont-ils fini par obtenir un résultat qui les satisfit tous?

— Ils ont fini par conclure que Cassini avait raison et que l'équateur de l'immense planète jovienne accomplit son tour complet en 9 heures 54 minutes 30 secondes, et les pôles en 9 heures 56 minutes environ.

L'éloignement du malheureux Gontran, pour tout ce qui avait une allure scientifique, était tel que ces explications de Fricoulet l'ennuyaient fortement, quelque importance qu'il y dût attacher cependant.

— En ce cas, dit-il, lorsque l'ingénieur eut fini, souhaitons que toute cette kyrielle d'astronomes ne se soient pas trompés en déclarant que Cassini avait raison, puisque c'est sur cette donnée que tu as basé notre sauvetage problématique.

Tout en parlant, il s'était approché d'un hublot, le regard invinciblement attiré vers ce monde géant où la mort les attendait peut-être, lui et ses compagnons.

Mais, aussitôt, il poussa un cri d'effroi et fit un léger bond en arrière.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Fricoulet en le rejoignant.

— Il y a qu'au lieu de tomber sur Jupiter, nous nous en éloignons!

— Quelle bonne plaisanterie.

— Le disque est plus petit maintenant que tout à l'heure.



L'ingénieur haussa imperceptiblement les épaules, jeta un coup d'œil à travers le hublot et se mit à rire.

— Ça, Jupiter! déclara-t-il... Eh! mon pauvre ami, ce n'est que Callisto, le satellite le plus éloigné de la planète.

— Mais alors, c'est sur lui que nous allons tomber...

— Peuh!... Que nous ayons dans notre chute dévié de la ligne perpendiculaire, soit... l'attraction de Callisto peut être assez grande pour cela,... mais, sois tranquille, nous passerons à plus de vingt mille lieues de ce satellite.

Gontran eut une moue d'incrédulité.

— Tiens, fit l'ingénieur pour le convaincre, veux-tu que je te dise dans combien de temps nous aborderons sur le sol jovien?...

Il aligna quelques chiffres sur son carnet.

— Sachant que Callisto trace son orbite à 478,500 lieues du centre mathématique de Jupiter, dont le rayon est de 17,750 lieues, je sais conséquemment qu'actuellement, nous nous trouvons à 460,750 lieues du sol de la planète... c'est-à-dire que notre chute, qui va croissant de vitesse à chaque seconde, prendra fin dans douze heures ou à peu près.

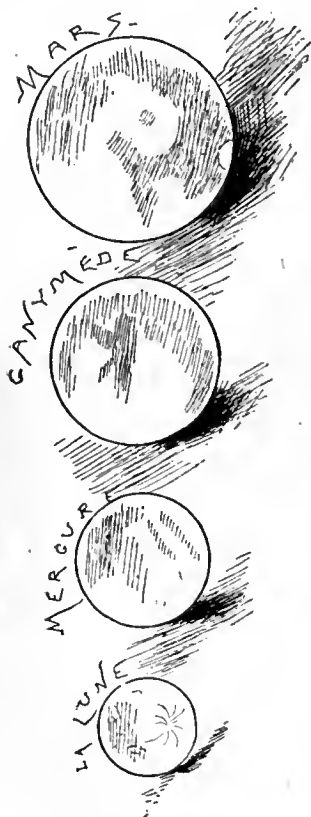
L'assurance de l'ingénieur impressionna vivement Séléna.

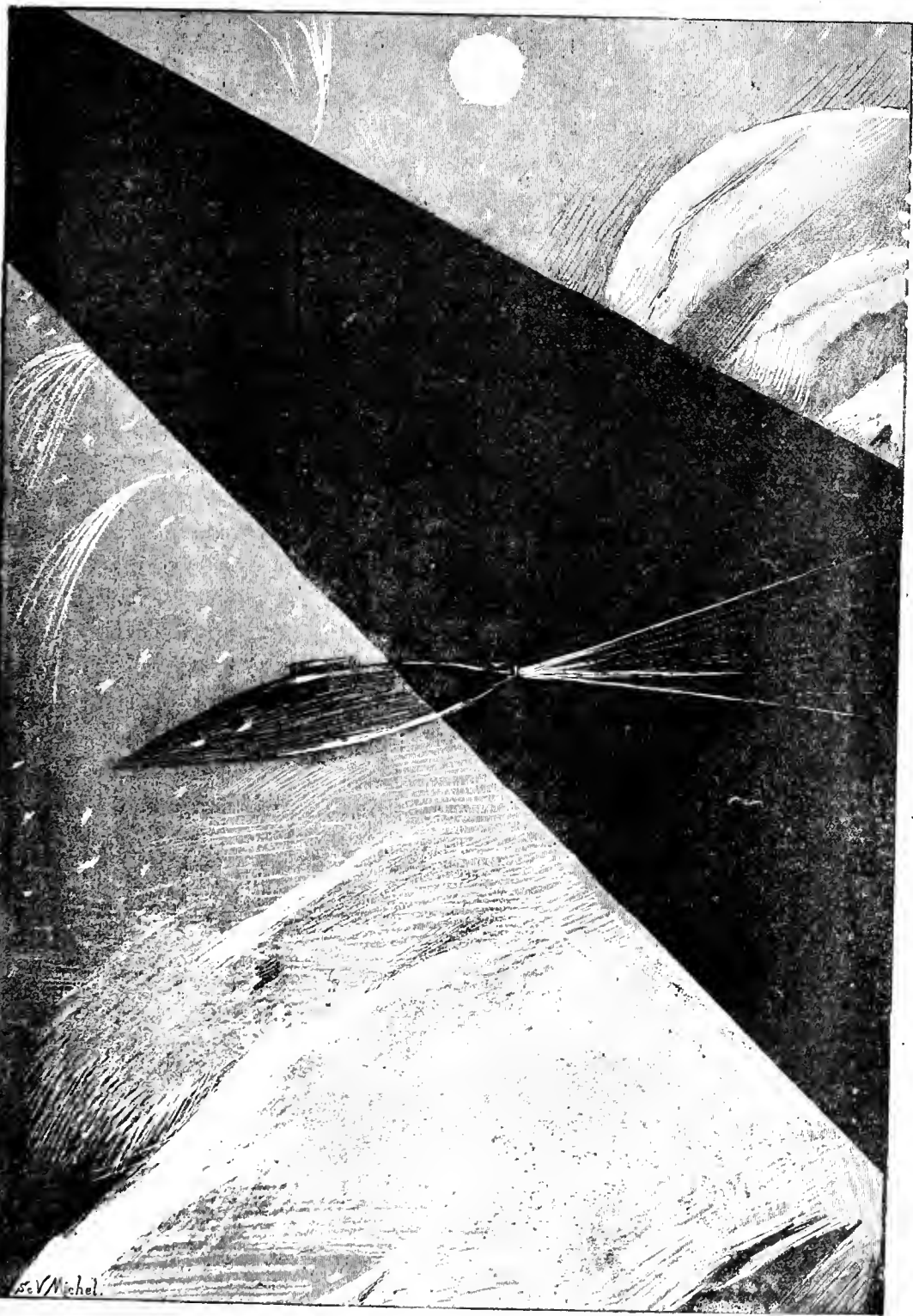
— Ne pourriez-vous nous dire également, cher monsieur Fricoulet, demanda-t-elle, en quel point de la planète nous aborderons.

Gontran, croyant à une plaisanterie, se mit à rire; mais l'ingénieur répondit avec un imper-

turbable sérieux.

— Tout à l'heure, dit-il, je vous eusse répondu et je me serais trompé, car je n'aurais pas tenu compte des perturbations que nous feront subir les quatre satellites joviens; actuellement, je vous demanderai de réserver ma réponse jusqu'à ce que quelques calculs m'aient renseigné à ce sujet;... en tout cas, si les circonstances dans lesquelles va s'opérer notre descente le permettent, je ferai tout mon possible pour que le point de contact entre





L'appareil venait de pénétrer dans le cône d'ombre que Callisto projette derrière lui. (P. 172.)

notre véhicule et Jupiter ait lieu par le 45° parallèle nord. Et alors...

Cependant Callisto avait énormément grossi et son disque, violemment éclairé par les rayons solaires, remplissait une grande partie de l'horizon.

Pour passer le temps, M. de Flammermont avait pris une lunette et examinait le satellite.

Tout à coup il poussa une légère exclamation de surprise.

— Parbleu ! dit-il à Fricoulet qui l'interrogeait, voilà qui est bizarre ; la nuit vient de se faire brusquement pendant une seconde à peine et le disque s'est fondu dans le noir de l'espace pour reparaitre ensuite aussi brillant.

Tout en parlant, son œil ne quittait pas l'objectif et un nouveau cri annonça la constatation d'un nouveau phénomène.

— Voilà que ça recommence, dit-il, mais moins violemment ; cela ressemble aux fluctuations d'éclat de l'éclairage électrique ; sait-on à quoi attribuer cette bizarrerie ?

Fricoulet haussa les épaules :

— Sur ce sujet comme sur bien d'autres, répondit-il, on se perd en conjectures ; non seulement Callisto paraît quelquefois absolument noir, lorsqu'il passe devant la planète, mais il semble parfois perdre sa forme sphérique pour offrir une figure polyédrique.

— Un monde caméléon, alors, murmura Gontran.

— Pour te donner une idée de la brusquerie de ces transformations inexplicables, le 30 décembre 1871, l'astronome anglais Burton, qui avait remarqué une fois ou deux Callisto comme irrégulièrement sombre et bordé au sud par un croissant brillant, le trouva tout à fait rond ; par contre, le 8 avril 1872, il le trouva allongé dans le sens des bandes de Jupiter et plus aigu du côté de l'est qu'à l'ouest ; en outre, il était entièrement noir. M. Erch fit la même remarque le 4 février 1872 ; il aperçut Callisto allongé dans la direction des bandes joviennes et d'une couleur gris foncé, tandis que son ombre était ronde et noire ; le 26 mars 1873, l'astre était très sombre, mais pourtant plus clair que l'ombre et offrait une forme polyédrique.



— Et comment explique-t-on ces transformations ? demanda Sélénia.

— On ne les explique pas, Mademoiselle, on se contente de les constater.

— Ce qui est infiniment plus commode, ricana Gontran.

— Ce même 26 mars 1873, poursuivit l'ingénieur, un autre astronome, M. W. Roberts, qui examinait, lui aussi, le satellite jovien, mais d'un autre observatoire, fut frappé de son obscurité et de sa forme. Il le dessina également; ce n'est pas exactement la forme vue par l'observateur précédent, mais elle concorde cependant par ce fait capital que le côté oriental de Callisto était plus aigu que le côté occidental. Je pourrais encore...

L'ingénieur s'arrêta brusquement; sans transition aucune, l'obscurité la plus profonde venait d'envelopper le véhicule qui, jusqu'alors, avait flotté dans l'espace irradié.

— Sapristi! grommela Gontran, encore quelque chose de cassé!

A tâtons, l'ingénieur se dirigea vers le commutateur et aussitôt l'éclairage électrique fonctionna.

En voyant la mine déconfite de M. de Flammermont et de Séléna, Ericoulet partit d'un large éclat de rire.

— Au lieu de te moquer de nous, grommela le jeune comte, tu ferais bien de nous expliquer...

— ... Que nous venons, tout simplement, de pénétrer dans le cône d'ombre que Callisto projette à 500,000 lieues derrière lui, à l'opposé du Soleil.

— Une ombre de cinq cent mille lieues!

— Eh! il faut bien qu'elle ait cette dimension pour que les astronomes terrestres aient pu constater sa projection sur le disque même de Jupiter.

— Comme j'ignorais ce détail... murmura Gontran.

M^{lle} Ossipoff demanda :

— Combien allons-nous mettre de temps à traverser cette ombre?

— Dix minutes environ.

Ce laps de temps écoulé, l'*Éclair* navigua de nouveau en pleine lumière; mais Gontran constata que Callisto diminuait de volume rapidement, tandis que le disque de Jupiter croissait formidablement.

— Tiens! Ganymède! fit tout à coup Ericoulet.

Et son bras étendu vers l'Orient indiquait à ses compagnons un point brillant qui roulait dans l'espace.

— Ganymède... murmura M. de Flammermont, en se grattant le front d'un doigt préoccupé, Ganymède... voilà un nom que je connais...

— Parbleu! c'est celui du troisième satellite de Jupiter.

— Ce point à peine perceptible!... là-bas... tout là-bas!... je veux que le diable me croque si cela ressemble à un satellite.

— Eh! c'est précisément parce qu'il est là-bas... tout là-bas, qu'on ne peut le distinguer... ce qui n'empêche pas Ganymède d'être presque aussi gros que Mars et de dépasser, de près du double, le volume de Mercure.

— Mais alors, observa Séléna, cet astre-là doit être habité.

— Pourquoi ne le serait-il pas, Mademoiselle? La Lune l'est bien et ces mondes que vous avez sous les yeux sont autrement organisés que le satellite terrestre pour recevoir la vie.

— Qu'en sais-tu? demanda narquoisement Gontran.

— Je ne fais qu'émettre l'opinion de ton célèbre homonyme.

— En tout cas, dit M^{lle} Ossipoff, les habitants de ces satellites, en admettant qu'il en existe, doivent jouir d'un spectacle féerique. Jupiter doit être, pour eux, un astre bien autrement magnifique que n'est le Soleil pour nous autres Terriens.

— En cela, vos suppositions sont absolument justes, répliqua Fricoulet, songez que cette planète présente un disque dont la grandeur surpasse de 35,000 fois celle du Soleil et qui paraît aux habitants de ces satellites 1,400 fois plus énorme que ne paraît la leur aux Terriens. Mais, en dehors même de ses dimensions véritablement gigantesques, Jupiter offre encore une multiplicité réellement magique de colorations ardentes, depuis l'orange et le rouge jusqu'au violet et à la pourpre, sans compter les variations rapides d'aspect dues à son mouvement de rotation.

Et s'adressant à Gontran :

— L'expression de caméléon s'adresse bien plus exactement à Jupiter qu'à son satellite... qu'en penses-tu?

Le jeune comte ne répondit pas — et pour cause; il s'était endormi.

— Ah! mademoiselle, murmura comiquement l'ingénieur, j'ai bien peur que notre ami ne morde jamais aux choses astronomiques.



Sélène eut un sourire qui semblait indiquer que de cela elle se souciait peu; puis elle s'assit près d'un hublot par lequel elle regarda curieusement l'espace, pendant que Fricoulait reprenait ses calculs.

— Eh! Gontran!

Le jeune homme sursauta et regarda autour de lui de l'air effaré qu'a tout dormeur brusquement éveillé.

Il parut tout surpris en apercevant ses compagnons de voyage groupés à ses côtés.

Il se redressa vivement, honteux de s'être laissé dompter par la fatigue et demanda :

— Qu'arrive-t-il?

— Que l'instant critique approche, répondit Fricoulet avec une pointe



de raillerie dans la voix et que je me serais fait un cas de conscience de te laisser passer sans transition du sommeil à la mort.

M. de Flammermont eut un prodigieux haussement de sourcils.

— A la mort! balbutia-t-il, mais je croyais que tu avais trouvé un moyen...

— Certainement... cependant comme nul n'est infallible, il faut tout

prévoir, aussi ai-je préféré que tu mourusses debout — si tu dois mourir — pour pouvoir serrer la main à tes amis.

— Tu plaisantes, n'est-ce pas? demanda le jeune comte.

— Eh! oui... du moins, je l'espère; je n'ai qu'à rétablir le courant et le



propulseur se mettra en marche à toute vitesse... mieux que cela, j'ai déjà choisi le point où nous atterrirons et, si mes nouveaux calculs sont justes, je crois que nous pourrons toucher le sol avec une vitesse de mille mètres à peine dans la dernière seconde.

Gontran étouffa, derrière sa main, un bâillement formidable.

— Ai-je donc dormi aussi longtemps que cela? murmura-t-il à voix basse.

— Regarde, dit simplement Fricoulet.

L'espace s'était assombri; Europe et Ganymède, en quadrature, ne jetaient qu'une faible lueur et sous le véhicule le disque immense de Jupiter avait envahi tout l'horizon, se creusant comme un entonnoir formidable, prêt à engloutir les voyageurs.

— Je crois, dit Ossipoff qui étudiait la planète avec sa lunette, je crois que c'est le moment.

Le vieillard avait prononcé ces paroles d'une voix grave et solennelle, et il ajouta en se tournant vers le jeune comte.

— N'est-ce point votre avis, monsieur de Flammermont?

Celui-ci regarda Fricoulet lequel lui fit, de la tête, un imperceptible signe affirmatif.

— Je pense exactement comme vous, monsieur Ossipoff, répondit-il.

Comme il achevait ces mots, l'ingénieur poussa la tige du commutateur; aussitôt une violente trépidation ébranla l'appareil, prouvant que le propulseur fonctionnait à toute vitesse.

— Pensez-vous que nous soyons déjà dans l'atmosphère jovienne? demanda Fricoulet.

— Nous y pénétrons en cet instant même, répliqua le vieillard, et si vous m'en croyez, nous prendrons nos précautions.

Les hamacs furent dressés côte à côte, par les soins de Fricoulet et de Gontran, et chaque voyageur, s'étendant sur le sien, attendit, immobile et silencieux, que le choc d'atterrissage se produisit.

— Monsieur Ossipoff, dit tout à coup Fricoulet, combien de temps doit durer la chute, d'après vous?

— Une vingtaine de minutes.

— Savez-vous bien que voici une demi-heure que nous avons pénétré dans l'atmosphère de Jupiter...

— En êtes-vous certain? fit brusquement le vieux savant.

— Je n'ai pas quitté de l'œil mon chronomètre... voici dix minutes que nous devrions être arrivés.

— Ou volatilisés, murmura Séléna.

— Mais, fit observer Gontran, je crois que nous en prenons le chemin, de la volatilisation;... il fait ici une chaleur étouffante, je parie que le thermomètre marque au moins 60 degrés...

— Et même moins, répéta Fricoulet.

— Cela me rappelle la température que nous avons subie aux abords du Soleil, dit à son tour Séléna.

— Je vous réponds, mademoiselle, fit l'ingénieur, que vous et Gontran exagérez beaucoup;... il fait chaud,... même très chaud; mais de là à la chaleur de la zone solaire... d'ailleurs, nous allons en avoir le cœur net...

Et, avant qu'on n'eut pu le retenir, il avait sauté hors de son hamac.

— Imprudent! s'écria Ossipoff, si le choc avait lieu...

Sans écouter le vieillard, l'ingénieur avait couru au thermomètre...



L'Éclair fut pris dans un vertigineux tourbillon et, pirouettant comme un tonton... (P. 182.)

— Quand je vous le disais! s'écria-t-il d'une voix triomphante, 40 degrés seulement!

— Seulement! bougonna Gontran, tu trouves que ce n'est pas suffisant!

Il s'élança par les degrés qui conduisaient à la machinerie: le moteur fonctionnait à merveille et l'hélice tournait à toute vitesse.

Il remonta dans la chambre commune, jeta un coup d'œil par l'un des hublots et poussa un cri :

— Nous sommes arrêtés! fit-il d'une voix sourde.

Ses compagnons furent debout aussitôt.

— Où cela, demanda Séléna, sur une montagne... dans un fleuve?

— Mais nous aurions ressenti un choc, dit Gontran.

— Et puis, nous ne pouvons être arrêtés, fit à son tour Ossipoff, puisque le moteur fonctionne toujours.

— Je vous affirme que nous sommes immobiles dans le sens perpendiculaire.

Les voyageurs avaient collé leur visage aux hublots, mais ils étaient enveloppés d'un brouillard tellement épais qu'il était impossible de rien distinguer; les instruments qu'avait consulté Fricoulet indiquaient seuls la façon dont se comportait le véhicule.

L'Éclair ne tombait plus; il allait de l'avant avec une surprenante rapidité, comme si, au lieu de peser des milliers de kilogrammes, il eut été rempli de gaz et eut possédé la légèreté d'un ballon; il flottait véritablement dans l'atmosphère.

Ossipoff, immobile devant son hublot, les sourcils contractés et les lèvres froncées dans une moue soucieuse, regardait au dehors avec une persistante attention.

Quant à Gontran et à Séléna, les mains unies, ils attendaient.

Quoi? la catastrophe finale que leur ignorance leur faisait redouter.

— Ah! elle est bien bonne! s'écria tout à coup Fricoulet.

Tous se retournèrent et fixèrent sur l'ingénieur leurs yeux pleins d'interrogations muettes.



— Ce phénomène inexplicable, dit-il, voulez-vous que je vous l'explique? eh bien! comme vous le savez d'ailleurs, l'atmosphère de Jupiter



est d'une prodigieuse densité, si prodigieuse même que notre véhicule, malgré son poids, joue en ce moment, le rôle d'un véritable aérostat.

Puis, à Gaston :

— N'as-tu jamais fait, demanda-t-il, une expérience qui consiste à jeter, dans un vase d'eau, un bouchon lesté d'un clou.

— Non, répondit M. de Flammermont, j'avoue, en toute sincérité, n'avoir jamais fait cette expérience.

— Tant pis, parce que tu aurais compris tout de suite ce qui nous arrive... le bouchon, ainsi lesté, descend jusqu'à ce qu'il soit parvenu à une profondeur qui équilibre son poids; alors il s'arrête et

il flotte... Il en est de même pour l'*Éclair* qui navigue dans une zone de densité égale à la sienne...

— Alors?...

— Alors, il nous sera impossible d'atteindre jamais le sol de Jupiter.

Ossipoff asséna, sur le plancher, un coup de talon violent.

— Que faire, alors? gronda-t-il.

Il vint vers Gontran, lui prit les mains et, d'une voix suppliante :

— Mon cher ami, dit-il, mon cher enfant, il faut que vous trouviez un moyen de nous faire aborder...

— Mon pauvre monsieur Ossipoff, répondit le jeune homme, contre les lois de la nature, le génie de l'homme est impuissant.

Le vieillard s'était laissé tomber sur un siège et, le visage enfoui dans ses mains, il paraissait en proie à un désespoir profond.

— Bien répondu, chuchota Fricoulet à l'oreille de son ami; c'est vrai d'abord, et ensuite, c'est peu compromettant.

En ce moment, en dehors du véhicule, un brusque changement se produisit.

Le voile lourd que faisaient les nuages autour de l'*Éclair* s'était déchiré soudain, sous l'effort d'une brise titanesque qui en emportait les effilochures par delà l'horizon, et à quelques kilomètres à peine, le sol jovien apparaissait dans toute son horreur et toute sa terrible splendeur.

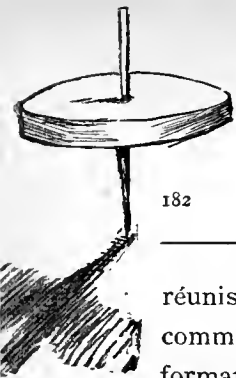


C'était comme un immense océan de fer en fusion, envoyant, dans l'espace, des lueurs d'incendie et des vapeurs d'une chaleur étouffante; par moments, une poussée se produisait du centre même de la planète; les vagues se gonflaient, montaient, s'élevaient dans l'atmosphère en jets formidables, pour retomber en une pluie d'étincelles.

Puis, comme soufflées par le cratère de quelque invisible volcan, des volutes noirâtres se tordaient, ainsi que d'immenses fumées volcaniques, pour se condenser en stries liquides, qui tantôt s'élevaient dans l'espace, volatilisées par la chaleur, tantôt retombaient en torrents d'eau sous lesquels, durant quelques secondes, l'océan métallique en ignition, bouillonnait formidablement.

Les Terriens, muets de stupeur et d'admiration, assistaient à cette lutte titanesque des forces naturelles.

Puis soudain, les nuées accourant de l'horizon, comme un escadron formidable de chevaux au galop, envahirent de nouveau l'espace et, se



réunissant, s'enchevêtrant, se soudant les unes aux autres, s'étendirent comme un impénétrable rideau sur la genèse grandiose de ce monde en formation.

L'Éclair, jusque-là bien en équilibre, fut pris dans un vertigineux tourbillon et, pirouettant comme un tonton autour de son axe vertical, fut entraîné par l'ouragan.

— Une tempête! dit Fricoulet avec un calme imperturbable.

Sa voix se perdit au milieu du fracas des éléments déchainés.

Aussi impassible qu'il l'était sur la plate-forme de son aéroplane, le jeune ingénieur suivait, par un hublot, la marche du cataclysme, la main sur les manettes commandant le moteur et le gouvernail, l'œil sur la boussole

Ossipoff étudiait l'espace et prenait des notes.

Gontran et Sélena, assis l'un près de l'autre, se taisaient.

Profitant d'une accalmie, Fricoulet leur jeta ces mots :

— Nous faisons plus de dix mille lieues à l'heure,... dans vingt minutes, nous serons dans la nuit.

— Qu'y a-t-il à faire? demanda le comte.

— Rien; on ne peut lutter contre un ouragan 1,100 fois plus rapide que les plus violents cyclones terrestres... Nous n'avons qu'à obéir, en nous estimant heureux de n'avoir pas à craindre la rencontre de quelque montagne contre laquelle nous nous briserions comme verre.

Ossipoff, en ce moment, quitta sa lunette, et s'adressant à M. de Flammermont.

— Je me rappelle, dit-il, que l'un de vos compatriotes, l'astronome français Trouvelot, a assisté, en 1856, à un bouleversement semblable à celui-ci; depuis l'Équateur jusqu'aux pôles, Jupiter était en proie à une révolution générale : les bandes et les taches que, de la Terre, l'on aperçoit sur son disque, se transportaient de l'Est à l'Ouest, parcourant le diamètre entier en l'espace d'une heure, tandis que la bande équatoriale, dont l'existence est constante, s'étendait vers le Sud, de deux fois sa largeur primitive. En analysant ces mouvements si rapides, Trouvelot arriva à ce résultat, à peine croyable, que ces nuages emportés par l'ouragan couraient avec la vitesse de 178,000 kilomètres par heure.

— Allons! s'écria Gontran, qu'arrive-t-il encore.

Brusquement, l'obscurité s'était faite, et c'est ce qui avait provoqué cette exclamation surprise du jeune comte.

— Ce n'est rien, répondit Fricoulet, nous venons d'entrer sur le côté obscur du disque.

Alors, le spectacle auquel, pendant plusieurs heures, assistèrent les Terriens, emportés par la course vertigineuse de leur véhicule, fut véritablement merveilleux et terrifiant tout à la fois.

Au milieu de l'obscurité, la lueur rougeoyante des continents en formation crevaient les nuages, et l'on apercevait des volcans aux cratères immenses, vomissant des fleuves incandescents, des océans d'eau bouillante et des geysers aux jets brûlants, empanachés de vapeurs sanglantes.

Par moments, des éclairs rayaient l'ombre sur une étendue de plusieurs milliers de kilomètres; puis, tout retombait dans une obscurité plus épouvantable encore, au milieu de laquelle retentissait le fracas non interrompu de la lutte des éléments; parfois lugubre, assourdissante, la foudre éclatait.

A l'intérieur de l'appareil, la chaleur avait encore augmenté, et les voyageurs avaient dû quitter, l'un après l'autre, toutes les pièces de leurs vêtements, ne conservant que le strict nécessaire.

Le thermomètre marquait 58 degrés centigrade et Fricoulet déclarait qu'il ne s'en tiendrait pas là.

A la réverbération de ces foyers, qui rayonnaient leurs flammes de sang à travers l'atmosphère embrasée, les parois de lithium s'étaient échauffées terriblement et une vapeur épaisse emplissait la cabine où les Terriens étaient réunis.

Séléna, étendue sur son hamac, semblait évanouie; assis à son chevet, Gontran, anéanti, les yeux sanglants, la gorge sèche, la poitrine en feu, lui tenait la main pour lui donner du courage.

Ossipoff, auquel son amour de la science, faisait oublier les souffrances physiques comme les douleurs morales, continuait ses études télescopiques, et l'ingénieur surveillait la marche de l'appareil.

Tout à coup, un cri d'horrible souffrance retentit : c'était Farenheit qui, oublié dans la cabine qui lui servait de prison, était en train de rôtir, ni plus ni moins qu'un simple gigot.

Mais chacun était trop préoccupé de lui-même pour songer à porter secours au malheureux Américain, qui continua de hurler pendant toute la nuit.

Enfin, on revit le jour, après avoir fait, en deux heures, les trois quarts du tour de Jupiter, soit 25,000 lieues environ.

Les voyageurs saluèrent par un hurrah! la réapparition du Soleil; comme si les rayons de l'astre central avaient pu apporter un remède à leur situation.

Le thermomètre marquait 70 degrés.

Ossipoff, vaincu lui aussi, avait abandonné ses instruments, et se traînant jusqu'à son hamac, s'était étendu sur ses matelas brûlants.

Fricoulet, le visage en feu, les veines du cou gonflées à éclater, la respiration sifflante, les yeux voilés de sang, ne tenait plus que d'une main vacillante le levier du gouvernail.

Quant à Séléna et à Gontran, ils ne donnaient plus signe de vie.

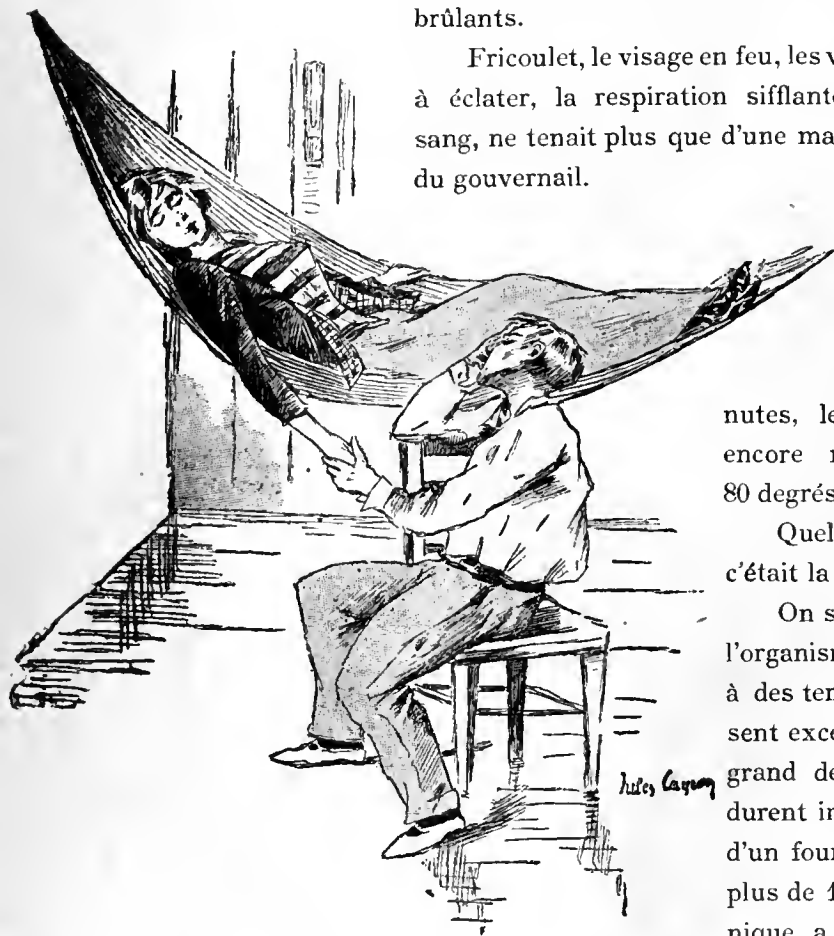
En quelques minutes, le thermomètre avait encore monté, et marquait 80 degrés.

Quelques degrés encore et c'était la mort.

On sait qu'il est possible à l'organisme humain de résister à des températures qui paraissent excessives; le nombre est grand des personnes qui endurent impunément la chaleur d'un four ordinaire c'est-à-dire plus de 100 degrés, et la chronique a enregistré les haut

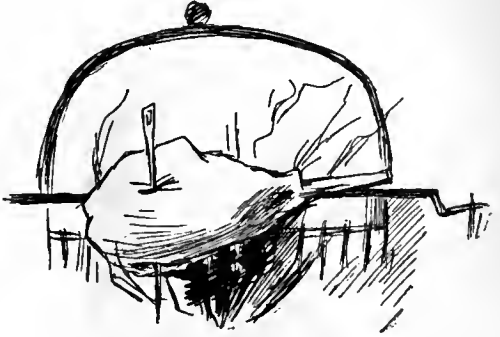
faits de plusieurs prétendus hommes incombustibles prenant place dans un four et y demeurant jusqu'à la cuisson complète de la viande placée à côté d'eux.

A ceux de nos lecteurs qui trouveraient surprenant que Ossipoff et ses compagnons eussent pu s'acclimater à la grande variété des températures rencontrées par eux, depuis la banlieue du Soleil jusqu'à près de deux cent



mille lieues de cet astre, nous ferons remarquer que l'on a, sur Terre, de continuel exemples de cette élasticité de l'organisme.

Ainsi, en Afrique, les températures maxima observées, sont de 55° centigrades au-dessus de la glace; en Sibérie, le plus grand froid remarqué est de 60° au-dessous de zéro. C'est donc une différence de 115°, et cependant quantité d'individus se plient à ces énormes variations de climats et de température.



C'est ce qui explique comment, en dépit de la proximité de Jupiter, Ossipoff et ses compagnons ne devaient pas encore périr.

Cependant, la position devenait critique, et l'ingénieur prévoyait l'instant où l'intérieur de l'appareil serait à la température de l'eau bouillante... et même la dépasserait.

Tout à coup, rapide comme l'éclair, une pensée lui traversa l'esprit; il se précipita vers les leviers de la machine sur lesquels il pesa de toutes ses forces.



— Au diable! murmura-t-il en même temps, mourir ainsi ou autrement...

Une vibration intense secoua l'appareil par toute sa charpente, les parois intérieures craquèrent, le plancher gémit, il sembla que tout allait voler en éclats.

Une poussée énergique parut se produire.

Plusieurs minutes se passèrent, pendant lesquelles, penché sur le thermomètre, l'ingénieur étudiait, avec angoisse, la marche du mercure dans le tube de verre.

Bientôt, il poussa un cri de joie : le mercure descendait.

— Victoire!... victoire!... nous sommes sauvés!

Ces mots firent sortir Ossipoff et Gontran de la prostration dans laquelle ils étaient tombés.

— Sauvés!!! articula péniblement le vieillard en tournant, vers l'ingénieur, un regard atone.

— Oui, sauvés!.. répéta Fricoulet, nous nous éloignons de Jupiter:

A ces mots, le savant secoua entièrement sa torpeur et se précipitant vers le jeune homme.

— Nous nous éloignons de Jupiter! gronda-t-il.

— Nous sommes déjà sortis de son atmosphère.

Ossipoff leva les bras au plafond!

— Sans essayer d'y atterrir.

— Nous y serions arrivés complètement calcinés...

— Mais tout au moins, y aurait-il eu moyen de compléter nos études... Fricoulet haussa les épaules.

— Quelques minutes de plus, ricana-t-il, et vous n'auriez plus eu besoin de l'*Éclair* pour vous transporter sur Jupiter — votre âme s'y fut envolée toute seule.

Le vieillard parut accablé:

Ce fut au tour de Gontran d'interroger son ami.

— Nous sommes sortis de l'atmosphère jovienne? as-tu dit tout à l'heure.

— Effectivement:

— Mais nous ne pouvons flotter dans le vide, et nous allons infailliblement retomber.

— Pas le moins du monde! j'ai imprimé à notre véhicule, une vitesse initiale telle que, de ce seul élan, nous pouvons rejoindre l'anneau cosmique et continuer notre voyage.

M. de Flammermont fixait sur l'ingénieur des regards incrédules.

— Tu ne me crois pas, dit Fricoulet; regarde le thermomètre.

Le mercure, en effet, était descendu à 45°.

— Si cela ne te suffit pas, poursuivit l'ingénieur, jette un regard au dehors. Le disque de la planète diminuait à vue d'œil.

— Hurrah! pour Fricoulet s'écria Gontran en se jetant sur les mains de son ami.

— Peuh! fit celui-ci avec modestie, je n'ai guère de mérite à ce sauvetage; et si tu n'avais eu la tête toute remplie du danger que courait ta fiancée, tu aurais certainement songé à cela.



— A quoi?...

— Ne sais-tu pas, tout comme moi, répondit l'ingénieur, que la chaleur diminue la résistance intérieure des piles primaires et secondaires, augmentant, par suite, dans une notable proportion, le débit électrique... Le souvenir de cette loi physique m'est revenu soudain à l'esprit, et j'ai songé à utiliser, pour décupler notre force motrice, cette chaleur mortelle... je risquais de faire sauter l'appareil, c'est vrai, mais la mort était là qui nous guettait, alors, j'ai préféré donner à *l'Éclair* la plus grande vitesse possible et, prenant comme point d'appui l'atmosphère même de la planète, j'ai gouverné droit sur le courant astéroïdal, échappant par la tangente à l'attraction jovienne.

Gontran considérait son ami avec une admiration sincère.

— C'est merveilleux! balbutia-t-il.

— Mais non, c'est de la physique, tout simplement.





CHAPITRE VIII

DANS LEQUEL, GRACE A SÉLÉNA, GONTRAN PEUT AUGMENTER
SES CONNAISSANCES ASTRONOMIQUES

N mois s'était écoulé depuis que l'ingéniosité de Fricoulet avait, une fois encore, sauvé la petite colonie.

Emporté par le courant astéroïdal, l'*Éclair* avait repris sa vitesse initiale de dix-huit cent mille lieues par jour.

Là-bas, tout là-bas, le Soleil apparaissait avec son disque, dont le diamètre diminuait de plus en plus sensiblement, absorbant dans son rayonnement, très pâle cependant, la Terre, Vénus et Mercure.

On distinguait encore, à l'œil nu, Mars qui, semblable à une étoile de première grandeur, oscillait de droite à gauche du disque solaire, jouant alternativement le rôle

d'étoile du matin et du soir.

A l'avant apparaissait déjà au-dessus de l'horizon, Saturne, lune d'un bleu pâle, auréolée d'argent.

Et dans le noir de l'infini, étincelant comme des diamants sur un écrin

de velours, brillaient Orion, la Grande-Ourse, l'église, Andromède, la Petite-Ourse, les Gémeaux.

Cet aspect du ciel, semblable à celui qu'elle avait eu de la Terre, n'était pas pour peu dans l'étonnement non interrompu de M^{lle} Ossipoff.

— Cependant, dit-elle un jour à Fricoulet, nous nous trouvons à près de deux cent cinquante millions de lieues de l'observatoire de Poulkova.

— Ce qui vous prouve, mademoiselle, répondit le jeune ingénieur, que lorsqu'il s'agit d'infini, la distance ne compte pas plus que le temps, lorsqu'il s'agit d'éternité.

— La belle phrase ! fit Gontran avec un petit ricanement moqueur.

— Je ne m'en attribue nullement la paternité, répliqua en riant Fricoulet ; je l'ai trouvée dans les *Continents célestes*... que, — soit dit entre nous, — tu m'as l'air de joliment négliger.

M. de Flammermont eut un mouvement d'épaules plein de mauvaise humeur.

— Parlons-en des *Continents*, bougonna-t-il.

— Qu'as-tu contre eux ?

— J'ai, qu'ils sont cause d'une scène épouvantable entre M. Ossipoff et moi.

— Hier soir, n'est-ce pas ? fit l'ingénieur en souriant ; je vous ai entendus, la conversation paraissait vive.

— Ce n'était point une conversation, ... c'était une discussion.

Fricoulet haussa les épaules.

— Toujours à propos de notre retour, n'est-ce pas ?

— Erreur !... il s'agissait de Jupiter.

L'ingénieur regarda son ami avec des yeux pleins d'ébahissement.

— Oui, poursuivit Gontran, je faisais mon *quart*, bien tranquillement, sans songer

à mal, lorsque, tout à coup, la porte de la machinerie s'entr'ouvrant, je vis paraître Ossipoff.



— « C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit », déclama narquoisement Fricoulet.

— Si tu m'interromps à chaque instant, grommela Gontran, je n'arriverai jamais à la fin de mon récit ; donc, je vis apparaître Ossipoff, il tenait à la main un rouleau de papier, et son visage portait toutes les traces d'une évidente satisfaction.

— Qu'est-ce que c'était que ce rouleau de papier ? demanda l'ingénieur, ... un projet de contrat de mariage, je parie.

M. de Flammermont frappa du pied avec impatience.

— Alcide, déclara-t-il, tu es assommant, ... ce que M. Ossipoff m'apportait, c'était des notes écrites par lui sur la planète Jupiter, ... tu vois cela d'ici !

— Que voulait-il que tu fisses de cela ?

— Il voulait que je lui donne mon avis.

— Eh bien ! tu n'avais qu'à approuver.

— C'est ce que j'aurais fait, s'il avait commencé par me faire connaître son opinion ; malheureusement, il a débuté en me demandant la mienne...

— Aïe !... voilà qui était dangereux !

— Parbleu !... je me suis emballé sur une fausse piste ; pour lui faire plaisir, pour flatter son amour-propre national, je lui ai déclaré que je partageais entièrement l'opinion émise sur Jupiter par M. Brédichin, directeur de l'Observatoire de Moscou ; d'après M. Brédichin, la planète serait déjà solidifiée ; il y aurait, près de l'Équateur, une zone solide très élevée, ne dépassant cependant pas les limites de l'atmosphère et l'écorce de l'hémisphère austral transmettrait dans l'atmosphère plus de chaleur que celle de l'hémisphère boréal. Cet état de choses exercerait une grande influence sur la direction des courants d'air et de vapeur qui passent d'un hémisphère sur l'autre. Quant à la tache rouge, elle ne serait autre chose que la surface même de la planète, vue à travers l'atmosphère brumeuse, tracée par un courant ascendant d'air chaud...

— Tu as une mémoire prodigieuse, déclara Fricoulet ; eh bien ! qu'a-t-il répondu à cela ?

— Il est entré dans une colère épouvantable, déclarant que Brédichin était un âne et que je ne valais guère mieux que lui, que la vérité, c'était M. Hough, directeur de l'Observatoire de Dearborn (Chicago) qui l'avait proclamée : que la surface jovienne est couverte d'une masse liquide semi-

incandescente; que les bandes, la tache rouge et les autres endroits foncés sont composés d'une matière relativement refroidie, que les calottes polaires blanchâtres sont des ouvertures dans la croûte semi-fluide, et que les taches blanches équatoriales sont des nuages en suspension dans l'atmosphère, que, ... bref, il m'a accablé, pendant une demi-heure, sous une avalanche d'arguments, de preuves irréfutables selon lui.

— Et toi, que disais-tu?

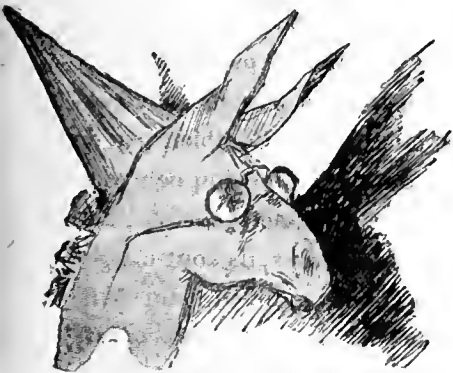
— Moi! je paraphrasais es théories du directeur de Observatoire de Moscou, les augmentant de mes observations personnelles; mais il soutenait que Hough et lui avaient seuls raison.

Fricoulet haussa les épaules.

— Il est fâcheux, dit-il, que je n'aie point assisté à cette discussion; car j'aurais pu prétendre avec Russell, directeur de l'Observatoire de Sidney, que Jupiter, en dépit de ses zones nuageuses et de sa tache rouge, est une planète analogue à la Terre qui, vue de loin dans l'espace, doit offrir le même aspect que Jupiter, avec des zones éclairées et vides atmosphériques plus ou moins sombres...

Sélénia qui, jusqu'alors n'avait rien dit, demanda :

— Comment se fait-il que vous ne puissiez tomber d'accord, après vous être approchés si près de la planète? n'avez-vous donc rien vu?



— A vous dire vrai, ma chère Séléna, répondit Gontran, je n'y ai vu que du feu...

Il ajouta, en s'adressant à Fricoulet,

— Cependant, je crois que la théorie que tu viens d'exposer doit être



écartée; il est impossible, en effet, que notre planète natale offre, à celui qui l'examinerait de quelques kilomètres de haut, le spectacle fantastique auquel nous

avons assisté.

— Crois-tu, répliqua Fricoulet, que l'observateur qui aurait plané au-dessus de l'Amérique centrale, au moment de notre départ du Cotopaxi, n'aurait pas vu quelque chose d'approchant?

— Je te l'accorde; mais il est peu probable que Jupiter ait, jusqu'à présent, donné naissance à des êtres assez hardis pour faire ce que nous avons fait.

— D'abord, dit Séléna, Jupiter n'est pas habité.

— Ce n'est pas l'opinion de l'astronome autrichien Litrow, dit Fricoulet.

— Il croit à l'habitabilité de Jupiter? s'écria la jeune fille.

— Non seulement, il y croyait, mais il avait supputé quelles différences profondes devaient exister entre leur vie et la nôtre, par suite de la succession rapide des jours et des nuits. Selon lui, les Joviens devaient posséder une singulière élasticité d'esprit et de corps. « Combien peu de nous, dit-il, seraient satisfaits si les nuits ne duraient que cinq heures et si nous devions nous éveiller aussi rapidement. Les gourmets, surtout, doivent être fort embarrassés si, dans l'espace de cinq heures, ils sont obligés de prendre trois à quatre repas. Et nos femmes, donc, combien n'auraient-elles pas à se plaindre de ces nuits si courtes, et des bals plus courts encore! elles qui demandent, pour les préparatifs de leur toilette, presque le double d'une nuit de Jupiter! Mais, par contre, les astronomes officiels des observatoires de ce monde doivent être enchantés — si même l'atmos-

phère jovienne leur permet de travailler; — ils ne doivent jamais être fatigués! »

— Est-ce que vous croyez à cela? demanda naïvement M^{lle} Ossipoff.

— Non, mademoiselle, s'empressa de répondre en riant le jeune ingénieur; et Litrow lui-même, s'il vivait de nos jours, ne l'écrirait plus; car depuis lui, la science astronomique a fait des progrès et l'on sait aujourd'hui bien des choses que l'on ignorait il y a quelques années.

— Ce qui n'empêche pas M. Victorien Sardou d'avoir décrit les habitants de Jupiter! riposta Gontran.

— L'auteur de *Patrie* a non seulement dépeint l'humanité jovienne, dit Fricoulet avec un sérieux imperturbable, mais en neuf heures, bien que ne sachant pas dessiner, il a gravé, à l'eau-forte, une vue de la planète avec ses habitants et ses animaux.

Séléna regardait fixement l'ingénieur, doutant qu'il parlât sérieusement.

— Voilà ce que c'est que d'être médium, ajouta-t-il.

Il se fit un silence; puis Gontran s'écria :

— En tout cas, si la planète elle-même est inhabitée, ses satellites doivent être peuplés!... des globes aussi gros que Mars et Mercure.

— Leur dimension ne serait pas une raison suffisante, répondit Fricoulet, et tu devrais faire attention à la différence énorme de situation qui existe entre les planètes que tu cites et les quatre satellites joviens,... songe que ces derniers sont dix fois plus éloignés du Soleil que ne l'est Mercure.

— Je te prends en flagrant délit de contradiction! riposta M. de Flammermont; ne m'as-tu pas dit, récemment, qu'il y a une analogie indéniable entre les distances et les volumes relatifs de Jupiter et de ses quatre satellites d'une part, et les quatre premières planètes et le Soleil?... tu m'as bien dit aussi — et je ne l'ai pas rêvé — que Jupiter est le véritable Soleil de ses





quatre satellites, lesquels reçoivent de lui un supplément de chaleur non à dédaigner, vu le peu de calorique que leur envoie le Soleil?

— Assurément, répondit l'ingénieur, je t'ai dit cela, et, en le disant, je n'ai fait que t'exposer les théories de la plupart des savants. Il n'est pas douteux que Jupiter est beaucoup plus utile à ses satellites que ceux-

ci ne peuvent lui être utiles à lui-même, en raison du peu de lumière qu'ils lui envoient. D'ailleurs, les conjonctions supérieures de ces trois astres s'opérant dans le cône d'ombre que Jupiter projette derrière lui, sont entièrement perdues pour lui; en outre, comme les lunes tournent dans le plan de l'Équateur, les régions polaires qui auraient le plus besoin de lumière, ne les voient jamais, et jusqu'au 80° degré parallèle Nord et Sud, on ne peut voir ni le lever, ni le coucher de ces satellites.

Gontran haussa les épaules.

— Alors, que voit-on? ricana-t-il,... rien!

Et il ajouta, bougonnant :

— C'était bien la peine que Galilée se donnât tant de mal pour découvrir des mondes qui ne servent à rien.

— Pardon, répondit en riant Fricoulet, ils servent tout au moins à ceux qui les habitent.

Sélénia s'était levée et avait pris dans un tiroir un carton qu'elle apporta mystérieusement aux jeunes gens.

— Je vais vous montrer quelque chose d'intéressant, dit-elle.

Elle défit les cordons qui fermaient le carton et en tira une feuille par-

cheminée qu'elle déplia soigneusement ; alors apparut une épreuve photographique jaunie, passée, qu'elle prit du bout des doigts, avec mille précautions.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Gontran.

— Ça, répliqua la jeune fille en appuyant à dessein sur cette syllabe prononcée trop dédaigneusement à son avis, par le comte, ça fait partie du petit musée de mon père. C'est dans ce carton, qu'avant de quitter notre petite maison de Pétersbourg, j'ai serré toutes les choses auxquelles il tient plus qu'à sa vie peut-être.

— Mais ceci, plus particulièrement, fit M. de Flammermont, qu'est-ce que ça représente ?

— Ça a l'air d'une lunette, dit Ericoulet ; oh ! mais par exemple, d'une lunette primitive.

La jeune fille sourit.

— Mon père a acheté cette épreuve très cher, à un Anglais qui visitait en même temps que lui le musée de Venise et qui, à l'insu des gardiens, avec un appareil de dimensions microscopiques, photographiait tous les objets dignes d'attention.

— Et ceci, répéta Gontran, sans prendre la peine de dissimuler sa surprise, ceci représente quelque chose digne d'attention ?

— Mon Dieu ! répondit la jeune fille d'un ton d'indifférence très affecté, ... il paraît que c'est la première lunette dont usa Galilée, et qu'il se fabriqua lui-même...

M. de Flammermont hocha la tête d'un air entendu.

— En ce cas, murmura-t-il avec un sérieux imperturbable, je comprends que cette épreuve ait un intérêt considérable aux yeux de votre père.

— Je ne sais comment l'Anglais qui lui servait de compagnon de voyage s'y est pris, ... mais il paraît qu'il avait réussi à gratter avec son canif une petite parcelle de la lunette et qu'il l'avait mise dans le médaillon pendu à sa chaîne de montre.

Les deux jeunes gens ouvraient des yeux énormes.

— C'était un fou, cet Anglais...

— Non, c'était simplement un astronome qui avait fait le voyage, de Londres à Venise, dans l'unique but de venir contempler la lunette de Galilée... Mon père lui a proposé des sommes relativement considérables

pour partager avec lui la parcelle de plomb qu'il avait dérobée... L'autre n'a jamais voulu y consentir.

— Une parcelle de plomb! avez-vous dit, s'écria Gontran; c'était donc une lunette en plomb?

— Mais oui, dit Fricoulet; c'était un tube de plomb au bout duquel il adapta une lentille plano-convexe et une lentille plano-concave;... c'était rudimentaire, mais il faut songer que Galilée fabriqua cet instrument sur le simple oui-dire d'une invention faite par un Belge tendant à rapprocher les objets.

— Mais comment arriva-t-il à ce résultat?

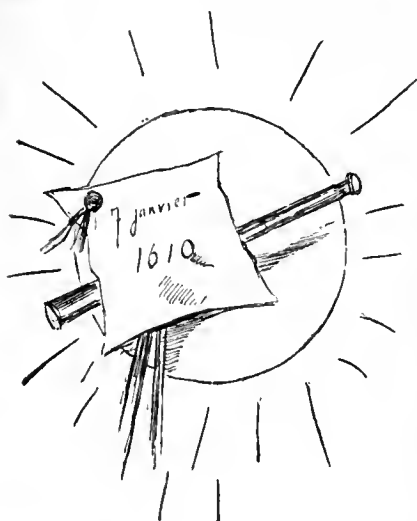
— Il supposa que ce rapprochement devait résulter de l'agrandissement causé par la réfraction de l'image à travers la lentille.

Et Fricoulet ajouta, en examinant d'un œil attendri l'épreuve photographique qu'il avait prise des mains de Séléna.

— Dire que c'est avec cet instrument informe que ce grand savant a fait la plupart des découvertes célestes!

— Parbleu! riposta Gontran quelque peu narquois,... tout était à découvrir dans le ciel.

Puis se penchant vers l'épreuve :



— Qu'est-ce que c'est que cette date que je vois là, dans un coin, inscrite à l'encre : 7 janvier 1610.

— C'est la date à laquelle Galilée, grâce à cette lunette rudimentaire, aperçut, pour la première fois, les satellites de Jupiter.

— Comment! murmura Gontran, les satellites de Jupiter datent de cette époque-là?

Voyant Fricoulet sourire, il reprit :

— Je veux dire que je croyais leur découverte plus récente.

— Non pas, le 7 janvier 1610 Galilée remarqua, à gauche de Jupiter, deux petites étoiles et une à droite; il crut, tout d'abord, qu'il s'agissait simplement là d'étoiles fixes; mais, le lendemain, les trois étoiles étaient passées à droite; le surlendemain, il

n'en vit plus que deux, et toutes les deux à gauche; enfin, le 13, c'est-à-dire six jours après sa première observation, il fut donné à Galilée d'apercevoir les quatre satellites. A partir de ce moment, ses études marchèrent rapidement, et bientôt après, les mouvements des satellites joviens étaient réglés et leurs orbites calculés... Hein! qu'en penses-tu?

M. de Flammermont répliqua :

— Je pense, tout simplement, que si Galilée n'avait point fait ce que tu dis là,... il ne serait pas Galilée.

Fricoulet leva les épaules.

— Et s'il n'avait fait que cela, s'écria-t-il.

Puis, frappant de la main le carton dans lequel Séléna avait déjà resserré la précieuse relique.

— Dire que c'est grâce à ce bout de plomb que la science astronomique fit si soudainement et si rapidement un pas de géant;... car, dans cette même année, Galilée, après avoir découvert les satellites de Jupiter, découvrit également les anneaux de Saturne.

Séléna se prit à sourire.

— Je crois, dit-elle doucement, que vous faites erreur, monsieur Fricoulet.

L'ingénieur regarda la jeune fille avec surprise.

— Comment, répéta-t-il, ce n'est pas pendant l'été de cette même année de 1610 que Galilée...

D'un geste de la main, M^{lle} Ossipoff l'arrêta :

— Excusez-moi, fit-elle, si je me permets de vous interrompre, mais c'est dans l'intérêt de mon bonheur que je vous parle.

— Mon Dieu! mademoiselle, répliqua Fricoulet de plus en plus ébahi, je vous serais très reconnaissant de vouloir bien me dire quelle relation il peut bien y avoir entre Saturne et votre bonheur.

— C'est bien simple, mon bonheur est tout entier suspendu aux lèvres de M. de Flammermont; que mon père ait seulement des soupçons sur les connaissances scientifiques de mon fiancé, et voilà tout mon rêve détruit;... il importe donc que ce cher Gontran n'entende rien qui puisse l'induire en erreur et, précisément, il me semble que vous vous trompez lorsque vous



attribuez à Galilée la découverte des anneaux de Saturne... Fricoulet fit un bond sur lui-même.

— Comment! s'exclama-t-il.

— Vous comprenez, reprenait Séléna souriant toujours avec son même calme, que j'ai maintes fois entendu mon père parler de Saturne. A son retour d'Italie, il a même fait une conférence sur Galilée et ses découvertes... cette conférence, c'est moi qui en ai mis les notes au net... il a même fallu que je serve d'auditoire à mon père avant qu'il se décide à parler en public... car il est aussi timide que savant...

— Mademoiselle, répondit respectueusement Fricoulet, tout ceci est fort bien, mais...

— Vous ne vous rappelez donc plus ceci?

Et M^{lle} Ossipoff, prenant sur la table un carré de papier, y inscrivit rapidement la ligne suivante.

Smaismrmilmepoetaleumibunenugttaoiras.

Et elle tendit le papier à l'ingénieur qui s'écria :

— Vous avez raison... ou, du moins, c'est moi qui me suis mal expliqué; j'ai voulu dire simplement que Galilée avait, le premier, découvert que Saturne n'était point une planète ordinaire et isolée, comme on l'avait cru jusqu'alors.

— En ce cas, nous sommes d'accord, murmura la jeune fille.

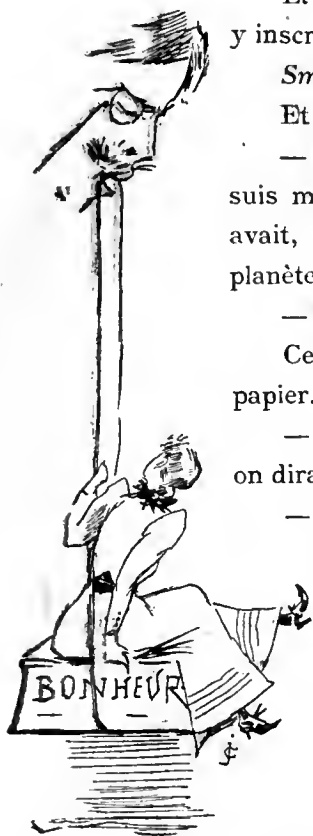
Cependant Gontran avait jeté les yeux, lui aussi, sur le papier.

— Qu'est-ce que c'est que ce galimatias? demanda-t-il, on dirait un logogriphe.

— C'en est un aussi... Galilée était de nature cachotière et lorsqu'il n'avait pas l'explication bien nette d'un phénomène scientifique, il en prenait note de façon à ce que personne ne pût se servir de ses premiers travaux pour marcher sur ses brisées.

— Tout cela ne me dit pas ce que signifie ce chaos de lettres, fit M. de Flammermont.

— Dans la pensée de leur auteur, il signifiait que la planète lui était apparue ayant, de chaque côté, un appendice lumineux; c'est pourquoi il la désignait sous la dénomination de tricorbs... Après avoir, pendant fort longtemps, cherché à dé-





couvrir le secret caché sous cette énigme, Kepler crut avoir trouvé et assembla les lettres brouillées de la manière suivante: *Salve umbistineum geminatum Martia Proles!* Ce qui veut dire : Saluez les Gémeaux qui sont la progéniture de Mars... et il annonça urbi et orbi que Galilée venait de découvrir à Mars deux satellites.

Aussitôt l'astronome de Florence démentit cette fausse nouvelle en donnant à ce chaos alphabétique sa forme véritable : *altissimum planetam tergeminum observavi*. Traduction : j'ai observé que la planète la plus élevée est trijumelle.

— Ce qui est faux, déclara Gontran; je m'étonne qu'un grand savant

comme Galilée...

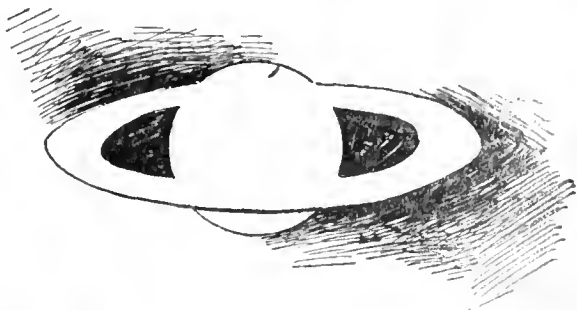
— Mon cher, répondit l'ingénieur, il ne faut pas accuser les hommes sans bien connaître les faits. Or, tu ne sais sans doute pas que, par suite des mouvements de Saturne et de la Terre, les anneaux se présentent à nous par la tranche, tous les 15 ans et deviennent invisibles. C'est ce qui arriva en l'année 1612, où Galilée vit soudainement disparaître ses deux étoiles... il en chercha vainement l'explication, et, découragé, cessa de s'occuper de ce problème.

— Il n'avait qu'à supposer, dit plaisamment Gontran, que Saturne, fidèle aux traditions mythologiques, avait dévoré ses enfants.

Et il ajouta :

— Tu m'induisais donc en erreur, tout à l'heure, en prétendant que Galilée était l'inventeur des anneaux de Saturne.

— Je l'ai reconnu, répondit sechement l'ingénieur; tu ne contestes pas, je suppose, l'*errare humanum est* ?



— Bref,... quel est le véritable inventeur?

— C'est Huygens qui, en 1659, publia la vérité sur les mystères de Saturne; mais, trouvant sans doute que Galilée avait été trop clair dans son mode de publication, il adopta celui-ci.

Et Fricoulet traça, sur le même papier où se trouvait déjà l'anagramme de Galilée, les bizarres assemblages de lettres qui suivent :

aaaaaaa, ccccc, d, eeeee, g, h, iiiiii, llll, mm, nnnnnnnnn; oooo, pp, q, rr, s, tttt, uuuu.

Les yeux de Gontran s'agrandirent, épouvantés :

— Et cela veut dire? balbutia-t-il.

— *Annulo cingitur, tenui, plano, nusquam coherente, ad eclipticam inclinato*,... tu saisis?

M. de Flammermon ricana :

— Je n'ai pas encore tellement perdu le souvenir de Molière que je ne puisse comprendre son latin! ton galimatias signifie simplement : il est entouré d'un anneau léger, n'adhérant à l'astre en aucun point et incliné sur l'écliptique.

— Mon cher Gontran, dit alors Séléna, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil?

— Parlez fit le jeune homme avec empressement.

— Vous devriez vous mettre un peu au courant de la question, de façon à pouvoir soutenir victorieusement, avec mon père, la conversation qui, d'un moment à l'autre, ne peut tarder à tomber sur Saturne.

M. de Flammermont regarda sa fiancée d'un air piteux.

— Vous croyez, balbutia-t-il, que c'est bien utile?

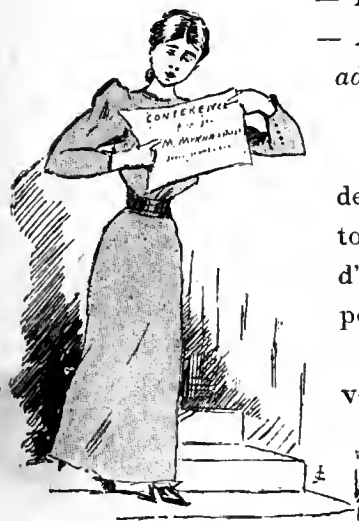
— C'est plus qu'utile, c'est indispensable.

Le jeune comte ne put retenir un formidable bâillement.

Fricoulet se mit à rire et s'adressant à M^{lle} Ossipoff.

— Vous le rendrez fou, ce pauvre Gontran, dit-il, avec toutes ces planètes et tous ces satellites.

— Sans compter, riposta le fiancé de Séléna, que mon *vade mecum* — les *Continents célestes* — s'étend longuement sur ce sujet et que, d'un moment à l'autre, votre père peut arriver, me pousser une colle, et alors...



Il eut un geste qui signifiait qu'alors c'était le rêve de bonheur détruit.

La jeune fille demeura un moment pensive; puis un sourire effleura ses lèvres, et elle dit :

— Attendez un moment.

Légère comme un oiseau, elle sortit de la machinerie, gravit les degrés qui conduisaient aux cabines supérieures et revint, au bout de cinq minutes, tenant à la main un mince rouleau de papier qu'elle tendit à M. de Flammermont, avec ces mots :

— Voici votre affaire.

— Qu'est-ce que cela? demanda le jeune homme en détachant une faveur bleue, fanée, fripée, qui servait d'attache aux papiers. A peine y eût-il jeté les yeux qu'il s'écria :

— Votre écriture.

Et aussitôt, lisant les lignes écrites en tête des premiers feuillets.

CONFÉRENCE FAITE PAR M. MICKHAIL OSSIPOFF

SUR LE SYSTÈME DE SATURNE

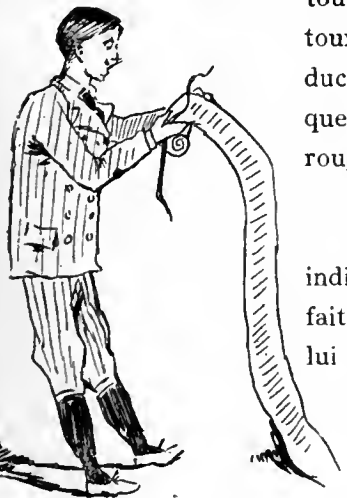
le 15 février 1878.

— Oui, dit Séléna, c'est la fameuse conférence dont je vous parlais tout à l'heure, et que mon père a faite à son retour d'Italie : leurs Altesses Impériales, les grands-ducs, y assistaient. C'est même à cette occasion que mon père a été décoré de l'ordre de l'Aigle rouge.

Et elle ajouta :

— Vous trouverez là-dedans tout ce qu'il est indispensable de savoir : car mon père ne m'y a fait écrire que les points principaux qui devaient lui servir de points de repère dans ses développements scientifiques et philosophiques;... en moins de vingt minutes, vous pouvez avoir lu et relu ces quelques feuillets suffisamment pour vous en assimiler le contenu.

Docilement, M. de Flammermont était allé s'asseoir dans un coin de la machinerie; puis il ouvrit le registre et commença sa lecture.



Ossipoff débutait par un résumé historique; il établissait que, des cinq planètes connues des anciens, Saturne était celle qui avait dû être découverte une des dernières à cause de son éclat inférieur à celui de Vénus, de Jupiter et de Mars. Mercure venait après; il passait ensuite en revue le rôle joué par cet astre chez les différents peuples de l'antiquité suivant leur religion, il répétait l'opinion de l'astronome Pertos, d'après lequel l'anneau de Saturne était connu des anciens, parce qu'on aurait retrouvé dans les ruines de Ninive le dieu assyrien Nisroch (Saturne) enveloppé d'un anneau.

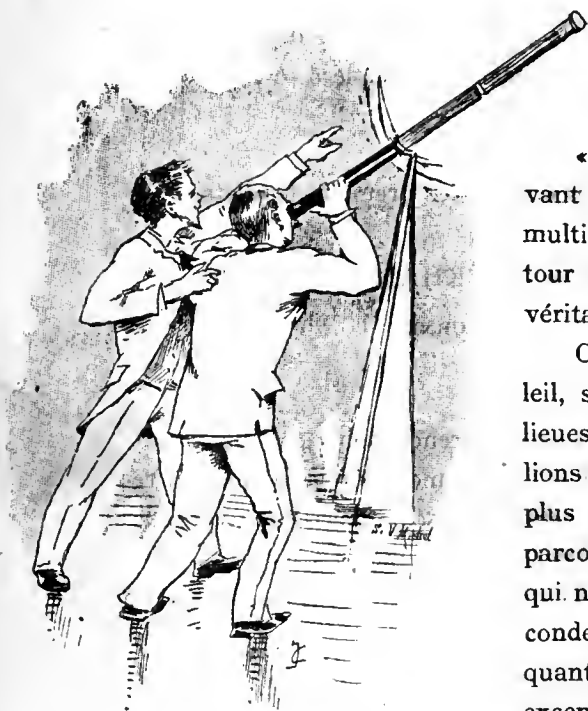
Gontran passa rapidement là-dessus pour arriver à ce qui avait pour lui un intérêt immédiat.

« Saturne, disaient les notes du savant russe, constitue, avec ses anneaux multiples et ses huit lunes tournant autour de lui en des périodes diverses, un véritable univers.

Cette planète se meut autour du Soleil, suivant un orbite de 720 millions de lieues de diamètre et de 2 milliards 215 millions de tour, c'est-à-dire presque dix fois plus longue que l'orbite terrestre. Pour parcourir cette distance immense, Saturne, qui ne franchit que 9,500 mètres à la seconde, met 29 années terrestres et 67 jours; quant à l'orbite parcourue, elle est d'une excentricité telle qu'à son périhélie, Saturne

est plus rapproché du Soleil de quarante millions de lieues qu'à son aphélie.

« De l'observatoire de Poulkova, poursuivait Ossipoff, j'ai mesuré l'arc sous-tendu par Saturne et cet arc, suivant les distances de la planète, varie de quinze à vingt secondes, ce qui me permet d'attribuer à Saturne un diamètre dix fois plus long que celui de la Terre, soit 30,000 lieues. Saturne est donc d'un volume à peu près égal à celui de Jupiter : sa circonférence, à l'équateur, est de 100,000 lieues, ce qui constitue une surface quatre-vingt-dix fois plus considérable et un volume sept cent vingt fois plus grand que la surface et le volume terrestres.



« Mais, tandis que le diamètre équatorial est de 30,500 lieues, l'axe vertical n'en mesure que 27,450, si bien que la planète est encore plus aplatie aux pôles que Jupiter; et l'on peut établir, en ce qui concerne l'aplatissement polaire, la proportion suivante :

Terre : 1/289. — Jupiter : 1/15. — Saturne : 1/10.

« De tout ce qui précède, il résulte que les conditions physiques, à la surface de Saturne, sont totalement différentes de ce qu'elles sont sur la Terre; elles se rapprochent plutôt de celles de Jupiter. Ainsi, non seulement la pesanteur y est plus faible que sur notre planète, mais encore cette pesanteur varie du pôle à l'équateur par suite de la force centrifuge développée par le mouvement rapide de rotation, dans de telles proportions que, si la planète tournait seulement deux fois plus vite, les objets ne pèseraient plus rien dans les régions équatoriales. »

Gontran suspendit sa lecture et s'adressant à Fricoulet, lui dit :

— Voilà une chose que je ne comprends pas.

Et il lui répéta le paragraphe précédent.

— Tu as dû voir, répondit-il, qu'il y a une grande différence entre le diamètre équatorial et le diamètre polaire?

— Oui, quelque chose comme 3,000 lieues.

— Eh bien! c'est ce qui produit cette différence dans la pesanteur; ajoute à cela l'attraction contraire de l'anneau qui contribue encore à diminuer la pesanteur; d'ailleurs, si tu veux en avoir une preuve...

Il prit Gontran par le bras, l'amena devant le télescope braqué sur le disque saturnien et lui dit :

— Aperçois-tu des bandes nuageuses analogues à celles de Jupiter qui coupent le disque, parallèlement à l'équateur.

— Oui, répondit le comte après quelques secondes d'observation.

— Maintenant, aperçois-tu, le long de l'équateur même, une bande un peu plus forte et un peu plus foncée?

Sur un grognement affirmatif de M. de Flammermont, l'ingénieur ajouta :

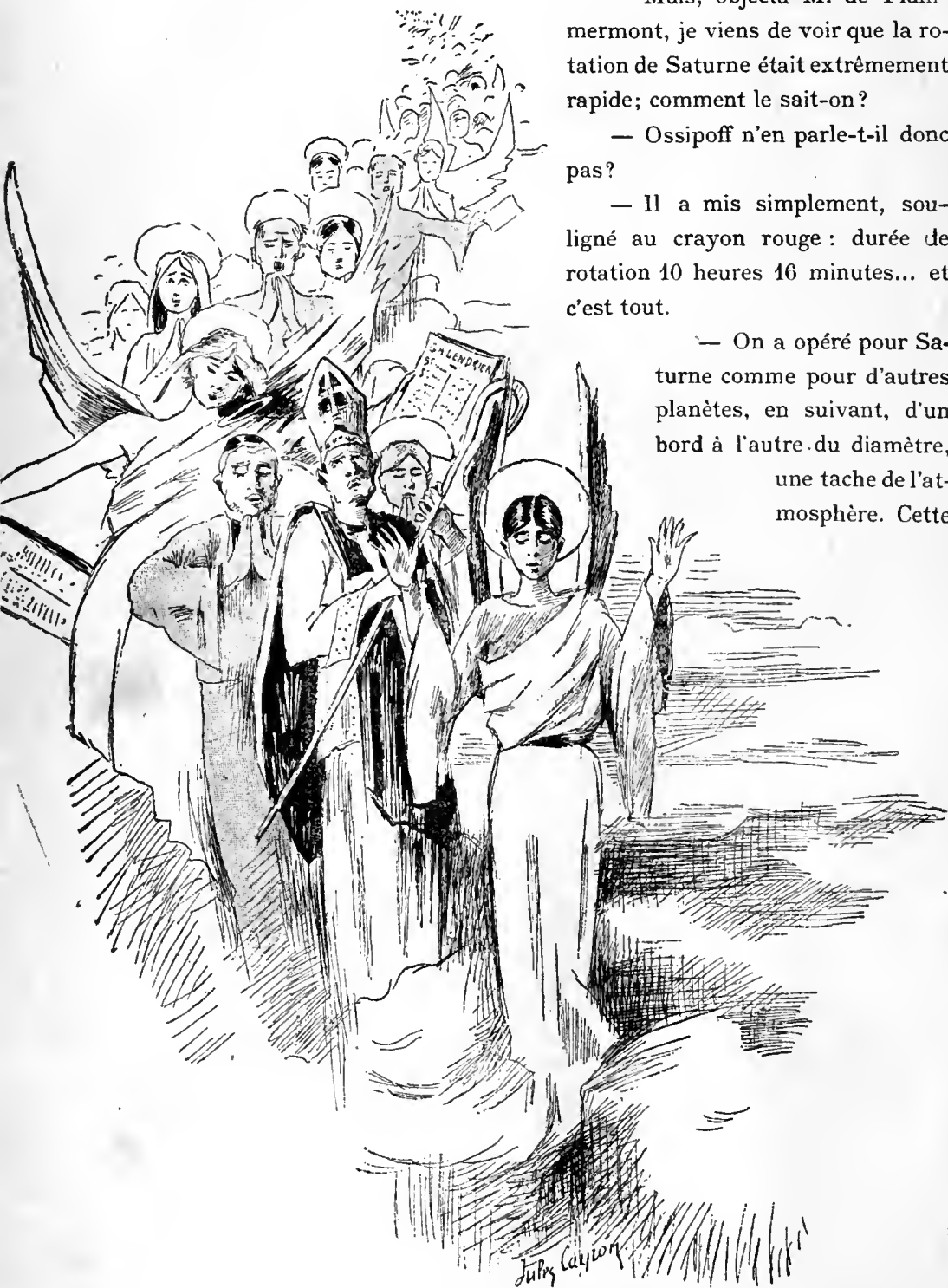
— Ceci est une preuve de l'attraction considérable exercée par l'anneau sur la planète, car on suppose fortement cette bande de n'être pas autre chose qu'un bourrelet, un gonflement nuageux énorme,... il doit exister, sur ce monde étrange, des marées atmosphériques et maritimes prodigieuses.

— Mais, objecta M. de Flammermont, je viens de voir que la rotation de Saturne était extrêmement rapide; comment le sait-on?

— Ossipoff n'en parle-t-il donc pas?

— Il a mis simplement, souligné au crayon rouge : durée de rotation 10 heures 16 minutes... et c'est tout.

— On a opéré pour Saturne comme pour d'autres planètes, en suivant, d'un bord à l'autre du diamètre, une tache de l'atmosphère. Cette



durée de 10 heures 16 minutes a été établie en 1793 par Herschell et confirmée plus récemment, en 1877, par l'astronome Hall, de Washington.

— Mais, fit observer M. de Flammermont, s'il existe des Saturniens, ils doivent avoir un nombre considérable de saints et de saintes.

— Pourquoi?

— Dame! avec un calendrier comme le leur : 25,215 jours par an.

— C'est juste, dit en souriant Fricoulet.

Séléna demanda :

— Eh bien! avancez-vous?

— Cela ne va pas vite, répondit Gontran; si ce que je lis n'était pas écrit de votre charmante écriture, je crois bien que je m'endormirais.

— Où en êtes-vous? fit la jeune fille.

— Aux saisons.

Il allait reprendre sa lecture; l'ingénieur lui dit :

— Tu peux passer les feuillets qui traitent de cela, si tu veux te rappeler ceci : axe de rotation incliné sur le plan de l'orbite de $64^{\circ} 18'$ ce qui donne à l'obliquité de Saturne sur l'écliptique $25^{\circ} 42'$, à peu près la même chose que pour la Terre : saisons saturniennes et saisons terrestres se ressemblent donc quant à la division des zones; pour ce qui est de la durée, c'est une autre paire de manches. Sur Saturne, le printemps, l'été, l'automne et l'hiver durent chacun sept ans : chaque pôle et chaque côté de l'anneau restent, durant quatorze ans et huit mois, sans soleil!

— Eh bien! s'écria M. de Flammermont, voilà des latitudes qui ne me plairaient guère à habiter.

— Parce que?...

— Parce qu'il me faut la chaleur à moi... et que...

L'ingénieur se mit à sourire.

— Ce n'est pas le Soleil qu'aperçoivent les habitants de l'équateur saturnien, répondit-il, qui doit leur brûler la peau... étant quatre-vingt-dix fois moins étendu en surface, il envoie forcément à Saturne quatre-vingt-dix fois moins de chaleur.

— Alors,... on doit grelotter...

— Non, car il faut supposer que la planète, dont l'énorme volume a retardé le refroidissement, tire d'elle-même la chaleur qui lui est nécessaire...



— Ça, ricana M. de Flammermont, c'est une supposition due à ton imagination fertile.

— Non pas, c'est une déduction logique des faits scientifiques reconnus.

— Et ces faits scientifiques sont?...

— L'existence indubitablement constatée de la vapeur d'eau dans l'atmosphère saturnienne.

— Eh bien ! en quoi cela prouve-t-il qu'il fasse là-bas une température supportable?

— Crois-tu donc que, si le monde de Saturne ne recevait que la chaleur solaire, l'eau pourrait y subsister autrement qu'à l'état solide de la glace ? partant, plus de vapeur d'eau, plus de nuages, conséquemment plus de ces variations météorologiques remarquées dans Saturne et semblables à celles observées sur Jupiter, quoique moins intenses.

— Et dans l'anneau, demande Séléna, existe-t-il aussi de la vapeur d'eau.

— Jusqu'à présent, la spectroscopie n'en a relevé aucune trace, ce qui fait supposer que les anneaux n'ont point d'atmosphère, ou du moins une si faible qu'elle n'impressionne pas les instruments terrestres.

— Ce qui n'empêchera pas Ossipoff, bougonna le jeune comte, de nous proposer — et au besoin — de nous imposer une promenade dans les anneaux, si la fantaisie lui en prend.

Et il retourna dans son coin, reprendre sa lecture interrompue.



CHAPITRE IX

EN ROUTE POUR SATURNE



IX-HUIT millions de lieues restaient à franchir avant d'arriver à Saturne dont le disque, à présent, ne mesurait pas moins de quatre degrés, et allait grossissant, d'heure en heure, détachant sa face d'un bleu pâle sur l'obscurité veloutée de la voûte céleste.

C'était encore une dizaine de jours de navigation, et Gontran s'amusa, comme un enfant, à effacer d'une sorte d'horaire qu'il s'était fabriqué, chaque centaine de mille lieues parcourues, qui le rapprochaient d'autant du moment où il lui serait possible de sortir de sa cage en lithium et de s'étirer un peu les membres.

— Il me semble que je me racornis ! disait-il en plaisantant à Fricoulet, ... j'ai même une crainte sérieuse, c'est de ne plus savoir me servir de mes membres — songe donc, cinq mois de captivité ! ... il n'en faut pas davantage pour perdre l'usage des bras et des jambes.

— Tu plaisantes, n'est-ce pas ? répondit l'ingénieur.

— Non pas ; je parle sérieusement. Est-ce que tu ne penses pas, toi aussi...

— Je pense que l'histoire est là pour nous prouver que des individus,

après avoir pourri durant, non des mois, mais des années à la Bastille, au Châtelet ou en tout autre lieu de délices de même nature, en sont sortis aussi ingambes que lorsqu'ils y étaient entrés.

M. de Flammermont se frappa la poitrine.

— Et mes poumons, dit-il, penses-tu que cela leur fera du mal de respirer un peu d'air naturel? depuis si longtemps qu'ils se nourrissent d'air frelaté.

Fricoulet fronça comiquement les sourcils.

— Eh! dis donc, répliqua-t-il,... tu me la bailles belle avec ton air frelaté! tu oublies que je suis le fabricant de cet air-là!... ensuite, depuis cinq mois que tu l'absorbes, tu me parais te porter à merveille.

Le jeune comte hocha la tête.

— Oui, murmura-t-il, le coffre est bon... mais c'est ceci qui est malade. Et son doigt se posait sur le côté gauche de la poitrine.

— Le cœur! ricana l'ingénieur.

Gontran poussa un soupir formidable.

— C'est long,... diablement long ces fiançailles.

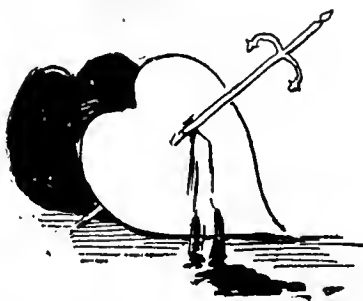
— Mon cher, répondit gravement l'ingénieur, il est des nations chez lesquelles les fiançailles durent des années...

— Mais c'est que voilà précisément des années que Séléna et moi sommes fiancés... et moi je n'appartiens pas aux nations dont tu parles,...

si bien que j'endure le supplice de Tantale.

Il prit la main de l'ingénieur, et, la serrant avec énergie :

— Voyons, dit-il avec un accent navrant, mets-toi à ma place; crois-tu que ce soit gai de vivre côte à côte avec une jeune fille





aussi adorable que M^{lle} Ossipoff, dont la main vous est promise, qui doit être un jour votre femme, et de n'avoir pas même le droit de la baiser au front!...

Et s'animant soudain. :

— Ah! non, fit-il d'une voix courroucée, j'en ai assez, moi, de cette existence-là... il faut que ça cesse ou, sinon...

Fricoulet haussa philosophiquement les épaules. :

— Mon cher, répondit-il, ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela,... c'est à M. Ossipoff.

— Eh! je le sais bien... Mais, voyons, toi qui connais tant de choses, ne peux-tu trouver un moyen d'abrèger ce voyage,... de me faire entrevoir, à plus brève échéance, cette conclusion à laquelle j'aspire si ardemment?

— Mon cher, répliqua l'ingénieur, je ne suis pas sorcier et ne puis faire que ce que me permettent les faibles connaissances scientifiques que j'ai acquises. Or, nous sommes dans une impasse; ou bien nous arrêter sur Saturne pour nous ravitailler, c'est-à-dire voir l'usage que l'on peut tirer des forces physiques existant à la surface de ce monde; ou bien, passer outre et continuer le voyage. Dans le premier cas, nous perdons du temps, mais nous avons de fortes probabilités pour trouver là-bas des moyens de satisfaire nos poumons et notre estomac. Dans le second cas, nous abrégeons la durée du voyage, c'est vrai, mais alors, c'est la mort, la mort certaine, la mort par l'asphyxie qui nous attend.

Et alors l'ingénieur mit Gontran au courant de la situation : Pour ce qui concernait les vivres, il restait une provision d'azote liquéfié et de liquides martiens suffisante pour nourrir et abreuver les cinq voyageurs pendant cinq mois encore.

Les matières pour la fabrication de l'air respirable étaient en assez grande quantité pour permettre de n'envisager les probabilités d'asphyxie qu'après une période de temps semblable.

Mais ce dont on pouvait manquer, d'un jour à l'autre, c'était d'électricité.

Les accumulateurs ne cessaient de fonctionner; depuis quelque temps on leur demandait non seulement la force nécessaire pour actionner le pro-



pulseur, mais encore de la lumière et de la chaleur, cette dernière, indispensable pour compenser l'abaissement de la température : à la distance à laquelle ils se trouvaient du Soleil, les rayons qu'ils en recevaient ne leur apportaient plus qu'une lueur douce, assez semblable à un clair de lune affaibli; quand au calorique, il n'existait pour ainsi dire pas.

Si bien que les accumulateurs, surmenés, ne contenaient plus que pour quinze jours de fluide, en admettant que des circonstances imprévues n'obligeassent pas les voyageurs à leur demander un nouvel effort.

— Tu le vois, mon cher, dit Fricoulet après avoir terminé cet exposé, la situation est fort nette : ou nous arrêter pour nous ravitailler, et Dieu sait quand nous serons de retour, ou continuer à aller de l'avant, et alors chaque lieue nous rapproche de la famine et de l'asphyxie.

— Oh! c'est à se casser la tête, grommela Gontran.

Et il ajouta :

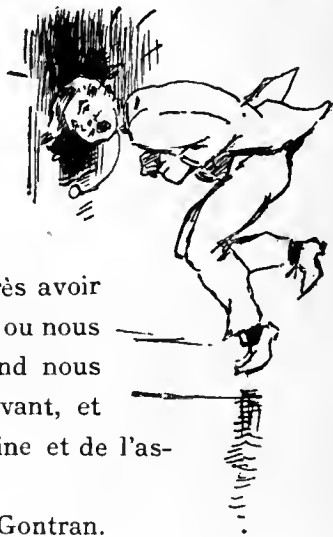
— En ce qui me concerne, je préférerais continuer le voyage sans arrêt.

— Sans arrêt! répéta derrière les deux jeunes gens une voix courroucée.

Ils se retournèrent : Ossipoff était là, immobile, les bras croisés, les couvant d'un regard plein d'indignation.

— Ainsi, dit-il, nous nous serons proposé un but grandiose : parcourir l'immensité céleste! Ce but, nous l'avons atteint en partie, et nous nous arrêterions en si beau chemin!... Ah ça! monsieur de Flammermont, êtes-vous bien certain d'avoir toute votre raison? Comment! vous renonceriez de gaieté de cœur à toutes les merveilles que nous promet la visite de ce monde étrange que l'on appelle Saturne?... Mais songez donc que tout ce que vous avez vu jusqu'à présent n'est rien en comparaison de ce que nous promet l'avenir.

— De gaieté de cœur! repartit Gontran, non, monsieur Ossipoff. Vous vous trompez, si vous croyez que j'abandonne ainsi les rêves merveilleux qui m'avaient hanté... Cependant, il est un autre rêve, bien antérieur à tous ceux-là, dont la réalisation est le but de ma vie...



Ossipoff, devinant que le jeune homme allait lui parler de son mariage, lui coupa la parole.

— D'ailleurs, M. Fricoulet a dû vous démontrer qu'un arrêt sur Saturne était indispensable pour nous permettre de continuer notre voyage.

Gontran, irrité de n'avoir pu achever sa phrase, haussa légèrement les épaules.

— Sérieusement ! monsieur Ossipoff, s'écria-t-il, comptez-vous trouver, sur Saturne, tout ce dont vous aurez besoin ?

— En douteriez-vous ? demanda le vieillard qui tressaillit.

— Oui, j'en doute, ... et il me semble imprudent de spéculer sur des probabilités aussi hasardeuses que celles-là.

Le vieux savant poussa un petit ricanement railleur.

— En vérité ! ... eh bien ! moi, vous m'entendez bien, je vous affirme que l'univers de Saturne est habité et habité par une race probablement beaucoup mieux conformée et beaucoup plus intelligente que la nôtre. C'est dans cette sphère supérieure que doit exister le vrai bonheur.

— Ce n'est pas une raison pour qu'il y existe les éléments, ... qui nous sont indispensables. Ce n'est pas au vrai bonheur que nous aspirons, ... c'est à de l'électricité et à de l'air respirable.

Ces paroles parurent suffoquer Ossipoff qui, dans un geste de stupéfaction indignée, jeta ses bras au plafond.

Puis il se pencha vers Fricoulet et lui murmura à l'oreille :

— Le pauvre garçon n'a pas sa raison.

— Pourquoi cela ? répondit à haute voix l'ingénieur ; je trouve, au contraire, qu'il raisonne fort juste ; et, quant à moi, je ne cache pas que je serais curieux de savoir si, en effet, ces messieurs les Saturniens répondent au portrait que vous nous en faites, s'ils sont, en réalité, autant supérieurs aux Martiens que les Martiens sont supérieurs à la majeure partie de l'humanité terrestre.

— A en croire M. Ossipoff, ricana irrévérencieusement M. de Flamermont, ce serait, dans l'Univers céleste, comme chez Nicolet : toujours de plus fort en plus fort !



— Vous me direz, continua l'ingénieur; que le globe des Saturniens est très vieux; c'est très vrai, puisque l'époque de sa création se perd dans la nuit des temps, époque à laquelle notre planète, pas plus que Jupiter ni Mars n'existaient encore... Reste à savoir comment nous parviendrons à nous entendre avec ces philosophes extra-humains.

Ossipoff secoua la tête d'un air confiant.

— Ce qui nous est arrivé sur la Lune, Vénus et Mars devrait vous donner espoir pour la manière dont nous nous tirerons d'affaire en ces circonstances nouvelles, répondit-il.

Gontran haussa les sourcils d'un air effaré.

— Mais réfléchissez-vous, répliqua-t-il, au temps qu'il nous a fallu pour surprendre la clef du langage des Sélénites, des Vénusiens et des habitants de Mars, et avez-vous l'intention de prolonger votre séjour indéfiniment?



— Non pas... Le chemin que nous avons parcouru depuis le Soleil n'est rien en comparaison de celui qui nous reste à parcourir pour accomplir, en son entier, notre voyage interplanétaire!... Songez qu'il nous faut visiter, après Saturne, les trois derniers mondes de notre système solaire : Uranus, Neptune et la planète transneptunienne de Babinet. Il faut donc nous hâter...

— Si nous ne voulons pas mourir en route, acheva Fricoulet avec un rire ironique.

Et comme le vieillard s'était brusquement tourné vers lui avec un regard interrogateur :

— Avez-vous réfléchi à ceci, mon cher monsieur Ossipoff? demanda tranquillement l'ingénieur : En donnant à notre appareil toute la vitesse dont il est capable, et en utilisant le courant cosmique qui nous sert de point d'appui, nous pouvons obtenir une rapidité de 81,000 mètres par seconde, soit 72,000 lieues à l'heure ou, en nombre rond, 1,800,000 lieues par jour. Or, je ne vous apprendrai rien de nouveau en vous disant que, si Saturne gravite à une distance moyenne de 355 millions de lieues du Soleil, Uranus se trouve à 700 millions de lieues, Neptune à un milliard cent millions et la planète transneptunienne à un milliard 850 millions de lieues du centre du système planétaire...

— Après? après? bougonna le vieillard, ... vous n'avez pas, que je pense,

l'intention de nous faire un cours d'astronomie, à M. de Flammermont et à moi?

— A Dieu ne plaise! riposta Fricoulet avec un imperturbable sérieux; seulement, vous autres savants, qui vivez continuellement dans les nuages, vous vous emballez sur la théorie, sans vous préoccuper le moins du



monde de la pratique. Voilà pourquoi je me permets, moi, humble mécanicien-constructeur, qui ne connais rien aux étoiles, mais auquel ces questions terre à terre de la pratique sont familières, d'attirer votre attention sur certains détails.

M. Ossipoff donnait des marques non équivoques d'impatience.

— Au fait, dit-il.

— Si donc, poursuivait l'ingénieur, nous avons mis 166 jours ou cinq mois et demi pour venir de Mars à Saturne, il est facile de calculer et de se rendre compte que, pour atteindre Uranus — et en raison de la situation astronomique de cette planète, — il nous faudra 300 jours, c'est-à-dire dix mois entiers; reste Neptune à laquelle nous arriverons en 218 jours ou sept autres mois. Quant à la planète transneptunienne, je n'en parle pas, et pour cause; sa situation étant absolument inconnue.

Gontran paraissait positivement atterré.

— Pour me résumer, continua Fricoulet, et pour récapituler tout ce voyage, nous avons mis vingt mois pour visiter les planètes inférieures et atteindre Mars; voici cinq mois que nous sommes enfermés dans ce véhicule pour atteindre la zone saturnienne; cela fait un peu plus de deux ans que nous avons quitté la Terre.... Eh bien! franchement, monsieur Ossipoff, croyez-vous qu'il soit possible de demeurer dix-huit mois encore cloîtrés dans ces cloisons de métal, surtout si vous voulez bien réfléchir à ceci: c'est que, dans dix-huit mois, nous serons à plus d'un milliard de lieues de la Terre et qu'il nous faudra encore nous résigner à une existence semblable pendant 611 jours, soit un an et huit mois, pour regagner notre planète natale.

— Cela fera un total de cinq années et plus! gémit Gontran.

Ossipoff haussa les épaules, et, jetant sur son futur gendre un regard de pitié:

— En vérité! dit-il, est-ce bien vous que je vois en un semblable état d'abattement, vous, mon collaborateur de la première heure, vous qui devez partager avec moi la gloire de ce voyage merveilleux... Cinq ans!

Il se croisa les bras, et, d'une voix vibrante :

— Qu'est-ce que cela, en comparaison de ce que nous avons déjà vu, de tout ce que nous verrons encore!... Combien de savants envieraient notre situation et passeraient sur les légers inconvénients qu'elle comporte, pour avoir l'ineffable joie de soulever, ainsi que nous le faisons, le voile mystérieux qui dérobe à la vue et à la compréhension terrestres, les secrets impénétrables des mondes et des humanités célestes...

Le vieillard s'animait au fur et à mesure qu'il parlait :

— Vous citerai-je un exemple? Voyez Sharp qui a été jusqu'au vol, jusqu'à la trahison, jusqu'au crime pour pouvoir entreprendre et poursuivre ce voyage! et vous êtes là à vous désoler, vous qui avez la chance d'exécuter, le premier et le seul d'entre les humains, ce voyage prodigieux, de planète en planète.

— Eh! riposta M. de Flammermont, si j'avais rencontré seulement sur l'une de ces planètes un officier de l'état civil, ou même un consul de ma nationalité, qui pût m'unir à votre fille vous me verriez rire au contraire, et je serais le premier à souhaiter que cette excursion s'éternisât... Un voyage de noces ne dure jamais assez longtemps,... mais pour un voyage de fiançailles... c'est trop, monsieur Ossipoff, je vous le dis,... c'est trop... Et puis, avez-vous réfléchi qu'à notre retour sur la Terre, mademoiselle Ossipoff, que j'espérais épouser jeune fille, aura coiffé sainte Catherine... Eh bien! voyons, je vous le demande, est-ce drôle?

Le vieillard avait baissé la tête, comme écrasé sous la logique de ces paroles.

— Mon Dieu! dit Fricoulet, il faut convenir que mon ami Gontran n'a pas tout à fait tort. S'il ne s'agissait que de moi, — bien que, comme vous



le répétez souvent, je ne sois pas un savant, un initié aux beautés astronomiques, — je ne me plaindrais pas...

De ma nature, je suis curieux, et il me semble que le plaisir de rendre visite à tous ces mondes et de constater *de visu* toutes les bêtises que savants et philosophes ont écrit à leur sujet, que ce plaisir-là n'est point trop payé par



quelques
mois de
réclusion.

D'ailleurs, moi,
je suis seul, je n'ai
ni parents qui me
pleurent, ni fiancée qui sou-
pire, ni carrière qui me réclame,
et je ne sens aucune hâte de retourner
sur cette misérable planète où j'ai vu
le jour, où j'ai vécu vingt années durant, et où la première carte de visite
que je recevrai, à mon retour, sera celle de mon propriétaire, transformée
en papier timbré, me réclamant quinze termes échus et impayés.



— A la bonne heure, murmura Ossipoff, voilà qui est parlé.

— Malheureusement, poursuivit l'ingénieur, je ne suis pas seul, ou plutôt, nous ne sommes pas seuls, mon cher monsieur Ossipoff, et nous n'avons pas le droit d'enchaîner à notre existence celles de nos compagnons de voyage. Gontran et Fahrenheit ont leurs raisons — raisons qui sont, en somme, assez plausibles pour vouloir, au plus tôt, rentrer dans leurs foyers; — et en ce qui me concerne, je vous le déclare très net, ma conscience ne serait pas tranquille si, étant chef de l'expédition, j'avais réduit, par mon entêtement, un de mes compagnons à la folie, et l'autre au désespoir!

Fricoulet avait prononcé ces derniers mots d'une voix ferme; M. de Flammermont lui prit la main et, la secouant avec énergie :

— A la bonne heure! dit-il à son tour, voilà qui est parlé!

Ossipoff s'écria, en frappant du pied avec impatience :

— Et puis, à quoi aboutit ce beau langage? Quelle conclusion donnez-vous à ce beau raisonnement? Proposez-vous de reconduire M. de Flammermont et l'Américain sur la Terre avant que nous ayons terminé notre voyage?

Il marchait à longues enjambées, à travers la machinerie, en proie à une perplexité profonde; on sentait qu'un violent combat se livrait en lui.

Tout à coup il s'arrêta net, et jetant sur Gontran un regard courroucé :

— Monsieur de Flammermont, dit-il, je ne vous cacherais pas combien je suis navré de votre attitude et de votre langage; votre seule excuse, à mes yeux, est la passion à laquelle vous obéissez.

Et il ajouta d'une voix sourde :

— Fatale passion!

Gontran haussa prodigieusement les sourcils.



— Eh! quoi, monsieur Ossipoff, est-ce vous qui me reprochez l'affection que je porte à votre fille?

— A Dieu ne plaise! riposta vivement le vieillard; mais, en moi, voyez-vous, il y a deux êtres bien distincts: le père qui s'applaudit du choix qu'il a fait d'un gendre tel que vous, et le savant qui déplore de s'être adjoint un collaborateur dont le feu sacré va s'éteignant de jour en jour, un collaborateur qui se transforme en obstacle,... un collaborateur...

D'un geste énergique de la main, M. de Flammermont l'interrompt :

— Un collaborateur, reprit-il d'un air peiné, dont vous me paraissez par trop oublier les services... A la fin du compte, si vous êtes ici, c'est grâce à moi, mon cher monsieur — sans moi, sans mon imagination si prodigieusement féconde, jamais vous n'auriez trouvé le moyen de remplacer le système de locomotion que vous avait dérobé ce gredin de Sharp, pour vous rendre de la Terre à la Lune. Et pour gagner Vénus, qui donc a pu améliorer le système de locomotion sélénite? moi. C'est encore grâce à moi que nous avons pu nous élancer de Vénus dans la direction de Mercure et, toujours grâce à moi, que nous avons abordé sur la planète mercurienne. — Dois-je vous rappeler que, sans moi, qui, le premier ai songé à utiliser notre sphère de sélénium, vous seriez encore sur la comète de Tuttle? enfin que si présentement vous naviguez dans ce fleuve cosmique qui vous a porté dans l'atmosphère de Jupiter et vous porte vers Saturne, c'est parce que j'ai trouvé, dans ma cervelle, le moyen de locomotion dont nous usons depuis plus de cinq mois?...



Et après avoir prononcé tout cela d'une seule traite, Gontran, à bout de souffle, eut cependant la force d'ajouter :

— Décidément, vous n'êtes qu'un ingrat.

Sous cette accusation, qu'au fond il savait méritée, le vieillard bondit comme s'il eut été soudainement cinglé par la lanière d'un fouet.

— Eh bien! vous vous trompez, répliqua-t-il; non, je ne suis pas un ingrat, et la preuve, c'est qu'en considération de tous les services que vous

venez d'numérer, je me résigne à ne point aborder sur Saturne ni sur aucun de ses satellites, je me contenterai de les étudier au passage, et, après avoir vu Neptune, je prends l'engagement solennel de virer de bord et de revenir à toute vitesse.

Attendri par ce sacrifice dont il sentait toute l'étendue, M. de Flammermont se précipita vers les mains du vieillard.

— Vous êtes bon ! murmura-t-il.

— Mais peu sérieux, reprit Fricoulet ; vous-même, tout à l'heure, avez reconnu qu'il était indispensable d'aborder sur Saturne pour nous ravitailler, et voilà que, maintenant, vous venez dire tout le contraire... Quant à moi, je le déclare, je ne prends plus la responsabilité de la manœuvre du bateau si l'on ne me fournit pas l'électricité nécessaire au moteur...

— A quoi voulez-vous en venir ? demanda Ossipoff, non sans aigreur.

— A ceci : Que votre combinaison, tout en étant inspirée par un bon naturel, n'est cependant pas suffisante.

— Que concluez-vous donc ?

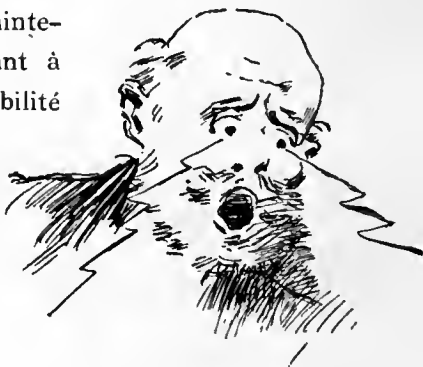
— Je conclus qu'il faut aborder sur Saturne, y remplir nos soutes d'électricité, d'air respirable, d'aliments, liquides ou solides, à votre choix, et ensuite de reprendre directement la route de notre patrie terrestre...

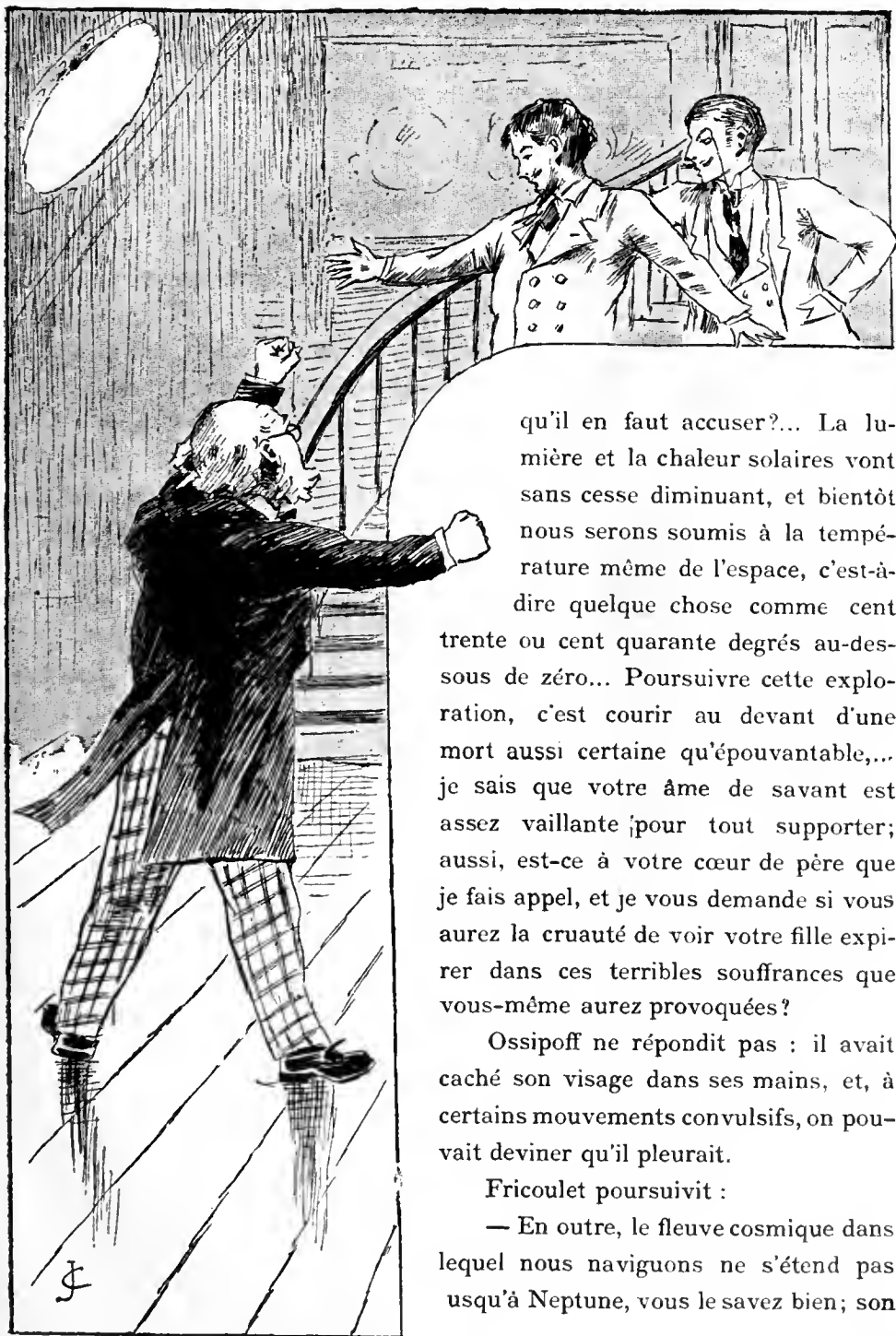
A mesure que l'ingénieur parlait, le visage d'Ossipoff s'empourprait sous le coup d'une violente colère ; ses lèvres tremblaient, blémissements, et, dans ses yeux, brillaient de fulgurants éclairs.

Il marcha droit à Fricoulet, les poings serrés, comme s'il le voulait battre :

— Arrêter mon voyage interplanétaire en son milieu : s'écria-t-il d'une voix rauque, voir les espérances de toute ma vie près de se réaliser, et y renoncer de moi-même, briser en plein essor mon rêve sublime pour revenir sur ce mondicule grotesque que je méprise ! Mais vous êtes fou, monsieur Fricoulet, oui, vous êtes fou !... Demandez-moi tout ce que vous voudrez, demandez-moi ma vie, ... mais un pareil renoncement !... jamais, ... tuez-moi plutôt !

— Vous m'accusez de folie ! riposta l'ingénieur ; n'est-ce pas plutôt vous





qu'il en faut accuser?... La lumière et la chaleur solaires vont sans cesse diminuant, et bientôt nous serons soumis à la température même de l'espace, c'est-à-dire quelque chose comme cent trente ou cent quarante degrés au-dessous de zéro... Poursuivre cette exploration, c'est courir au devant d'une mort aussi certaine qu'épouvantable,... je sais que votre âme de savant est assez vaillante pour tout supporter; aussi, est-ce à votre cœur de père que je fais appel, et je vous demande si vous aurez la cruauté de voir votre fille expirer dans ces terribles souffrances que vous-même aurez provoquées?

Ossipoff ne répondit pas : il avait caché son visage dans ses mains, et, à certains mouvements convulsifs, on pouvait deviner qu'il pleurait.

Fricoulet poursuivit :

— En outre, le fleuve cosmique dans lequel nous naviguons ne s'étend pas jusqu'à Neptune, vous le savez bien; son

aphélie correspond seulement à l'orbite d'Uranus, et son appui nous fera défaut bien avant que vous n'ayez atteint le but vers lequel vous tendez... C'est encore une considération — toute matérielle, celle-là — et qui vaut bien les considérations morales.

Nouveau silence de la part d'Ossipoff.

L'ingénieur lança à Gontran un regard qui signifiait :

— 'Nous le tenons !

Le jeune comte remercia d'un coup d'œil son ami, pour le fier coup de main qu'il venait de lui donner.

Le vieillard s'écria soudain, montrant aux deux jeunes gens son visage sillonné par les larmes qu'il avait versées, mais animé d'une volonté indomptable :

— Messieurs, vous pouvez avoir raison; aussi, je ne discute pas vos arguments,... mais je crois n'avoir pas tort. Ne me demandez pas sur quoi je base ma croyance, je ne saurais vous répondre. — il s'agit de pressentiments.

Et comme il voyait Gontran hausser légèrement les épaules, tandis qu'il surprenait sur les lèvres de Fricoulet un sourire railleur, il ajouta :

— Des pressentiments!... oui, moi, l'homme des sciences exactes, je crois aux pressentiments... Oh! vous pouvez vous moquer, vous pouvez me traiter de fou, rien n'ébranlera ma résolution; je suis décidé à pousser de l'avant, toujours et quand même.

Sur ces mots, il tourna les talons et quitta la machinerie, en fermant avec violence la porte derrière lui.

Une fois seuls, Gontran et Fricoulet se regardèrent un moment silencieux, littéralement abasourdis.

— Eh bien? fit le premier.

— Eh bien? répéta le second.

— Je trouve qu'il nous traite un peu trop par-dessous la jambe.

— Il nous considère absolument comme des zéros.

— Libre à lui, grommela le comte de Flammermont; mais, comme je trouve que, dans le plateau de la balance, ma peau a le même poids que la sienné,



nous nous passerons de sa permission pour faire ce que la raison nous commande de faire...

— Si je ne me retenais, ajouta Fricoulet, je l'enfermerais avec ce fou de Fahrenheit.

Et il ajouta :

— Alors, que décidons-nous?

— Ce que nous avons décidé tout d'abord ; aborder sur Saturne, et ensuite mettre le cap sur la Terre.

— Sur Saturne, ce sera bien le diable si je ne trouve pas moyen de tirer parti des forces naturelles qui doivent exister sur cette planète comme sur les autres mondes,... et, une fois ravitaillés...

Gontran paraissait pensif.

— A quoi songes-tu ? demanda l'ingénieur.

— Je me demande en ce moment si l'atmosphère de Saturne est de la même composition chimique que l'atmosphère terrestre... Je t'avoue qu'il me serait fort pénible d'être obligé, pour aller et venir sur cette planète, d'endosser nos maudits respiroids.

Fricoulet leva les bras au ciel dans un geste de complète ignorance.

— Je ne pourrai te renseigner à ce sujet, répondit-il, que lorsque nous y serons,... tout ce que je puis te dire, c'est que je soupçonne fort ce monde annulaire de nous réserver bien des surprises.

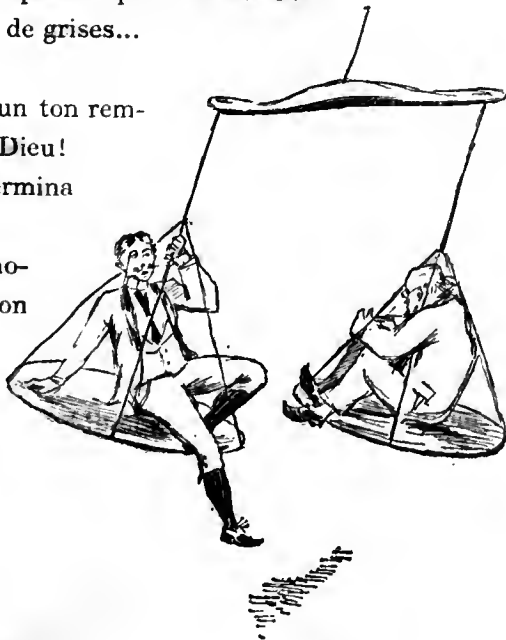
— Le fait est, ajouta M. de Flammermont, qu'avec une densité semblable et une atmosphère aussi épaisse que celle de Jupiter, nous allons encore en voir de grises...

Il haussa les épaules.

— Enfin ! murmura-t-il sur un ton rempli de philosophie, à la grâce de Dieu !

Ce fut sur ce mot que se termina la conversation.

Fricoulet retourna à son moteur et Gontran s'en fut sur son hamac où il se mit à feuilleter avec ardeur les *Continents célestes*, cherchant à lire entre les lignes et à deviner ce que le célèbre astronome, son ho-



monyme, pensait du monde nouveau où la nécessité de la situation les contraignait d'aborder.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis la scène regrettable que nous avons rapportée plus haut.

Saturne, qui grossissait, pour ainsi dire, à vue d'œil, présentait maintenant un disque énorme.

Gontran l'ayant mesuré au micromètre, lui trouva un diamètre double de celui qu'offre le disque lunaire aux regards des Terriens.

Bien que ce rôle de savant, imposé par les circonstances, lui pesât fort et l'eût dégoûté entièrement du penchant qu'il eût pu avoir pour l'astronomie, il ne pouvait cependant, malgré toutes ses préoccupations, malgré tous ses déboires, se désintéresser tout à fait des merveilles célestes qui l'entouraient.

Et de toutes ces merveilles, Saturne, sur lequel il venait de lire, dans les *Continents*, des détails surprenants, Saturne l'intriguait beaucoup; il lui était possible de distinguer maintenant, avec assez de netteté, les anneaux qui entourent la planète, et à chaque instant il interrogeait Fricoulet.

Celui-ci lui ayant dit, un jour, que ces anneaux représentaient tour à tour l'une et l'autre face aux rayons solaires, le jeune comte, ébahi, demanda :

— Comment entends-tu cela?... je dois t'avouer que je ne comprends pas très bien.

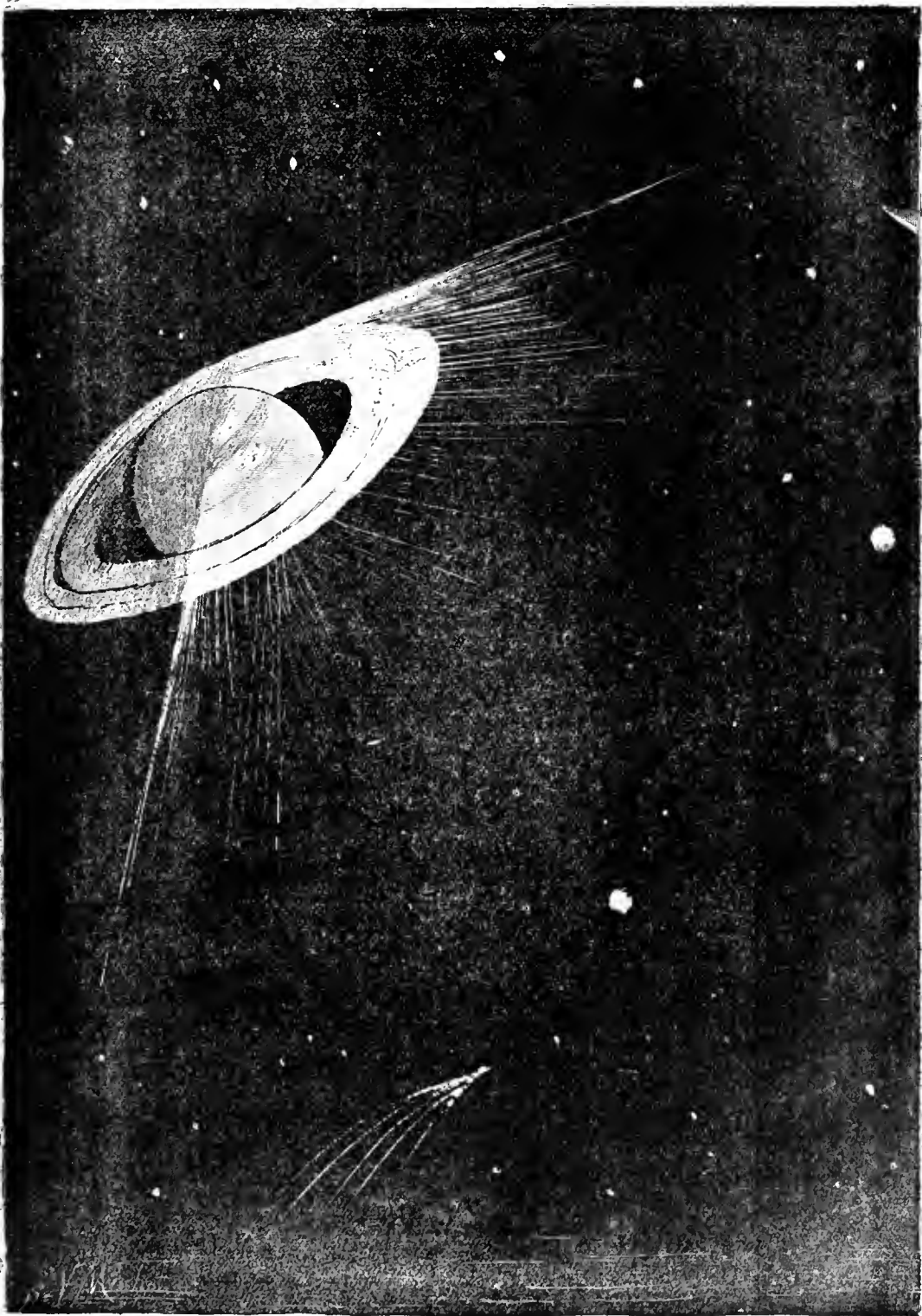
— C'est fort simple, cependant; l'année saturnienne est égale à vingt-neuf années terrestres, il en résulte que chaque face de l'anneau se trouve plongée dans la nuit durant quatorze ans et six mois.

Séléna, qui était occupée à un travail de couture, dit alors :

— Monsieur Fricoulet, ces anneaux ne sont pas transparents, n'est-ce pas?

— Non, mademoiselle; on suppose, — car le monde scientifique n'a jusqu'à présent, à ce sujet, que des données fort vagues — on suppose que ces anneaux sont formés d'une infinité de corpuscules, peu séparés les uns des autres et arrivant, vu leur éloignement, à former, aux yeux des habitants de la planète, une masse compacte.





La face obscure de l'anneau venait de paraître phosphorescente, on eût dit un gigantesque incendie. (P. 235.)

Et l'ingénieur ajouta avec un sourire :

— Mais cela vous intéresse-t-il beaucoup, mademoiselle?

— Oh! seulement à ce point de vue : du moment que ces anneaux sont compactes, ils doivent intercepter la lumière du soleil aux contrées qui se trouvent au-dessous d'eux.

— Vous avez parfaitement raison, et non seulement ils empêchent les rayons solaires de parvenir jusqu'à ces contrées, mais encore ils projettent derrière eux une ombre portée telle que ces contrées se trouvent plongées dans la nuit.

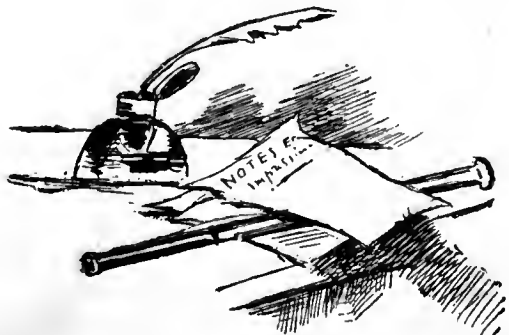
— Ce doit être une nuit d'une certaine durée? fit Gontran qui réfléchissait.

— Cela dépend des latitudes, car l'ombre projetée sur la planète est d'autant plus large que la latitude est plus élevée; ainsi, les contrées saturniennes dont la latitude correspond à celle de Madrid subissent une éclipse totale de Soleil qui dure plus de sept ans, tandis que celles dont la latitude correspond à celle de Paris, la subissent pendant cinq ans seulement... Pour l'Équateur, cette éclipse est moins longue et ne se renouvelle que tous les quinze ans. Mais il y a, toutes les nuits, des éclipses de lunes les unes par les autres et par les anneaux, si bien que ces étranges pays demeurent plongés dans une obscurité profonde et de laquelle il nous est impossible, à nous autres Terriens, de nous faire la moindre idée.

Pour passer le temps, M. de Flammermont avait entrepris de se livrer à une étude approfondie des huit satellites saturniens qui scintillaient avec une clarté douce et mystérieuse sur le fond obscur du ciel.

Fricoulet, auquel le jeune comte fit part de son projet, sourit imperceptiblement, le regardant d'un air sceptique faire ses préparatifs d'observation; lorsque Gontran eut descendu, de la chambre du haut dans la machinerie, le télescope qui lui était nécessaire, ajusté ce télescope dans l'embrasure de l'un des hublots, apporté un siège, disposé, sur une table, une plume et du papier pour jeter ses impressions, l'ingénieur lui dit d'un ton narquois :

— Te voici bien avancé!



— Que veux-tu dire ?

— Que tu agis toujours avant de réfléchir ;... il en faudrait de plus malins que toi, pour arriver à débrouiller quelque chose dans l'impénétrable mystère qui enveloppe ces mondes.

— S'ils sont aussi considérables que tu l'as prétendu, qu'ils le veuillent ou non, il faudra bien qu'ils se laissent prendre, de profil ou de face, dans l'objectif.

Fricoulet haussa les épaules.

— Mon pauvre ami, dit-il, tu parles comme un étourneau ! ce n'est cependant pas la première fois que pareil cas se présente, et toujours je t'ai donné la même explication : la visibilité d'un corps dépend non pas tant de sa dimension que de la manière plus ou moins vive dont sa face est éclairée ; or, les satellites saturniens ne reçoivent, à surface égale, que la quatre-vingt-dixième partie de la lumière solaire reçue par notre lune à nous ; il en résulte que tous ces satellites étant aussi voisins que possible de la pleine phase, et tous au-dessus d'un même horizon, ne reçoivent pas la centième partie de la lumière lunaire.

Gontran fit la grimace.

— En effet, murmura-t-il, pour distinguer quoi que ce soit, il faudrait avoir des yeux de lynx.

— Ou suppléer à l'acuité de la vue par la profondeur des connaissances.

— Mon cher, bougonna M. de Flammermont, à chacun son métier ; tu es savant, moi je suis diplomate, et permets-moi de croire, sans aucune fatuité d'ailleurs, que si les circonstances s'étaient présentées pour toi comme elles se sont présentées pour moi, tu n'aurais peut-être pas joué ton personnage avec autant de désinvolture que j'ai joué le mien.

— Parbleu ! riposta l'ingénieur, avec un souffleur tel que moi !

Il ajouta sur un ton comiquement inspiré :

— Et puis, l'amour est



un divin maître, grâce auquel on acquiert rapidement l'omniscience !
Gontran était resté debout, près de son télescope qu'il considérait d'un air indécis.

— Tu aurais bien dû me dire tout cela, fit-il, avant mon aménagement... M. Ossipoff m'a vu, m'a interrogé sur mes intentions...

— Tu lui as répondu que tu voulais étudier les anneaux de Saturne?..

— Et il s'est frotté les mains, ajouta Gontran, en disant : « Bonne affaire... je descendrai, dans la journée, voir où vous en êtes ».

Fricoulet frappa impatiemment du pied.

— Tu es toujours le même, gronda-t-il ; tu ne sais pas nager, tu te lances à l'aveuglette dans un fleuve que tu ne connais pas, et, lorsque tu perds pied, lorsque tu barbotes, il faut que je fasse le terre-neuve et que je me jette à l'eau pour te tirer de là...

Gontran lui serra énergiquement les mains.

— Cher ami, dit-il.

— Oui,... oui,... je sais bien, dit l'ingénieur en hochant la tête.

Puis, brusquement :

— Allons, retire-toi, fit-il en poussant de côté M. de Flammermont ; va rejoindre ton hamac... pendant ce temps-là, j'observerai à ta place.

— Et si Ossipoff arrive?...

— Je lui dirai que tu m'as chargé de quelques études préliminaires sans importance.

Gontran fit la moue.

— Si cela t'es égal, dit-il, je préfère rester ici.

— A ton aise.

Et, pendant que le jeune comte allait s'étendre dans un coin, rêvassant, la paupière baissée, mais l'oreille au guet, afin de ne point se laisser surprendre par le vieux savant, Fricoulet s'apprêtait à jouer en conscience son rôle de sauveteur.

De temps en temps, il abandonnait l'oculaire de la lunette, jetait



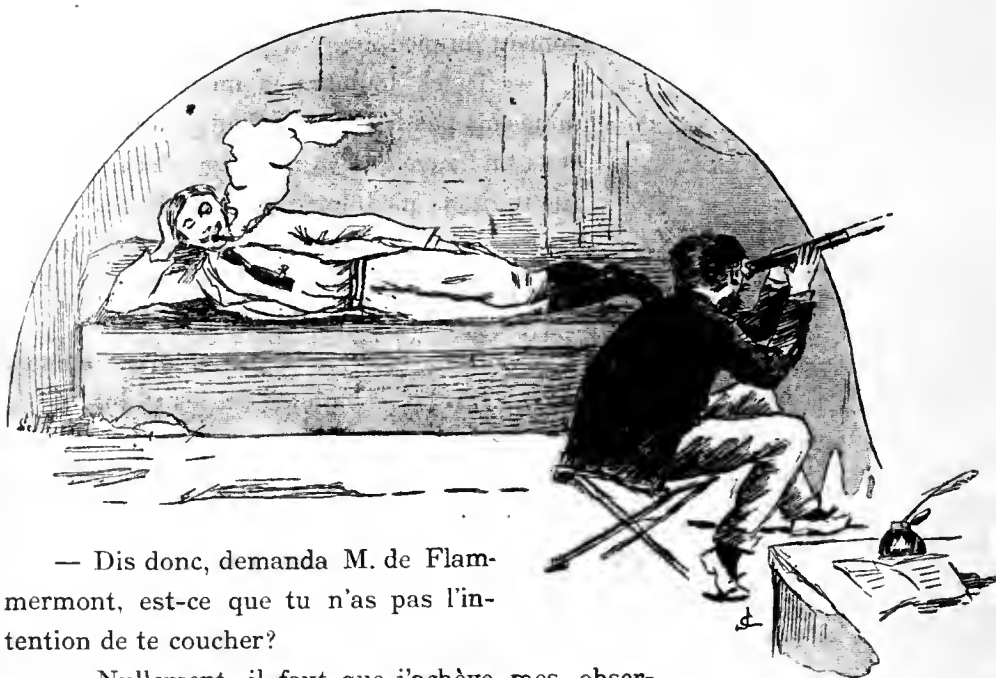
quelques notes sur le papier et reprenait son poste d'observation, silencieusement, sans prononcer une syllabe. .

De temps en temps aussi, Gontran demandait :

— Eh bien?

— Ça marche, répondait laconiquement l'ingénieur.

Cependant l'heure du repos arrivait, et Fricoulet ne faisait pas mine de gagner son hamac.



— Dis donc, demanda M. de Flammermont, est-ce que tu n'as pas l'intention de te coucher?

— Nullement, il faut que j'achève mes observations sur la seconde lune,... j'ai encore deux heures à attendre.

— Deux heures! murmura Gontran avec un formidable bâillement.

— Tu n'es pas obligé d'attendre,... au contraire; puisque je travaille pour toi, le moins que tu puisses faire est d'aller dormir pour moi...

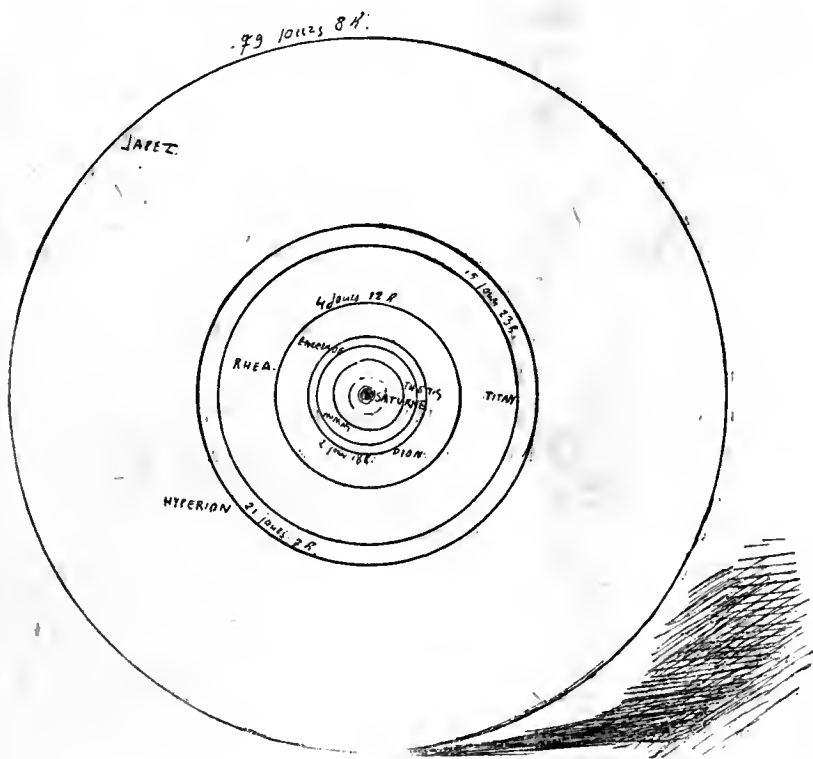
Le jeune comte s'était levé.

— Où en es-tu? demanda-t-il.

— J'ai déjà constaté, d'une façon générale, que les satellites saturniens sont, comme les satellites joviens, animés d'un rapide mouvement de rotation autour de leur planète et présentent, en peu de temps, des phases successives... Comme je te le disais à l'instant, j'ai achevé d'étudier le mouvement de Mimas...

— Mimas, répéta Gontran d'un air profondément étonné, qu'est-ce que c'est que cela?

— La lune la plus rapprochée de Saturne; eh bien! sais-tu combien elle a mis de temps pour passer de l'état de croissant le plus faible à



celui de demi-lune?... non, n'est-ce pas?... eh bien! elle a mis cinq heures et demie.

Il ajouta :

— Tu as eu bien tort de me céder ta place, rien n'est curieux comme de suivre cette transformation, aussi visible que la marche de l'aiguille sur un cadran.

— Baste! ce n'est pas mon métier.

— Mais c'est le tien, maintenant, puisque tu as abandonné la diplomatie, répliqua en riant l'ingénieur.

— Abandonné,... abandonné... bougonna M. de Flammermont, ce n'est point l'expression exacte;... j'ai demandé un congé...

— Comptes-tu donc réendosser jamais l'habit brodé des ambassadeurs?

Le jeune comte hocha la tête.

— Qui peut se vanter de connaître l'avenir? murmura-t-il.

Puis, changeant de ton :

— Alors, tu ne viens pas te coucher?

— Non... pas encore; dans deux heures...

— Pourquoi, dans deux heures?

— Parce que, si mes calculs sont exacts, j'aurai achevé mon étude sur la seconde lune, laquelle doit arriver à la quadrature en huit heures...

— Trois heures de plus que la première.

— Du moment que son éloignement de la planète est plus grand, sa rapidité est moindre... comprends-tu?

— Oui, je comprends;... mais, as-tu l'intention d'étudier, successivement, les huit satellites de Saturne?

— Nullement,... les deux premiers me serviront de bases pour établir une proportion entre l'éloignement et la rapidité des six autres, voilà tout...

— Eh bien! je te laisse, murmura Gontran,... à demain.

— A demain, répondit l'ingénieur, en retournant à son télescope.

En s'éveillant, M. de Flammermont trouva passé, dans une des mailles de son hamac, un petit papier soigneusement roulé, sur lequel il s'empressa de jeter les yeux.

Il haussa les épaules en riant.

— Satané Fricoulet! murmura-t-il.

— Voici ce qu'avait lu le jeune comte :



« Résultats des études astronomiques de M. de Flammermont sur les satellites de Saturne.

« Ces satellites, au nombre de huit, arrivent à la pleine lune respectivement, en 5, 8, 22, 32, 53 heures, et 8, 11 et 40 jours terrestres.

« Mais les éclipses ne doivent

pas être aussi fréquentes que dans Jupiter, car l'équateur de Saturne s'inclinant sur son orbite de manière à former un angle de 27 degrés, il s'ensuit qu'aux solstices, le Soleil doit paraître s'éloigner de l'Équateur, où est confiné le mouvement des satellites, sauf pour le huitième, et que les Lunes s'éloignent du cône d'ombre projeté par leur planète, au lieu d'y pénétrer et de s'y éclipser.

« S'il existe une humanité saturnienne, ce mouvement des satellites doit engendrer pour elle huit espèces de mois, variant depuis onze heures jusqu'à soixante-dix-neuf jours, c'est-à-dire depuis un jour saturnien environ, jusqu'à 167... C'est assurément ce dernier qui doit être le plus employé comme division du temps, car l'année saturnienne, qui se compose de 25,217 jours, ne compte pas moins de 151 mois de cette longueur. »

Fricoulet ajoutait :

« *Nota bene.* — Ne pas oublier que ces satellites tournent, autour de la planète, de la même façon que la Lune, c'est-à-dire lui présentent tous les jours la même face.

« *Deuxième nota bene.* — Si M. le comte de Flammermont constatait, un jour, la disparition soudaine des satellites saturniens, qu'il n'en manifeste aucun étonnement, surtout en présence de M. Ossipoff; par suite de la position occupée dans le ciel par notre véhicule, les satellites doivent s'éclipser en perspective.

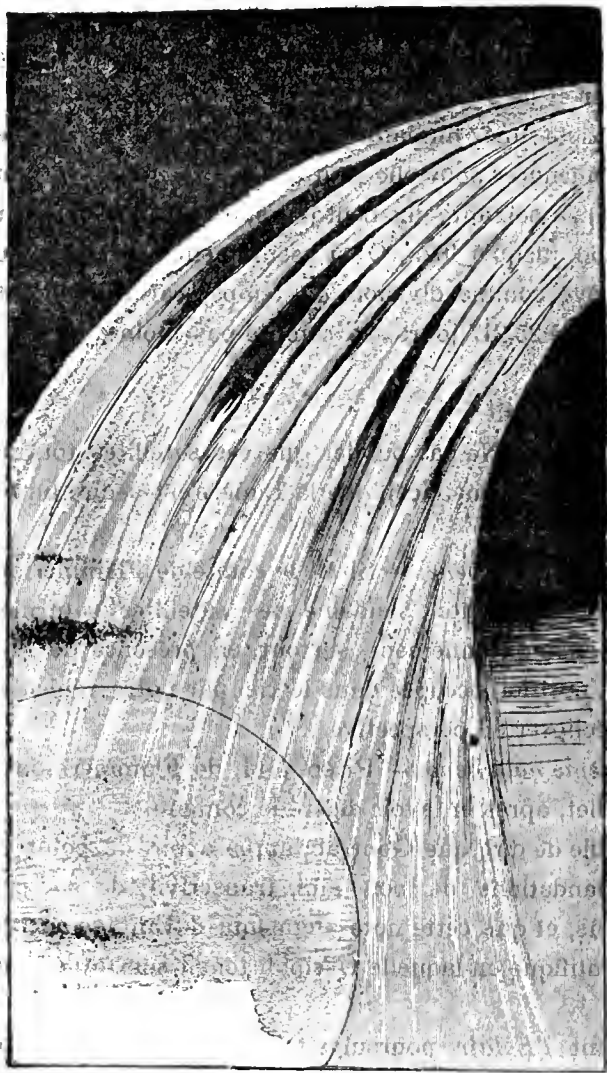
« *Troisième nota bene.* — Prière à M. de Flammermont de déchirer le présent billet, après en avoir digéré le contenu. »

Est-il utile de dire que Gontran, après avoir, de point en point suivi les recommandations de son ami, transcrivit, de sa propre main, la note ci-dessus, et que cette note augmenta davantage encore, si possible, l'estime scientifique en laquelle Ossipoff tenait son futur gendre.

Cependant *l'Éclair* poursuivait impassiblement sa route à travers l'espace, dévorant des milliers de lieues avec une vertigineuse rapidité, déchirant, d'heure en heure, le voile mystérieux qui masquait aux Terriens l'univers merveilleux vers lequel ils couraient.

Un soir, — on se trouvait alors à deux millions de lieues à peine de Saturne — Fricoulet, l'œil au télescope, s'amusait à regarder tomber, à travers l'atmosphère saturnienne, où ils s'enflammaient, suivant la loi

qui veut que le mouvement se transforme en chaleur, les corpuscules composant le courant astéroïdal dans lequel l'*Éclair* naviguait.



Et c'était d'un merveilleux effet, cette pluie d'étoiles filantes sur cette Lune gigantesque, dont le bleu pâle se distinguait à peine du noir velouté de l'espace.

Tout à coup, l'ingénieur poussa une exclamation de surprise telle, que ses compagnons accoururent.

Ossipoff, lui-même abandonna son observatoire et descendit quatre à quatre l'escalier qui conduisait à la machinerie, balbutiant, tout ému :

— Qu'arrive-t-il?

En entrant, il aperçut le visage bouleversé de Ericoulet, et, croyant à un malheur, s'élança vers lui, demandant :

— Par grâce, parlez !... que voyez-vous ?

— La face obscure de l'anneau vient de me paraître toute phosphorescente,... répondit l'ingénieur ; on dirait un formidable incendie.

Le vieux savant asséna sur le plancher un coup de talon furieux.

— En vérité, mon pauvre monsieur Ericoulet, dit-il, on voit bien que, malgré toutes vos prétentions scientifiques, vous n'entendez pas un traître mot à cette belle science de l'astronomie ; autrement vous ne trouveriez nullement extraordinaire un phénomène aussi simple et ne resteriez pas, bouche bée, devant des aérolithes qui rayent l'atmosphère saturnienne.

Et il ajouta, en haussant les épaules avec mépris :

— Il y a beau temps que l'on a vu cette phosphorescence que vous croyez avoir découverte.

L'ingénieur se permit de ricaner.

— En vérité, dit-il... et pourriez-vous me citer le nom de l'astronome à qui est due cette trouvaille ?

— Mais, intervint timidement Gontran, n'est-ce point l'avis de l'auteur des *Continents célestes* ?

— Précisément, répliqua le vieillard ; c'est à votre célèbre homonyme que je faisais allusion.

— Pardon, pardon... fit l'ingénieur, l'auteur des *Continents célestes* n'est point aussi affirmatif que vous le prétendez... et, quoique vous en puissiez dire, je demeure convaincu que je suis le premier à avoir aperçu, *de visu*, cette phosphorescence.

— Parbleu ! bougonna le vieillard, si mon télescope eût été dirigé de ce côté, je l'eusse aperçue tout comme vous.

— D'accord... aussi, je n'en tire pas autrement de vanité, mais seulement cette conséquence que la chaleur qui règne à la surface de Saturne est tout simplement due à l'anneau qui, exposé pendant quinze années consécutives à la chaleur solaire, doit, alors même que ses particules constitutives tourneraient sur elles-mêmes, s'échauffer sensiblement et

renvoyer, sur la planète voisine, une partie de cette chaleur emmagasinée.

— Possible,... possible... bougonna le vieux savant;... du reste, à quoi bon pronostiquer, nous le verrons bien quand nous y serons.

Et sur ces mots, prononcés d'une voix rageuse, il quitta la machinerie.





CHAPITRE X

OU NOS HÉROS BRULENT SATURNE

HAQUE jour, la distance qui séparait l'Éclair de la planète saturnienne allait diminuant et les voyageurs, Gontran lui-même, empoignés par la majesté du spectacle qui s'offrait à eux, s'immobilisaient, durant des heures entières, devant les télescopes.

Ossipoff ne pouvait contenir son admiration qui se trahissait par des exclamations brusques lancées d'une voix brève au milieu du silence.

Par prudence et pour tenter d'esquiver les questions dangereuses M. de Flammermont s'était installé tout à l'autre bout de la pièce, le plus loin possible du vieux savant, à côté de son ami Fricoulet, sur l'aide duquel il comptait pour sortir d'embarras.

Les heures cependant s'écoulaient et Ossipoff, absorbé dans sa contemplation, semblait avoir oublié la présence de ses compagnons lorsque, tout à coup, repoussant son télescope il se leva et jetant ses bras au plafond dans un geste de satisfaction profonde.

— Parbleu! s'écria-t-il, cela, je le savais bien.

Gontran eut un serrement de cœur et baissa la tête; Fricoulet, au contraire, redressa la sienne et demanda :

— Qu'est-ce que vous saviez bien, monsieur Ossipoff?

Celui-ci jeta, sur l'ingénieur, un regard méprisant et répondit, s'adressant à M. de Flammermont :

— Mon cher Gontran, vous rendez-vous compte exactement de la constitution des anneaux ?

— Mais ils me semblent être gazeux, répliqua le jeune comte avec une certaine hésitation dans la voix.

Ossipoff tressaillit et ses sourcils eurent un froncement significatif, tandis qu'il prononçait ces deux mots d'un ton agressif



— Pourquoi, gazeux ?

— Parce que le dernier anneau permet d'apercevoir le disque de la planète.

— D'abord, qu'appellez-vous le dernier anneau ?

Gontran jeta un regard suppliant sur Fricoulet qui arriva à la rescousse.

— Le dernier anneau, dit-il, est l'anneau intérieur, celui qui est le plus rapproché de la planète et qui a été découvert par l'astronome américain Bond en 1850.

— Je suis fâché de vous donner un démenti sur ce dernier point, répli-

qua sèchement Ossipoff, l'anneau intérieur de Saturne, obscur et transparent tout à la fois, a été découvert par un astronome allemand, Galle, de Berlin; et ce, en 1838.

— Cela se peut, répondit Fricoulet énervé par cet acharnement du vieillard à le prendre en défaut.

— Comment! cela se peut... je vous dis, moi, que cela est.

L'ingénieur haussa les épaules.

— Pardon, nous ne sommes pas ici pour faire un cours d'histoire astronomique; donc, que cet anneau ait été découvert en 1850 ou en 1838, cela ne change rien à sa transparence.

Ossipoff eut un ricanement railleur.

— Eh bien! voyez comme vous êtes dans l'erreur, dit-il, depuis sa découverte, l'anneau a changé d'aspect; au lieu d'être entièrement transparent comme en 1850, il ne l'est plus que dans sa moitié intérieure.

— Peut-être, objecta Gontran, sont-ce les premiers observateurs qui se sont trompés.

Ossipoff sursauta.

— Pourquoi supposer cela, fit-il, alors que tous les observateurs constatent dans le système saturnien des changements surprenants... Ne vous rappelez-vous plus cette analyse faite en 1852 par M. O. Strune, d'après laquelle le bord intérieur des anneaux paraît s'approcher peu à peu de la planète, tandis que leur largeur totale s'accroît...

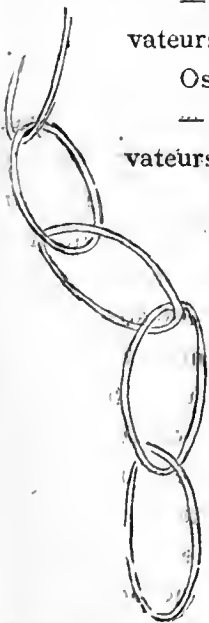
— Dites donc, monsieur Ossipoff, s'écria Gontran, il n'y aurait rien d'impossible à ce que nous assistassions, un de ses jours, à la dislocation des anneaux et à leur chute sur la planète.

Le vieillard fit la moue.

— Un de ces jours!... comme vous y allez!...

— C'est une façon de parler... il est certain qu'un semblable spectacle ne pourra avoir pour spectateurs que nos arrière-petits-neveux.

— En admettant que notre mondicule existe encore à cette époque,



grommela Ossipoff, avec le pessimisme qui lui était habituel. Puis, changeant de ton :

— Mais pour en revenir à notre point de départ, dit-il, vous supposez que ces anneaux sont gazeux.

— Je suppose... oui,... c'est-à-dire qu'il me semblait, à cause de la transparence de ce dernier...

— Et c'est précisément parce que ce dernier seul est transparent que vous ne pouvez attribuer cette transparence à un état gazeux, car les autres sont assurément de la même matière que celui-là et ils sont opaques.

— Les croyez-vous donc liquides? murmura M. de Flammermont.

— Vous oubliez que le mouvement se transformerait en chaleur et que, le mouvement venant à diminuer, les anneaux ne tarderaient pas à tomber sur la planète.

Séléna qui, jusqu'alors n'avait pas pris part à la discussion, demanda :

— Mais, pourquoi chercher si loin?... n'est-il pas plus naturel de supposer ces anneaux de la même constitution que la planète même,... c'est-à-dire solides.

Pour le coup, Ossipoff éclata.

— Comment! s'écria-t-il, n'est-ce toi qui parles ainsi, toi que j'ai élevée au milieu de mon laboratoire, entourée de mes livres, de mes instruments, toi qui m'as entendu traiter toutes ces questions, vingt, cinquante, cent fois peut-être!... tu as donc perdu la mémoire?

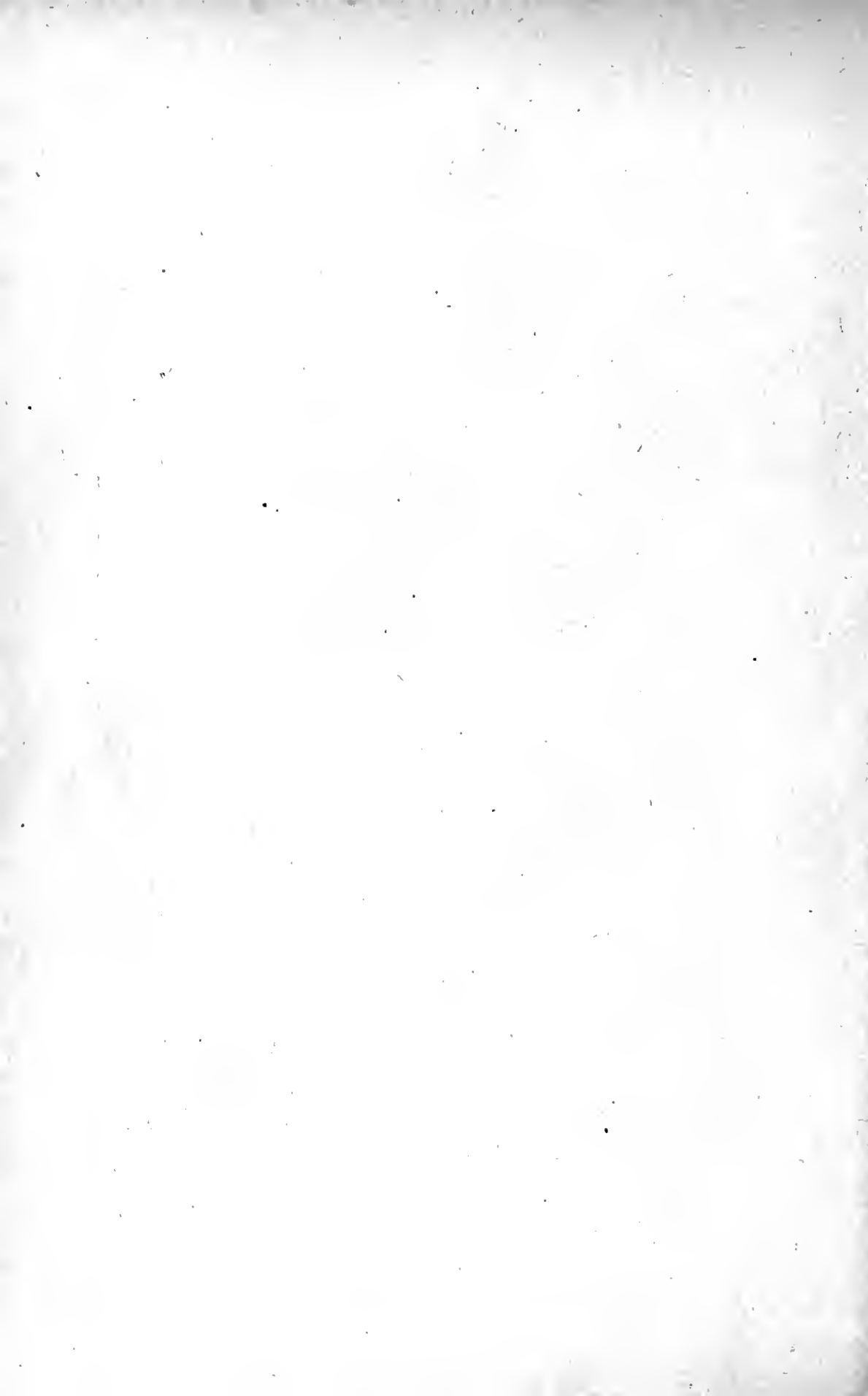
Séléna courba la tête, honteuse; le vieillard poursuivit :

— Mais, malheureuse enfant, si ces anneaux étaient solides, il y a beau jour que les variations constantes de l'attraction de la planète combinées avec celle des huit satellites, les auraient disloqués, pulvérisés, jetés aux quatre coins de l'espace;... et d'abord, elles au-





M. Ossipoff, muni d'une paire d'ailes, comme les anges, et armé d'un télescope. (P. 246.)



raient commencé par les empêcher de se former... Non, ces anneaux sont élastiques — ou ils ne seraient pas.

— Dame! grommela Fricoulet, à moins de les supposer en caoutchouc, je ne vois pas trop comment...

Le vieillard haussa les épaules.

— Vous ne voyez pas comment! répliqua-t-il, cela prouve que la



nature ne vous a pas doué d'une grande dose d'observation et de réflexion... Et si ces anneaux étaient composés d'un nombre infini de particules distinctes, tournant autour de la planète avec des vitesses différentes, selon leurs distances respectives — verriez-vous comment?..

— Oui, je verrais comment ces anneaux ont assez d'élasticité pour se prêter aux exigences des attractions diverses qui les sollicitent,... mais je ne verrais pas comment l'un d'eux peut permettre d'apercevoir le disque de la planète, alors que les autres s'y opposent.

Ossipoff eut un sourire de pitié.

— Pour une raison toute simple : c'est que les deux anneaux extérieurs sont composés de particules en assez grand nombre pour que, serrées les unes contre les autres, ces particules empêchent toute transparence.

— Vous avez réponse à tout, monsieur Ossipoff, déclara Fricoulet, et je me déclare satisfait.

— Si j'ai bien compris, dit Sélénia, ces anneaux seraient comparables, par leur composition, au courant astéroïdal dans lequel nous naviguons?

— Absolument.

— Sauf, fit la jeune fille, que notre agglomération des molécules est toujours en mouvement... tandis que les anneaux...

Ossipoff bondit, la main en avant :

— Pas un mot de plus! s'écria-t-il, tu vas dire une énormité!

Et comme Sélénia le regardait stupéfaite...

— Comment! petite malheureuse! s'écria-t-il, comment voudrais-tu

que ces anneaux se tinssent en équilibre s'ils étaient immobiles?... mais, ce n'est qu'à condition de tourner, et même de tourner plus vite que la planète elle-même, que tous ces astéroïdes dont sont formés les anneaux, arrivent à lutter victorieusement contre l'attraction saturnienne.

— Or, commença Gontran, le globe de Saturne tourne sur lui-même en 10 heures 16 minutes.

— L'anneau intérieur, poursuivit le vieillard, tourne donc sur lui-même en une période qui varie de 5 heures 50 à 7 heures 11; la rotation de l'anneau central s'effectue entre 7 heures 11 et 11 heures 9 et celle de l'anneau extérieur entre 11 heures 36 et 12 heures 5.

Séléna, qui avait baissé la tête, pensive, la releva tout à coup, demandant :

— Mais ces anneaux, quelle est leur origine?

— La planète même; ils se sont échappés de l'équateur saturnien comme s'en sont échappés les satellites... et à proprement parler, ils nous sont une image de la formation des mondes.

— Alors interrogea Séléna, d'où vient que ces corpuscules ont conservé cette forme annulaire, au lieu de se condenser en des globes comme les satellites?

— Parce que les huit satellites, déjà formés avant eux, changent à chaque instant, par leurs révolutions, l'équilibre de ces corpuscules, et s'opposent à tout travail continu d'aggrégation.

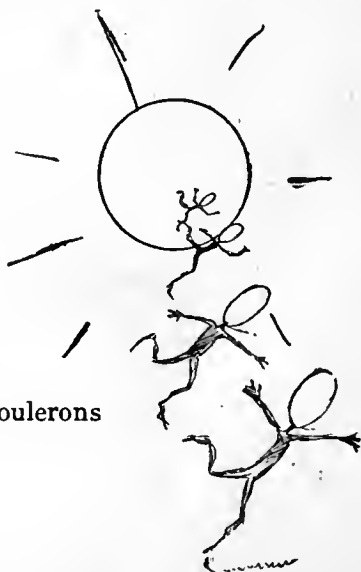
Ossipoff se tut un moment, attendant de Gontran une approbation quelconque; mais le jeune comte, qui fuyait à dessein ce terrain de discussion, avait repris position devant sa lunette et paraissait absorbé dans sa contemplation.

Ce que voyant, le vieillard rejoignit son télescope et reprit la suite de ses études.

Alors M. de Flammermont se pencha à l'oreille de Fricoulet :

— Il est toujours convenu, n'est-ce pas, que nous nous arrêtons sur Saturne? lui dit-il tout bas.

— Avant quarante-huit heures nous foulerons le sol saturnien, répondit l'ingénieur.



— Et, dis-moi, crois-tu que nous ayons chance de rencontrer sur ce monde une humanité quelconque?

— Mon cher ami, répondit l'ingénieur, mes principes, en matière de philosophie générale, me poussent à croire que toute création a été faite dans un seul but : la vie. Supposer que l'Univers céleste soit peuplé d'astres qui sont autant de mondes et que ces mondes soient déserts, est aussi éloigné de mon esprit que l'*Éclair* est, en ce moment-ci, éloigné de notre planète natale.

— Alors, tu crois à une humanité saturnienne?

— Certes, oui; mais ne va pas augurer de ma réponse que nous nous crouverons, là-bas, face à face avec des êtres similaires aux Terriens,... la constitution de Saturne est tellement différente de celle de la Terre que les êtres auxquels cette merveilleuse planète a donné naissance, — que ce soit dans le règne animal ou dans le règne végétal, — que ces êtres doivent n'avoir, avec nous, aucun point de ressemblance; pour moi, je considère la légèreté spécifique des substances saturniennes et la densité de l'atmosphère comme deux causes primordiales pour que l'organisation vitale se soit faite dans des conditions extra-terrestres; c'est pourquoi je ne crois pas possible à l'esprit humain d'imaginer les formes sous lesquelles la vie se sera manifestée.

— Il se pourrait alors, fit observer Gontran, que nous nous trouvions, sans nous en douter, en présence de spécimen de l'humanité saturnienne.

— Cette supposition est absolument logique; admets, pour un moment, que la loi qui régit cette planète soit l'instabilité, qu'à sa surface il n'y ait rien de fixe que cette surface soit liquide, que la planète elle-même n'ait pas de squelette, et que toutes les manifestations de vie soient gélatineuses...

— Cette supposition est du domaine de la fantaisie pure, répondit Gontran.

— Pas autant que tu pourrais le croire, mon cher ami; considère, en effet, que sur ce monde étrange, non seulement les conditions de pesanteur sont tout autres que sur la Terre, mais encore qu'elles varient d'une latitude à l'autre.

— J'ai lu, dans les *Continents célestes*, certains détails sur les Saturniens et leur mode d'existence.



Fricoulet se prit à sourire.

— Ah! oui, dit-il, je me rappelle : les Saturniens seraient des êtres à



corps transparents, au travers duquel on voit circuler la vie; ils ne sentiraient pas le poids de la matière et voleraient, sans air, au sein d'une atmosphère nutritive qui les dispenserait de la grossièreté de l'alimentation terrestre et de ses gros-

sières conséquences.

— O poésie! s'écria plaisamment M. de Flammermont, l'auteur ne suppose-t-il pas aussi que les Saturniens jouiraient, dans un état quasi angélique,

d'une longévité qui rendrait des points à celle de Malthusalem, naissant avec la science infuse et passant leur temps à étudier les mystères des mondes et des cieux.

— Tu as une mémoire excellente, risposta l'ingénieur.

Puis, tout à coup :

— Crois-tu à la métempsychose?

— C'est selon la façon dont tu la comprends.

— Je la comprends comme l'existence sur un nouveau monde, d'un être qui a déjà vécu sur une autre planète...

— Eh bien ?

— Eh bien! j'imagine que, si le Créateur est juste, il doit envoyer dans Saturne l'âme de tous les humains férus d'astronomie...

Et, éclatant de rire :

— Vois-tu d'ici M. Ossipoff, muni d'une paire d'ailes comme les anges et armé d'un télescope.

— Sans compter que de là-bas, on doit jouir d'un panorama féerique... les *Continents célestes* contiennent des détails qui vous font venir l'eau à la bouche.

Fricoulet hocha la tête.

— Eh! eh! fit-il, je ne sais si l'ensemble des suppositions de ton célèbre

homonyme est exact, en ce qui concerne le spectacle céleste auquel assistent les Saturniens; mais je sais que je me métempsycoserais volontiers pour en voir seulement la moitié...

Le jeune comte regarda son ami, doutant qu'il parlât sérieusement.

— Oui, oui, fit l'ingénieur, c'est comme je te le dis.

Puis changeant de ton.

— Mais, malheureux ignorant que tu es, fit-il, songe donc que là-bas, durant l'été, l'anneau apparaît sous la forme d'un gigantesque arc-en-ciel dont le sommet est sur le méridien et dont les extrémités reposent sur l'horizon, à des points également distants du méridien.

— Ce doit ressembler à un gigantesque pont suspendu, dit M. de Flammermont.

— Oui, quelque chose comme le pont jeté par l'ingénieur Eiffel sur le Douro; seulement le pont saturnien, au lieu de mesurer, comme le pont portugais, 166 mètres d'écartement, mesure plusieurs centaines de kilomètres; en outre, au lieu d'être construit en fer, il paraît être bâti en argent, puisqu'il offre, aux yeux saturniens, une teinte assez semblable à celle de la face lunaire.

M. de Flammermont se passa, d'un air gourmand, la langue sur les lèvres.

— Et dire que c'est grâce à nous que M. Ossipoff jouira d'un semblable spectacle; après avoir vu cela, il pourra se consoler de ne pas visiter Uranus et Neptune.

L'ingénieur eut un petit claquement de langue.

— Reste à savoir, murmura-t-il, si nous pourrons le lui faire voir ce merveilleux spectacle.

Gontran regarda son ami tout ébahi.

— Mais, puisqu'il est convenu que nous abordons sur Saturne, objecta-t-il.

— Tout dépend du point où aura lieu notre descente.

— Qu'importe?

— Il importe tellement que si, au lieu d'aborder sur l'équateur, nous abordons dans les parages de l'un ou de l'autre pôle, par exemple, vers le 63^e degré de latitude nord ou sud, bonsoir le pont suspendu!

— Ah! bah!... et pourquoi cela?



— Parce que c'est à l'équateur seulement que les anneaux apparaissent ainsi, semblables à un arc gigantesque, ayant son point culminant le plus large au zénith, et s'abaissant vers l'est et vers l'ouest, en diminuant progressivement de largeur, suivant les lois de la perspective.

Si tu quittes l'Équateur pour aller vers l'un ou l'autre pôle, tu sors du plan des anneaux dont le sommet s'abaisse vers l'horizon progressivement jusqu'à ce qu'il se trouve au même niveau et disparaisse totalement du ciel. Comprends-tu?

— A merveille, c'est simple comme tout; mais alors, ceux des Satur-

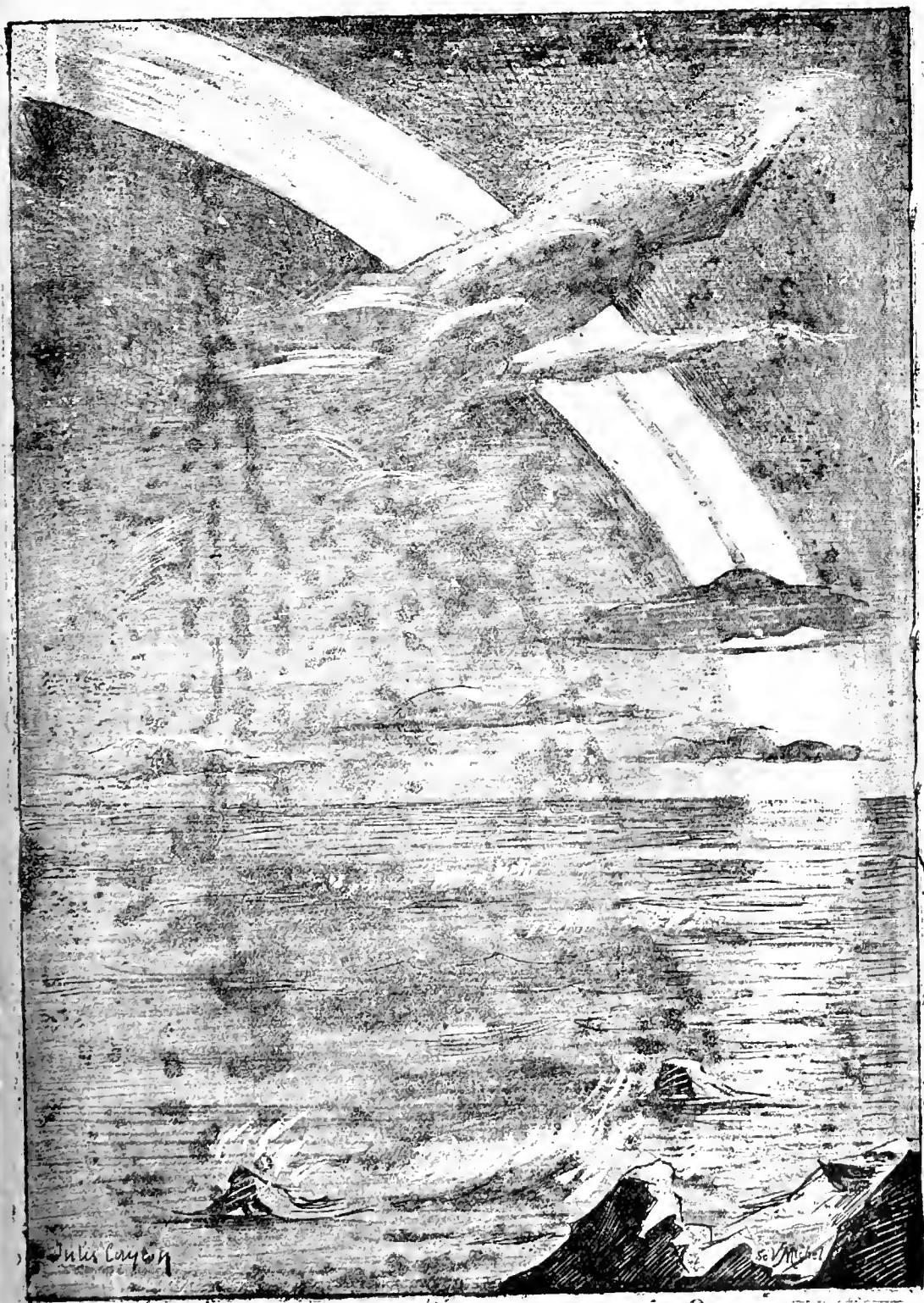


niens qui habitent les régions polaires et que la nature n'a pas doués du goût des voyages, ignorent jusqu'à l'existence de cette merveille?

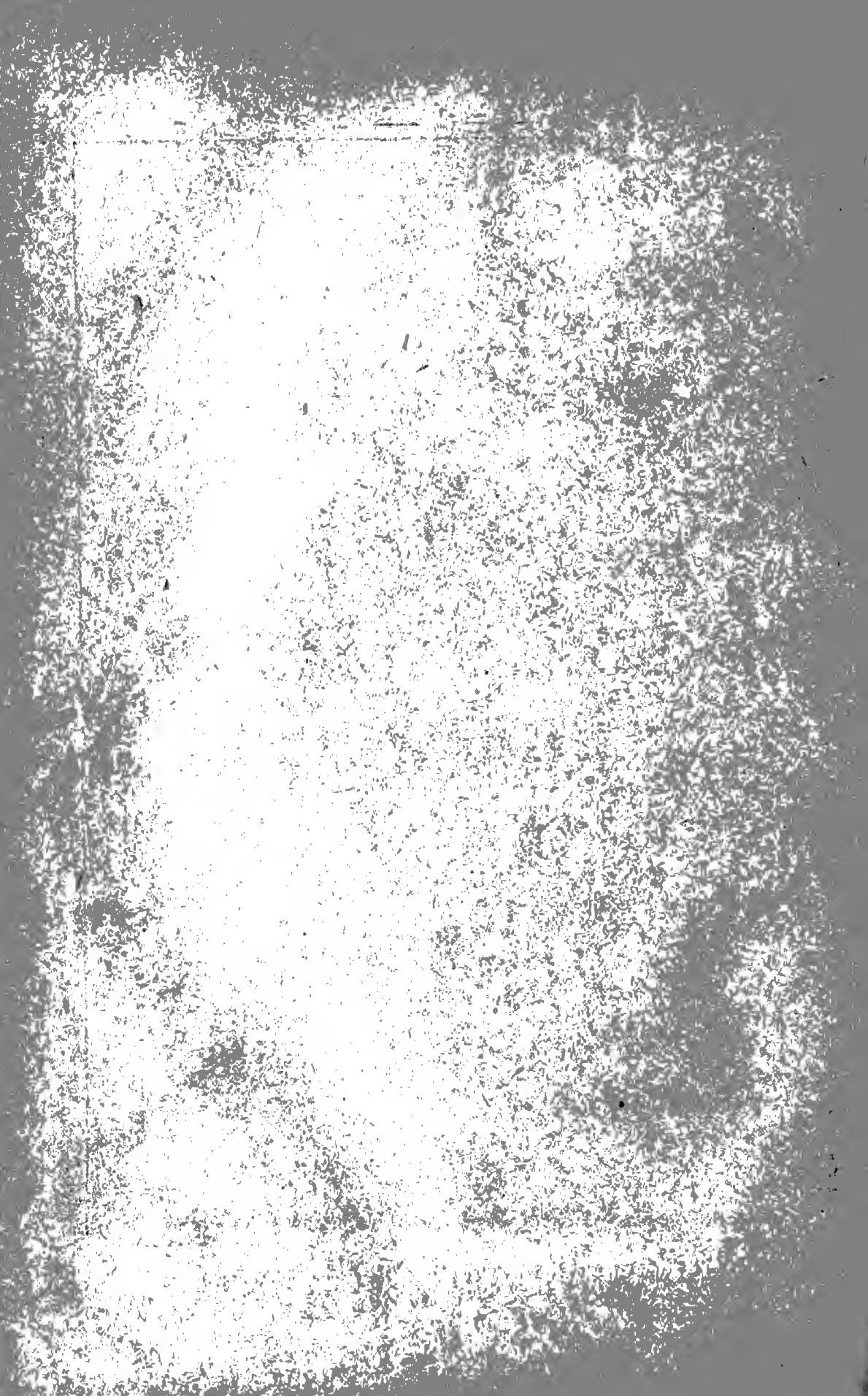
— Bien entendu, et ils se trouvent en savoir moins sur leur propre planète que nous n'en savons nous, placés à un million de lieues de Saturne.

L'entretien se termina là; Fricoulet reprit ses observations télescopiques et Gontran alla s'étendre sur son hamac où maintenant il passait la plus grande partie de son temps.

Quand il s'éveilla, quelques heures plus tard, il vit l'ingénieur debout à côté de lui.



L'anneau apparaît sous la forme d'un gigantesque arc-en-ciel. (P. 147.)



Surpris, il s'élança hors de sa couchette, mais, à sa grande surprise, il tomba lourdement sur le plancher, et son étonnement fut si considérable, qu'il demeura dans la position où il se trouvait, sans même songer à se relever.

— T'es-tu fait mal? demanda Fricoulet.

— Non, balbutia-t-il, mais je me sens lourd comme du plomb, et puis cette chute... mais d'où cela vient-il?

— Tout simplement que pendant ton sommeil nous avons pénétré dans la zone d'attraction de Saturne et que la puissance de cette planète géante se fait sentir sur le fleuve cosmique dans lequel nous naviguons, et sur le morceau de métal qui nous porte. Voilà pourquoi la pesanteur qui était nulle depuis notre départ de Jupiter, est redevenue subitement aussi forte qu'à la surface de la Terre.

— Ah! dit Gontran, encore tout étourdi de sa chute, nous avons pénétré dans la zone d'attraction de Saturne?

— Oui, répondit flegmatiquement l'ingénieur; c'est même à ce sujet que je t'ai éveillé;... nous allons probablement toucher le sol saturnien avec une vitesse de quatorze kilomètres dans la dernière seconde.

— Tu dis! s'exclama Gontran en tressaillant.

— Je dis : quatorze kilomètres dans la dernière seconde.

Ces mots firent, sur le jeune comte, l'effet d'un coup de fouet. Il bondit et considérant son ami avec une inquiétude visible :

— J'espère, dit-il, que tu trouveras le moyen d'atténuer le choc.

L'ingénieur ne put s'empêcher de rire de la mine effarée de M. de Flamermont.

— Tu oublies que nous pouvons faire machine en arrière, répondit-il, et, par conséquent, ralentir notre chute jusqu'à ce qu'elle devienne presque insensible.

Et il ajouta :

— Encore l'espace d'un jour et nous respirerons l'air pur des campagnes saturniennes.

— Campagnes liquides; à t'en croire, riposta Gontran; mais peu m'importe,... du moment que c'est le point *terminus* de notre voyage, je suis décidé à tout trouver charmant.

Fricoulet lui posa la main sur le bras.



— Parle moins haut, lui murmura-t-il à l'oreille; si ce pauvre Ossipoff t'entendait...

— C'est juste,... mais ne m'as-tu pas éveillé parce que tu avais besoin de moi?

— En effet; il devient indispensable, vu notre proximité de la planète, de surveiller attentivement la marche de l'appareil.

— Alors, tu veux que je prenne le quart?

— Dame! tu viens de te reposer,... tandis que moi, je ne te cacherais pas que je me sens très fatigué.

En prononçant ces mots, l'ingénieur se dirigea droit vers le hamac que venait de quitter son ami, tandis que celui-ci, sortant de la cabine, gagnait la machinerie.

Une fois installé devant le moteur, il appliqua son œil au télescope de vigie, saisit d'une main les commutateurs de la machine, et se mit à surveiller attentivement le fleuve blanchâtre au sein duquel l'*Éclair* naviguait depuis tant de mois.

Devant l'appareil, circulant à travers l'espace assombri comme une gigantesque coulée de lave, le fleuve coupait au loin l'orbite de Saturne, pour s'enfoncer ensuite dans les noires profondeurs de l'infini.

N'ayant rien de mieux à faire, et pour se tenir éveillé, Gontran remarqua que le courant astéroïdal englobait tout entière la planète géante, ses multiples anneaux et jusqu'à sa constellation de satellites.

Saturne, maintenant, avait envahi la moitié du ciel de son disque aux teintes bleuâtres, et, malgré lui, le jeune comte ne pouvait s'empêcher d'admirer les évolutions multiples et variées des huit satellites qui passaient et repassaient à l'horizon saturnien, enchevêtrant leurs routes, ainsi que les balles avec lesquelles jouent les jongleurs, pour le grand ébahissement des badauds.

Et l'admiration de M. de Flammermont était si profonde qu'il en oubliait et l'*Éclair* et la mission qui lui était confiée.

Subitement, et sans qu'il s'en aperçût, le ciel s'obscurcit, ou plutôt



prit une apparence laiteuse qu'il n'avait pas eu jusqu'alors, une pluie de feu zébra l'atmosphère saturnienne, en même temps que le courant cosmique parut avoir doublé de compacité.

Le soleil avait encore diminué d'éclat et ses rayons ne donnaient plus qu'une faible lueur que combattait l'irradiation de la planète elle-même.

Mais, tout à son étude des satellites saturniens, Gontran ne remarquait aucun de ces changements surprenants. Autrement, en dépit de son ignorance, il eût eu le pressentiment que quelque chose d'anormal venait de se passer.

— Déjà, fit-il, en entendant entrer dans la machinerie Fricoulet qui venait le remplacer.

— C'est donc bien intéressant ? demanda l'ingénieur.

— Tu vas en juger toi-même, répondit le jeune comte, en abandonnant à regret son télescope.

— Et rien de nouveau ? fit Fricoulet, qui s'approcha pour appliquer son œil à l'oculaire.

— Absolument rien.

Il achevait à peine cette réponse que l'ingénieur, jetant une exclamation stupéfaite, bondit en arrière :

Un coup d'œil lui avait suffi pour constater la brusque transformation de l'horizon sidéral.

— Les anneaux ! s'écria-t-il en secouant M. de Flammermont, où sont les anneaux ?

Tout interloqué par cette brusque et brutale interrogation, le jeune comte riposta :

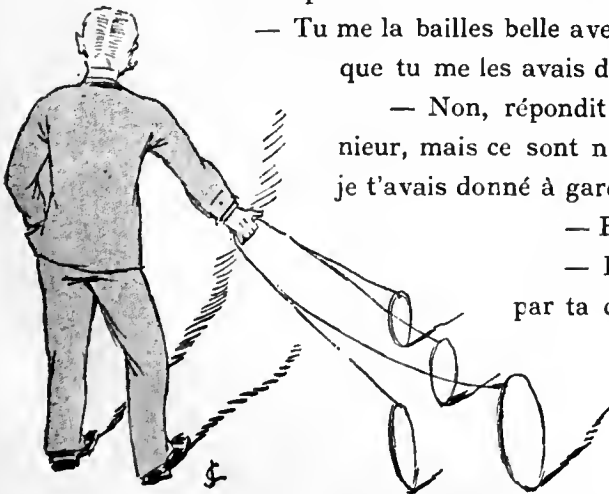
— Tu me la baillies belle avec tes anneaux ! — est-ce que tu me les avais donnés à garder ?

— Non, répondit d'une voix ferme l'ingénieur, mais ce sont nos existences à nous que je t'avais donné à garder ?

— Eh bien ?

— Eh bien ! Dieu veuille que par ta coupable négligence, elles ne se trouvent sérieusement compromises.

Gontran pâlit.



— Que veux-tu dire.
 — Que tu t'es endormi et que, pendant ton sommeil, le wagon s'est égaré.

— Je le jure sur ce que j'ai de plus sacré, riposta gravement Gontran, que mon œil n'a pas quitté un seul instant l'oculaire du télescope.

— Alors, tu n'as pas remarqué ce qui se passait autour de nous ?

Le jeune comte secoua négativement la tête.

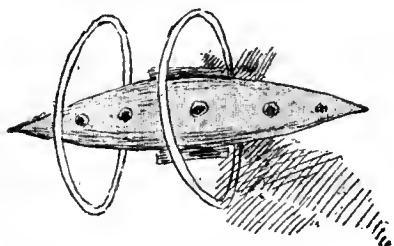
Fricoulet se croisa les bras.

— Sais-tu où nous sommes ?

— Ma foi !... je n'en sais rien.

— Eh bien ! tu as laissé tout simplement l'*Éclair* dévier de la route qu'il devait suivre.

— C'est-à-dire ?...



— Que nous ne sommes plus dans le courant cosmique.

Gontran jeta un cri d'effroi.

— Grand Dieu ! fit-il, ... et où sommes-nous donc ?

— Dans les anneaux de Saturne ! cria l'ingénieur d'une voix furieuse.

Au moment où il prononçait ces mots, Ossipoff apparut sur le seuil de la machinerie.

Il avait le visage tout pâle, tout bouleversé ; ses yeux brillaient d'un feu étrange, et ses lèvres tremblantes balbutaient d'incompréhensibles exclamations...

— Ah ! mes amis, dit-il, mes enfants !

Les deux jeunes gens s'approchèrent du vieux savant, ne comprenant rien à ces paroles.

Il saisit les mains de Fricoulet et les serra avec énergie, en disant :

— Quel bien vous venez de me faire !

— Moi ? riposta l'ingénieur, ébahi.

— Ne venez-vous pas de dire que nous étions dans les anneaux de Saturne ? demanda le vieillard.

— En effet, ... mais je ne comprends pas...

— Comment ! vous ne comprenez pas que de la sorte nous allons pouvoir étudier, dans son ensemble, la configuration de la planète, bien mieux

que nous n'eussions pu le faire, en demeurant dans le courant astéroïdal. L'ingénieur lança à Gontran un regard d'intelligence.

— Eh bien! monsieur Ossipoff, dit-il, ce n'est pas moi qu'il faut remercier.

Et désignant Gontran.

— C'est lui,... oui, c'est lui qui, étant de quart cette nuit, à eu cette excellente idée.

Ossipoff se précipita, prit le jeune homme entre ses bras et le pressa sur sa poitrine, en disant :

— Oh! mon fils,... mon fils!... seul, un savant tel que vous pouvait avoir cette sublime inspiration et l'audace nécessaire pour l'exécuter...

Tout confus, Gontran se dérobait aux remerciements chaleureux du vieillard,

Celui-ci, enthousiasmé, s'écria :

— Ne trouvez-vous pas que ce serait un crime que de passer ainsi à portée de ce monde merveilleux et de n'y point aborder?

Gontran jeta à Fricoulet un regard qui voulait dire : « Eh! eh! ma bévue n'est déjà pas si blâmable, puisqu'elle a pour résultat de faire changer d'avis ce vieil entêté. »

Mais, comprenant que pour mieux engager le vieux savant dans cette voie, le mieux était de lui faire un peu d'opposition, le jeune homme répliqua :

— Certes, mon cher monsieur Ossipoff, ce serait mon plus ardent désir; mais comment ferions-nous pour gagner le sol saturnien, entre les anneaux et la planète?...

— Il existe une atmosphère



dans laquelle nous pourrions naviguer à notre fantaisie, répondit triomphalement le vieillard; ainsi donc rien ne s'oppose à ce que nous mettions un si beau projet à exécution.

— Rien, en effet, répondit Fricoulet, rien, excepté votre propre parole...

Le savant se recula.

— Ma parole! dit-il.

— Oui, répondit l'ingénieur; avez-vous oublié déjà notre dernière discussion au sujet de notre voyage, discussion qui s'est terminée par l'engagement formel, pris par vous, de ne plus nous arrêter sur aucun monde nouveau et de revenir vers notre planète natale en suivant le courant cosmique...

— A moins, dit M. de Flammermont, que vous ne préféreriez faire une halte sur Saturne et regagner la Terre immédiatement après...

— Sans avoir vu ni Uranus ni Neptune? gémit le vieillard.

Fricoulet leva les bras au plafond.

— Ce sont les termes mêmes de votre engagement, répondit-il.

— Mais, puisque nous avons abandonné le fleuve cosmique...

— Baste! dit l'ingénieur, ne vous tourmentez pas outre mesure;... du train dont nous mar-

chons, nous aurons fait le tour de la planète en cinq heures; c'est-à-dire que dans une vingtaine de minutes nous arriverons au point d'intersection des anneaux et du fleuve cosmique...

Il ajouta :

— Au lieu de gémir, vous auriez mieux fait d'employer votre temps à étudier la configuration de la planète.

— Malheureusement, fit Gontran, qui regardait par un hublot, il y a une telle épaisseur de nuages qu'il est impossible de rien distinguer.

Ossipoff, en proie à un désespoir profond, s'arrachait véritablement les cheveux.



— Père, implora Séléna, je vous en supplie, ne vous chagrinez pas ainsi.

— Eh! gémit le vieillard, tu ne peux comprendre cela, toi!... passer si près...

Et se tournant vers Gontran, auquel il lança un regard chargé de reproche.

— Mais vous, un savant! oh! c'est un crime!

M. de Flammermont prit la main de Séléna.

— Voici près de quatre ans que je la délaisse pour l'astronomie... Je trouve juste qu'aujourd'hui l'astronomie cède le pas à l'amour.

Ossipoff courba la tête.

— Allons, dit Fricoulet, qui, l'œil au télescope de vigie, surveillait l'espace, il faut prendre une décision, monsieur Ossipoff : ou brûler Saturne et continuer notre voyage par le fleuve cosmique.... ou bien aborder sur Saturne et nous en retourner directement vers la Terre.

Et il ajouta en consultant sa montre.

— Vous avez cinq minutes pour vous décider.

Le vieux savant hésita, puis, à voix basse, avec un accent plein de regret, il répondit :

— Continuons le voyage!



CHAPITRE XI

FÉDOR SHARP EN VUE



LORS, fit l'ingénieur en jetant sur ceux qui l'entouraient un regard circulaire, alors c'est bien décidé, nous « brûlons » Saturne?

- Oui, déclara Gontran avec fermeté.
- Oui, répéta Séléna d'une voix plus douce, mais non moins assurée.
- Oui, dit à son tour Ossipoff en poussant un profond soupir.
- Et il courut s'enfermer dans sa cabine pour cacher sa rage et son désespoir.

— Pauvre père, murmura la jeune fille en le suivant d'un œil attendri.

M. de Flammermont eut un haussement d'épaules significatif.

— Il est encore temps, dit Fricoulet, de revenir sur notre décision.

— Et sur nos pas, bougonna Gontran.

— C'est ce que je voulais dire.

Séléna secoua la tête.

— Non, monsieur Fricoulet, répondit-elle, poursuivons notre route... puisque c'est



la volonté du plus grand nombre. Elle soupira et s'en fût s'asseoir, toute triste, dans un coin de la machinerie.

— Allons, c'est fait, déclara l'ingénieur en pesant de toutes ses forces sur les commutateurs.

Le véhicule frémit dans toute son ossature et sembla bondir en avant.

— Tu ne crains pas de tout faire sauter ? demanda le jeune comte, un peu ému de la trépidation terrible qui agitait l'*Éclair*.



— Baste ! nous en avons vu bien d'autres, lorsqu'il s'est agi de sortir de l'atmosphère jovienne, riposta insoucieusement l'ingénieur.

Il avait ses regards attachés sur la boussole, tenant d'une main ferme la barre du gouvernail.

— Nous quittons les anneaux, déclara-t-il au bout d'un quart d'heure de silence.

— Alors, tout va bien ? nous sommes en bonne route ? demanda le jeune comte.

Fricoulet ne répondit pas ; penché sur les accumulateurs, il les considérait attentivement, les sourcils froncés et les lèvres contractées d'une façon qui lui était familière lorsque se produisait un incident incompréhensible.

— Gontran ! fit-il d'une voix brève.

Le jeune comte s'approcha.

— Tiens un moment la barre du gouvernail.

Et il alla rapidement vers l'arrière, colla son visage à un hublot et demeura quelques minutes, examinant attentivement le fonctionnement de l'hélice.

Il revint ensuite et pesa de nouveau sur les leviers des accumulateurs.

— Que fais-tu donc ? demanda M. de Flammermont.

— Je cherche à parer aux conséquences de ton erreur d'hier, répondit sèchement l'ingénieur.

— Et ces conséquences... quelles sont-elles ?

— Pendant que nous faisons le tour de Saturne, le gros du bataillon des astéroïdes défilait avec sa rapidité ordinaire,... si bien que les corpuscules, qui nous servent de point d'appui se font plus rares et que, si nous avons tardé seulement de quelques heures, nous nous trouvions dans le vide.

— Alors ? demanda Gontran.

— Alors, tu le vois ; je force d'électricité pour rattraper le temps perdu et rejoindre, si possible, le centre du fleuve cosmique dans lequel nous avons navigué jusqu'à présent.

Puis, voyant que son ami dissimulait avec peine sa formidable envie de dormir.

— Tiens ! tu me fais de la peine, dit-il... va-t-en te coucher.

— Mais, c'est mon tour de quart.

Fricoulet, malgré son inquiétude, se mit à rire.

— Merci bien, fit-il, pour que tu commettes quelque nouvelle erreur, ou que tu t'endormes, le nez sur le levier du gouvernail ; non, je préfère veiller toute cette nuit s'il le faut ; comme cela, je serai certain de la marche de l'*Éclair*.

— Si tu préfères cela, bougoanna le jeune comte d'un ton un peu piqué moi aussi.

Et, sans serrer la main de son ami, il tourna les talons et fut s'étendre sur son hamac où le sommeil ne tarda pas à s'emparer de lui.

Lorsque M. de Flammermont s'éveilla le lendemain, son chronomètre marquait dix heures.

Il se précipita hors de sa cabine, honteux de sa paresse, mais espérant

que les émotions et les fatigues de la veille avaient prolongé dans les mêmes proportions, le sommeil de ses compagnons de voyage.

Quand il entra dans la machine, il trouva Ossipoff et Fricoulet, debout devant l'un des hublots et discutant avec animation.

— Je vous affirme que si, disait le vieillard.

— Je ne nie point la chose, ripostait l'ingénieur, mais je ne puis, en conscience, vous dire que je vois, lorsque je ne vois pas.

A cette réponse, le vieux savant frappa du pied avec impatience et s'écria, en apercevant Gontran.

— Ah! monsieur de Flammermont, vous ne pouvez arriver plus à propos!

Et lui tendant la lunette qu'il tenait à la main.

— Examinez avec soin la constellation de Cassiopée!

Une légère grimace crispa les lèvres du jeune comte.

— Vous voulez, balbutia-t-il, que je...

— Que vous vérifiez, le quel a raison, de M. Fricoulet ou de moi?

L'ingénieur se récria.

— Permettez, mon cher monsieur, fit-il, je ne prétends point que vous ayez tort; je dis seulement que je ne vois pas... Et s'adressant au jeune comte :

— M. Ossipoff, dit-il, prétend apercevoir, dans la constellation de Cassiopée, un astre nouveau, non marqué sur les cartes célestes, et dont il ignore la nature.

— Je ne prétends pas, monsieur, gronda le vieillard, tout rouge de colère, j'affirm



— En ce cas, murmura Gontran, il n'est nullement besoin que je contrôle le bien fondé de votre affirmation.



Et il rendait la lunette à Ossipoff qui la repoussa en disant :

— Permettez : de savant à savant, ces choses-là se font, surtout en astronomie, où l'on est si souvent victime d'illusions d'optique.

Force fut bien au jeune homme d'obéir à l'injonction du vieux savant ; il prit la lunette et, absolument ignorant de la situation occupée dans le ciel par Cassiopée, il braqua son instrument sur un point quelconque de l'espace.

— Je ne vois rien, déclara-t-il hardiment, après quelques instants d'examen.

Ossipoff se mit à ricaner.

— Cela ne m'étonne pas, dit-il, je vous parle de Cassiopée et vous cherchez dans le baudrier d'Orion.

Gontran se frappa le front.

— Je ne sais vraiment où j'ai la tête, murmura-t-il.

Et, tout de suite, il ajouta :

— D'ailleurs, l'oculaire n'est pas à mon point, et je ne distingue que très vaguement.

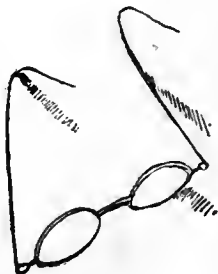
Fricoulet, une fois encore, se dévoua.

— Eusses-tu le grand télescope de l'observatoire de Nice, dit-il en riant, que cela ne t'avancerait pas beaucoup ; là où il n'y a rien, les lunettes les plus puissantes ne peuvent rien faire apercevoir.

Ossipoff lança au jeune ingénieur un regard furieux et, arrachant l'instrument des mains du comte :

— Nous verrons dans quelques heures, grommela-t-il.

Et il reprit sa place au hublot, duquel il lui était permis de contempler, en toute facilité, la fameuse constellation.





Fricoulet retourna à son gouvernail.

— Eh bien ! lui demanda Gontran à voix basse, où en sommes-nous ? Nous avons marché un train d'enfer toute cette nuit et nous avons rejoint la grande marée astéroïdale ; aussi, tu le vois, l'*Éclair* a repris son allure normale.

Le jeune comte se pencha à l'oreille de son ami.

— Et cet astre nouveau qu'il prétend avoir découvert, qu'y a-t-il de vrai là-dedans ?

Fricoulet hocha la tête.

— Je n'en sais trop rien, répondit-il ; on a de si singulières surprises avec ces satanées étoiles.

— Si vous, des savants, vous vous laissez surprendre, comment voulez-vous qu'un ignorant comme moi...

Fricoulet se mit à rire :

— Il y a une chose très simple à faire, dit-il ; rends à Ossipoff ton tablier astronomique.

— Et il me répondra, comme dans le *Chapeau de paille d'Italie* : « Mon gendre, reprenez votre myrte, tout est rompu. »

L'ingénieur fixa sur son ami un regard singulier.

— Franchement, cela te ferait-il grand peine, s'il te rendait ton myrte ?

Gontran coula vers Séléna un regard rapide ; puis, se penchant encore davantage à l'oreille de son ami.

— Ce que c'est que la nature humaine, murmura-t-il ; il y a quelques mois, tu



m'eusses posé cette question que, pour toute réponse, je t'aurais sauté à la gorge!

— Tandis qu'aujourd'hui... répliqua l'ingénieur avec un petit sourire.

— Tandis qu'aujourd'hui, sans être affirmatif...

— Tu es dubitatif, n'est-ce pas? continua Fricoulet.

Et posant sa main sur l'épaule de son ami.

— Mais sois tranquille, ajouta-t-il, avant quelques semaines, tu ne conserveras plus aucun doute à ce sujet et, de toi-même, si cela est possible, tu restitueras ton myrte...

Gontran prit un air offensé.

— Alcide, déclara-t-il, c'est là une chose que je ne ferai jamais; j'ai engagé ma parole et, à moins qu'on ne me la rende... Je suis gentilhomme, mon cher...

— Tu ferais bien mieux d'être astronome, mon vieux, riposta l'ingénieur, car, si je ne me trompe, voici Ossipoff qui va te retomber sur le dos.

Le vieillard, en effet, qui, depuis quelques secondes, donnait toutes les marques d'une agitation extrême, quitta tout à coup le hublot auprès duquel il était installé et, brandissant triomphalement sa lunette, s'écria d'une voix vibrante :

— Victoire... Victoire!... je la tiens!

— Qui ça? demanda Fricoulet.

— Eh! mon étoile, parbleu!... ma planète nouvelle!... celle que j'avais aperçue tout à l'heure, déjà, dans la constellation de Cassiopée et dont vous avez nié l'existence.

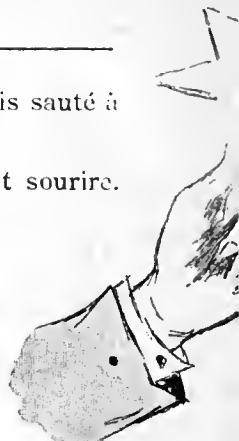
— Permettez, dit l'ingénieur, je n'ai rien nié,... j'ai déclaré, simplement, que je ne voyais pas...

Et s'emparant de la lunette que le vieux savant offrait à M. de Flammermont, il la braqua dans l'espace.

— Quelle est sa situation? demanda-t-il.

— Par XII heures d'ascension droite et 30 degrés de déclinaison boréale, répliqua l'astronome.

Tout aussitôt Fricoulet s'orienta.



Mais, après quelques instants d'observation, il eut un brusque haut-le-corps et murmura :

— Certes, voilà quelque chose de très curieux.

Il quitta le hublot, et courut à une carte céleste pendue à l'une des cloisons de la machinerie; puis, après l'avoir consultée attentivement, il revint au hublot et, de nouveau, examina le ciel.

— Eh bien ! avais-je raison ? demanda Ossipoff en se croisant les bras et en laissant tomber sur l'ingénieur un regard dédaigneux.

— Assurément, répondit Fricoulet, il y a quelque chose, mais quoi ?

— Eh ! que voulez-vous que ce soit, sinon une étoile ?

— Ce pourrait être une planète, déclara Gontran, qui crut prudent de placer son mot dans la conversation.

Le vieillard hocha la tête.

— C'est douteux, murmura-t-il.

— Parce que ?...

— Parce qu'il ne me paraît pas qu'une planète puisse exister au point de l'espace où nous nous trouvons, à une si grande proximité de Saturne.

Ossipoff regardait M. de Flammermont.

Celui-ci crut bien faire en paraissant ne pas partager l'opinion du vieux savant, sans doute pour lui faire supposer qu'il en avait une personnelle.

Il allongea les lèvres dans une moue dubitative.

— Peuh ! fit-il laconiquement.

— Vous en penserez ce que vous voudrez, répondit le vieillard d'un ton un peu sec, comme toutes les fois qu'il rencontrait une contradiction ; quant à moi, je persiste à croire que Saturne eût empêché la formation d'un semblable monde ; en outre, en admettant même qu'il ne s'y fût pas opposé, il y a longtemps que les astronomes connaîtraient cette planète.

— En ce cas, que supposez-vous ?

Ossipoff leva les bras au plafond.

— Jusqu'à présent, je ne suppose rien, ... j'attends...

— Vous attendez ! quoi ?

— Que nous nous soyons assez rapprochés de cet astre pour pouvoir l'étudier plus en détail.

— Voici une idée sage, déclara Fricoulet, et si tous les savants de la



Terre raisonnaient ainsi, il y aurait bien moins de temps perdu en discussions oiseuses.

— Avant quelques heures, nous saurons à quoi nous en tenir, monsieur Ossipoff.

— Si nous les consacrons à baptiser cet astre nouveau, proposa Gontran.

— Voilà une bonne idée, dit Séléna en intervenant.

— Eh bien ! demanda Fricoulet, puisque tu as eu l'idée, c'est à toi qu'il revient l'honneur de désigner le nom dont on va affubler le nouveau-né.

— Ce nom ne doit-il pas être celui du savant qui l'a découvert ?

Ossipoff, tout ému, serra les mains du jeune homme.

— Merci, mon cher Gontran, balbutia le vieillard, mais je n'accepte pas le grand honneur que vous me faites...

Il ajouta avec un sourire :

— Il y a déjà, sur les cartes du ciel, une quantité assez grande de noms difficiles à écrire et à retenir, sans en mettre un de plus ; désignons tout simplement cet astre, et jusqu'à plus ample informé, par une lettre de l'alphabet grec.

— Soit, dit Gontran, va pour *Omicron*.

— Ou *Oméga*, ajouta Fricoulet.

Le vieux savant secoua la tête.

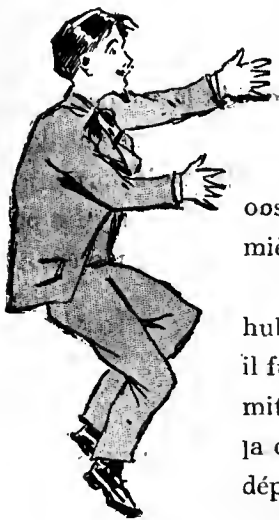
— Cela n'est pas possible, répondit-il ; vous oubliez que des étoiles de cette même constellation de Cassiopée portent déjà ces noms sur les cartes astronomiques.

— C'est juste, observa l'ingénieur.

— Mais rien ne prouve que ce corps brillant appartienne à la constellation de Cassiopée, fit observer Gontran qui en revenait à son idée première.

Ossipoff haussa les épaules et retourna à son hublot ; Fricoulet rejoignit ses leviers ; quant à Gontran, il fut s'étendre dans un coin et les yeux mi-clos, il se mit à rêvasser, tout en sifflotant une réminiscence de la dernière opérette à laquelle il avait assisté avant son départ de la Terre.

Un cri poussé par Ossipoff l'arracha aux douceurs



de son farniente : il bondit sur ses pieds et se précipita vers le savant.

Celui-ci avait le visage tout bouleversé.

— Vous aviez raison, dit-il d'une voix rauque au jeune comte.

— Raison !... moi !... à quel sujet ?

— Au sujet de ce corps nouveau découvert par moi dans la constellation de Cassiopée.

— Il n'existe pas ?... une illusion d'optique ?

— Il existe parfaitement, seulement...

— Seulement ?

— Il n'appartient pas à la constellation.

Le jeune comte eut un sourire victorieux.

— Quand je vous le disais ? s'écria-t-il, ... c'est une planète !

— Jamais de la vie...

— Alors... quoi ?

— C'est un bolide.

Fricoulet et Séléna accoururent et s'écrièrent en même temps.

— Un bolide !

— Qui traverse l'infini et se dirige vers le Soleil.

— Eh bien ! demanda M. de Flammermont, je ne vois là rien qui vous puisse causer une semblable émotion.

— Mais songez donc que c'est la première fois, depuis nos voyages successifs, qu'il nous est donné d'étudier ces corps étranges.

Gontran sentit qu'il pourrait, par une trop grande indifférence, éveiller les soupçons de son futur beau-père : il étendit donc la main vers la lunette en disant :

— Puis-je voir aussi ?

Ossipoff changea l'oculaire de l'instrument.

— Regardez, dit-il après avoir terminé cette petite opération.

L'ancien diplomate commençait à avoir l'habitude des instruments, il régla donc la lunette suivant sa vue et augmenta le grossissement de l'objet encadré dans l'oculaire jusqu'à ce qu'il en distinguât nettement les contours.

Alors, intéressé malgré lui, par le spectacle qui s'offrait à sa vue, il poussa un cri de surprise.

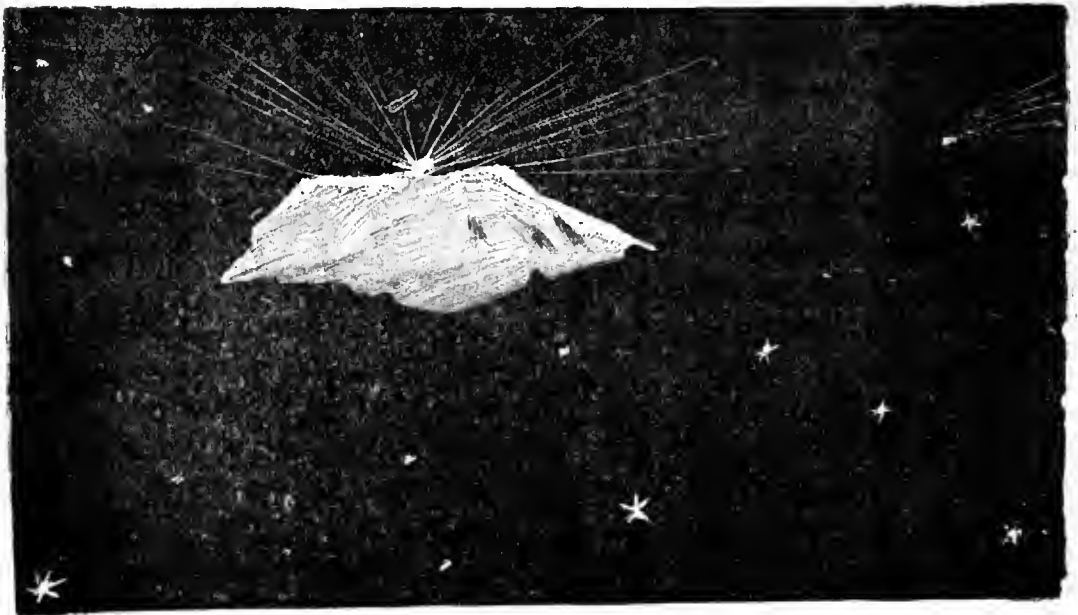
— En effet, murmura-t-il ; ce n'est pas une étoile, ... mais pas une planète non plus, ... c'est un morceau, un débris, ... tiens, vois plutôt.

Et il s'apprêtait à se retirer pour céder sa place à Fricoulet ; mais la main d'Ossipoff, s'appuyant sur son épaule, le maintint immobile.

— Attendez quelques instants encore, dit le vieux savant.

Le bloc rocheux, qui scintillait comme une étoile, sur le fond noir du ciel, pivotait rapidement autour d'un axe qui paraissait fortement incliné et le jeune homme distinguait à merveille les irrégularités de ce polyèdre lancé dans l'infini, comme une flèche.

— Si j'ai bien vu, disait Ossipoff, cet astéroïde doit mesurer, suivant



son grand axe, près d'un kilomètre et demi de large et un kilomètre suivant sa plus petite dimension... n'est-ce pas votre avis ?

— Cela dépend de sa rotation sur lui-même, répondit Gontran.

— Elle est d'une heure et demie,... je l'ai calculée grâce à une tache extrêmement lumineuse qui s'aperçoit presque au pôle boréal.

— Une tache lumineuse ? murmura M. de Flammermont qui écarquillait vainement les yeux.

— Ne la cherchez pas inutilement, répondit Ossipoff,... elle se trouve sur la face actuellement invisible.

— Avez-vous remarqué la rapidité avec laquelle marche ce corpuscule ? demanda Gontran au bout de quelques minutes.

— J'ai calculé que nous nous précipitions au devant l'un de l'autre avec une vitesse de 130,000 mètres par seconde.

— 130,000 mètres ! s'écria Séléna.

— Dame ! ma chère enfant, le calcul est simple à faire ; notre vitesse à nous est de 85,000 mètres, la sienne est de 45,000,... cela nous donne plus le 40,000 lieues à l'heure.

M. de Flammermont s'étant écarté, Fricoulet prit sa place à l'oculaire de la lunette pour examiner, lui aussi, ce monde étrange.

Tout à coup, il poussa une exclamation étouffée.

Ossipoff, qui rédigeait ses observations, releva la tête et demanda d'un ton narquois :

— Auriez-vous fait, par hasard, quelque constatation intéressante ?

L'ingénieur ne répondit pas tout de suite ; il était plongé dans une attentive contemplation.

— Il se pourrait, dit-il enfin avec une légère émotion dans la voix.

— Et quel est votre avis ? fit Ossipoff, toujours narquois... sommes-nous en présence d'une étoile,... d'une planète,... ou d'un bolide ?

— D'un bolide, assurément.

— Ah ! vous me voyez tout joyeux de me rencontrer avec vous,... et, sur la nature de ce bolide, avez-vous quelque opinion ?

L'ingénieur, qui feignait de ne pas s'apercevoir du ton de persiflage qu'employait, pour lui parler, le vieux savant, répondit avec un grand calme.

— D'une nature cométaire.

Le vieillard éclata de rire.

— En vérité,... et pourriez-vous préciser, s'il vous plaît ?

— Qu'entendez-vous par préciser ?

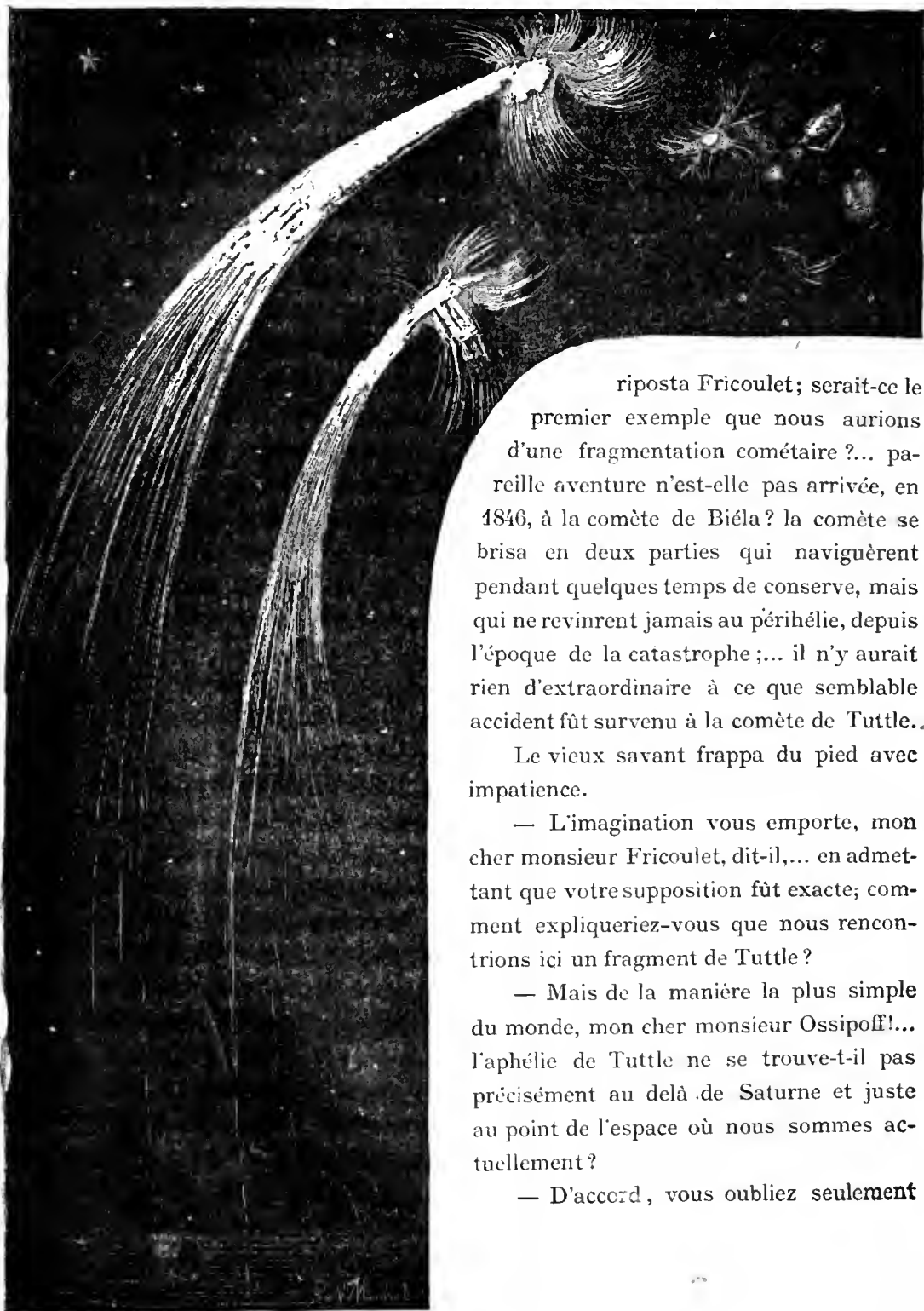
— Mais... indiquer, par exemple, à quelle comète appartiendrait, selon vous, ce fragment ?

— A la comète de Tuttle, répondit l'ingénieur sans hésiter.

Ossipoff haussa les épaules.

— Quoi d'impossible à cela ?





riposta Fricoulet; serait-ce le premier exemple que nous aurions d'une fragmentation cométaire?... pareille aventure n'est-elle pas arrivée, en 1846, à la comète de Biéla? la comète se brisa en deux parties qui naviguèrent pendant quelques temps de conserve, mais qui ne revinrent jamais au périhélie, depuis l'époque de la catastrophe;... il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce que semblable accident fût survenu à la comète de Tuttle.

Le vieux savant frappa du pied avec impatience.

— L'imagination vous emporte, mon cher monsieur Fricoulet, dit-il,... en admettant que votre supposition fût exacte; comment expliqueriez-vous que nous rencontrions ici un fragment de Tuttle?

— Mais de la manière la plus simple du monde, mon cher monsieur Ossipoff!... l'aphélie de Tuttle ne se trouve-t-il pas précisément au delà de Saturne et juste au point de l'espace où nous sommes actuellement?

— D'accord, vous oubliez seulement

que la comète n'y parviendra que dans plusieurs années, la durée de sa révolution étant de treize ans,... elle ne passera à son aphélie qu'en 1890; ce ne peut donc être elle...

Et, certain d'avoir écrasé l'ingénieur sous cet argument sans réplique, Ossipoff enveloppait Fricoulet d'un regard triomphant.

Fricoulet se redressa et regardant le vieillard bien en face.

— Quant à moi, dit-il, sans avoir la prétention de vouloir vous expliquer comment, ni à quel point de l'espace a pu avoir lieu la fragmentation, je vous affirme que c'est bien un fragment de la comète Tuttle que nous avons là sous les yeux.

Ossipoff ricana.

— Une affirmation de vous ou rien, dit-il, c'est à peu près la même chose.

— Et si je vous donnais une preuve?

— Une preuve! fit le vieux savant en écarquillant les yeux,... et laquelle?

— Ce point brillant qui vous a servi à établir la durée de rotation de ce mondicule, savez-vous ce que c'est?

— Quelque pic neigeux, sans doute!...

Fricoulet secoua la tête.

— Erreur, monsieur Ossipoff, erreur, répondit-il, c'est... l'obus que nous avait volé Sharp sur la Lune.

— L'obus! s'écrièrent plusieurs voix.

— Oui, répéta l'ingénieur, l'obus qui nous a servi d'habitation pendant les longs mois que nous avons vécus sur la planète.

Ossipoff s'était précipité vers la lunette et l'avait braquée sur le bolide.

Longtemps il demeura immobile, comme pétrifié, le visage collé à l'oculaire, les membres agités d'un tremblement nerveux.

— C'est vrai, murmura-t-il enfin.

Puis, après un nouveau silence.

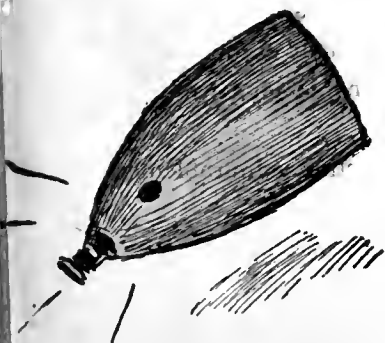
— Mais comment se peut-il faire?

Fricoulet leva les bras au plafond, en signe d'ignorance complète.

— Il suffit que cela soit, répondit-il.

Gontran poussa un cri.

— Mais si l'obus se trouve là, dit-il, il n'y



aurait aucune impossibilité à ce que Fédor Sharp s'y trouvât également Ossipoff eut un haussement d'épaules significatif.

— Il doit être mort depuis longtemps, répondit-il.

L'ingénieur avait sorti son carnet de sa poche et, rapidement, sur une page blanche, avait jeté quelques calculs.

— Je ne sais, dit-il en s'adressant à Ossipoff, si vous avez raison en ce qui concerne le décès — probable, en effet — de Fédor Sharp ; mais, en tout cas, vos calculs sont exacts.

— Avaient-ils donc besoin d'être vérifiés ? demanda railleusement le vieillard.

— Je ne pense pas, ... en tout cas, j'ai pensé, moi, à une chose à laquelle vous n'avez pas pensé, vous !

— Laquelle ?

— C'est que ce bolide coupe notre route en biais.

— Et après ?

— Après !... mais que diriez-vous, s'il nous heurtait au passage ?

— Peuh !... c'est improbable...

— Si peu improbable, mon cher monsieur, que nous sommes, en ce mo-

ment, éloignés de lui de six cent mille lieues et que, comme nous courons l'un sur l'autre, à raison de 460,000 lieues à l'heure, le choc aura lieu dans une heure vingt minutes.

Gontran étouffa un juron, Séléna poussa une exclamation et Ossipoff pâlit légèrement.

— Mais nous serons réduits en miettes ! murmura M. de Flammermont.

L'ingénieur secoua la tête.

— Je crois, plutôt, répondit-il avec un imperturbable sang-froid, qu nous nous en irons en fumée, tout simplement.

Il se frotta les mains et ajouta, avec une satisfaction admirablement simulée :





L'Américain avait entrebaillé la porte de sa cabine. (P. 280.)

— Le mouvement brusquement anéanti et transformé en chaleur fera de nous un petit soleil.

Gontran se tourna vers Ossipoff dont le visage avait repris sa placidité accoutumée :

— Vous avez entendu, monsieur ? demanda-t-il.

— M. Fricoulet a parfaitement raison, répondit le vieillard ; mais il oublie que nous avons un moyen bien simple d'éviter la mort.

— Et ce moyen, dit le comte, c'est ?...

— C'est de ne pas aller au devant d'elle ; répondit l'ingénieur, nous n'avons qu'à stopper et à laisser passer devant nous ce train express dont la rencontre ne laisserait pas que de nous endommager radicalement.

— On peut encore forcer d'électricité et devancer l'astéroïde, suggéra Ossipoff.

— Ce serait dangereux ; les accumulateurs débitent le maximum d'électricité, et nous ne pouvons aller plus vite, déclara l'ingénieur. Le propulseur est lancé à toute vitesse, nous franchissons 80 kilomètres par seconde, soit la largeur de l'Atlantique en une minute, 72,000 lieues à l'heure.

— En ce cas, s'écria Gontran, nous n'avons qu'à faire ce que tu disais tout à l'heure,... c'est-à-dire à stopper.

Ossipoff murmura d'un air résigné :

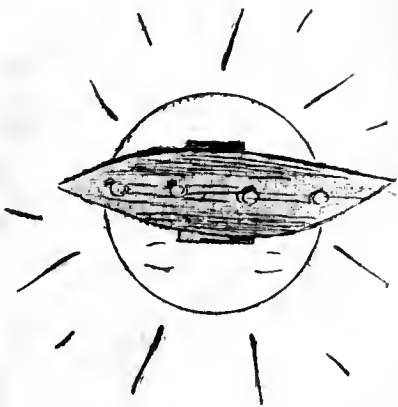
— Stoppons, quoique, cependant, cela m'eût fait un sensible plaisir de m'approcher de ce bolide le plus près possible.

— Au risque de nous casser le nez,... comme une chauve-souris qui s'aplatit contre un mur

— Ou encore de nous transformer en Soleil, reprit gaiement Fricoulet.

— Je ne sais si M^{lle} Sélénia aspire beaucoup au rôle d'étoile, dit le comte, quant à moi, je n'ai aucun goût pour celui que me réserve une rencontre avec Fédor Sharp.

— Alors, dit l'ingénieur,... c'est bien décidé, nous stoppons ?



Il promena un regard circulaire autour de lui, pour interroger ses compagnons.

— Une fois,... deux fois,... trois fois,... ajouta-t-il,... rien ne va plus?... Ah bien! stoppons.

Et pendant qu'Ossipoff, suivi de Séléna et de Gontran, quittaient la machinerie et remontaient sur le carré, Fricoulet se dirigea vers l'ingénieur.

— C'est dommage, dit-il à mi-voix, j'eusse éprouvé un grand plaisir à revoir ce coquin de Sharp,... seulement pour savoir comment il faisait pour vivre...

Penché sur l'appareil, le jeune ingénieur ne s'apercevait pas que, derrière lui, une porte s'entr'ouvrait imperceptiblement.

Cette porte était celle de la cabine dans laquelle était enfermé Jonathan Farenheit.



CHAPITRE XII

UN ABORDAGE DANS L'ESPACE



DEPUIS plus d'un mois, c'est-à-dire depuis sa tentative folle et criminelle pour faire sauter l'*Éclair* et ceux qu'il portait, l'Américain vivait enfermé dans une cabine de l'arrière, où ses compagnons lui portaient régulièrement la dose de liquide nutritif indispensable à sa misérable existence.

Misérable, en effet, que la vie de cet homme, encagé ainsi qu'une bête fauve, respirant à peine, et condamné à ne revoir jamais, avant sa mort, la lumière du Soleil et l'espace étoilé.

En souffrait-il ? C'était peu probable.

Il était tombé dans un état physique quasi-comateux, et il semblait que son intelligence eût sombré dans un anéantissement complet, où ne survivraient que les seuls instincts de la brute.

La plupart du temps, il demeurait accroupi dans un coin — le plus sombre de sa cellule, — il y demeurait des journées entières sans faire un mouvement, comme s'il était mort.

Puis, brusquement, il se levait et arpentait sa cabine à grandes enjambées, marchant sans discontinuer durant de longues heures en poussant

des cris rauques et des gémissements ; après quoi, épuisé par la fatigue de cet exercice inaccoutumé, il se jetait sur son hamac où il restait étendu plusieurs jours de suite, sans faire un geste, sans proférer une parole.

La veille du jour où Ossipoff croyait avoir découvert une nouvelle étoile dans la constellation de Cassiopée, Farenheit avait fait, autour de son logement, une promenade acharnée qui l'avait jeté, au bout de quelques heures, harassé sur son hamac, et il somnolait, lorsque tout à coup le nom de Fédor Sharp, prononcé à quelques pas de lui, derrière la porte de sa cellule, l'avait fait tressaillir.

Il sembla que le nom de son ennemi, frappant soudainement ses oreilles, eût galvanisé son intelligence. Il passa la main sur son front d'un air égaré.

— Sharp ! balbutia-t-il. Sharp !

Ce nom évoquait, dans son esprit, tout un monde de souvenirs ; peu à peu son visage perdit l'expression de bestialité qu'il avait depuis plusieurs semaines, le regard devint moins fixe, moins terne la bouche, continuellement tordue dans un tiraillement nerveux, reprit son immobilité première.

Il se redressa sur son coude et prêta l'oreille.

Pour la première fois, depuis longtemps, il écoutait et il comprenait.

— *By God!* grommela-t-il, que se passe-t-il donc?... il me semble que je m'éveille d'un long sommeil... Si je n'ai point été fou, je n'ai pas dû en être loin.

Les voix, dans la cabine à côté, s'élevaient un peu, et maintenant le bruit de la conversation parvenait presque distinctement à l'Américain.

Tout à coup, il se coula hors de son hamac et rampant sur le plancher, vint coller son oreille contre la porte.



— Oui, murmura-t-il au bout d'un instant, je ne m'étais pas trompé, ils parlent de Sharp,... mais à quel sujet?

Tout à coup un rire muet lui fendit largement la bouche.

— Eh ! eh ! fit-il, ils le voient... il est près de nous.

Et il se frottait les mains l'une contre l'autre avec une évidente satisfaction.

Mais presque aussitôt son visage se rembrunit subitement et ses sourcils se froncèrent.

— *By God!* grommela-t-il, le laisser passer devant!... Nous arrêter! Mais ces gens de l'Ancien continent n'ont décidément pas de sang dans les veines!...

Ses joues tremblaient de colère et un feu sombre brûlait au fond de ses prunelles.

— Ah! *by God!* ajouta-t-il avec un hochement de tête furieux, ils ont peur de mourir!... Comme si l'existence que nous menons depuis plusieurs mois était une existence... Comme si la mort n'était pas cent fois préférable à cette réclusion idiotisante!... et puis mourir en se vengeant... mais c'est vivre en quelques instants tout ce qui vous reste à vivre... Ah! *by God!* non, il ne s'échappera pas, et, dussions-nous...

De nouveau, il se mit à ricaner.

— Oui, oui... continua-t-il d'une voix sifflante, stopper tant que vous voudrez, de peur de culbuter cet honorable coquin!... Vous le culbuterez quand même, et que vous le veuillez ou non, je vengerai, sur la peau de ce misérable, toutes mes tribulations, tous mes déboires...

Il prêta l'oreille, et ses joues, hâves et décavées, se colorèrent d'un flot de sang.

— En Soleil, murmura-t-il, ce Fricoulet dit que nous pourrions nous transformer en Soleil.

Il fit claquer ses doigts avec impatience et grommela :

— C'est cela qui assurerait mon élection à la présidence de l'Ex-centric-Club, si l'on savait, à New-York, que sir Farenheit est un de ces astres devant lesquels les savants de la Terre se pâment d'admi-



ration ! En ce moment, la conversation avait cessé entre les voyageurs, puis Ossipoff ayant quitté la machinerie avec Séléna et Gontran, le silence s'était fait.

C'est alors que l'Américain avait entrebâillé la porte de sa cabine, que l'on négligeait de fermer depuis qu'il était tombé dans cet état comateux qui le rendait inoffensif, et, sans que l'ingénieur s'en doutât, il surveilla tous ses mouvements.

Il le vit s'approcher des appareils producteurs de l'électricité et du système qui composait le moteur, puis consulter attentivement les indications de débit du générateur, calculer la vitesse du propulseur, examiner les divers instruments de précision ; après quoi, il se dirigea vers l'appareil moteur.

Contre des tablettes se trouvaient disposées une série de poignées, se mouvant à la façon de leviers ordinaires.

L'ingénieur repoussa une de ces poignées et abaissa verticalement un levier horizontal qui commandait la distribution de force motrice.

Aussitôt la vibration continue du propulseur dans son tambour diminua d'intensité, alors Fricoulet repoussa successivement toutes les poignées et progressivement le moteur se ralentit jusqu'au moment où il s'arrêta tout à fait.

Après quoi, l'ingénieur donna à l'ensemble de l'appareil un dernier coup d'œil et sortit de la machinerie.

En haut, Ossipoff, l'œil de nouveau vissé à sa lunette, examinait l'astéroïde qui s'avavançait dans l'espace avec une rapidité vertigineuse.

— Eh bien ! mon cher monsieur, demanda Fricoulet, avez-vous fait d'intéressantes découvertes ? demanda l'ingénieur.

— Mon père cherche Sharp, dit Séléna.

L'ingénieur eut un petit sourire.

— Cette recherche est peut-être pré-



maturée, répondit-il; songez que nous sommes à quatre cent mille lieues...

— D'autant plus, dit à son tour Gontran, que la présence de notre obus sur ce caillou n'implique nullement la présence de ce coquin!

— En tout cas, observa Fricoulet, ce doit être un séjour bien singulier que cet astéroïde dont l'équateur mesure à peine trois quarts de lieues de tour...

Il ajouta.

— Si j'ai bien calculé, les méridiens ne doivent pas avoir plus de cinq kilomètres d'un pôle à l'autre.

— Un caillou, quoi! ajouta M. de Flammermont avec dédain.

— Eh! eh! riposta Ossipoff en se retournant vers eux, un caillou qui a une surface de vingt kilomètres carrés et cube plusieurs centaines de mille mètres, est un caillou encore fort respectable.

— Peuh! répliqua le jeune comte avec une moue fort accentuée, la dixième partie de Phobos.

— La millionnième de la Lune, ajouta Fricoulet.

— Pour un homme seul, cela me paraît suffisant, répliqua le vieillard.

Et il reprit ses observations.

— Une chose qu'il m'intéresserait de savoir, dit Séléna, ce sont les moyens employés par Sharp pour prolonger sa misérable existence.

— Au moment où nous avons abandonné la Comète, poursuivit Fricoulet, les soutes du wagon étaient à peu près vides; quant aux réserves d'air respirable, il s'en fallait de peu qu'elles ne fussent épuisées.

— Eh! répliqua le comte, Sharp n'est pas un imbécile, et s'il est là-dessus, c'est qu'il a certainement trouvé le moyen d'y subsister.

Fricoulet éclata de rire.

— Voilà, où je ne m'y connais pas, une vérité de La Palisse: si Sharp n'est pas mort, c'est qu'il a réussi à vivre.

L'hilarité devint générale; l'ingénieur ajouta:

— En ce qui concerne Sharp, je suis entièrement de l'avis de Gontran. Je vais même plus loin, je déclare que c'est un homme supérieur. Malheureusement, si son intelligence est vaste, sa conscience est nulle et ses scrupules sont en raison absolument inverse de ses capacités. Aussi, si dans le cataclysme qui a engendré la fragmentation cométaire de Tuttle, il n'a pas péri, je parierais ma tête qu'il vit encore,... C'est un gaillard énergique et d'un entêtement dont rien n'approche, comme nous avons pu le

constater d'ailleurs... S'il a mis dans sa tête de rejoindre la Terre et de déposer, avant M. Ossipoff, sur le bureau de l'Académie des sciences de Pé-

térsbourg, la relation de ses voyages, rien ne l'en empêchera...

A ces dernières paroles prononcées par l'ingénieur, le

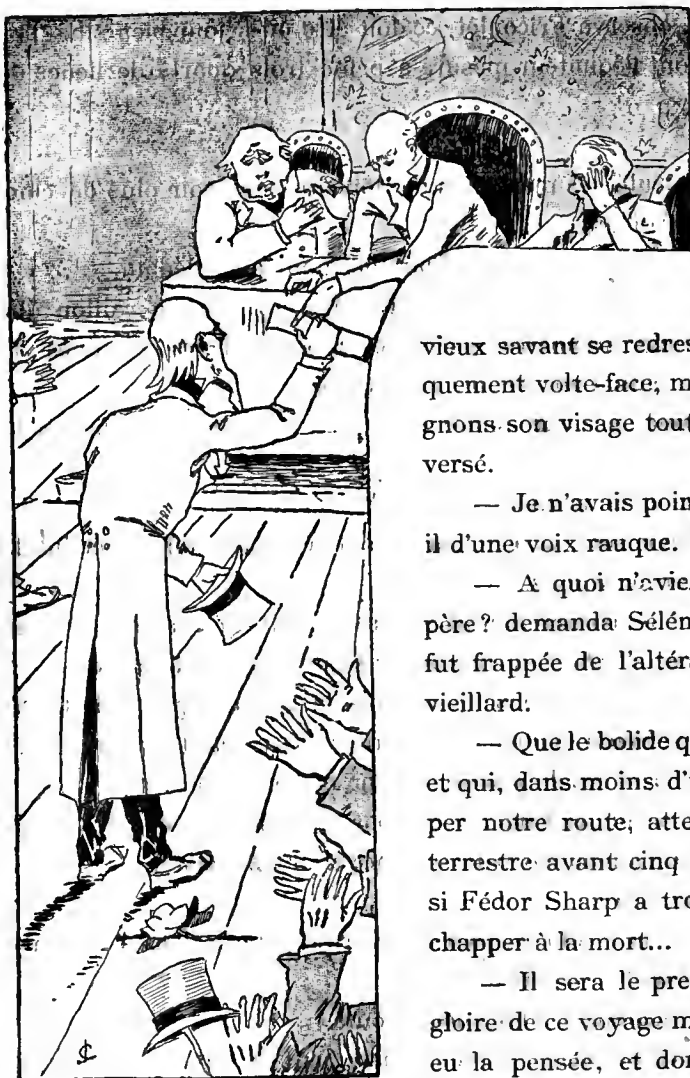
vieux savant se redressa et, faisant brusquement volte-face, montra à ses compagnons son visage tout pâle et tout bouleversé.

— Je n'avais point songé à cela, dit-il d'une voix rauque.

— A quoi n'aviez-vous pas songé, père ? demanda Séléna qui, la première, fut frappée de l'altération des traits du vieillard.

— Que le bolide que nous apercevons et qui, dans moins d'une heure, va couper notre route, atteindra l'atmosphère terrestre avant cinq mois, en sorte que si Fédor Sharp a trouvé le moyen d'échapper à la mort...

— Il sera le premier à recueillir la gloire de ce voyage merveilleux dont j'ai eu la pensée, et dont il m'a volé les moyens d'exécution...



Fricoulet haussa les épaules.

— A cela il n'y avait qu'un remède, dit-il.

— Lequel ?

— Risquer le tout pour le tout et poursuivre notre route; nous heurtions le bolide, c'est vrai, et nous courrions la chance d'être mis en miettes,

volatilisés même, mais nous risquions aussi de disloquer le monticule sur lequel nous supposons notre ennemi, et peut-être la Providence eût-elle permis le triomphe de la justice...

Gontran hocha la tête.

— Tu es bon, toi! murmura-t-il, j'estime ma vie un peu plus que la vaine gloriole terrestre, et je ne donnerais pas le bout de mon petit doigt pour le rapport d'un secrétaire, fut-il aussi perpétuel que tu voudras...

— Cependant, murmura Séléna avec un regard suppliant du côté du jeune comte.

Ossipoff saisit la main de sa fille.

— Brave petite, dit-il, tu te dévouerais, toi, tu te sacrifierais;... mais je serais un monstre d'ingratitude si j'acceptais...

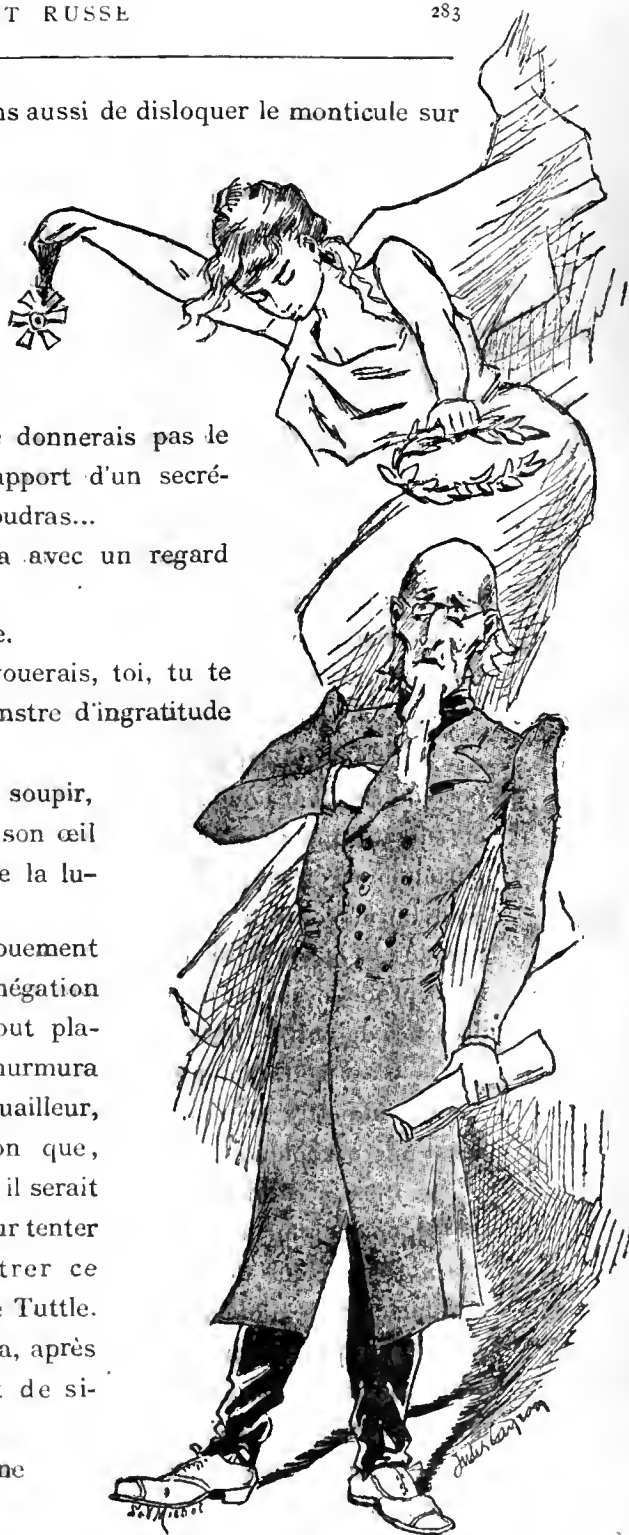
Il poussa un profond soupir, et, se retournant, remit son œil à loculaire de la lunette.

— Dévouement filial et abnégation paternelle tout platoniques murmura Fricoulet gouailleur, le voulût-on que, maintenant, il serait trop tard pour tenter de rencontrer ce fragment de Tuttle.

Et il ajouta, après un instant de si-

lence :

— Il n'y a plus qu'une chose à souhaiter.



— Laquelle?

— Que Sharp ait rendu sa vilaine âme au diable.

— Amen, dit Gontran.

— D'ailleurs, poursuit l'ingénieur, le bolide va passer à une assez courte distance, pour que rien de ce qui se trouvera à sa surface n'échappe aux investigations de M. Ossipoff.

Il tira sa montre.

— Dans quatre heures et vingt minutes, il coupera exactement notre route, dit-il.

— A combien de kilomètres sera-t-il alors? demanda Séléna.

— A huit cents environ, mademoiselle, soit deux cents lieues; la lunette de votre père ramènera cette distance à moins de deux kilomètres.

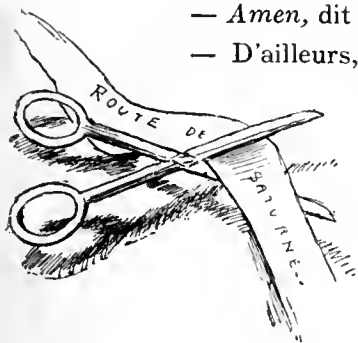
— Pensez-vous que, si Sharp existe, interrogea M^{lle} Ossipoff, il puisse nous apercevoir?

L'ingénieur allongea les lèvres dans une moue dubitative.

— Voilà qui est moins que certain, répondit-il; nous marchons à l'opposé du Soleil et nous nous en éloignons, tandis que le bolide s'en rapproche en suivant une direction absolument contraire. Si nous le distinguons aussi parfaitement, c'est parce qu'il est éclairé en plein par la lumière solaire: pour lui, au contraire, notre appareil se confond avec l'obscurité de l'espace, puisque la face éclairée n'est pas tournée de son côté: Si Sharp est là-bas, il est probable, il est même certain qu'il ne s'est aucunement aperçu de la présence de notre wagon.

— C'est égal, répliqua Gontran en secouant la tête, j'aurai bien de la peine à admettre qu'un être humain puisse exister à la surface d'un corps aussi microscopique.

— Il est certain, fit l'ingénieur, que ce doit être là, pour un être humain, un séjour des plus singuliers et que la vie, sur un si petit monde, ne doit pas marcher sans des particularités étranges. La pesanteur y doit être infiniment plus faible que sur les satellites de Mars; et tu sais cependant s'elle s'y fait peu sentir. Sharp ne doit pas peser, là-dessus, plus de quelques grammes et il doit s'abstenir du moindre mouvement un peu trop brusque, qui l'enverrait en dehors de la zone d'attraction de sa planète. Au besoin, si cette fantaisie le prenait, il pourrait jongler avec le wagon-obus qui lui sert d'habitation.



— Mais pour vivre, il faut respirer, et un morceau de roche tel que celui-là doit manquer totalement d'atmosphère.

— Totalelement! non, mais il doit y en avoir fort peu, aussi, s'il s'aventure hors de l'obus, ne peut-il le faire que casqué d'un respirole.

— Par exemple, dit Séléna, une chose à laquelle je ne pourrais m'habituer, c'est à la courte durée des jours et des nuits.

— En effet, leur durée est à peu près dix fois moindre de celle qu'elle est sur Terre, mais, s'il veut se donner le luxe des nuits et des jours terrestres, rien n'est plus facile à Sharp.

— Ah bah! et de quelle façon?

— En habitant près du pôle, et en se déplaçant au fur et à mesure que la rotation s'accomplit; il a même ce grand avantage de pouvoir régler, à sa fantaisie, la longueur de ses jours et de ses nuits.

Pendant cet entretien, Ossipoff avait gardé le plus profond silence.

— Eh bien! lui demanda tout à coup Gontran apercevez-vous quelque vestige humain?

Le vieillard secoua négativement la tête.

— Tu es par trop impatient, fit alors Fricoulet; nous ne sommes point encore assez prêt;... songe, qu'à cette distance, le bolide ne doit pas mesurer plus de 15 à 20'.

Comme si ces mots l'eussent rappelé à la réalité, le vieux savant s'écria :

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur Fricoulet, l'arc sous-tendu mesure au moins le double.

— Ce n'est pas possible!

— Si vous voulez vous en convaincre par vous-même, murmura le vieillard, un peu piqué quel'on se permit de mettre en doute une affirmation de lui.

Et il s'écarta de la lunette pour donner sa place au jeune ingénieur.

A peine celui-ci eut-il appliqué son œil à l'oculaire, qu'il fit un bond en arrière, en poussant une exclamation de surprise.

— Fichtre! dit-il, voilà qui est singulier.

— Si singulier que cela? demanda Gontran..



— Dame! à moins que je n'aie la berlue... et M. Ossipoff égalemen



Il fouilla dans sa poche, prit un micromètre qu'il ajusta à l'instrument et dit à M. de Flammermont :

— Mets-toi là, vise le bolide, et fais jouer la vis du micromètre.

Au bout de quelques minutes, Gontran s'écarta en disant :

— C'est fait...

Fricoulet examina le micromètre et son visage, soucieux déjà, se rembrunit davantage encore.

— Trente-trois minutes, dit-il.

— Eh bien! demandèrent ses compagnons?

— Je n'y comprends rien, j'ai fait machine en arrière, et la force du moteur neutralisant la force du courant, nous maintient immobile dans l'espace, en sorte que ce bolide, marchant avec une vitesse normale devrait être à 200 kilomètres encore de nous,... or, le micromètre marquant 31', il en faut conclure que nous ne sommes séparés que par une distance moitié moindre de celle qui devrait exister.

Il réfléchit quelques secondes et murmura :

— C'est absolument comme si le moteur fonctionnait à toute vitesse.

— Peut-être, insinua M^{lle} Ossipoff, vos calculs sont-ils faux?

— Qu'entendez-vous par là, mademoiselle?

— J'entends que, peut-être, le bolide marche plus rapidement que vous ne l'aviez établi tout d'abord.

Le vieux savant secoua la tête.

— Si les calculs avaient été faits par M. Fricoulet seulement, dit-il, on pourrait mettre en doute leur exactitude...

— Mais du moment que vous les avez contrôlés,... ajouta l'ingénieur, aucune erreur ne peut s'y être glissée; *l'errare humanum est* ne vous est pas applicable.

Alors, Gontran qui, de nouveau, avait appliqué son œil à l'oculaire s'écria :

— Si les calculs sont exacts et si l'on fait bien machine en arrière, il se produit un phénomène inexplicable.

Et il ajouta d'une voix un peu émue :

— Le bolide a grossi prodigieusement depuis cinq minutes, il semble que nous nous précipitions dessus.

Un éclair de joie passa dans la prunelle d'Ossipoff.

— Si cela pouvait être vrai ! murmura-t-il entre ses dents, nous aurions au moins la chance d'empêcher ce misérable Sharp d'arriver avant nous sur Terre et de déflorer la gloire qui nous attend...

Mais secouant la tête.

— Hélas ! ajouta-t-il avec un accent de regret dans la voix ; nous sommes certainement victimes d'une illusion d'optique.

— Vous êtes, en vérité, d'un égoïsme féroce, mon cher monsieur Ossipoff, gronda Gontran :... pour satisfaire votre futile amour-propre de savant, vous préférez nous briser les os !...

Séléna, qui s'était approchée d'un hublot, joignit les mains dans un geste terrifié.

— Messieurs, implora-t-elle, c'est effrayant !... monsieur Fricoulet, ... mon père, ... je vous en supplie, sauvez-nous, sauvez-moi !...

Et se précipitant vers son père, elle l'enlaça de ses bras, gémissante et tremblante.

— J'ai peur, ... j'ai peur de mourir !...

M. de Flammermont, ému par cet appel désespéré de sa fiancée, s'élança hors de la cabine et, se précipitant par la petite échelle qui reliait l'un à l'autre les deux étages du véhicule, arriva à la porte de la machinerie.

Il voulut l'ouvrir, elle résista.

— Morbleu ! gronda-t-il, que se passe-t-il donc ?

Il fit un nouvel effort qui rencontra la même résistance.

Alors, comme un éclair rapide, une idée subite traversa la cervelle du jeune homme.

— C'est ce damné Américain, murmura-t-il



Puis se ruant contre la porte avec toute la violence du désespoir, il tenta de l'enfoncer.

Mais la cloison de lithium ne bougea pas ; Gontran ne fit que se meurtrir inutilement.

— Farenheit ! rugit-il, Farenheit.

De l'autre côté de la porte, une voix calme demanda.

— Que me voulez-vous ?

— Ouvrez... au nom de Dieu !... ouvrez sans perdre un instant.

Farenheit eut un sourire moqueur.

— En vérité ! fit-il, vous êtes si pressé que cela ?

— Sir Jonathan, je vous en supplie, écoutez-moi !... comprenez-moi, il y va de votre vie,... de notre vie à tous... ouvrez, ouvrez ! vous ne savez pas que chaque minute de retard nous rapproche de la mort !

Gontran eut un cri de désespoir.

— Je ne sais qu'une chose, c'est que chaque minute nous rapproche de ce gredin de Sharp !

— Ah ! gronda-t-il,... nous sommes perdus !... sa folie n'a pas cessé !

— Pardon, riposta très flegmatiquement Farenheit, je ne suis plus fou,... j'ai parfaitement compris que ce misérable qui, après m'avoir volé, a tenté de m'assommer, que ce gredin de Sharp est près de nous et je veux le rejoindre...

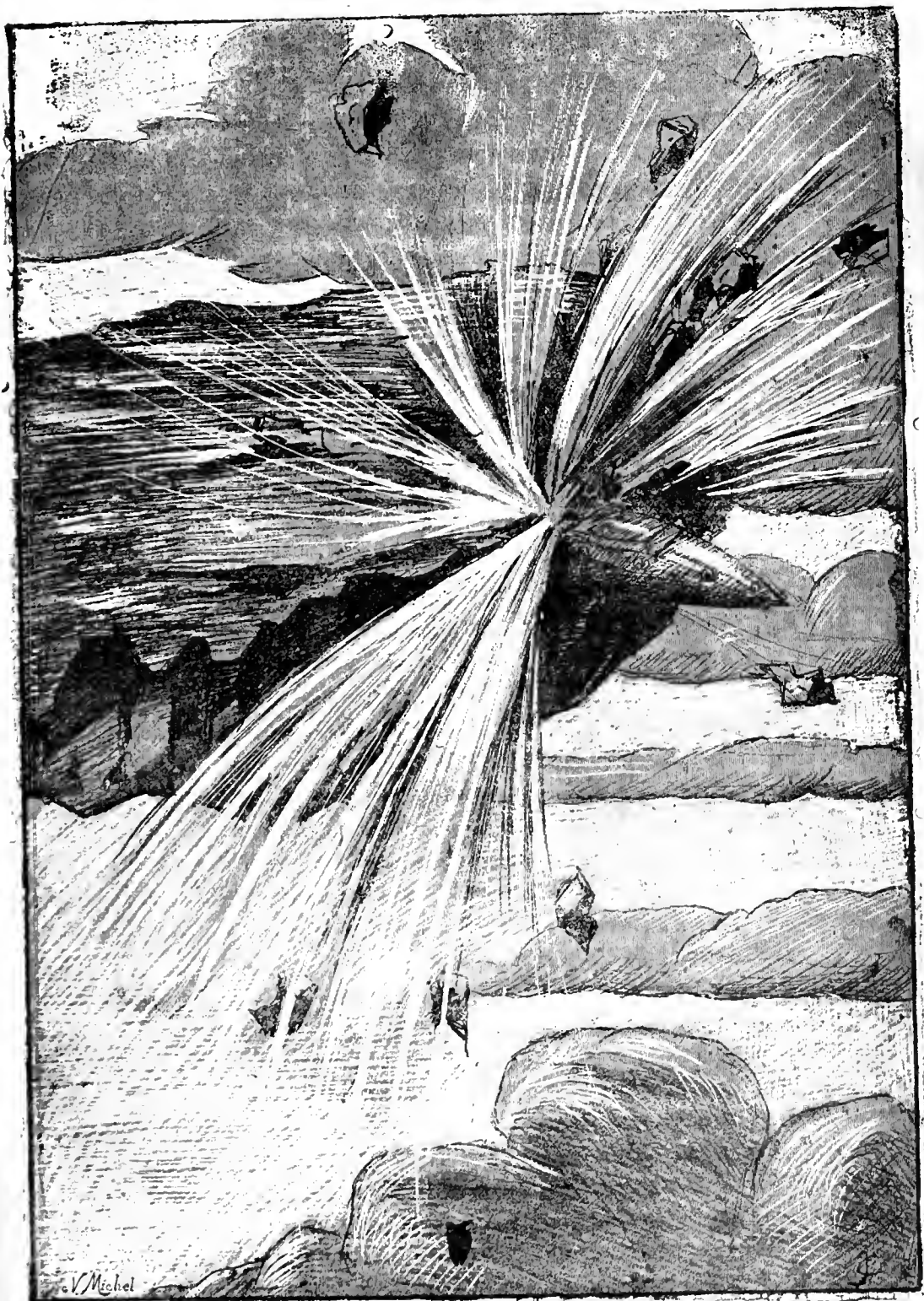
— Mais vous n'y pensez pas,... si vous avez entendu cela, vous avez entendu également que nous serions brisés, si l'*Éclair* venait à se rencontrer avec ce bolide ! et d'ailleurs, rien ne prouve que Sharp s'y trouve,... vous risquez donc votre vie,... la nôtre, pour une vengeance chimérique... et d'ailleurs, cette vengeance, vous n'avez plus le droit de l'exercer, nous avons pardonné...

— Vous peut-être, répliqua Farenheit,... mais moi, non pas...

Gontran ne savait plus quel argument invoquer.

— Sir Jonathan ! implora-t-il, sir Jonathan,... ouvrez, je vous en conjure,... le bolide est à moins de quarante lieues de nous,... chaque mi-





Au même instant, un craquement formidable se fit entendre, secouant, à le briser,
le wagon de lithium. (P. 293.)

nute écoulée nous rapproche de deux lieues, au nom du ciel, ouvrez...

— Ce serait au nom du diable que je n'ouvrirais pas, répondit l'Américain.

En ce moment, Fricoulet et Ossipoff, étonnés de la longue absence de M. de Flammermont, apparurent en haut de l'escalier.

— A moi, Fricoulet ! à moi ! cria Gontran... Farenheit a fermé la porte de la machinerie.

— C'est lui qui a touché aux leviers ! hurla l'ingénieur.

Et, en deux bonds il fut près de son ami.

— Mais il faut enfoncer la porte, dit-il.

— Enfoncer, riposta Gontran... je l'ai tenté.

L'ingénieur regardait autour de lui, semblant chercher un instrument quelconque, ... un outil, ... mais rien.

Tout à coup, il poussa un cri de joie, tira son revolver et, ajustant les gonds, fit feu successivement trois fois...

— A nous, maintenant, cria-t-il.

Et il se rua, en même temps que Gontran, sur la porte qui, cédant sous le choc, se rabattit brusquement dans l'intérieur de la pièce.



Farenheit avait bondi en arrière et se tenait devant le moteur, replié sur lui-même, les poings en avant, prêt à repousser celui qui oserait s'avancer.

— Gontran !... monsieur Fricoulet, cria M^{lle} Ossipoff, restée seule dans la pièce du haut... hâtez-vous !... hâtez-vous !... le bolide se précipite sur nous !...

Et, véritablement affolée, elle cria d'une voix étranglée :

— Au secours !... au secours !...

Il est, dans la vie, certains moments critiques, où la parole est inutile pour communiquer la pensée, un regard suffit.

Ce regard, Fricoulet le jeta sur Gontran et sur Ossipoff ; puis, il se précipita sur l'Américain.

Celui-ci l'attendait et, tandis que sa main gauche empoignait l'ingénieur par le collet de son vêtement, le poing droit se levait et terrible comme u

maillet, s'abattait. Mais Fricoulet, entre autres qualités physiques, possédait une étonnante souplesse; d'un mouvement du torse, il évitait le coup qui allait lui fracasser le crâne et aussitôt, avant que le poing se fut relevé, il s'y cramponnait des deux mains.

A ce moment, Ossipoff arriva à la rescousse et se suspendit au bras gauche, pendant que Gontran, passant lestement derrière l'Américain, lui jetait au cou sa ceinture de cuir et lui faisait le « coup du père François » si connu des voleurs à la tire; c'est-à-dire qu'il se suspendait de tout son poids au licol improvisé.



L'effet fut instantané, un flot de sang empourpra le visage de Farenheit, les yeux semblèrent sortir de l'orbite, la bouche se tordit, écumante.

D'un effort surhumain, il envoya rouler, à l'autre bout de la pièce, Ossipoff et Fricoulet; mais étranglé, à demi asphyxié, il dressa ses bras au-dessus de sa tête, battit l'air désespérément, comme cherchant quelque point d'appui auquel se raccrocher, puis ses genoux se dérobaient sous lui, il s'abattit en arrière, râlant.

Fricoulet, qui s'était relevé, enjamba le corps de l'Américain, arriva au moteur et abattit les leviers; toute trépidation cessa aussitôt.



— Il était temps, dit-il.

Gontran et Ossipoff avaient étendu Farenheit sur son hamac, et, après lui avoir enlevé la courroie qui l'étranglait, s'occupaient à lui faire reprendre connaissance.

— Mon cher Gontran, dit l'ingénieur en souriant, toutes mes félicitations... ton coup du père François nous a sauvés !

En ce moment Séléna arriva toute défaillante :

— Nous sommes perdus, gémit-elle, ... le bolide est sur nous !

Gontran se précipita vers un hublot.

— Tonnerre ! gronda-t-il.

En ce moment, par les hublots, la lumière que reflétait l'astéroïde entraînait à flots dans la machinerie, jetant des panaches bleuâtres, d'un sublime, mais sinistre effet.

Le rocher semblait se précipiter avec une rapidité vertigineuse sur l'*Éclair* qui, bien qu'ayant son moteur arrêté, tremblait dans toute son ossature, comme aspiré par un souffle de géant.

Fricoulet ne perdit pas la tête : il bondit vers le moteur et mit les leviers sur la marche en arrière, forçant d'électricité pour que le véhicule pût tenir tête un instant au courant astéroïdal qui l'emportait.

— Si nous pouvons demeurer immobiles pendant deux minutes, cria-t-il, nous sommes sauvés !

Anxieux, immobiles à leur place, se regardant avec des regards pleins de terreur, les Terriens attendaient.

Mais l'élan du véhicule était trop grand pour pouvoir être enrayé par la manœuvre désespérée de l'ingénieur.

Comme ces papillons qui, pendant les soirées d'été, pénètrent par les fenêtres dans les appartements éclairés et viennent, dans une course folle, se brûler les ailes à la flamme des bougies et des lampes, l'*Éclair*, emporté dans une vitesse vertigineuse, se précipitait à travers l'espace, sur la masse rocheuse qui l'attirait.

— Perdus ! dit Fricoulet, qui avait jeté un rapide coup d'œil au dehors.

Au même instant, un craquement formidable se fit entendre, secouant à le briser, le wagon de lithium : les ferrures des cloisons volèrent en éclats, le moteur et le générateur furent projetés dans toutes les directions et les Terriens, renversés par la violence du choc, demeurèrent étendus sur le plancher métallique, sans mouvements, peut-être bien sans vie.

Pendant une seconde, une lumière étrange, totalement différente de celle rayonnée par le bolide éclaira le wagon ; puis, brusquement, sans transition, comme un rideau qui s'abaisse, la nuit se fit, intense, absolue,



la nuit de la mort et du néant, en même temps qu'une odeur singulière envahissait la machinerie.

Durant plusieurs minutes, un silence profond régna dans la cabine; puis, un bruit imperceptible se fit entendre : c'était comme le grattement d'une allumette que l'on frotte contre un corps dur; enfin, une faible lueur rompit l'obscurité et Fricoulet apparut, étendu sur le sol, le buste relevé



sur une main, l'autre main dressée au-dessus de sa tête et brandissant un bâton de magnésium.

— Ah! ah!... balbutia-t-il d'une voix pâteuse, après avoir jeté autour de lui un regard circulaire, tous ces gens-là paraissent bien malades!

Il fit un effort et réussit à se mettre sur ses pieds.

— Pourvu, ajouta-t-il, en se trainant le long des cloisons, que l'*Éclair* ait pu résister!... mais, d'abord, où sommes-nous?

Il s'approcha d'un hublot, mais il eut beau écarquiller les yeux, il ne vit que du noir... rien que du noir... le noir le plus prodigieux qu'il eût jamais aperçu...

— Étrange! murmura-t-il laconiquement.

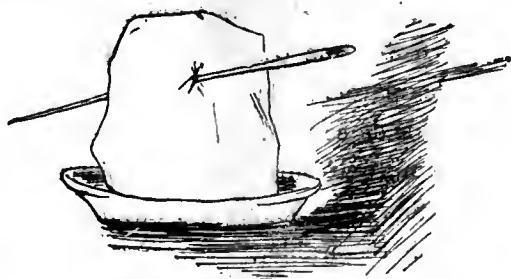
Il porta les mains à son front, chancela, s'appuya contre une paroi.

— On étouffe ici,... balbutia-t-il... l'air ne manque pas,... mais on se croirait dans un four...

Intrigué et poussé par son naturel investigateur, il revint au hublot, fit flamber une nouvelle allumette, l'approcha tout contre la vitre et recula tout surpris en constatant, au dehors, une sorte de scintillement produit par la lumière sur des corps paraissant appartenir au règne minéral ou végétal.

Quelques secondes de réflexions suffirent à l'ingénieur pour approfondir ce mystère.

— Parbleu! fit-il, l'*Éclair*, emporté par sa prodigieuse vitesse, aura donné de l'avant contre le bolide et aura perforé sa masse friable, sans doute, comme une aiguille pénètre dans une motte de beurre, seulement...



Fricoulet n'acheva pas sa phrase : mais il fit entendre un Brrr! singulier qui eut certainement communiqué quelques appréhensions à M. de Flammont, s'il eût été en mesure d'entendre quoi que ce fût.

L'ingénieur hocha la tête.

— Malheureusement, murmura-t-il, notre force n'a pas été suffisante pour nous faire traverser de part en part le bolide sur lequel chevauche ce coquin de Sharp et nous nous trouvons ensevelis dans sa masse, ni plus ni moins qu'un fossile antédiluvien.

Il eut un ricanement qui n'avait rien d'humain, et ajouta :

— Cette fois, nous sommes bien perdus.

Il se reprit et poursuivit, avec un regard jeté sur ses compagnons :

— Quand je dis nous, j'ai tort, car ceux-là me paraissent avoir déjà accompli le grand voyage... donc, je suis...

Il s'interrompit, se toucha le front du doigt et murmura :

— Mais comment se fait-il que je n'aie pas suivi leur exemple?... un méchant génie m'aurait-il condamné à vivre éternellement ici, en compagnie de ces cadavres?... que je suis bête!... est-ce que ça existe, les génies?... non, il n'y a pas de miracles, il n'y a que les conséquences naturelles de faits...

Il s'interrompit, se traina jusqu'à Ossipoff qui se trouvait être le plus près de lui, posa la main sur sa poitrine; le cœur du vieux savant battait d'une façon normale.

L'ingénieur examina successivement Gontran, Séléna, Fahrenheit.

Tous les trois semblaient, comme le vieillard, dormir d'un sommeil calme et paisible.

— Ça, c'est trop fort! s'exclama Fricoulet,... mais comment font-ils pour respirer?

Alors, seulement, il constata la singulière odeur qui régnait dans la machinerie.

— Ah! ah! fit-il, voilà qui est bizarre!

Il frotta une troisième allumette, la dernière, et inspecta minutieusement les parois de la cabine.

L'une de ces parois, celle de la soute où se trouvait emmagasiné le liquide nutritif emporté de la planète Mars, avait, dans sa partie supérieure, une large fissure qui faisait communiquer cette soute avec le réservoir d'air respirable..

L'ingénieur laissa échapper un petit rire.

— Parbleu! fit-il, nous sommes dans une atmosphère nutritive, et nous allons vivre, respirer et manger par la peau, jusqu'à ce que...

Il s'arrêta, se saisit la tête à deux mains et balbutia :

— Eh! eh! que me prend-il donc?... on dirait que j'étouffe!... est-ce que je m'en vais faire comme ces braves amis?... est-ce que...

La voix lui manqua, il tomba sur les genoux, la face légèrement convulsée, les membres agités dans un tremblement nerveux.

Néanmoins, par l'horreur instinctive des moribonds pour les ténèbres, il tenait, dans ses doigts crispés, l'allumette de magnésium, dont la lueur vacillante jetait une clarté sinistre.

Mais, bientôt, Fricoulet n'eut même plus la force de se tenir sur les genoux, il tomba à la renverse et lâcha l'allumette qui continua de brûler.



Au milieu de plaines, dont le sol moins aride se veloute en une mousse d'un vert sombre (P.302.)

sur le plancher, éclairant, comme un cierge funéraire, la machinerie de l'*Éclair*, semblable à un caveau emportant, dans les profondeurs sidérales les cadavres des hardis explorateurs des contrées planétaires.



CHAPITRE XIII

OU FÉDOR SHARP A PLUS DE CHANCE QU'IL NE MÉRITE



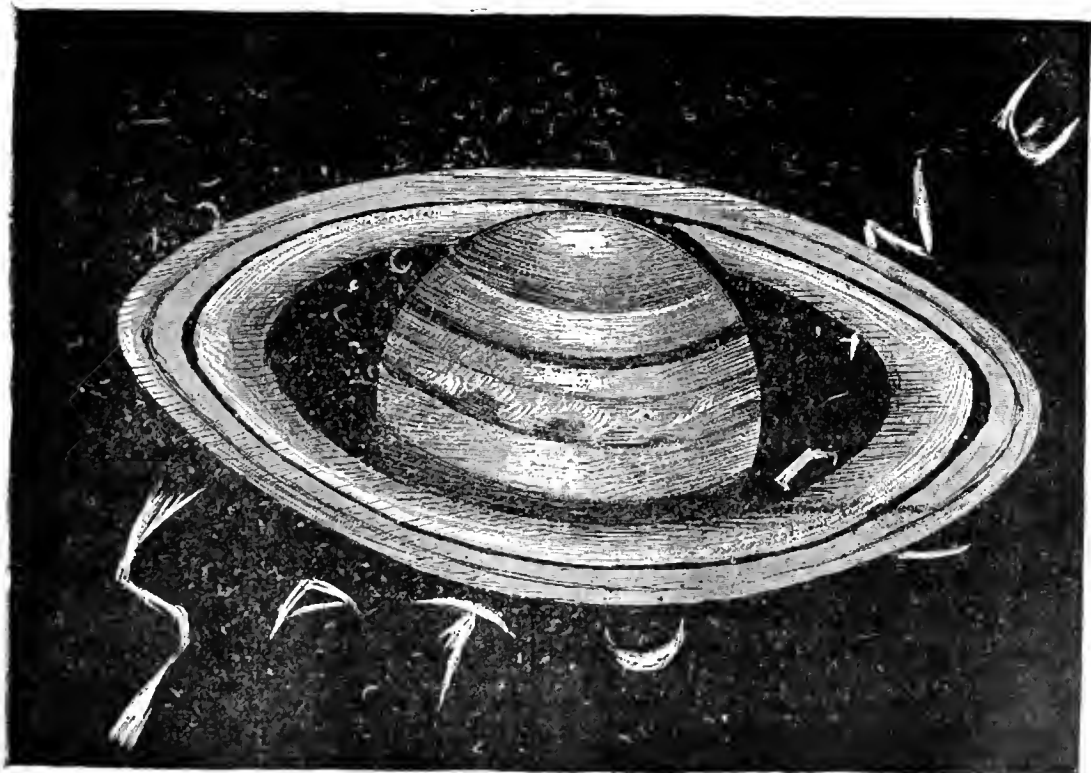
la surface du bolide, dans l'ombre vague qui enveloppe ce mondicule, un être étrange se meut, lentement, péniblement, rampant sur le sol qu'il inspecte minutieusement.

Courbé en deux, difforme, gonflé comme ces bons-hommes de baudruche que lâchent les aéronautes, pour la plus grande joie des badauds de fêtes foraines, cet être paraît avoir des formes humaines : ses jambes, longues, sont couvertes de guenilles ; les bras, longs également, sont terminés par des mains aux doigts osseux : l'une tient une lampe bizarre — petite ampoule de verre dans laquelle brille une blanche, étincelante lumière, semblable à une étoile — l'autre se crispe sur un levier d'acier, qui paraît servir à assurer la marche de cet être innommable.

Est-ce un homme?... fait-il partie de cette humanité bizarre dont l'imagination des poètes et la philosophie des penseurs se sont pluës à peupler ces mondes étincelants, qui parsèment l'azur profond des cieux ?

Il va, vient, s'arrête, repart, pour s'arrêter plus loin encore, il se meut sans bruit et ses pieds, qui semblent ne pas toucher le sol, n'éveillent aucun écho dans le froid silence de la nuit.

Par moments, il se courbe, penchant vers le sol, comme pour l'examiner plus attentivement, sa tête énorme, monstrueuse, faite d'un cuir rugueux et dont la face s'éclaire de deux points scintillants à la lueur de la lampe; il brandit le levier métallique qu'il tient à la main, en frappe vigoureusement le sol qui s'écaille sous le choc, s'effrite en impalpable



poussière ou jaillit dans l'espace en blocs énormes, qui semblent aussi légers que des flocons de neige.

L'être secoue la tête, et, se trainant, va plus loin faire une nouvelle halte et recommencer le même manège.

L'astéroïde qui lui sert d'habitation est nu, désert, morne, désolé; pas un souffle de vent ne court à travers son atmosphère raréfiée; pas un animal n'anime du bruit de ses pas ou de son vol cette solitude plus sombre, plus désespérante que celle dont sont enveloppées les plaines lunaires.

Par moments, cependant, l'être traverse des contrées couvertes d'une végétation luxuriante, et au milieu de plaines dont le sol, moins aride, se veloute en une mousse d'un vert sombre, des arbres majestueux, d'une essence inconnue et d'un aspect bizarre, dressent vers le ciel noir leur tête chevelue, d'où tombent des rameaux flexibles.

Mais, chose singulière, incompréhensible, cette apparence de vie est plus attristante, plus terrifiante encore que les contrées désolées de tout à l'heure, car elle semble avoir été frappée de mort par la main d'un mal-faisant génie.

Ces arbres, dont les troncs paraissent de marbre, répandent sur le sol une ombre glacée, et leur feuillage immobile a une rigidité métallique.

Un ruisseau a tracé son lit à travers la plaine, mais aucun susurrement ne s'élève de ses rives, on dirait que ses eaux ont été soudain pétrifiées au milieu de leur course.

Peu à peu, cependant, le soleil a émergé de l'horizon, dissipant, sous ses rayons empourprés, les ténèbres de la nuit; en quelques minutes, le jour a fait place à l'aube, et, maintenant, le sol entier de l'astéroïde est baigné d'une clarté douce et lumineuse.

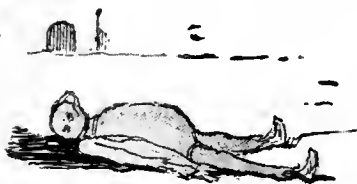
L'être a éteint sa lampe; à présent, on distingue à merveille les moindres détails de son costume et de son individu.

Il paraît de haute taille, mais aucune proportion n'existe entre les différentes parties de son corps : le buste, énorme, comme boursoufflé, est monté sur des jambes, longues il est vrai, mais sèches et grêles; aux épaules, monstrueuses, sont attachés des bras qui ressemblent, par leur maigreur, aux pattes d'un gigantesque faucheur; ce qui, dans l'ombre, semblait être sa tête, apparaît maintenant comme un casque de peau dans lequel, à la partie faciale, se trouvent encastrées deux plaques transparentes.

Il va toujours, s'arrêtant à chaque protubérance du sol, creusant avec acharnement et reprenant chaque fois sa course, avec des marques évidentes de découragement.

Sa marche est de plus en plus lente, ses haltes de plus en plus fréquentes et de plus en plus longues, il semble ne se traîner qu'avec peine, et, par moments, ses mains s'appuient sur sa poitrine, dans un geste d'indicible souffrance.

Tout à coup, au sommet d'une sorte de colline boisée, apparaît, étin-



celant sous
les rayons
du soleil, élevé
dans le ciel
maintenant,
une chose
étrange : c'est
un cône mé-
tallique, haut
de plusieurs mè-
tres et brillant
comme de l'ar-
gent.

C'est le point
lumineux dont s'est servi
Mickhaïl Ossipoff pour éta-
blir les coordonnées du
bolide, et sur la présence
duquel Fricoulet s'est basé
pour affirmer audit bolide
une origine cométaire.

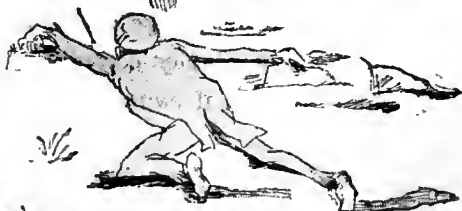
Ce point brillant, ce
cône métallique, c'est l'obus qui a trans-
porté, de la Terre à la Lune, Ossipoff
et ses compagnons, celui-là même que
Fédor Sharp leur a volé et dans lequel
il a abordé sur la comète de Tuttle, après
ses pérégrinations autour du Soleil.

En l'apercevant, l'être a eu comme un mouvement
de joie, il a dressé ses bras dans l'espace et sa marche
a paru se précipiter.

Il fait cinq cents pas encore, il est à mi-
chemin du faite de la colline; mais il s'arrête
brusquement, chancelle et tombe sur les ge-
noux.

Alors, s'aidant des pieds et des
mains, il se traîne encore, s'arrêtant,
presque à chaque pas, égratignant le
sol de ses doigts qui s'écorchent,
s'ensanglantent, mais se rappro-
chant avec une in-
croyable énergie du
but de sa course.

Soudain, il
tombe sur le flanc
et demeure
étendu, sans
mouvements.



Dans cette lutte de la vie contre la mort, cette dernière l'a-t-elle donc emporté ?

Mais non, l'instinct de la conservation, soutenu par une indomptable énergie, triomphe.

L'être rampe de nouveau — oh ! lentement, bien lentement ; le soleil, maintenant, a décrit dans l'espace sa course presque entière, son disque touche presque à l'horizon et, dans quelques minutes, la nuit va demeurer seule maîtresse du mondicule.

Dix mètres encore séparent l'être de l'obus dont le rayonnement s'est éteint et dont les contours s'estompent déjà dans les brouillards du soir.

L'être râle, il se tord dans d'épouvantables convulsions, il pousse des gémissements désespérés, mais il avance, il avance toujours — la mort le tient déjà — il avance encore.

Enfin, il touche à l'obus, ses doigts, dans une convulsion suprême, se crispent sur le levier qui commande au « trou d'homme » qui sert d'entrée.

Le trou d'homme s'entr'ouvre, d'un élan désespéré, l'être se précipite à l'intérieur et, d'un coup de pied violent, referme la porte.

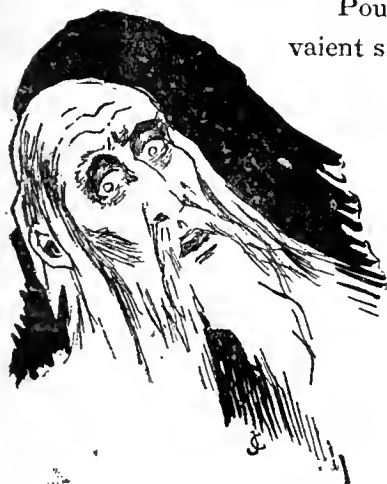
Il est là sur le plancher, agonisant, terrassé par l'asphyxie ; il retrouve, dans son indomptable volonté, la force suffisante pour dévisser, de ses doigts tremblants, le casque de cuir qui emprisonne sa tête.

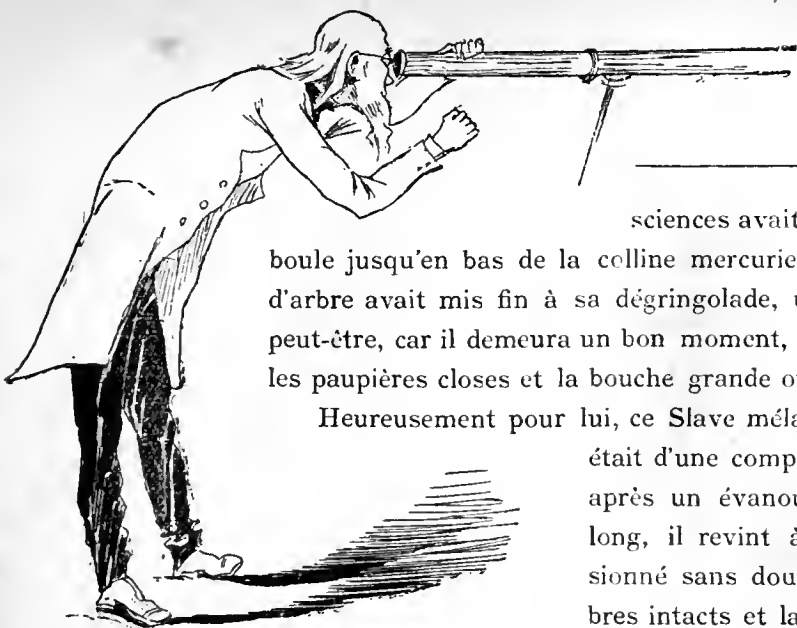
Le casque roule à terre et la tête de Sharp apparaît, pâle, d'une pâleur mortelle, les yeux sanguinolants et hors de la tête, mais aspirant par ses lèvres violettes déjà, le bienfaisant oxygène dont est plein l'obus.

Cette fois encore, le Terrien l'emporte ; la mort est vaincue.

Pour que le lecteur puisse comprendre comment se trouvaient si exactement justes les déductions d'Alcide Fricoulet concernant le bolide cométaire, contre lequel était venu se briser l'*Éclair*, il faut qu'il consente à revenir de quelques mois en arrière, c'est-à-dire au moment où Farenheit, coupant à l'improviste le câble qui retenait le ballon métallique à la comète Tuttle, abandonnait sur cette dernière son ennemi Fédor Sharp.

Le secrétaire perpétuel de l'Académie des





sciences avait roulé comme une boule jusqu'en bas de la colline mercurienne, où un tronc d'arbre avait mis fin à sa dégringolade, un peu rudement, peut-être, car il demeura un bon moment, étendu sur le dos, les paupières closes et la bouche grande ouverte.

Heureusement pour lui, ce Slave mélangé de tudesque, était d'une complexion robuste et, après un évanouissement un peu long, il revint à lui, fort contusionné sans doute, mais les membres intacts et la cervelle bien en équilibre.

Tout d'abord, il fut fort étonné de se trouver là, couché dans la poussière charbonneuse de la comète, il regarda tout autour de lui, cherchant ses compagnons pour leur demander l'explication de cette situation étrange.

Puis, soudain, ses idées, un peu brouillées par la chute qu'il venait de faire, se remirent en ordre et le souvenir de ce qui s'était passé lui revint.

Alors, surexcité par la colère, il se redressa d'un bond et, toujours courant, gravit la pente douce de la colline jusqu'au faite que couronnait l'obus.

Quatre à quatre, il monta les marches du petit escalier qui conduisait à la partie ogivale du véhicule et, une fois-là, braqua sur l'espace la grande lunette qu'Ossipoff y avait installé.

Le cœur battant à coups précipités, la poitrine écrasée sous une anxiété profonde, il fouilla, d'un œil ardent, l'immensité radieuse, espérant y découvrir quelque trace de ses compagnons.

Mais rien, absolument rien que le bleu désespérément uniforme des profondeurs célestes dans lequel le soleil mettait un embrasement magique.

Là-bas, cependant, tout là-bas, à des milliers de lieues déjà, un point, un simple point étincelait, tout blanc dans l'irradiation dorée.

— Ce sont eux ! gronda Sharp.

Et, fou de rage, il lança, vers le ciel, son poing fermé, menaçant, mais impuissant aussi, heureusement pour nos amis.

Pendant près d'une heure, l'ex-secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences s'abandonna à sa rage, allant et venant à travers l'obus, montant, descendant, ne cessant de proférer les plus horribles blasphèmes et de faire les plus terribles serments.

Ah ! si jamais Ossipoff et ses amis lui tombaient sous la main !
Étrange chose que la nature humaine !

Cet homme abandonné, seul et sans ressources, sur ce monde vagabond, errant dans l'espace, soumis à toutes les perturbations des grosses planètes, ne suivant même pas de route régulière, cet homme, que la mort guettait à chaque minute de son existence, cet homme ne songeait qu'à une seule chose : la vengeance.

Peu lui importaient les millions de lieues qui le séparaient de la Terre ; qu'il ne dût jamais revoir sa planète natale, voilà qui ne le préoccupait aucunement.

Ce que son âme mauvaise souhaitait de toutes ses forces, ce à quoi il aspirait, c'était qu'un jour, dans des semaines, dans des mois, dans des années mêmes, en quelque endroit de l'infini que ce fût, il se trouvât face à face avec ces misérables traîtres qui l'avaient indignement joué et abandonné sans pitié.

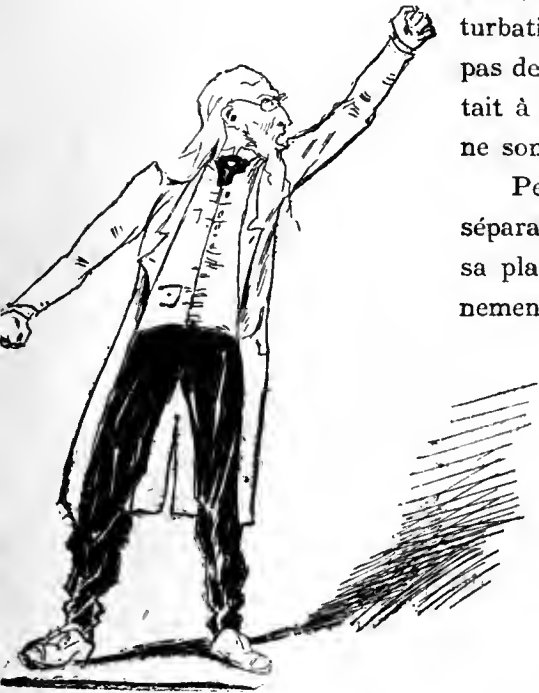
Et ce malheureux, dont l'existence n'avait été, jusqu'à présent, qu'une suite non interrompue de fourberie et de trahison, trouvait, dans son cœur, des épithètes épouvantables pour qualifier la conduite des autres à son égard.

Cependant, quand il eut bien juré, bien tempêté, bien crié, la nature réclama ses droits et, brisé de fatigue et d'émotion, il s'assit sur le divan circulaire qui courait autour du wagon.

Peu à peu, le calme revint dans son esprit et il comprit la nécessité d'aviser, le plus tôt possible, aux moyens de vivre sur cette parcelle de terre mercurienne où le hasard l'avait jeté.

Son premier soin fut de dresser l'inventaire des ressources sur lesquelles il pouvait compter.

On se rappelle que Gontran et Fricoulet avaient fait un dénombrement très-exact de l'humanité comestible qui les avait suivis de la planète Mercure sur la comète ; cette humanité était de deux sortes ou, du moins, appartenait à deux espèces : volatiles et léporoïdes.

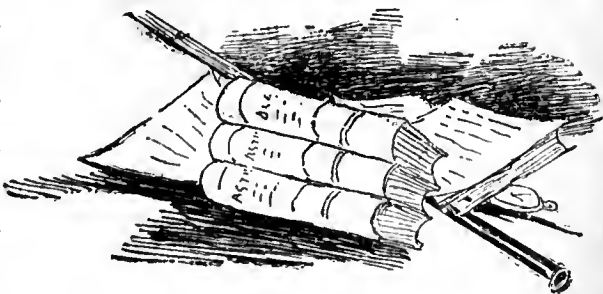


Il suffit à Sharp de jeter un coup d'œil sur une sorte de tableau où Séléna enregistrait chaque hécatombe de ces êtres intéressants, pour se savoir à la tête de 53 représentants de la race à poils, et 29 représentants de la race à plumes.

C'était peu... mais cela lui représentait toujours quelques mois de vivres assurés, sans compter les cas de reproduction qui auraient pu se produire et augmenter, à l'insu même des Terriens, la colonie mercurienne.

A cela, il fallait ajouter une bonbonne entière de la pâte nutritive fabriquée par Ossipoff, avant son départ de la Lune, et une soute presque pleine d'eau distillée.

Les voyageurs, comme on le sait, n'avaient emporté avec eux que le strict nécessaire en vêtements, armes, instruments, de peur de surcharger par trop la sphère métallique qui les véhiculait; Sharp trouva donc une garde-robe des plus complètes et des plus variées, un laboratoire de physique et de chimie très bien monté; seuls, tous les objets ayant trait à l'astronomie avaient été emportés par Ossipoff, à l'exception de la grosse lunette de la partie supérieure du wagon, trop lourde et trop embarrassante pour avoir pu pouvoir prendre place dans la nacelle du ballon, une jumelle marine, un sextant, un micromètre; dans la bibliothèque, une collection complète de tous les ouvrages traitant d'astronomie que Mickhaïl Ossipoff connaissait par cœur et qui eussent alourdi inutilement le ballon.



Jusqu'à ce jour, Fédor Sharp avait vécu sans se préoccuper grandement de tous ces détails; maintenant, chaque objet nouveau qu'il découvrait lui arrachait un cri de joie; il le prenait, l'examinait comme s'il ne l'eût jamais vu, s'attendrissait même en le plaçant avec soin en un endroit où il ne pût ni se gâter, ni se détériorer.

— Allons! Allons! murmura-t-il en se frottant les mains avec satisfaction, si aucun incident nouveau ne se produit, je pourrai vivre encore passablement.

Cependant, une vive déception l'attendait au réservoir à air, et il

poussa une exclamation presque terrifiée, lorsque, consultant le manomètre indicateur, il constata que le réservoir était à peu près vide.

Il courut aux soutes, espérant y découvrir quelques-uns de ces petits barils d'acier remplis d'oxygène liquide qu'Ossipoff avait emportés de la Terre; il en restait exactement une demi-douzaine.

C'était une quinzaine de jours à vivre et encore fallait-il ne point faire de prodigalités, c'est-à-dire n'exécuter aucun travail fatigant exigeant une respiration plus abondante et, conséquemment, une surabondance d'oxygène.

A la grande rigueur, Sharp eût pu, avec cette provision, vivre pendant un mois, six semaines peut-être, mais à la condition de demeurer étendu sur son hamac et d'employer son temps à des lectures, sorte de travail qui ne fatigue pas les poumons et ne les force pas à une consommation extraordinaire.

Mais l'immobilité ne pouvait convenir à un tempérament comme Sharp dont l'esprit, toujours en mouvement, exigeait une activité corporelle que condamnait la minime réserve d'air sur laquelle il pouvait compter.

Il secoua la tête pour chasser jusqu'à la pensée de cette existence de moine que venaient de lui suggérer les six bidons d'oxygène liquide.

— Il faudra trouver autre chose, murmura-t-il d'une voix ferme,... car je veux vivre...

Oh! oui, il voulait vivre, il le voulait ardemment, et cela pour satisfaire les deux seules passions que se partageassent son âme; la vengeance et la gloire.

Vivre assez pour mettre la main sur Ossipoff!

Vivre assez pour revenir sur Terre et être, ne fût-ce que durant quelques heures, l'objet de l'admiration de ses contemporains.

Il se coucha et s'endormit profondément, l'esprit aussi calme, aussi dispos que s'il eût été dans le petit appartement qu'il occupait sous les combles, à l'institut de Saint-Pétersbourg.

Quand il se réveilla, le lendemain, sa première pensée fut pour cette question d'air qui était, pour lui, une question de vie ou de mort, et qui l'avait tourmenté pendant son sommeil.

Il se munit d'éprouvettes dans lesquelles



il avait fait le vide, endossa son respirole, et descendit la colline mercurienne.

Arrivé sur le sol même de la comète, il s'agenouilla, déboucha l'une des éprouvettes et la reboucha aussitôt; puis, se relevant, il fit la même opération, et ainsi cinq fois de suite, en gravissant la croupe de la colline, à différentes hauteurs.

Après quoi, regagnant l'obus, il s'enferma dans le laboratoire et analysa, avec le plus grand soin, les échantillons d'air récoltés par lui; il constata alors, comme l'avait fait Ossipoff, avant lui, qu'il régnait au niveau du sol cométaire, et jusqu'à une hauteur de quatre à cinq mètres, une couche dense de gaz acide carbonique irrespirable; au-dessus de cinq mètres, l'oxygène pur, plus léger, surnageait.

Il s'agissait donc d'emmagasiner cet oxygène pur, de façon à pouvoir s'en faire une réserve et constituer une atmosphère artificielle.

Heureusement, Sharp avait à sa disposition la pompe à compression et tous les ustensiles dont on s'était servi pour remplir de gaz la sphère métallique.

Il prit les longs tuyaux qui avaient fait communiquer entre eux, pour la fabrication du gaz, les énormes tonneaux construits par Gontran et par Fahrenheit, et les conduisit à la couche d'oxygène pur qui flottait à une vingtaine de mètres au-dessous du wagon; leur extrémité aboutissait à la soute inférieure, dans laquelle il avait résolu d'emmagasiner cet oxygène en aussi grande quantité que possible.

A l'aide de la pompe, il poussa la compression aussi loin que la prudence le lui permettait; du reste, il ne s'arrêta que lorsque ses forces musculaires devinrent insuffisantes pour vaincre la résistance de l'air comprimé. Tout ce qu'il avait pu obtenir était une pression d'environ vingt atmosphères et il jugea qu'il avait dû emmagasiner une centaine de mètres cubes : c'était une provision d'air qui pouvait, étant économisée très parcimonieusement, durer plusieurs mois.



Cette réserve constituée pour parer aux éventualités les plus improbables, il établit, communiquant avec la partie ogivale de l'obus, un conduit qui, plongeant dans la couche d'oxygène pur, fournissait, grâce à un système de ventilation des plus simples, l'air respirable nécessaire à son existence.

Mais ce n'était pas suffisant que d'assurer le bon fonctionnement des poumons au moyen de cet air pur, il fallait encore se débarrasser des résidus méphitiques de la respiration et de la combustion pulmonaire; or, le wagon était pauvre en soude caustique; c'est à peine si, dans le laboratoire, il en restait un demi-sac. Force fut donc à Sharp de s'en contenter et, pour cela, il dut se résoudre à n'épurer son air de l'acide carbonique qu'il contenait, que lorsque la dose devenant trop forte en constituait un toxique véritablement mortel.

Peu à peu, il s'habitua à respirer impunément un mélange de 90 parties d'oxygène pour 10 d'acide carbonique, au lieu d'un air composé, comme sur Terre, de 79 parties d'azote pour 21 d'oxygène.

A ce singulier régime, lorsqu'il s'y fut acclimaté, Fédor Sharp constata, non sans un certain étonnement, que sa santé s'améliorait, loin de se détraquer, comme il l'avait craint tout d'abord.

Il engraisa rapidement, il devint même bouffi, gonflé d'une graisse jaunâtre et molle, lui dont les os crevaient les pommettes et dont on eut pu compter les côtes. Chose singulière, par exemple, son visage et son buste seuls subirent cette transformation; les bras et les jambes conservaient la sécheresse de squelette qui leur était naturelle.

Sans s'expliquer cette différence de transformation entre les parties de son corps, Sharp attribua la transformation grasseuse de son visage et de son buste à son mode de respiration.

Pendant que l'ex-secrétaire de l'Académie des sciences de Pétersbourg se livrait à ces travaux d'installation, la comète qui le portait poursuivait invariablement, mais avec une vitesse décroissante, son chemin vers l'aphélie.

Mars s'était perdu au fond des cieux et n'était plus, pour l'unique habi-



tant du noyau cométaire, qu'une belle étoile du soir et du matin ; la Terre, Vénus, Mercure n'existaient plus pour lui, noyés qu'ils étaient dans l'irradiation solaire ; quant à l'astre central, l'arc sous-tendu par son disque allait diminuant de jour en jour.

Au moment même où Ossipoff et ses compagnons étaient emportés vers le pôle austral de Mars, par l'épouvantable tempête qui ravageait la planète rouge, Fédor Sharp traversait la zone des petites planètes et se dirigeait sur Jupiter dont la masse titanesque perturbait la marche de la comète de Tuttle.



Et, loin de s'épouvanter de la déviation formidable exercée sur l'ellipse de Tuttle par l'attraction de la planète géante, Sharp en conçut, au contraire, une satisfaction intense.

— Eh ! eh ! dit-il en se frottant les mains, un soir que son micromètre accusait une augmentation prodigieuse du disque jovien, encore quelques jours et je saurai à quoi m'en tenir sur les mystères du titan de notre univers.

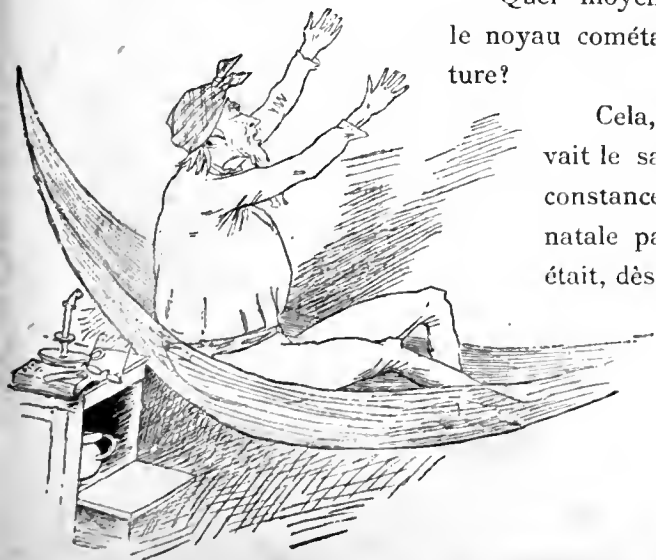
Et son contentement se doublait de cette pensée qu'Ossipoff et ses compagnons, si toutefois ils avaient pu atteindre le but de leur voyage, étaient enchaînés sur le sol de Mars, sans aucun espoir de retour vers leur planète natale.

Lui, au contraire, allait, dans peu de temps, arriver à l'aphélie de la comète, contourner, à quelques millions de lieues à peine, Saturne, et reprendre, avec une vitesse croissante, le chemin du Soleil... et de la Terre.

La Terre!... atteindre la Terre!... voilà quel était l'objet de toutes ses pensées, le sujet de tous les rêves qui, durant ses longues nuits, troublaient son sommeil.

Quel moyen emploierait-il pour quitter le noyau cométaire qui lui servait de monture ?

Cela, il ne le savait pas, il ne pouvait le savoir ; tout dépendrait des circonstances dans lesquelles sa planète natale passerait à proximité ; mais il était, dès à présent, résolu à tout tenter pour aller jouir, ne fût-ce que quelques mois,



quelques heures même, de la grande auréole de gloire dont devait l'entourer le merveilleux voyage qu'il avait entrepris.

Une seule chose l'inquiétait, c'était le temps que mettrait la comète à parcourir dans l'espace les millions de lieues qui la séparaient de l'orbite terrestre.

Près de dix ans, Sharp devait demeurer sur le noyau de Tuttle, avant d'arriver en vue de la Terre !

Dix ans ! Trouverait-il le moyen de prolonger son existence pendant aussi longtemps ? Aurait-il la patience d'attendre ?

Un moment, un projet insensé lui avait traversé la cervelle : augmenter la rapidité de sa course en diminuant le volume du corps qui le portait.

C'était risquer le tout pour le tout.

Mais ce moyen, admissible en théorie, était impraticable, vu que Sharp n'avait, à sa disposition, aucun explosif capable de disloquer le noyau cométaire.

Ah ! s'il avait eu à sa disposition son laboratoire de Pétersbourg, il n'eût pas été embarrassé pour fabriquer, en quelques jours, une centaine de kilogr. de cette poudre dont il avait dérobé la formule à Ossipoff et qui lui avait permis d'exécuter son voyage céleste !

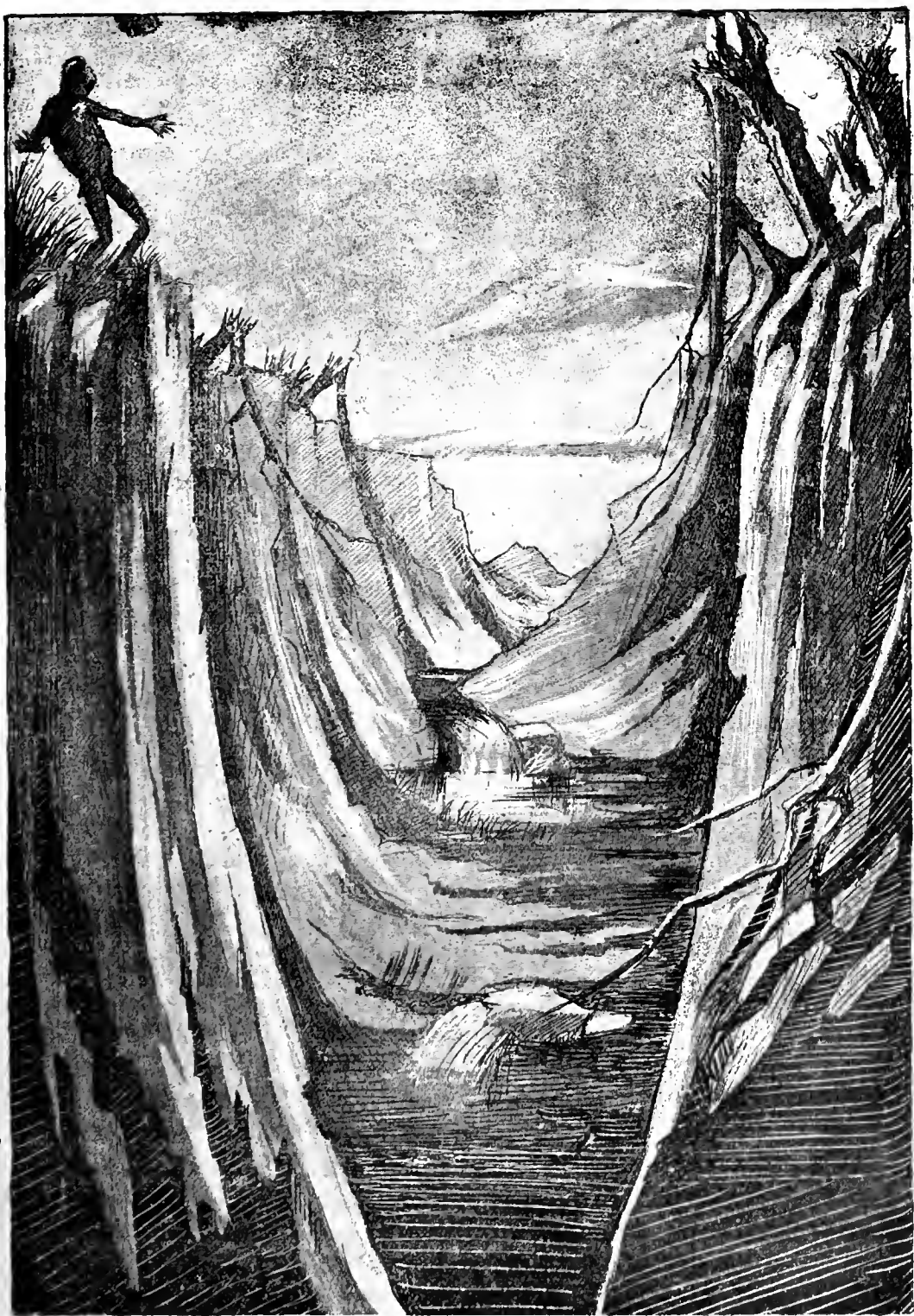
En désespoir de cause, il avait abandonné cette idée, remettant à une époque ultérieure le soin de chercher quelque autre combinaison.

Pendant qu'il se creusait ainsi la tête, il ne se doutait pas que Jupiter se chargeait de mettre à exécution ce projet que lui-même taxait d'impossibilité.

Desséché par l'intense chaleur qu'il avait reçue lors de son passage à l'aphélie, pierreux jusqu'à son centre, le noyau cométaire de Tuttle n'était plus qu'un sphéroïde composé d'éléments simplement juxtaposés et reliés les uns aux autres par la simple attraction du centre.

Peu à peu, par une attraction continue, augmentant lentement, au fur et à mesure que la comète de Tuttle se rapprochait d'elle, la planète géante exerçait sur ces éléments une action de dissociation ; c'était comme un craquement général dont Sharp se fut certainement aperçu s'il n'eût passé son temps enfermé dans la partie ogivale de l'obus qui lui servait de cabinet de travail : là, il rédigeait ses notes, il observait les astres.

Bientôt l'attraction de Jupiter fut telle que les différents éléments constitutifs de Tuttle ne furent plus reliés entre eux que par un miracle d'équi-



Là, où la veille encore se dressaient des arbres géants, un ravin profond se creusait. (P. 316.)

libre, équilibre que devait détruire un rapprochement, si petit fut-il, de la planète géante.

Ce fut un soir, pendant que Sharp reposait tranquillement dans son hamac, que se produisit une catastrophe, semblable à celle qui amena, il y a quelques années, la dislocation de la comète de Biéla.

Tout à coup il se fit un déchirement épouvantable dans l'enveloppe extérieure, et des craquements stridents ébranlèrent les lourdes couches atmosphériques.

Le noyau cométaire, semblable à l'enveloppe métallique d'une bombe qui éclate sous la poussée violente de l'explosif qu'elle renferme, fendu, disloqué, se disséminait dans toutes les directions et, tandis qu'une partie de ses débris tombait avec une rapidité vertigineuse sur le disque jovien, le fragment qui portait Sharp était repoussé, avec une force inimaginable vers les noires profondeurs de l'espace.

Fédor Sharp, à la première secousse de ce tremblement de comète, avait été jeté hors de son hamac sur le plancher du laboratoire; une fois là, il roula, pendant quelques secondes, de droite et de gauche, sous l'impulsion d'un roulis semblable à celui d'un navire que battent les flots furieux.

Il réussit enfin à s'accrocher à une paroi et, durant près d'un quart d'heure il demeura dans la même position, à genoux sur le plancher, la tête courbée, meurtri par le choc des meubles et des instruments qui roulaient sur lui, l'âme remplie d'un indicible effroi, ayant à peine assez de présence d'esprit pour se recommander à saint Serge, son patron.

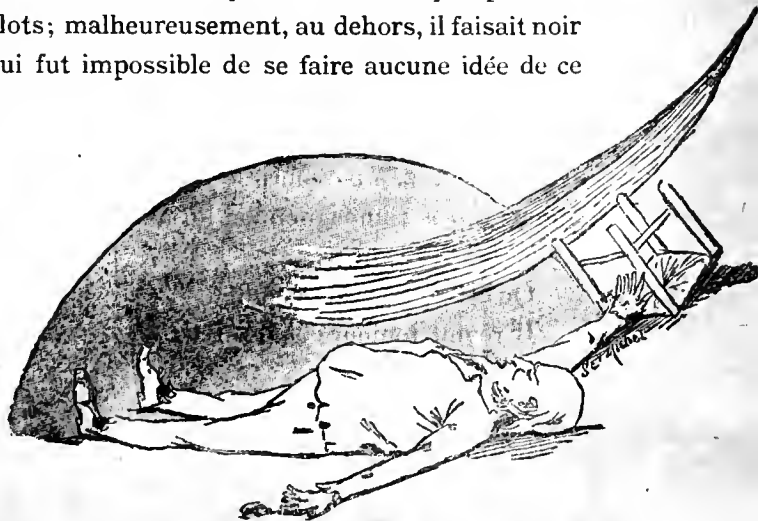
Enfin, tout redevint calme, les convulsions qui agitaient le sol cessèrent en même temps que les sifflements qui remplissaient l'espace, et, peu à peu, Sharp reprit son sang-froid.

Avec mille précautions, il se mit sur ses jambes et, d'un pas prudent se dirigea vers l'un des hublots; malheureusement, au dehors, il faisait noir comme dans un four et il lui fut impossible de se faire aucune idée de ce qui avait pu se produire.

Il tira sa montre : elle marquait trois heures.

— Dans cinq minutes il . ra jour, murmura-t-il, attendons.

Tout à coup, en effet,





les rayons du soleil pénétrèrent dans le wagon. et, de nouveau, Sharp se précipita au hublot.

Rien n'avait changé autour de lui; l'obus se dressait toujours au sommet de la colline mercurienne dont la croupe boisée descendait, en pente inclinée, jusqu'au sol même de la comète.

Alors, pris de curiosité, il endossa son respirole et sortit, décidé à aller à la découverte.

Il n'avait pas atteint le bas de la colline, sur la rive du petit ruisseau qui roulait ses eaux noires et charbonneuses, qu'il s'arrêta stupéfait, terrifié, une sueur froide au front et les cheveux hérissés sur la tête.

La lisière de la forêt mercurienne avait disparu : là, où la veille encore se dressaient des arbres géants, un ravin profond se creusait; Sharp se pencha sur le bord et se rejeta en arrière, frappé de vertige; son regard aigu, pénétrant, n'avait pu sonder la profondeur de l'abîme; il semblait qu'une hache de géant eut entamé le sol cométaire, si complètement, que le fragment sur lequel il se trouvait, fut prêt à se détacher du noyau lui-même.

Bien que cette crevasse mesurât près de quinze mètres, Sharp la traversa d'un bond, d'un simple appel de pied, aussi légèrement qu'un oiseau.

Cette légèreté même lui sembla surprenante et il y trouva l'indice d'une transformation radicale du monde qui le portait.

En effet, lorsqu'il eut marché pendant une heure à peine, constatant à chaque pas les changements produits sur la surface de la planète par le cataclysme de la nuit, il s'arrêta de nouveau et poussa un cri de terreur.

Là-bas, miroitant au soleil, un point brillant lui apparut, et bien qu'il fût trop loin pour le distinguer nettement, il eut cependant le pressentiment que c'était l'obus qu'il voyait.

L'obus qu'il avait quitté depuis une heure et qu'il retrouvait déjà ! il avait donc mis, à parcourir le noyau cométaire, une heure, alors que, précédemment, ses compagnons et lui avaient mis plus de deux jours à en faire le tour !

Qu'est-ce que cela signifiait ?

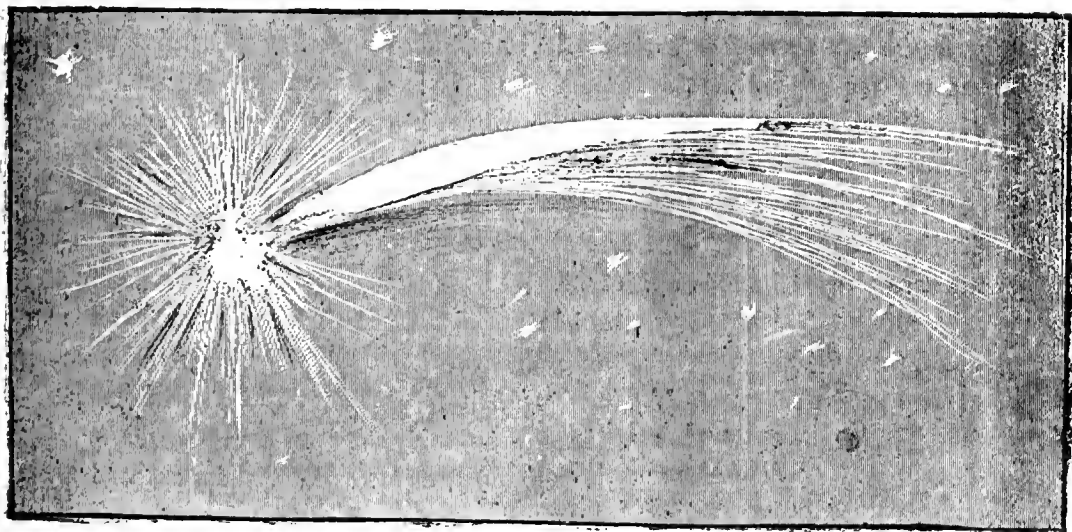
Il revint toujours courant au wagon, monta quatre à quatre l'escalier

du laboratoire et se jeta sur la lunette qu'il braqua sur Jupiter : le micromètre accusait une diminution sensible du disque jovien.

Donc, la comète s'éloignait : Sharp était de plus en plus perplexe.

Pendant qu'il examinait l'espace, voilà qu'il aperçut comme une pluie de corpuscules qui tombait sur Jupiter et tout de suite il songea que c'étaient peut-être des fragments cométaires qu'attirait la planète.

Il se livra alors, sur plusieurs de ces astéroïdes, à des observations spectrales qui le convinquirent de la justesse de ses pressentiments.



Oui, ces atomes infinis qu'il avait là devant les yeux étaient bien des fragments de la comète de Tuttle.

Mais alors, la comète elle-même, qu'était-elle devenue ?

Brisée, pulvérisée, anéantie sans doute.

Et l'épave qui le portait, cette épave d'une lieue de tour, sans force attractive sensible et qui pirouettait sur elle-même avec une extraordinaire rapidité, quel allait être son sort ?

Elle s'éloignait de Jupiter, ainsi que le démontrait le micromètre ; mais où allait-elle être jetée, quel chemin allait-elle suivre ?

Plusieurs jours se passèrent, — et pour l'habitant de l'obus, le jour comptait seulement deux heures — pendant lesquels Sharp vécut en proie à une angoisse terrible.

S'il n'eût été d'une nature lâche et pusillanime, il eût renoncé à cette existence, pleine d'incertitudes et de périls, où la mort, une mort effroyable, le menaçait à tous moments.

Mais il avait trop peur de la mort, pour se la donner lui-même.

Il attendit.

Un soir, comme il scrutait la profondeur noire de l'espace, un rayonnement passa soudain dans le champ de sa lunette et, à sa grande surprise, ce rayonnement lui parut être celui de la comète.

Tout d'abord, il n'en crut pas ses yeux ; dans sa pensée, l'épave qui le portait était tout ce qui restait du noyau cométaire de Tuttle ; force lui fut cependant de se rendre à l'évidence, lorsqu'un examen attentif lui eut fait reconnaître que cette tête empanachée suivie d'une queue lumineuse qui zébrait l'espace, occupait bien, à angle droit avec le Soleil, la place que devait occuper la comète de Tuttle.

Plusieurs jours et plusieurs nuits, il demeura l'œil soudé à sa lunette, étudiant l'astre errant avec une attention profonde, relevant minutieusement sa marche dans le ciel, et bientôt il acquit la persuasion que le bloc qui le portait, lancé en avant de la comète avec une vertigineuse rapidité, suivait avec une précision mathématique l'orbite tracé par elle au milieu des espaces célestes.

Quand il eut constaté, puis contrôlé à diverses reprises cette circonstance, Sharp fut pris d'une fièvre délirante, folle, il se mit à danser au milieu de son laboratoire, criant, chantant, pleurant, adressant à saint Serge, son patron, les remerciements les plus chaleureux, les plus extravagants.

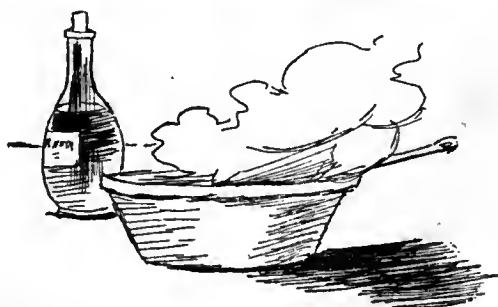
Songez donc : ce plan que son imagination affolée par le désir qu'il avait de revoir la Terre, ce plan, Jupiter venait de le mettre à exécution : le fragment cométaire qui le portait filait dans l'espace à raison de mille lieues à la seconde, ce qui ajournait à six mois seule-



ment, l'époque à laquelle il couperait l'orbite terrestre. Six mois ! mais c'était la vie assurée, c'était la perspective, à brève échéance, de récolter cette moisson glorieuse que lui promettaient ses extraordinaires aventures

Oh ! oui, Sharp était bien en délire.

Et pour donner à sa joie une manifestation en rapport avec certaine passion qu'il n'avait pu satisfaire depuis longtemps, il alla chercher, dans



la soute aux provisions, une bouteille de rhum, avec laquelle il confectionna un punch gigantesque, qu'il absorba.

Lorsque, après plusieurs jours employés à cuver son ivresse, Sharp revint à lui, son premier soin fut de chercher la comète.

Elle avait disparu.

Alors il se frotta les mains avec énergie : cette disparition était la meilleure preuve qu'il pût avoir de la rapidité avec laquelle roulait, dans l'espace, l'épave qui le portait.

En quelques semaines, cette épave parvint à l'orbite de Saturne ; alors Sharp s'apprêta à examiner avec soin et dans tous ses détails, ce monde que l'on a pu, sans exagération, qualifier de merveille céleste.

Malheureusement, il avait sans doute oublié de donner rendez-vous à Saturne, qui se trouvait précisément à 30 millions de lieues de celui qui le voulait observer, si bien que celui-ci, même à l'aide de son télescope, n'en pût distinguer autre chose que ce que les astronomes terrestres en peuvent voir, sans quitter leurs observatoires.

Une chose vint faire diversion à la mauvaise humeur du savant : la route suivie par l'épave cométaire s'arrondissait autour d'un foyer invisible, tout en se rapprochant d'Uranus qui apparaissait, maintenant, comme un disque bleuâtre, d'une minute de diamètre environ.

Le froid était devenu très vif; au dehors, le thermomètre à déversement de Walferdin indiquait dix degrés centigrades au-dessous de glace au soleil, et 75 degrés à l'ombre. L'atmosphère semblait se condenser, se solidifier et se troublait, comme envahie par des vapeurs laiteuses se dégageant des fissures du sol.

Sharp, en dépit de la rigueur excessive de la température, se contraignait à faire, tous les jours, le tour entier du monde qui le portait; un peu



d'exercice lui paraissait indispensable à maintenir sa santé dans un état à peu près satisfaisant, il endossait par dessus son respirole, toutes les fourrures qu'il avait trouvées dans la garde-robe du véhicule et marchant lentement, pas à pas, il donnait à ses membres l'élasticité suffisante à les empêcher de s'ankyloser.

De même, pris de la crainte terrible de devenir muet, à force de vivre dans la solitude, il s'astreignait, chaque jour, à une lecture à haute voix.

Triste existence, en somme, que celle de ce malheureux.

Dans son laboratoire, il lui était impossible de se chauffer, l'atmosphère torrifiée, ne contenait plus que de l'acide carbonique impropre à entretenir la combustion.

Bientôt même, il dut renoncer à ses promenades quotidiennes, qui avaient le grave inconvénient de donner trop de jeu à ses poumons, et, par suite, épuisaient plus rapidement sa provision d'oxygène.

Pendant trois semaines il demeura donc étendu sur son hamac, tapis sous ses fourrures, dans un état comateux assez semblable à celui des Lapons pendant les longues nuits boréales, aspirant au moment où l'astéroïde qui le portait reprendrait le chemin du périhélie.

Enfin, ce moment arriva, et Sharp, oubliant dans sa joie, et l'intensité du froid et la raréfaction de l'air, sauta à bas de son hamac pour suivre, dans l'espace, le changement de direction du fragment cométaire.

En moins de cent heures, le bolide s'inclina, décrivit une courbe accentuée et reprit le chemin du Soleil.

Pour la seconde fois, depuis qu'il avait été abandonné par ses compagnons, Fédor Sharp tira de la soute aux vivres un flacon d'eau-de-vie à l'aide duquel il se livra à de copieuses libations ; il but au Soleil, source de vie et de lumière, à la Terre, sa planète natale, que bientôt il reverrait sans doute, à la gloire qui l'attendait et,... ivre-mort, il roula sur le plancher.



CHAPITRE XIV

LE ROBINSON COMÉTAIRE



UELLE que fut sa joie de reprendre enfin le chemin du bercail, c'est-à-dire de sa planète natale, Fédor Sharp était inconsolable de n'avoir pu se livrer, sur le monde de Saturne, à l'étude approfondie qu'il méditait; c'était là une lacune profonde dans la série d'observations qu'il rapportait de son voyage intersidéral et il sentait, par avance, la rougeur lui monter au front en pensant que dans l'ouvrage qu'il se proposait de publier, il lui faudrait mettre, à la place du chapitre relatif à la merveille céleste, Saturne, ces simples mots :

« L'auteur ayant passé à trente millions de lieues, n'a rien pu distinguer. »

Quelle honte !

Et ces regrets, le poursuivant dans son sommeil, lui occasionnaient d'épouvantables cauchemars, toujours les mêmes, dans lesquels il se voyait, revenu sur la Terre, reçu triomphalement par un Congrès de toutes les gloires scientifiques du globe; il parlait, et chacune de ses phrases soulevait des tonnerres d'applaudissements.



Tout à coup, devant lui, se dressait une sorte de spectre, aux formes d'abord indécises mais s'accusant peu à peu pour devenir bientôt Mickhaïl Ossipoff.

Et son ennemi lui disait ces simples mots :

— Fédor Sharp, parle-nous de Saturne ?

Alors, il balbutiait, se troublait, demeurait muet et quittait le Congrès couvert de honte, accompagné jusqu'à la porte par les huées des assistants.

Invariablement, c'est à ce moment de son cauchemar que l'ex-secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences s'éveillait, les membres tremblants et couverts d'une sueur glacée. Il se dressait sur son séant, regardait autour de lui d'un air vague, l'oreille encore bourdonnante des rires satiriques et des sifflets moqueurs ; puis, il reconnaissait son wagon et poussait un profond soupir de satisfaction, souriant à chacun des objets qui lui étaient familiers, heureux de ce grand silence qui l'enveloppait.

Bientôt à cette hallucination vint s'en ajouter une autre ; après le regret de n'avoir pu étudier Saturne, la terreur le prit de ne pouvoir étudier Uranus.

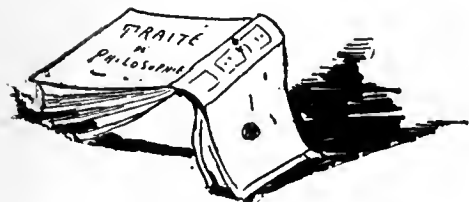
Alors, bien que plusieurs jours dussent s'écouler avant que le bolide qui le portait pût couper l'orbite de la planète, Sharp se livra à de fantastiques calculs pour savoir, par avance, à quelle distance il passerait d'Uranus.

Cette distance il parvint à l'évaluer à trois cent millions de lieues environ et, comme son télescope grossissait trois cents fois, c'était donc à un million de lieues seulement qu'il se trouverait pour faire ses études.

Ce résultat le combla de joie et,



dès lors, ses nuits furent plus calmes. Cependant il se produisait en lui une singulière transformation : lui, jadis si froid, si indifférent, si impassible, il devenait enthousiaste, s'émotionnant au souvenir des grandes découvertes scientifiques dont s'enorgueillissent les siècles passés, vibrant à la pensée des choses sublimes que réservent aux générations qui viendront après nous, les siècles futurs.



Un soir que, pour passer le temps, il feuilletait un des traités philosophiques qui se trouvaient dans la bibliothèque parmi les livres d'astronomie, il ferma violemment le bouquin, l'envoya rouler dans un coin de la salle, en proie à une colère froide.

— Les insensés, s'écria-t-il en haussant furieusement les épaules, prétendre assigner des limites à l'Univers ! n'ont-ils donc jamais lu l'histoire de la science pour poser, comme principe, que telle ou telle planète sert de borne au système solaire ? Borne mobile alors, et provisoire, puisque chaque année qui s'écoule emporte une partie des errements de la précédente année, étendant plus loin encore le champ des connaissances humaines !

Il eut un ricanement strident, se leva et arpenta à grandes enjambées, l'étroit laboratoire dans lequel il se trouvait ; sa fureur, loin de se calmer, allait grandissant ; au point que, passant à proximité du malheureux bouquin, il lui envoya un coup de pied qui le fit voltiger jusqu'à plafond.

— Écrire des choses semblables en 1880, à la fin de ce ^{xix}^e siècle qui a vu se déchirer un si large pan du voile qui cache la nature à l'esprit humain !... les misérables ! mais s'ils eussent vécu au siècle dernier, ils eussent fait brûler Herschell pour avoir reculé de 320 millions de lieues les limites du système solaire.

Il s'arrêta, croisa les bras et s'adressant à un auditoire invisible.

— Oui, messieurs, depuis l'antiquité jusqu'à la fin du ^{xviii}^e siècle, Saturne était resté, pour le monde des astronomes, ce qu'étaient les colonnes d'Hercule pour les premiers navigateurs, la limite extrême de l'Univers céleste ; c'est à peine si au delà de cette distance vertigineuse, déjà dix fois supérieure à celle qui sépare la Terre du Soleil, quelques esprits audacieux, avaient placé des étoiles... Tout à coup, cette quiétude au milieu de laquelle vivait le monde savant convaincu de la non-existence d'un *au delà*, est

troublée, bouleversée... les routines astronomiques sont démolies... une planète nouvelle vient d'être découverte à 733 millions de lieues du Soleil.



« Ah ! ne croyez pas, messieurs, que le premier mouvement des savants fut un mouvement d'admiration et d'enthousiasme pour celui dont le persistant travail et le génie hardi venaient de révolutionner ainsi le monde ; loin de là, William Herschell dut lutter et publier rapport sur rap-

port concernant la petite étoile qu'il avait découverte et qui, selon lui, présentait un disque planétaire sensible.

« De leur côté, tous les astronomes cherchèrent et observèrent le nouveau corps. Chose singulière, tous, ils voulurent que ce corps nouveau fût une comète et qu'en cette qualité, il suivit une courbe très allongée dont le sommet arrivait près du Soleil.

« Mais tous les calculs faits à cet égard étaient sans cesse à recommencer ; on ne parvenait jamais à représenter l'ensemble de ses positions, quoique l'astre marchât avec une grande lenteur.

« Les observations d'un mois se trouvaient en contradiction flagrante avec celles du mois précédent.

« C'était à devenir fou.

« Et cette situation dura plusieurs mois, durant lesquels personne ne se douta qu'il s'agissait là, non pas d'une comète mais d'une véritable planète.

« Enfin, lorsqu'on eut reconnu que toutes les orbites ellipsoïdales, déterminées comme suivies par la comète, étaient toutes aussi fausses les unes que les autres, lorsqu'il fut dûment constaté qu'on avait sous les yeux une orbite circulaire beaucoup plus éloignée du Soleil que celle de Saturne, alors il fallut bien se rendre à l'évidence et consentir — encore, ne fut-ce que provisoirement et en attendant mieux, — à regarder cette étoile comme une véritable planète, tournant, à l'instar de la Terre, autour du foyer central du système.

« Le provisoire, sur Terre, est ce qui dure le plus ; — c'est pourquoi, messieurs, plus d'un siècle après la découverte sublime de William Herschell, la planète Uranus est toujours de ce monde. »



Fédor Sharp s'arrêta net, passa d'un mouvement nerveux la main sur ses yeux, regarda autour de lui, se regarda lui-même, parut tout étonné de se voir là, debout, appuyé au dossier de son fauteuil, pérorant à haute voix.

Alors, il eut conscience de son égarement, eut un petit rire sec et continua sa promenade en murmurant :

— Les philosophes ont bien raison d'appeler l'imagination : la folle du logis. — Je me croyais déjà à Pétersbourg, faisant, au monde savant, la conférence préliminaire sur l'historique des planètes, qui doit précéder le récit de mes voyages.

Il s'arrêta près de son télescope, colla son visage à l'oculaire et anxieusement fouilla l'espace, cherchant la planète tant désirée.

— Oh ! Uranus !... Uranus ! répéta-t-il par deux fois.

Mais l'astre en quadrature demeurait invisible, alors l'ex-secrétaire perpétuel regagna son fauteuil et, le coude sur sa table de travail, le front dans la main, il se laissa emporter au courant de ses souvenirs.



Il se vit à l'observatoire de Poulkova, passant des jours, des semaines, des mois, à la recherche de cette incompréhensible planète, toujours sur le point de l'atteindre et toujours la manquant d'une minute, même d'une seconde.

Enfin, il avait pu la saisir, grâce à un équatorial grossissant quatre-vingt-dix fois et il se rappelait, encore maintenant, l'émotion profonde qui s'était emparée de lui, lorsque son âme, glissant dans le rayon visuel, s'était envolée à travers l'espace jusqu'à sept cent millions

de lieues du Soleil, sur le confin de cet infini peuplé d'astres étincelants,

mille fois plus considérables et plus resplendissants encore que ceux de notre système solaire.

Et quand il songeait que cette planète merveilleuse, il allait dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, la voir là, à sa portée, dans toute sa splendeur mystérieuse, il lui semblait, tellement sa joie était grande, que son cœur cessait de battre et que son sang s'arrêtait dans ses veines.

Pendant plusieurs jours, accroupi contre un hublot, l'œil à l'oculaire de son télescope, il demeura aux aguets, surveillant l'espace comme le chat qui, tapi dans un coin, guette la souris qu'il sait être dans le voisinage et que son instinct lui indique comme devant passer à portée de sa griffe.



De temps en temps, pour se délasser, il lisait les ouvrages traitant plus spécialement d'Uranus et prenait des notes en vue de cette grande conférence sur l'histoire des mondes célestes qu'il se proposait de donner comme prologue au récit de ses propres aventures et à l'exposé des nouvelles théories basées sur ses constatations personnelles.

C'est ainsi qu'il trouva, en feuilletant un ouvrage hindou traitant de l'astronomie, la mention d'une huitième planète nommée *Rahu* et qu'il établit que cette huitième planète, connue dans les temps les plus reculés, ne pouvait être autre chose que celle découverte par Herschell; seulement, pour les savants hindous, ce *Rahu* n'était nullement une planète lointaine, mais bien un monstre céleste qui avait pour mission de produire les éclipses.

Il nota encore le nom des astronomes qui, suivant les errements hindous concernant la nature planétaire d'Uranus, en avaient cependant, à une époque plus rapprochée, constaté l'existence et trouva que de 1690 à 1771, l'intéressante planète avait occupé la vie de quatre astronomes.

Peu s'en fallut même que le dernier, Lemonnier, n'enlevât à William Herschell la gloire de sa découverte; cela eût même été, si l'astronome eût eu un caractère plus ordonné, et s'il eût transcrit régulièrement ses observations; mais il avait une si singulière façon de tenir ses écritures que l'on retrouva, à l'Observatoire, une de ses observations écrite sur un sac en papier qui avait contenu auparavant de la poudre de riz.

Sic transit gloria mundi!

Un matin, Fédor Sharp ayant, suivant sa coutume en sautant en bas du divan qui lui servait de couchette, couru à son télescope, poussa un cri de joie.

Uranus était là, à la place que lui-même, par ses calculs, lui avait assigné, offrant à l'œil ravi du savant son disque auquel le micromètre accusait un diamètre de 58 secondes, près d'une minute.

Connaissant la distance exacte qui le séparait de l'astre, ce diamètre apparent lui suffit pour obtenir les dimensions du diamètre réel et il nota sur son carnet le chiffre de 53.000 qui se trouva être exactement celui de Herschell et de ses successeurs.

Pour évaluer la distance du fragment cométaire à Uranus, il lui avait suffi d'établir un rapport proportionnel entre le diamètre visible de la Terre qui est de 4", la distance de la planète à la Terre et ce diamètre de 58" sous lequel lui apparaissait maintenant le disque d'Uranus.

Rien de plus simple, comme on voit.

Un diamètre de 53,000 kilomètres.

Uranus, bien que la plus petite des planètes extérieures, avait cependant bien droit de prendre place parmi les mondes géants, puisqu'à elle seule, elle l'emportait sur le diamètre qu'on eut obtenu en mettant côte à côte les quatre planètes intérieures : Vénus, Mars, Mercure et la Terre.

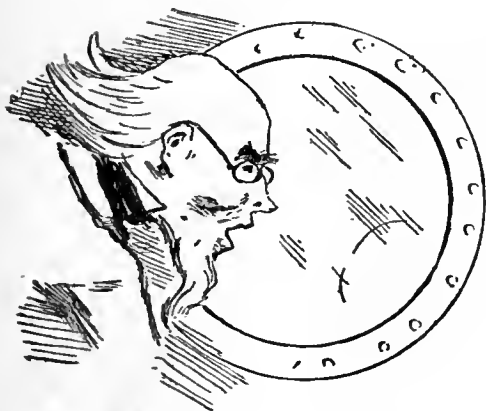
De la place qu'il occupait dans le ciel, Sharp ne pouvait apercevoir Neptune; il lui fut donc impossible de déterminer, d'après les perturbations exercées sur cette planète par Uranus, la masse de cette dernière.

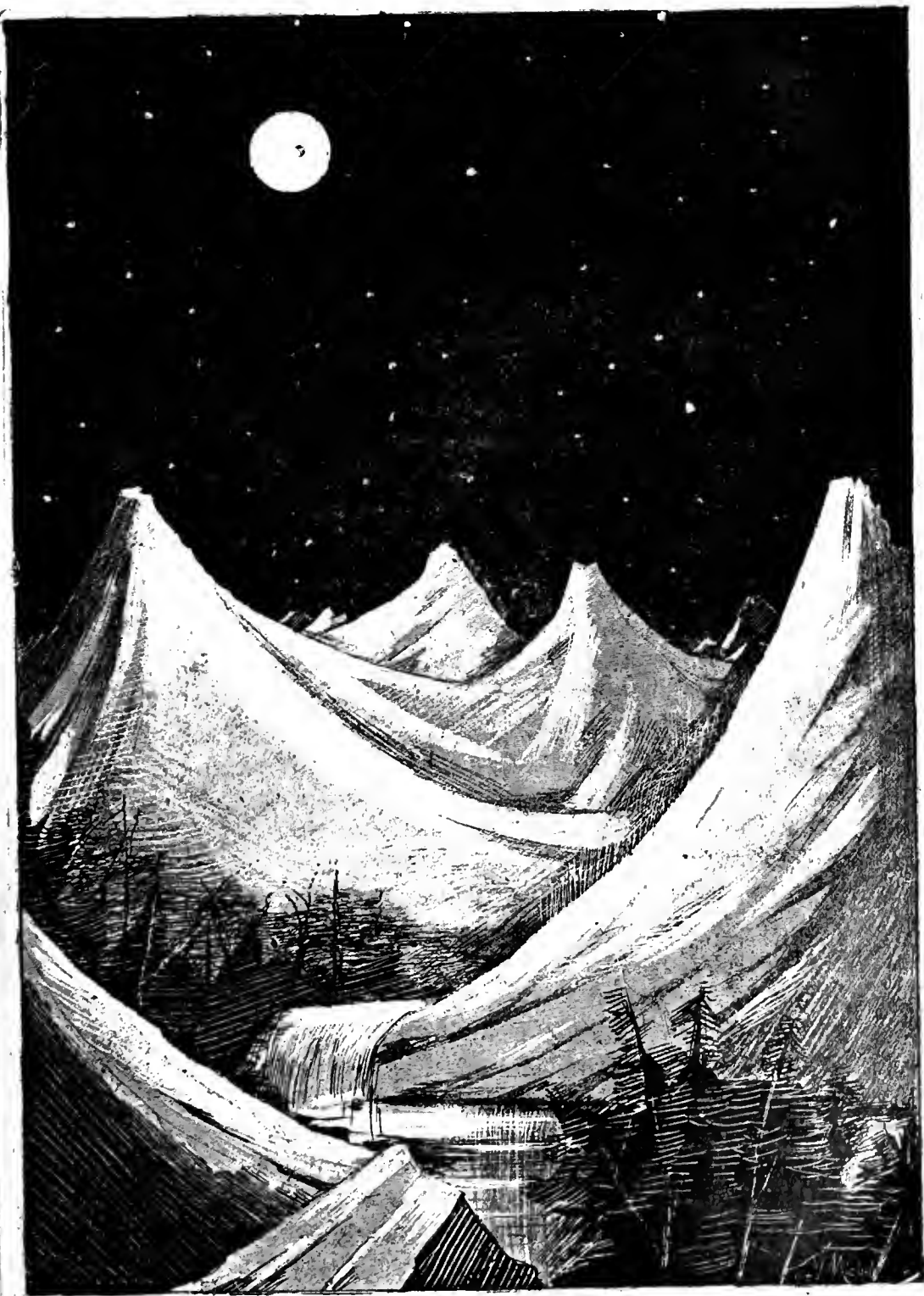
Mais une ressource lui restait, c'était d'étudier la vitesse de rotation imprimée à ses quatre satellites par la planète elle-même.

D'abord quatre était-il bien le nombre des satellites uraniens?

Herschell, en effet, en avait découvert six et, plus récemment, en 1851, Lassell en avait découvert deux autres, plus rapprochés que ceux de Herschell; cela en faisait donc huit.

Il est vrai que, sur les six de Herschell, Lassell, en dépit de ses





... S'il avait là, sous les yeux, des chaînes de montagnes ou bien des océans. (P. 332.)

recherches les plus assidues, n'avait pu en découvrir que deux, ce qui, avec les deux siens propres, portait à quatre seulement les satellites d'Uranus.

Ce nombre avait été confirmé, en 1875, par les astronomes de Washington; mais, bien que cette confirmation eût été adoptée par la suite comme l'expression de la vérité, Sharp, comme saint Thomas, ne croyait que ce qu'il voyait de ses propres yeux.

Cependant, après de longues heures d'examen, il dut se rendre à l'évidence et reconnaître que les astronomes de Washington avaient vu juste dans leur grand équatorial de 66 centimètres.

Il inscrivit donc sur son carnet l'état civil de ces quatre satellites, leur conservant le nom, à eux donné, par les astronomes terrestres et établit leur distance à la planète en prenant, comme points extrêmes, leur centre propre et celui d'Uranus. Ariel : 49,000 lieues — Umbriel : 69,000 — Titania : 112,500 — Obéron : 150,000.

Cela fait, rien ne lui fut plus facile que de calculer la durée de leur révolution autour de la planète, et voici les résultats qu'il obtint en jours terrestres de vingt-quatre heures :

Ariel . . .	2 jours	12 heures	29 min.	21 secondes.
Umbriel .	4	3	28	7
Titania .	8	16	56	26
Obéron .	13	11	6	55

Un des côtés nouveaux et surtout intéressants que présente cette étude fut la dimension de ces satellites.

Si Sharp, de l'observatoire de Poulkova, avait éprouvé de réelles difficultés à saisir, dans le champ de sa lunette, la planète elle-même, à plus forte raison lui avait-il été, pour ainsi dire impossible, d'avoir la perception exacte des quatre points mathématiques que représentaient ces satellites.

Ce n'avait été qu'après des mois entiers d'observation patiente, acharnée, entêtée, qu'il avait pu parvenir à établir les données précédentes contrôlées à coup sûr, de son fragment cométaire.

Une folie l'avait prise ensuite;



augmenter ces données de la dimension et du poids des satellites uraniens.

Mais à cette tâche insensée, il avait perdu son temps et usé ses yeux vainement.

Rapproché comme il l'était du système uranien, cette besogne ne devenait plus qu'un jeu d'enfant et il lui fallut dix minutes à peine pour reconnaître à Ariel un diamètre de 500 kilomètres; quant au dernier, qui lui parut être aussi le plus gros, il sous-tendait un arc de 1,200 kilomètres: sans être de dimensions phénoménales, ces quatre globes l'emportaient donc encore sur un grand nombre de petites planètes gravitant entre Mars et Jupiter.

Était-ce grâce à sa grosseur ou grâce à sa construction spéciale, Obéron lui parut présenter une topographie particulière, parsemée, de ci, de là, de points lumineux dont il s'efforça de reconnaître la nature.

Pendant des jours, il demeura les yeux fixés, avec une intense curiosité, sur le satellite uranien; mais le fragment cométaire qui le portait, filait avec une telle rapidité, que l'observation était des plus difficile et que Sharp ne put arriver à distinguer s'il avait là, sous les yeux, des chaînes de montagnes ou bien des océans.

Quand Sharp eut irréfutablement établi ces données concernant les satellites d'Uranus : distance, rotation et poids, il revint à la planète elle-même pour continuer l'étude qu'il en avait commencée.

Allant du connu à l'inconnu, il put alors, se servant comme bases de ce qu'il connaissait sur les satellites, établir rigoureusement la masse de la planète qui lui parut être de quinze fois supérieure à celle de la Terre, ce qui donne aux matériaux constituant son écorce une densité cinq fois moindre de celle des matériaux terrestres.

Après avoir vérifié les calculs des astronomes relatifs à l'orbite parcouru par Uranus dans l'espace et avoir reconnu l'exactitude de ces calculs, il posa les chiffres suivants :

Plus petite distance du Soleil (ou périhélie).	675 millions de lieues.		
Distance moyenne.	710	—	—
Plus grand éloignement (ou aphélie).	742	—	—

Et, bien que ces observations récentes ne lui apprissent rien de nouveau, confirmassent seulement ce qu'il savait déjà de la planète, ces chiffres le plongèrent en un étonnement profond.

Ainsi Uranus était bien de 67 millions de lieues plus près du Soleil, à son périhélie qu'à son aphélie, ce qui faisait varier sa distance à la Terre de 638 à 705 millions de lieues.

67 millions de lieues de différence! quelle existence singulière devait être celle de l'humanité uranienne, en admettant que la planète d'Herschell en fût arrivée au point suffisant pour être le séjour d'une humanité quelconque!

Et l'ex-secrétaire perpétuel supputait, en de longues rêveries, la bizarre conformation de ces imaginaires habitants d'Uranus, contraints de passer par de si terribles et de si profonds changements de température.

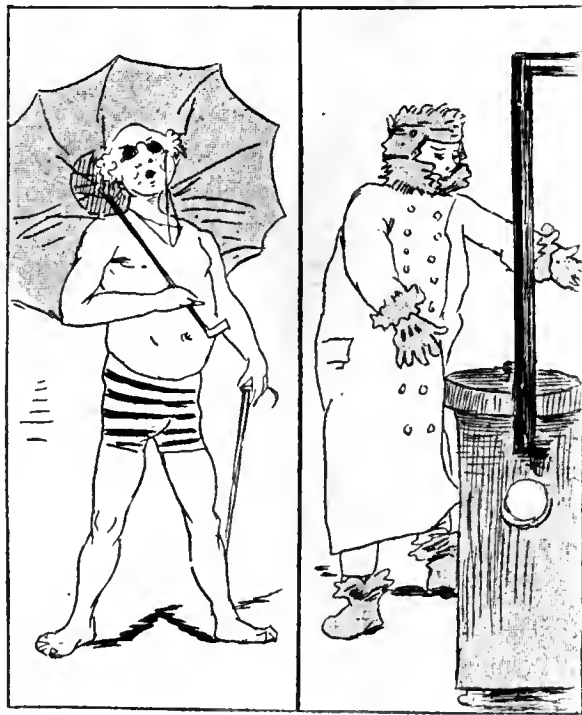
Il est vrai que ces changements ne s'opèrent pas sans transition, comme sur la Lune; bien au contraire.

Sharp constata, avec une surprise toujours croissante — bien qu'il sût déjà à quoi s'en tenir sur ce sujet — la lenteur du mouvement d'Uranus sur son orbite.

Quelques minutes d'observation lui suffirent pour établir que la marche de la planète s'effectue à raison de 7,500 mètres par seconde, soit 144,700 lieues par jour.

Si bien que, pour parcourir son orbite dont le diamètre égale 1,500 millions de lieues et la longueur 400 millions, la planète n'emploie pas moins de 40,668 jours terrestres, soit quatre-vingt-quatre de nos années.

Quatre-vingt-quatre années pour passer de 675 millions de lieues à 742 millions!



En vérité, les Uraniens ont largement le temps de s'acclimater aux nouvelles saisons !

Et puis, existe-t-il réellement des saisons sur Uranus ? ou, du moins, si elles existent, est-ce bien véritablement la chaleur solaire qui les produit ?

La chaleur solaire ! Que doit-elle être à une semblable distance ?

Il prit fantaisie à Sharp de résoudre cette question plus intéressante pour sa curiosité propre que pour la science.

C'était fort simple à résoudre, d'ailleurs ; Uranus se trouvant, dix-neuf fois plus que la Terre, éloigné du Soleil, il s'ensuit logiquement que le diamètre du Soleil, vu d'Uranus, est dix-neuf fois plus petit que vu de la Terre, en sorte que l'astre central offre à la première de ces planètes un disque 390 fois plus petit qu'à la seconde.

Il en résulte forcément que la chaleur solaire est 390 fois plus faible.

Mesuré au micromètre par Fédor Sharp, le disque solaire offrit un diamètre de $1'40''$ et l'ex-secrétaire perpétuel inscrivit sur son cahier de notes que les Uraniens recevraient de l'astre central une lumière égale à celle que leur eussent envoyée 1,584 lunes.

Cette chaleur est-elle suffisante pour développer et entretenir la vie à la surface de la planète ? tel est le problème, à la fois scientifique et philosophique que se posait Sharp.

N'est-il pas plus logique d'admettre qu'Uranus, ainsi que d'autres contrées célestes, tire de lui-même la chaleur nécessaire à son humanité ?

Pour élucider ce point, l'ex-secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences se livra à une étude approfondie sur l'atmosphère uranienne.

Au moyen de son spectroscopie, il tenta d'analyser cette atmosphère et, tout d'abord, ses observations marchèrent à merveille : successivement il trouva la trace de certains éléments constitutifs reconnus par lui dans l'atmosphère de Jupiter.



Mais, tout à coup, alors qu'il croyait toucher au but, il découvrit des raies qu'il lui fut impossible d'assimiler à aucune de celles fournies par la spectroscopie terrestre.

C'étaient des nuances inconnues, résultant de combinaisons nouvelles que ses connaissances approfondies cependant en physique, ne le mettaient pas à même d'élucider.

Il pensa tout d'abord que les études acharnées auxquelles il venait de se livrer, durant plusieurs jours consécutifs, lui avaient affaibli la vue; et il se condamna à un repos absolu de plusieurs heures.

Il lui en coûta assurément de perdre ainsi, de gaieté de cœur, un temps aussi précieux; mais il se résigna, songeant combien il serait récompensé de ce sacrifice, s'il parvenait à élucider une question aussi intéressante pour l'astronomie.

Il laissa passer plusieurs jours — plusieurs jours des siens s'entend, qui, on se le rappelle, ne mesuraient que deux heures vingt-six minutes.

Ensuite, se sentant l'esprit plus calme et les yeux bien reposés, il recommença ses observations, mais sans plus de succès, hélas! que précédemment.

Toujours, dans le spectre uranien, les mêmes raies déconcertantes.

Cinq fois, dix fois, vingt fois, il recommença et toujours le même résultat.

De dépit, alors, il renonça à ses études spectroscopiques, et inscrivit sur son carnet que l'atmosphère d'Uranus contient des gaz qui n'existent pas sur notre planète.

Il était temps d'ailleurs qu'il passât à d'autres observations, s'il voulait remporter un travail à peu près complet concernant la planète.

Le fragment cométaire qui le portait poursuivait, à travers l'espace, sa course rapide semblable à une pierre lancée par la fronde de quelque géant, et, de son côté, Uranus courait sur son orbite dans un sens opposé à celui du bolide; si bien que chaque jour le micromètre accusait une diminution sensible du diamètre de la planète et qu'avant peu celle-ci se serait perdue au fond des cieux.

A force de ténacité patiente et d'attention scrupuleuse, l'ex-secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Pétersbourg avait réussi à découvrir, sur le disque uranien, quelques petites taches.

Tout d'abord, il avait cru à des nuages flottant dans l'atmosphère, mais bientôt il put



se convaincre que ce qu'il apercevait appartenait au sol même de la planète.

Et sa joie fut grande; car, grâce à cette circonstance, il allait lui être possible d'établir exactement la durée du jour uranien; et, ce calcul n'ayant pu être fait avec exactitude ni avec précision par aucun astronome terrestre, il pensait devoir en retirer, une fois de retour sur sa planète natale, grand profit et grande gloire.

Deux jours d'observations non interrompues lui permirent d'ajouter à ses notes que le jour uranien comptait 10 heures 40 minutes 58 secondes.

Avons-nous dit qu'entre temps, Sharp avait contrôlé l'exactitude de la donnée scientifique concernant l'orbite d'Uranus, qui se confond avec le plan de l'écliptique suivant lequel la Terre se meut elle-même?

Les deux grandes singularités d'Uranus, singularités qui distinguent cette planète de toutes ses sœurs du ciel, sont l'inclinaison de son axe de rotation et la marche de ses satellites.

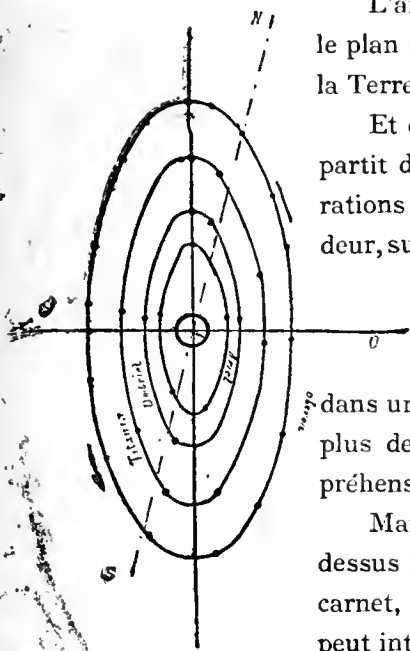
L'axe autour duquel se meut Uranus n'est pas incliné sur le plan de l'écliptique de moins de 76 degrés, alors que celui de la Terre n'est incliné que de 29 degrés et celui de Vénus de 55.

Et dans une page véritablement bien inspirée, Fédor Sharp partit de cette constatation pour se lancer dans des considérations astronomiques et philosophiques, remplies de profondeur, sur ce qu'il appelait « un monde renversé ».

Le lecteur nous saura gré de ne point le faire descendre dans les profondeurs de la philosophie de Fédor Sharp; mieux vaudrait pour lui, descendre sans lampe dans un puits de mine; il s'y reconnaîtrait certainement avec plus de facilité qu'au milieu du pathos alambiqué et incompréhensible de l'ex-secrétaire de l'Académie des Sciences.

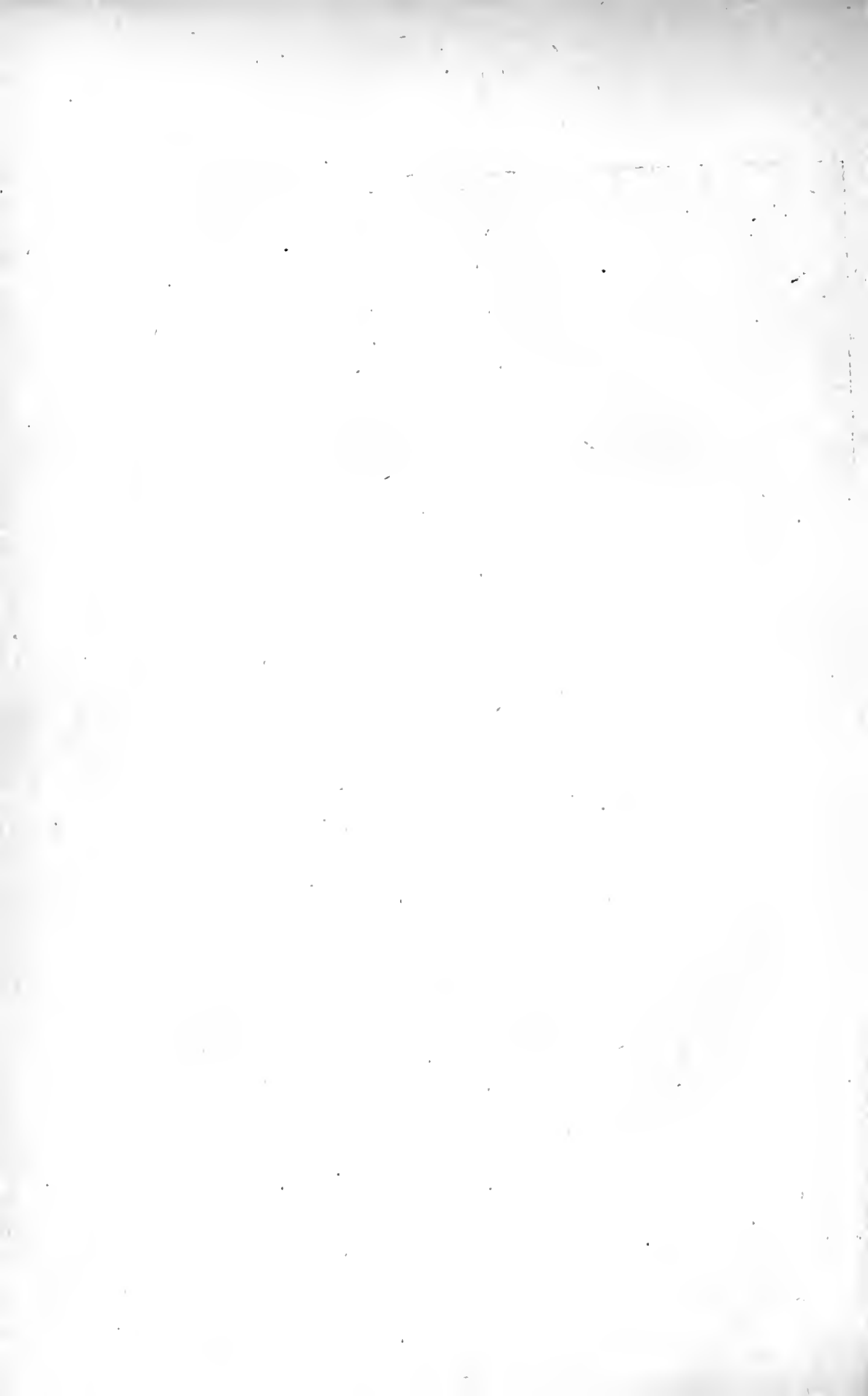
Mais, nous qui avons le don d'ubiquité, nous lisons par dessus l'épaule du savant et, dans les lignes dont il noircit son carnet, nous choisissons celles dont la substance scientifique peut intéresser le lecteur:

« 75 degrés d'inclinaison!... que de choses étranges contenues dans ces quelques mots! Aspect singulier que celui du Soleil, vu de la planète!... Pour l'humanité uranienne, l'astre central paraît tourner d'Occident en Orient, au lieu de tourner d'Orient en Occident.



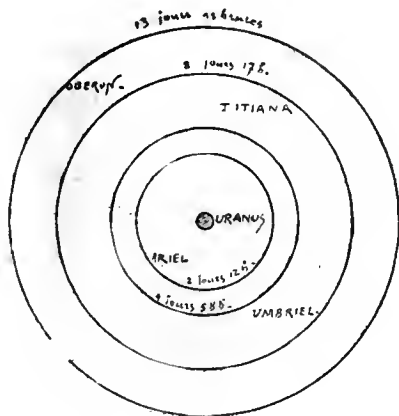


Si le Soleil abandonnait les tropiques pour aller fondre les glaces du Groënland. (P. 339.)



Plusieurs lignes consacrées aux conséquences morales d'un semblable état de choses ; puis :

« Le Soleil, pendant le cours de la longue année uranienne, doit s'éloigner jusqu'à la latitude du 76° degré... Que diraient les Terriens si le Soleil abandonnait subitement l'Afrique et les Tropiques pour aller fondre les glaces du Groënland!... et vous, Parisiens, seriez-vous assez étonnés, si le Soleil désertant vos régions tempérées, émigrerait vers le pôle pour y tourner sans se coucher jamais ; pendant un été de 21 ans, et demeurer ensuite invisible, pendant un hiver de même durée? »



Passant ensuite aux Satellites, Fédor Sharp écrivit :

« Ils tournent dans le sens de l'Équateur ; mais en raison de l'inclinaison de cet Équateur sur le plan de l'orbite, ils voguent dans un plan à peu près perpendiculaire à celui où se meut la planète, et, contrairement à tous les autres satellites du système planétaire, tournent de l'Est à l'Ouest. »

Et emporté par l'enthousiasme, Sharp ajoutait :

« Ah ! pourquoi n'existe-t-il plus de génies,... bons ou mauvais, qui puissent m'enlever sur leurs ailes et me faire aborder sur ce monde étrange ! »

Certes, dans cette invocation, il entraînait pour une bonne partie de curiosité.

Sharp, nous
l'avons
dit, était



un savant, et ses actes avaient, en grande partie, pour but de soulever le voile mystérieux enveloppant les mondes.

Mais tandis que, chez Ossipoff, cette curiosité était sans mélange, purement scientifique et que le père de Séléna eut donné volontiers sa vie pour la possession, durant cinq minutes seulement, de l'omniscience, chez Sharp, au contraire, cette curiosité avait un but pratique.

Il ne se serait pas écrié, comme son collègue de l'Académie des Sciences.
— Savoir et mourir après s'il le faut!

Il pensait qu'il était préférable de savoir, parce que de la science découlent le profit et la gloire.

Aussi, après avoir tracé le vœu enthousiaste dont nous avons parlé plus haut, posa-t-il sa plume et, se croisant les bras, la tête renversée sur le dossier de son fauteuil, se prit-il à réfléchir.

Ses réflexions ne furent pas longues et leur résultat se traduisit par une grimace.

Non, décidément, le séjour d'Uranus ne lui souriait qu'à moitié : un calendrier de soixante mille jours, un soleil presque invisible et marchant à rebours à travers les épais nuages d'une atmosphère inconnue, des lunes d'allure étrange et incorrecte, non, décidément, tout cela ne ferait pas son bonheur.

Mieux valait la Terre, avec le triomphe qui l'y attendait.

Et sous l'empire de cette pensée, il se leva, prit son télescope, le changea de place et le braqua sur l'espace pour y chercher sa planète natale.

Cela, il l'avait fait machinalement; aussi haussa-t-il les épaules en souriant de cet oubli.

Pouvait-il apercevoir la Terre, si petite qu'elle était forcément invisible, et ensuite, si rapprochée du Soleil, qu'elle était perdue dans son rayonnement?

De même pour Mercure, Vénus et Mars; quant à Jupiter, après bien des recherches, Sharp le découvrit, mais il eut peine à le reconnaître, tellement son disque était petit et faible sa clarté!...

Il en fut de même pour Saturne qu'il distingua des



autres étoiles, uniquement à cause de sa pâleur; car, ne présentant qu'un demi-disque, la « merveille céleste » n'envoyait aux Uraniens que le huitième de la clarté que lui connaît la Terre.

Neptune lui-même, si l'astronome ne fût arrivé par une série de calculs à établir mathématiquement sa place, ne se fût en rien distingué des autres étoiles dont scintillait l'espace.

Quand Sharp braqua de nouveau son télescope sur Uranus, la planète avait disparu.

Alors il poussa un profond soupir, songeant avec effroi au voyage plein de monotonie qui lui restait à accomplir, car maintenant il allait sillonner le désert sidéral sans côtoyer la moindre oasis stellaire où rafraîchir et reposer sa pensée.

Les jours s'écoulaient pour lui en une lenteur désespérante; il partageait son temps entre la lecture de volumes qu'il savait par cœur, la rédaction de ses notes de voyage et des promenades que l'exiguité du mondicule sur lequel il vivait rendait nécessairement fort courtes.

La nuit, il dormait peu et encore était-il contraint, pour forcer le sommeil à engourdir ses membres et sa pensée, d'user d'une boisson opiacée.

Et il appelait, de toutes ses forces, un événement quelconque, fût-il dangereux, qui pût l'arracher à l'espèce de catalepsie cérébrale et morale dans laquelle menaçait de sombrer son intelligence.

Comme si Dieu eut écouté son appel, il fit tomber sous la main du savant une *Revue astronomique* qu'il avait négligée jusque-là et qu'un soir, par désœuvrement, il se mit à feuilleter.

Tout à coup, il poussa un cri et se redressa, le visage animé, l'œil vibrant, la pommette enflammée.

Cette revue contenait un long article sur le courant astéroïdal qui trace dans l'espace son immense orbite touchant à Neptune et à la Terre.

Mais ce courant, il fallait que le fragment cométaire le traversât pour gagner la Terre et dans cette traversée, quelque chose pouvait se produire.

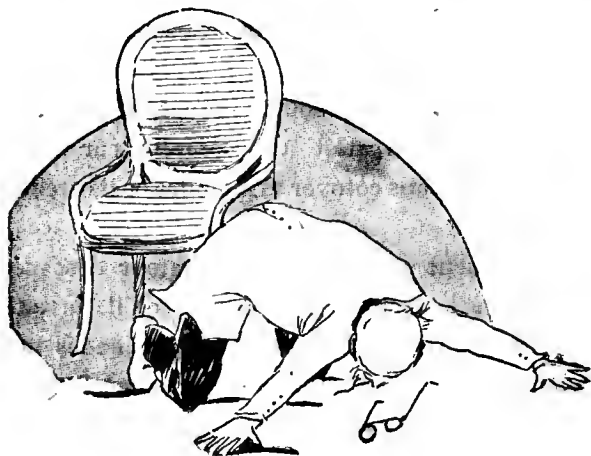
C'était un danger, ... c'était la mort peut-être !

Mais en même temps, pour Fédor Sharp, c'était un motif de sortir de cette léthargie dans laquelle il s'endormait; et, à partir de ce moment-là, il se plongea dans des calculs fantastiques pour arriver à prévoir le moment exact où il pénétrerait dans le courant.

Et c'est au milieu même de ses calculs qu'un choc formidable avait eu

lieu, faisant osciller l'obus sur le sommet de la colline mercurienne qui lui servait de base.

Une seconde, Sharp avait eu la sensation d'une catastrophe finale résultant de la rencontre du mondicule qui le portait avec l'un des corpuscules du fleuve astéroïdal; puis, presque aussitôt, sous l'influence du choc en



retour, il avait été arraché de son fauteuil et projeté sur le plancher où il était demeuré étourdi pendant plusieurs minutes.

Revenu à lui, son premier mouvement fut de courir au hublot pour constater les désastres occasionnés par ce tamponnement formidable.

Rien ne lui parut changé.

Il consulta ses instruments : l'épave cométaire poursuivait invariablement sa route vers l'orbite terrestre : elle n'avait pas dévié d'une ligne.

Cela parut prodigieux à Fédor Sharp, qui se frotta énergiquement les yeux pour se bien convaincre qu'il n'avait pas rêvé.

Son fauteuil renversé, sa table bousculée, la bibliothèque sens dessus dessous étaient là pour lui prouver qu'il n'était pas le jouet d'une hallucination.

Certainement, un choc s'était produit, et peut-être, en parcourant le fragment cométaire, en aurait-il une preuve évidente.

C'est alors que, bien qu'il fit nuit encore, il avait endossé son respirole et était parti en toute hâte à la découverte.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, quel avait été le résultat

absolument négatif de ses recherches, et comment, presque asphyxié, Fédor Sharp avait pu, à grand peine, regagner son habitation métallique.

Quand il eut repris ses sens, l'ex-secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences tomba en une méditation profonde, absorbé par ce problème insoluble tout d'abord :

Un choc avait eu lieu, cela était indéniable; comment avait-il pu se produire sans laisser aucune trace ?

Depuis le temps qu'il vivait sur cette minuscule épave, il l'avait assez parcourue pour en connaître tous les coins et recoins, et si un changement, quelque petit fût-il, s'était produit à sa surface, il s'en serait aussitôt aperçu.

Mais, rien,... rien,... absolument rien.

Et il arpentait rageusement son étroit laboratoire, tournant et retournant sur lui-même, comme il tournait et retournait dans son esprit cette question :

Comment cela se peut-il faire ?

Soudain, il s'arrêta net dans sa course, poussa une sourde exclamation, se frappa le front et s'écria :

— Euréka !

Il venait de se rappeler ce principe de physique d'après lequel l'arrêt instantané du mouvement engendre la chaleur.

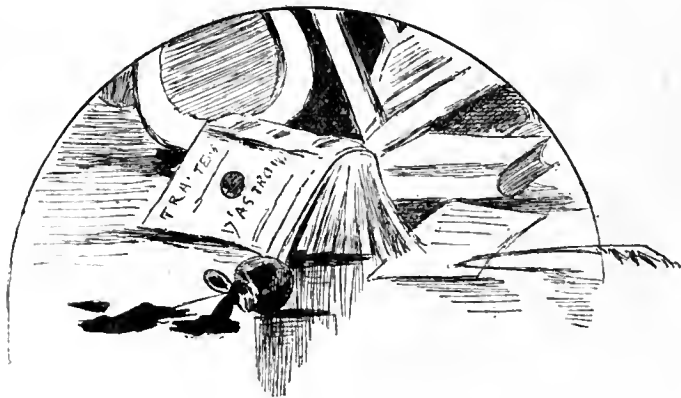
Il courut à sa table de travail et inscrivit, sur son carnet de notes, ces lignes tracées d'une main fébrile :

« Aujourd'hui, 5 février du calendrier terrestre : réveillé par forte secousse résultant d'un abordage contre l'un des corpuscules du courant astéroïdal. — Recherches sur épave complètement inutiles. — Présume que le bolide rencontré a pénétré assez profondément dans le fragment qui me porte pour que l'écorce cométaire, vitrifiée par la chaleur, se soit refermée sur lui ainsi que le vernis qui enduit les aérolithes. »



Et il ajoutait ces mots qui prouvaient combien était enraciné, dans son âme, l'espoir de regagner sain et sauf sa planète natale.

« A vérifier dès mon retour sur la Terre. »





Lorsque, du fond de l'espace, est accouru un corps énorme, monstrueux. (P. 349.)

CHAPITRE XV

COMME LA LUMIÈRE



H !

A cette exclamation, poussée d'une voix angoissée, déchirante, Fricoulet se redressa sur son hamac et aperçut le comte de Flammermont assis sur le bord du sien. L'œil hagard, la face pâle et inondée de sueur, les membres tout frémissants.

— Qu'y a-t-il ? demanda l'ingénieur pris d'inquiétude, en accourant au chevet de son ami... es-tu malade ?

Le jeune comte secoua la tête, regarda Fricoulet comme s'il ne le reconnaissait pas dès l'abord, puis son regard se promena autour de lui, examinant chaque chose avec un étonnement croissant.

Enfin, il passa ses deux mains sur son front, comme pour rassembler ses souvenirs, et partit d'un large éclat de rire.

— Dieu ! fit-il en sautant sur les planches, quel bête de rêve je viens de faire !

La face soucieuse de Fricoulet se dérida.

— Alors, ce cri ? fit-il.

— J'ai crié ? demanda Gontran... cela ne m'étonne pas, ... j'ai eu assez peur pour cela.

Et il ajouta :

— C'est si bête... les rêves...

— Je ne suis pas de ton avis,... il en est de fort agréables;... ainsi, durant que tu t'encauchemardais, moi, de mon côté, je rêvais,... mais d'une façon pas désagréable du tout,... et tu m'as interrompu au plus beau moment.

Ici, nous demandons la permission d'ouvrir une parenthèse indispensable à la compréhension du présent chapitre.

Qu'est-ce que le rêve ?

C'est la faculté que possède l'esprit humain de se dédoubler, pour ainsi



dire, et de vivre d'une vie spéciale, la véritable vie spirituelle, dégagée de l'enveloppe charnelle, débarrassée des liens de la matière qui l'alourdit.

Pendant le sommeil, l'esprit continue le travail commencé à l'état de veille, ou reprend la suite des idées dont le cours a été momentanément interrompu par l'assoupissement du corps. C'est l'existence qui se poursuit véritablement, sans solution de continuité, et le dormeur, dont le cerveau dégagé de toute préoccupation physique, est, en quelque sorte, affiné, ou, pour mieux dire, a sa force et son acuité poussées jusqu'à l'ultime puissance, trouve parfois, à l'état de sommeil, la solution d'importantes questions insolubles à l'état de veille, et met aussi à exécution d'irréalisables projets conçus et déclarés par lui impossibles, quelques heures auparavant.

C'est sous l'empire de ce phénomène mystérieux et magique du rêve que nos héros étaient tombés, alors qu'ils demeuraient étendus côte à côte

sur le plancher de leur véhicule, dans un état léthargique voisin de la mort.

Et tandis que, sans qu'ils pussent en avoir conscience, leur catalepsie charnelle reprenait, avec le fragment cométaire dans lequel elle était pour ainsi dire ensevelie, le chemin de la planète natale, leur esprit, dégagé des liens de la matière, poursuivait le voyage tel qu'il se fût logiquement accompli sans l'accident qui avait, d'une façon si inattendue, arrêté dans sa course le wagon *l'Éclair*.

Cela une fois bien établi, nous fermons la parenthèse ouverte quelques lignes plus haut, et nous reprenons le dialogue des deux voyageurs endormis, là où nous l'avions interrompu.

— Ma foi ! mon cher Alcide, dit le comte de Flammermont, je te dois mille excuses ; l'existence que nous menons dans cette cage de lithium est si désespérément triste et monotone, qu'en vérité, lorsque la Providence vous envoie un rêve quelque peu réjouissant...

— Plus que réjouissant, mon cher, merveilleux, réellement merveilleux...

— Tu ne m'en veux pas ?

— Tu plaisantes,... mais, tu m'as fait une fière peur avec ton cri...

— Si tu avais été à ma place, tu aurais crié sans doute, tout comme moi.

Et, secouant les épaules :

— Brrr,... fit-il, je frissonne encore en y pensant.

— Mais, enfin, qu'est-il arrivé ?

— Figure-toi que j'étais de quart et que, pour me distraire, je regardais par l'un des hublots de la machinerie, lorsque tout à coup, du fond de l'espace, arrivant sur nous avec la rapidité de la foudre, est accouru un corps énorme, monstrueux... Alors, je me précipitai vers le levier du gouvernail sur lequel je pesai de toutes mes forces ;... mais j'avais beau faire, le véhicule suivait la droite ligne, refusant d'obéir, filant, avec la rapidité d'une flèche, dans la direction de ce bolide, comme s'il eût été attiré par un aimant invisible.

En faisant ce récit, le jeune comte repassait de nouveau par toutes les angoisses de son épouvantable cauchemar, car ses traits étaient contractés et une légère sueur perlait sur son front.

— Ce qu'il y avait de plus horrible, poursuivit-il, c'est qu'en dépit de tous mes efforts, je ne pouvais sortir de la machinerie ; j'étais comme cloué

près des appareils, incapable de faire un pas ; je voulais appeler au secours, ... mes lèvres s'ouvraient, mais ma gorge était tellement contractée par la terreur, qu'aucun cri n'en pouvait sortir, ... et nous avançons, ... nous avançons toujours... Soudain, le contact eut lieu avec un bruit épouvantable, ... l'appareil s'aplatit contre le bolide, comme un hanneton qui, dans son vol affolé, s'écrase contre un arbre, ... puis tout devint noir... C'est alors, sans doute, que j'ai poussé le cri qui t'a éveillé.

Fricoulet se mit à rire en voyant M. de Flammermont se palper avec inquiétude et murmurer :

— J'ai tellement eu l'impression de la catastrophe, que je me sens courbaturé par tout le corps et que je suis stupéfait de trouver mes membres au complet.

— Eh bien ! moi, dit à son tour l'ingénieur, j'ai rêvé tout le contraire de toi ; pendant que tu assistais à la destruction de l'*Éclair*, je trouvais le moyen d'accélérer sa marche.

— La mécanique ! ... toujours la mécanique ! dit Gontran en plaisantant.

— La mécanique, mon cher, est la plus belle conquête de l'homme.

Et comme le jeune comte haussait les épaules.

— En tout cas, poursuivit-il, si quelqu'un doit la dédaigner, ce n'est pas toi.

M. de Flammermont répondit avec un ricanement :

— Je doute que tu sois d'accord sur ce point avec M. Ossipoff, aux yeux duquel l'astronomie l'emporte sur toutes les autres circonstances humaines.

— Peu m'importe l'opinion de M. Ossipoff ; mais, en ce qui te concerne, je te ferai remarquer que ton dédain pour la mécanique me paraît résulter d'un caractère enclin à l'ingratitude.

— Parce que ? ...

— Parce que c'est la mécanique qui t'a tiré de tous les mauvais pas où t'a mis, jusqu'à présent, l'astronomie, parce que c'est encore la mécanique qui va te sauver...

— Comment cela ?

— En me permettant, comme je te l'ai dit tout à l'heure, d'augmenter dans des proportions notables la marche de notre appareil.

— Mais, mon pauvre ami, fit Gontran incrédule, tu oublies que ce système merveilleux, tu l'as rêvé

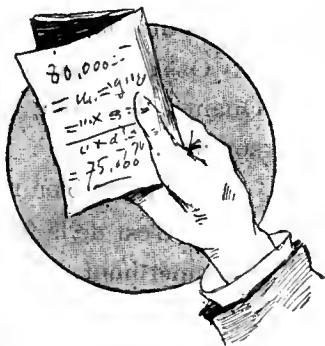
— Mon cher, répliqua l'ingénieur, le rêve confine, plus que tu ne le crois, à la réalité... et la preuve...

Fricoulet s'interrompit pour jeter rapidement sur son carnet quelques calculs, qu'il tendit ensuite narquoisement à son ami.

— Qu'est-ce que c'est que ça? bougonna M. de Flammermont, en repoussant de la main le carnet de l'ingénieur.

Celui-ci répondit:

— C'est la preuve que les quatre-vingt mille mètres que nous parcourons par seconde — soit soixante-quinze mille lieues à l'heure — peuvent se transformer en soixante-quinze mille lieues... par seconde...



— Mais c'est de la folie pure! s'écria une voix derrière Fricoulet.

Celui-ci se retourna et se trouva nez à nez avec M. Ossipoff, qui sortait de sa cabine.

— C'est de la folie! répéta le vieux savant.

Fricoulet le regarda d'un air gouailleur.

— Vous êtes bien certain de ce que vous avancez là? demanda-t-il.

— Il me semble que nous avons atteint le maximum de vitesse que pouvait nous donner l'électricité.

— Il vous semble bien, mon cher monsieur, répliqua l'ingénieur, et cela pour deux raisons : la première, c'est que, comme vous venez de le dire fort justement, l'électricité nous a donné le maximum de rapidité qu'il lui est possible de nous donner; la seconde raison... c'est que notre provision d'électricité est épuisée.

Ces mots furent accueillis par la même exclamation terrifiée, sortie en même temps de la bouche de M. Ossipoff et de Gontran.

— Mais nous sommes perdus!

— C'est-à-dire que nous le serions, si je n'avais trouvé ce moyen.

Le vieux savant enveloppa l'ingénieur d'un regard incrédule.

— Et ce moyen merveilleux vous permet de vous passer d'électricité?



— Absolument.

— En ce cas, quelle force actionne votre moteur?

— Je supprime le moteur.

— Mais l'hélice?...

— Je supprime l'hélice!.

Ossipoff recula d'un pas en poussant un « oh! » d'ahurissement. Quant à Gontran, il n'avait pas les yeux assez grands pour considérer son ami.

— J'avais bien raison, murmura le vieillard, c'est de la folie!

— C'est de la folie, en effet, ne put s'empêcher de dire à son tour M. de Flammermont.

— Si vous me laissiez m'expliquer, riposta l'ingénieur avec calme, alors, vous pourriez me qualifier en toute connaissance de cause. En deux mots, voici la chose : je mets en communication, avec le tube central dans lequel tourne actuellement l'hélice, un de nos réservoirs à air comprimé, dont la détente nous procurera une rapidité supérieure à celle de la foudre.

Gontran étirait ses moustaches d'un air pensif et Ossipoff caressait sa barbe avec énergie, ce qui était, chez lui, l'indice d'une méditation profonde.

— Alors, murmura-t-il à mi-voix, comme se parlant à lui-même, nous avancerions par la force de réaction.

— Précisément... Eh bien ! que pensez-vous de mon moyen?...

Avant que le vieillard eut eu le temps de répondre, M. de Flammermont s'écria :

— Je pense, moi, qu'il est impraticable.

— Parce que?

— Parce que, avant de songer à aller de l'avant, il faut songer à vivre

— Eh bien?

— Eh bien ! si l'on emploie à actionner notre véhicule notre provision d'air, qu'est-ce qui actionnera nos poumons?

L'ingénieur sourit d'un air triomphant, et, posant sa main sur l'épaule du jeune comte :

— Ne crains rien, fit-il, tes poumons auront, quand même, de quoi se sustenter largement. Je vais plus loin, je veux qu'une fois revenus sur

Terre, nous puissions faire respirer, à raison d'un mètre cube par personne— tous les auditeurs curieux de nous entendre raconter nos aventures.



Ossipoff avait pris le carnet de Fricoulet et s'était enfoncé dans une longue série de calculs où les équations s'entassaient les unes sur les autres.

— Si je ne me trompe pas, dit-il, nous pourrions, en deux heures, atteindre Uranus.

— Dame!... à raison de soixante-quinze mille lieues à la seconde...

— Et nous serions en quatre heures à Neptune.

Voyant que le vieux savant examinait sérieusement l'inexécutable projet que faisait entrevoir l'ingénieur, M. de Flammermont ouvrait de grands yeux.

— Mais, en ce cas, demanda-t-il, combien, dans ces conditions, nous faudra-t-il de temps pour regagner la Terre?

Avant que Fricoulet n'eut ouvert la bouche, Ossipoff répondit :

— Pas plus de sept heures.

M. de Flammermont jeta sur le vieillard un regard ahuri, se demandant s'il était subitement devenu fou... ou s'il se moquait de lui.

Mais, au visage grave d'Ossipoff, il fut bien obligé de se rendre à l'évidence et de se persuader que l'autre parlait sérieusement.

— Sept heures!... murmura-t-il, sept heures...

Fricoulet avait repris son carnet des mains du vieux savant, et, après y avoir jeté un coup d'œil :

— Je crois que vous faites erreur, monsieur Ossipoff, dit-il.

— Comment cela?

— C'est cinq heures seulement qu'il nous faudrait, car la distance de Neptune à la Terre n'est que de plus d'un milliard de lieues... or, à raison de soixante-quinze mille lieues à la seconde...

— D'accord; mais, dans les sept heures dont je parle, je compte le temps nécessaire à la recherche et à l'étude d'Hypérior.

A ce nom, Gontran ouvrit de grands yeux, et, malgré lui, il allait

pousser une exclamation étonnée, lorsqu'une voix lui chuchota doucement à l'oreille :

— C'est la dernière planète du système solaire.

La dernière planète du système solaire!

En entendant ces mots, Gontran fut sur le point de se récrier; de ses lectures rapides et distraites des *Continents célestes*, il avait retenu que les limites du système solaire étaient tracées par l'orbite de Neptune, et voilà que, maintenant, on lui parlait d'Hypérion!

Mais, en vérité, il s'agissait bien d'astronomie!

Foin d'Hypérion et du reste!

Dans douze jours, il allait revoir la Terre, dans douze jours il ferait afficher, à la mairie du VIII^e arrondissement, la publication des bans, et, deux semaines plus tard...

Et cette perspective si proche d'un bonheur qui, depuis si longtemps, s'évanouissait au moment où il croyait le toucher du doigt, chassait, loin de son esprit, tous les découragements, tous les déboires, tous les dépit, toutes les amertumes dont sa vie avait été pleine depuis quelques mois.

Il ne songeait plus qu'à une seule chose : c'est que ces éternelles fiançailles allaient prendre fin, c'est que le jour du mariage était proche, c'est qu'il aimait Sélénia plus que jamais, et que Sélénia allait enfin devenir sa femme.

Il s'était retourné, avait saisi entre les siennes les mains de la jeune fille, et, l'enveloppant d'un regard plein de tendresse :

— Oh! mon aimée! murmura-t-il.

Ce furent les seuls mots que son émotion lui permit de prononcer tout d'abord.

M^{lle} Ossipoff, qui n'avait point entendu les révélations de Fricoulet, ne comprenait nécessairement rien au trouble de son fiancé, et le considérait avec un étonnement d'autant plus grand que, — comme nous l'avons dit dans





les précédents chapitres, — l'humeur du jeune comte s'aigrissait de chaque nouveau retard apporté au retour par la curiosité sans cesse insouvie d'Ossipoff, et, irrité contre le père, se détachait peu à peu de la fille.

Elle était donc très étonnée, mais, au fond, une grande joie gonflait son cœur; il y avait si longtemps que son fiancé ne lui avait si tendrement serré les mains, si longtemps que sa voix n'avait eu de si affectueuses intonations.

Même, une larme perla à la pointe de ses longs cils, larme de bonheur dont M. de Flammermont surprit le scintillement, dont il comprit la cause, et

qui fit naître, en son âme, un cruel remords de son attitude sèche et rancuneuse, depuis plusieurs semaines.

— Qu'arrive-t-il donc, Gontran? demanda M^{lle} Ossipoff avec un sourire qui trahissait sa joie et pardonnait à l'ingrat.

Il lui pressa les mains avec plus d'émotion encore, et murmura :

— Il arrive, ma chère Séléna, que le bonheur, qui nous fuit depuis si longtemps, veut bien enfin se laisser atteindre.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'avant un mois vous serez comtesse de Flammermont.

La jeune fille regarda son fiancé comme elle eut regardé un fou, puis ses yeux se portèrent sur son père pour l'interroger.

Mais M. Ossipoff était, en ce moment, bien trop occupé à vérifier les calculs de Fricoulet pour faire attention à sa fille.

Alors Séléna, s'adressant à l'ingénieur lui-même, qui considérait les deux fiancés d'un air narquois :

— Que me dit Gontran, fit-elle, que nous allons revoir la Terre?...

— Gontran a raison, mademoiselle, répondit Fricoulet d'un ton gouailleur. Tout comme Jeanne d'Arc, j'ai eu, cette nuit, une vision,... et c'est cette vision qui nous sauvera.

M^{lle} Ossipoff tendit gentiment sa main à l'ingénieur :

— Monsieur Fricoulet, dit-elle, c'est à vous que nous devons notre bonheur.

Le jeune homme fronça légèrement les sourcils.

— Si c'est à ce point de vue-là que vous me remerciez, répondit-il d'un ton bourru, vous avez bien tort, mademoiselle,... car j'ai bien peur que vous ne me reprochiez, plus tard, de vous avoir arrachée au désert sidéral pour vous ramener sur votre planète natale...

— Toujours tes idées sur le mariage? riposta le comte.

Fricoulet secoua la tête.

— Le bonheur, en matière conjugale, prononça-t-il sentencieusement, ne peut résulter que d'un absolu assortiment des époux.

— Mais,... s'écria M. de Flammermont, que nous manque-t-il donc?

— Mon cher, l'astronomie et la diplomatie ne pourront jamais marcher du même pas.

Et, se penchant à l'oreille de Gontran, il lui désigna, d'un geste tragico-comique, Ossipoff qui griffonnait toujours.

— Mais regarde-le donc, malheureux, dit-il; crois-tu, franchement, que tu sois le gendre qu'il faut à un homme comme celui-là?

Gontran se mit à rire.

— Comme gendre, répondit-il, je suis peut-être défectueux; mais j'ai la prétention d'avoir en moi l'étoffe d'un époux admirable.

Fricoulet haussa les épaules.

— Théories dangereuses, grommela-t-il; imprudent celui qui, dans une loterie comme celle du mariage, fait la part de l'imprévu;... si j'étais un véritable ami...

Il s'arrêta et fixa sur le comte un regard singulier.

— Eh bien! dit Gontran, si tu étais un véritable ami, que ferais-tu?

— J'exigerais, avant de mettre à exécution ma combinaison, que tu fisses vœu de célibat;... comme cela, je n'aurais pas à me reprocher, plus tard, d'être la cause de ton malheur.

M. de Flammermont haussa les épaules.

— Tu es fou! dit-il.

L'ingénieur allait sans doute répliquer, lorsqu'un vacarme épouvantable se fit entendre dans la cabine qui servait de cellule à Farenheit.

— Allons, bon! gronda le jeune comte, voilà ce Yankee du diable qui va recommencer à faire des siennes.

Et il s'approcha de la porte pour imposer silence au prisonnier par le procédé qui lui était familier, c'est-à-dire à grands coups de pied appliqués dans la porte.

Mais, à sa grande surprise, le vacarme cessa tout à coup, et la voix de l'Américain s'éleva, demandant avec douceur :

— Est-ce vous, monsieur Fricoulet?



Gontran se tourna vers son ami :

— Entends-tu? chuchota-t-il, il te parle.

L'ingénieur s'avança à son tour.

— C'est à moi que vous en avez, sir Jonathan? fit-il.

— Oui, je voudrais vous dire un mot.

— Parlez,... je vous écoute...

— Non... je ne puis parler comme cela,... ouvrez la porte..

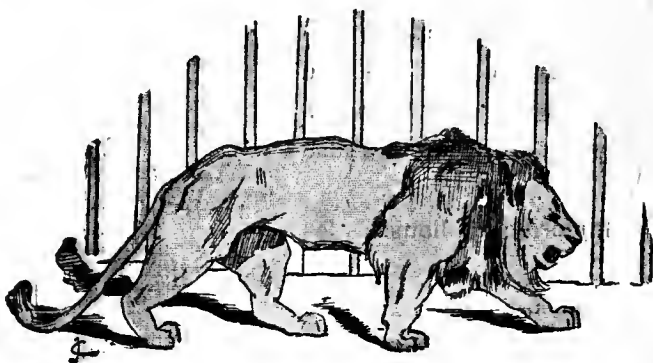
— Jamais de la vie, s'écria M. de Flammermont, pour que vous recommenciez vos bêtises...

— Je ne suis plus malade, riposta l'Américain d'une voix douce; je vous jure que je serai raisonnable.

Gontran se pencha à l'oreille de Fricoulet :

— Il n'y a de pires fous, chuchota-t-il, que ceux qui prétendent ne pas l'être.

— Cependant, s'il était guéri, murmura M^{lle} Ossipoff prise de pitié...



c'est bien triste d'être enfermé là-dedans, comme une bête féroce dans sa cage...

— Je ne dis pas le contraire,... mais songez que notre apitoiement pourrait nous coûter la vie...

— Baste!... quand on est prévenu, dit l'ingénieur..

Et, faisant signe aux deux jeunes gens de s'écarter un peu, il ouvrit la porte.

Aussitôt, le prisonnier s'élança hors de la cabine, se précipita sur Fricoulet qui, surpris par le choc, roula à terre, l'entraînant dans sa chute.

N'écoutant que son courage, M. de Flammermont sauta sur l'Amé-

ricain, et avec l'aide de Fricoulet qui, d'un bond, s'était relevé, le maintint en respect.

Ils n'eurent, d'ailleurs, aucune peine à cela, Farenheit ne faisait pas un mouvement, leur abandonnant, sans résistance, ses deux poignets auxquels ils se cramponnaient.

— C'est cela que vous appelez être raisonnable ! grommela Fricoulet.

— Je ne voulais pas vous faire de mal, répondit l'Américain d'un air tout confus.

— Au contraire, n'est-ce pas ? riposta gouailleusement l'ingénieur.

— Je voulais vous embrasser.

Fricoulet eut un haut-le-corps de surprise, tandis que, s'adressant à Séléna, Gontran mettait son index sur son front pour montrer que, selon lui, le Yankee avait toujours la cervelle déséquilibrée.

D'un clignement d'yeux, Fricoulet recommanda la douceur au comte, qui s'app préparait à réintégrer l'Américain dans son cabanon.

— Certainement, dit-il, je suis très touché de cette manifestation de tendresse, mon cher sir Jonathan ; mais pour quelle raison vouliez-vous m'embrasser ?

— Parce que vous êtes un grand homme...

— Un grand homme !... moi !...

— Oui, un grand homme... le plus grand que je connaisse, non seulement dans le monde entier, mais dans les États-Unis ! s'écria Farenheit en s'animant.

— Expliquez-moi au moins pourquoi ?...

— Parce que vous avez trouvé le moyen de me faire revoir New-York, alors que celui-là voulait me faire trainer mes misérables os à travers ses planètes du diable !...

Et, d'un hochement de tête expressif, il désignait Ossipoff.

Puis, se dégageant brusquement de l'étreinte de Gontran, il sauta au cou de l'ingénieur qu'il embrassa sur les deux joues, avant qu'il eût le temps de se reconnaître.

Ensuite, d'une voix vibrante et attendrie.

Quand je pense, dit-il, que grâce à

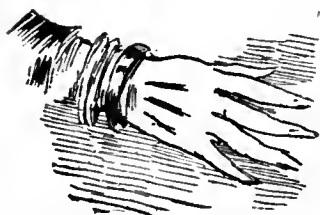


vous je m'en vais voir les trottoirs de la cinquième avenue, et mes actionnaires, et l'*Excentric club*, et... — ah! je vous jure bien que mon premier soin sera de vous élever une statue en bronze sur la principale place de New-York...

— Vous êtes trop bon, sir Jonathan... un aussi mince service que celui-là ne vaut pas la peine que vous vous lanciez dans des dépenses.

— Quel malheur! poursuivit l'Américain, que le ciel n'ait point béni mon union avec mistress Farenheit!

Fricoulet haussa les sourcils en signe de stupéfaction.



— Si j'avais une fille, ajouta le Yankee, c'est avec la joie la plus grande que je vous donnerais sa main. L'ingénieur fit la grimace.

— Et c'est avec la joie la plus grande que je la refuserais, pensa-t-il.

Puis, tout haut :

— Vous avez donc entendu notre conversation de tout à l'heure? demanda-t-il à Farenheit.

— Tout d'abord, je n'ai fait que de l'entendre; depuis plusieurs jours je me sentais moins mal... ma tête me semblait plus libre, les idées plus nettes, s'enchaînaient avec plus de logique, en même temps, la mémoire me revenait;... puis, soudain, certains mots de votre conversation ont frappé mes oreilles d'une façon singulière, le brouillard qui obscurcissait mon cerveau s'est dissipé comme par enchantement et j'ai compris... Vous parliez de la possibilité de revoir la Terre dans quelques jours et la lucidité m'est complètement revenue.

Puis, saisissant de nouveau les mains de l'ingénieur, il les secoua avec force, en répétant :

— Vous êtes un grand homme!...

Fricoulet hocha la tête.

— C'est bon... c'est bon, dit-il en riant, vous me direz cela à New-York; pour le moment, il faudrait agir.

Et s'approchant d'Ossipoff, toujours enfoncé dans la vérification des calculs de l'ingénieur.

— Eh bien! demanda-t-il, ça va-t-il ainsi?

— A mon avis, oui... voulez-vous voir, mon cher Gontran?



L'Eclair semble s'élancer dans l'espace d'un bond formidable. (P. 363.)

Et il tendit le carnet au jeune comte, qui le repoussa avec un geste très digne en disant :

— Je ne me permettrai certainement pas de contrôler après vous.

— En ce cas, s'écria l'ingénieur, à la besogne.

— Que faut-il faire?

— Nous débarrasser de l'hélice et du moteur; ensuite, nous installerons les conduites d'air comprimé.

Ossipoff hocha la tête.

— Nous débarrasser de l'hélice, bougonna-t-il, c'est fort facile à dire, mais le moyen.

— Très simple, répondit l'ingénieur.

Il alla au levier qui commandait le gouvernail.

— Attention, dit-il, je vais manœuvrer de façon à dresser verticalement l'appareil; donc, préparez-vous à changer de position.

Peu à peu, il manœuvrait le levier et l'*Éclair*, quittant la position horizontale, se levait sur son arrière, comme un cheval qui se cabre.

— Là, dit l'ingénieur au bout de quelques instants, voilà qui est fait; maintenant, au moyen de cet autre levier qui communique avec le tube central, je vais dévisser les pivots de l'arbre du propulseur, et l'hélice tombera tout d'une pièce dans le vide... Quant au moteur, il nous suffira d'entr'ouvrir le trou d'homme pour le jeter hors du wagon — ce sera une perte d'air de quelques mètres cubes... mais nous les rattraperons largement par la légèreté que nous acquerrons.

— Et ensuite?

— Ensuite, nous ajusterons les tuyaux qui conduiront l'air comprimé jusqu'au tube central.

Tout en parlant, Fricoulet manœuvrait un levier placé dans un coin de la machinerie, et les voyageurs entendaient distinctement une sorte de grincement dans le centre même du véhicule.

Tout à coup, l'*Éclair* frémit dans sa coque et sembla s'élancer dans l'espace d'un bond formidable.

— *By God!* grommela Farenheit en se cramponnant à la cloison, qu'arrive-t-il donc?

— Tout simplement ce qui arrive à un ballon délesté.

— Quoi!... l'hélice?...

— L'hélice s'est transformée déjà en corpuscule nouveau modèle; maintenant, passons au moteur.

Et Fricoulet s'armant d'un levier allait attaquer l'appareil, lorsque Gontran lui posa la main sur le bras.

— As-tu pensé à une chose?

— Laquelle?

— C'est que cette surprenante vitesse dont tu parles pourrait bien être impossible au sein de l'anneau corpusculaire où nous sommes; les astéroïdes vont nous opposer peut-être une résistance considérable,... qui sait même si cette résistance ne sera pas suffisante pour annuler notre élan?

Fricoulet allongea les lèvres dans une moue dubitative.

— C'est douteux, murmura-t-il.

— Mais, enfin, si cela se produisait?...

— Eh bien! si cela se produisait, nous en serions quittes tout simplement pour abandonner le courant astéroïdal qui deviendrait plus nuisible qu'utile.

Gontran jeta les bras au plafond.

— Et naviguer dans le vide!... mais ce n'est pas possible!...

— Il faudra cependant que cela le devienne... possible; au surplus, avec une aussi grande vitesse, l'espace sera assez dense pour nous fournir un point d'appui.

Et voyant que le jeune comte paraissait ne pas comprendre.

— Tu sais bien, poursuivit-il, que le vide des espaces n'est pas le vide absolu, lequel, d'ailleurs, impossible à produire, n'est qu'un vain mot; l'espace est sillonné en tous sens, par une quantité d'atomes cosmiques, débris de mondes détruits, et ces atomes peuvent devenir un point d'appui efficace... mais, à condition que notre vitesse soit excessive...

Ossipoff, en entendant ces mots, tressaillit, et s'approchant de l'ingénieur :

— Ainsi, demanda-t-il avec une certaine anxiété dans la voix, vous croyez que l'*Éclair* pourrait filer assez rapidement pour pouvoir quitter le fleuve corpusculaire?

— Je ne le crois pas... j'en suis certain.

Le visage du vieux savant s'illumina.

— Alors, s'écria-t-il, tout à l'heure, lorsque je parlais d'aller visiter Hypérior, je disais la vérité — sans m'en douter.

Fricoulet ricana.

— Assurément, répondit-il, rien ne serait plus facile que d'aller visiter Hypérion; mais de même que pour faire un civet il faut un lièvre, de même, pour visiter une planète il faut qu'elle existe.

Un flot de sang empourpra les joues du vieillard qui, croisant les bras sur sa poitrine, demanda d'une voix indignée :

— Oseriez-vous prétendre que Neptune soit le point extrême du système solaire?

— Je ne prétends rien, s'empressa de répliquer Fricoulet, je suis ingénieur, moi, et non astronome;... seulement j'avais entendu dire que Neptune était la dernière planète qu'il avait été donné à l'homme d'apercevoir.

— Alors, à quoi attribuez-vous les perturbations remarquées dans la marche de Neptune, si ce n'est à la présence d'un autre monde, invisible pour nous, qui retarde ou avance la course de la planète suivant qu'il est en avant ou en arrière et que son attraction s'exerce d'un côté ou de l'autre?

— Je vous répète, répondit encore l'ingénieur, que je ne puis entamer une discussion à ce sujet; seulement je vous serais très obligé de me dire sur quel point du ciel vous vous dirigerez pour la trouver... cette fameuse planète transneptunienne.

Le vieillard hésita avant de répondre.

— La vérité, dit-il après quelques secondes de silence, c'est que, jusqu'à présent, on n'a, sur Hypérion, que des données très vagues.

L'ingénieur dissimula un sourire moqueur.

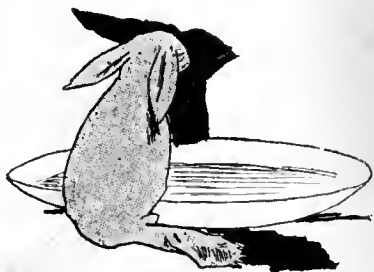
— Cela étant, au moment où il s'agira de mettre le cap sur Hypérion, je vous confierai la barre et vous dirigerez l'*Éclair* où bon vous semblera;... on ne peut pas mieux faire.

Ossipoff ne répondit pas, mais fixa sur l'ingénieur un regard furieux.

M. de Flammermont qui, jusque-là, était demeuré silencieux, prit la parole :

— Il me semble, dit-il, que cette discussion est tout à fait platonique.

— Parce que? interrogea Fricoulet.



— Parce que le fleuve corpusculaire dont nous descendons le courant ne va pas au delà de la sphère d'Uranus.

— Mais, puisque M. Fricoulet prétend qu'en imprimant au véhicule une vitesse spéciale, on pourra se passer du fleuve d'astéroïdes et trouver un point d'appui dans le vide, rien ne nous empêche de dépasser l'orbite de Neptune et de chercher à percer le voile mystérieux qui enveloppe la planète transneptunienne.

Et, d'une voix vibrante :

— Songez, mon fils, quelle gloire serait la nôtre si nous parvenions à résoudre ce grand problème scientifique,... à répondre à ce point d'interrogation énorme qui se dresse devant tous les astronomes terrestres !

— Je ne dis pas non,... je ne dis pas non,... balbutia M. de Flammermont d'un ton qui laissait supposer combien peu il partageait l'enthousiasme du vieux savant.

Celui-ci continua :

— Et par de là Hypérion, ne sentez-vous pas l'infini qui vous attire ? ne désirez-vous pas ?...

Ce fut Séléna qui l'interrompit.

— Mais, cher père, dit-elle, l'infini n'était point inscrit sur notre itinéraire...

— Eh ! quoi ! s'écria Ossipoff, pourrions-nous passer indifférents à côté de toutes ces merveilles qui remplissent l'infini ? et les étoiles, les systèmes stellaires, doubles, triples, les nébuleuses...

Fahrenheit eut un haut-le-corps véritablement épouvanté ; Fricoulet secoua les épaules.

Gontran répliqua :

— Mais, mon cher monsieur, votre soif de curiosité vous fait oublier la réalité des choses... Mon ami Alcide vous a dit tout à l'heure qu'il lui était possible de communiquer à notre wagon une vitesse de soixante-quinze mille lieues par seconde ; or, c'est précisément là l'espace franchi, dans le même laps de temps, par un rayon de lumière...



— Je sais cela tout aussi bien que vous, mon cher enfant, répondit le vieillard d'un ton un peu sec; où voulez-vous en venir ?

— Tout simplement à ceci : que l'étoile la plus rapprochée de nous est située à une distance 7,400 fois plus grande que celle qui sépare Neptune du Soleil; or, le rayon de lumière parti de cette même étoile et voguant avec une vélocité de soixante-quinze mille lieues par seconde...

— Mettrait, pour nous parvenir, trois ans et six mois, dit Fricoulet en achevant la phrase de son ami.

— Quant aux autres étoiles, nébuleuses, etc., elles sont incomparablement plus éloignées encore... C'est donc, selon moi, de la folie que de songer à les atteindre.

Les lèvres d'Ossipoff se pincèrent dans une grimace de mauvaise humeur.

— Ce ne serait pas une folie, grommela-t-il, si M. Fricoulet pouvait — comme il s'en est vanté tout à l'heure — nous donner une vitesse infinie.

— Infinie!... permettez, se récria l'ingénieur, je n'ai point parlé de cela; j'ai dit que je pensais pouvoir arriver, dans le vide, à cinq cent mille lieues par seconde; avec une vitesse semblable, il ne nous faudrait pas plus de temps pour nous rendre à Alpha de Centaure que nous n'en avons mis pour aller de Mars à Saturne.

— Ce serait prodigieux! murmura Ossipoff, qui fut s'asseoir dans un coin, où il ne tarda pas à tomber en de profondes méditations.

— Belle idée que tu lui as fourrée en tête, avec tes vitesses insensées; grommela Gontran à l'oreille de Fricoulet;... tu vas voir qu'il nous emmènera au diable.

— Baste! nous ne sommes pas des enfants, riposta l'ingénieur, et il ne fera que ce que nous voudrons.

— Que le Ciel t'entende; riposta M. de Flammermont en hochant la tête d'un air peu convaincu.

Cependant, tout en causant et en discutant, on avait travaillé; le moteur et ses appareils, une fois lancés dans le vide par l'entrebâillement du « trou d'homme », on avait mis en place les tuyaux destinés à faire par-



venir l'air comprimé dans le tube central, qui servait primitivement d'enveloppe à l'hélice.

Puis, Fricoulet avait remplacé le véhicule dans la position horizontale; ensuite de quoi il avait ouvert tout grand le robinet du réservoir à air comprimé.

Comme un cheval de course auquel le jockey applique un coup de cravache, l'*Éclair* s'élança.

— Eh bien? demanda Ossipoff très anxieux.

— Eh bien! mes prévisions étaient justes; nous avons nos soixante-quinze mille lieues à la seconde;... si vous m'en croyez, maintenant, tout le monde ira prendre un peu de repos.

Tout le monde, y compris Ossipoff, s'empessa de suivre ce conseil et, quelques minutes après, chacun, étendu sur

son hamac, ronflait à poings fermés, — même Séléna.

Le lendemain, les voyageurs furent éveillés par un cri de désespoir; croyant à un malheur, ils sautèrent à bas de leur hamac et coururent à la machinerie.

Debout devant son télescope, Ossipoff s'arrachait les cheveux.

— Père! cher père, qu'avez-vous? demanda Séléna tout anxieuse.

— Uranus,... répondit le vieillard.

— Eh bien! quoi!... Uranus? fit Farenheit.

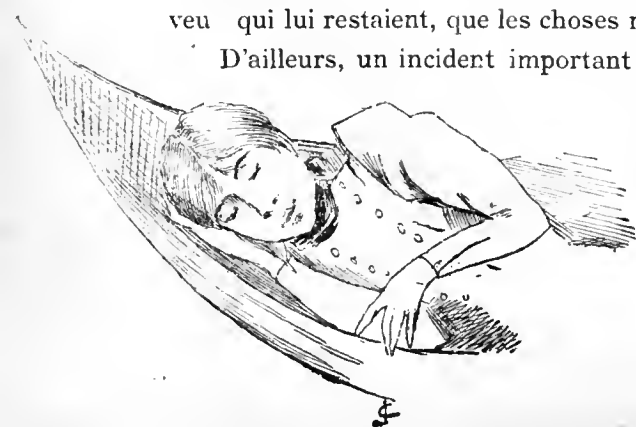
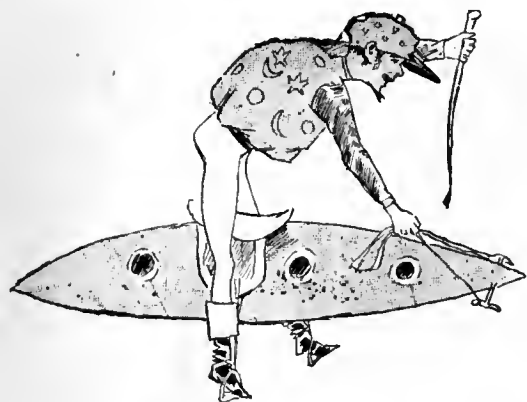
— Disparue, répliqua Ossipoff.

Durant les quelques heures que les Terriens étaient demeurés étendus sur leur hamac, l'orbite de la planète avait été franchie, et c'est cette constatation qui plongeait le vieux savant dans une si profonde douleur.

C'était le malheur irréparable, et Ossipoff se fût arraché tous les cheveux qui lui restaient, que les choses n'eussent point changé d'un *iota*.

D'ailleurs, un incident important vint faire diversion à sa désolation.

Les corpuscules devenaient de plus en plus rares et disséminés dans le grand courant météorique qui allait, obliquant d'une manière



considérable. Avant peu, ou bien l'*Éclair* serait sorti du courant, ou bien celui-ci, tari, n'aurait pas plus la force de jouer un rôle de point d'appui que ne l'avait le vide ambiant.

— Mes amis, dit tout à coup Fricoulet qui, depuis quelques heures, suivait avec attention la marche de l'appareil, le moment est venu de prendre une décision.

— Qu'arrive-t-il donc? demandèrent à la fois les Terriens réunis autour de l'ingénieur.

— Le courant météorique a des interruptions;... dans quelques instants, nous aurons atteint son aphélie.

Farenheit jeta en l'air sa casquette de voyage.

— En route pour la Terre, alors! s'écria-t-il.

Le visage d'Ossipoff s'assombrit.

— A l'aphélie, murmura-t-il.

— Je puis même ajouter, déclara Fricoulet, qui avait marché vers un hublot, au travers duquel il examinait l'espace, que nous arrivons dans une solution de continuité de l'anneau cosmique, mais que nous sommes sur le bord confinant au désert stellaire... Que décidons-nous?

— Allons de l'avant, implora Ossipoff.

— Droit sur la terre! dirent ensemble Gontran et Farenheit.

— Hâtons-nous! insista l'ingénieur; dans notre situation, les secondes valent des années.

— Mes amis, mes chers amis, fit le vieux savant d'une voix suppliante, aurez-vous le courage de vous en retourner sans avoir vu Neptune et Hypérion... Gontran, mon ami, mon fils, faites-moi encore ce sacrifice;... et vous, cher sir Jonathan, voulez-vous qu'il soit dit, à votre retour, qu'un Américain a reculé devant la perspective d'un voyage à travers le vide?

— Reculé! s'écria Farenheit piqué au vif dans son amour-propre.

— Et vous, monsieur Fricoulet, ne tiendrez-vous pas à faire la preuve de la théorie de votre air comprimé sur l'espace?



— Hâtons-nous ! hâtons-nous, ... grommela l'ingénieur pour toute réponse.

— C'est un retard, fit Gontran.

— Oh ! de quelques jours à peine.

— C'est un détour, dit à son tour l'Américain.

— D'environ quinze cents millions de lieues, riposta le vieillard, une misère.

Fricoulet frappa du pied.

— Eh bien ! demanda-t-il, que décidez-vous ?

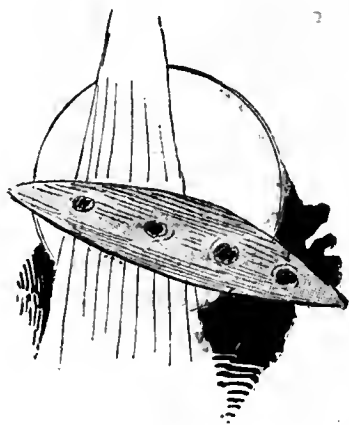
Il promena autour de lui un regard circulaire, vit toutes les physionomies indécises, excepté celle d'Ossipoff, qui portait les traces de la plus grande anxiété.

Il eut pitié du vieillard et s'écria :

— En avant !

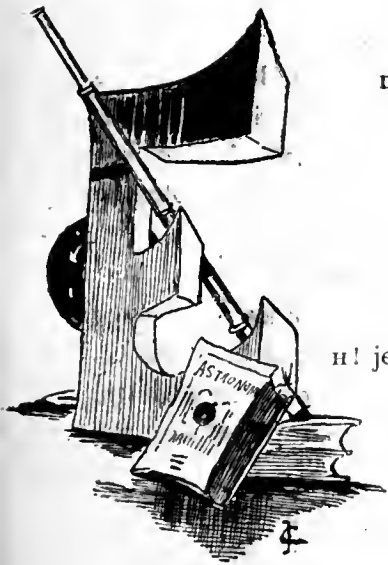
Il pesa sur le levier du gouvernail, le wagon vibra une seconde, puis, évoluant, sortit du fleuve astéroïdal.

Une seconde encore, il flottait dans le vide, en route pour Ne tune !



CHAPITRE XVI

DANS LEQUEL NOS VOYAGEURS, CROYANT REVENIR
SUR TERRE, PARTENT POUR L'INFINI



H ! je te répète, moi, que ce n'est plus de l'astronomie.

Fricoulet regarda son ami avec stupéfaction.

— Alors, comment appelles-tu cela ?

— De tous les noms qu'il te plaira, hormis de celui-là ; l'astronomie consiste à examiner l'univers céleste, à étudier les mondes dont il est

rempli, ... au besoin, à fouiller l'espace pour y découvrir des terres inconnues.

— Eh bien ! Leverrier n'a pas fait autre chose.

— Jamais de la vie ! ... je ne sais même pas s'il a mis son œil au télescope pour chercher Neptune ... Quelqu'un a dit de lui qu'il avait trouvé Neptune « au bout de sa plume » ... c'est là une expression des plus heureuses ...

L'ingénieur répliqua :

— Il n'en a eu que plus de mérite.

— Comme mathématicien peut-être, mais comme **astro-
nome**, c'est différent.

Fricoulet se mit à rire :

— Alors, selon toi, n'est astronome que celui qui passe



toute son existence avec l'œil vissé à l'oculaire d'un méridienne ou d'un équatorial?

— Dame! si dans ce fait de rechercher sur le papier la place exacte d'une planète, tu trouves quoique ce soit qui an trait à l'astronomie!... cela prouve que Leverrier était d'une force remarquable en mathématiques,... qu'il jonglait avec les chiffres d'une manière étonnante...

— C'est bien heureux que tu lui concèdes cela, ripost narquoisement l'ingénieur.

— Mais, poursuivit Gontran; il n'était nullement besoin qu'il fût astronome pour se livrer à ses prodigieuses déductions mathématiques... Tout autre savant, assez patient pour demeurer, comme lui, quinze années durant en équilibre sur des colonnes de chiffres, en eût fait autant.

— Alors, pour toi, Leverrier n'est pas un astronome?

— Je ne veux pas te chicaner là-dessus,... ni enlever au docte corps auquel appartient M. Ossipoff, une gloire dont il s'enorgueillit;... je trouve, quant à moi, que le véritable inventeur de Neptune est, non pas celui qui lui a assigné une place dans le ciel, mais bien celui qui affirma son existence.

L'ingénieur eut un petit mouvement d'épaules qui prouvait que, tout en ne partageant pas cette opinion, il ne la trouvait cependant pas déraisonnable.

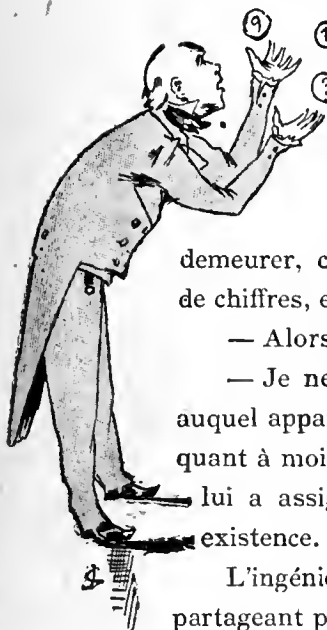
— Il est certain, répondit-il, qu'une bonne partie de la paternité de Neptune revient à Bouvard qui, le premier, en 1821, remarqua dans le mouvement d'Uranus certaines irrégularités.

— Et, de même que les irrégularités de Saturne avaient fait conclure à l'existence d'Uranus, de même, la marche singulière de cette dernière planète amena Bouvard à décréter qu'au delà des 733 millions de lieues où gravite Uranus, il y avait encore autre chose.

Ces mots avaient été prononcés par Ossipoff, qui avait quitté sa cabine, attiré par la discussion des deux jeunes gens.

— Oui, déclara Gontran, poursuivant toujours son idée, ce Bouvard était un grand homme, et je m'étonne que les astronomes lui aient fait l'injustice flagrante d'attribuer à Leverrier la gloire qui lui revenait.

Ossipoff releva ses lunettes sur son front, geste qui, chez lui, était l'indice d'une grande surprise.



— Un grand homme,... fit-il, pour avoir déduit, des irrégularités d'Uranus, que Neptune devait exister!

Peuh!

— Mais, répliqua Gontran, ces irrégularités pouvaient parfaitement provenir d'une autre cause que de Neptune.

Le vieux savant secoua la tête.

— Impossible, déclara-t-il.

— Parce que?

— Vous oubliez la loi de Titius, mon cher ami.

— La loi de Titius, balbutia Gontran,... la loi de Titius!...

Fricoulet lui chuchota à l'oreille.

— Tu sais bien : la théorie des petites planètes, 4, 7, 10, 16, etc.

M. de Flammermont fit un brusque mouvement.

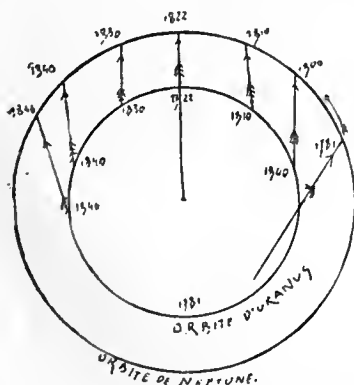
— Parbleu! répondit-il aussitôt avec un sang-froid merveilleux, la besogne de Leverrier était, en ce cas, simplifiée de beaucoup, puisqu'il lui suffisait de chercher la planète vers la région correspondant à la distance 36 de la progression.

— C'est ce qu'il fit, répondit Fricoulet; mais bien que sa besogne ait été peut-être simplifiée par cette circonstance, elle n'en est pas moins effrayante, tellement effrayante que, lorsque le 31 août 1846 il en annonça le résultat à l'Académie des Sciences de Paris, les doctes académiciens hésitèrent tout d'abord à ajouter foi à cette déclaration.

— Un mois après, poursuivit Ossipoff, le docteur Galle, de l'observatoire de Berlin, invité par Leverrier lui-même à rechercher sa fameuse planète, trouvait, à la place indiquée, une étoile qui offrait à l'œil un disque planétaire sensible, et qui n'était pas marquée sur la carte : c'était Neptune.

— Je me permettrai, dit l'ingénieur, une petite rectification à ce que vous venez de dire.

Le masque d'Ossipoff se fronça.



— Laquelle ? demanda-t-il sèchement.

— En prenant pour base de ses calculs la distance 36 de la loi de Titius, Leverrier s'était trompé ; ce qui lui fit assigner à la planète un emplacement qui n'est pas le sien ; Galle le constata à ses dépens, car après avoir cherché durant un mois Neptune par le 326^e degré de longitude, il l'aperçut par le 327^e ce qui la mettait, en réalité, à la distance de 30°.

— Peuh ! fit Gontran en levant les épaules, c'est là une erreur de peu d'importance.

Les yeux d'Ossipoff s'arrondirent derrière les verres de ses lunettes.

— Mon cher Gontran, répliqua-t-il sur un ton un peu nerveux, je comprends que les aventures par lesquelles vous êtes passé vous aient peu à peu, fait perdre la notion des temps et des distances ; cependant, une différence de près de soixante ans dans la période d'une planète...

— Soixante ans !

— Assurément ; les calculs de Leverrier, basés sur la distance 36, donnaient à Neptune un orbite tel qu'il lui fallait 217 ans terrestres pour le parcourir ;... se trouvant à la distance 30, la planète ne met plus que 165 ans à effectuer

sa révolution. Ce qui est encore une jolie période.

Fahrenheit, qui dormait étendu sur un divan, se souleva sur son coude.

— Neptune n'est pas une planète française, mais bien anglaise.

Fricoulet se redressa.

— Pourquoi pas américaine, pendant que vous y êtes ? grommela-t-il.

— Parce qu'elle est anglaise, ayant été découverte par un Anglais.

— Lequel, s'il vous plaît ? demanda l'ingénieur.

Fahrenheit haussa les épaules.

— Vous m'en demandez trop, répondit-il.

Fricoulet se mit à rire.

— Vous voyez bien, fit-il, vous ne savez même pas le nom de l'inventeur.

— Sir Jonathan a raison, dit alors Ossipoff, pendant que Leverrier travaillait à la recherche de Neptune, de l'autre côté de la Manche, à Cam-



bridge, un étudiant de l'Université, Adams, travaillait aussi à la solution du même problème et, huit mois avant que l'astronome français fit sa déclaration à l'Académie des Sciences, l'étudiant anglais écrivit au directeur de l'Observatoire national de Londres, pour lui faire part de sa découverte.

— Et pourquoi donc, demanda Fricoulet, le directeur de l'Observatoire national ne s'empressa-t-il pas d'annoncer une si importante nouvelle au monde savant?

Ossipoff leva les bras au ciel pour déclarer qu'il lui était impossible de répondre à cette question.

L'ingénieur fit entendre un petit claquement de langue significatif.

— J'ai idée, dit-il, que la lumière ne devait pas être fort brillante pour avoir été ainsi tenue sous le boisseau...

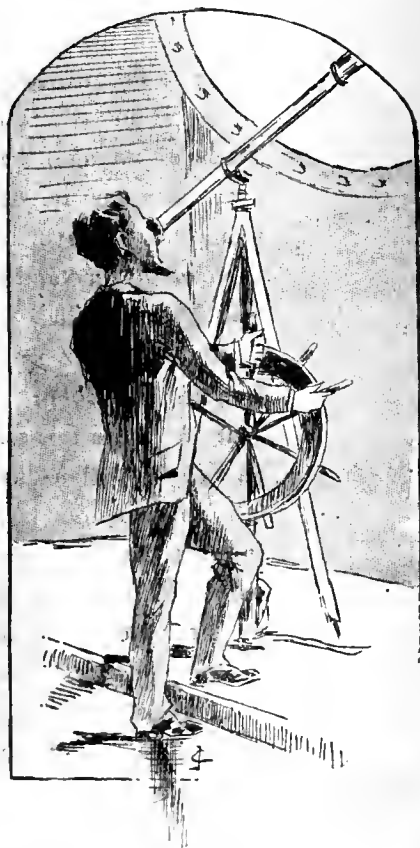
La conversation que nous venons de rapporter avait lieu dans la machinerie, où Fricoulet faisait son quart, l'œil à l'oculaire du télescope de vigie, la main sur la roue qui commandait le gouvernail.

L'*Éclair* courait toujours dans l'espace avec sa rapidité vertigineuse et, d'heure en heure, les voyageurs pouvaient constater un agrandissement du disque neptunien qui barrait, de sa masse énorme, l'horizon céleste.

Maintenant, on pouvait apercevoir, bien que vaguement encore, estompés dans une atmosphère laiteuse et fort épaisse, un nombre assez considérable de corpuscules se mouvant autour de la planète, suivant un plan extrêmement incliné sur l'écliptique et dans un sens rétrograde, tout comme les satellites d'Uranus.

Ossipoff, qui avait signalé depuis longtemps ces corpuscules — grâce à son télescope qui était le plus fort du bord — avait déclaré que c'étaient là les satellites de Neptune.

— Les satellites de Neptune! s'écria Fricoulet, auquel le vieux savant fit part de cette découverte... mais je n'en connaissais qu'un, celui que



Lassalle a découvert et que l'on aperçoit de la Terre sous l'aspect d'une étoile de 14^e grandeur.

— Rien ne servirait d'avoir fait un pareil voyage, bougonna le vieillard, si nous ne devons pas, en avançant, soulever de plus en plus le voile qui cache aux yeux terrestres les merveilles mystérieuses de l'infini... Songez que Neptune est éloigné du Soleil d'une distance égale à trente fois celle de la Terre au Soleil, c'est-à-dire d'un milliard 112 millions de lieues; or, nous sommes maintenant à moins de vingt millions de lieues de la planète... donc...

Fricoulet l'interrompt.

— Vous êtes bien certain de cette distance?

Ossipoff le prit par le bras et l'amena près d'un télescope braqué, à l'arrière, sur le système solaire que les voyageurs venaient de mettre tant de mois à traverser,

— J'ai mesuré le Soleil tout à l'heure, dit-il, et j'ai trouvé 64" de diamètre. Voyez si je me suis trompé; vous vérifierez ensuite si mes calculs sont exacts.

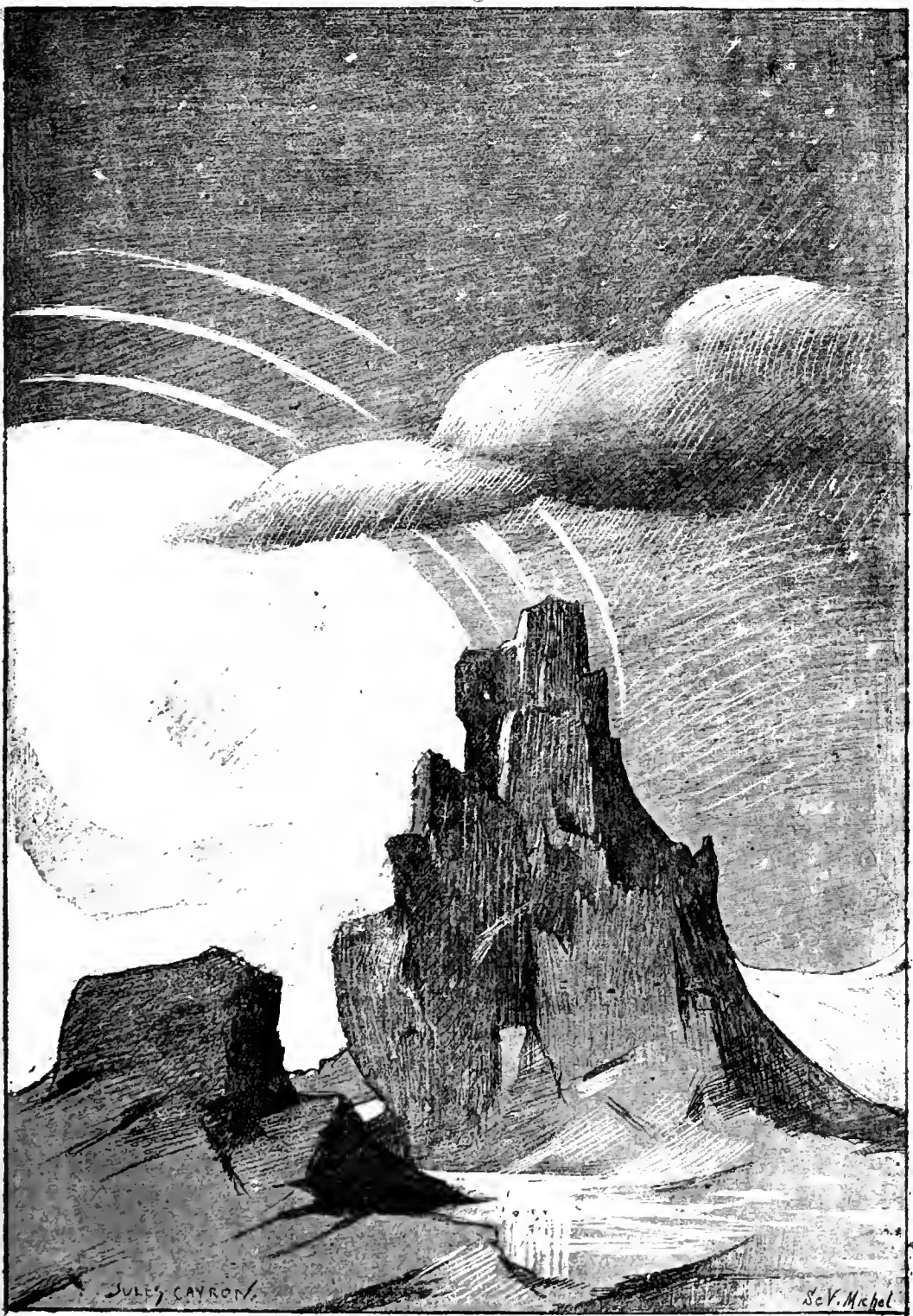
Le jeune homme appliqua son œil à l'oculaire et aperçut alors là-bas, tout là-bas, perdu dans l'obscurité de l'infini, un astre scintillant avec un éclat prodigieux, éclipsant celui de tous les astres environnants : c'était le Soleil.

Un moment, il se sentit singulièrement ému à l'aspect de cet astre merveilleux qui s'offrait à lui sous un disque trente fois plus petit que celui sous lequel, dans le même instant, il apparaissait à ses compatriotes, et en sondant, par la pensée, l'abîme titanesque qui le séparait de sa planète natale, et qui représentait cet amoindrissement.

Involontairement, avant de s'éloigner, il jeta les yeux sur le cahier de notes posé tout ouvert sur une tablette à côté du télescope, et y lut ces lignes :

« Vu de Neptune, disque solaire offre surface 900 fois plus petite que





Le disque neptunien qui barrait, de sa masse énorme, l'horizon céleste. (P. 375.)

« celle apparente pour la Terre — lumière correspondante à l'intensité de
« 687 pleines lunes — ou encore à celle de quarante millions d'étoiles,
« égales en éclat au brillant Sirius. »

L'ingénieur haussa imperceptiblement les épaules.

— A quoi servent de semblables calculs ? pensa-t-il.

Et il alla rejoindre Gontran qu'il voyait assis dans un coin, ayant à la main un papier qu'il paraissait fort occupé à noircir de calculs.

— Que fais-tu donc là ? demanda Fricoulet.

Le jeune comte étouffa un bâillement.

— Je m'ennuie tellement, dit-il, que je cherche à me distraire.

— En faisant des chiffres ? s'écria l'ingénieur ébahi.

— Je cherche à résoudre une devinette que je me suis posée.

— Laquelle ?

— Sachant que l'orbite de Neptune est de 6,987 millions de lieues et que, cet orbite, il met 165 ans à le parcourir, je cherche quelle est la rapidité de sa marche.

Fricoulet se mit à rire.

— C'est une simple division à faire, dit-il.

— Oui, répondit le jeune comte ; mais une division où il y a des milliards, ça fait joliment de chiffres au quotient

— Et alors ?

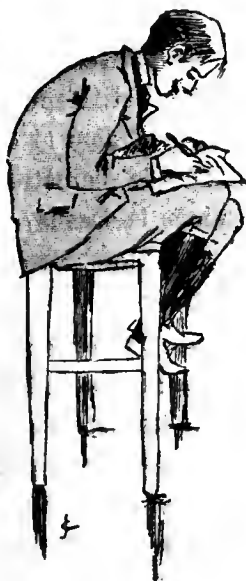
— Alors, je n'ai pas encore fini.

— Eh bien ! dit l'ingénieur, sache tout de suite que Neptune marche à raison de 5,370 mètres par seconde, 322 kilomètres par minute, 5,000 lieues par heure, 115,000 par jour, ce qui fait qu'au bout de 60,151 de nos jours, il a accompli sa révolution tout entière.

Et il ajouta :

— C'est le plus lent des mondes connus ;... il se meut, ou plutôt il se traîne sur son orbite comme une colossale tortue ; par contre, il tourne sur lui-même avec une rapidité considérable.

— Comment sait-on cela ? demanda M. de Flammermont.



Puis, aussitôt il ajouta :

— Il est vrai que peut-être on a calculé sa vitesse de rotation au moyen de quelque observation faite sur son disque...

L'ingénieur hocha la tête.

— Mon cher, aux yeux des astronomes terrestres, qui savent le trouver là où il est, Neptune offre tout au plus l'aspect d'une étoile de huitième grandeur, dont le disque, légèrement teinté de bleu, n'a pas plus de 3 secondes de diamètre. Comment, diable ! veux-tu que l'on fasse des observations là-dessus ?

— Alors, riposta Gontran, comment s'y est-on pris pour évaluer cette vitesse ?

— De la manière la plus simple du monde ; Lassell, après avoir découvert le satellite neptunien, établit que sa distance moyenne à la planète est de 13 rayons neptuniens, ou 100,000 lieues environ, et que sa révolution s'effectue en une période de cinq jours terrestres plus 21 heures. La conséquence logique de cette rapidité du satellite est la rapidité de la planète elle-même, dont la rotation doit être assimilable à la rotation de Jupiter, de Saturne, d'Uranus... Ce n'est pas d'ailleurs le seul point de ressemblance que Neptune ait avec Uranus ; outre encore cette similitude de vitesse de rotation et celle de l'inclinaison de l'orbite des satellites et de la marche rétrograde de ceux-ci, les deux dernières planètes connues de notre système solaire ont encore, ou à peu de chose près, la même masse, la même densité, la même intensité de pesanteur et leurs atmosphères sont chimiquement de même composition, ainsi que l'a démontré l'analyse spectrale.

— Ce sont des jumeaux, alors ? ricana Gontran.

— Sans t'en douter, tu viens de leur donner le même nom dont plusieurs astronomes se servent pour les désigner ;... de plus, — tu peux t'en convaincre en le regardant un moment dans le télescope, — Neptune a, comme Uranus, son axe fortement incliné et ses deux pôles très aplatis.

En ce moment, Séléna, qui avait quitté la machinerie à la suite de son père, rentra dans la salle.

Son visage paraissait tout bouleversé et ses joues portaient les traces de larmes récentes.

Gontran alla vers elle.

— Qu'arrive-t-il, ma chère Séléna, demanda-t-il, que vous voici toute contristée?

Elle baissa la tête et répondit tout bas, comme honteuse.

— Je quitte mon père!

— Eh bien?

La jeune fille étouffa un gros soupir.

— Si vous l'aviez vu pleurer, balbutia-t-elle.

Le comte eut un mouvement de surprise.

— Pleurer, répéta-t-il... et pourquoi?

— Parce qu'il va en être de Neptune comme d'Uranus, et qu'il n'en pourra rien connaître — n'en pouvant rien voir.

Fricoulet eut un hochement de tête.

— A cela, répondit-il, nous ne pouvons rien, mais, en vérité, M. Ossipoff n'est pas raisonnable.

Séléna jeta à l'ingénieur un regard chargé de reproches.

— Il est vrai, dit-elle, que M. Ossipoff ne vous est rien; monsieur Fricoulet, mais, vraiment, vous avez le cœur bien dur.

— Oui, répéta machinalement Gontran qui, fasciné par la présence de la jeune fille, n'avait même pas conscience de ce qu'il disait, oui, tu as le cœur bien dur.

L'ingénieur promena de l'un à l'autre ses regards pleins d'ahurissement.

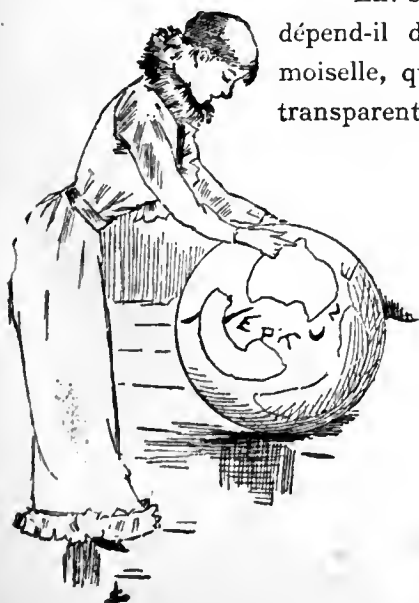
— Eh! s'écria-t-il, énérvé, que voulez-vous faire à cela? dépend-il de moi, ou de Gontran, ou de vous, mademoiselle, que l'atmosphère opaque de Neptune devienne transparente soudainement? non, n'est-ce pas... alors?

Et il les considérait, presque furieux.

— J'avais pensé, murmura Séléna en s'adressant à Gontran, que peut-être serait-il possible de s'approcher plus près encore de la planète.

Fricoulet secoua les épaules.

— Eh! pour distinguer quelque chose du sol neptunien, s'approcher ne serait pas suffisant.



— En ce cas, dit à son tour M. de Flammermont, ému de l'attitude navrée de sa fiancée, ne pourrait-on tenter d'aborder ?

— Oh ! Gontran.

Ces deux mots s'échappèrent des lèvres de M^{lle} Ossipoff avec un accent si profond de reconnaissance et de remerciements, que Fricoulet lui-même ne put s'empêcher de tressaillir.

Cependant il s'écria :

— Mais ce serait de la folie !

— Ah ! mon cher, riposta le comte, combien n'en avons-nous déjà pas faites, de folies.

— Je croyais que la série était close, fit l'ingénieur.

Il y avait sans doute, dans la voix de Fricoulet, quelque chose qui trahissait son émotion, car Séléna s'approcha de lui et lui prenant la main :

— Monsieur Fricoulet ! implora-t-elle.

L'ingénieur haussa les épaules.

— Soit ! grommela-t-il.

Et il se dirigea vers les leviers qui commandaient le gouvernail.

Séléna courut à la porte de la machinerie.

— Père ! père ! cria-t-elle, descendez vite... nous abordons sur Neptune...

Les marches grincèrent sous les pas dégringolants d'Ossipoff, qui entra dans la pièce comme une bombe.

— Est-il possible ! balbutia-t-il, n'en pouvant croire ses oreilles.

— Regardez, dit simplement Fricoulet.

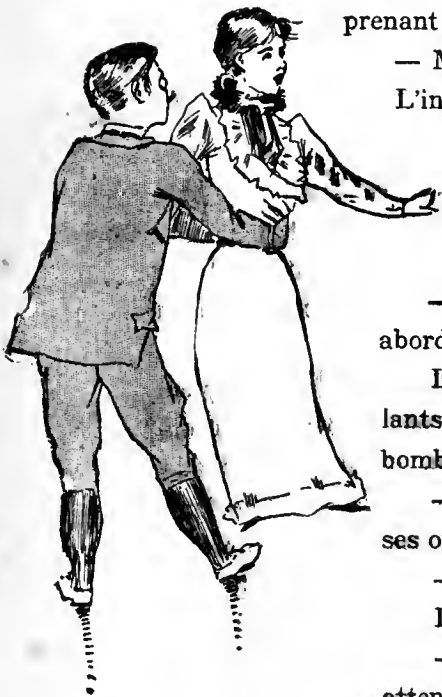
Le vieillard se précipita vers un hublot.

— Nous arrivons !... nous arrivons !... cria-t-il, attention au choc.

Farenheit courut à son hamac et s'y étendit.

Gontran saisit Séléna par la taille.

Quant à Fricoulet, immobile à son poste, les mains rivées aux leviers, les muscles tendus à se rompre, il attendait le moment où l'attraction nautunienne se ferait sentir pour virer de bord et amortir la chute, grâce au



refoulement de l'air comprimé. Mais le vieux savant poussa soudain un cri de détresse.

— Nous nous éloignons! dit-il d'une voix rauque.

— Ce n'est pas possible, riposta l'ingénieur.

— Je vous jure que nous nous éloignons, répéta le vieillard.

Fricoulet consulta sa montre et son visage exprima un indicible étonnement.

— Depuis le temps que nous tombons, murmura-t-il, le contact aurait dû avoir lieu.

— Ah! dit Ossipoff qui ne quittait pas des yeux le disque de la planète, voici que nous nous rapprochons.

Et, quelques secondes après :

— Nous nous éloignons de nouveau.

Les sourcils froncés, la face violemment contractée, les bras croisés sur la poitrine, le savant cherchait à résoudre ce stupéfiant problème.

On eut dit qu'un phénomène de répulsion chassait loin de la planète le wagon métallique et l'empêchait, malgré son poids, d'arriver jusqu'au sol.

Soudain il poussa une exclamation et, secouant la tête :

— Monsieur Fricoulet, dit-il, cessez vos efforts; ils sont inutiles.

— Parce que?

— Parce que nous sommes sous le coup de la loi qui régit, assurément, dans ce monde inconnu, le mouvement rétrograde des satellites.

— Et cette loi?

— Est une loi d'électricité qui, agissant par la répulsion, sur les satellites de Neptune, les maintient à la distance qu'ils occupent, contre-balançant la force attractive monstrueuse de la planète.

Fahrenheit se frottait les mains.

— Qu'avez-vous donc à paraître si satisfait? lui demanda à voix basse M. de Flammermont... on dirait que cette impossibilité où l'on est d'aborder Neptune vous fait plaisir?

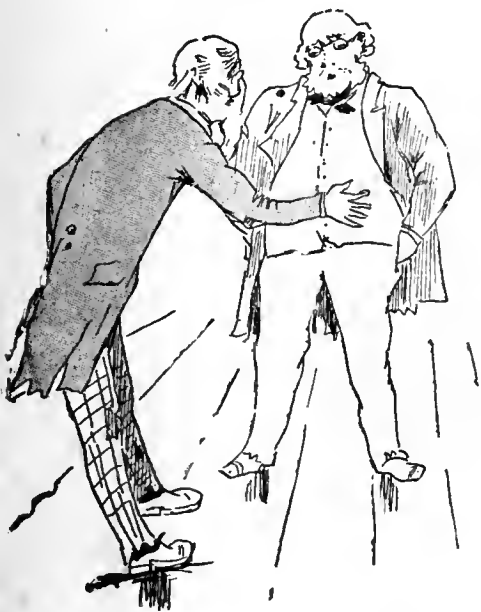
— Et l'on ne se tromperait pas;... je suis, en effet, fort content: car le temps que l'on eût passé sur ce monde peu intéressant, peut être plus utilement employé à revenir sur Terre; n'est-ce pas votre avis?

— En doutez-vous? répliqua le comte.

Fricoulet demanda, en s'adressant à Ossipoff.

— Maintenant, que faisons-nous?

— *By God!* s'exclama l'Américain, vous le demandez!... mais ce qui a été convenu, c'est-à-dire que nous mettons le cap sur New-York... et sans escales... n'est-ce pas, papa Ossipoff?



Et, dans la joie du retour, sir Jonathan s'oublia jusqu'à frapper familièrement sur le ventre du vieux savant.

Celui-ci, plongé déjà dans ses réflexions, tressaillit comme fait le dormeur que l'on réveille en sursaut :

— Pardon, murmura-t-il, je n'ai pas entendu.

— M. Fricoulet vous demandait ce qu'il fallait faire et je lui répondais qu'il n'y avait qu'une chose à faire : virer de bord.

Ossipoff poussa un profond soupir.

— Hélas! dit-il d'un ton navré, puisque vous le voulez...

— Pardon, riposta sèchement Fricoulet, c'est convenu.

— Oui... oui... balbutia le savant.

Et, faisant un effort sur lui-même, il ajouta avec un sourire à l'adresse de sa fille.

— Et puis, il est temps que le père remplace le savant... n'est-ce pas, fillette?

La jeune fille sauta au cou du vieillard.

Fricoulet déclama railleusement :

E. vous aurez bientôt des petits-fils ingambes
Pour vous tirer la barbe et vous grimper aux jambes.

— Cet animal d'Alcide sait tout, grommela M. de Flammermont; les vers de Victor Hugo lui sont aussi familiers que les *Continents célestes*, de mon célèbre homonyme, ou les traités de mécanique de M. X.

Le visage d'Ossipoff s'était fait soudainement grave.

— Gontran, dit-il d'une voix pénétrée, en prenant entre les siennes les mains du jeune homme, il faut que vous me fassiez une promesse.



Et vous aurez bientôt des petits-fils ingambes
Pour vous tirer la barbe et vous grimper aux jambes. (P. 384.)

— S'il est en mon pouvoir de tenir ce que vous voulez que je vous promette, balbutia le jeune homme.

— Écoutez-moi bien, mon cher enfant, poursuivit le vieillard... je ne vous cacherai pas que c'est la mort dans l'âme que je consens à retourner en arrière... Au fur et à mesure que j'ai appris toutes ces choses merveilleuses que j'ignorais, une âpre curiosité s'est emparée de moi de savoir ce que j'ignore encore... Je serais seul que j'irais de l'avant, toujours de l'avant... l'infini m'attire et je m'arrache à lui avec douleur, avec désespoir...

— Père, murmura Séléna, navrée de ces paroles...

Un geste bref du vieillard imposa silence à la jeune fille.

— Songez que, par delà cet horizon mystérieux qui borne notre vue, à des millions de millions de lieues, gravite assurément, indubitablement, un autre monde, invisible aux astronomes terrestres, mais dont l'existence s'affirme indubitablement par les perturbations observées dans la marche de Neptune...

— Eh ! interrompit Fricoulet, nous revoici au fameux Hypérion, dont nous parlions l'autre jour.

Le savant laissa tomber sur l'ingénieur un regard de pitié.

— Oui, continua-t-il, c'est d'Hypérion qu'il s'agit, d'Hypérion, sur lequel j'aurais voulu rapporter à terre des renseignements certains... Mais ce que ne peuvent faire les instruments humains, le génie de l'homme le peut accomplir. Témoin Leverrier qui, par le simple calcul et la force du raisonnement, arrive à trouver dans le ciel la place d'une planète invisible. Eh bien ! j'ai consacré de longues années de ma vie aux études préliminaires concernant Hypérion ;... mais le peu de temps qu'il me reste à vivre ne suffira pas à me permettre de mener à bien ce grand et important travail.

— Mais, mon cher monsieur, s'empressa de dire Gontran, vous êtes bien portant et Dieu vous conservera longtemps à l'affection de votre famille.

Le vieillard secoua la tête.

— Dussé-je vivre cent ans, répondit-il, que cela ne suffirait pas ; songez que la marche d'Hypérion dans l'espace doit être si lente qu'elle ne doit pas employer, à parcourir son orbite, moins de trois à quatre siècles.

Les sourcils de M. de Flammermont se haussèrent prodigieusement.

— Je vous lègue donc, mon cher enfant, poursuivit le vieillard avec

émotion, les études que j'ai faites pendant ma vie au sujet de cette planète; vous les continuerez durant votre existence.

— Oh! cher père, interrompit Séléna éplorée, craignez-vous donc de mourir?

— Non, mon enfant, répondit le vieux savant, mais en ce moment solennel, moment où, arrivés au point terminus de notre voyage, nous allons nous diriger vers notre planète natale, j'estime que la promesse de ton fiancé sera plus solennelle encore... Et cette promesse, mon cher Gontran, c'est de léguer à votre premier fils, lequel sera lui aussi astronome, comme son père, comme son grand-père — bon sang ne peut mentir — de lui léguer, dis-je, la charge d'achever les travaux sur Hypérion, travaux commencés par moi, continués par vous, et auxquels il attachera, lui troisième, son nom, comme nous y aurons attaché les nôtres... Ce ne sera pas trop de trois vies humaines pour arriver à soulever ce voile derrière lequel se cache l'Inconnu.

Après avoir prononcé ces dernières paroles d'une voix vibrante et pleine d'émotion, le vieillard se tut, attendant la réponse qu'il demandait.

M. de Flammermont hésita deux ou trois secondes; le rôle qu'il jouait depuis si longtemps commençait à lui peser fort et il se demandait s'il ne vaudrait pas mieux jeter le masque et avouer franchement au vieux savant ce qui en était.

C'eût été briser à tout jamais le rêve de bonheur qu'il avait formé; mais, outre que la réalisation sans cesse reculée de ce rêve en avait diminué la valeur, maintenant qu'il était plus de sang-froid, le jeune homme commençait à trouver que son affection pour Séléna l'avait peut-être entraîné au delà des bornes permises par la franchise et par la loyauté.

Sans doute allait-il parler, tout avouer; mais ses regards se portèrent vers Séléna et le visage de la jeune fille lui apparut si gracieux, si charmant, si adorable que Gontran, oubliant tous ses déboires, tous ses tourments, rejeta bien loin de son esprit les velléités de franchise qu'il venait d'avoir, et, reconquis tout entier par son amour, s'écria :

— Je vous le promets!



En même temps il eut un imperceptible mouvement de tête que Fricoulet interpréta ainsi « Baste! qu'est-ce que je risque? »

Les mains du futur gendre et du futur beau-père s'unirent dans une cordiale étreinte.

Après quoi, Séléna se jeta dans les bras de son père, qui l'embrassa avec effusion.

— Et maintenant, déclara Fricoulet, je propose que tout le monde aille faire un somme. Après tant d'émotions, nous avons tous besoin de repos. D'ailleurs, sir Jonathan nous a donné l'exemple.

L'Américain, homme pratique, voyant poindre à l'horizon une scène d'attendrissement, avait quitté furtivement la machinerie et l'on entendait, dans la cabine voisine, ses ronflements sonores qui faisaient trembler les parois de lithium.

Le conseil de l'ingénieur fut jugé bon et l'on s'empressa de le suivre; cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que Fricoulet et Gontran, retirés dans leur cabine, dormaient à poings fermés et que le sommeil était venu clore les paupières de Séléna, étendue sur sa couchette.

Seul, Ossipoff veillait encore.

Seul, dans la cabine qui lui servait de laboratoire, la face collée à un hublot, il tenait ses regards attachés sur l'insondable infini dont il avait rêvé l'exploration et qu'il lui fallait abandonner.

Ses mains se crispaient nerveusement contre la paroi du véhicule où ses ongles s'ensanglantaient et, sur son visage bouleversé se lisaient les traces de l'épouvantable combat qui se livrait dans son âme.

Abandonner ce rêve, ce rêve insensé, mais sublime!

Certes, tout à l'heure, il était de bonne foi, quand il s'était résigné, sacrifiant à son amour pour sa fille, sa curiosité folle.

Mais, maintenant...

Ah! non, maintenant qu'il était seul, délivré de toute émotion, de toute influence, sa passion de l'Inconnu l'emportait, et, il le sentait, il était inutile qu'il luttât; il était vaincu à l'avance.

Longtemps, cependant, il résista; mais, à la fin, il n'y put tenir.



Pour gagner l'escalier conduisant à la machinerie, il lui fallait traverser la pièce où sa fille dormait.

Un moment, il s'arrêta, la contemplant dans son repos calme et souriant; puis une larme roula de sa paupière et, se baissant, il effleura de ses lèvres le front de la jeune fille.

— Pardon ! murmura-t-il.

Ensuite, sans bruit, il se glissa hors de la pièce, descendit, léger comme une ombre, les marches de l'escalier et entra dans la machinerie.

S'il se fût vu, en ce moment, le vieillard eut reculé : son visage était livide, ses lèvres se tordaient dans une grimace douloureuse et, dans son masque convulsé, les yeux luisaient d'un éclat fiévreux, diabolique.

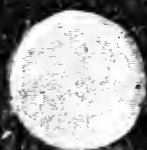
Comme dans un accès de somnambulisme, Ossipoff marcha droit aux leviers qui commandaient au gouvernail, les saisit et les rabattit brusquement.

Docile à cet ordre, l'*Éclair* évolua dans l'espace et vira bord pour bord.

Mickhaïl Ossipoff et ses compagnons étaient en route pour l'Infini



4^e. PARTIE
Les MONDES
STELLAIRES



Aventures Extraordinaires

D'UN
SAVANT RUSSE

CHAPITRE PREMIER

LE DÉSERT INTERSIDÉRAL



URANT un long moment, Mikhaïl Ossipoff demeura immobile, les yeux attachés, démesurément ouverts, sur les leviers que ses mains avaient abandonnés ; il était en proie à une sorte d'hallucination, se demandant s'il était bien vrai qu'il eût fait ce qu'il venait de faire, se refusant à croire qu'il se fût véritablement rendu coupable de l'infâme trahison qu'il avait commise à l'égard de ses compagnons de voyage.

Quoi ! tout à l'heure encore, il avait juré à sa fille, à celui qui devait être son fils, à ses amis, que c'en était fini de sa folie astronomique, que, puisque la nature était décidément contre lui, il renonçait à lutter plus longtemps !

A ses oreilles, bruissaient encore les remerciements émus de Séléna qui retrouvait enfin le père qu'elle croyait à jamais perdu pour elle, et sur ses joues il lui semblait sentir le doux effleurement des lèvres de la

jeune fille. Et, malgré tout cela, en dépit de son serment, en dépit des promesses de Gontran, il avait été brusquement ressaisi par sa passion de l'espace, par l'ardente curiosité qui, depuis des mois, l'entraînait plus loin, toujours plus loin qu'il n'avait dit...

Et maintenant...

Mais, chez un homme comme lui, en lequel le désir de savoir dominait tous les autres sentiments, toutes les autres passions, cet accablement des premiers instants ne pouvait se prolonger : presque tout de suite il se trouva repris par la fièvre qui le consumait depuis si longtemps ; le savant l'emporta une fois encore sur le père, la silhouette explorée de Séléna s'évanouit, et toutes les forces de son esprit se trouvèrent concentrées sur l'ardu problème que crée au monde scientifique l'existence hypothétique d'Hypérion.

Oui, il le sentait, cet astre dont Babinet et Forbes ont affirmé l'existence gravitait dans la région où il se trouvait ; il en était sûr !... quelle gloire immortelle devait rejaillir sur celui qui, le premier, posant son doigt sur une sphère céleste, assignerait sans hésiter au dernier monde du système solaire, un emplacement certain.

Il ne songeait pas qu'en escomptant à l'avance cette gloire en vue de laquelle il venait de commettre une action aussi insensée, il perdait la raison ; car, en admettant même que les pressentiments scientifiques de Babinet et de Forbes fussent exacts, en admettant qu'il pût, pour ainsi dire, toucher du doigt cette planète mystérieuse et en étudier la route dans l'espace, pourrait-il jamais revenir des profondeurs de cet infini, où il se trouvait lancé à présent, pour dire à ceux de la Terre « j'ai voulu voir, j'ai vu, c'est ainsi ».

Sa réflexion ne portait pas si loin ; il n'y avait, pour lui, en ce moment, qu'une chose, et une chose inadmissible : c'était qu'il ne découvrit *par de visu* ce que d'autres avaient découvert par la seule puissance de la logique et du calcul.

Il savait bien, mieux que tout autre même, combien le monde savant était divisé par l'existence problématique de cette planète, que certains audacieux n'avaient pas hésité à baptiser du nom d'Hypérion, alors même qu'il n'était nullement prouvé qu'elle existât.

Mais, le lecteur a déjà eu occasion de s'en convaincre : Ossipoff était un emballé de l'espace, un halluciné de l'infini, et, ainsi que l'avait dit un

jour Fricoulet, en parlant des théories exagérées du vieillard, en matière de planètes.

— Avec lui, quand il n'y en a plus, il y en a encore...

Il croyait donc à Hypérion ; il y croyait de toute la puissance de son imagination, et de toute la force de sa science : comme il l'avait dit à Gontran, il préparait sur la mystérieuse planète un long ouvrage, destiné à prouver péremptoirement l'existence de ce monde hypothétique, et la préface de cet ouvrage contenait une énergique déclaration de guerre contre tous ceux du monde savant qui se permettaient de tourner en ridicule l'audace des parrains d'Hypérion.

« Il vous sied bien, s'écriait-il, de plaisanter le génie des Babinet et des Forbes, après avoir eu la honte de tourner en ridicule l'audacieux génie de Leverrier !

« N'est-ce point par la science seule, et en se basant sur la loi de Bode, que Leverrier, déduisant des perturbations remarquées dans la marche d'Uranus l'existence d'une planète inconnue, a cherché et trouvé Neptune à la distance 36.

« En dépit de vos sarcasmes et de vos plaisanteries, il vous a bien fallu cependant vous incliner devant les faits, et reconnaître la vérité des théories grâce auxquelles Leverrier a si démesurément étendu les dimensions du monde solaire. Pourquoi alors refuser à Babinet l'autorisation de procéder d'une manière analogue pour affirmer, au delà de Neptune, l'existence d'une sphère que nos instruments d'optique, jusqu'à présent imparfaits, ne nous permettent pas de découvrir ! N'a-t-on pas constaté dans la marche de Neptune, tout comme Leverrier l'avait fait pour l'Uranus, des perturbations graves ? et ces perturbations ne peuvent-elles être attribuées à l'influence, tantôt retardatrice, tantôt accélératrice, d'une sphère extérieure ».

Partant de là, le vieux savant en arrivait à examiner les principes scientifiques différents de ceux de Babinet, sur lesquels d'autres astronomes, le docteur Forbes entre autres, se basaient pour déclarer qu'Hypérion existait.

Ceux-là, emboitant le pas à Leverrier, s'élevaient avec force contre les suppositions de Babinet ; à eux, peu importaient la marche de Neptune et ses irrégularités. Le principe de leur recherche était fondé sur la théorie qui introduit, comme membres permanents, dans notre système solaire,

les comètes considérées comme des corps de composition et de caractères particuliers, qui se meuvent à travers les espaces stellaires, sujets aux lois de l'attraction.

Si la comète approche d'une planète, avec un mouvement d'une vitesse accélérée, elle décrira une orbite hyperbolique et ne reviendra jamais vers le soleil ; mais si l'action de la planète réduit la vitesse de translation du corps, elle l'entraînera dans une orbite elliptique, ayant pour foyer notre soleil.

En cataloguant les distances aphélies de toutes les orbites elliptiques connues, le docteur Forbes trouve qu'on peut les grouper de telle sorte qu'elles correspondent à la distance de certaines planètes, et qu'après Neptune, il n'y a que les distances 100 et 300 rayons terrestres qui forment des groupes nombreux ; d'où il conclut qu'à ces distances existent des planètes.

Et combien de fois, se basant sur ces théories que, pour sa part, il adoptait avec une ferveur de croyant, Ossipoff n'avait-il pas fait tous les calculs nécessaires pour dresser l'état civil d'Hypérion d'aussi scrupuleuse façon, que s'il l'eût tenue dans le champ du grand équatorial de l'Observatoire de Pulkowa : c'était, d'après lui, une planète de la taille de Neptune, gravitant à la distance 47 — toujours d'après la loi du Bode, — suivant une orbite inclinée de 5 degrés sur le plan de l'écliptique, et circulant autour du Soleil en 138.481 jours, ou 379 années terrestres.

On comprend qu'étant arrivé, par la puissance du raisonnement et des calculs, à posséder sur Hypérion des renseignements aussi précis, le vieux savant n'eût pu résister à la folie de se convaincre, par ses propres yeux, de l'exactitude de ses suppositions.

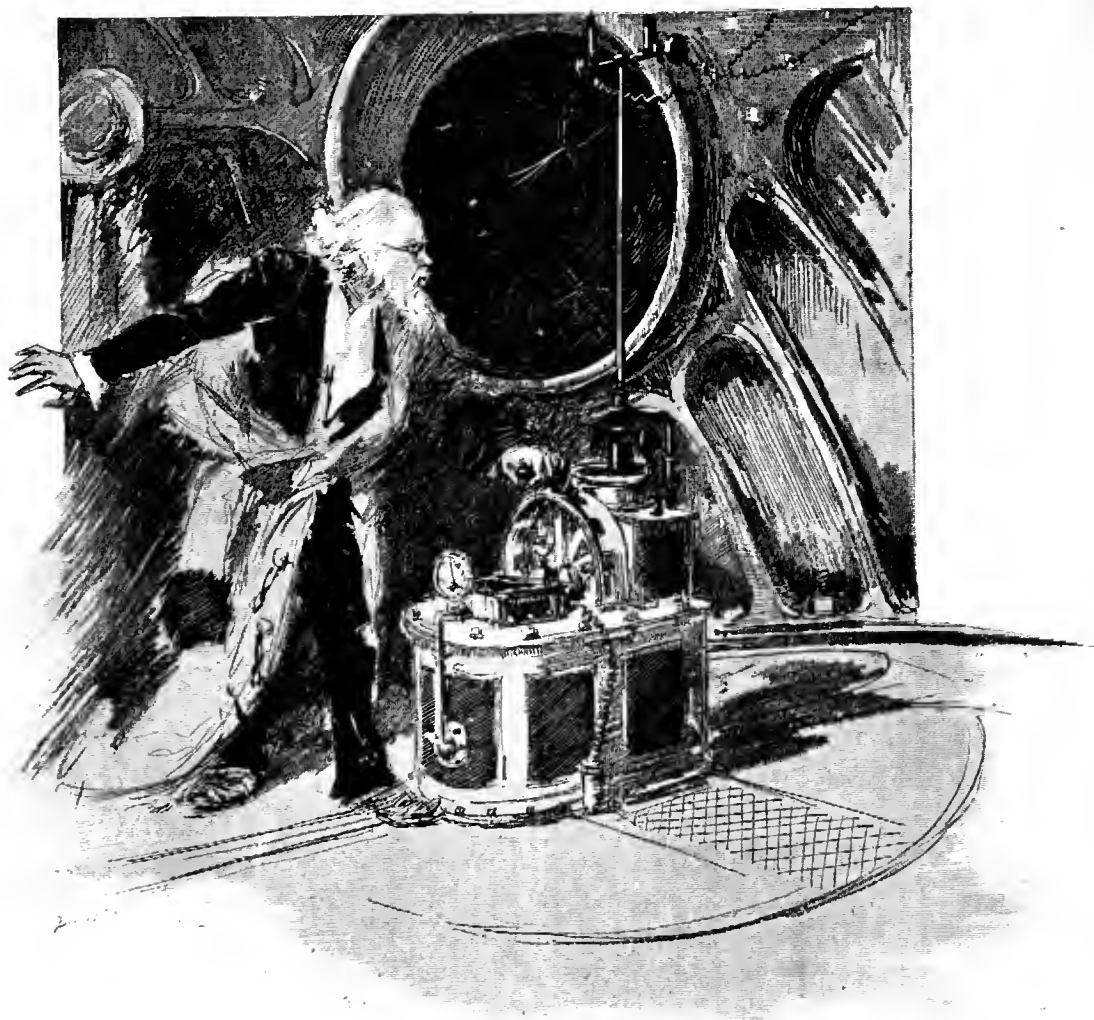
N'était-ce point, à peu près, comme si un provincial ne profitait pas de son passage à Paris pour s'en aller visiter les merveilles que contient la capitale ?

Et maintenant que, sans avoir pour ainsi dire conscience de ce qu'il faisait, il avait détourné l'*Éclair* de la route convenue pour le lancer dans l'*infini*, il se disait qu'en vérité, il eût été bien fou de négliger une si extraordinaire occasion de soulever le voile de la nature.

Comme nous le disions au début de ce chapitre, la sorte d'hallucination à laquelle il avait été en proie, après avoir touché aux leviers, ne dura que quelques instants ; presque aussitôt, il reprit possession de lui-même,

et rapidement, arriva à établir la position certaine où devait se trouver s'il existait vraiment, le monde à la recherche duquel il se lançait.

Etant donné l'emplacement de l'*Éclair*, la position d'Hypérion dans le



ciel ne pouvait être, relativement à la Terre, que par 174 degrés de longitude et 11 heures 40 minutes d'ascension droite.

Ayant donc mis le cap du vaisseau aérien sur ce point du ciel, Ossipoff s'en retourna dans sa cabine et braqua son télescope sur l'espace immuablement noir, qu'il traversait avec la rapidité de la lumière.

Il semblait que ce fût un gouffre dans lequel l'appareil tombait sans paraître en devoir jamais atteindre le fond : aucun point de repère qui indiquât la distance franchie ; seules, là-bas, tout là-bas, les étoiles scintillaient, semblables à des clous d'acier sur une draperie mortuaire, mais bien trop lointaines pour qu'Ossipoff pût, même avec la rapidité avec laquelle il filait, juger du rapprochement progressif de ces mondes.

Six heures durant, le wagon de lithum vogua ainsi, droit sur l'infini, sans que le savant vît passer, dans le champ de la lunette, aucun corps ayant apparence de planète.

Les millions de lieues s'ajoutaient aux millions de lieues, et le vieillard, absorbé dans ses recherches, n'avait conscience ni du temps écoulé, ni de la distance parcourue.

Il arriva cependant un moment où, le cerveau enfiévré, les yeux troublés, les membres ankylosés par une si longue immobilité, Ossipoff s'écria, en pointant son doigt osseux vers l'espace étoilé qu'il apercevait à travers le hublot.

— Et cependant, il est là... je le sais... je le sens!...

Il ajouta, avec un accent consterné, comme s'il se rendait compte de l'in vraisemblable chiffre que ses lèvres balbutiaient.

— 1780 millions de lieues du Soleil!...

C'était la distance que devait, d'après ses calculs, suivre la route sidérale d'Hypérion.

Puis, lançant, dans un geste plein de rage ses deux poings crispés vers l'infini dont il sentait les mystères lui échapper, il poussa un cri, dans lequel s'exhalait l'aveu de son impuissance.

— Et pourtant, répéta-t-il, Babinet, Forbes et Todd n'ont pu se tromper tous les trois!... et rien!... toujours rien!

Une idée subite traversa sa cervelle, et, soudainement accablé, il se laissa tomber sur un escabeau, où il demeura comme écrasé, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains, fourrageant rageusement de ses doigts ses cheveux gris.

L'idée lui était venue que ce monde, à la découverte duquel il courait, entraînant traitreusement avec lui ses compagnons inconscients de sa trahison, que ce monde de l'existence duquel il était certain, il ne le rencontrerait pas.

Hypérion n'était point à la place sur laquelle il avait dirigé l'*Éclair* ;

nul doute, puisque Babinet et les autres l'avaient décidé ainsi, que l'orbite de la problématique planète se trouvât bien à 174 degrés de longitude.



Mais, pour l'instant, Hypérion était peut-être, devait même être assurément, sur un autre point de son orbite ; qui sait si, avec la mauvaise chance qui le poursuivait depuis longtemps, Ossipoff ne tournait pas diamétralement le dos à la planète vers laquelle il croyait se diriger.

S'il en était ainsi, à quoi bon avoir fait ce qu'il avait fait ? il avait manqué à son serment, il avait compromis l'existence de tous les voyageurs que le wagon de lithium enfermait dans ses flancs, il avait brisé le bonheur de sa fille, car Gontran de Flammermont ne pardonnerait certainement



pas à celui qui devait être son beau-père, la trahison dont il s'était rendu coupable.

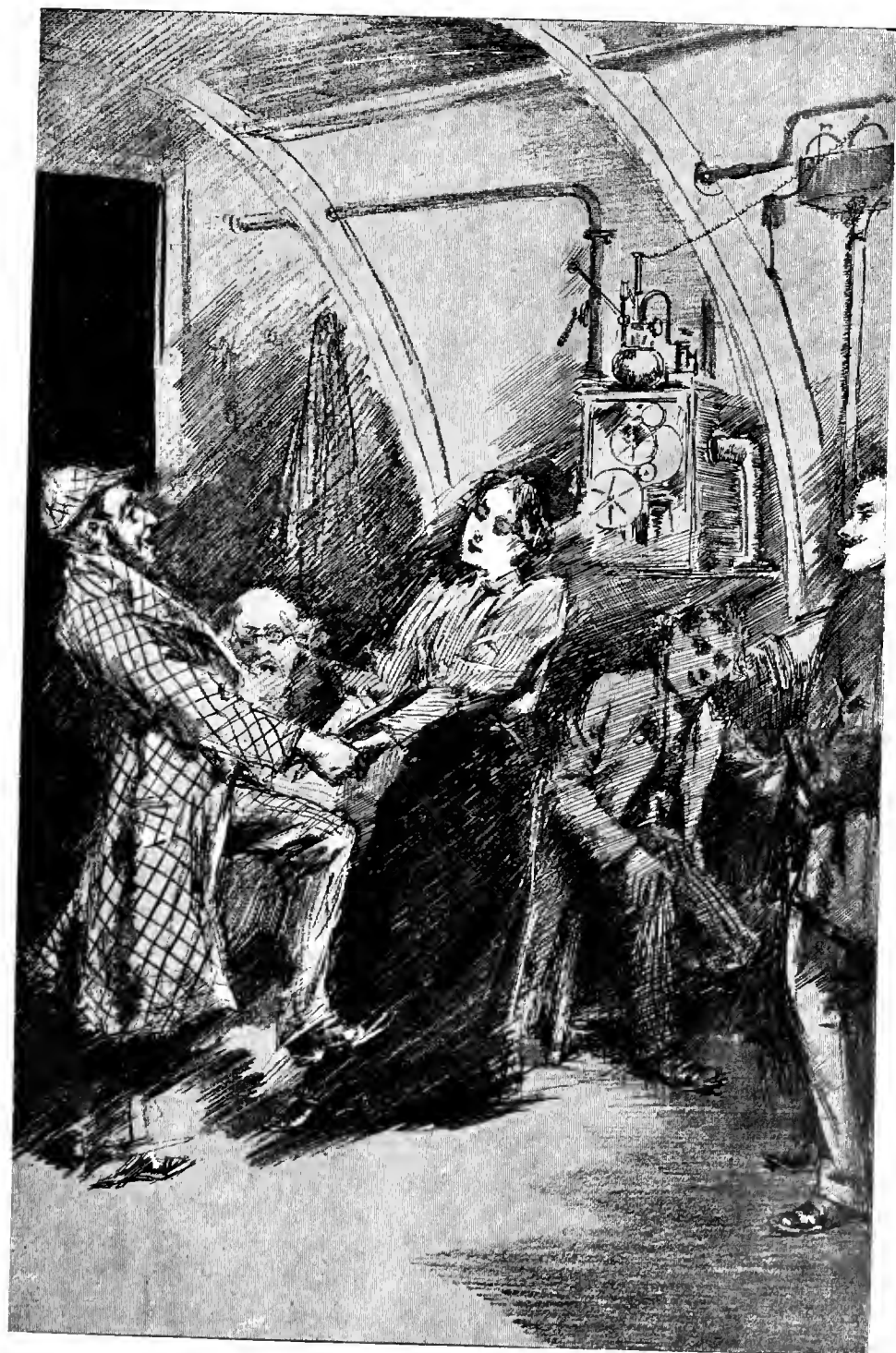
Et tout cela, pour n'en savoir pas plus qu'il n'en savait à son départ de la Terre ! n'y avait-il pas là de quoi affoler une cervelle mieux équilibrée que celle du vieillard.

Un main qui se posa sur son épaule l'arracha à ses pénibles méditations ; il se leva d'un geste brusque, et recula instinctivement d'un pas, en voyant devant lui Fricoulet qui le regardait d'un air narquois.

— Eh bien ! papa Ossipoff, dit railleusement l'ingénieur, le « quart » s'est bien passé ?

— Ah ! c'est vous, monsieur Fricoulet ! balbutia le savant.

— C'est moi, oui ; mais aurais-je par hasard quelque chose d'anormal dans le visage que vous me considérez avec un air si ahuri ?



Il lui avait fait subir un vigoureux *shake-hand* de la part de Fahrenheit (p. 13).

Et, partant d'un éclat de rire, il ajouta :

— Je vois ce que c'est : au lieu de faire votre quart, vous avez fait un somme, et j'ai interrompu un rêve peut-être fort agréable.

Le premier mouvement d'Ossipoff fut de protester énergiquement contre une supposition qui, pour lui, si fêru de science, était presque une injure : dormir ! lui ! alors que la nature était là, avec ses insondables mystères qui, depuis si longtemps, provoquaient son ardente curiosité !

Mais, obéissant à son instinct, sans réfléchir que par son mensonge il n'arriverait qu'à retarder de quelques instants le moment où la vérité éclaterait à tous les yeux, il détourna la tête, baissant les yeux et balbutiant d'un air embarrassé :

— Quelle heure est-il donc ?

A cette question, qui répondait de plus péremptoire façon que ne

l'eussent pu faire tous les aveux du monde, à sa supposition, Fricoulet donna libre cours à son hilarité : le père Ossipoff, surpris en flagrant délit d'inattention astronomique ! le père Ossipoff dormant près de son télescope alors que des merveilles stellaires s'offraient à son observation ! voilà qui frisait

l'invraisemblance.

Durant quelques secondes, il demeura comme pétrifié, bouche bée et les yeux écarquillés.

— Mais il est sept heures du matin... sur Terre, mon cher monsieur Ossipoff... du moins,



si je me fie aux indications du chronomètre du bord. — Sept heures du matin ! en entendant ces mots, le vieux savant supputait, à par lui, la distance vraiment vertigineuse que l'on avait parcourue, en huit heures, depuis le moment où l'*Éclair*, virant de bord, avait abandonné le courant cosmique qui l'emportait vers la Terre, pour se lancer dans l'infini.

La tête du savant s'était courbée davantage encore, et ses épaules semblaient comme écrasées sous le poids d'un fardeau qui se fût subitement abattu sur lui ; et cette attitude confirmait de plus en plus Fricoulet dans son idée première.

Cependant, les éclats de rire de l'ingénieur, rebondissant en éclats sonores contre les parois métalliques du wagon de lithium, avaient tiré de leur sommeil les autres voyageurs et, tandis que Séléna apparaissait d'un côté, par une autre porte entraient, l'un derrière l'autre, Gontran et Fahrenheit.

— *By God!* s'exclama celui-ci en s'avançant les mains tendues vers l'ingénieur, voilà une gaité de bon augure.

Il tira sa montre, consulta le cadran et, tandis qu'un éclair joyeux brillait dans sa prunelle grise, il ajouta, s'adressant à Gontran :

— Si vos calculs sont exacts, mon cher savant, je crois que je ne tarderai pas à fouler du pied le trottoir de la Cinquième Avenue.

— Mais, riposta M. de Flammermont qui sentait attachés sur lui les regards d'Ossipoff, il n'y a aucune raison, mon cher monsieur, pour que mes calculs ne soient pas justes ? J'ai dit que l'*Éclair* atteindrait la zone d'attraction terrestre dans 23 heures, et, à moins d'incidents indépendants de ma volonté, nous serons rentrés chez nous dans le délai prévu.

Il avait prononcé ces mots d'une voix brève et sèche, affectant de prendre un ton d'autant plus indigné qu'Ossipoff écoutait, et qu'il ne voulait pas avoir l'air, devant lui, de supporter qu'on mît en doute ses connaissances scientifiques.

Tout en parlant, il coulait un regard attendri sur Séléna, qui rougissait légèrement, tandis que Fricoulet avait toutes les peines du monde à tenir son sérieux.

Ce fut bien pis encore, lorsque, pour donner plus de force à la réponse qu'il venait de faire à l'Américain, Gontran écarta doucement Ossipoff pour prendre sa place au télescope : derrière lui, les voyageurs se groupèrent. Fricoulet, dissimulant imparfaitement le sourire que la comédie de

son ami mettait sur ses lèvres, Fahrenheit, anxieux de savoir si la consultation des astres allait confirmer les heureux pronostics de M. de Flammermont, Séléna, toute radieuse à la perspective de voir enfin se terminer l'amoureux roman dont le dénouement trainait depuis si longtemps.

Quant à Ossipoff, retiré dans un coin, il suivait, non sans angoisse, les transformations par lesquelles passait le visage de son futur gendre.

Celui-ci, sans quitter de l'œil l'objectif, dit tout à coup :

— Eh bien ! mon cher monsieur Fahrenheit, je puis maintenant vous



affirmer que mes calculs étaient justes... ou, du moins, non, ils étaient faux ..

— *By God !* jura l'Américain en sursautant.

— ... Oui, faux, répéta le jeune homme, car mes prévisions se trouvent fort au-dessous de la vérité.

— Qu'est-ce que tu chantes là ? demanda tout bas Fricoulet en se penchant vers son ami, et en cherchant à l'écarter pour prendre sa place et voir sur quel phénomène astronomique Gontran se basait pour parler ainsi.

Mais le jeune diplomate était bien trop intéressé, paraît-il, par le spectacle qui s'offrait à lui, pour céder à la pression de Fricoulet, et, l'œil tou-

jours rivé à l'oculaire, il poursuivit, parlant lentement, l'attention attirée par un point fixé, là-bas, dans l'infini :

— Oui, depuis hier, il me semble que nous avons fait un chemin de tous les diables... et, si nous continuons de ce train...

Il s'arrêta, demeura quelques secondes silencieux, et sans s'en apercevoir, réfléchissant tout haut.

— Voyons?... ce n'est ni Uranus, ni Saturne, ni Jupiter... ils sont loin derrière nous... Mars?... hum ! autant que je puis me rappeler, son disque ne brille pas d'un semblable éclat;... oui... oui, c'est Vénus assurément, ce ne peut être que Vénus. Mais, sapristi, ce que je voudrais bien savoir, c'est où est passée la Terre ?

Fricoulet, à ces mots, fit un haut-le-corps prodigieux, et approchant ses lèvres de l'oreille de son ami, à cause d'Ossipoff, toujours immobile dans son coin.

— Vénus !... murmura-t-il, tu es fou ! si cela était, il faudrait admettre que l'*Éclair* marchât à une vitesse au moins décuple de celle de la lumière... Tiens, ôte-toi de là...

Ce disant, il repoussait amicalement Gontran et s'asseyait à son tour devant le télescope, sans remarquer la soudaine pâleur qui avait envahi le visage d'Ossipoff.

Quant à Séléna, radieuse de bonheur, il lui avait fallu subir un vigoureux *shake-hand* de la part de Farenheit qui, en entendant annoncer que Vénus était déjà en vue, Vénus, leur avant-dernière étape avant d'atteindre la planète natale, ne put résister au désir de témoigner sa joie par un vertigineux entrechat.

— Hip ! hip ! hurra ?... Flammermont, *for ever* !

Et, abandonnant les mains de la jeune fille, il se jeta sur celles de Gontran qu'il secoua avec une énergie forcenée.

Puis il fut pris d'un subit attendrissement à la pensée qu'il allait revoir, plus tôt qu'il ne s'y attendait, New-York, l'Excentric-Club, et les actionnaires de la « Selené Company Limited » et, avant que son interlocuteur eût pu se soustraire à son étreinte, il le prenait dans ses bras et le serrait, à l'étouffer, sur sa poitrine, balbutiant.

— Vous êtes notre sauveur ! mon jeune et digne ami !... que toutes les bénédictions du ciel s'écroulent sur votre tête !

Et, lorsque le jeune homme eut échappé à l'embrassade de l'Améri-

cain, ce fut pour subir les douces pressions de mains de Séléna qui lui dit, en l'enveloppant d'un regard plein de tendresse, dans lequel se lisait l'ivresse de l'imminence du bonheur, tant de fois reculé et si proche déjà.

— Ah! Gontran!... mon cher Gontran!...

Mais, l'attendrissement de la jeune fille, la satisfaction de Gontran et l'exhubérant emballement de Farenheit s'évanouirent comme par enchantement; et, d'une seconde à l'autre, les visages si radieux s'assombrirent.

— Saperlotte! venait de s'écrier tout à coup Fricoulet en faisant, sur l'escabeau qui lui servait de siège, un bond prodigieux.

Et, sur ses traits subitement contractés, se lisaient une telle stupeur, un tel ahurissement, et en même temps une telle anxiété, que tous les trois comprirent qu'une nouvelle désastreuse allait sortir de la bouche de l'ingénieur.

— Ça! Vénus! se décida enfin à dire celui-ci qui cherchait vainement à masquer sous son ton de sempiternelle blague l'angoisse qui l'étreignait, je veux que le diable me croque si ça a jamais ressemblé à Vénus!...

A cette déclaration répondit une triple exclamation qui trahissait la surprise de Gontran, la douleur de Séléna et la colère de Farenheit; tous les trois entouraient Fricoulet, penchés vers lui, cherchant à deviner, d'après l'expression de sa physionomie, comment il leur fallait traduire les paroles qu'il venait de prononcer, et ils étaient tellement absorbés, que ni les uns, ni les autres ne remarquèrent la silen-



cieuse disparition d'Ossipoff. — Celui-ci, aussitôt l'exclamation poussée par l'ingénieur, avait senti perler, sur son front, une sueur froide, tandis qu'il lui semblait que ses jambes flageolantes allaient se dérober sous lui : c'est que l'instant de l'explication était arrivé, explication d'autant plus redoutable et d'autant plus pénible qu'il lui fallait avouer non seulement sa trahison, mais son erreur; et il ne savait au juste ce qu'il redoutait le plus, de la fureur de l'Américain, ou des sarcasmes méprisants de Gontran et de Fricoulet; aussi, profitant de ce que l'attention générale était fixée sur l'ingénieur, il s'esquiva sans bruit et gagna sa cabine dans laquelle il s'enferma à double tour.

— Pas Vénus! s'écria l'Américain, en empoignant Fricoulet par le collet de son habit et en le secouant avec force... Mais puisque M. de Flammermont a déclaré...

— Eh! Gontran s'est trompé, voilà tout.

Ce fut alors vers le jeune comte que se retourna Farenheit.

— Vous m'avez trompé! rugit-il! Ah, vous m'avez trompé!...

Mais Fricoulet n'était pas d'humeur à se laisser ahurir par les explosions de colère de son compagnon de voyage.

— Vous! fichez-nous la paix! déclara-t-il; nous avons, pour l'instant, autre chose à faire que de crier et de vociférer.

Pour le coup, la fureur de l'Américain arriva à son comble.

— *By God!* elle est forte! Je ne sais pas où je vais, vous-même ne savez pas où vous me menez, vous ignorez peut-être où nous sommes... et je n'ai pas le droit de me plaindre!

D'un bond, Fricoulet se précipita à l'arrière, colla, durant un long moment, son visage à la lunette en permanence contre le hublot et regarda : là-bas, tout là-bas, dans la nuit stellaire, des points lumineux piquetaient l'espace, et, avec sa connaissance approfondie de la carte céleste, en dépit de l'in vraisemblance avec laquelle la vérité s'offrait à lui, il ne tarda pas à s'orienter.

— Ah! le misérable! le misérable! grommela-t-il entre ses dents, tandis que son poing crispé s'élevait au-dessus de sa tête, menaçant un invisible ennemi, c'est lui qui a fait le coup!

Ces paroles étaient trop indistinctement prononcées pour qu'elles fussent comprises de ceux qui l'entouraient; ceux-ci, d'ailleurs, ne songeaient pour l'instant qu'à une chose : savoir où l'on se trouvait.



Fricoulet, heureusement, n'était pas un garçon à se démonter, même devant les événements les plus graves; et apitoyé par la physionomie apeurée de Séléna, aussi bien que par la mine contristée de Gontran, il réussit à recouvrer son sang-froid et dit à son ami d'un ton de bonne humeur :

— Je crois, parbleu bien ! que tu ne trouvais pas la Terre, en regardant à l'avant du wagon !... La Terre !... mais elle est par là, mon pauvre vieux.

Et il étendait la main vers le hublot.

— La Terre !... par là !... grommela Fahrenheit, dans les yeux duquel une flamme folle s'était allumée subitement.

— Oui, mon cher monsieur, ne vous en déplaise, la Terre est par là... et tout notre système solaire également.

— Mais qui ? qui a fait cela ?

— Dame, répondit l'ingénieur, c'est M. Ossipoff qui a été chargé, cette nuit, de surveiller la machinerie...

— Oh ! monsieur Fricoulet ! s'écria Séléna en joignant les mains, pourquoi accuser mon père, plutôt que d'attribuer ce qui nous arrive à quelque incident indépendant de sa volonté.

— En effet, dit à son tour Gontran, ému des regards suppliants que la jeune fille attachait sur lui, n'arrive-t-il pas fréquemment sur Terre, que des transatlantiques s'égarent au milieu de l'Océan ?... à plus forte raison l'*Éclair* ne peut-il pas avoir dévié de la vraie route, sans que celui qui était de quart s'en aperçût.

L'ingénieur eut un haussement d'épaules plein de scepticisme et répondit avec assurance :

— Inadmissible... Admettriez-vous qu'un transatlantique allant à



— Mais ce ne serait donc pas pour vous une satisfaction que de lui casser les reins
avant de mourir? (p. 19).

New-York, se trouvât, d'une heure à l'autre, le cap tourné vers Le Havre?... Eh bien! c'est ce qui nous arrive; le Soleil, que nous avions hier en poue, nous l'avons maintenant en poue. L'*Éclair* a viré bord pour bord, ce qui n'aurait pu se produire, si une main n'avait touché au gouvernail; et cette main ne peut être que celle de M. Ossipoff, qui, en dépit de sa promesse, n'a pu résister à la tentation de soulever le voile mystérieux qui enveloppe l'existence d'Hypérion.

Un silence profond accueillit tout d'abord ces paroles que Fricoulet

avait prononcées d'une voix nette et calme, absolument comme s'il eût été désintéressé dans la question : Séléna avait caché son visage dans ses mains et, aux petits tressaillements nerveux qui la secouait, il était facile de deviner qu'elle pleurait; quant à Gontran, la tête perdue, il était tombé, accablé, sur un siège où la stupeur l'immobilisait : évanoui, le délicieux espoir qu'il avait eu de voir enfin, dans un avenir prochain, la main de Séléna tomber dans

la sienne! C'en était fini des rêves de bonheur qu'il avait faits, et qui, pendant les années qui venaient de s'écouler, s'étaient tour à tour brisés et reformés, suivant que se faisait plus ou moins problématique la perspective du retour sur la planète natale.

Brusquement, la fureur de l'Américain, contenue durant quelques secondes, éclata : ce fut d'abord comme un torrent de jurons qui s'échappa de ses lèvres contractées; puis, roulant autour de lui des regards terribles, il s'écria :

— Où est-il?... où est-il que je l'étrangle!...

Séléna poussa un cri désespéré : elle savait par expérience jusqu'à quelles extrémités le caractère violent de Fahrenheit pouvait l'emporter, et



elle se précipita devant lui, barrant de son corps frêle l'escalier qui conduisait à la cabine dans laquelle le vieillard s'était réfugié.

— Laissez-moi, laissez-moi! rugissait Fahrenheit, qui saisit la jeune fille par les poignets pour se faire livrer passage.

Mais, d'un bond, Flammermont fut sur lui et, avec l'aide de Fricoulet qui s'interposa également, le repoussa en arrière.

— Ah! ces gens d'Europe! gronda l'Américain, maintenu en respect par ses deux adversaires, ce n'est pas du sang, c'est du jus de carotte qu'ils ont dans les veines!... Voilà un vieux fou qui, non content de nous avoir entraînés dans la plus invraisemblable des aventures, se moque de ses serments et compromet notre vie au moment où nous allions être sauvés...

Il se croisa les bras, hurlant :

— Mais ce ne serait donc pas pour vous une satisfaction que de lui casser les reins avant de mourir?

Séléna poussa un gémissement et Fricoulet répondit avec sérénité :

— A vous dire vrai, mon cher monsieur Fahrenheit, non; cela ne me causerait aucune satisfaction, car je ne sais si vous avez eu occasion de le remarquer, je suis un esprit pratique, moi, et, dans la vie, je m'efforce de ne rien faire qui ne puisse avoir pour moi une conséquence utile ou agréable... or, je vous demande un peu de quel adjuvant pourraient être, en la circonstance, les os de M. Ossipoff.

— Et la vengeance!

— Oui, je sais, on a prétendu que c'était le plaisir des Dieux; moi je prétends que tout plaisir platonique n'est digne que des imbéciles.

Fahrenheit sursauta.

— Et je le prouve, ajouta l'ingénieur imperturbablement.

Il tira sa montre et en consulta le cadran, qu'il mit, d'un air narquois, sous le nez de l'Américain.

— Voilà près d'un quart d'heure — 13 minutes, pour être tout à fait exact, — dit-il, que vous nous faites perdre avec vos fureurs et vos emportements... or, savez-vous ce que représente chacune des secondes de ce quart d'heure?... non! oh! mon Dieu, presque rien, la bagatelle de 500,000 lieues... Vous voyez de quelle distance, grâce à vous, nous sommes enfoncés davantage encore dans le désert intersidéral où nous a lancés la folie de M. Ossipoff.

Bien que l'Américain ne fût point fort en calcul, il vit instantanément

danser devant ses yeux une longue kyrielle de chiffres représentant la distance dont parlait Fricoulet et une lueur effarée brilla dans ses regards.

— Après tout, balbutia-t-il au bout de quelques secondes, mourir ici ou mourir plus loin...

— Mais qui vous parle de ça? clama l'ingénieur; nous sommes perdus, mais ce n'est pas une raison pour dire que nous sommes morts... n'est-ce pas, Gontran?

Celui-ci, qui avait fini par prendre son parti de la situation, plaisanta d'un ton cependant amer :

— Si encore M. Ossipoff s'était inspiré de l'exemple du Petit-Poucet et avait semé des cailloux sur la route parcourue par l'*Éclair*.

Fricoulet étendit le bras vers le hublot, montrant les points brillants qui scintillaient dans le ciel noir.

— Mais les voilà, les cailloux qui nous aideront à retrouver notre chemin, s'écria-t-il, et des cailloux lumineux encore!... qu'est-ce qu'il faut de plus?

— Est-ce que tu croirais vraiment possible, interrogea Gontran, de réparer la folie de M. Ossipoff?

En ce moment l'ingénieur vit Fahrenheit qui, depuis un instant griffonnait hâtivement sur un carnet tiré de sa poche, s'arracher les cheveux avec désespoir.

— Qu'avez-vous donc, mon cher monsieur, interrogea-t-il.

— J'ai... j'ai... tenez, regardez un peu ça...

Il lui montra le feuillet de son carnet, que des chiffres noircissaient du haut en bas, ajoutant d'un ton navré :

— Et je n'ai pas fini!

C'étaient les calculs destinés à établir ce qu'à raison de 500,000 lieues par seconde, représentait le quart d'heure perdu par sa faute.



Fricoulet lui frappa amicalement sur l'épaule et lui dit :

— Baste! ne vous désolez pas ainsi; la distance faite n'est pas perdue. Nous n'avons marché que durant un quart d'heure, et il faut que nous continuions à filer de la sorte, en droite ligne, pendant douze heures.

Ce fut un ahurissement chez l'Américain, égal d'ailleurs chez Gontran et chez Séléna : douze heures! à raison de 500,000 lieues à la seconde! mais cela représentait une distance invraisemblable!

Ah çà! est-ce que Fricoulet, lui aussi, aurait été frappé d'insanité?

— Comment! s'écria Gontran, tu prétends que le Soleil vers lequel nous voulons nous diriger est dans notre dos, et tu parles de nous en éloigner encore de plusieurs millions de lieues.

— Tenez-le bien, déclara Farenheit, pendant que je cours au gouvernail pour virer de bord.

Flammermont regarda son ami : celui-ci, hochant la tête, souriait d'un air narquois.

— A votre aise, dit-il, seulement vous ne devez pas ignorer qu'un des principes élémentaires de la navigation est que le pilote mette le cap de son navire sur un point désigné à l'avance... Or, sans être indiscret, je voudrais bien savoir quel point de direction vous allez prendre?

— Eh! *By God!*... le Soleil!... N'avez-vous pas déclaré, tout à l'heure, que cette étoile si brillante, là, à l'arrière du wagon, c'était le Soleil.

— Oh! pardon, j'ai déclaré qu'il me semblait que... mais je n'ai pas été aussi affirmatif, surtout alors que les circonstances m'interdisent de l'être.

Ces quelques mots, prononcés froidement, produisirent sur l'emballement de Farenheit le même effet qu'un seau d'eau froide sur un brasier ardent.

— Mais alors, fit-il, avouez donc franchement que nous sommes perdus.

— Saprستي! s'exclama Fricoulet, je me tue à vous le dire depuis une demi-heure;... oui... nous... sommes... perdus. Mais j'espère que nous ne le serons plus si vous me laissez établir la parallaxe de l'étoile que Gontran prenait pour Vénus : cela me fixera en même temps sur l'identité de l'astre qui se trouve à l'arrière et dans lequel il me semble bien reconnaître le centre de notre système planétaire.

— La parallaxe! répéta Farenheit dont les yeux s'étaient démesurément ouverts et trahissaient l'ahurissement que lui causait cette expression, toute nouvelle pour lui.



— Oui, fit alors l'ingénieur, c'est ainsi qu'on appelle l'opération mathématique à l'aide de laquelle les astronomes terrestres essayent de déterminer la distance des étoiles.

Quelque préoccupé qu'il fût par la situation critique dans laquelle il se trouvait, l'Américain ne put retenir un homérique éclat de rire.

— Vous voudriez me faire croire, déclara-t-il, qu'il est possible d'estimer les espaces considérables qui séparent entre eux les mondes de l'infini stellaire?

— Notez bien, répondit Fricoulet, que j'ai dit « essayent », ce qui signifie que les savants n'ont pas la prétention de donner des mesures aussi exactes qu'un employé du cadastre en peut donner avec sa chaîne d'arpenteur.

— La preuve, ajouta alors Gontran, ce sont les différences résultant des observations de plusieurs savants sur la même étoile.

— Fort juste, dit Fricoulet, et pour n'en citer que deux, il y a d'abord Sirius, la plus brillante des étoiles que les Terriens puissent admirer, qui a donné les résultats suivants : 34 centièmes de secondes à Henderson, 16 centièmes à Maclear, 19 centièmes à Gylden et 27 centièmes à Abbe.

Séléna, qui avait repris ses esprits depuis que s'était apaisée la colère de Farenheit, dit alors avec un petit ton malicieux :

— Vous oubliez d'ajouter, monsieur Fricoulet, que Henderson et Maclear, observant ensemble Sirius, ont trouvé, eux, 23 centièmes de secondes, alors qu'ils avaient trouvé séparément, l'un 34 et l'autre 16... Je me rappelle même que toutes les fois qu'à Pétersbourg la conversation venait sur ce sujet, entre ces messieurs de l'Observatoire, mon pauvre père rentrait à la maison dans un état d'irritation inconcevable.

Farenheit se mit à rire.

— Je reconnais bien là le digne M. Ossipoff; se mettre en colère à cause de quelques centièmes de secondes! Il n'avait qu'à faire comme les caissiers des grandes banques, chez nous, qui estiment le temps à sa véritable valeur, et qui au lieu de perdre des heures à rechercher quelques cen-



times, comme on fait chez vous, les passent purement et simplement par profits et pertes.

— Ce que c'est que de ne pas être de la partie! ricana l'ingénieur; vous venez, sans vous en douter, de dire la plus grosse énormité qui soit jamais tombée des lèvres d'un homme sérieux... Tenez... c'est absolument comme si vous conseilliez à l'un de ces caissiers, dont vous parliez tout à l'heure, de passer par profits et pertes une erreur de plusieurs millions.

L'Américain sursauta, attachant sur son interlocuteur un regard effaré, balbutiant :

— Plusieurs millions !

— Dame, dit Fricoulet gouailleur, savez-vous ce que représente cette seconde qui est employée par les astronomes comme base pour mesurer entre elles la distance des étoiles ? Tout simplement une distance égale à 200,000 fois celle du Soleil à la Terre.

Et, pour augmenter davantage encore l'ahurissement dans lequel cette révélation venait de plonger l'Américain, il ajouta :

— Ce qui représente une course de la Lumière, pendant trois ans et trois mois.

Fahrenheit se grattait le bout du nez d'un air perplexe, tandis que Gontran disait railleusement :

— Je parierais un sou contre un louis qu'il s'est trouvé des gens jouissant d'un loisir suffisant pour calculer la distance parcourue par la lumière pendant un an !

— Et tu gagnerais ton pari : ce sont deux physiciens français, Fizeau et Cornu, qui se sont livrés à ce petit travail qui leur a donné les résultats suivants : la distance parcourue par la lumière étant, pour une seconde, de 300,400 kilomètres, soit 75,000 lieues, cela donne, pour l'année composée autant que je puis me le rappeler de 32 millions 266,000 secondes, un total de 2 trillions 420 milliards de lieues.

L'Américain prit sa tête à deux mains, dans un geste véritablement effaré, et Fricoulet l'entendit murmurer :

— Incommensurable...

— C'est donc trois fois cette distance de 2 trillions, etc., etc., que représente une seconde... vous voyez maintenant que même un centième de seconde représente une distance appréciable, et que les astronomes ont lieu de s'émouvoir lorsqu'il se trouve, entre leurs travaux respectifs, une différence même minime.

— Et c'est à une opération aussi délicate, qu'il faut que vous vous livriez pour établir où nous sommes ? interrogea l'Américain avec quelque inquiétude.

— Mon Dieu oui, car je ne connais pas d'autre moyen.

En ce moment, Gontran prit son ami par le bras, et l'attirant un peu à l'écart, lui dit tout bas :



En haut, sur le carré, ils trouvèrent Fahrenheit qui s'acharnait vainement contre la porte de métal (p. 29).

— Tu viens de nous donner la signification du mot parallaxe, c'est fort joli ; mais ce que je voudrais bien savoir, c'est ce en quoi consiste l'opération. Je ne me rappelle pas avoir lu, dans les *Continents Célestes*, rien qui ait trait à cela, et il se pourrait très bien que le père Ossipoff me poussât une « colle » à ce sujet-là.

Fricoulet se mit à sourire.

— Suppose, dit-il, que je représente par l'enceinte des fortifications de Paris l'orbite de Neptune, la dernière planète connue du système solaire, l'orbite de la Terre occupera, au centre de cet espace, une aire à peu près égale à celle de la place de la Concorde ; or, à cette échelle comparative il faudrait, pour atteindre l'étoile la plus voisine du système solaire, nous éloigner de plus de 30,000 kilomètres, c'est-à-dire à la distance de la Chine, en passant par le cap Horn,

— Nous éloigner ! répéta Gontran, tout ahuri, pourquoi faire ?

— Mais pour établir la parallaxe, malheureux !

Et Fricoulet, se croisant les bras, regarda son ami d'un air de pitié méprisante.

— Qu'est-ce qu'on vous apprend donc, grand Dieu ! dans la diplomatie pour que tu ne saches pas qu'établir une parallaxe consiste à prendre aux extrémités d'une ligne de longueur déterminée, deux visées sur le point considéré, de façon à former un triangle...

Gontran l'interrompit en riant.

— Je me rappelle maintenant, dit-il, on nous a appris ça au lycée : un triangle, dont on connaît un côté, et deux angles adjacents, ce qui permet d'en calculer aisément les autres éléments, et entre autres la bissectrice...

— ... Dont la hauteur représente l'éloignement du point visé. C. Q. F. D... Seulement tu te rends compte alors, — l'orbite de la Terre étant représenté par la place de la Concorde, — de la petitesse des angles obtenus si, des deux coins de la place on braque une lunette sur un phare situé en Chine.

— Surtout, ajouta en riant le jeune diplomate, si, avant d'arriver en Chine, le rayon visuel doit passer par le cap Horn !... gymnastique oculaire à laquelle, d'ailleurs, la nature est absolument réfractaire.

Puis, frappant sur l'épaule de l'ingénieur, il ajouta .

— Mon vieux, c'est compris ; et si, par hasard, il prenait fantaisie, au

vieil Ossipoff de m'interroger là-dessus, je pourrais tirer à ses yeux un véritable feu d'artifice d'érudition.

Cependant Farenheit donnait, depuis quelques instants, les signes d'une visible impatience : le visage collé au hublot, les regards fixés sur



l'espace, il piétinait sur place, tandis que ses mains, croisées derrière le dos, se crispaient dans des contractions nerveuses.

— Et alors, dit-il en se retournant brusquement, nous allons marcher comme ça pendant 12 heures ?

— Mon Dieu, oui ; tout à l'heure, sans que vous vous en aperceviez, j'ai pris la visée de la soi-disant Vénus, remarquée par M. de Flammermont. Au bout de 12 heures, je prendrai une nouvelle visée, et ayant ainsi

un triangle dont je connaîtrai la base et deux des angles, il me sera facile de déterminer la distance qui nous sépare de l'astre en question, et par suite de connaître son identité. Alors, sachant où nous sommes, et ayant cet astre comme point de repère, nous pourrions retrouver notre route.

Les sourcils de l'Américain se contractèrent.

— Mais cela va nous emmener aux cinq cent mille diables! vociféra-t-il, et c'est un singulier système qui consiste à se perdre davantage pour se retrouver ensuite plus facilement.

— En avez-vous un autre, de système? interrogea narquoisement l'ingénieur; pour ma part, je suis prêt à le suivre, au cas où il serait meilleur que le mien.

— Oui, j'en ai un! déclara Farenheit.

Fricoulet et Gontran firent un haut-le-corps de surprise.

— Ah bah! murmura l'ingénieur tout ébahi, et ce moyen?...

— Consiste tout simplement à demander à ce misérable Ossipoff ce qu'il a fait de nous pendant notre sommeil.

Séléna, alors, intervint.

— Oh! monsieur Farenheit, s'exclama-t-elle, croyez-vous vraiment que mon père?...

L'Américain bondit et, d'un geste circulaire du bras, indiquant la machinerie.

— Sa disparition, répliqua-t-il avec un mauvais ricanement, n'est-elle pas la meilleure preuve de la trahison infâme dont il s'est rendu coupable vis-à-vis de nous.

Il bondit jusqu'à l'escalier dont il gravit les marches en quelques enjambées, et se mit à frapper comme un forcené à coups de poings contre la paroi de lithium qui servait de porte à la cabine du vieux savant.

— Son moyen est en effet le plus simple, murmura tout bas Gontran à l'oreille de Fricoulet, et je m'étonne qu'aucun de nous....

— C'est l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb, répondit l'ingénieur en haussant les épaules... il fallait y songer.

Il ajouta avec un sourire sceptique :

— Le tout maintenant est de savoir quel accueil le vieil Ossipoff va faire à l'interview de Farenheit.

Il tendit la main vers l'escalier par lequel arrivait l'écho d'un tapage infernal, et il ajouta :

— Jusqu'à présent le résultat est plutôt négatif... Écoute-moi ça !...

L'Éclair était secoué dans toute son armature par les poings puissants de l'Américain qui battaient la porte, ainsi que des catapultes.

Dans un coin, Séléna, les mains jointes, ne cessait de répéter :

— Mon Dieu !... mon Dieu !

Gontran, ému de l'attitude pitoyable de sa fiancée, dit alors à Fricoulet :

— Il faut monter, cet enragé serait capable de donner un mauvais coup à Ossipoff.

En haut, sur le carré, ils trouvèrent Fahrenheit, le visage congestionné et ruisselant de sueur, les yeux hors de la tête, qui s'acharnait vainement contre la porte de métal ; il s'était ensanglanté les poings sans arriver seulement à ébranler l'un des gonds, d'apparence si fragile.

— *By God !* rugit-il en les apercevant, il est terré là-dedans comme un colimaçon dans sa coquille, et si l'on ne peut emporter la cabine d'assaut, il faudra le prendre par la famine.

— Vous êtes fou ! voilà un moyen qui serait autrement plus long que le mien, riposta Fricoulet, l'homme peut résister à la faim pendant trois jours ; on a même vu des sujets capables de prolonger leur endurance plus longtemps encore... vous voyez où ça nous mènerait, à raison de 500,000 lieues par secondes...

— Sans compter, dit alors Gontran, en prenant devant l'Américain une pose agressive, que jamais, moi vivant, je n'autoriserai qui que ce soit à porter préjudice à M. Ossipoff.

— Laissez-moi faire, je m'en vais tâcher de parlementer.

Ayant dit, Fricoulet s'approcha de la porte, y heurta doucement du doigt.

— Monsieur Ossipoff, fit-il avec une douceur engageante, voulez-vous, s'il vous plaît, me recevoir chez vous ? J'aurais un simple renseignement à vous demander.

Il attendit quelques secondes qu'une réponse lui fût donnée ; puis, n'entendant rien, il appliqua son oreille contre la porte et écouta.

Rien : aucun bruit ; il semblait que la cabine fût inhabitée.

— Vous voyez bien ! clama l'Américain, le vieux sournois ne veut rien dire... enfonçons !... enfonçons !...

Et il se préparait à se ruer de nouveau contre la porte, lorsque l'arrêtant au passage, Fricoulet lui dit :

— Eh, saperlotte ! vous êtes assommant avec vos violences ! pour ce à quoi elles ont servi jusqu'à présent, je vous conseille d'en user... restez donc tranquille, je vous prie...

Encore une fois, il heurta à la porte.



— Monsieur Ossipoff, je vous affirme qu'on ne vous veut aucun mal ; nous désirons simplement savoir vers quel point de l'espace vous avez dirigé l'*Éclair*, et quelle est notre situation approximative dans le ciel.

Quelques secondes s'écoulèrent, quelques minutes même ; mais pas plus que précédemment, aucune réponse ne parvint à l'ingénieur.

Les lèvres de Fricoulet s'allongèrent en une moue significative.

— Hum ! murmura-t-il, pas bavard le père Ossipoff, ce matin...

Et, s'adressant à Fahrenheit :

— Je commence à croire que nous serons obligés de revenir à mon idée de la parallaxe.

Fahrenheit poussa un rugissement, et tirant sa montre :

— Trois quarts d'heure déjà ! à raison de 500,000 lieues à la seconde ? encore 11 heures et quart à marcher de la sorte... jamais ! jamais !

Et, à ses compagnons :

— Tentons toujours d'enfoncer la porte ! si nous parvenons à faire parler le vieux, ce sera toujours quelques millions de lieues de gagnées.

Et, sans attendre leur réponse, il empoigna un escabeau avec lequel il se mit à battre la paroi de lithium, comme si c'eût été un bœuf.

Fricoulet et Gontran secouèrent la tête.

— Ça ou rien, fit l'ingénieur, c'est la même chose, le lithium a une élasticité telle que les coups rebondissent sur sa surface sans réussir à

l'ébranler... On s'userait vainement les muscles, que l'on serait impuissant à faire bouger cette porte d'une ligne.

— Sais-tu, dit alors Gontran en s'adressant à Fricoulet, que je commence à être inquiet; ce silence de la part d'Ossipoff me paraît inexplicable; je le connais assez pour ne pouvoir le croire intimidé par les menaces de Farenheit, et, d'autre part, il nous connaît assez tous les deux pour nous savoir hommes à ne pas permettre qu'on lui fasse le moindre mal.

— Que supposes-tu donc, alors?

— Dame! si ce que tu crois est vrai, si réellement, dans un accès de folie scientifique, il a détourné l'*Éclair* de la route qu'il devait suivre pour le lancer dans l'infini, peut-être, la réflexion lui venant, a-t-il été pris de remords, et s'est-il...

— ... Suicidé! s'exclama l'ingénieur.

Un gémissement douloureux les fit se retourner, et ils virent Séléna qui, pâle et défaillante, ayant entendu les derniers mots prononcés, s'adossait à la paroi du wagon pour ne pas tomber, et murmurait :

— Mon père.....
mon pauvre père.

Les deux jeunes gens coururent à elle, et cherchèrent à la rassurer.

— Mais non, mademoiselle, dit Fricoulet, la supposition de Gontran est idiote!... le père Ossipoff se tuer au moment où la Nature s'apprête à lui dévoiler ses plus profonds mystères!... Ah! c'est bien mal connaître les savants.



Mais cette argumentation ne pouvait avoir sur la terreur de Séléna aucune influence ; la jeune fille avait saisi le bras de son fiancé et, les lèvres agitées d'un tremblement convulsif, ne cessait de répéter :

— Gontran, j'ai peur... j'ai peur...

Alors, tout apitoyé, le jeune homme regarda son ami d'un air qui semblait le supplier de trouver un moyen de rassurer Séléna.

— Mes enfants, dit l'ingénieur, il n'y a que la dynamite qui puisse avoir raison de cette porte-là ; Gontran, va-t-en dans la machinerie me chercher ce qu'il faut.

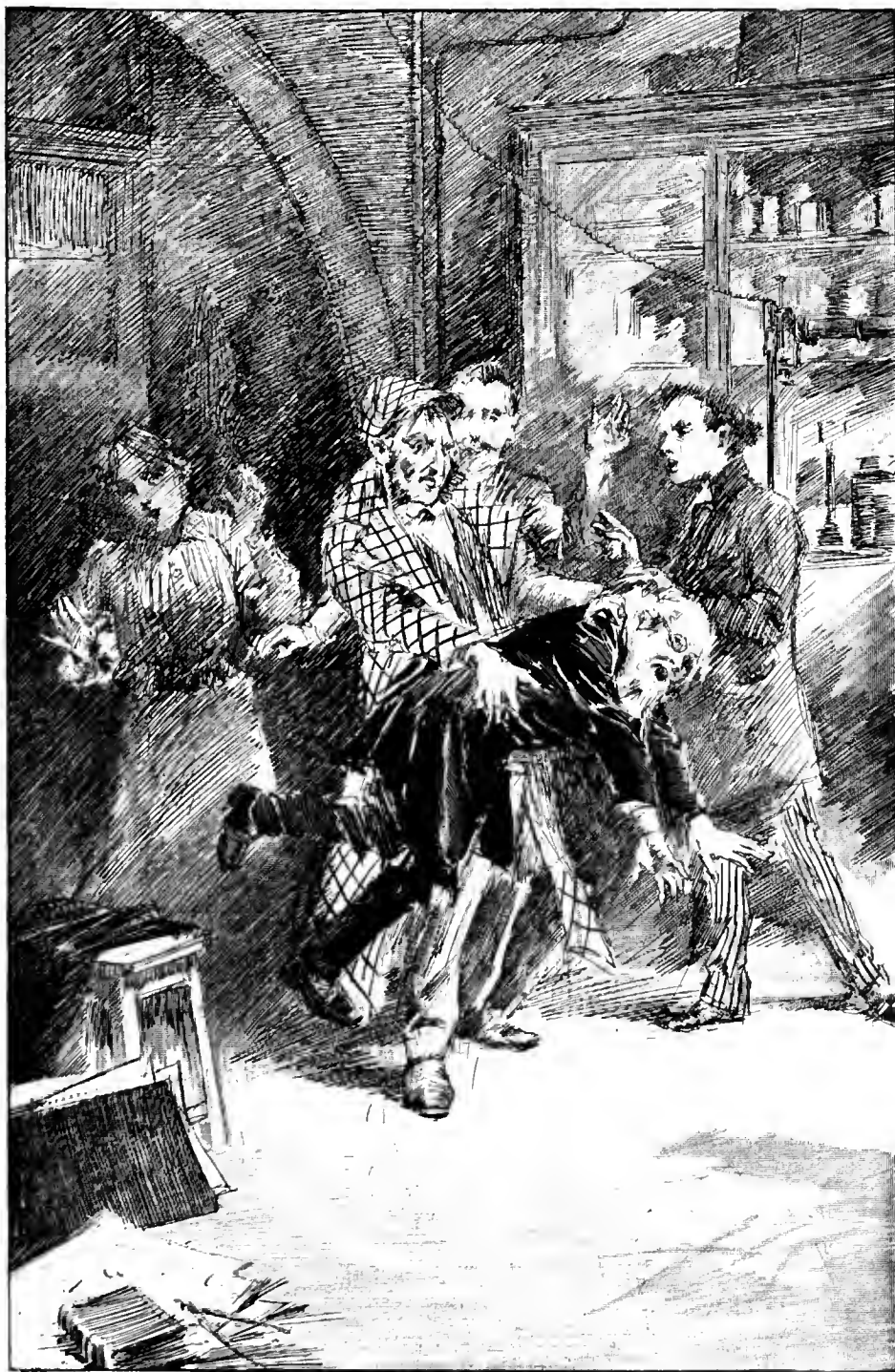
En quelques minutes, le jeune homme fut de retour, rapportant une cartouche dont Fricoulet eût tôt fait de réduire les dimensions de façon à ce que l'explosif, tout en ayant raison de l'obstacle qu'il s'agissait de renverser, ne pût nuire en rien à l'organisme même du véhicule.

Cette cartouche, ainsi réduite, fut placée par l'ingénieur entre la porte et le chambranle, à l'endroit même de la serrure, et il y fixa une mèche qu'il fit se dérouler jusqu'à l'entrée de l'escalier ; ensuite, ayant obligé ses compagnons à se reculer sur les marches, il mit le feu à la mèche.

Une flamme courte, semblable à un feu follet, courut sur le plancher et en moins d'une seconde, atteignant la cartouche, y mit le feu.

Une détonation formidable retentit, la serrure sauta en mille miettes, et, sous la force de l'explosion, la porte s'ouvrit violemment.





Farenheit sauta sur Ossipoff et le souleva de terre aussi facilement que s'il n'eût pas plus pesé qu'une plume (p. 35).

CHAPITRE II

DANS LA VOIE LACTÉE



UN bond, Fricoulet fut dans la cabine et, sur ses pas, Farenheit et Gontran se précipitèrent, suivis de Séléna.

Mais, tout comme avait fait l'ingénieur, ils s'arrêtèrent brusquement, presque aussitôt après avoir franchi le seuil.

C'est qu'en vérité le spectacle qui s'offrait à eux était bien fait pour les frapper de stupeur.

Ossipoff était bien tranquillement assis à la place qu'il avait coutume d'occuper dans la cabine, c'est-à-dire devant le hublot, et, l'œil collé à l'oculaire de son télescope, le corps penché en avant dans une attitude d'ardente curiosité, sondant l'espace, avec une quiétude qui semblait faire croire qu'il n'avait entendu ni l'épouvantable vacarme fait depuis un quart d'heure par Farenheit, ni même le bruit formidable de l'explosion.

Et l'ingénieur, en présence de cette impassibilité, n'était pas loin de comparer le vieil Ossipoff au célèbre Archimède qui, surpris par les ennemis de sa patrie, tandis qu'il était occupé à résoudre un problème, dédaigna non seulement de chercher à fuir, mais encore d'interrompre ses calculs, et se fit tuer stoïquement.

Il est probable que si l'ingénieur eût pu lire ce qui se passait dans l'esprit du vieillard, il eût rabattu beaucoup de son admiration : car la vérité était qu'Ossipoff savait parfaitement bien n'avoir rien à craindre de la part de ses compagnons de voyage : quand Farenheit aurait bien juré et tempêté, quand Fricoulet l'aurait plaisanté, et quand Gontran, contenu d'ailleurs par son amour pour Séléna, aurait, suivant son habitude, protesté avec sa dignité de diplomate, les choses n'iraient pas plus loin.

Seulement, ce qui était certain, c'est qu'aussitôt qu'ils s'apercevraient de sa trahison, Fricoulet et les autres exigeraient de faire machine en arrière, et le savant se rendait bien compte que, seul, il ne pourrait lutter contre eux ; c'est pourquoi, afin de gagner du temps, il avait fait la sourde oreille aux menaces de Farenheit, comme aux questions de Fricoulet, se disant que chaque seconde écoulée le rapprochait de 500,000 lieues du mystère qu'il voulait pénétrer.

Comme on le voit, c'était l'égoïsme le plus pur qui, cette fois encore, dictait sa conduite.

Mais la stupeur en laquelle l'attitude inattendue du vieillard avait plongé les voyageurs ne dura que quelques secondes et Farenheit, ressaisi d'une colère d'autant plus grande que cette immobilité l'exaspérait davantage, sauta sur Ossipoff, l'empoigna par le collet de son vêtement, et le souleva de terre aussi facilement que s'il n'eût pas plus pesé qu'une plume.

— Maintenant, vieux coquin, hurla-t-il, répondras-tu?... qu'as-tu fait cette nuit?... et où sommes-nous?

Le vieillard cherchait vainement à se dégager ; mais il s'agitait comme un pantin impuissant au bout des doigts musculeux de l'Américain.

— Monsieur Farenheit, implorait-il, laissez-moi regarder... chaque minute... chaque seconde perdue pour moi... je vous répondrai, je vous le jure, tout en consultant l'espace.

Farenheit lui riposta par un éclat de rire strident.

— Point de ça, mon brave monsieur, répondez, ou je jure Dieu que je vous étrangle...

Alors, Gontran et Fricoulet intervinrent et, s'adressant à Farenheit :

— Laissez-le ; c'est un maniaque duquel on ne pourra rien tirer par l'intimidation ; puisqu'il a promis de répondre si on le rendait à son cher télescope, lâchez-le.

Les mains de l'Américain abandonnèrent leur proie et, en moins d'une seconde, Ossipoff se retrouva assis, l'œil rivé à l'oculaire, le regard fouillant l'immensité.

— Oui, dit-il alors d'une voix brève, en hachant ses phrases, oui, j'ai détourné l'*Éclair* de sa route, je comprends votre mécontentement, mais cela était plus fort que moi. Il y a, dans cet infini, comme une puissance magnétique qui m'attire et à laquelle je ne puis résister...

— En tout cas, ricana Fricoulet, vous ne nous parlerez pas de l'aimant d'Hypérion, car vous n'avez guère dû en trouver de traces ?

Une furtive rougeur passa sur le front de l'astronome déconfit qui murmura :

— Et cependant, mon cher Gontran, la position exacte d'Hypérion dans l'espace, quand l'appareil a quitté le courant astéroïdal dans lequel il naviguait, était bien, n'est-ce pas, par rapport à la terre, 174 degrés de longitude et onze heures quarante minutes d'ascension droite ?

Fricoulet tressaillit, une flamme brilla dans sa prunelle, et il murmura tout bas à l'oreille de Flammermont :

— Voilà le renseignement que je voulais.

Cependant, ne recevant pas de réponse de son futur gendre, Ossipoff se détourna légèrement et le regardant bien en face.

— Qu'en pensez-vous ?

On juge si cette question embarrassait le jeune homme : en dépit des nombreux « examens » que depuis trois ans de vie commune Ossipoff lui avait fait subir, en dépit de la lecture plusieurs fois recommencée des *Continents Célestes* (le malheureux les savait presque par cœur), il ignorait absolument ce que pouvaient bien représenter 174 degrés de longitude, et onze heures quarante minutes d'ascension droite.

Mais comme ce n'était pas l'aplomb qui lui manquait, il prit un air soucieux et répondit du bout des lèvres :

— Tout cela dépend, mon cher monsieur, de l'heure à laquelle l'*Éclair* a viré de bord.

— Il était exactement minuit trente-cinq minutes et vingt-cinq secondes.

Gontran hocha la tête à plusieurs reprises, agita muettement les lèvres, comme il arrive lorsqu'on est plongé dans de profondes réflexions.

— Il se pourrait bien que vos calculs fussent exacts, finit-il par dire, sans vouloir trop s'engager.

Pendant ce temps, Fricoulet, qui avait inscrit furtivement sur son carnet les renseignements fournis par Ossipoff, calculait rapidement, et le chemin déjà parcouru par l'appareil, et la situation dans l'espace du point problématique sur lequel le vieux savant avait mis le cap; mais le résultat obtenu ne paraissait pas le satisfaire, il claquait de la langue avec impatience, fourrageait nerveusement ses cheveux, et bientôt on put l'entendre murmurer d'une voix rageuse :

— Et cependant, à raison de 2 milliards de lieues par heure...

Le vieillard sursauta; mais sans cependant abandonner le télescope, il riposta :

— Deux milliards! vous êtes loin de compte, mon cher monsieur Fricoulet; durant cette nuit j'ai mesuré notre vitesse, et j'ai pu me convaincre qu'elle est de beaucoup supérieure à ce que vous aviez prévu. *L'Éclair* parcourt bien deux milliards de lieues, mais à la minute, et non pas à l'heure.

Très froidement Fricoulet inclina la tête, se contentant de dire, comme si le chiffre énorme qui venait de lui être communiqué ne le surprenait en aucune façon :

— Parbleu!... voilà d'où vient mon erreur.

Et il se remit tranquillement à refaire ses calculs.

Mais ni Gontran, ni surtout Fahrenheit, n'étaient doués d'une dose de philosophie suffisante pour accueillir, sans protester, une semblable nouvelle : autant ils eussent applaudi à cette rapidité vertigineuse si, grâce à elle, *l'Éclair* eût pu les transporter dans leur planète natale



en un espace de temps plus court que celui prévu tout d'abord, autant ils la maudissaient, cette rapidité qui les jetait dans l'infini, leur enlevant à tout jamais l'espoir de retourner chez eux.

— Deux milliards ! s'écria l'Américain littéralement affolé, deux milliards ! mais cela fait...

— Cela fait exactement, mon cher monsieur, dit alors très placidement Fricoulet, dont les calculs étaient terminés, un trillion de lieues ou quatre milliards de kilomètres, en un peu plus de trente heures.

— Mais où sommes-nous ? où sommes-nous ? gémit Gontran.

— A quelque chose comme 1,200 milliards de lieues de notre Soleil, répondit l'ingénieur ; car maintenant j'ai la certitude que cette étoile si brillante, aperçue à l'arrière du wagon, n'est autre que le centre de notre système planétaire.

Fahrenheit lança ses poings fermés dans la direction d'Ossipoff.

— Ah ! bandit ! clama-t-il ; ah ! brigand !

Mais, impassible, le vieillard répondit :

— C'est cette inconcevable rapidité qui m'a poussé à faire ce que j'ai fait ; j'y ai vu le doigt de la Providence qui ne voulait pas laisser mon œuvre inachevée et me mettait à même d'explorer les principales régions stellaires, sans que cela nous causât un retard bien appréciable.

— Eh ! cria Gontran, auquel la patience finissait par échapper, du train dont nous marchons, qui sait si nous pourrions jamais revenir sur terre.

— Songez, poursuivit imperturbablement le vieillard, que dans huit jours, pas davantage...

— Nous serons de retour, interrompit Fahrenheit.

— Nous serons dans un autre univers, différent de celui que nous aban-



donnons, et dans lequel nous serons appelés à faire une inépuisable moisson de découvertes.

Durant que le vieillard parlait, le visage de l'Américain avait successivement passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; mais quand Ossipoff se fût tu, sa colère éclata, et, après avoir lâché une kyrielle de jurons d'une énergie telle que la pudeur nous défend de les reproduire, il s'écria :

— Ça! jamais!... Si nous nous laissions plus longtemps conduire par un fou, nous serions plus fous que lui-même! et du moment que vous autres, par une faiblesse imbécile, vous encouragez sa folie, je vous sauverai malgré vous.

Il courut vers la porte en disant :

— Dans une seconde, l'*Éclair* voguera vers New-York.

Fricoulet étendit la main.

— Un moment, voulez-vous m'écouter? et quand vous m'aurez entendu, vous ferez ce que vous voudrez : bien que le commerce des suifs, dans lequel vous vous êtes enrichi, ait peu dû vous ouvrir l'esprit sur les choses de la navigation, vous comprendrez cependant aisément que, pour mettre le cap sur un port quelconque, il faut, quand on ne le voit pas, avoir une boussole ou un phare. Or, notre phare à nous, c'est le Soleil qui éclaire la Terre et il se trouve que, par suite de notre éloignement, ce Soleil, qui doit nous servir de point de direction, est tombé au rang d'étoile. Je vous demanderai, en conséquence, sur quel point de ce ciel fourmillant d'étincelles — qui sont autant de Soleils — vous dirigerez l'appareil.

L'ancien commerçant de Chicago s'était immobilisé, les pieds cloués au plancher, frappé de stupeur par la justesse de ce raisonnement.

— Alors, interrogea Gontran d'un air véritablement navré, il n'y a plus aucun espoir de revoir jamais la Terre, et il nous faut nous accoutumer à l'idée que l'*Éclair* nous servira de tombeau!

Puis, exaspéré par les paroles que lui-même venait de prononcer :

— Non, non! s'exclama-t-il, ce n'est pas possible. Voyons, Fricoulet, il doit bien y avoir un moyen de revenir en arrière!

Ossipoff pivota sur son escabeau, et d'un ton qui trahissait une douleur véritable :

— Comment! c'est vous, mon fils, qui parlez ainsi! n'êtes-vous donc plus l'ardent collaborateur du début?

— Monsieur Ossipoff, répondit le jeune homme d'un air visiblement

énervé, il n'y a plus ni collaborateur, ni ami, ni fils; il n'y a qu'un homme lassé de toutes ces tergiversations, de tous ces retards, de tous ces manques de bonne foi, et, n'était votre âge, j'ajouterais de tous ces mensonges.

— Oh! Gontran! soupira Séléna sur un ton de reproche.

— Il ne l'a pas dit! ricana Fricoulet, mademoiselle, il ne l'a pas dit.

— Nous ne sommes pas éternels, que diable! outre que ma patience est à bout, nos vivres ne sont pas loin d'être épuisés et je dis, comme M. Fahrenheit : retournons-nous-en!...

De tout ce que venait de dire le jeune homme le vieillard n'avait retenu qu'une chose : c'est ce qui avait trait à l'impossibilité matérielle de continuer le voyage.

— C'est ce qui vous trompe, répondit-il, nous avons encore pour trois mois d'air respirable, de boissons et d'aliments; voyons, accordez-moi

ces trois mois... serait-ce trop payer de quelques semaines de retard la joie inefable que nous éprouverons à contempler des mondes si merveilleux?

Gontran eut un geste énergique et il ouvrait la bouche pour répondre par un refus catégorique à la demande suppliante du vieillard, lorsque Fricoulet, se penchant vers lui, murmura rapidement à son oreille :

— Ne le contreviens pas et accepte; il n'y a pas moyen de faire autrement...

— Hein! sursauta le jeune homme.

— Impossible de virer de bord, ajouta tout bas l'ingénieur.

Mais, si bas qu'il eût parlé, Fahrenheit l'avait entendu; il se dressa tout debout, comme si ses jambes eussent été mues par un ressort, et, jetant ses grands bras au plafond :





Aimait-il ou n'aimait-il pas Séléna? (p. 45).

— Impossible! vociféra-t-il d'une voix de Stentor, impossible! je croyais que ce mot-là n'était pas français.

Fricoulet haussa les épaules.

— Et je vous dis, moi, déclara-t-il, que si Napoléon s'était trouvé à notre place, il ne se serait jamais hasardé à prononcer une phrase semblable. J'aurais été curieux de voir comment il s'y serait pris pour virer de bord avec l'épouvantable vitesse qui nous emporte.

L'Américain poussa un rugissement.

— Mais alors, s'écria-t-il, il n'y a aucune raison pour que nous ne continuions pas, de la sorte, jusqu'au fin fond de tous les mondes!

— Dame, riposta Fricoulet, je n'en sais pas plus que vous, mon cher monsieur Fahrenheit; tout ce que je puis vous dire, c'est ce que je constate, et je constate malheureusement que nous sommes entraînés avec une rapidité qui, pour une raison que je ne m'explique pas, va toujours en augmentant.

— Et rien à faire?... rien à tenter?

— Pour le moment, rien : misérable corpuscule, l'*Éclair* est soumis à des influences stellaires inconnues de nous et contre lesquelles, par conséquent, il est difficile de lutter.

L'Américain était abasourdi, promenant ses regards successivement sur toutes les personnes qui se trouvaient là, comme s'il attendait que l'une d'elles prît la parole pour démentir l'ingénieur et affirmer que tout espoir n'était pas perdu; malheureusement ce n'étaient ni Séléna, ni Gontran et encore moins Ossipoff, qui étaient capables de lui regaillardir l'esprit sur ce point.

D'ailleurs, M. de Flammermont, obéissant au conseil que Fricoulet lui donnait, en clignant de l'œil du côté d'Ossipoff, dit en ce moment au vieillard :

— Soit donc, qu'il soit fait ainsi que vous l'avez voulu : poursuivons notre route insensée et souhaitons que la responsabilité que vous avez prise, en agissant ainsi que vous l'avez fait cette nuit, ne pèse pas, à certain moment, trop lourdement sur vos épaules.

Le vieillard, l'esprit tout rempli de ses turlutaines scientifiques, ne voulut voir, dans les paroles de Gontran, qu'un pardon généreux accordé à sa trahison, et, pour le remercier, il tendit les mains vers lui.

Mais le jeune homme se souciait peu, pour l'instant, des étreintes ami-

cales du vieux savant, et, faisant mine de ne point voir le geste de celui-ci, il tourna les talons et rejoignit Fricoulet qu'il avait entendu descendre dans la salle de la machine.

— Mon vieux, fit-il d'un ton grave, je suis homme et prétends avoir la force d'apprendre, sans trembler, le sort qui nous est réservé; donc, j'exige de toi la franchise la plus absolue.

— Eh bien! franchement, je ne sais rien. Ainsi que je l'ai déclaré tout à l'heure à Farenheit, nous subissons, actuellement des forces attractives dont je ne me rends aucun compte. Nous voguons en plein inconnu. Je doute que le père Ossipoff lui-même y comprenne quelque chose, et cependant lui qui est resté pendant presque toute sa vie le nez collé à l'objectif des télescopes...

Cette fois, Gontran parut réellement accablé, car il avait une foi absolue dans l'ingéniosité de Fricoulet qui, tant de fois déjà depuis le commencement de ce voyage insensé, les avait tirés des situations désespérées où les avait mis les idées folles d'Ossipoff.

Aussi, du moment que l'ingénieur lui déclarait qu'il ne pouvait rien, c'est qu'il n'y avait plus qu'une chose à faire : attendre stoïquement la mort.

Il sortit de la machinerie sans ajouter un mot, gagna sa cabine et s'étendit sur son hamac, où il ne tarda pas à s'endormir, en dépit de l'angoisse fort naturelle qu'avait mise en lui la réponse très franche de son ami.

Il s'éveilla en entendant prononcer son nom tout près de son oreille, et ses yeux, soudainement ouverts, virent Fricoulet debout à son chevet et penché vers lui.

— Eh bien! tu t'en payes un somme! plaisanta l'ingénieur.

— J'ai dormi longtemps? interrogea M. de Flammermont en se dressant sur son séant.

— Peuh! quelque chose comme six heures.

— Pas possible! s'écria Gontran en sautant sur le plancher.

Pour toute réponse, l'ingénieur tira sa montre et la mit sous le nez de son ami.

— C'est ma foi vrai, murmura celui-ci.

Puis le souvenir de la réalité, un moment évanoui pendant le sommeil, lui revenant soudain :

— Rien de nouveau? demanda-t-il.

— Si, quelque chose... et de très important...

— Tu as réussi à nous faire virer de bord?

— Pas précisément : toujours en avant et d'une vitesse toujours croissante.

— Ah! dit Flammermont d'un air morne; alors qu'y a-t-il de nouveau et de si important?



— Mais ma parallaxe, parbleu! tu sais bien... je l'ai établie.

— Alors?

— Eh bien! nous savons où nous allons. Tu trouves que ce n'est rien, cela?

— Peu m'importe où nous allons, du moment qu'on ne va pas où je veux.

Fricoulet haussa insoucamment les épaules.

— Baste! plaisanta-t-il, tout chemin mène à Rome...

Il ajouta, en frappant amicalement sur l'épaule de Gontran :

— ... Et aussi à la mairie du VIII^e arrondissement, mon vieux.

M. de Flammermont poussa un soupir qui en disait beaucoup sur l'état de lassitude auquel il en était arrivé, et, baissant les yeux pour fuir le regard inquisiteur de l'ingénieur :

— Ah! mon cher Alcide, répondit-il, si tu savais comme j'y pense peu, en ce moment, à la mairie du VIII^e..., et tiens, veux-tu que je t'avoue une chose, je n'y pense même pas du tout, et j'ai une peur, c'est que plus j'irai et moins j'y penserai...

Fricoulet se mit à rire, et, frappant sur l'épaule du jeune apprenti diplomate :

— Farceur! va, s'exclama-t-il; voilà au moins dix fois, depuis le commencement du voyage, que tu me racontes la même chose... Tu ne penses pas un mot de ce que tu dis...

— Je te jure...

— Pas de faux serment! ça porte malheur.

— Alcide...

— Allons donc! à qui feras-tu croire qu'un amour assez grand pour vous emmener dans la Lune à la suite de la femme aimée, puisse s'en aller ainsi en fumée, sans qu'il n'en reste pas au moins une parcelle!...

— Je n'ai pas prétendu qu'il n'en restât pas.

— En ce cas, tu sauras qu'en matière d'incendie, un feu n'est considéré comme éteint que lorsqu'il ne subsiste aucune étincelle; autrement, il suffit de la plus petite brise pour tout rallumer...

Gontran courba la tête, un peu confus de la perspicacité de son ami, bien qu'au fond il se demandât si cette perspicacité était capable de démêler exactement ce que lui-même ne pouvait arriver à démêler, c'est-à-dire : aimait-il ou n'aimait-il pas Séléna?

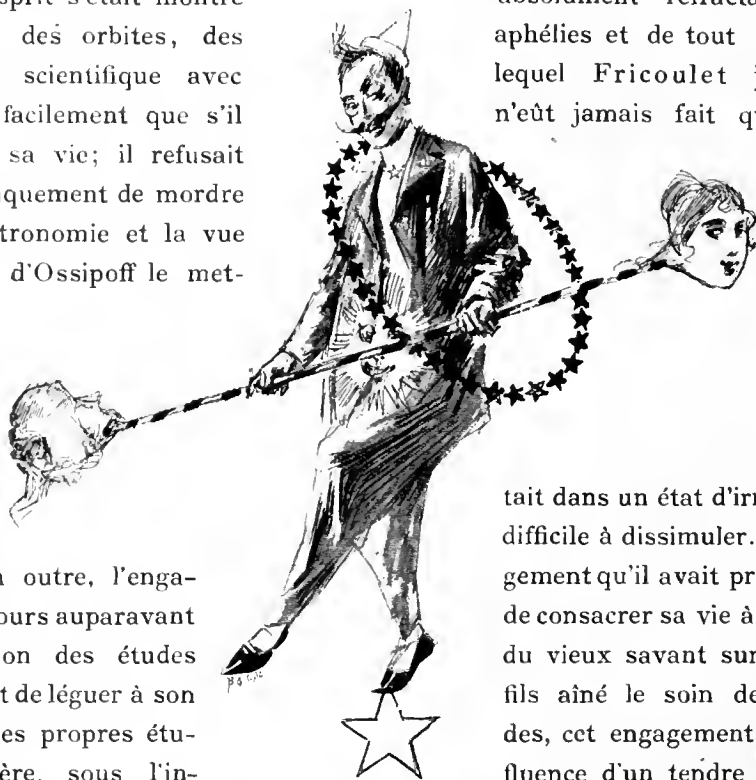
Qu'il eût éprouvé pour la jeune fille une passion réelle, profonde, cela ne pouvait être mis en doute; ainsi que venait de le dire fort justement Fricoulet, on ne se lance pas ainsi qu'il l'avait fait dans d'aussi abracadabrantes aventures, sans qu'un lien puissant vous attache à la femme qui vous entraîne à sa suite.

Et bien qu'en effet, écœuré par les retards successifs apportés au retour sur la Terre, énervé par les continuelles discussions que soulevait Ossipoff, il eût préféré bien des fois renoncer à son amour; cet amour était plus fort que sa volonté et triomphait sans peine de ses irritations et de ses mauvaises humeurs.

Certes, quoi qu'il eût dit à Fricoulet, il aimait encore Séléna; oui, il en était sûr, il l'aimait assez pour l'épouser et pour trouver, dans ce mariage, le bonheur rêvé depuis si longtemps.

L'aimait-il assez pour continuer à jouer, une fois qu'elle serait devenue sa femme, le rôle qu'il jouait depuis des mois? Voilà la question qu'il se posait, question à laquelle, même en dehors des moments d'irritation, il croyait devoir répondre négativement.

Il en avait assez des planètes, des bolides, des comètes, des étoiles et des soleils! Il avait eu beau se saturer de la lecture des *Continents Célestes*, son esprit s'était montré absolument réfractaire au calcul des orbites, des pareil scientifique avec aphélie et de tout cet appel quel Fricoulet jonglait aussi facilement que s'il n'eût jamais fait que cela toute sa vie; il refusait énergiquement de mordre à l'astronomie et la vue seule d'Ossipoff le met-



En outre, l'engagements jours auparavant continuation des études rion, et de léguer à son nuer ses propres études la légère, sous l'influence de Séléna, l'épouvantait maintenant qu'il y réfléchissait froidement.

tait dans un état d'irritation difficile à dissimuler.

gement qu'il avait pris quelque consacrer sa vie à la conduite vieux savant sur Hypé-fils aîné le soin de continuer, cet engagement pris à l'influence d'un tendre sourire

Comment! il ne suffisait pas à la folle curiosité d'Ossipoff qu'il sacrifiait à la recherche de mondes problématiques les quelques années qui lui restaient à vivre, il fallait encore que cette curiosité le poursuivît lui-même et la première génération issue de lui! Ah ça! était-il donc fou l'autre jour quand il avait juré de se conformer au désir du vieillard.

Ce fut sous l'influence de ces pensées que, relevant la tête, il dit à Fricoulet :

— Je te jure que tu es plus malin que moi si tu crois pouvoir affirmer

quelque chose sur ce qui se passe en moi : Certes, Séléna est une fille charmante, qui ferait une non moins charmante compagne, mais l'astronomie... non, décidément, il y a trop d'astronomie à la clé...

— Baste!... tu as bien réussi à donner le change à Ossipoff depuis trois ans;... pour quelque temps à peine que le voyage va encore durer, tu ne vas pas faire la bêtise d'enlever ton masque...

Gontran se croisa les bras.

— Alors! exclama-t-il, tu t'imagines que le vieux désarmera le jour de mon mariage!... On dirait, ma parole, que tu ne le connais pas;... mais, mon cher, après, ce sera bien pis encore : il m'aura tout le temps sous la main et il ne se passera pas une journée qu'il ne me tourne et retourne sur son gril astronomique.

Fricoulet ne put s'empêcher de sourire, tant son ami mettait, à prononcer ces mots, d'animation acerbe.

— Tu pourrais bien ne pas te tromper, fut-il obligé de répondre.

— Alors, comme tu ne peux pas être continuellement là pour me servir de souffleur, je serai bien obligé d'avouer la vérité et il est trop peu homme pour comprendre ce qu'a de sublime, au point de vue amour, un mensonge comme le mien, soutenu, trois années durant, sans défaillance... Tu vois d'ici l'existence qu'il faudra mener jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de me rappeler à lui...

— Et cet amour qui t'a donné la force de jouer si merveilleusement ton rôle de faux savant, n'a pu te donner celle d'apprendre réellement ce que tu ne savais pas?... c'est ça qui aurait sauvé la situation...

Les yeux de Gontran s'arrondirent effarés.

— Astronome!... moi! clama-t-il... Ah ça! tu deviens fou, toi aussi! Oh! non, j'aimerais mieux renoncer...

Le visage de Fricoulet prit une expression singulière.

— Dis-tu cela sérieusement... et songes-tu au chagrin de cette enfant?

— Certes, répondit Flammermont avec une fatuité ingénue qui fit courir un sourire sur les lèvres de son ami, je ne puis me cacher que Séléna m'aime beaucoup et que ce serait pour elle un coup cruel que de renoncer à l'espoir, si longtemps caressé, d'être ma femme... mais, d'un autre côté, je ne tiens pas à me ramollir le cervelet avec ce fatras scientifique qui m'idiotise...

Puis, après un silence :



— Ah! si Ossipoff pouvait disparaître! soupira-t-il.

— Tais-toi donc, tu es féroce!

— Eh! mon cher, c'est mon bonheur que je défends.

Ils se turent un moment; ensuite Fricoulet dit à son ami :

— Il ne sert à rien de précipiter les choses et, tant que tu m'as là, comme terre-neuve, pour sauver les situations compromises, tu peux continuer à jouer ton rôle... Revenons toujours sur Terre,... ensuite, tu aviseras...

— Revenir sur Terre?... nous n'en prenons pas le chemin, puisque, à l'instant, tu m'annonçais que nous filions dans l'espace en lui tournant le dos.

— C'est la vérité; seulement, maintenant, nous savons une chose que nous ignorions lorsque nous nous sommes aperçus que l'*Éclair* avait dévié de sa route.

— Ah oui! cette chose importante... eh bien?

— Eh bien!... l'étoile que tu prenais pour Vénus, c'est tout simplement α (alpha) du Centaure.

Gontran écarquilla les yeux.

— α (alpha) du Centaure! répéta-t-il, d'un ton qui révélait si clairement son ignorance, que Fricoulet ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Ne saurais-tu pas, par hasard, demanda-t-il, ce que c'est que la Voie Lactée?

— Dame, j'en sais ce que tout le monde en sait : c'est une agglomération



On se remet en marche, tandis que Séléna pour reconforter son fiancé
lui disait gentiment..... (p. 53).

d'étoiles tellement dense qu'elle forme dans le ciel une longue traînée blanchâtre, dont l'aspect a certainement donné lieu à la légende mythologique qui veut que ce soit là une tache de lait produite par la chèvre qui nourrissait je ne sais plus quel dieu...

— En effet, dit l'ingénieur avec un petit hochement de tête plein de condescendance, c'est là ce que tout le monde sait; mais comme toi, tu n'es pas tout le monde....

— Comment ça?...

— Non, le futur gendre de Mickhaïl Ossipoff n'est pas tout le monde et, en conséquence, la Voie Lactée doit être, pour toi, autre chose que ce que tu viens de me raconter...

Gontran esquissa un geste éloquent d'indifférence.

— Si tu savais, répondit-il, ce que cela m'importe peu... Je trouve mon bagage scientifique suffisant tel qu'il est et je n'éprouve nullement le besoin de l'augmenter...

Le visage de Fricoulet prit un air comiquement tragique.

— Imprudent! s'exclama-t-il, tu ignores que cette question de la Voie Lactée est d'une actualité palpitante, brûlante... et que, d'un moment à l'autre, Ossipoff peut mettre la conversation là-dessus...

— Eh bien! je le laisserai causer — ce qui sera de ma part une preuve de déférence due à son grand âge et à son savoir — et puis, j'ai les *Continents Célestes*...

— Rien, dans les *Continents Célestes*, répondit l'ingénieur en secouant la tête; donc écoute et retiens bien...

— Je t'écoute et je tâcherai de retenir, répondit M. de Flammermont d'un ton résigné.

— Ce ne sera pas long: tu sais d'abord, n'est-ce pas, que notre système solaire, avec les huit planètes gravitant autour de lui, n'est qu'une île de l'Océan céleste et que chaque étoile est elle-même un Soleil comme le nôtre, centre, comme lui, d'autres ensembles planétaires...

— Je sais cela depuis ma plus tendre enfance; continue.

— Il faut d'abord que tu saches que la Voie Lactée entoure complètement la Terre et par conséquent le système solaire tout entier;... retiens ensuite que Herschell a évalué à 18 millions le nombre d'étoiles dont se compose la Voie Lactée, en outre, que ces étoiles, si serrées les unes contre les autres — semble-t-il — sont au contraire séparées les unes des autres

par des intervalles de plusieurs millions de lieues; ce qui permet de supposer, à cette agglomération de Soleils, une immensité fantastique; enfin, que notre Soleil, à nous, notre planète natale et presque toutes les étoiles visibles de chez nous font partie de la Voie Lactée... Est-ce compris et retenu?...

— Mais oui, mais oui; seulement, je ne saisis pas bien pourquoi tu me racontes tout cela et en quoi la question de la Voie Lactée est d'une actualité si brûlante?

— C'est vrai! s'exclama Fricoulet, je ne t'ai pas dit : nous sommes en ce moment dans la Voie Lactée et le point vers lequel nous voguons en droite ligne se trouve situé dans la région où les Soleils sont les plus denses : ce point c'est α (alpha) du Centaure... Eh bien ! quand on est perdu, c'est déjà un fameux avantage, je trouve, que d'avoir un moyen de se retrouver...

Gontran frappa du pied avec impatience.

— Ah ! tu es énervant, à la fin, avec ton optimisme; je te demande un peu de quelle importance peut être un phare qui vous annonce que le seul chemin à suivre est précisément celui qu'il vous est impossible de prendre... Et puis, tu viens de dire toi-même que nous nous dirigeons vers l'endroit le plus compact de la Voie Lactée ! Une fois que nous nous serons fourrés au milieu de ce fouillis inextricable de Soleils, qui certainement se ressemblent tous, veux-tu me dire, s'il te plaît, comment nous nous y prendrons pour savoir quel est celui sur lequel nous devons nous guider.

Cette question était trop pleine de bon sens pour que l'ingénieur pût



dédaigner d'y répondre; mais d'un autre côté, sans doute ne l'avait-il pas prévue, car il garda quelques secondes le silence.

Alors, Gontran s'écria d'un ton tragique :

— Nous voici donc condamnés à errer à travers tous les systèmes planétaires de l'Infini, véritables juifs-errants de l'espace, jusqu'à ce que nous ayons trouvé notre Terre natale... c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles... ou de nos provisions...

— Mais non,... mais non,... fit l'ingénieur en souriant avec cette belle assurance qui ne l'abandonnait jamais... on ne se perd pas comme ça... et puis quelque immense que soit l'Univers, en allant toujours droit devant nous, nous finirions toujours bien par en voir la limite.

En cet instant, Séléna entra dans la machinerie et, s'avancant vers M. de Flammermont, lui dit d'un air tout timide :

— Gontran, mon père demande si vous voudriez être assez aimable pour le venir rejoindre; il n'ose quitter son télescope et, d'un autre côté, il veut vous consulter...

Le visage du jeune homme s'assombrit.

— Me consulter! diable, murmura-t-il, tandis que ses regards s'attachaient avec inquiétude sur la fille du savant, et... savez-vous sur quoi doit porter la consultation?

Séléna esquissa un geste vague.

— Je ne saurais trop vous dire, répondit-elle, à moins qu'il ne soit embarrassé sur les régions que traverse l'appareil...

Fricoulet regarda son ami d'un air de triomphe.

— Qu'est-ce que je te disais! s'exclama-t-il; est-elle brûlante, la question de la Voie Lactée?

— Mais, c'est que je n'en sais pas un mot, balbutia Gontran du ton piteux que prend un écolier auquel le professeur va demander sa leçon...

La voix de M. Ossipoff se fit entendre dans la cage de l'escalier.

— Gontran, appelait-elle, Gontran...

Le jeune homme se tournait alternativement vers Fricoulet et vers Séléna, comme pour leur demander conseil...

— Voyons, rappelle-toi, fit l'ingénieur tout en le poussant vers l'escalier, Voie Lactée... amas de soleils... centres eux-mêmes de systèmes planétaires...

— Mais les constellations, monsieur Fricoulet, dit Séléna en arrêtnat

la marche du groupe, lui avez-vous dit les constellations qu'elle traverse ?

— Non, je n'ai pas eu le temps... j'allais justement lui en parler, quand vous êtes arrivée...

— Vite... dites vite... demanda angoisseusement le jeune comte.

— Eh bien ! voilà : la Voie Lactée traverse, en partant du nord — note bien que je te parle d'observations prises de la Terre — l'*Aigle*, où elle se partage en deux branches, *Antinoüs*, l'*Écu de Sobieski* et le *Sagittaire*. Les deux rameaux de la Voie se réunissent dans l'hémisphère austral, dans la constellation du *Scorpion* ; après quoi ils franchissent le *Centaure*, le *Triangle Austral*, la *Croix du Sud*...

Gontran se prit la tête à deux mains, dans un geste absolument fou.

— Jamais je ne me rappellerai tout cela...

— Nous te soufflerons, M^{lle} Séléna et moi, affirma Fricoulet, je continue : nous trouvons ensuite le *Grand Chien*, la *Licorne*, le *Taureau*, les *Gémeaux*, le *Cocher*, *Persée*, *Cassiopeé* et enfin le *Cygne*, où elle arrive, après avoir fait le tour entier du Ciel ;... maintenant, allons...

Et il entraîna Gontran qui répétait à mi-voix :

— *Antinoüs*... le *Scorpion*... le *Grand Chien*... le *Cygne*... Non, je ne me rappellerai jamais...

S'arrêtant, il s'exclama :

— Tiens... je ne me souviens plus du nom du Soleil, vers lequel nous nous dirigeons.

— Le *Centaure*... à trois trillions de lieues du Soleil ;... n'oublie pas que sa lumière met trois ans et demie à nous arriver...

On se remit en marche, tandis que Séléna, pour reconforter son fiancé, lui disait gentiment :

— N'ayez crainte... je suis là et je vous aiderai.

— Je baffouillerai, c'est certain...

— Baste ! ricana Fricoulet, tu songeras à la mairie du huitième et tu ne baffouilleras pas...

Ossipoff, l'œil toujours collé au télescope, ne bougea pas en entendant le bruit des pas qui franchissaient le seuil de sa cabine...

— Ah ! c'est vous, mon cher ami, se contenta-t-il de dire, je vous attendais avec une vive impatience.

On voit par ce langage que, tout entier ressaisi par ses préoccupations scientifiques, le vieillard avait déjà oublié le sujet de mécontentement

qu'avaient contre lui ses compagnons de voyage, et plus particulièrement Gontran.

Celui-ci, s'approchant, demanda :

— Que désirez-vous, monsieur Ossipoff ?

— Avoir votre avis sur la situation; voici près de vingt-quatre heures que je suis en observation et mes idées commencent à ne plus être très nettes;... mais vous avez dû réfléchir, de votre côté,... où pensez-vous que nous nous trouvons actuellement?...

— Mais dans la Voie Lactée, répondit le jeune homme avec assurance; n'est-ce pas, Fricoulet...

— Ce n'est pas M. Fricoulet que j'interroge, mais vous, mon cher ami, répliqua Ossipoff avec un petit claquement de langue impatienté.

Et il ajouta, plissant les lèvres pour mieux marquer en quel médiocre estime il tenait les connaissances scientifiques de l'ingénieur :

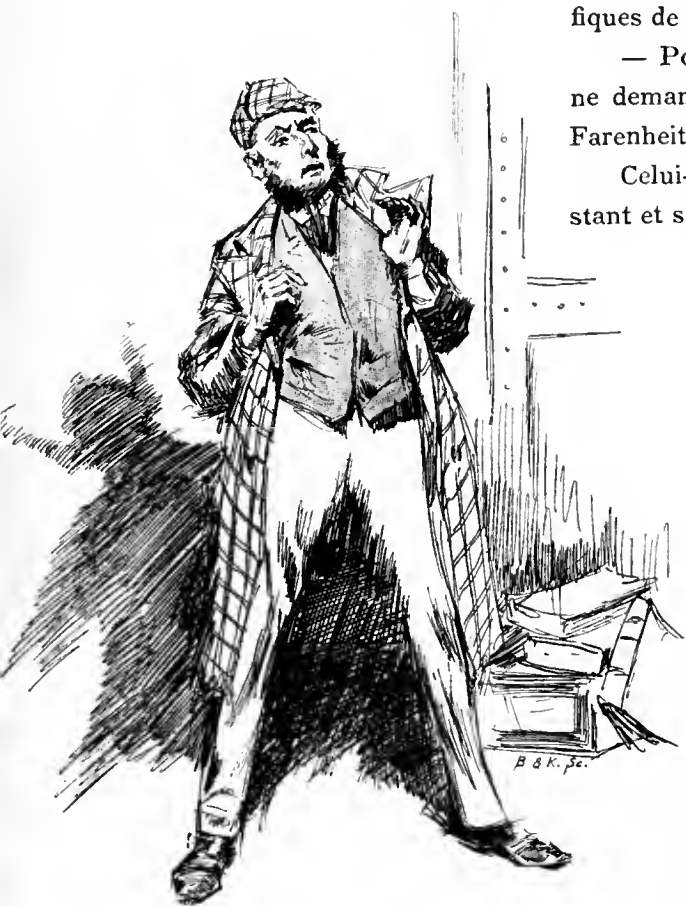
— Pourquoi, pendant que vous y êtes, ne demandez-vous pas aussi l'avis de M. Farenheit ?

Celui-ci entraît précisément en cet instant et s'écria :

— Mon avis ! jamais..... pour le cas que l'on en fait... Ah ! si on l'avait toujours suivi, mon avis... on aurait commis moins de bêtises qu'on en a commises... Et, d'abord, nous ne serions pas ici...

L'Américain avait prononcé ces mots tout d'une traite, avec une volubilité telle que l'on eût vainement tenté de l'arrêter; mais quand il eut fini, Ossipoff lui dit dédaigneusement :

— Vous ne savez ce que vous dites; mon cher mon-



sieur... vous n'êtes pas au courant de la conversation. — Et, à Gontran :

— Alors, suivant vous, nous sommes dans la Voie Lactée?

— Il n'y a pas l'ombre d'un doute.

Cette réponse, le jeune comte l'avait faite d'un ton un peu moins assuré, car le savant lui avait adressé la parole sur le ton qu'il prenait d'ordinaire, quand il lui semblait surprendre Gontran en flagrant délit d'ignorance ou de divergence d'opinion avec lui.

— Ah! la Voie Lactée! répéta-t-il encore, après l'avoir considéré d'un air singulier, à travers ses lunettes... Eh bien! je suis fâché de vous donner un démenti formel, mon cher ami.

Ce mot de démenti entra dans la peau, déjà fort irritée du jeune homme, comme une pointe d'aiguille; il devint tout rouge et s'écria d'une voix furieuse :

— Un démenti!... à moi!...

— Mais, farceur... murmura Fricoulet à son oreille, entre savants ces choses-là ça n'a pas d'importance...

— C'est juste, observa Gontran.

Et s'adressant à Ossipoff.

— Sans indiscretion, pourrait-on savoir pourquoi; car, enfin, de deux choses l'une, ou vous m'interrogez pour avoir mon avis, ou bien pour me faire passer un examen...

— Permettez...

— Rien, jusqu'à ce que j'aie fini : si vous avez voulu vous amuser à me « pousser une colle », je vous dirai tout net que le moment est mal choisi et que je trouve la chose de mauvais goût...

— Oh! loin de moi...

— Si, au contraire, vous voulez connaître mon avis, c'est que vous-même n'en avez pas et alors j'ai lieu de m'étonner que vous me démentiez si énergiquement...

Il était vraiment emballé, le brave Gontran, emballé pour rien, il faut en convenir, et l'ingénieur, comme l'Américain d'ailleurs, le regardaient avec une véritable stupéfaction.

— Maintenant que vous avez fini, je m'en vais vous répondre, fit très placidement le vieillard.

Il se leva, indiqua le télescope à Gontran, prononçant ce seul mot :

— Regardez...

Le jeune homme s'assit, mit son œil à l'oculaire et murmura, quelque peu déconcerté, il faut en convenir.

— Eh bien ?

— Vous avez bien regardé ?

— Mais oui.

— L'étoile la plus brillante que nous avons devant nous, qu'est-ce que c'est, d'après vous ?



— α (alpha) du Centaure, répondit hardiment M. de Flammermont, après avoir jeté un regard en dessous à Fricoulet...

Puis, voyant Ossipoff dresser vers le plafond ses doigts écarquillés, avec tous les signes les plus évidents de l'horreur :

— Qu'est-ce qui vous prend ? demanda-t-il.



Le vieillard, dont les lèvres s'agitaient muette-ment, commençait à parler,
comme en extase (p. 62).

Ossipoff ne fit qu'un bond jusqu'au coffre où il enfermait les objets les plus précieux, qu'il avait pu sauver des différentes catastrophes dans lesquelles il avait perdu la plus grande partie de son matériel scientifique; il revint, brandissant une carte céleste qu'il déploya sous les yeux de Gontran.

— Voyez-vous aucun point de ressemblance, fit-il, entre ce qui est sur cette carte et ce qui se trouve dans l'espace. Voici le Centaure... là... sous mon doigt;... si ce que vous me prétendez être alpha l'était réellement, cet assemblage d'étoiles se présenterait-il à nous sous un semblable aspect...

Le jeune comte, après avoir regardé la carte, mit de nouveau l'œil à l'oculaire et, déjà, il ouvrait la bouche pour convenir qu'en effet les points de ressemblance entre ce qui était et ce qui devait être, étaient peu nombreux, lorsque Fricoulet, qui manœuvrait vainement pour se rapprocher de son ami, mais qui n'y pouvait parvenir, parce qu'Ossipoff ne le quittait pas des yeux, se décida à intervenir.

— Mon Dieu, monsieur Ossipoff, balbutia-t-il en s'efforçant de prendre un air ingénu, vous m'excuserez si je dis une bêtise; moi, vous savez, je ne suis guère au courant de ces questions-là. Seulement, il me semble que dans cette différence d'aspect, la perspective doit être pour quelque chose.

— La perspective! s'exclama le vieillard en sursautant.

— Dame, poursuivit l'ingénieur, est-ce que vous ne croyez pas qu'une distance de trois trillions de lieues soit susceptible de changer un peu l'angle sous lequel on aperçoit les choses; il est tout naturel que la forme des constellations ne soit plus la même, les étoiles, qui nous paraissent de la Terre si pressées les unes contre les autres, se sont écartées... Qu'en penses-tu, Gontran?

— Je pense, répondit hardiment celui-ci, tandis qu'il remerciait, d'un clignement d'yeux, son ami de lui avoir, une fois encore, tendu la perche, je pense que ta logique a vu plus juste que la science de M. Ossipoff et que tu n'as fait que formuler l'opinion que j'allais lui faire connaître, au moment où tu as pris la parole.

L'ingénieur se détourna un peu pour dissimuler le sourire provoqué par le toupet de son ami, tandis que Ossipoff bousculait presque Gontran pour prendre place devant le télescope, murmurant d'une voix tremblante d'émotion :

— Alpha!... Alpha!..

Farenheit se pencha à l'oreille de Fricoulet et désignant le savant d'un hochement de tête :

— Le voilà parti ! murmura-t-il d'un ton dédaigneux...

Mais brusquement, sans se déranger, Ossipoff demanda :

— Gontran, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez établi la parallaxe de cette étoile ?

Prestement, Fricoulet passa à son ami un feuillet de son carnet, sur lequel il avait fait ses calculs.



— En effet, monsieur Ossipoff.

— Et cela vous a donné ?

— Des résultats qui établissent l'exactitude de la parallaxe faite par les astronomes terrestres : c'est-à-dire 0,92, soit près d'une seconde.

Et pour l'édification de Farenheit et de Séléna, il ajouta :

— Ce qui correspond à 222,000 fois la distance de la Terre au Soleil.

— Ou huit trillions de lieues, dit à son tour Fricoulet; ce qui fait que la lumière d'Alpha met trois ans et trois mois à arriver à la Terre et qu'un train express, faisant 60 kilomètres à l'heure, parcourrait cette distance

de 32 milliards de kilomètres en quelque chose comme 60 millions d'années.

Ossipoff n'écoutait pas ; il était plongé dans l'admiration de cet astre qu'il n'avait jamais pu apercevoir de l'Observatoire de Pulkowa, n'ayant pas eu la chance d'être choisi par ses collègues pour aller dans les régions australes du Globe — desquelles seules il est visible — l'étudier dans tous ses détails.

Et il répétait, en proie à un trouble inexprimable :

— Alpha !... Alpha !...

— Attention, murmura Fricoulet en se penchant vers Gontran, je veux que le diable me croque si avant peu Alpha ne te tombe pas, sous forme de tuile, sur la tête : donc, étoile de première grandeur... lumière égale à la 27.000^e partie de la Pleine Lune.

— C'est peu...

— Et, cependant, on conclut qu'Alpha est beaucoup plus brillant et beaucoup plus lumineux que notre Soleil.

— Comprends pas.

— Facile cependant : il ne faut pas oublier que, s'il faudrait 22 millions d'étoiles de l'éclat d'Alpha pour nous donner la même lumière que le Soleil, Alpha se trouve à 32 milliards de kilomètres et qu'en conséquence...

— Compris ; mais pour vous autres, on dirait que c'est un amusement de jongler avec les chiffres ; en quoi est-il intéressant, je te demande, de savoir qu'un train marchant, etc., etc... On pourrait prolonger indéfiniment ces exemples et, après avoir établi le record du train pour la vitesse, établir celui de la tortue pour la lenteur.

Sans répondre, l'ingénieur poursuivit :

— Jusqu'en 1689, Alpha passait pour être une étoile simple : c'est Richaud qui, à Pondichéry, l'a dédoublé pour la première fois...

— Dédoublé ! répéta Gontran surpris de cette expression.

— C'est-à-dire qu'Alpha a un compagnon, de couleur jaune orange, éloigné de lui de 18 secondes, soit environ 723 millions de lieues...

— Et tu appelles cela être accompagné?...

— Mon cher, étant donné l'infini dans lequel se meuvent les astres, cette distance est minime ; en tout cas, que l'expression soit ou non juste, les faits constatés sont ainsi... La révolution de ces deux Soleils autour de leur centre de gravité s'effectue en 84 ans, durée exactement semblable à celle de la révolution d'Uranus autour du Soleil... Retiendras-tu ça ?

— Oui... oui... répondit Gontran, que ces répétitions mystérieuses d'astronomie énervaient toujours et qui lui semblaient, dans les circonstances présentes, plus énervantes encore, est-ce tout ?

— Non, ce n'est pas tout ; il y a encore quelque chose qu'il faut que tu retiennes, car c'est un des points les plus importants, en ce qui concerne les étoiles : Alpha du Centaure est animé d'un mouvement propre très rapide...

— Comment ! d'un mouvement propre !...

— C'est-à-dire que, non contents d'opérer leur révolution sur eux-mêmes et autour de leur centre de gravité, ces deux Soleils se déplacent dans l'espace suivant 0°477 en ascension droite vers l'Ouest et 0°776 en déclinaison vers le Nord. Ce qui donne comme résultante, en mouvement vers le Nord-Ouest, un arc de 3'643 par an, 6' par siècle, ou 1 degré en dix siècles par rapport au système solaire.

— Mais alors, les constellations se déplacent !

— Parfaitement.

— En ce cas, les cartes célestes établies par les astronomes de l'antiquité...

— ... ne ressemblent en rien aux nôtres... pas plus que les nôtres ne ressembleront à celles que dresseront tes petits-fils..., dit Fricoulet, faisant allusion à l'engagement solennel qu'avait pris Gontran.

Celui-ci grommela entre ses dents.

— S'il n'y a jamais que mes héritiers pour s'occuper de Centaure et Cie... la science risque fort de demeurer stationnaire.

Fahrenheit qui, n'ayant pas autre chose à faire, écoutait les explications fournies par l'ingénieur, dit alors :

— Cela doit finir par mettre le Ciel sens dessus dessous, ces sempiternels déplacements?... et moi qui croyais qu'il n'y avait que l'humanité qui changeait...

— Tout change dans la nature, monsieur Fahrenheit, riposta Fricoulet : dans douze mille ans, l'Alpha du Centaure fera partie de la Constellation de la *Croix du Sud*, dont la figure va, d'ailleurs, se disloquant de siècle en siècle et elle continuera à se diriger vers *Sirius*...

— Mais dans douze mille ans, la *Croix du Sud*, elle-même, n'existera peut-être plus.

— Ça. c'est bien possible.

Gontran haussa les épaules.

— Alors, à quoi bon se donner tant de mal pour étudier des choses qui, demain, ne seront plus ?

En ce moment, Ossipoff poussa une exclamation qui groupa autour de lui ses compagnons de voyage.

— Gontran !... Fricoulet !... Séléna !... fit-il d'une voix admirative... Ah ! mes amis ! mon enfant !... Je le vois... Je le vois !... c'est lui !... il n'y a pas d'erreur possible !... que c'est beau ! que c'est beau !...

— Eh ! mon Dieu ! monsieur Ossipoff, ricana Fricoulet, si vous ne nous laissez pas voir, faites-nous part, au moins, de ce que vous voyez...

— Oméga !... mon cher Fricoulet, c'est Oméga que je tiens là dans le champ du télescope...

Et le vieillard, empoigné par son admiration, se tut de nouveau, l'esprit absorbé totalement par la contemplation de l'astre.

— Oméga !... répéta Farenheit qui, pour faire fortune dans les suifs, n'avait pas eu besoin de se livrer à l'étude des langues mortes...

— Une lettre de l'alphabet grec, mon cher monsieur, répondit Fricoulet, sous laquelle les catalogues astronomiques désignent un des plus beaux amas de Soleils qui existent dans l'univers céleste.

— Un amas !

— « L'œil émerveillé de l'observateur, dit sir John Herschel, voit apparaître un véritable fourmillement de plusieurs milliers de Soleils, entassement prodigieux, de forme sphérique, mesurant plus de vingt secondes de diamètre, c'est-à-dire près des deux tiers du disque de la Pleine Lune.

Gontran hocha comiquement la tête vers le vieux savant.

— En ce cas, Ossipoff doit être à la joie de son âme ! murmura-t-il.

Il se tut ; le vieillard, dont les lèvres s'agitaient muettement, commençait à parler, comme en extase.

— Oui... oui... Flammarion avait raison, lorsque, de la Terre, d'après la netteté de ces petits points lumineux et de l'étendue considérable de cet amas entièrement résoluble en étoiles, il concluait que c'est là un des univers célestes les plus proches de nous... Oh ! merveille !... Oh ! spectacle vraiment sublime ! et que Dieu est bon de m'avoir laissé vivre assez pour l'admirer dans ce qu'il a fait de plus merveilleux.

Farenheit grommela entre ses dents.

— Cela dépend de la manière d'envisager les choses; Dieu eût été bien meilleur, s'il m'eût permis d'admirer la 5^e avenue...

— Et moi la mairie du huitième, murmura M. de Flammermont.

Séléna prit la main du jeune homme entre les siennes et dit d'une voix douce en lui montrant le vieillard dans un geste attendri.

— Ah ! Gontran... il est si heureux !...

— Seulement, vous oubliez, mademoiselle, objecta Fricoulet, que son bonheur est fait du malheur des autres;... mais le fait est qu'il paraît être au comble du bonheur...

Ossipoff, soulevé sur son siège, les mains crispées sur le télescope contre lequel il s'écrasait le visage, le corps agité d'un tremblement convulsif, semblait vouloir prendre son élan pour se jeter dans l'espace, attiré qu'il était par la splendeur du spectacle qui s'offrait à lui.

Mais, tout à coup, on l'entendit se demander à mi-voix.

— Est-ce nous qui marchons?... sont-ce ces mondes qui marchent?... ou obéissent-ils, comme nous, à un mouvement de translation générale?...

— Que dit-il ? chuchota Gontran à Fricoulet...

Celui-ci sourit et, faisant à son ami signe de le suivre, sortit de la cabine sur la pointe des pieds.

— Étant donné la manie féroce qu'a Ossipoff de t'interroger à tout bout de champ, expliqua l'ingénieur quand ils furent seuls dans la machinerie, évite autant que possible de te tenir à portée quand tu n'y es pas tout à fait obligé... C'est de la prudence élémentaire... surtout lorsque tu risques d'être entraîné sur un terrain que tu ne connais pas...

— Mais,... que voulait-il dire ? demanda à nouveau M. de Flammermont.

— Oh ! c'est très simple, mais encore faut-il être au courant : les étoiles, dans quelque partie du ciel que ce soit, paraissent, à première vue, se mouvoir dans toutes les directions et avec toutes vitesses possibles ; cependant, une étude attentive a fait constater que tous ces mouvements, d'apparence si divers, sont soumis à une loi... et cette loi, c'est notre Soleil à nous qui la régit.

— Pas très clair,... murmura laconiquement le jeune comte.

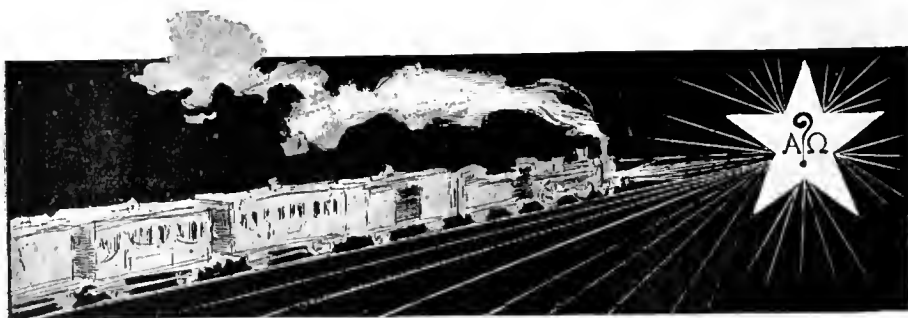
— Mais si, très clair : n'as-tu jamais, étant en wagon, mis ton nez à la portière.

— Cette question !

— Alors, tu as dû remarquer qu'en regardant les poteaux télégraphiques posés le long de la voie, ces poteaux semblent accourir au devant du train avec une vitesse d'autant plus grande que le train est plus rapide !

— Parfaitement juste.

— Eh bien ! il en est de même — prétendent certains astronomes — pour le mouvement dont paraissent animées les étoiles : notre système solaire est emporté à travers l'infini suivant une ligne déterminée et avec une vitesse que l'on est parvenu à établir ; or, les mondes stellaires vers lesquels court notre Soleil, semblent, au contraire, se précipiter au devant de lui, s'écartant les uns des autres au fur et à mesure qu'il avance, tandis



que le phénomène contraire se produit pour ceux qu'il a dépassés : de là, cette sorte de courant qui semble emporter les étoiles, du point d'arrivée vers le point de départ du Soleil... As-tu compris, maintenant ?

— C'est fort simple.

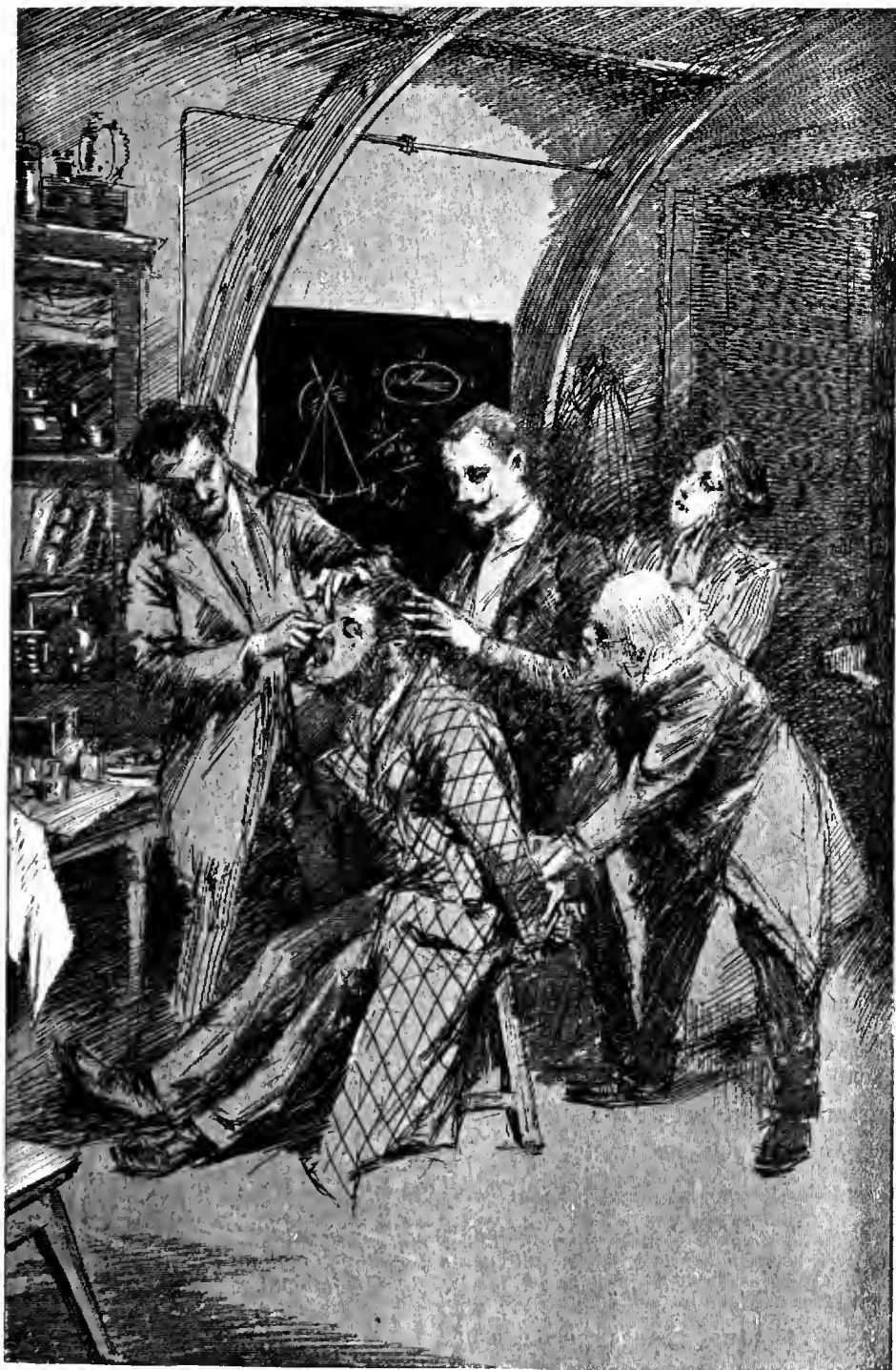
— Seulement, cette théorie de l'apparence de mouvement des étoiles n'est pas admise par tout le monde et a même soulevé des discussions passionnées : or... d'après les quelques paroles qu'a prononcées Ossipoff tout à l'heure, je vois qu'il n'a pas d'idées bien arrêtées là-dessus...

Il y eut un silence au bout duquel l'ingénieur ajouta :

— Tu pourrais, je pense, aller proposer à Ossipoff de te céder le quart !...

— C'est au tour de Fahrenheit de marcher, riposta Gontran avec un bâillement sonore, vainement dissimulé derrière sa main.

Comme il achevait ces mots, un bruit de pas légers se fit entendre



Tous trois se jetèrent sur le malheureux qu'ils réussirent à ligoter et à maintenir immobile sur un siège (p. 67).

dans l'escalier et presque aussitôt le gracieux visage de Séléna apparut dans l'encadrement de la porte.

— Mon père s'est endormi, monsieur Fricoulet, dit-elle tout bas ; et je venais vous prévenir que M. Farenheit a dit qu'il prenait le quart...

— A merveille ; au surplus, pour ce qu'il y a à faire, il pourrait dormir lui aussi ; la vitesse qui nous emporte rend inutile toute manœuvre...

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que tout le monde, à bord, était plongé dans un profond sommeil, sauf l'Américain dont les lourdes bottes martelaient en cadence le plancher de lithium...

Combien de temps dormirent-ils ainsi ?

Soudain, un effroyable cri, les éveillant en sursaut, fit accourir en même temps dans la cabine d'Ossipoff, Fricoulet, Gontran et Séléna : un spectacle terrifiant les attendait.

A travers la cabine qu'incendiait un intense lumière entrant par les hublots et formée de toutes les couleurs du prisme, Farenheit errait comme un fou, le visage dans ses mains crispées, courant, sautant, se heurtant rudement aux cloisons contre lesquelles il venait donner tête baissée, tandis qu'Ossipoff, accroché aux pans de son habit, tentait vainement de l'arrêter.

Et il poussait de véritables hurlements, ainsi qu'en eût poussés une bête blessée, secouant la tête, comme s'il n'entendait pas les objurgations du vieux savant qu'il entraînait à sa suite, sans même s'apercevoir de son poids.

— Qu'y a-t-il donc... monsieur Ossipoff ? interrogea Fricoulet, immobile sur le seuil.

— Le sais-je ?... je m'étais assoupi, les yeux fatigués par l'é�incelante clarté qui venait de l'espace, lorsque tout à coup des cris m'ont éveillé en sursaut... Je n'en sais pas davantage...

— C'est peut-être un nouvel accès de folie... murmura Séléna apitoyée.

— Il faudrait l'enfermer de nouveau dans sa cabine... proposa Gontran...

Mais il sembla que ces mots portassent à son comble la surexcitation de l'Américain : ses cris devinrent plus aigus, ses gestes plus désordonnés et il balbutia ces mots :

— Mes yeux !... mes yeux !... aveugle !...

Ce fut pour Fricoulet comme un trait de lumière.

— Ah ! le malheureux ! s'écria-t-il... vite... vite... Gontran ! bouche les

hublots...et vous, monsieur Ossipoff, gardez-vous d'approcher du télescope...

Prestement, avec l'aide de Séléna, Gontran avait aveuglé les hublots avec tout ce qui lui était tombé sous la main : couvertures, coussins, tapis et, tout de suite, dans l'obscurité relative qui régnait maintenant, les voyageurs s'étaient sentis soulagés.

— Mon cher monsieur l'arenheit, dit alors l'ingénieur d'une voix



ferme, en s'avançant vers le forcené, voulez-vous me laisser regarder vos yeux...

En parlant, il étendait les bras pour arrêter l'Américain au passage ; mais l'autre bondit à l'extrémité de la pièce, continuant de pousser des cris effroyables. Alors, l'ingénieur fit signe à Gontran, à Ossipoff et, à un muet signal, tous les trois se jetèrent sur le malheureux qu'ils réussirent à ligoter et à maintenir immobile sur un siège.

— Tenez-lui les mains, ferme, derrière le dos, ordonna Fricoulet à Ossipoff, et toi, Gontran, empêche-le de bouger la tête.

Pendant que le vieillard empoignait les bras de l'Américain, le second lui saisissait la tête et Fricoulet, pinçant habilement entre ses doigts les paupières supérieure et inférieure de l'œil, les écartait, mettant largement l'œil à découvert.

— Ah ! le pauvre diable ! murmura-t-il, tandis que ses sourcils se contractaient d'un air de mauvaise humeur...

Et, répondant aux regards interrogateurs que ses compagnons attachaient sur lui :

— La rétine est bien malade, fit-il.

— Mais la raison ?

— Ce maudit télescope, parbleu !... étant de quart, pour se désennuyer un peu, M. Farenheit aura voulu regarder Alpha du Centaure et la chaleur, concentrée au foyer de l'oculaire, lui aura cuit la rétine... Est-ce bien cela ?...

L'Américain poussa un soupir formidable.

— Hélas !... oui, gémit-il... et alors, je suis aveugle ?...

— Espérons que non... Comme vous y allez !... peut-être l'autre œil a-t-il moins de bobo que celui-ci...

— Mais celui-là ?... celui-là ?... cria Farenheit tout secoué de rage, à la pensée que son œil était perdu...

Fricoulet frappa du pied avec impatience.

— Tenez-vous donc en paix, morbleu ! Je ne peux rien dire pour l'instant ;... voyons l'autre...

Il saisit les paupières de l'œil gauche, les écarta, et, durant quelques secondes, examina attentivement la rétine ; alors, son visage s'éclaira et il murmura d'un ton de véritable soulagement.

— Avec des soins, nous sauverons celui-là...

— Mais l'autre ? persista à demander l'Américain.

— Je n'en sais rien... en tout cas, quoi qu'il arrive, vous pourrez vous estimer heureux de n'être que borgne... alors que vous aviez toutes les chances d'être aveugle...

Et Farenheit, sursautant violemment, se débarrassa d'un coup d'épaules de ceux qui le tenaient.

— Mademoiselle Séléna, dit alors l'ingénieur à la fille d'Ossipoff, voudriez-vous bien m'apporter sans tarder ma boîte à pharmacie.

Ces mots eurent pour résultat de mettre de nouveau l'Américain en

furé, tandis qu'Ossipoff, soucieux depuis quelques instants, demandait tout bas au jeune ingénieur.

— Mais, dans ces conditions, l'usage du télescope est impossible.

— Dame! répliqua l'autre en riant, il va falloir vous priver, jusqu'à nouvel ordre, de vos chères études :

Le vieillard poussa un gémissement douloureux auquel Fricoulet répondit par un ricanement moqueur et, frappant de la main sur l'épaule du savant :

— Allons, rassurez-vous... on va l'arranger, ce cher télescope ; mais je vous donne ma parole que, s'il ne nous était indispensable pour assurer notre route, je le laisserais chômer un peu.

— Vrai ! vrai !... mais comment allez-vous vous y prendre ?

— Parbleu ! est-ce que les verres fumés sont faits pour les chiens ?

Tout en parlant, l'universel Fricoulet étendait une mixture rapidement composée sur un foulard dont il recouvrait les yeux de l'Américain grognant et jurant.

— Ah ! le beau spectacle ! s'écria tout à coup Gontran qui venait de soulever la couverture qui masquait l'un des hublots.

Une lumière vertigineusement intense diaprât l'espace et il semblait que l'*Éclair* volât dans une poussière de feu.





CHAPITRE III

AU POLE AUSTRAL DU MONDE

'EST égal, et tu diras ce que tu voudras, mais je commence à en avoir par-dessus la tête, de l'astronomie.

Un silence se fit, coupé seulement par un petit ricanement mo-

queur de Fricoulet, et Gontran ajouta :

— Si je connaissais celui qui, le premier, a eu l'idée de cette maudite science, je vouerais son nom à l'exécration...

— ... Des générations à venir?

— Des générations d'amoureux, seulement... mais *in secula seculorum*...

Cela avait été dit avec une conviction tellement profonde et en même temps sur un ton si visiblement navré, que l'ingénieur ne put faire autrement que de donner un libre cours à son hilarité.

— Tu avoueras cependant, dit-il quand ses éclats de rire lui permirent de formuler sa pensée, que vous autres amoureux vous vous trouveriez singulièrement gênés si personne avant vous n'avait songé à examiner le Ciel! Que deviendrait alors tout ce vocabulaire qui vous est propre et dans lequel il n'est question que du rayonnement des cieux, du scintil-

lement des étoiles, de la clarté lunaire, etc., etc., bref, de tout ce tas de fariboles niaises au moyen desquelles vous hypnotisez celle à laquelle vous vous adressez...

A cet argument, le diplomate répondit par un simple haussement d'épaules, tandis que Farenheit, qui paraissait somnoler dans un coin, s'exclamait :

— Vous me permettrez cependant de vous dire, mon cher monsieur Fricoulet, que les amoureux ont existé depuis la création du monde...

— Ou à peu près, dit l'ingénieur, car vous me concéderez également que, pour qu'Adam fût amoureux, il était au moins indispensable que M^{me} Ève fût créée.

L'Américain répliqua à cette plaisanterie par un indistinct grognement, — car il n'aimait pas beaucoup la contradiction — et poursuivit :

— Or, quand Dieu a créé l'homme, je n'ai pas entendu parler qu'il eût créé en même temps, pour son amusement, les télescopes, les méridiennes, les équatoriaux, bref, toute cette quincaillerie qui fait la plus grande joie de M. Ossipoff.

Et le buste légèrement penché en avant, les deux poings fermés sur les genoux, l'Américain attachait, d'un air victorieux, son œil sur l'ingénieur, attendant, dans une pose de défi, la réponse qu'il allait lui faire; nous disons son œil et non ses yeux, car Fricoulet n'avait pas encore voulu l'autoriser à retirer le bandeau qui lui coupait diagonalement la figure, depuis l'accident qui lui était survenu.

— Parbleu! riposta Fricoulet, je n'ai point la prétention de soutenir que l'invention de l'astronomie remonte à Adam et Ève; au surplus, on pourrait soutenir qu'à cette époque — c'est-à-dire avant que le serpent n'eût invité Ève à croquer la pomme — le séjour terrestre était si délicieux que les pensées de nos premiers parents n'avaient nul besoin de s'élever au-dessus de la cime des arbres du Paradis.

Gontran se prit à ricaner :

— Penserais-tu me faire croire qu'Adam n'inventa l'astronomie que pour se distraire des infortunes dont il se trouva soudainement accablé?...

— Comme les journaux du temps n'en parlent pas, fit l'ingénieur, tu me permettras de demeurer aussi muet qu'eux sur ce sujet. Seulement, ce qui est prouvé, c'est que l'astronomie est certainement la science la plus ancienne qui soit...

— Ce ne sont pas ses chevrons qui la rendent plus intéressante! malgré Gontran.

Fahrenheit sursauta.

— Alors, interrogea-t-il tout surpris, pourquoi vous y être adonné?

— Comment! pourquoi?... mais parce que...

Le jeune homme s'arrêta net, voyant les regards singuliers que l'ingénieur attachait sur lui, et une seconde de réflexion lui montra la bêtise qu'il allait commettre en révélant à Fahrenheit le secret de la comédie que l'amour lui faisait jouer depuis si longtemps.

Il répondit d'un ton pénétré :

— Parce que j'étais irrésistiblement entraîné vers elle.

— A la bonne heure, fit Fahrenheit; car, que moi je parle de la sorte, cela se comprend, je suis marchand de suif et il n'y a rien dans les astres qui me puisse attirer...

— Rien... rien, ricana Fricoulet... eh bien! alors, qu'alliez-vous faire dans la Lune?

A cette question qui lui rappelait l'origine de toutes ses mésaventures, l'Américain se dressa tout debout et, le visage subitement congestionné, lança subitement son poing dans l'espace :

— *By God!*... vous me demandez ça!... Mais c'est Sharp... ce coquin de Sharp qui m'a fourré dedans... Ah! les diamants de la Lune!... la bonne plaisanterie... et l'on prétend que nous sommes des gens pratiques!... Mais ce Russe!... ce Russe de malheur...

— Permettez, Sharp n'est pas un véritable Russe; c'est un métis chez lequel l'élément allemand domine...

Ayant dit, Fricoulet, dont la langue bien pendue ne pouvait demeurer en repos, poursuivit en s'adressant à Gontran :

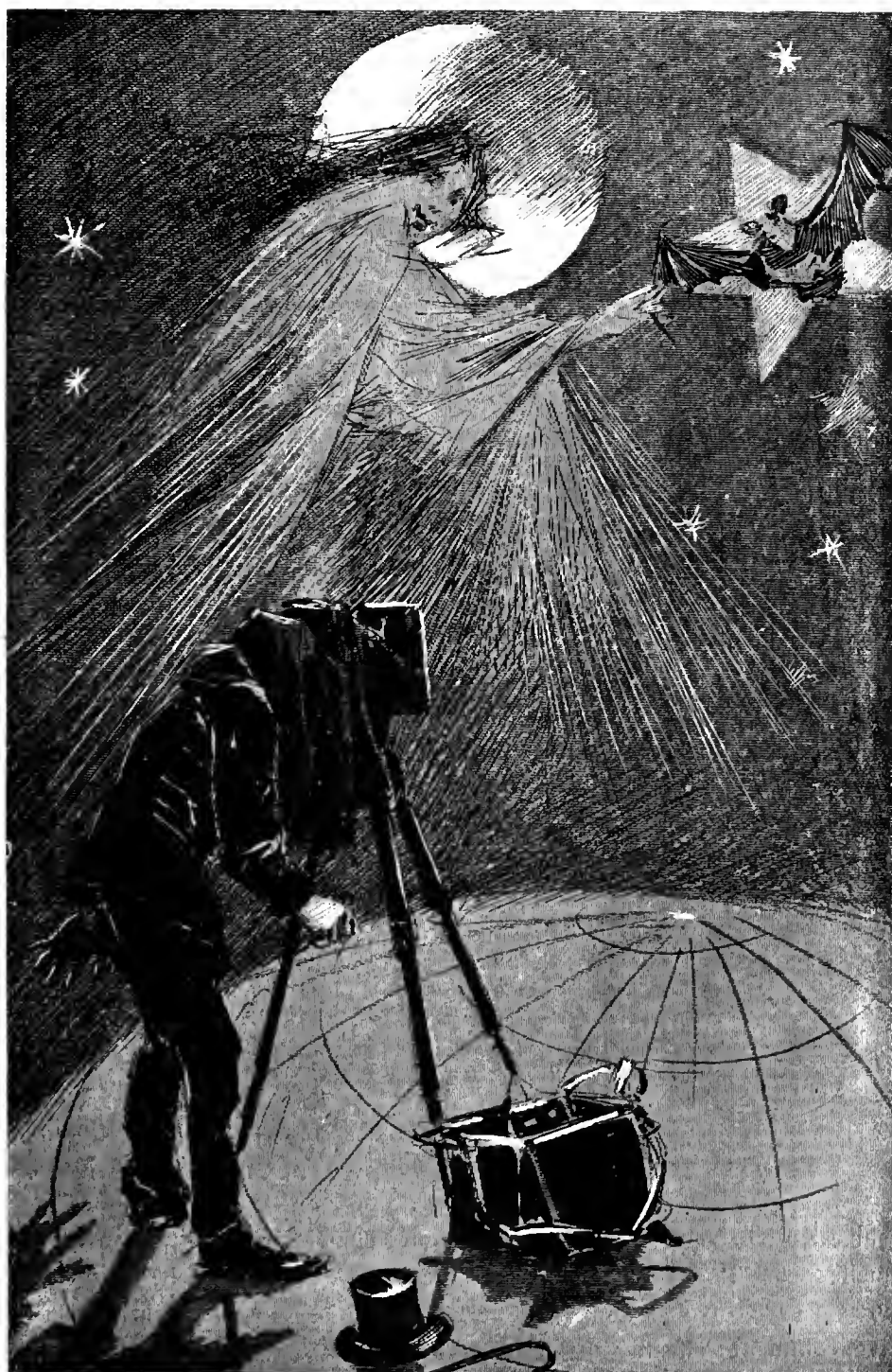
— Savais-tu que les Aryas pasteurs passaient les nuits à contempler les astres; que les Chinois et, après eux, les Égyptiens des premières dynasties ont laissé l'inscription d'un grand nombre d'observations astronomiques de haute valeur?

— J'ignorais...

— Progressivement, de siècle en siècle, la science de l'univers s'est perfectionnée avec l'amélioration des appareils d'optique...

Fahrenheit poussa un gros rire.

— Et puis, interrogea-t-il, quelle est la conséquence pratique de tout



Avant peu la carte photographique de toutes les étoiles, obtenue par voie directe, donnera la position exacte des astres (p. 75).

cela? Vous nous dites que des générations d'yeux, depuis des milliers d'années, se sont usées contre les oculaires des télescopes... la belle avance...

L'ingénieur pinça les lèvres, tandis qu'une flamme courte s'allumait dans ses prunelles pleines de malice.

— Dites donc, mon cher monsieur Fahrenheit, demanda-t-il d'un ton narquois, est-ce que vous aimez le café?...

A cette question, l'Américain fit un brusque soubresaut, et, après avoir passé sur ses lèvres une langue gourmande, il répondit :

— En auriez-vous, par hasard, une tasse à m'offrir?... non, n'est-ce pas; alors, qu'a de commun le moka avec les étoiles?

Un fin sourire égaya le visage de Fricoulet.

— Ce qu'il y a de commun! s'exclama-t-il; écoutez-moi et vous verrez si, en l'absence de la science astronomique, nous pourrions, nous autres habitants de l'Ancien Continent, boire du café : n'est-ce pas de la connaissance exacte des mouvements des astres que l'on est arrivé à déduire la division du temps, l'estimation de la durée, l'établissement des longitudes et

leur calcul en pleine mer; supprimez tout cela et dites-moi un peu dans quelles conditions pourraient s'effectuer les voyages au long cours?... Or, sans les traversées auxquelles l'astronomie assure une sécurité relative, comment s'effectuerait l'importation, dans nos pays où ils ne pourraient arriver à maturité, des produits des régions équatoriales?



Il termina triomphalement par la formule classique :

— C. Q. F. D.

— Pardon, dit en riant M. de Flammermont, « ce qu'il fallait démontrer », ce n'est pas que la science astronomique est favorable aux importantes affaires qui se traitent au Havre, sur les « Rio » ou les « Martinique », mais bien favorable à elle-même.

Fricoulet arrondit ses yeux.

— A elle-même? répéta-t-il interrogativement.

— J'entends par là que plus on avance dans la science astronomique et moins on est avancé... C'est la science caméléonesque par excellence, qui défait le lendemain ce qui était fait la veille, vous empêche de rien reconnaître dans les travaux de vos devanciers, ou si peu que, ma foi, ce n'est pas la peine d'en parler, et j'avoue très franchement qu'il faut à messieurs les astronomes une foi joliment enracinée, pour qu'ils continuent à travailler dans de semblables conditions...

— Comprends pas.

— C'est facile, cependant, riposta Gontran; prenons, si tu veux, M. Ossipoff; voilà un homme qui s'est usé, on peut le dire, dans la recherche d'Hypérion, — la planète n'existe pas, je le sais, mais supposons qu'elle existe, — il lui assigne une place dans le ciel, fait le tracé de son orbite, établit les lois de sa rotation, pose son poids, son volume, sa densité... Ossipoff est un grand homme, et crac! voilà que, dans cent ans, dans deux cents ans d'ici, les astronomes cherchent Hypérion... disparu, Hypérion... ou bien changé de place... changé d'orbite... de poids... de densité, etc... Voilà Ossipoff traité d'halluciné, à moins qu'on ne le traite d'âne, tout simplement...

Le jeune homme se tourna vers Farenheit.

— Est-ce vrai? est-ce juste? interrogea-t-il.

— Je n'y entends rien, répondit l'Américain imperturbablement; mais cela me paraît fort logique...

Fricoulet haussa les épaules.

— Et moi, dit-il, je t'affirme que le Ciel est tout aussi connu, mieux connu même que la Terre tout entière : des cartes très précises ont été dressées de toutes ses parties par de nombreux astronomes, et, avant peu, la carte photographique de toutes les étoiles, obtenue par voie directe, don-

nera la position exacte des astres que les astronomes, pour faciliter les recherches, ont associés en constellations...

Cette conversation se tenait dans la machinerie où Gontran terminait son « quart », ayant pour compagnons de veille Fricoulet, intéressé malgré lui par l'étrangeté de ce désert intersidéral dans lequel flottait le wagon,



et Farenheit qui, surexcité par cette pensée que l'on tournait le dos à la Terre, au lieu d'avoir le cap dessus, ne pouvait dormir...

Ossipoff, lui, enfermé dans sa cabine, prenait un repos bien gagné par près de trente heures de veille consécutives, et Séléna mettait au net, suivant sa coutume, les notes prises par le savant, au cours de ses observations.

Fricoulet venait de prononcer les paroles rapportées plus haut, lorsque l'Américain, qui regardait distraitemment par l'un des hublots, auprès duquel il était assis, hublot passé au noir de fumée, par précaution, s'écria sur un ton admiratif :

— Voilà qui est véritablement superbe!... Venez donc voir, monsieur de Flammermont...

Gontran, blasé depuis longtemps sur toutes les surprises que lui réservait l'immensité céleste, rejoignit nonchalamment Fahrenheit et colla son visage à côté de celui de l'Américain, trop intéressé pour lui céder sa place et, malgré son scepticisme, le jeune homme ne put s'empêcher de s'écrier lui aussi :

— Épatant!...

C'est qu'en vérité le spectacle qui s'offrait à la vue des voyageurs tenait de l'enchantement, de la féerie : la profondeur noire de l'infini était toute constellée d'astres aux multicolores reflets : ici, c'étaient des globes entièrement blancs qui rayonnaient dans l'espace des teintes laiteuses d'une délicatesse de ton extraordinaire ; là, des mondes mystérieux éclairaient d'une lueur passant par toutes les gammes du rouge, depuis l'écarlate violent jusqu'au jaune orangé le plus fin, les profondeurs de l'infini ; un peu plus loin, c'était un assemblage d'étoiles aux différents reflets qui semblaient les couleurs d'une extraordinaire palette.

Quelques-uns de ces mondes apparaissaient, estompés d'une brume lumineuse, ainsi que des lanternes vénitiennes dont la flamme, vers la fin des fêtes qu'elles ont illuminées, vacille, prête à s'éteindre ; un grand nombre, au contraire, envoyaient dans l'espace des rayons aussi crus, aussi ar-



dents que la plus lumineuse des lampes électriques, et tous ces rayons

se croisant, se confondant, finissaient par former autour du wagon de lithium une atmosphère si étrangement multicolore que les yeux des Terriens, tout surpris, ne pouvaient arriver à en comprendre la composition.

— Sapristi! murmura Gontran, si les organisateurs de la Fête des Fleurs, qui se tient annuellement au Bois-de-Boulogne, pouvaient voir ça, ils donneraient leur démission, à moins qu'ils ne meurent de honte.

Et Fahrenheit, de son côté, d'ajouter :

— L'Électric-Club a donné, depuis sa fondation, bien des raouûts et bien des redoutes qui eussent surpris les gens du vieux Continent; mais voilà qui dépasse de beaucoup notre luxe de mise en scène...

Puis, au bout d'un moment employé à contempler ce merveilleux spectacle, l'Américain demanda :

— Tout cela, ce sont des étoiles?

— Assurément, répondit Fricoulet; que trouvez-vous de surprenant à cela?

— Ceci, tout simplement, c'est que je croyais les étoiles animées d'un scintillement continu, tandis que toutes les lueurs que nous voyons en ce moment sont fixes...

— Il en était de même lorsque nous les examinions de Mars, ajouta Gontran.

Il dit presque aussitôt, d'un ton dégagé :

— Illusion d'optique, sans doute...

— Comment! sans doute, se récria Fricoulet; c'est certainement qu'il faut dire... et savez-vous à quoi est due cette illusion d'optique? tout simplement à l'épaisseur de la couche atmosphérique terrestre qui produit le phénomène de la scintillation des astres... Ici, nous flottons dans le vide et la lueur des étoiles nous apparaît telle qu'elle est réellement, c'est-à-dire fixe ou à peu près...

Gontran, qui écoutait distraitement son ami, ayant toute son attention attirée vers le spectacle merveilleux de l'infini, objecta :

— Mais la lueur de Mars, de Vénus, de la Lune même ne scintille pas, et cependant, pour nous parvenir, elle traverse bien, tout comme celle des étoiles, la couche atmosphérique terrestre.

— C'est à cela que l'on distingue les planètes, répondit Fricoulet; maintenant — et, ce disant, il s'approcha de M. de Flammermont, à l'oreille duquel il parla bas, — si jamais Ossipoff t'interrogeait sur ce sujet,

tu pourrais lui dire que ce sont les étoiles blanches qui scintillent le plus et les étoiles rouges ou orangées qui scintillent le moins.

— Les premières, dans le spectre desquelles on retrouve les sept couleurs du prisme, avec les raies noires caractéristiques de l'hydrogène; les secondes, dont le spectre est traversé par de larges bandes nébuleuses obscures formant comme une espèce de colonnade.

Ces mots, c'était Ossipoff qui venait de les prononcer, arrêté sur la dernière marche de l'escalier d'où il avait entendu la fin seulement de la phrase de l'ingénieur; persuadé comme il l'était des connaissances scientifiques de son futur gendre, la pensée toute naturelle qui se présenta à son esprit fut que Fricoulet répondait à une « colle » que venait de lui pousser son ami; aussi souriant d'un air sarcastique:

— Savez-vous aussi quel est, en moyenne, le nombre par seconde des variations de couleurs pour toutes les étoiles observées et ramenées à une même hauteur de 30 degrés au-dessus de l'horizon ?...

Fricoulet cligna malicieusement de l'œil vers son ami et répliqua avec une assurance imperturbable :

— Je n'aurai pas grand mérite à vous répondre, mon cher monsieur Ossipoff, car Gontran vient de m'apprendre la chose à l'instant: ce nombre est de 86 pour les étoiles blanches et de 56 pour les rouges.

Puis, prenant un air à dessein naïf, pour bien donner le change au vieillard :

— Chez nous, en France, les paysans prétendent que les fortes scintillations d'étoiles annoncent la pluie... et généralement, ils ne se trompent pas.

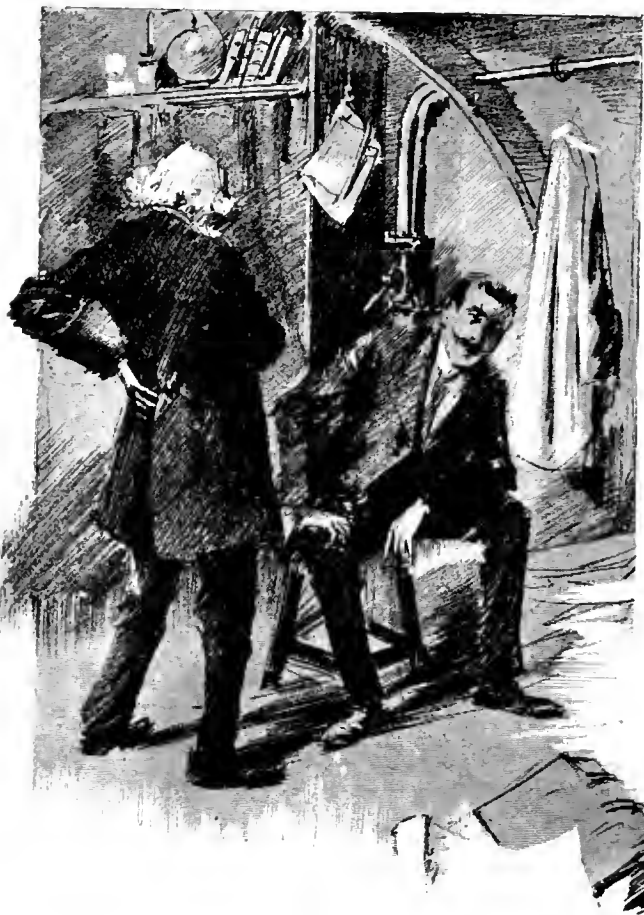
— Ce qui n'a rien d'étonnant, puisque c'est la présence de l'eau dans l'atmosphère, en quantité plus ou moins grande, qui exerce l'influence la plus marquée sur la scintillation...

Cela dit, le visage d'Ossipoff se transforma complètement; une ride profonde se creusa entre ses sourcils brusquement froncés, ses lèvres se plissèrent dans une moue soucieuse et, prenant Gontran par le bras :

— Mon cher enfant, dit-il à voix basse et comme honteux, je désirerais vous entretenir d'un sujet grave...

Le jeune homme coula un regard inquiet vers Fricoulet qui fit avec ses bras un geste dont la claire signification était « A la grâce de Dieu » et

morne, silencieux, tête basse comme une victime, il suivit le vieux savant qui montait lentement l'escalier.



Une fois sur le palier, il ouvrit la porte de sa cabine, s'effaça pour laisser passer son compagnon, se pencha afin de s'assurer que ni Fricoulet ni l'Américain ne pouvaient se mettre à l'écoute et, étant entré à son tour, referma soigneusement la porte derrière lui.

— Sapristi ! se disait mentalement M. de Flammermont en regardant à la dérobée son futur beau-père, sapristi ! qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir ?

Et son inquiétude était d'autant plus grande qu'ayant fermé soigneusement la porte, le vieillard était venu se planter devant lui et l'examinait à travers ses lunettes, d'un air singulier, tout en passant distraitement sa main sur sa longue barbe blanche ; on eût dit qu'il éprouvait quelque appréhension à parler et qu'avant de s'y résoudre il voulait tâcher de découvrir par avance comment son interlocuteur allait prendre la communication qu'il avait à lui faire. Enfin, se décidant, il toussa à deux ou trois reprises, et posant, dans un geste paternel, sa main sur le bras du jeune comte :

— Mon cher enfant, balbutia-t-il d'un air embarrassé et d'une voix dans laquelle il y avait une intonation pleine d'humilité, mon cher enfant, j'ai un aveu pénible à vous faire.



Il se prit le crâne à deux mains, dans un geste vraiment désespéré (p. 84).

Pour le coup, Gontran sentit une sueur froide lui perler subitement sur le front et, tandis que son buste se rejetait en arrière, dans un mouvement brusque, il s'exclamait avec indignation.

— Encore !

Il pensait que le vieux savant avait cédé à quelque nouvel accès de folie scientifique, compliquant plus encore qu'elle ne l'était la situation des voyageurs.

— Mon cher enfant, poursuivit le vieillard sans se troubler, je viens faire appel à toute votre science et à toute votre mémoire...

Cette fois, Gontran sentit un petit frisson lui courir par tout le corps, à fleur de peau, les quelques mots d'Ossipoff lui ayant fait pressentir sur quel terrain allait se trouver placée la conversation.

— Je vous ai prié de monter, expliqua le vieillard, pour une raison que vous, savant, vous comprendrez ; je n'ai pas voulu vous faire part de la singulière défaillance de cerveau dont je suis en ce moment victime, devant ce Farenheit et ce Fricoulet qui n'y entendent rien...

— Ah ! cependant, protesta Gontran, Fricoulet est un garçon trop modeste pour n'être pas indulgent.

Ce dernier mot était malheureux ; il faillit mettre le feu aux poudres et les vitres des lunettes d'Ossipoff étincelèrent subitement, tandis que d'une voix brève, sèche, coupante, il ripostait :

— Je n'ai que faire de l'indulgence de M. Fricoulet.

Gontran demanda :

— D'ailleurs, peu importe : nous sommes seuls... de quoi s'agit-il ?

Le vieillard hésita encore ; sans doute ce qu'il avait à dire lui apparaissait-il comme une chose énorme et n'était-il pas certain que sa confiance fût bien placée. Mais, d'un autre côté, la nécessité impérieuse le poussant, il se décida en poussant un petit soupir.

— Voyons,... je n'ai pas besoin de vous demander, n'est-ce pas, si vos calculs sont exacts ?

— Quels calculs ?...

— Ceux qui vous ont servi à établir la route suivie par l'*Éclair* ?

Gontran eut un violent haut-le-corps, tout comme si la seule idée que l'on pouvait mettre en doute l'authenticité de ses calculs suffisait à l'indigner.

— Plaisantez-vous? se contenta-t-il de répondre avec une dignité parfaitement simulée.

Ossipoff protesta.

— Ne vous froissez pas, mon cher ami, fit-il, car il était loin de mon intention de suspecter votre science... mais ce qui arrive est si extraordinaire, si invraisemblable que lorsque je vous aurai dit... vous trouverez ma question excusable...

L'inquiétude du jeune homme allait grandissant, car pour qu'un savant de la force d'Ossipoff ne s'y retrouvât plus, il fallait qu'il s'agît en effet d'un problème ardu, pour la solution duquel toute sa « roublardise » serait inutile.

— Parlez, monsieur Ossipoff, dit-il d'une voix qu'il chercha à affermir, et si mes modestes lumières peuvent vous être de quelque utilité...

— Donc, vos calculs sont justes, vos observations sont exactes, nous avons atteint la Voie Lactée et dépassé l'étoile la plus proche de notre système solaire.

— À (alpha) du Centaure... c'est parfaitement cela.

— A notre droite, se trouve bien l'amas de soleils que les astronomes terrestres ont relevé dans cette constellation et nous sommes à proximité de la *Croix-du-Sud*?

Ces derniers mots n'étaient plus aussi assurés que le commencement de la phrase; mais ils étaient prononcés sur un ton interrogatif qui ne laissa pas que de rendre le jeune homme quelque peu perplexe...

Néanmoins, comme il lui était impossible de garder le silence, il répondit de manière énergiquement affirmative.

— C'est parfaitement cela.

Ossipoff poussa un profond soupir comme si un poids énorme lui eût été enlevé de dessus la poitrine.

— Ah! mon cher enfant, balbutia-t-il, vous ne sauriez croire combien je suis heureux de vous voir en communion d'idées avec moi sur ce point... seulement, je vous demanderai de vouloir bien m'expliquer ce phénomène.

Il prit le jeune comte par la main, l'amena près du télescope et, par une douce pression sur les épaules, le contraignit à s'asseoir devant l'instrument en disant :

— Regardez.

Totalement ahuri, Gontran appliqua son œil à l'objectif, regarda, et, croyant que le vieillard était déconcerté par les colorations étranges des mondes parsemés dans l'espace, il allait se lancer dans des variations faites sur les explications que Fricoulet venait de lui donner à l'instant, touchant les différences de teintes observées dans le rayonnement des étoiles, lorsque Ossipoff s'exclama :

— Hein !... vous la cherchez !... comme moi ; mais vous pouvez bien vous user les yeux et fouiller les coins et recoins du ciel, vous ne la trouverez pas...

Gontran, en lui-même, se disait :

— Je donnerais bien des choses pour savoir de quoi il parle.

Mais il avait beau sonder l'infini pour découvrir ce que le vieillard pouvait bien chercher dans cette fête vénitienne céleste ; c'était en vain.

— Inutile, allez, dit enfin Ossipoff, voici cinq heures que je remue toutes les constellations... pas plus de *Croix-du-Sud* que sur ma main...

— C'est la *Croix-du-Sud* qu'il veut, pensa le jeune comte ; du diable si je l'aurais jamais trouvée, je ne la connais pas...

Il se redressa et dit du ton le plus naturel du monde :

— Du moment que vous l'avez cherchée, mon cher monsieur Ossipoff, je m'en rapporte à vous,... et alors ?

— Comment ! alors ?... mais où est la *Croix-du-Sud* ? où est l'amas de soleils que nous devrions avoir sur notre droite ? où est même Alpha ?

Il se prit le crâne à deux mains dans un geste véritablement désespéré et ajouta :

— J'y perds la tête, mon enfant ; je ne retrouve plus l'aspect du ciel et moi qui connaissais, ou, du moins, qui croyais connaître mon univers céleste sur le bout du doigt, je suis obligé de vous confesser que je suis semblable à un Kurde où à un Kirghise que l'on transporterait sur la Perspective Newsky... C'est pourquoi j'ai recours à vous pour m'assurer que nous sommes bien dans le droit chemin et ensuite pour m'expliquer par quel phénomène...

Durant qu'Ossipoff parlait, le jeune homme avait repris possession de lui-même ; aussi fut-ce avec cette belle assurance dont il avait déjà donné tant de preuves au cours de cet aventureux voyage qu'il répondit :

— Tranquillisez-vous, mon cher père, nous sommes bien dans la Voie Lactée, c'est bien à notre droite ω (oméga) du Centaure que nous devrions

voir, comme nous devrions apercevoir encore à notre arrière α (alpha) de la même constellation.

— Mais la *Croix-du-Sud*, mon pauvre Gontran, la *Croix-du-Sud*?...

— C'est fort simple ; il en est d'elle comme des autres ; par suite de notre rapprochement de ces mondes, leur aspect a changé, leur position a varié au point de vue optique et c'est assurément à la différence d'angle sous lequel nous les voyons actuellement qu'il faut attribuer la dislocation de la *Croix-du-Sud*.

Gontran, s'il n'avait aucune connaissance scientifique, était doué, par compensation, d'une forte dose de logique et de bon sens ; c'est pourquoi, en cette circonstance, comme en bien d'autres d'ailleurs, tout aussi difficiles, eût-il pu réussir à donner le change au vieillard, si la Providence, qui veillait sur lui, ne lui eût envoyé son sempiternel sauveteur juste à temps pour le tirer d'embarras...

Ossipoff en effet ouvrait la bouche pour protester contre l'explication que venait de lui fournir le jeune homme, explication un peu vague et qui ne lui paraissait pas — fort justement d'ailleurs — s'appliquer à la situation, lorsqu'on frappa rudement à la porte et la voix de Fricoulet retentit :

— Monsieur Ossipoff ! cria le jeune homme, c'est à votre tour de prendre le quart...

Avant que le vieillard eût pu s'y opposer, Gontran avait ouvert et, suivi de Fahrenheit, l'ingénieur faisait irruption dans la cabine.

— Pas un mot devant lui, dit rapidement Ossipoff à l'oreille de son futur gendre.

— Soyez tranquille, répondit Gontran de même.

A son autre oreille, Fricoulet murmurait :

— J'arrive à temps ; tu allais dire une énormité qui eût tout brisé.

— Comment sais-tu ?

— J'écoutais à la porte... par prudence...

Ossipoff, cependant, les sourcils froncés et la mine renfrognée, dit à Fricoulet :

— Je vous remercie de votre empressement... mais je désirerais, avant de descendre à la machinerie, terminer une conversation...

Alors, Gontran, sans lui laisser le temps d'achever, dit à Fricoulet avec ce sérieux imperturbable qui était sa grande force :

— Nous allons voir si tu te souviens des explications que je t'ai don-

nées hier sur le changement auquel il fallait nous attendre dans l'aspect du ciel...

Se retenant pour ne pas pouffer de rire, l'ingénieur répondit aussitôt, du même ton qu'un écolier qui répète une leçon...

— Il y a à ce changement deux raisons : la première est la différence de distance existant entre les deux points d'observation, c'est-à-dire la Terre et le wagon dans lequel nous nous trouvons ; il y a là une règle d'optique sous le coup de laquelle tombent les astres ; la seconde raison est due à la rapidité avec laquelle la lumière franchit la distance qui sépare de la Terre les constellations dans le voisinage desquelles nous nous trouvons, et entre autres, la Croix-du-Sud.

Ostïpoff plissa les paupières, cherchant à deviner où voulait en venir le jeune ingénieur et murmura d'une voix rêvêche.

— Je ne comprends pas...

— Laissez-le achever, dit Gontran avec un sourire rassurant et vous comprendrez.

— C'est pourtant bien simple le rayonnement de la Croix-du-Sud met environ cinq ans à parvenir aux télescopes terrestres ; or, étant donné le mouvement dont sont animées les constellations, il est tout naturel que nous ne les trouvions plus, étant si près d'elles, à la même place où elles semblent toujours être aux yeux de nos astronomes.



Le vieux savant se toucha le front de son index osseux.

— C'est, ma foi, juste, murmura-t-il.

Il ajouta avec un sourire de pitié:

— Rien n'était plus simple, cependant, que de songer à cela... mais où donc avais-je la tête ?

Gontran voulut parler; d'un imperceptible battement des paupières, Fricoulet lui fit signe de le laisser continuer.

— Ce n'est pas tout,... ne m'as-tu pas dit que la précession des équinoxes était pour quelque chose là-dedans ?...

Pour le coup, le jeune diplomate jugea à propos de jouer un peu la comédie.

— Pour quelque chose ! répéta-t-il, eh bien ! comme tu y vas !... mais c'est d'une importance capitale...

Il s'adressa à Ossipoff, en haussant les épaules :

— Ah ! ces ignorants ! s'écria-t-il ; c'est comme M. Farenheit, qui, l'autre jour, parlait de passer par profits et pertes les secondes qui servent de mesure pour la parallaxe des étoiles...

— Eh bien ! bougonna Farenheit qui, jusqu'alors, n'avait rien dit, qu'est-ce que c'est que ça, la procession des équinoxes ?...

— Précession, monsieur Farenheit, rectifia ironiquement Fricoulet : c'est le nom que l'on donne à l'oscillation et au balancement de la Terre sur son axe... balancement qui fait que le pôle du monde se déplace lentement parmi les constellations.

Ossipoff, qui écoutait depuis quelques secondes, en donnant de visibles signes d'impatience, s'écria :

— Se déplace !... se déplace !... c'est bien la peine d'en parler... un cercle de 23 degrés de rayon, qui ne demande pas moins de 25,765 années pour être parcouru entièrement, est-ce que c'est appréciable ?

Fricoulet, piqué au vif, riposta :

— Comment !... si c'est appréciable !... mais tellement qu'il y a 44,000 ans, Véga était l'étoile polaire des terriens et que dans 12,000 ans, elle le redeviendra également.

— Ce sont les cartes célestes de l'époque qui nous l'apprennent ! s'exclama narquoisement l'Américain.

— Non, monsieur Farenheit, mais ma simple jugeotte, de même que ma jugeotte, ou plutôt celle de mon ami Gontran, me permet de vous don-

ner un aperçu de ce qu'était l'aspect du ciel il y a soixante-quatre siècles, c'est-à-dire au temps des Pharaons et des premières civilisations chinoises; presque toutes les constellations du ciel austral étaient visibles de l'hémisphère boréal, à la latitude de Paris: le Centaure, la Croix-du-Sud, Canopus, Achernar, l'Autel, l'Indien, tandis que Sirius, Orion, l'Eridan demeuraient invisibles, cachées sous la Terre... cherchez un peu maintenant les constellations australes!... disparues! évanouies!... sous l'horizon, tandis que nous voyons parfaitement le Grand-Chien, l'Eridan, Rigel et autres.

Fahrenheit se croisa les bras et s'écria :

— Alors, qu'aviez-vous donc à protester si énergiquement, tout à l'heure encore, lorsque M. de Flammermont vous déclarait que l'astronomie était la dernière des sciences...

— Gontran! s'exclama Ossipoff suffoqué...

Il répéta, sur un ton qui trahissait une profonde, une sincère douleur :

— Oh! Gontran...

Fricoulet protesta.

— Mais, vous avez mal compris, monsieur Fahrenheit.

— M. de Flammermont n'a pas dit cela? cria l'Américain, hors de lui, croyant voir un démenti dans ces paroles.

— Il a dit cela, mais ne l'a point dit avec le sens que lui donne M. Ossipoff; dans sa pensée, l'astronomie est assurément la première des sciences, au point de vue intérêt, — puisqu'il y a consacré sa vie — mais il estime, chacun a le droit d'avoir son opinion, n'est-ce pas? que c'est aussi la dernière, au point de vue des résultats qu'elle donne...

Littéralement ahuri, le vieux savant écoutait, sans bien comprendre, tandis que l'ingénieur clignait malicieusement de l'œil vers son ami, d'un air qui voulait dire: « A toi, maintenant... et hardiment ».

Gontran comprit et, avec une mauvaise humeur parfaitement jouée :

— Franchement, mon cher père, me nierez-vous que ce qui vous arrive ne soit une preuve de plus à l'appui de mon raisonnement?... Comment! vous voilà, vous, un des princes de l'astronomie moderne, dont la vie, tout entière, sans un instant d'interruption, a été consacrée à l'étude des astres, vous voilà arrivé pour ainsi dire aux confins de la vie, et tout aussi embarrassé, en ce moment, qu'un enfant, qui n'aurait approché son œil d'un télescope!...

Une furtive rougeur empourpra le visage d'Ossipoff qui balbutia :



En même temps, elle lui quittait le bras et agitant des étoffes... (p 94).

— Gontran... vous m'aviez promis...

— Bast! riposta le jeune homme, en haussant les épaules, étant donné ce que vient de vous répondre Fricoulet, ne pensez-vous pas qu'il sache aussi bien que vous et moi l'impossibilité matérielle dans laquelle vous

vous trouvez de reconnaître l'état du ciel!... en dehors du mouvement propre aux as-



tres qui les déplace, en dehors du balancement de la Terre sur son axe, qui vous dit que la Croix-du-Sud ou du moins les mondes qui la composent ne sont pas allés, depuis longtemps, rejoindre les vieilles lunes...

— Oh! s'exclama Ossipoff, estomaqué par une théorie si audacieuse; il y a trois ans encore, je l'apercevais de l'observatoire

de Pulkowa.....

— Êtes-vous bien sûr que vous ne voyiez pas seulement un rayon de lu-

mière, en route depuis cinq ans, le dernier éclat peut-être de cette constellation à son agonie...

Ossipoff courba la tête et demeura silencieux dans une posture méditative.

Mais cette méditation, Farenheit ne fut pas long à l'interrompre par un juron lancé d'une voix tonitruante.

— Ce que je vois de plus clair, là-dedans, clama-t-il, c'est que nous sommes bel et bien égarés à des milliards de lieues de notre patrie et que notre retour chez nous devient de plus en plus problématique.

— Eh ! riposta le vieillard, chez vous ! chez vous !... Vous n'avez que ces mots-là à la bouche... Franchement, tous nos voyages ne vous ont-ils pas donné le goût...

— De mon foyer ! interrompit l'Américain... Oh ! parfaitement si, plus que jamais.

— D'ailleurs, mon cher monsieur Ossipoff, dit à son tour d'une voix ferme M. de Flammermont, notre retour sur terre n'est plus en question : ce point a été tranché depuis longtemps et nous ne saurions admettre aucune nouvelle discussion à ce sujet.

— Alors, pourquoi sir Farenheit y revient-il ? bougonna le savant.

— Pourquoi... pourquoi !... s'écria l'Américain, parce que plus nous allons et moins vous me semblez d'accord et que je me demande si en nous enfonçant davantage encore à chaque seconde dans l'infini...

— Nous nous rapprochons de la cinquième avenue?... dit Fricoulet en riant, rassurez-vous, mon cher Farenheit, car c'est le seul moyen pour nous de revenir à notre point de départ. Quant à être perdus, ainsi que vous le dites, crainte vaine : bien que les constellations aient disparu, le calcul permet très bien de retrouver la position qu'elles occupaient dans le ciel... Mais parle donc, Gontran, tu restes là, muet, comme si tu te faisais un malin plaisir d'augmenter l'angoisse de ce cher ami !... Répète-lui donc ce que tu me disais il n'y a qu'un instant... Nous sommes en pleine *Croix-du-Sud*.

Ossipoff, sans remarquer l'air ahuri de Gontran, releva la tête et regarda Fricoulet, tandis que Farenheit incrédule, s'approchait du télescope, disant :

— En ce cas, montrez-moi les quatre étoiles qui la composent.

Le vieux savant s'esclaffa et d'un ton plein de pitié :

— Quatre étoiles ! — Mais il y en a plus de quatre cents visibles du lieu de l'espace où nous nous trouvons... Et puis, de la terre, on a constaté que ce n'étaient pas quatre, mais huit étoiles qui forment la Croix, quatre de première grandeur et quatre autres un peu moins brillantes.

— Sans compter, ajouta Fricoulet, que certaines, telle que χ et θ 2, peuvent être dédoublées...

— Comment savez-vous ça ? interrogea Ossipoff.

— Voici mon *vade mecum* scientifique, dit l'ingénieur avec un imperturbable aplomb, en montrant Flammermont.

Il ajouta, en paraissant interroger son ami du regard, pour bien assurer sa mémoire, en apparence défaillante :

— Je sais même que, sur ces huit étoiles, il y en a deux d'un rouge rubis éclatant, une bleu marine, deux vert émeraude et trois d'un vert pâle... Est-ce bien ça, Gontran ?

Le jeune comte inclina la tête, murmurant :

— Tu es un merveilleux élève...

Attendri, Ossipoff saisit les mains de son futur gendre.

— Ah ! mon cher enfant, s'écria-t-il, quelle gloire vous attend à votre retour sur la terre ! et combien je remercie la Providence de m'avoir donné, pour achever et poursuivre mes travaux, un collaborateur tel que vous !

Gontran esquissa une grimace qui aurait pu prouver au savant, s'il l'avait aperçue, que la joie du jeune homme n'était pas égale à la sienne.

C'était le tour d'Ossipoff de prendre le quart, et Fricoulet, à qui était dévolue plus particulièrement la délimitation du temps, ayant déclaré que, sur terre, il devait être dix heures du soir, chacun rejoignit son hamac où il ne tarda pas à s'endormir.

A peine le sommeil s'était-il emparé de lui, que Gontran devint la proie d'un cauchemar qui ne le lâcha pas de la nuit et ne prit fin que lorsque la main de Fricoulet, qui le secouait assez rudement, l'éveilla : sous l'impression des explications scientifiques fournies par Fricoulet sur les différentes colorations des mondes inconnus au travers desquels *l'Éclair* les emportait, il rêva qu'il était de retour sur la terre.

Mais, durant son absence, une révolution inexplicable s'était faite dans les conditions d'éclairage de sa planète natale : les rayons du soleil, au lieu d'être blancs, étaient devenus subitement bleus, et cette transformation de

lumière produisait des effets aussi stupéfiants que terrifiants. les choses et les êtres changeaient d'aspects et la vie quotidienne se trouvait, de ce fait, complètement bouleversée.

Puis, brusquement, aux rayons de ce soleil bleu venaient se mêler ceux d'un soleil écarlate, subitement monté au-dessus de l'horizon et ces deux soleils s'augmentaient bientôt d'un troisième, puis d'un quatrième, qui ajoutaient chacun une tonalité différente à celles des précédents.

Tour à tour, la terre recevait un jour bleu d'azur, jaune d'or et rouge



ang; mais bientôt, le jaune l'emportait sur le bleu, se mariait à lui pour produire un vert éclatant dont l'atmosphère se trouvait baignée jusqu'au moment où le vert se transformait en violet, par suite de l'apparition d'un nouveau soleil qui irradiait dans l'espace une lumière couleur rubis.

C'était un monde caméléon que Gontran habitait maintenant : à chaque seconde, c'était une transformation soudaine qui rompait étrangement la monotonie de l'existence et la peuplait de surprises multiples et d'étonnements non interrompus.

Entre temps, le jour attendu depuis de si longues années, s'était enfin levé, un jour bleu, mais d'un bleu très pur, très doux, très limpide et dans lequel Selena, sa fiancée, lui apparaissait dans son voile nuptial tout baigné d'une vapeur d'or, ressemblant à ces saintes que l'on voit dans les vieux missels, la tête auréolée de rayons.

Le cortège des parents et des amis déroulait par les rues ses longs anneaux multicolores, alors que Séléna et lui gravissaient lentement l'escalier de la mairie du huitième arrondissement et, chose bizarre, due à un capricieux jeu de lumière qu'il ne cherchait d'ailleurs point à s'expliquer, le visage de la jeune fille était baigné d'un rayon rubis, qui semblait être le reflet de sa pudeur de vierge, tandis que lui-même était rayonnant écarlate, en signe de la joie qui le transportait ; par contre, monsieur Ossipoff, dont ce jour de fête interrompait les chers travaux, trahissait une colère concentrée par des traits d'un jaune violent, et que Fricoulet, subitement sombre depuis que le mariage était irrévocablement décidé, dissimulait mal une jalousie aiguë sous un masque d'un vert pâle.

Puis tout à coup, voilà que, par suite d'une incompréhensible hallucination, il lui semblait entendre arrivant jusqu'à lui, en échos très doux, les sons harmonieux de l'orgue annonçant son arrivée à l'église... Et ces sons eux-mêmes se transformant insensiblement, tandis que le « oui » traditionnel prononcé, il redescendait l'escalier de la mairie pour se rendre à l'église ; maintenant, ce n'était plus une musique sacrée qu'il entendait, mais un orchestre joyeux qui exécutait une valse aux mouvements tantôt rapides, tantôt lents, permettant aux valseurs de se lancer dans des tournoiements rapides ou de se laisser aller à un bercement délicieux.

Et comme il tournait les yeux, tout surpris, vers Séléna, pour lui faire part de ce qu'il entendait et lui demander si, elle aussi, entendait la même chose, voilà que ses vêtements blancs se colorèrent subitement de teintes différentes qui la faisaient passer soit successivement, soit simultanément, par toutes les couleurs du prisme, comme si elle eût été dans le rayonnement de projections électriques multicolores.

En même temps, elle lui quittait le bras, et agitant du bout des doigts ses vêtements d'une souplesse et d'une légèreté telle, qu'ils semblaient faits d'une étoffe impalpable ou plutôt des rayons lumineux eux-mêmes, elle se mit à danser, suivant le rythme de l'orchestre, dont les échos arrivaient jusqu'à elle, portés sur les ailes de la brise.

Ce fut à ce moment que la main de Fricoulet l'arracha au sommeil.

— Hein ! quoi !... qu'y a-t-il ? s'exclama le jeune homme.

Puis, se frottant les yeux, il regarda autour de lui, demandant :

— Où est-elle ?

— Qui ? elle ?... interrogea l'ingénieur, ahuri.... Séléna ?

Gontran partit d'un grand éclat de rire.

— Non... la Loïe Fuller...

Et, comme son ami écarquillait les yeux, le jeune comte ajouta :

— Figure-toi que toutes ces histoires de mondes multicolores me trottaient tellement par la cervelle que j'en ai rêvé... si bien que, conformément à cette théorie de transformation de colorations, il me semblait épouser la Loïe Fuller... et c'est elle que je cherchais en m'éveillant...

— Pauvre Séléna, murmura comiquement Fricoulet...

— Preuve, ajouta Gontran d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, que je n'ai vraiment pas la tête assez solide pour m'occuper de science...

En ce moment, Farenheit entra précipitamment dans la cabine : il paraissait fort agité et son visage tout congestionné, ses regards flambants trahissaient une de ces colères furieuses dont il avait déjà, au cours du voyage, donné de multiples exemples.

— Allons, bon, s'exclama Flammermont, qu'y a-t-il encore ?

— Il y a, gronda l'Américain, que ce damné Ossipoff nous a encore joué un tour de sa façon.

— Que se passe-t-il ?

— Vous aviez déclaré, n'est-ce pas, que le moyen le plus sûr de rejoindre la Terre était d'aller de l'avant, toujours de l'avant.

— Certes... et cela par la bonne raison que la vitesse qui nous emporte rend matériellement impossible tout retour en arrière...

— Eh bien ! il faut croire que M. Ossipoff, lui, a trouvé un moyen de virer de bord... car nous n'allons plus de l'avant...

— Pas possible...

— C'est comme je vous le dis... cria l'Américain qui ne supportait pas qu'on mit en doute ses affirmations... je ne suis pas un enfant, je suppose, et je sais ce que je dis, n'est-ce pas?...

Fricoulet se précipita dans la machinerie, entraînant sur ses talons Gontran et Farenheit, et colla son œil au télescope.

— Eh bien, quoi?... demanda-t-il au bout d'un instant d'observation.

— Cette étoile, répondit l'Américain, cette étoile qui inonde le wagon d'une si grande lueur, la voyez-vous ?

— Dame... à moins d'être aveugle... eh bien ! c'est η (éta) de la constellation du *Navire*... Après?...

— Après ? répéta Farenheit... ne pouvant dormir, j'avais quitté mon hamac et j'étais venu m'étendre ici, pensant que le changement de place me serait favorable... ah bien ! oui, le sommeil ne voulait pas de moi... alors, pour passer le temps, je m'étais mis au télescope et, tout de suite, mon attention avait été attirée par cette étoile qui brillait d'un éclat extraordinaire.

— Pas étonnant, murmura Fricoulet, c'est l'une des plus importantes du ciel austral, après le Centaure.

— A mesure que les minutes s'écoulaient, poursuivit l'autre, ses dimensions augmentaient dans des proportions vraiment stupéfiantes, preuve que nous poursuivions notre route, lorsque, soudain, il y a un quart d'heure à peine — elle s'est mise à diminuer avec non moins de rapidité... preuve...

— ... que nous reculons, parbleu !... dit avec assurance Gontran qui commençait à s'émouvoir, lui aussi ..

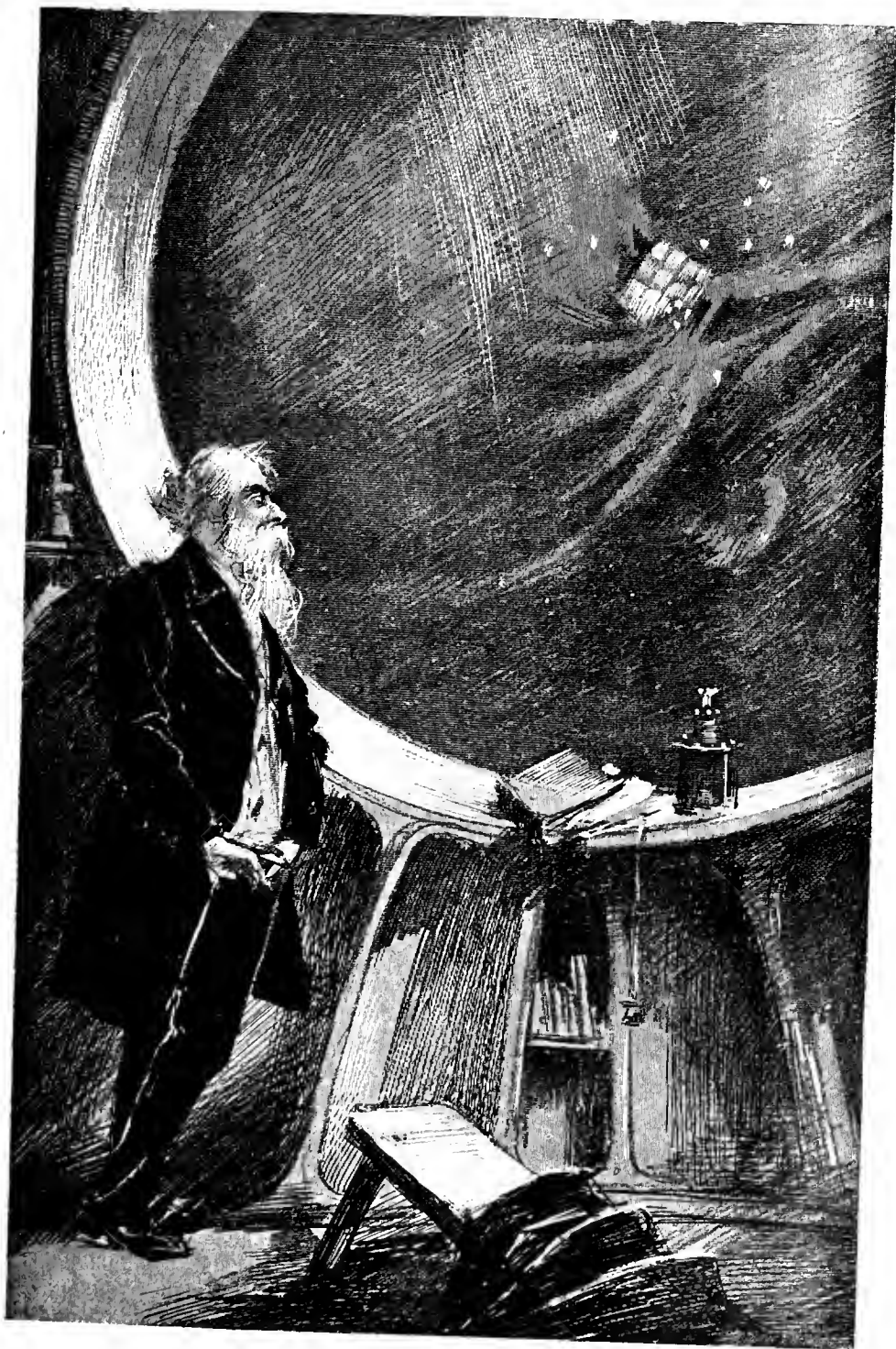
— Preuve que vous n'entendez rien aux choses astronomiques, monsieur Farenheit, déclara ironiquement l'ingénieur ; autrement, vous sauriez que γ (éta) du Navire est une étoile variable et même la plus variable qui soit, car depuis 1677, époque à laquelle l'astronome anglais Halley l'a aperçue pour la première fois, jusqu'à ces temps derniers, où Gould l'a étudiée, elle n'a cessé de varier d'éclat, tombant de la première jusqu'à la huitième grandeur, pour se relever ensuite et reprendre son premier rang...

Puis, s'adressant ironiquement à Gontran, sur l'épaule duquel il frappa.

— Hein !... ce que c'est que de n'être pas de la partie, ricana-t-il ; on s'émeut pour un rien, et d'un point on fait une montagne... donc, mon cher monsieur Farenheit, rassurez-vous... Ossipoff n'est pour rien dans le phénomène qui vous a tant effaré et l'*Éclair* continue bien sa course vers l'infini.

Une voix derrière lui — celle du vieux savant — dit alors :

— Puisque vous êtes si fort sur ce sujet, monsieur Fricoulet, vous auriez pu ajouter, pour l'édification complète de M. Farenheit, que toutes les étoiles du ciel sont variables, car, conformément aux lois qui régissent l'univers, les soleils naissants ont un éclat de plus en plus vif jusqu'au moment où, après être demeurés stationnaires, ils décroissent, puis finissent par s'encroûter et s'éteindre...



Les mains croisées, le vieillard demeurait immobile (p. 101).

— On pourrait en dire autant des savants, pensa à part lui l'Américain en lançant à Ossipoff un mauvais regard.

— Mais, poursuivit doctoralement le vieillard, la vie humaine est trop courte pour que l'homme puisse enregistrer ce genre de changement et je pense que M. Fricoulet n'a voulu parler que des étoiles à variations périodiques d'éclat, causées soit par le passage d'une planète ou d'un anneau obscur devant le disque de l'étoile, soit par un phénomène analogue à celui de la périodicité des taches solaires... n'est-ce pas, mon cher Gontran ?

Directement pris à partie, le jeune homme s'empressa de répondre.

— Certainement... certainement ; c'est dans ce sens que j'avais expliqué la chose à Fricoulet, hier soir... Mais, vous savez, quand on n'a l'habitude de ces choses, il arrive que l'on s'embrouille et que la mémoire fait défaut...

Il avait dit cela avec un aplomb si stupéfiant que l'ingénieur ne put s'empêcher de l'admirer.

— Joignez à cela, ajouta Ossipoff enchanté d'avoir un auditoire en présence duquel il pût exécuter ce que Farenheit appelait irrévérencieusement ses acrobaties astronomiques, qu'il y a des étoiles qui ont brillé à certains moments et se sont éteintes plus ou moins complètement, en dehors bien entendu de celles dont l'éclat varie périodiquement...

— ... telle cette étoile qui, en 1572, brillait d'un tel éclat que Sirius, Wega, Jupiter même pâlissaient auprès d'elle, et qu'on la voyait en plein jour, trônant dans la constellation de Cassiopée.

C'était Fricoulet qui venait de parler ainsi, se hâtant par sa réponse de devancer la question qui allait inmanquablement tomber comme une tuile sur la tête du pauvre Gontran, auquel il demanda :

— N'est-ce pas Tycho-Brahé qui donne des détails à ce sujet...

Le jeune comte inclina la tête affirmativement et ajouta :

— On trouve bien d'autres exemples de semblables phénomènes dans le catalogue d'Hipparque et dans l'encyclopédie chinoise de Man-Tuan-Lin, qu'a traduite Edouard Biot.

Fricoulet joignit les mains admirativement.

— Quelle érudition !... s'exclama-t-il.

— Avec l'aide des « Étoiles », le livre de mon homonyme, répondit tout bas le jeune comte.

Ce qu'il oubliait d'ajouter — car sa mémoire ne le servait pas toujours fort à propos, — c'était l'émotion universelle produite par l'apparition de cet astre extraordinaire : l'astrologue Cardan déclare que cette étoile n'était autre que celle qui avait guidé les rois mages au berceau de Jésus, et de Bèze, poursuivant la même hypothèse, proclama que cette apparition annonçait le second avènement du Messie : l'Antechrist devait être né, affirma Leovetius, la fin du monde approchait et les étoiles allaient tomber du ciel. Cette émotion ne tarda pas heureusement à se calmer : l'étoile avait surgi le 11 novembre ; moins de quinze mois plus tard, elle s'évanouissait complètement et, comme les lunettes astronomiques n'étaient pas encore inventées — elles ne devaient l'être que trente-sept ans après, — on ne put savoir ce qu'était devenue la fameuse étoile.

— Et y a-t-il beaucoup d'exemples de semblables apparitions ? demanda Fricoulet à Ossipoff.



— Une cinquantaine, environ, depuis l'origine des temps jusqu'à nos jours ; la dernière date de quelques années à peine et était située dans la constellation d'Andromède...

Il allait poursuivre ; mais il fut interrompu par un bruit sonore qui partait d'un coin de la cabine : Farenheit, assis sur un escabeau, le dos appuyé à la paroi du wagon, ronflait à poings fermés.

Le savant ne put retenir un mouvement de dépit et grommela :

— Ce marchand de suif ne sera jamais autre chose qu'un marchand de suif et c'est peine perdue que vouloir lui dévoiler les mystères de la nature.

Gontran répliqua avec indulgence :

— A chacun son lot ; les étoiles ne l'intéressent pas plus que les porcs ne vous intéresseraient, vous...

Les lèvres d'Ossipoff se plissèrent dans une moue indignée.

— Singulière comparaison ! murmura-t-il.

— C'est pour le coup, ajouta Fricoulet en riant, que l'on peut lui appliquer les paroles latines : *margaritas ante porcos*...

Ossipoff lança, vers le hublot, son bras, dans un geste plein d'enthousiasme.

— Et je vous demande un peu, s'écria-t-il, si jamais joaillier terrestre a pu former un écrin aussi merveilleux.

De fait, la région céleste traversée, en cet instant, par l'appareil, offrait aux yeux des voyageurs le spectacle le plus admirable qui se pût rêver, tel que jamais décorateur n'en eût osé concevoir un semblable pour la plus idéale des féeries.

Il y avait là une telle condensation d'étoiles que, dans l'espace, il semblait que fût tendu un impalpable mais radieux rideau de lumière ; c'était ce point précisément dans lequel Herschel avait compté jusqu'à 250 étoiles, circonscrites par un seul champ télescopique de 15 secondes de diamètre, soit plus de 5,000 astres pour un degré carré de surface.

L'observateur, sur une étendue de 47 degrés carrés, avait vu passer sous ses yeux près de 150,000 astres multicolores ; qu'on juge quel aspect pouvait présenter, à une distance relativement aussi faible, cette armée formidable de soleils, dont l'ensemble constituait une irradiante palette formée de toutes les couleurs...

L'étoile variable qu'avait signalée Farenheit étincelait d'un vertigineux

éclat au milieu de cette agglomération diaprée, derrière laquelle, découvrant un réseau de dentelle sur le noir de l'infini, une vaste nébuleuse étendait ses méandres, étrangement déchiquetée et parsemée, comme de pierreries rutilantes, d'autant de soleils, aussi éloignés des voyageurs qu'eux-mêmes se trouvaient éloignés de leur planète natale.

— Et dire qu'on ne saura jamais... soupira le vieillard, que la vue de cet incompréhensible et vertigineux spectacle avait fait tomber en une profonde rêverie.

— Quoi? demanda Fricoulet... qu'est-ce qu'on ne saura jamais?

— Comment se forment ces mondes, balbutia Ossipoff.

— Est-ce des nébuleuses que vous parlez?

— Eh! de quoi serait-ce, si ce n'est de cette substance disséminée par l'espace sans aucune espèce de loi apparente et n'offrant, en aucune partie de son étendue, la moindre apparence de résobilité en étoiles... Combien de centaines de siècles met sa lumière pour nous parvenir?... mystère; à l'instant où nous la voyons... est-ce elle-même ou simplement le dernier rayon projeté dans l'espace, au cours de son agonie?... autre mystère...

Et, se prenant la tête à deux mains, il ajouta :

— Pourquoi Dieu a-t-il fait à l'homme un cerveau d'envergure impuissante à embrasser toutes les merveilles dont l'univers est rempli?... Pourquoi ne lui a-t-il donné qu'une intelligence impuissante à sonder tous ces mystères qui remplissent la nature...

Les bras abandonnés, les mains croisées, le vieillard demeurait immobile, les yeux rivés sur le scintillement multicolore dont la nébuleuse parsemait l'espace, bien loin par delà les soleils qui brillaient au premier plan.

Profitant de la méditation en laquelle était tombé M. Ossipoff, Fricoulet avait pris Gontran par-dessous le bras et, sans bruit, l'avait entraîné hors de la cabine : une fois dans la machinerie, il lui dit :

— Mon cher ami, à l'heure actuelle, je crois pouvoir t'affirmer que nous reverrons la Terre, à moins cependant qu'il ne nous arrive un accident imprévu.

— Et sur quoi te bases-tu pour faire une semblable affirmation?

— Sur ce que, maintenant, je n'ai plus aucune incertitude concernant la route que nous suivons : l'*Éclair* se trouve actuellement au pôle austral du monde et nous planons au-dessus de toutes les constellations de cette

région. Le pôle sud de la Terre aboutit entre la Grande-Nébuluse, vers laquelle nous nous dirigeons et les astérismes de l'Octant; nous avons laissé à notre droite la Croix-du-Sud et le Centaure et bientôt tu verras grandir à notre horizon du sud-est, Canopus...

Ce nom parut éveiller chez Gontran quelque souvenir lointain.

— Canopus... Canopus... répéta-t-il; attends donc un peu...

Il se gratta légèrement le bout du nez, puis, son visage s'éclairant peu à peu, il dit :

— J'y suis... Canopus n'était-il pas le pilote de Ménélas?...

— Au point de vue histoire antique, oui; au point de vue astronomique, c'est une étoile de première grandeur, la seconde, par son éclat, de tout l'univers céleste; elle appartient d'ailleurs à la constellation du *Navire*, dont elle forme la proue.

— Mais alors, dit Gontran, je n'ai pas dit une si grosse bêtise en parlant du pilote de Ménélas?

— Assurément non, puisque c'est lui qui a servi de parrain à l'étoile en question.

Un silence se fit, au bout duquel le jeune comte demanda :

— Et alors, tu crois que nous aurions quelque chance de retour?

— Assurément oui; maintenant nous ne sommes plus perdus et nous suivons un itinéraire qui doit forcément nous ramener dans la zone terrestre; tu comprends, nous quittons à toute vitesse la Voie Lactée, nous remontons vers l'hémisphère boréal, nous cinglons droit sur Sirius et...

Gontran posa, en souriant, sa main sur le bras de Fricoulet qui s'arrêta.

— Tu sais, dit-il, le père Ossipoff n'est pas là, donc, inutile de me rabattre les oreilles de tes petites explications... tu m'affirmes que nous avons retrouvé notre chemin, cela me suffit et, sans avoir besoin de plus amples explications, je vais annoncer cette bonne nouvelle à Séléna.

Comme il achevait ces mots, la jeune fille apparut dans l'encadrement de la porte.

— Qu'y a-t-il, mon ami? interrogea-t-elle.

— Grande nouvelle!... Bonne nouvelle! s'exclama comiquement Gontran, nous partons pour Sirius...

Et comme ces mots ne paraissaient pas apprendre grand'chose à la fille d'Ossipoff, le jeune comte ajouta :

— Route des voyageurs pour le Soleil, la Lune et la Terre...

Les mains des deux jeunes gens s'unirent dans une douce étreinte, tandis que Fricoulet murmurait à part lui, en regardant son ami d'un air de pitié pleine de commisération :

— Allons, bon... le voilà qui en repince pour la mairie du VIII^e!



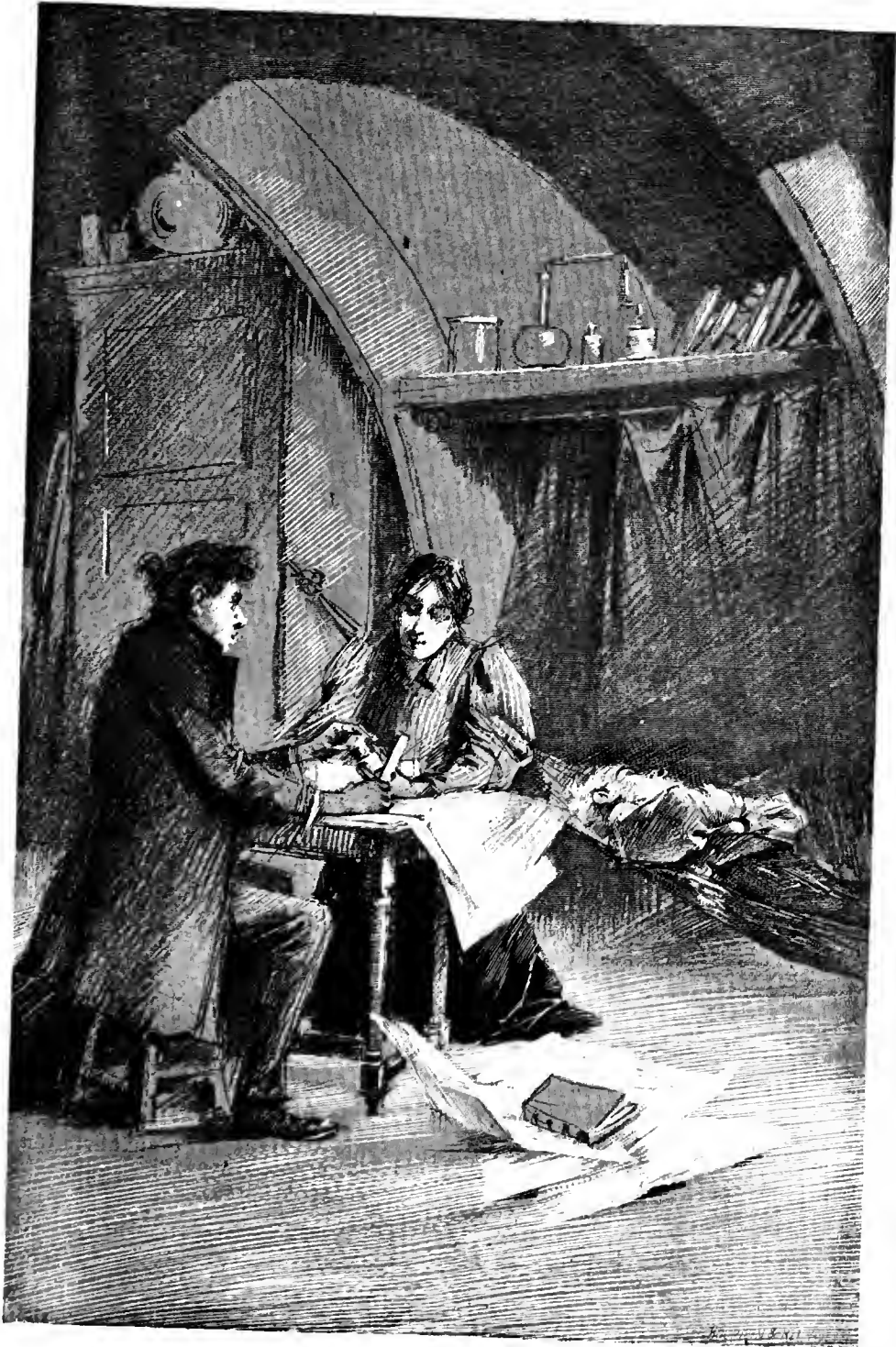
CHAPITRE IV

DANS
LEQUEL LES CHOSES
SE BROUILLENT



AINSI que Fricoulet l'avait si joyeusement annoncé à son ami, la région que traversait l'*Éclair* se trouvait exactement située par VI heures d'ascension droite et 50 degrés de déclinaison australe, sur les confins de la zone d'attraction de Canopus, dont il s'éloignait avec une vertigineuse vitesse.

C'était le point céleste auquel aboutirait — s'il était indéfiniment prolongé — l'axe autour duquel tourne notre planète, en un mot, le pôle sud de l'univers; et ce point, c'était la constellation de l'*Octant*; en consultant la carte céleste qui se trouvait à bord, épave précieuse sauvée par Ossipoff des différentes catastrophes dont les voyageurs avaient été victimes depuis leur départ de la Terre, Gontran vit que les constellations voisines les plus remarquables étaient le *Petit-Nuage*, le *Toucan*, le *Phénix*, l'*Hydre*, l'*Horloge*, le *Réticule*, la *Dorade*, le *Poisson-Volant*, le *Navire*, le *Caméléon*, l'*Abeille*, la *Croix-du-Sud*,



L'ingénieur s'occupait à ajuster les différentes pièces du spectroscope (p. 110).

l'*Oiseau*, le *Triangle*, le *Compas*, l'*Autel*, le *Paon*, l'*Indien* et la *Grue*.

— L'histoire naturelle a, pour la plus grande partie, fourni le vocabulaire astronomique, ricana le jeune homme en s'adressant à Fricoulet.

Celui-ci, sans répondre, indiqua à son compagnon un point de l'espace sur la gauche du wagon.

— Là-bas, du côté des *Nuées de Magellan* et de la *Montagne de la Table*, le *Grand Nuage*.

— Ah ! dit Gontran, sur un ton indifférent, et qu'a-t-il de particulier, ton *Grand Nuage* ?

— Oh ! pas grand'chose... ceci seulement : à la distance qui nous sépare du système solaire, distance qui, naturellement, nous rapproche d'autant d'elles, ces nébuleuses ont à peine grandi ; j'en conclus donc qu'elles doivent se trouver vertigineusement éloignées.

— Mon Dieu, l'univers est très grand...

Ces mots avaient été prononcés d'une voix qui trahissait un tel désintéressement de la question que l'ingénieur ne put retenir un éclat de rire.

— Je ne parle pas des dimensions de l'univers, répliqua-t-il, mais simplement de l'éloignement d'un monde ou plutôt d'un amas de mondes, car dans le *Grand Nuage*, Herschell n'a pas compté moins de 284 nébuleuses, 66 groupes d'étoiles, 582 étoiles isolées, de même que dans le *Petit Nuage*, il a relevé l'existence de 52 nébuleuses, 6 groupes d'étoiles et 200 étoiles...

— Dieu ! que c'est intéressant ! balbutia Gontran en étouffant avec peine, à l'aide de sa main, un formidable bâillement... |

Le visage de Séléna s'attrista.

— Mon pauvre Gontran, dit-elle, jamais vous ne vous y ferez...

— Ah ! jamais, déclara le jeune homme énergiquement.

— Tu n'as pas besoin de l'affirmer, dit alors Fricoulet, cela se voit : seulement, permets-moi de te dire — et cela en présence de mademoiselle — que tu me parais être dans de très mauvaises conditions pour affronter le mariage...

Séléna protesta.

— Monsieur Fricoulet ! s'exclama-t-elle.

— Permettez ; ce n'est point à vous que je fais allusion... mais bien à M. Ossipoff... Vous aurez bien entendu une vie commune et, tous les soirs, pour remplacer la classique partie de piquet ou de nain jaune, il

faudra que Gontran s'astreigne à jouer aux étoiles avec son beau-père... Est-ce vrai ?

La jeune fille répondit, en souriant, d'un air embarrassé :

— Vous avez peut-être raison... Mais Gontran n'a rien à craindre ; je suis assez forte à ce jeu-là, je me tiendrai derrière lui et je lui « soufflerai ».

— Comme lorsque je récitais mes leçons, au lycée... Ce sera charmant.

Il avait dit cela avec une aigreur assez peu dissimulée pour que Séléna la remarquât ; attristée, elle murmura :

— Hélas!... Gontran... il est encore temps de vous dédire et de renoncer aux projets que nous avons formés.

Sans répondre directement, M. de Flammermont soupira :

— D'ici que nous atteignons la Terre — si nous devons jamais l'atteindre — nous avons largement le temps de défaire et de refaire nos projets.

Par la cage de l'escalier, la voix d'Ossipoff se fit entendre, toute émue :

— Gontran... Gontran... le voyez-vous?...

— Quoi?... de quoi parlez-vous ? cria le jeune homme, sans bouger de place et avec un froncement de sourcils de mauvaise humeur.

— Eh ! le *Sac-à-charbon*, parbleu !

Gontran regarda tour à tour Fricoulet et Séléna, d'un air effaré, balbutiant :

— *Le sac à charbon !*

— Réponds : « oui... très curieux », lui souffla rapidement à l'oreille Fricoulet.

Et, docilement, sans comprendre, le jeune homme répondit :

— Oui... très curieux...

Satisfait par ces mots, le vieillard appela :

— Séléna... viens donc un peu...

La jeune fille quitta les deux amis qui l'entendirent gravir les marches de l'escalier, légère comme un oiseau...

— Et maintenant ? interrogea M. de Flammermont...

L'ingénieur s'approcha de la longue-vue braquée devant le hublot de la machinerie, y colla son œil, la fit tourner sur son pivot jusqu'au moment où il dit :

— Viens voir...

Gontran, ayant remplacé son ami, poussa une légère exclamation et ne put retenir ces mots :

— Voilà qui est bizarre !...

Dans la Voie Lactée, il y avait comme une déchirure que semblait produire l'absence totale d'astres; alors qu'en certains endroits, il y en avait un fourmillement qui illuminait l'espace, là, c'était une vaste solitude, morne, obscure, faisant dans le scintillement merveilleux des étoiles un trou, noir, profond, par lequel le regard stupéfait pouvait plonger dans l'infini des cieux, à d'incommensurables distances...

A quelle cause attribuer ces contrées désertes aujourd'hui? Furent-elles



autrefois, comme le sont leurs voisines, fécondes en astres, elles aussi, et leur solitude présente est-elle imputable à d'incompréhensibles catastrophes sidérales ?

Est-il au contraire indispensable à la pondération de l'univers que des steppes immenses demeurent désertes au milieu des constellations précisément les plus peuplées et les plus brillantes ?

Dilemme dans lequel l'esprit humain se perd et se perdra probablement jusqu'à la consommation des siècles.

Et précisément, comme pour former contraste avec ces solitudes, l'œil découvrirait au milieu d'elles la constellation du *Toucan*, amas de soleils qui faisaient comme une île de lumière.

— Voilà qui te prouverait — si tu étais du métier — à quelle distance prodigieuse nous nous trouvons de notre système, dit alors Fricoulet, qui

regardait par-dessus l'épaule de son ami ; car, de la Terre, le *Toucan* nous apparaît à l'œil nu, semblable à peine à une petite tache laiteuse, tandis que, actuellement, pour nous, c'est un véritable écrin de diamants dont la beauté et l'éclat ne sont comparables qu'à l'éclat et à la beauté du *Centaure*.

Durant quelques instants, les deux jeunes gens demeurèrent immobiles, silencieux, intéressés par l'étrangeté du spectacle.

— Et c'est cela que les astronomes appellent le « trou à charbon », murmura enfin Gontran... je ne reconnais plus leur vocabulaire habituel... si plein de poésie.

Il y avait dans ces mots un accent de moquerie que Fricoulet surprit fort bien et auquel, d'ailleurs, il fut le premier à s'associer.

— Monsieur Fricoulet ?

C'était Séléna qui appelait à mi-voix et l'ingénieur qui s'était avancé jusqu'au seuil de la machinerie, vit, en levant les yeux, le charmant visage de la jeune fille qui s'encadrait en haut, dans la cage de l'escalier.

— Monsieur Fricoulet, demanda-t-elle avec un gentil sourire, je voudrais vous demander un petit service.

— A votre disposition, mademoiselle, s'exclama l'ingénieur en se précipitant et en escaladant les marches.

Gontran se mit à le suivre, grommelant entre ses dents, dépité, et — disons-le — quelque peu jaloux de voir que sa fiancée, ayant besoin d'un service, s'adressait à un autre qu'à lui...

Il arriva presque en même temps que Fricoulet dans la cabine d'Ossipoff, et la première chose qu'il vit fut le vieillard étendu sur son hamac et dormant à poings formés ; auprès du télescope, Séléna et l'ingénieur causaient devant une petite table sur laquelle se trouvaient différents objets dont la forme était inconnue de Gontran et dont l'usage, par conséquent, lui échappait.

— Figurez-vous, disait Séléna, dont le visage était coloré d'une légère rougeur, que pour les observations, je m'y reconnaitrai bien ; mais voilà que je ne me rappelle plus comment cela se monte...

Et, remarquant à l'expression des traits de M. de Flammermont qu'il n'était pas content, elle ajouta :

— Il ne faut pas m'en vouloir, Gontran ; il s'agit d'un petit service que vous n'êtes pas à même de me rendre... remonter un « spectroscopie ».

Elle ajouta avec une pointe de malice :

— Et puis, c'est bien assez que mon père vous tourmente, quand il est éveillé, pour que vous puissiez prendre un peu de repos, pendant son sommeil.

Le jeune homme haussa imperceptiblement les épaules et, sans dire mot, demeura debout près de la table, tandis que l'ingénieur s'occupait à ajuster avec une extraordinaire dextérité les différentes pièces du « spectroscopie ».

On sait que cet appareil se compose de quatre pièces essentielles : 1° un « système dispersé », formé de un ou plusieurs prismes ; 2° un « collimateur », disposé pour envoyer sur le prisme un faisceau de rayons parallèles et formé d'un tuyau de lunette fermé par un bouchon percé d'une fente, et d'une lentille ; 3° une lunette dont l'axe est dirigé de manière à recevoir les rayons émergents du prisme ; 4° un micromètre pour mesurer les déviations et déterminer la position des différentes raies spectrales.

Le spectroscopie a été imaginé par MM. Kirchhoff et Bunsen et perfectionné notamment par M. Duboscq et par M. Pellin.

Mais celui dont se servait Ossipoff, et au montage duquel travaillait Fricoulet, était d'une fabrication tout spéciale, imaginée par M. Thollon pour faciliter l'analyse des astres : à vision directe, il suffit de le diriger sur une étoile pour en décomposer la lumière et relever les raies qui caractérisent le spectre de ce corps.

Il est constitué par un « prisme composé », c'est-à-dire formé d'une partie en cristal (crown-glass) et d'une partie liquide (sulfure de carbone), ce qui lui donne une précision et une puissance telles que si l'on examine le Soleil avec cet instrument, il donne un spectre d'une longueur apparente de quinze mètres, où l'on compte plus de 4,000 raies obscures.

— Et avec ça ? se décida enfin à demander Gontran, fort intrigué, au fond, par cet instrument d'aspect bizarre.

— Avec ça, mon cher Gontran, dit Séléna parlant à voix basse pour ne pas éveiller Ossipoff toujours dormant, on caractérise la nature des astres ; vous savez, n'est-ce pas, qu'en faisant passer un rayon de lumière solaire à travers un prisme de cristal, cette lumière est décomposée en ses éléments et qu'on peut reconnaître qu'elle est constituée de sept couleurs différentes dont la superposition produit le blanc.

Le jeune comte inclina la tête, dans un geste affirmatif, murmurant :

— Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orange, rouge... Oui, oui, je me rappelle ça du temps de mon bachot — un vers de Newton, vers riche, car il a un pied de trop.

— Un pied de trop ! fit l'ingénieur en se redressant.

— Assurément : violet..... trois syllabes..... mais, peu importe.....

Et, s'adressant à Sé-léna :

— Alors ?

— Quand on eut reconnu que le spectre émis par la vapeur incandescente d'un métal était formé de raies brillantes et que ces raies, constantes pour le même métal, différaient d'un métal à l'autre, on en conclut qu'en examinant le spectre des astres, on pouvait arriver à connaître leur constitution,

pour ainsi dire, géologique; on compara donc le spectre solaire avec celui des métaux et on déclara que dans le Soleil existaient du sodium, du magnésium, du calcium, du fer, du nickel... et bien d'autres choses encore...

— Comme vous êtes forte ! s'exclama Fricoulet.

— Je n'ai pas grand mérite à cela, répondit modestement la jeune



filles; car, à Pétersbourg, j'aidais mon père dans ses études spectroscopiques et, à force d'entendre répéter les mêmes choses...

— En sorte qu'en ce moment?... interrogea Gontran.

— Mon père, étant fatigué, m'a prié, durant qu'il se reposerait quelques instants, de monter le spectroscope et de commencer à examiner les raies de la Croix du Sud.

— Curieuse, la Croix du Sud? interrogea le jeune comte.

Séléna comprit très bien avec quel genre d'esprit il l'interrogeait et répondit, un sourire réservé aux lèvres :

— Oh! monsieur Gontran, vous savez bien que, moi personnellement, je ne suis point aussi fervente d'astronomie que mes occupations pourraient le faire croire au premier venu; mais vous, vous n'êtes pas le premier venu; vous connaissez très bien la raison qui me fait délaisser les travaux coutumiers aux femmes pour m'occuper de sciences et d'instruments d'optique. J'aime mon père par-dessus tout, je l'aime de toutes les forces de mon cœur filial et de toutes les forces de ma reconnaissance pour la manière dont il m'a élevée, ma mère étant morte.

Elle ajouta d'un ton plus ferme :

— Et il n'y a rien que je ne sois prête à faire pour lui éviter une peine et lui procurer une satisfaction.

Durant cette déclaration très nette, Gontran avait paru embarrassé, car les paroles de la jeune fille contenaient, à peine dissimulé, un blâme à son adresse; quand elle eut fini, néanmoins, il répliqua d'un ton légèrement piqué :

— Que vous aimiez votre père, ma chère Séléna, rien de mieux, et personne assurément ne songerait à vous en blâmer; mais j'espère que vous ne nierez pas non plus l'affection que j'ai eue pour vous... affection qui m'a fait abandonner la Terre, qui m'a engagé dans une voie de duplicité et de dissimulation peu en rapport avec la franchise de mon caractère...

— Des reproches! fit en souriant un peu amèrement la jeune fille.

Gontran protesta avec vivacité :

— C'est mal me connaître, Séléna, dit-il; mais enfin la nature humaine est la nature humaine et vous devriez être indulgente lorsqu'il m'échappe parfois quelque parole ou quelque geste qui trahissent, un peu trop clairement peut-être, l'irritation où je suis de voir retardé toujours l'instant du bonheur auquel j'aspire depuis si longtemps.



Les étoiles sont divisées en quatre catégories (p. 115).

Ces derniers mots amenèrent un rayonnement sur le visage de Séléna, elle tendit la main au jeune homme, en murmurant, d'un ton vraiment apitoyé :

— Pauvre Gontran !

Et Fricoulet répéta railleur avec une pointe d'imperceptible amertume :

— Pauvre Gontran !

Le jeune comte, conservant entre ses mains l'extrémité des doigts fuselés de M^{lle} Ossipoff, lui dit sur un ton de soumission tout à fait charmante :

— Tenez, voulez-vous que, pour vous faire plaisir, je m'initie aux beautés des études spectroscopiques?... parlez, je vous écoute...

— Sérieusement? fit la jeune fille.

— Sérieusement.

Elle enveloppa son fiancé d'un regard affectueux, plein de reconnaissance, puis prenant un air sérieux, elle dit d'un ton doctoral :

— L'étoile Y de la Croix du Sud qui, ainsi que vous avez pu le constater déjà, présente une coloration orangée claire, a un spectre très caractéristique; il appartient à la troisième catégorie, remarquable par l'aspect cannelé et il est assez analogue à celui de *Bételgeuse* et de *Alpha d'Hercule*. On y a reconnu les raies produites par la présence du magnésium et du fer; mais ce qui en fait la grande originalité ce sont les « raies d'absorption » qui indiquent indubitablement la présence, dans cet astre, de la vapeur d'eau.



— Je vous ferai observer, mademoiselle, dit Fricoulet, que M. Ossipoff n'a rien découvert là de bien nouveau ; car il y a longtemps déjà qu'un astronome de la Nouvelle-Zélande, M. Pope, a signalé ces raies dont la présence est déjà affirmée d'ailleurs dans notre Soleil, à nous.

— Assurément ! mais ce qui distingue les études de mon père ce sont les conclusions qu'il en tire : pour lui, cette étoile de la Croix du Sud est de beaucoup plus avancée dans son histoire que le Soleil terrestre, et, de la vapeur d'eau qui domine actuellement dans son atmosphère, il déduit que l'hydrogène s'y combine en masse avec l'oxygène.

Elle ajouta en souriant :

— Saurez-vous retenir tout cela ?

— Aisément, je crois, et je paraîtrai être tout aussi savant que vous, quand vous m'aurez expliqué une expression dont vous vous êtes servi tout à l'heure.

— Laquelle ?

— Vous avez dit que l'étoile en question appartient à la troisième catégorie.

La jeune fille allait entrer dans de nouvelles explications, lorsque Fricoulet tendit à son ami son carnet sur une page duquel il avait, tout en écoutant Séléna, griffonné rapidement quelques lignes.

— Tiens, dit-il, lis ça, au besoin apprends-le par cœur, j'ai résumé le plus succinctement possible ce qu'il est indispensable de savoir.

Voici ce qu'il y avait sur le carnet de l'ingénieur :

Étoiles divisées en quatre catégories, au point de vue spectroscopique :

1^o Étoiles *blanches*, telles que Sirius, Véga, Procyon, Altaïr — spectre presque continu avec raies de l'hydrogène, du sodium, du magnésium — température très élevée, atmosphère hydrogénée très dense — catégorie la plus nombreuse et comprenant plus de la moitié des étoiles connues.

2^o Étoiles *jaunes*, telles que Aldébaran, Capella, Arcturus, dont les raies, semblables à celles de notre Soleil, trahissent la présence de l'hydrogène, du fer et du magnésium.

3^o Étoiles *orangées* ou *rougeâtres* : Antarès, Miraceti, etc. — spectre composé de fortes lignes sombres et de points brillants lui donnant l'apparence de colonnes cannelées vues en perspective, d'où la supposition

que l'on a, là, deux lumières distinctes superposées — atmosphère très absorbante, hydrogène presque absent, carbone abondant.

4^e Étoiles rouges — spectre en colonnade, démontrant l'existence des composés du carbone, probablement d'oxydes gazeux, ce qui indiquerait une température très basse.

Et Fricoulet ajoutait en *nota bene* :

« On peut donc supposer, avec quelque vraisemblance, que les étoiles « blanches sont les plus nouvelles, étant donnée la violence de la combustion, que les jaunes sont à l'état stationnaire et, enfin, les rouges des soleils qui s'oxydent et près de s'éteindre... »

Cependant, l'ingénieur, depuis que l'*Éclair* avait été lancé dans l'infini, n'avait — suivant l'expression populaire — dormi que d'un œil; il tombait de fatigue et, imitant la sagesse d'Ossipoff, il avait rejoint sa cabine, laissant Sélénia à ses études spectroscopiques et Gontran à l'étude des catégories d'étoiles.

L'appareil emporté par une vertigineuse vitesse obéissait à l'attraction des astres vers lesquels il courait et il n'était nul besoin de surveiller une marche qu'aucune puissance humaine n'était capable d'enrayer ni de diriger...

Il dormait donc à poings fermés, sans se douter que Gontran, après avoir lu une première fois, puis une seconde fois, avec beaucoup de conscience, la note relative aux étoiles, avait fini par s'endormir, le nez dessus.

Sélénia, non plus, ne se doutait pas de l'effet soporifique produit sur son fiancé par la prose laconique de l'ingénieur; absorbée par son travail, elle ne songeait qu'à satisfaire, autant qu'il était en son pouvoir, les désirs de son père, et son attention était tout entière concentrée sur les astres.

Maintenant, Sirius étalait dans l'infini des cieux, au milieu du fourmillement des mondes, un disque immense présentant une surface grande quatre fois à peu près comme celle de la pleine lune et inondant la machinerie d'une clarté blafarde qui eût été aveuglante, sans les stores dont l'ingéniosité de Fricoulet avait prudemment garni les hublots.

Bien que gravitant à environ 39 trillions de lieues de la Terre — ainsi que l'ont établi les différentes paralaxes mesurées par Maclear, en 1837, et par Gylden en 1870, — Sirius apparaît cependant, aux habitants de notre planète, comme un soleil, tellement sa lumière est intense.

On se rend compte de la chaleur qui devait rayonner de ce disque for-

midable, alors que le wagon de lithium se trouvait maintenant à une distance diminuée de moitié.

Et Séléna, tout en poursuivant ses observations, était véritablement stupéfaite des résultats obtenus : ces résultats donnaient, comparative-ment à notre Soleil, une surface 144 fois plus grande, un volume 1700 fois plus gros et un diamètre 12 fois plus large.

Par la pensée, elle mettait en présence les dimensions de ce colosse de l'espace et celles de sa sphère natale, cette sphère 108 fois moins large et 1280 fois moins volumineuse que le Soleil qui l'éclaire, et elle demeurait épouvantée de « l'infiniment petit » auquel appartenait le globe terrestre.

Au fur et à mesure qu'elle avançait dans son examen, la jeune fille, subjuguée par une curiosité de plus en plus grande, obéissait à une sorte d'emballlement qui la poussait à des recherches de plus en plus ardues, de plus en plus pénibles, mais qui l'amenaient à une connaissance plus approfondie encore de ce soleil merveilleux.

Elle avait allumé une bougie et, au spectre solaire obtenu par la flamme, elle avait superposé le spectre de Sirius, ce qui lui permit de constater que celui-ci se déplaçait du côté de l'extrémité rouge du spectre fixe, preuve que l'astre s'éloignait du système solaire.

Quant à la vitesse avec laquelle s'opérait cet éloignement, il lui fut facile de la calculer : elle n'était pas moindre à 35 kilomètres par seconde, 700,000 lieues par jour, 268 millions par an!!!

C'était vertigineux!

Aussi ne put-elle retenir une exclamation qui fit sursauter Gontran, qui s'écria, les yeux écarquillés et les paupières rouges de sommeil :

— Hein!... quoi!... qu'arrive-t-il?

D'un ton exclamatif, la jeune fille qui ne s'était aperçue de rien, répondit :

— Oh! Sirius!... Gontran... Sirius!...

Encore mal éveillé, le comte s'élança, croyant à un cataclysme.

— Encore un qui fait des siennes, grommela-t-il.

Mais au premier pas qu'il fit, il s'arrêta aveuglé par l'étincelante lumière dont la cabine était pleine, en dépit des précautions prudentes de Fricoulet.

Il mit l'une de ses mains devant ses yeux, pour les préserver de l'éclat qui lui avait causé, inopinément, une vive douleur et murmura en même

temps, tandis que de l'autre main il essuyait son front trempé de sueur :

— Dieu! qu'il fait chaud...

Séléna, elle, qui s'était habituée progressivement à la lumière et à la chaleur dues à la proximité à chaque seconde croissante de l'astre, se mit à rire.

— C'est Sirius, dit-elle, sans pour cela se déranger.

Pour l'instant elle inscrivait rapidement ses observations, tandis que le jeune homme, qui s'était approché d'elle, lisait par-dessus son épaule.

— 268 millions de lieues! s'exclama-t-il pour paraître s'intéresser au travail de sa fiancée... jamais je n'aurais cru qu'une étoile pût marcher aussi vite...

Séléna sursauta:

— Ne parlez donc pas si haut, fit-elle; si mon père vous entendait.

— Eh bien!... qu'aurait-il à dire? je ne suis pas obligé de connaître des résultats que lui-même ignore encore à l'heure qu'il est, puisque vous venez de les obtenir à l'instant.

— Sans doute, répondit la jeune fille en riant, mais ce qu'un astronome, comme vous, doit savoir, c'est que toutes les étoiles sont animées de mouvements extrêmement rapides dont beaucoup ont été, depuis longtemps, calculés avec une précision extrême. Celle qui, jusqu'à présent, est connue, comme ayant la vitesse la plus grande, est l'étoile 1830 du catalogue de Groombridge, qui atteint $5^{\circ}78$ en déclinaison vers le Sud, et $0^{\circ},344$ en ascension droite vers l'Est, soit au total $7^{\circ}03$ vers le Sud-Est, par an...

Gontran écoutait, bouche bée, parler la jeune fille; mais l'expression de son visage prouvait surabondamment que tout ce qu'elle disait était pour lui lettre close.

— $7^{\circ}03$ vers le Sud-Est, par an, répéta-t-il.

Il avait l'air si ahuri que Séléna ne put s'empêcher de rire et, lui prenant les mains, lui dit tendrement :

— Mon pauvre Gontran, faut-il que vous m'aimiez, tout de même, pour que vous résistiez à l'aridité de toutes ces choses auxquelles vous êtes si réfractaire!

— Si je vous aime! s'écria-t-il avec feu.

Il ajouta sur un ton un peu triste :

— Et cependant, il y a des moments où j'ai peur que mon amour,

quelque fort qu'il soit, ne puisse m'aider à jouer ce rôle de faux savant si contraire à ma nature et à mon caractère...

Une main se posant sur son épaule le fit se retourner et il se trouva face à face avec Fricoulet qui lui dit :



— L'amour est le plus fort des dieux... Il peut ce qu'il veut et, de tous les maîtres de l'Olympe, c'est assurément celui qui a fait le plus de miracles.

— En attendant, fit Sélina, dont les paroles de M. de Flammermont

avaient assombri le visage, vous ne savez toujours pas ce que représente 7" 03 par an ?

— Vous parlez de 1830, Groombridge ! s'exclama Fricoulet.

Et s'adressant à Gontran :

— Cela représente tout simplement la bagatelle de 2600 millions de lieues ou 300 kilomètres par seconde.



Mais M. de Flammermont, que commençait à énerver quelque peu l'emballement auquel étaient en proie et son ami et sa fiancée, se croisa les bras, et posa, d'un ton narquois, cette question fort logique en somme :

— Et après ?

— Comment ! après ?

— Oui, vous savez que cette étoile court avec une rapidité de 300 kilomètres par seconde, c'est quelque chose, mais ce n'est pas tout. L'intéressant serait de savoir d'où vient ce soleil colossal, où il va, dans quel but il a été créé, quel rôle il joue dans

l'Univers et de quelle influence il peut être dans la marche de l'humanité et de la civilisation célestes.

Fricoulet pinça les lèvres, pour retenir une violente envie de rire.

— Oh ! oh ! fit-il, l'humanité céleste !

Gontran sursauta et étendant la main vers le hublot :

— Tu ne prétends par insinuer que cet Univers soit un univers mort et qu'il ait été créé dans le seul but d'éclairer nos nuits terrestres.

— Assurément non.

— Eh bien ! alors... j'ai donc raison quand je te demande si un sembla-



Les étoiles, les soleils, les planètes étaient emportés dans un vol d'ouragan (p. 125).

ble colosse n'est pas de nature à influencer prodigieusement les humanités qui animent les surfaces des mondes dont il effleure les rivages dans sa course...

L'ingénieur lança ses bras vers le plafond, dans un geste étrangement comique.

— Oh ! poète ! s'écria-t-il... veux-tu que je te dise une chose ?... par ton envolée lyrique, tu me rappelles ton savant homonyme, l'auteur des *Étoiles*.

« Quelle est l'origine d'une telle véhémence ? qui l'a lancé ainsi dans les sphères éthérées ? dans quel abîme se précipite-t-il ?... autant de questions ! autant de mystères !... Et quand on songe que ce boulet prodigieux pourrait, si nulle influence étrangère ne venait modifier sa marche, continuer de courir en ligne droite avec cette même vitesse constante, pendant des millions et des milliards d'années — pendant l'éternité entière — sans jamais approcher d'aucun terme, sans pouvoir atteindre l'horizon de l'infini !... l'esprit s'arrête épouvanté devant une telle contemplation ; l'imagination suspend son vol et tombe évanouie devant la splendeur de l'absolu ! »

L'ingénieur avait prononcé ces paroles sur un ton un peu emphatique, faisant ressortir à dessein l'allure par trop redondante des phrases dont le tour pathétique masquait un peu le vague de la pensée.

Gontran l'avait belle pour riposter et il n'y manqua pas.

— Fort bien, marchez, répliqua-t-il narquoisement ; mais tout cela ne m'apprend rien de bien nouveau ; mon homonyme procède par interrogations, auxquelles il se garde bien de répondre et son imagination, au lieu de « s'évanouir » devant les mystères de la nature, ferait bien mieux de tenter de les expliquer... Si un astronome se contente d'interroger, compte-t-il donc sur un ignorant comme moi pour lui apprendre ce qu'il ignore ?...

L'ingénieur, pour toute réponse, se contenta d'allonger les lèvres avec une expression qui semblait indiquer qu'au fond il n'était pas éloigné de partager la manière de voir de son ami ; mais ce fut Séléna qui s'exclama :

— Si mon père vous entendait parler ainsi !... oser toucher à ce savant pour lequel il a une si profonde admiration...

— Mais, moi aussi, je l'admire, répliqua le jeune homme ; seulement, je trouve qu'il met trop de poésie dans son encrier et je suis déçu lorsqu'au lieu de trouver un chiffre ou une explication scientifique, je ne

trouve qu'une envolée qui berce ma raison, sans la satisfaire complètement.

Sans doute la conversation se fût-elle prolongée sur ce terrain ; mais, en entendant craquer, au-dessus de sa tête, le plancher de la cabine d'Ossipoff, Gontran prévoyant que le savant allait venir rejoindre sa fille et ne se souciant nullement de passer un examen sur Sirius, s'esquiva sur la pointe des pieds et gagna sans bruit son hamac.

Non loin de lui, Fahrenheit dormait comme une brute, les poings fermés, la face congestionnée, soufflant par ses lèvres entrouvertes, une haleine puissante qui faisait dans la pièce un bruit semblable au bourdonnement d'un énorme moustique.

— En voilà un que les lois astronomiques ne tourmentent guère, songea le jeune homme en jetant un regard d'envie sur son voisin ; et comme il a raison !

Il ajouta, avec un soupir qui — si elle eût pu l'entendre — en eût appris long à Séléna sur l'état d'âme de son fiancé :

— « Amour, amour, quand tu nous tiens ..



Il n'acheva pas; il prit, sur une planchette, le livre des *Continents Célestes* dont il parcourait toujours quelques feuillets avant de s'endormir — habitude qu'il avait prise depuis le commencement du voyage, moins pour compléter son instruction que pour détourner momentanément son esprit des mille inquiétudes qui lui bourrelaient la tête.

Mais, soit que les explications astronomiques lui eussent fatigué le cerveau, soit plutôt que la chaleur extraordinaire due à la proximité de Sirius l'eût accablé plus que de coutume, Flammermont laissa aller en arrière sa tête qui tomba sur l'oreiller et il s'endormit, tenant encore entre les doigts le livre dont il avait parcouru une dizaine de feuillets à peine.

Alors, par suite d'une hallucination très compréhensible, voilà que, dans une sorte de rêve, les suppositions philosophiques du savant auteur des *Continents Célestes* s'animèrent, rendant réelles à ses yeux les descriptions contenues dans les feuillets qu'il venait de parcourir.

Miraculeusement, et sans qu'il cherchât d'ailleurs à s'expliquer par suite de quelles transformations cela pouvait être, voilà que sa vue, dépassant les limites de la vision télescopique, avait acquis une puissance surnaturelle, que ses sensations de durée et de temps lui permettaient de resserrer et de comprendre les plus grands intervalles de temps.

Et alors, comme par enchantement, disparut cette apparente immobilité dans laquelle est figée la voûte azurée des cieux : les étoiles innombrables, semblables à ces tourbillons de poussière que soulèvent sur nos routes, durant l'été, les rafales de vent, dont sont précédés les grands orages, s'envolaient dans toutes les directions, éparpillées à tous les coins de l'infini; les nébuleuses, arrachées, déchiquetées, lacérées, n'étaient plus que des lambeaux informes qui, tournoyantes, disparaissaient dans les profondeurs du ciel, ainsi que de gigantesques oiseaux que la violence de la tempête eût plumés, ou bien encore, emportées; roulées sur elles-mêmes, condensées pour ainsi dire, elles changeaient d'aspect, dévorant des mondes, elles aussi, comme les autres; la Voie Lactée se disloquait et, déformée, disséminée, était méconnaissable.

Bref, c'était dans l'espace, une agitation, un mouvement, une vie, semblables à ceux dont la Terre donne l'exemple, mais dans des proportions tellement colossales que Gontran en était épouvanté.

On eût dit que des mains de géants s'acharnaient après les astres, les

prenaient, les jetaient aux vents de l'Infini où ils disparaissaient sous un souffle colossal.

Miraculeusement, l'esprit du dormeur s'était déchiré de l'enveloppe charnelle qui l'étreignait, empêchant l'expansion de ses forces, le contraignant au terre à terre et alors il avait la compréhension de l'Infini comme espace et comme temps. Ce n'était plus la nuit silencieuse d'un ciel morne, immobile et comme mort qu'il contemplait, mais bien une immensité effroyable dans laquelle se mouvaient des myriades de Soleils étincelants, désorbités, n'obéissant plus à aucune règle de la gravitation des corps, mais lancés suivant le caprice d'une volonté inconnue, semant par l'espace les formes multipliées d'une vitalité inextinguible et universelle.

Les regards effarés de M. de Flammermont, doués d'une acuité incompréhensible, plongeaient, à chaque instant, plus avant dans les profondeurs insondables de l'espace, il semblait qu'il y eût comme une infinité de voiles superposés, qui se tiraient les uns après les autres, masquant toujours le fond du gouffre céleste dans lequel Gontran pensait apercevoir la vérité de toutes choses.

Mais les étoiles, les soleils, les planètes étaient emportés dans un vol d'ouragan et pas une minute, pas une seconde, l'aspect du ciel n'était semblable et devant ces métamorphoses non interrompues le jeune homme ne cessait de s'extasier.

Enfin, il arriva un moment où le vertige occasionné par cette sarabande d'astres lui causa une angoisse si épouvantable qu'il s'éveilla en sursaut, en poussant un cri.

Assis sur son séant, le visage trempé de sueur, il vit, groupés autour de son hamac, tous ses compagnons de voyage qui le regardaient avec inquiétude.

Alors il comprit qu'il avait été simplement la proie d'un cauchemar et il demeura silencieux, quelque peu honteux de cette faiblesse, cependant indépendante de sa volonté.

— Eh bien ! quoi donc ? ricana Fricoulet, est-ce que tu as encore rêvé de la Loïe Fuller ?

Gontran rougit un peu et murmura d'une voix de mauvaise humeur :

— Encore quelques semaines de cette existence et je deviendrai fou...

Et, machinalement, il se palpait le crâne, comme s'il eût voulu se convaincre qu'il ne s'y était produit aucune fêlure.

— Un cauchemar? interrogea Fahrenheit.

Mais comme Ossipoff était là, lui aussi, le jeune comte eut honte d'avouer la vision astronomique qui avait troublé son sommeil et, recouvrant immédiatement la lucidité de sa pensée, il répondit :

— Oui, un cauchemar, et un cauchemar causé par ce misérable Sirius; je ne pouvais admettre que Sirius s'éloignant de la Terre, depuis des temps incommensurables, à raison de 35 kilomètres par heure, sa lumière non seulement n'eût pas diminué d'intensité, mais fût encore visible.

Ossipoff sourit avec indulgence et murmura :

— Très singulier, cet état spécial dans lequel le rêve met un esprit lucide et savant! Ainsi vous voilà, vous, un astronome dont nul, pas même moi, n'oserait discuter la science, vous voilà tout ému par une objection qu'un raisonnement enfantin suffit à réfuter... Si vous aviez été dans votre état normal, n'auriez-vous pas compris que ce qui vous paraissait un phénomène était dû tout simplement à l'énorme distance qui nous sépare de Sirius... L'éloignement qui s'est opéré depuis quatre mille ans n'est pas la cinquantième partie de la distance qui sépare Sirius de la Terre; dans de semblables conditions...

Gontran inclina la tête affirmativement.

— Si votre cauchemar ne vous a pas trop fatigué, ajouta le vieillard, je vous serais bien obligé de venir m'aider dans certaines études que je veux faire...

Une ombre s'étendit sur le visage de M. de Flammermont qui murmura d'une voix accablée :

— Le temps de me passer un peu d'eau sur la figure et je suis à vous...

— Hâtez-vous... car, du train dont marche *l'Éclair*, nous ne tarderons pas à être hors de vue...

Il avait, tout en parlant, fait quelques pas vers la porte; mais il revint et, frappant sur l'épaule du jeune homme, il lui dit à mi-voix, sur le ton dont un gourmet parle d'un plat délicieux et qui lui fait venir l'eau à la bouche :

— Nous saurons peut-être à quoi nous en tenir, cette fois... et si l'on a affaire à une planète ou à un soleil...

Sans remarquer l'espèce d'ahurissement produit sur Flammermont par ces mots, il sortit...

— Si c'est une planète ou un soleil, répéta Gontran ..

Ses yeux se promenèrent, effarés, interrogateurs, de Fahrenheit à Fricoulet.

— Cette fois-ci, déclara-t-il, je crois bien que je suis perdu.



L'ingénieur écarta les bras dans un geste de complète ignorance.

— Si encore on savait ce qu'il veut dire...

Et tous les trois demeuraient immobiles, silencieux, se regardant, lorsqu'on heurta doucement à la porte et la voix de Séléna se fit entendre.

— Monsieur Gontran, fit-elle, mon père demande si vous le rejoindrez bientôt ?

— Eh ! qu'il aille au diable ! grommela le jeune comte...

— Lui, soit, mais pas elle, dit Fricoulet.

Et, allant ouvrir la porte, il invita la fille d'Ossipoff à entrer.

— Figurez-vous, lui dit-il, que nous voici fort perplexes et peut-être, comme vous êtes au courant des travaux de votre père, pourrez-vous nous tirer d'embarras... Voici ce dont il s'agit...

Ayant écouté l'explication, rapidement donnée par l'ingénieur, Séléna se mit à sourire :

— Je crois que mon père a voulu faire allusion au satellite de Sirius...

Fricoulet frappa l'une contre l'autre ses mains, en signe de joie.

— Parfaitement... j'y suis, maintenant... s'écria-t-il.

Mais Gontran, atterré, murmura :

— Ah ! si les étoiles se mettent à avoir des satellites... à présent...

Mais Fricoulet ne lui laissa pas le loisir de s'apitoyer... le temps pressait, le père Ossipoff attendait et l'ingénieur ne voulait pas l'exposer, sans l'avoir au préalable bardé de notions scientifiques, au tournoi astronomique auquel le vieillard daignait le convier.

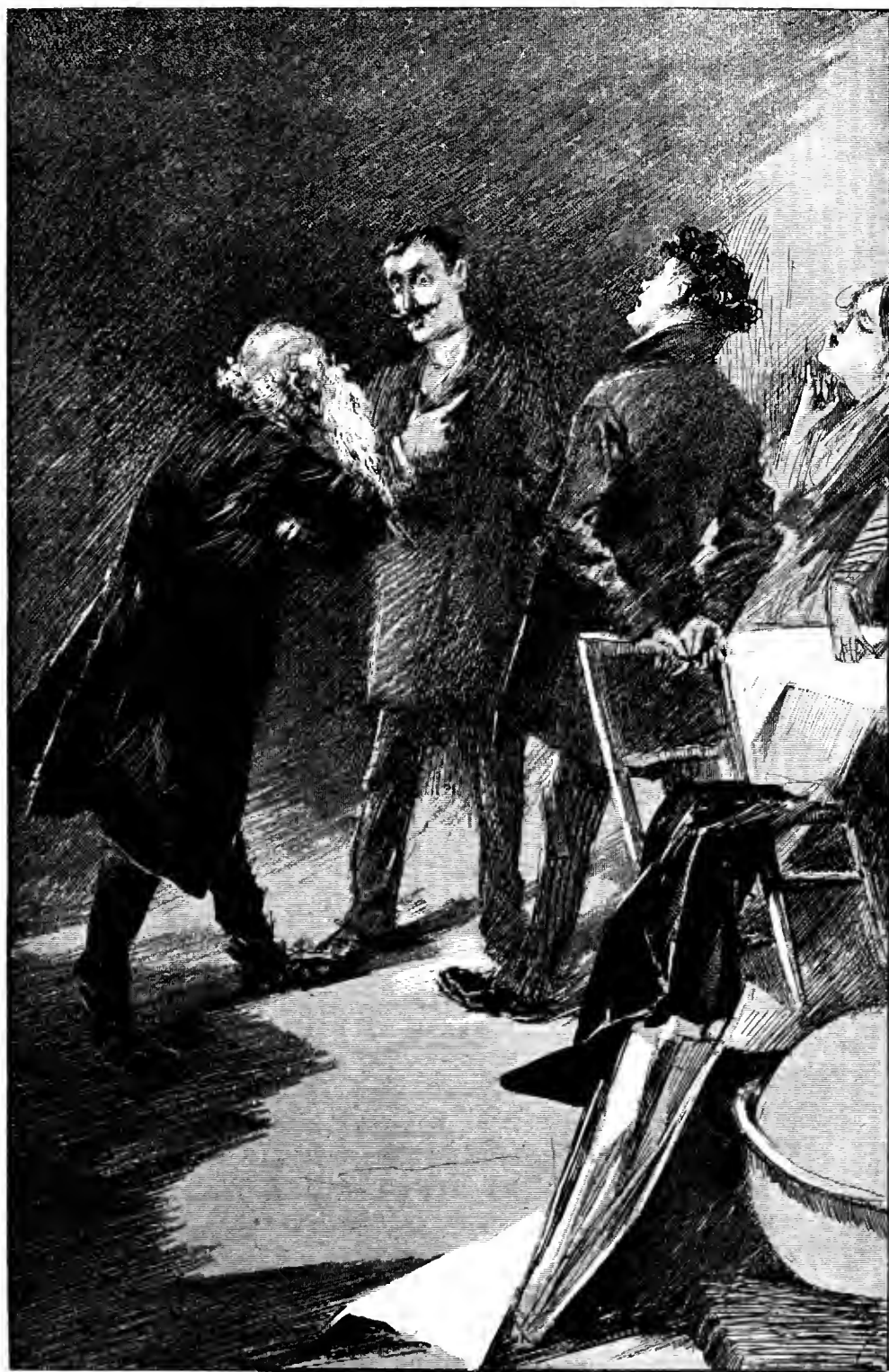
— En quelques mots, voici la chose : le mouvement propre de Sirius, au lieu de se produire uniformément, subissant certaines altérations, un astronome nommé Bessel n'a pas hésité à les attribuer à l'action d'un corps invisible de masse considérable, corps obscur, débris de mondes éteints, circulant dans l'espace. En 1854, Le Verrier préconise cette théorie, s'appuyant sur les inégalités périodiques présentées par Procyon, à qui on n'avait jamais pu découvrir de satellite... Ce qui n'empêchait pas M. Peters, en 1851, de donner à l'orbite de ce corps inconnu et invisible la forme d'une ellipse très allongée sur laquelle il se meut en un espace de cinquante ans...

Fahrenheit ne put retenir un formidable éclat de rire.

— On ne connaît pas le corps, on ne l'a jamais vu... on ne sait même pas s'il existe; mais ça n'empêche pas les astronomes de déclarer dans quelles conditions il se meut.

— S'ils ne déclaraient que cela, poursuivit Fricoulet; mais, en 1862, MM. Auwers et Safford indiquaient au problématique satellite un angle de position de $85^{\circ},4$, à une distance angulaire de $10'',6$.

L'Américain leva les bras au plafond en s'exclamant ironiquement :



Sur quoi vous basez-vous? demanda-t-il d'une voix sifflante (p. 131).

— Incommensurable!...

— Riez tant que vous voudrez, monsieur Farenheit, déclara Séléna; cela n'empêche pas qu'en 1862, le 31 janvier, M. Alvan Clark fils, en essayant un télescope de 18 pouces, aperçut à gauche de Sirius un point lumineux, dont l'angle de position était exactement égal à $84^{\circ},6...$ c'est-à-dire une différence de 1 degré seulement avec l'observation de MM. Auwers et Safford.

— Et c'est là que se borne ce que l'on sait de ce satellite? interrogea ironiquement Gontran.

— Point : son éclat est à peu près égal à celui d'une étoile de neuvième grandeur et sa masse à environ la moitié de celle de Sirius, c'est-à-dire sept fois celle du Soleil, bien que sa lumière soit environ cinq mille fois moindre que celle de l'étoile principale... Maintenant que te voilà renseigné...

Et, en disant cela, l'ingénieur poussait Gontran vers la porte, car il entendait M. Ossipoff qui appelait à grands cris son jeune « collègue »; mais celui-ci, qui n'affrontait jamais, sans appréhension, ces sortes de conversations, demanda encore avant de sortir :

— Alors, la question est de savoir si ce fameux satellite est planète ou soleil?

— Oui; d'après ce qu'a dit Ossipoff.

— Et... as-tu une idée personnelle à ce sujet?

— Aucune; vu que, jusqu'à présent, ce sujet m'a laissé fort indifférent; mais, si tu veux me croire, dans l'incertitude, tu le laisseras parler, et, s'il t'interroge, tu peux soutenir hardiment la théorie qui te conviendra...

Dans sa cabine, le vieillard trépignait d'impatience en attendant Gontran, tout en fouillant l'espace pour arracher ses secrets au monde mystérieux qui l'intriguait si fort.

Était-ce là en effet un Soleil, brillant de son propre éclat, ou bien n'avait-on affaire qu'à une planète énorme de ce lointain système?

Ossipoff tenait pour cette seconde hypothèse et M. de Flammermont avait à peine franchi le seuil qu'il lui cria :

— Vous savez, mon cher, pour moi il n'y a plus maintenant l'ombre d'un doute, c'est bien une planète.

— En vérité!

— Et vous allez comprendre mes raisons : voici un monde d'un grand volume auquel rien ne m'empêche de supposer un sol très blanc, qu'éclaire

un soleil deux fois plus intense par unité de surface et ayant une surface cent quarante fois plus étendue que le soleil terrestre ; qu'y a-t-il d'impossible à ce que cette planète, même éloignée à plus d'un milliard de lieues du flambeau central, soit perceptible à 39 trillions de lieues de distance ?

Pour ne pas se compromettre, Gontran crut devoir approuver, d'une inclinaison de tête, cette théorie qui ne lui importait pas plus, au fond, que celle contraire et qui avait l'avantage de lui permettre de conserver un mutisme absolu.

D'ailleurs, le savant paraissait avoir oublié la présence de son compagnon, tout entier saisi par l'intérêt croissant de son étude, laquelle prenait, à chaque instant, une étendue de plus en plus grande ; après avoir examiné minutieusement Sirius et son satellite, il parvint à distinguer plusieurs autres points lumineux, l'un par 114° et $72''$, l'autre par 159° et $104''$, qu'il n'hésita pas à déclarer comme appartenant aussi au système sirien.

Aux exclamations de triomphe poussées par le vieillard, Fricoulet et Séléna accoururent et quand Ossipoff eut exposé le motif de sa joie :

— Mon Dieu, mon cher monsieur, dit l'ingénieur, je ne voudrais certainement pas m'inscrire en faux contre vos affirmations ; cependant, outre que votre théorie de sol blanc du fameux satellite sirien me semble très discutable, je trouve également que vous augmentez le système de Sirius avec une légèreté un peu bien juvénile...

Le vieux savant eut un haut-le-corps prodigieux ; il abandonna le télescope, vira sur ses talons comme une toupie et, le visage subitement congestionné, les yeux lançant des éclairs à travers les verres de ses lunettes :

— Et sur quoi vous basez-vous, mon jeune ami, demanda-t-il d'une voix sifflante pour vous permettre de me démentir si catégoriquement ?

Fricoulet se récria :

— Je ne me permets rien, monsieur Ossipoff ; j'ai commencé par le vous dire. Seulement, il est loisible de se demander si ces points lumineux dépendent réellement du système de Sirius ou bien s'ils ne sont pas tout simplement situés au delà de cette étoile, paraissant être dans son voisinage, par le simple hasard des perspectives célestes.

Le vieillard était bien obligé, en lui-même, de reconnaître la logique de cette observation ; mais il n'aimait pas la contradiction et il riposta d'une voix aigre, tout en contenant son irritation :

— Je serais curieux en ce cas de savoir quelle orbite vous assigneriez à ce satellite de Sirius... du moment que, pour vous, ce n'est pas une planète, mais un soleil...

— Mon Dieu, moi, vous savez, je n'ai pas grande opinion personnelle à ce sujet; mais Gontran — qui m'en parlait précisément hier — m'a donné des renseignements très intéressants.

— Vous! s'exclama le vieillard sur un ton d'indignation...

— Moi! se récria à son tour M. de Flammermont, moi je t'ai parlé de cela?

Mais Fricoulet, indifférent à la surprise indignée de son ami, poursuivit :

— Voyons, ne m'as-tu pas dit que, pour un système binaire, plusieurs cas étaient en présence : ou bien chaque composante peut avoir ses planètes tournant en cercle autour d'un Soleil respectif, ou bien les planètes peuvent décrire de triples spirales, symétriquement formées, avant de revenir à leur point de départ...

Ossipoff se mit à ricaner et s'adressant au jeune comte :

— Ah! ce n'est pas l'imagination qui vous manque! malheureusement entre le produit de l'imagination et les résultats d'études scientifiques, il y a de la marge... Ainsi, vous faites-vous une idée à peu près exacte des singulières années, des bizarres saisons que peuvent produire de semblables révolutions?... non, n'est-ce pas?... eh bien, moi, je vous dis...

Il s'interrompit brusquement, se rappelant l'acquiescement que, quelques instants auparavant, le jeune homme avait donné à sa théorie concernant le satellite de Sirius.

— Pourquoi ne m'avoir pas démenti tout à l'heure et ne m'avoir pas répondu Soleil, quand je vous parlais Planète?

Pris de court par cette question, le jeune homme répliqua avec un haussement d'épaules qui attestait le peu d'importance de la chose.

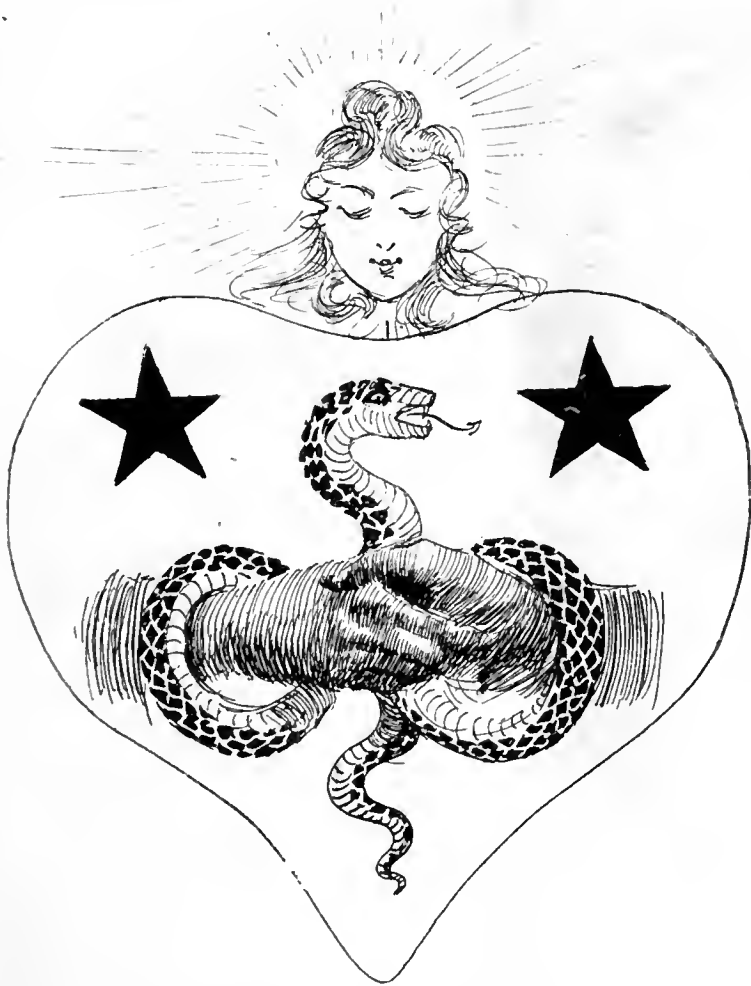
— Mon Dieu, mon cher monsieur Ossipoff, toutes les opinions sont respectables, en outre, je suis peu partisan de la contradiction, surtout lorsqu'elle s'adresse à une personne plus âgée que moi...

Ossipoff s'emporta.

— Il n'y a pas d'âge! cria-t-il, quand la science est en jeu; nombre de fois depuis le commencement de ce voyage, j'ai incliné ma tête blanche

devant votre savoir et rien ne peut m'humilier davantage que cette condescendance à ma vieillesse...

Il se tut quelques instants, marmottant entre ses dents des paroles inintelligibles; puis, brusquement, congédiant Gontran de la main :



— Allez... puisqu'il en est ainsi... je n'ai plus besoin de vous..

Et, sans s'occuper de ceux qui se trouvaient là, il se recolla le visage à l'oculaire, ressaisi tout entier par son ardente curiosité...

Une fois sur le palier et la porte soigneusement refermée derrière lui, Gontran demanda d'un ton irrité à Fricoulet :

— Qu'est-ce qui t'a pris ? en voilà une idée de raconter à Ossipoff des choses qui ne sont pas ?

— Ce ne serait pas la première fois, ricana l'ingénieur.

— Soit ; mais les précédentes fois, nous étions d'accord.

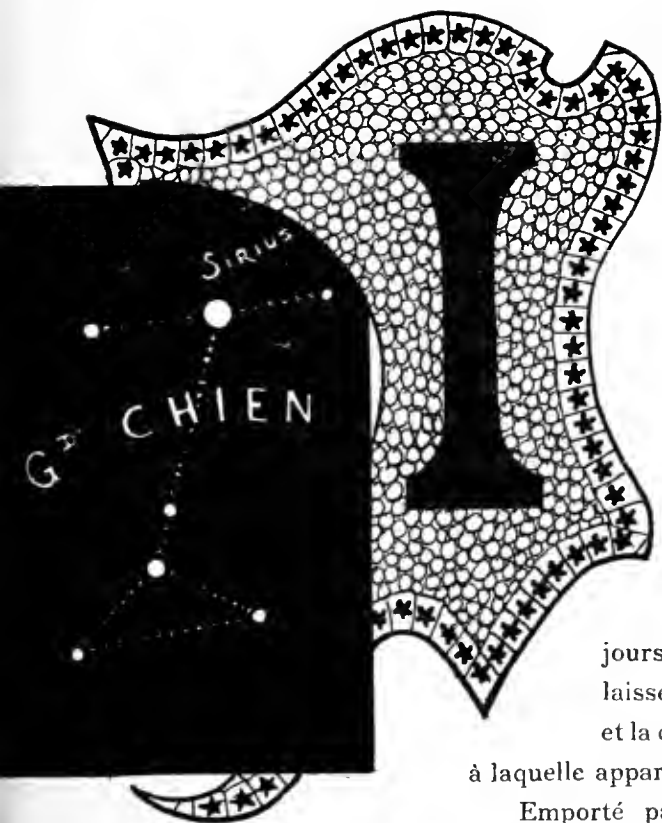
— Ne fallait-il pas trouver un moyen d'aller au-devant des questions qu'il t'aurait sûrement posées ?...

Puis, de mauvaise humeur à son tour, comme si le reproche de M. de Flammermont lui paraissait injustifié, l'ingénieur bougonna :

— C'est bien ; désormais je te laisserai tirer d'affaire tout seul.

Et, tandis que Gontran rentrait dans sa cabine, il descendit lentement les marches qui conduisaient à la machinerie, murmurant avec un singulier sourire...

— Qui sait ?.. on a vu des choses plus étranges...



CHAPITRE V

OU
GONTRAN ET FRICOULET
ONT UNE
EXPLICATION SÉRIEUSE

Il y avait deux jours déjà, ou plutôt deux fois vingt-quatre heures, que l'*Éclair*, naviguant tou-

jours dans la Voie Lactée, avait laissé bien loin derrière lui Sirius et la constellation du Grand Chien à laquelle appartient ce brillant soleil.

Emporté par une force incommensurable, obéissant à l'attraction invincible qu'exerçaient sur lui les mondes de l'Infini, l'appareil filait droit son chemin, semblable à ce boulet hyperbolique dont l'auteur des *Continents Célestes* parle dans un de ses ouvrages, et sans apparence qu'il dût atteindre jamais le but qu'il poursuivait, les limites de cet infini dans lequel il était lancé, reculant au fur et à mesure qu'il avançait sur sa route.

Dans l'intérieur du wagon, une certaine contrainte régnait depuis la scène que nous avons rapportée à la fin du chapitre précédent; entre les éléments plus qu'hétérogènes dont se composait la petite troupe des voya-

geurs, Fricoulet servait de trait d'union, sa bonne humeur naturelle calmait les fureurs de Farenheit, dissipant les soupçons d'Ossipoff et adoucissant les blessures involontairement faites à l'amour-propre de Gontran; il est inutile d'ajouter, une fois de plus, que, sans les connaissances scientifiques de son ami, l'ancien diplomate eût été incapable de soutenir avec Ossipoff un entretien, quelque court qu'il fût.

Semblable à un acteur qui, pour remplacer un camarade absent, est poussé par le régisseur, sur la scène, sans savoir un mot du rôle qu'il doit débiter, M. de Flammermont fût resté en panne, à tout moment, s'il n'eût eu affaire à un souffleur d'aussi bonne composition que Fricoulet.

Or, depuis l'incident, en apparence fort léger, auquel avait donné lieu la discussion sur le satellite de Sirius, les deux amis semblaient se boudier; peut-être eût-il été admissible, ou tout au moins compréhensible, que Gontran en voulût à l'ingénieur, car il eût pu considérer comme une mauvaise plaisanterie de sa part de lui avoir prêté une opinion diamétralement opposée à celle du vieillard, et sans qu'il y eût aucune nécessité à cela.

Car M. de Flammermont ne pouvait supposer que l'ingénieur éprouvât un plaisir quelconque à soulever des discussions entre le savant et lui, d'autant plus que, depuis le départ de la Terre, il avait fait preuve, à son égard, d'une inépuisable complaisance.

Ce n'était donc pas par pur caprice, dans l'unique désir de lui jouer un mauvais tour et de s'amuser à ses dépens que Fricoulet lui avait prêté un langage qu'il n'avait jamais tenu.

Quant aux explications qu'il lui avait données, au sortir de la cabine d'Ossipoff, il n'y ajoutait qu'une foi très médiocre; il n'eût tenu en effet qu'à l'ingénieur de fournir à son ami les explications qu'il jugeait indispensables, concernant Sirius, mais en s'y prenant d'autre façon.

L'ignorance de Gontran en matière astronomique rendait déjà fort difficile, pour ne pas dire impossible, son attitude; l'existence allait devenir insoutenable s'il prenait souvent à Fricoulet des fantaisies semblables à celle-là.

Vif comme il l'était, habitué à ne jamais conserver au dedans de lui-même son opinion concernant une personne ou un fait, partisan des explications franches et promptes, Gontran, sur le premier moment, avait pensé à demander à Fricoulet la raison qui l'avait fait agir de la sorte.



Sélena demeurait assise, résignée, dans un coin de la cabine (p. 146).

Mais un instinct, dont il ne se rendait pas compte, lui avait fait garder le silence et, ainsi qu'il arrive en semblable circonstance, la mauvaise humeur qu'un entretien de quelques minutes eût peut-être dissipée, s'était transformée en bouderie.

Et, chose bizarre, à mesure que les heures s'étaient écoulées, le jeune comte avait senti se fortifier davantage en lui l'idée de ne pas revenir sur cet incident; il sentait vaguement — mais, nous le répétons, sans pouvoir se faire à ce sujet une opinion même indistincte — que, pour agir ainsi qu'il l'avait fait, l'ingénieur avait eu une raison; mais il avait aussi le pressentiment que, cette raison, il ne la donnerait pas.

Alors, dans de semblables conditions, pourquoi provoquer une explication qui n'avait d'autre chance que de dégénérer en discussion et en discussion d'autant plus pénible, d'autant plus périlleuse que les circonstances contraignaient impérieusement les deux amis à une vie étroitement commune?

Gontran s'était donc mis à boudier Fricoulet et comme, boudant Fricoulet, il ne voulait et ne pouvait se risquer à se rencontrer avec Ossipoff sur le terrain scientifique où il craignait toujours une glissade dangereuse, il feignait une indisposition et ne bougeait pas de son hamac.

Fricoulet, de son côté, paraissait boudier également; nous disons « paraissait », car le caractère enjoué et jovial de l'ingénieur était absolument réfractaire aux bouderies; non moins franc que Flammermont, il n'aimait pas les choses qui traînaient et était partisan des situations rapidement tranchées.

Seulement, en cette circonstance, il éprouvait une retenue singulière, pour ne pas dire une sorte de répugnance à adresser la parole à son ami.

La vérité c'est que, s'il boudait — comme il y paraissait — c'était, non contre Gontran, mais contre lui-même.

Oui, contre lui; il n'était pas content de ce qu'il avait fait, bien qu'en le faisant il eût pour ainsi dire agi sans son propre consentement, obéissant à un sentiment inanalysable, poussé par un instinct qu'il ne s'expliquait pas.

Nul doute qu'en prêtant à Gontran une opinion contraire à celle manifestée par Ossipoff, il n'eût eu l'intention de brouiller les cartes et de provoquer, à la comédie qui se jouait depuis si longtemps, à l'insu du vieil-

lard, un dénouement imprévu, non conforme aux désirs des principaux acteurs.

Seulement, il lui semblait que ce dénouement-là ne serait pas pour lui déplaire, à lui, Fricoulet, s'il déplaisait à Flammermont et à Séléna.

Pourquoi? Ah! pourquoi .. il n'en savait rien. S'il eût voulu le savoir,



peut-être bien, cela ne lui eût-il pas été très difficile : il n'eût eu pour cela, lui, le chimiste par excellence, qu'à analyser le mélange troublé et un peu bizarre que faisaient ses sentiments, au fond de lui-même.

S'il l'eût voulu; mais, voilà, il ne le voulait pas : un instinct secret l'avertissait que, dans son intérêt et dans celui de tous, mieux valait qu'il n'approfondît pas la question — en cela, il obéissait au même sentiment qui poussait Gontran à fuir une explication — et, enfermé dans son mutisme, il demeurait confiné dans la machinerie.

Ossipoff, fort ennuyé de l'indisposition de Gontran, qui le privait d'un partenaire scientifique devenu à présent indispensable à son existence, s'absorbait davantage encore dans la contemplation des astres, tandis que Séléna, toute déconcertée, ne sachant ce que signifiait le brusque changement survenu dans les relations des deux amis et sentant une inquiétude vague envahir son âme, s'était mise à écrire sous la dictée de son père, comme à Pétersbourg, pour passer le temps.

Nous ne parlerons pas de Farenheit, et pour cause; peu lui importait, à lui, que Fricoulet et Gontran fussent en froid, et que les conversations scientifiques du vieillard fussent interrompues. Une seule chose l'intéressait, la marche de l'*Éclair*; chaque seconde écoulée le rapprochait de la cinquième avenue et cela suffisait, depuis quarante-huit heures, à maintenir son visage dans un état de sérénité inconnu, depuis bien longtemps, de ses compagnons de voyage.

D'ailleurs, presque tout son temps s'écoulait dans le hamac, où il demeurait étendu, dormant à poings fermés; lorsque des tiraillements d'estomac le réveillaient, il allait à la cabine d'approvisionnement, avalait quelques gorgées de liquide nutritif et, ensuite, pour faciliter la digestion, il passait un quart d'heure ou un peu plus — suivant l'intérêt qu'offrait le ciel — auprès d'un hublot.

A moins qu'il ne recommençât, pour la vingtième fois au moins, le calcul de la somme que pourrait lui rapporter sa part dans la vente du wagon de lithium, une fois revenu à Terre.

Si des fouilles faites, depuis son départ, avaient fait découvrir de nouveaux gisements! si, par suite, la valeur du précieux métal avait diminué!... Si... Si...

Et ces inquiétudes suffisaient à rompre la monotonie de l'existence, pour un homme dont le cerveau n'avait pas, d'ailleurs, des appétits bien ambitieux.

On comprendra que, dans ces conditions, la vie à bord manquât de gaieté et que, pour Gontran, pour Fricoulet et pour Séléna, les minutes fussent longues comme des heures et les heures comme des siècles.

Cela n'empêchait pas que les centaines de mille lieues s'ajoutassent aux millions de kilomètres, derrière l'*Éclair*, qui poursuivait impassiblement sa route.

La proue dirigée sur Orion, il cinglait vers la constellation de la

curieuse en raison de ses composantes, l'une jaune et l'autre bleue, animées d'un mouvement propre commun, bien qu'elles restent fixes, l'une par rapport à l'autre, depuis cent ans qu'on les examine.

Non loin, une nébuleuse d'allure cométaire fut signalée par la jeune fille; puis, si nombreuses, qu'il était inutile de chercher à les compter, des amas de petites étoiles de diverses couleurs et beaucoup de nébuleuses de forme très curieuse.

En dépit de la douleur que lui causait aux yeux l'éclat de tous ces astres, Ossipoff, talonné par la curiosité, ne put se contenter longtemps de n'admirer toutes ces merveilles que par l'intermédiaire de Séléna et il reprit rapidement sa place à l'oculaire; au surplus, c'était une manière peu commode, on en conviendra, de faire de l'astronomie et, très nerveux, il s'était impatienté contre la jeune fille à différentes reprises, notamment à l'occasion de Procyon...

— Ne vois-tu pas, avait-il demandé, à notre Nord-Ouest, une étoile de première grandeur?...

— J'en vois plusieurs, avait répondu Séléna, en regardant dans la direction indiquée....

— Plusieurs... assurément, mais pas comme celle-là; celle dont je te parle brille comme une lumière électrique... elle a d'ailleurs un éclat semblable à celui de Sirius... la vois-tu?... voyons, tu dois la voir, que diable!...

— Oui... il me semble... au Nord-Ouest, dis-tu?

C'est alors que, trépignant d'impatience, le vieillard avait repoussé sa fille : oui, c'était bien là l'Alpha du *Petit Chien*, cette étoile si curieuse, en raison de son mouvement propre, et le vieillard éprouva une joie sans mélange après avoir vérifié la parallaxe établie par Anwers, en 1862, parallaxe égale à 0'123, à étudier la vitesse de l'astre que, jusqu'alors, il n'avait pu examiner qu'imparfaitement, en raison des 62 trillions de lieues qui le séparent de la Terre.

A l'examiner, Ossipoff était, par moments, en proie à l'illusion que peut se faire le voyageur qui se trouve dans un wagon en marche; en admettant que le train qui l'emporte soit animé d'une vitesse de 60 kilomètres à l'heure et que, parallèlement à lui, coure un second train animé d'une vitesse semblable.

Les wagons du second train pourront paraître au voyageur contenus

dans le premier, immobiles, à moins que, se considérant lui-même comme immobile, il lui semblera voir filer en sens inverse, et avec une vitesse de 60 kilomètres, les poteaux télégraphiques, les gares, les stations et les différentes constructions bordant la voie.

Enfin, s'il arrive en sens inverse, sur l'autre voie, un train marchant, lui aussi, d'une vitesse égale à celle du premier, on pourra, ayant l'illusion de sa propre immobilité, croire que ce nouveau train est du double plus rapide que le premier, c'est-à-dire court à raison de 120 kilomètres.

Eh bien ! quoique le vieux savant fût bronzé sur ces sortes d'illusions auxquelles peuvent se laisser prendre des astronomes novices, mais dont se méfient les vieux de la vieille de la science, cependant, étant si proche de l'astre, il lui arrivait, par instants, de croire Procyon animé d'une vitesse doublement grande, en raison de sa course dans l'espace, à l'encontre du mouvement dont est animé le système solaire.

D'une voix brève, qui s'étranglait dans sa gorge, il dictait, par phrases hachées, des notes à Séléna... notes incompréhensibles pour tout autre que pour lui... des chiffres dont il fallait avoir la clé pour qu'ils eussent une signification quelconque.

De temps à autre, lorsqu'il n'avait rien de bizarre, d'intéressant à signaler, il disait d'un ton de commandement, sous lequel ne se fût nullement reconnu l'amour paternel.

— Additionne... divise... multiplie...

Et, finalement, il demandait :

— Cela fait ?

Alors, la jeune fille donnait le résultat de ses opérations et, s'il arrivait que ce résultat concordât avec ceux obtenus par Ossipoff, lors de son séjour sur la Terre, il exprimait sa satisfaction par un petit ricanement sonore ; autrement, il claquait de la langue, grommelant des paroles inintelligibles qui se terminaient invariablement par un sec :

— Recommence...

Pour Procyon, heureusement, les calculs du vieillard se trouvèrent justes et il évalua la rapidité avec laquelle l'astre se trouvait emporté dans l'espace à 43 kilomètres par seconde, soit 2,580 par minute, 154,000 par heure, 3,715,000 par jour, ce qui donnait pour l'année un joli total de 1,357 millions de lieues.

Ossipoff éprouvait une indéfinissable jouissance à ces calculs qui finis-

saient par donner des résultats presque incommensurables devant lesquels tout autre esprit que le sien fût demeuré stupéfait, mais qui, au contraire, transportaient le sien bien par delà les limites de la compréhension humaine, lui ouvrant pour ainsi dire les profondeurs de l'infini.

— Comprends-tu, disait-il d'une voix vibrante d'enthousiasme à Séléna, comprends-tu ce que donnent, réunis ensemble, les mouvements de

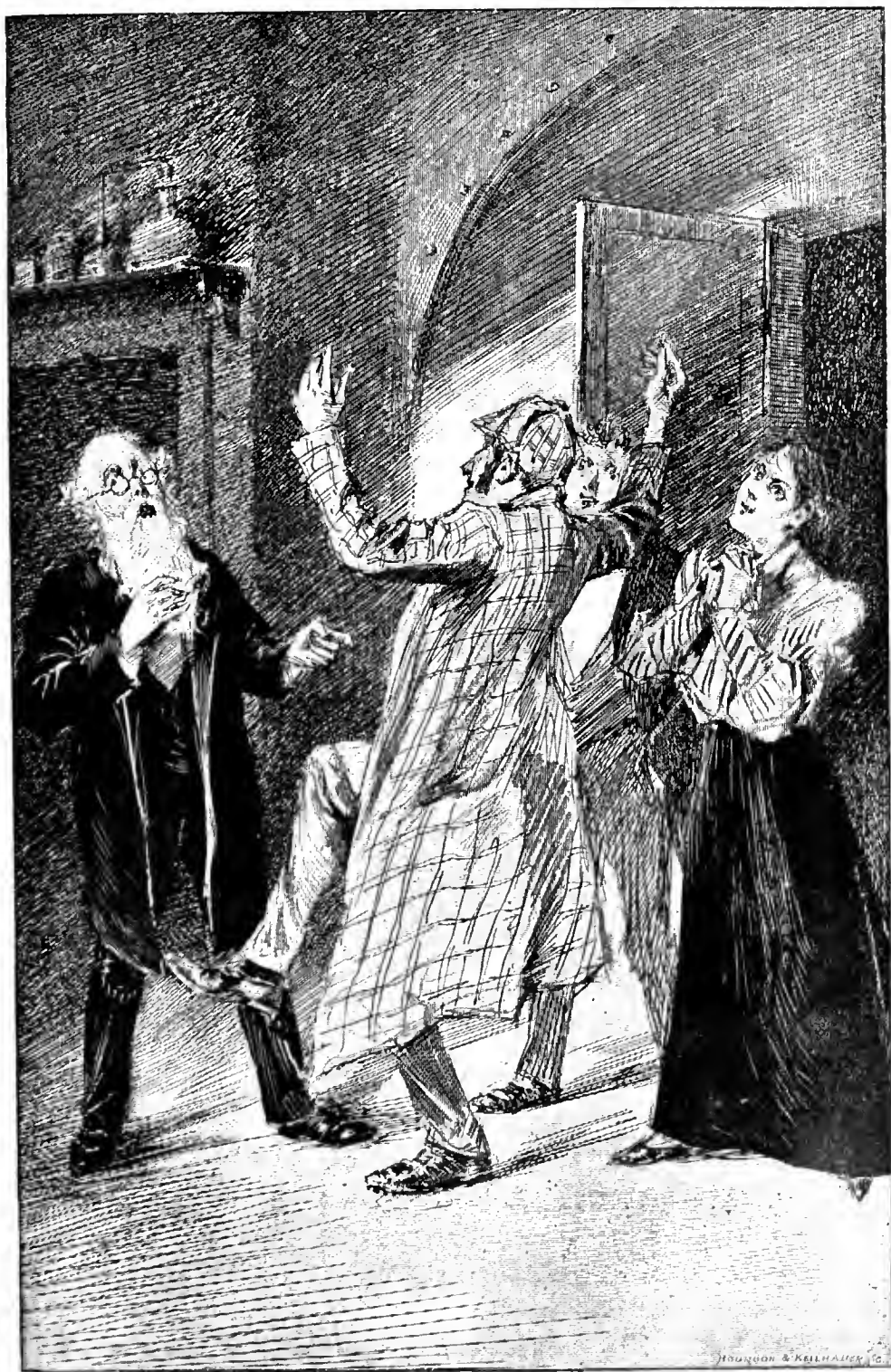


Procyon et de notre Soleil? 1,409 millions de lieues, pour la durée d'une année!

Et il ajouta sur le ton d'un lutteur qui entre dans l'arène, avec la ferme volonté de « tomber » son adversaire :

- Au tour de l'autre, maintenant.
- L'autre, interrogea Séléna.
- Eh! oui... le satellite de Procyon.

A partir de ce moment, il ne prononça plus un seul mot, le corps penché en avant, tout frémissant d'impatience, l'œil dilaté collé au télescope



Il semb'a qu'un ouragan se ruait par la porte de la cabine (p. 148).

tandis que sa main traçait fébrilement sur le bloc-notes placé devant lui, des chiffres et des signes géométriques...

Il était là depuis six heures environ, immobile, sans que ses lèvres se fussent desserrées une seule fois, ignorant la présence de Séléna qui, toute triste de l'abandon en lequel la laissait Gontran depuis deux jours, demeurait assise, résignée, dans un coin de la cabine, lorsque Fricoulet entra sur la pointe du pied.

La jeune fille mit un doigt sur sa bouche pour recommander le silence à l'ingénieur, lorsque, en ce moment même, la voix d'Ossipoff se fit entendre, découragée.

— Rien... je ne vois rien... et cependant Struve est bien affirmatif...

— Trop, monsieur Ossipoff, beaucoup trop, ne put s'empêcher de dire Fricoulet, car, à la vérification faite à l'aide de télescopes plus puissants que ceux de l'observatoire de Pulkowa, son affirmation a été reconnue erronée...

Le vieillard se dressa comme mû par un ressort et, dardant sur Fricoulet un regard flamboyant :

— Erronée ! s'exclama-t-il... pendant plus de deux ans, Otto Struve a observé le compagnon de Procyon...

— Hallucination d'astronome, monsieur Ossipoff... Notez bien que je ne nie pas la bonne foi du directeur de l'observatoire impérial...

— Il ne manquerait plus que cela...

— ... Mais enfin, il est bien établi que le satellite en question n'a jamais existé que dans la cervelle de M. Struve...

Il s'empressa d'ajouter, pour calmer la colère du vieillard :

— Je n'en veux pour preuve que l'inutilité de vos recherches présentes ; il est certain que si Procyon avait un compagnon, de l'endroit où nous sommes, il serait visible à l'œil nu...

Cet argument arrêta sur les lèvres d'Ossipoff le flot de paroles prêtes à déborder ; mais presque aussitôt :

— Je voudrais bien savoir, en ce cas, à quoi M. de Flammermont attribue le mouvement irrégulier de Procyon et les oscillations remarquées dans sa trajectoire... Je parle de M. Flammermont, car j'imagine que ce que vous venez de dire vous a été inspiré par lui...

Séléna joignit les mains, semblant supplier le jeune homme de ne

point envenimer les débats et de ne pas rendre plus tendue encore qu'elle l'était la situation...

Bien qu'avec une légère grimace qui trahissait une mauvaise humeur concentrée, l'ingénieur lui fit un signe de tête pour la rassurer, et répondit :

— Vous ne vous trompez pas sur ce point... mais sans pouvoir entrer dans toutes les explications que m'a données Gontran, je me souviens qu'il m'a dit ne pas partager là-dessus l'opinion d'Auwers...

— Fichtre ! s'exclama ironiquement le vieillard, ce cher Gontran est bien dédaigneux... Auwers est cependant assez affirmatif, puisqu'il va jusqu'à dire que le satellite en question tourne dans un plan perpendiculaire au rayon visuel, non pas autour de Procyon lui-même, mais d'un centre de gravité commun... Il établit même que cette évolution s'accomplit en une période de 40 ans...

Fricoulet allongea les lèvres en forme de moue...

— Peuh !... vous faites, je crois, ce bon Auwers plus affirmatif qu'il n'est lui-même : ... il dit « qu'il se pourrait... », « qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que... » ; mais sa phraséologie même prouve qu'entre ses suppositions et les déclarations de votre compatriote Struve...

Cette réponse parut trop péremptoire au vieillard pour qu'il jugeât utile de prolonger la discussion, discussion que ses observations elles-mêmes démontraient inutile et qu'il n'avait d'ailleurs poussée assez loin que par patriotisme et par respect pour Otto Struve, sous la direction duquel il avait travaillé à l'observatoire de Pulkowa.

Changeant de conversation, il dit à Fricoulet :

— Vous devriez bien prévenir M. de Flammermont que nous arrivons à la hauteur de l'étoile 60 d'Orion !...

Le visage de l'ingénieur s'éclaira d'un sourire ironique et sans songer trop à ce qu'il disait, il répliqua :

— Eh bien ! qu'est-ce que vous voulez que ça lui fasse !

Le vieillard eut un haut-le-corps prodigieux qui trahissait autant de stupéfaction que d'indignation.

— Comment !... s'écria-t-il... ce que je veux que ça lui fasse...

Puis, il s'interrompit, laissa échapper un petit ricanement moqueur, plein de pitié et ajouta :

— Je comprends... vous parlez d'après vous ;... à vous, en effet, peu

doit importer que l'on quitte l'hémisphère austral pour pénétrer dans l'hémisphère boréal... mais en ce qui le concerne, lui, je ne crains pas de m'avancer en déclarant que cela doit l'intéresser de savoir que l'*Éclair* va couper tout à l'heure l'équateur et que, dans quelques instants, nous pourrons contempler de plus près les astres que nous apercevons d'Europe et d'Amérique...

Une exclamation retentit au même instant et il sembla qu'un ouragan se ruait dans la cabine par la porte grande ouverte; en même temps, avant qu'il eût pu se reconnaître, Ossipoff se sentit enlevé de terre et, après avoir reçu sur chacune de ses joues une retentissante accolade, il se retrouva sur ses pieds, tandis que, devant lui, Farenheit exécutait une danse folle, criant, chantant, agitant au-dessus de sa tête ses bras démesurément longs; bref, donnant tous les signes de la joie la plus insensée.

Le vieillard jeta sur Fricoulet un regard qui trahissait clairement sa pensée.

— Allons, bon ! disait ce regard, voilà sa folie qui le reprend !...

Mais l'Américain devina ce que contenait ce regard et d'une voix pénétrante il clama :

— Oui. Je suis fou !... mais fou de joie... La Terre... enfin... La Terre...

Et, comme il voyait fixés, stupéfaits, sur lui, les yeux des personnes qui se trouvaient là.

— N'avez-vous pas parlé à l'instant de l'équateur... d'un changement d'hémisphère... des étoiles qu'on apercevait d'Europe... d'Amérique... Oh ! surtout d'Amérique...

— Oui... Eh bien?...

— Eh bien ! c'est un signe que nous approchons... n'est-ce pas... que bientôt nous nous reverrons notre planète... que bientôt...

Il s'arrêta, suffoqué par l'émotion, épongea, avec son foulard de couleur, son front couvert de sueur, tandis que, de sa main demeurée libre, il serrait énergiquement, à la ronde, la main de Fricoulet, de Séléna et de Gontran, accouru au bruit...

Les assistants se regardaient assez embarrassés, ne sachant trop comment s'y prendre pour dissuader le brave Américain et lui expliquer que sa joie était un peu prématurée; ils savaient, par expérience, combien chez

cet homme sanguin et violent les déceptions se manifestaient et ils hésitaient à parler.

Aussi, sans s'être donné le mot, tombèrent-ils tacitement d'accord



pour laisser, momentanément, du moins, Farenheit dans son erreur ; seulement, Fricoulet lui dit :

— Oui, c'est maintenant l'affaire de quelques quarante-huit heures.

- Tant que cela !... je croyais que notre vitesse...

— Notre vitesse va aller, diminuant un peu, en raison du changement d'hémisphère... et puis, il faut compter avec l'imprévu...

Les sourcils de Farenheit se froncèrent.

— Nous autres, Américains, répliqua-t-il rudement, nous ne comptons jamais avec l'imprévu ; nous allons droit au but que nous nous sommes donné, en dépit des obstacles qui peuvent se dresser sur notre route...

— Ainsi, avons-nous toujours fait, jusqu'à présent, et continuerons-nous à faire, dit Fricoulet... Ce que j'en disais, c'est tout simplement pour vous donner à entendre que vous aviez le temps de boucler votre valise...

Il ajouta, en riant :

— Le train n'est pas encore en gare...

L'Américain poussa un soupir.

— Il est bien fâcheux, dit-il en manière de conclusion, que la soute aux provisions ne soit pas mieux fournie en liquide ; on aurait pu arroser la ligne avec quelques bouteilles de champagne !

Cela avait été dit sur un ton qui trahissait un si sincère regret que tous se mirent à rire, à l'exception d'Ossipoff ; le vieillard était assis déjà devant le hublot, l'œil collé au télescope.

Ce que voyant, Fricoulet sortit de la cabine, suivi de Gontran et de l'Américain.

— C'est mon tour de quart, n'est-ce pas, interrogea M. de Flammermont.

— A peu près, répondit l'ingénieur ; mais si tu n'y vois pas d'inconvénient, nous le ferons ensemble ; — j'ai à te causer...

Le jeune comte acquiesça muettement de la tête et tous deux descendirent dans la machinerie,

— Mon vieux, dit alors Fricoulet, lorsqu'ils eurent pris place, l'un à côté de l'autre, devant les leviers, nous sommes, toi et moi, aussi bêtes que des gamins ; nous sommes des hommes, pourtant, et nous risquons en ce moment de compromettre une amitié de plusieurs années...

Gontran garda le silence durant quelques secondes ; après quoi, il dit très sincèrement :

— Je pense comme toi.

— Nous boudons depuis deux jours, au lieu de nous expliquer franchement, poursuivit l'ingénieur.

— Je suis fort souffrant, tenta d'insinuer l'autre.

Mais celui-ci frappa amicalement de la main sur l'épaule du comte en disant :

— A d'autres ; tu n'es pas plus souffrant que je ne le suis, moi-même ; mais tu m'en veux...

— Et quand cela serait, repartit Gontran avec un peu d'aigreur, n'aurais-je pas raison ?... tu m'as joué un mauvais tour...



— Malgré moi, déclara l'ingénieur ; j'ai obéi à un mouvement dont je n'ai pas été maître tout d'abord ; mais, depuis quarante-huit heures, j'ai réfléchi... j'ai analysé mes sentiments et je suis arrivé à un résultat que ma franchise me fait un devoir de t'avouer...

A ces mots, Gontran tressaillit légèrement ; il comprit que cette chose vague dont son instinct l'avertissait depuis l'avant-veille, sans qu'il fût

cependant capable de la définir, que cette chose, il allait la savoir et, subitement intéressé, il écouta.

— Je commence par te donner ma parole d'honneur, dit Fricoulet — et tu me connais assez pour me savoir incapable de manquer à un engagement pris — que je te suis tout acquis, avec autant de dévouement que par le passé et que, chaque fois que tu auras besoin de moi, tu me trouveras, comme tu m'as trouvé jusqu'ici.

Pour le coup, la surprise de M. de Flammermont allait croissant, en même temps qu'il se sentait envahi par un certain malaise causé par cette déclaration faite sur un ton grave.

— Cela dit, continua l'ingénieur en baissant la voix, voici ce dont il s'agit : je crains que la vie commune menée depuis le commencement du voyage ne m'ait pas laissé aussi insensible que cela aurait dû être aux charmes de M^{lle} Ossipoff...

Gontran sursauta.

— Tu aimes Séléna ! s'exclama-t-il.

— Je ne vais pas jusque-là, répondit Fricoulet, en le rassurant d'un geste ; mais je me sens tout disposé à l'aimer...

Un flot de sang avait empourpré le visage, d'abord tout pâle, du jeune comte.

— Et c'est à moi que tu viens raconter cela ! fit-il.

— A qui veux-tu que je le raconte, si ce n'est à toi que cela intéresse le plus ? Les amoureux, que l'on prétend aveugles, sont clairvoyants, en certaines occasions, surtout lorsque la jalousie se met de la partie et j'ai préféré te mettre carrément au courant de la chose plutôt que tu la surprisses, toi-même...

Un silence suivit cet aveu.

— Et... alors?... interrogea Gontran.

— Alors ! répéta Fricoulet, eh bien ! rien ! j'ai commencé par te dire que tu pouvais compter sur moi ; donc je continuerai à te soutenir de toutes mes forces dans le rôle que tu as commencé à jouer, ... seulement, s'il arrivait que ce rôle finît par te lasser et que, de ton propre chef, tu renonçasses à la main de M^{lle} Ossipoff...

Là, l'ingénieur s'arrêta durant quelques secondes, s'attendant à une protestation indignée de son ami ; mais, au lieu du « jamais ! » énergique que ces paroles eussent dû provoquer, Gontran demanda simplement :

— Dans ce cas?...

— Tu ne verrais aucun inconvénient, n'est-ce pas, à ce que je me misse sur les rangs?

Le jeune comte fut touché d'une semblable délicatesse; il prit entre les siennes les mains de son ami, les serra bien fort, disant d'une voix émue :

— Mon brave Alcide!

— Alors, cela ne te froisse pas? murmura celui-ci.

— Froissé!... c'est-à-dire que je te remercie de ta franchise, mon bien cher ami, touché et reconnaissant...

Puis le menaçant du doigt, en souriant :

— Mais il est convenu que tu ne me tires pas aux jambes! fit-il.

— Alliance comme auparavant... jusqu'au jour où toi-même me rendras ma liberté...

Cette fois encore, il attendit une protestation... qui ne vint pas et, sans qu'il se rendit bien compte du pourquoi, il sentit en dedans de lui-même quelque chose qui lui fit plaisir; il ajouta :

— La meilleure preuve qu'il n'y a rien de changé, c'est que, tout de suite, je vais te mettre en garde contre un danger.

— Un danger?

— Qui va se présenter à toi sous la forme du géant des cieux, le nommé Orion.

Aux yeux écarquillés de Gontran l'ingénieur devina que ce qu'il venait de dire n'apprenait rien à son ami; alors, fouillant dans l'une de ses poches, toujours bourrées d'une foule d'objets disparates, il en tira un morceau de craie avec lequel il se mit à dessiner rapidement sur la cloison de la machinerie.

— Qu'est-ce que tu fais là? demanda gaiement M. de Flammermont; mais ce n'est pas une carte céleste... c'est une académie!

— Parfaitement; eh bien! cette académie te représente l'une des constellations les plus anciennement connues, puisque, du temps d'Hésiode, elle constituait tout le calendrier des marins et des laboureurs et que, sur les cartes les plus antiques, elle figure sous la forme d'un géant poursuivant, la massue à la main, le Taureau ou les Pléiades...

— Le Taureau!... plaisanta Gontran... quelque chose alors comme un torero, alors, voilà une constellation que « les Aficionados » devraient mettre dans leurs armoiries...

Fricoulet, sans se départir de son flegme :

— Parlons sérieusement, veux-tu, dit-il, car je doute que le père Ossipoff goûte fort une astronomie aussi fantaisiste.

— Je suis tout oreilles, répondit Flammermont, avec un bâillement.



— A l'œil de l'astronome, Orion présente simplement l'aspect d'un vaste quadrilatère dont les étoiles que je marque ici, A et Y, forment les épaules du géant, B et X les jambes, ^λ la tête, et, enfin, les Trois Rois, la ceinture.

Gontran secoua la tête.

— Il faut être doué d'une certaine dose d'imagination pour retrouver dans ces sept points la trace d'une académie... même sommaire.

— Ceci est laissé à l'appréciation d'un chacun, poursuivit imperturbablement l'ingénieur; mais comme cela n'a qu'une importance très relative, passons.

Et, soulignant à la craie chacune de ses explications, il apprit à son auditeur tout ce que lui-même connaissait de cette merveilleuse constellation et, en moins d'un quart d'heure, Gontran en sut autant que son professeur.

Il sut que β (ou Rigel), située à l'extrémité droite et inférieure du quadrilatère, est aussi blanche que Sirius, mais est encore incommensurablement plus éloignée que lui du système solaire, car toutes les tentatives faites pour mesurer sa parallaxe et établir son mouvement propre, sont demeurées infructueuses.

Bien que reculé dans l'espace à des centaines de trillions de lieues de la Terre, et quoique sa lumière mette à nous parvenir des milliers d'années, on est en droit de supposer ce soleil mille fois plus volumineux, plus ardent et plus formidable que le nôtre, puisqu'il nous envoie — à une semblable distance — de pareils feux.

En outre, le spectroscopie démontrant dans la lumière de cet astre la prédominance de l'hydrogène, on en conclut que Rigel est un soleil naissant, tandis que α (ou Bételgeuse) avec sa teinte jaune orange et son spectre à colonnes fondamentales dans lequel domine l'oxyde de carbone, est considéré comme à son déclin.

— Je donnerais gros, murmura en ce moment Gontran, pour savoir dans quel calendrier les astronomes sont allés chercher des noms semblables... Bételgeuse!... Rigel!... ça n'existe pas!...

— Dans un calendrier, non; mais autrement ça s'explique, puisqu'en langue arabe *ridj-al-jauzà*, ou Rigel signifie : jambe du géant et *ibt-al-jauzà*, dont on fait Bételgeuse : épaule de géant...

Poursuivant toujours sa démonstration à la craie, Fricoulet ajouta :

— Maintenant, voici, parmi les étoiles les plus intéressantes de la constellation d'Orion, le n° 31, de couleur orangée, type très rare, en raison des caractères spéciaux de son spectre à bandes jaune, verte et bleue, indices presque certains d'un monde très refroidi; dans les environs, au

milieu d'autres, d'éclat variable et presque toutes de teinte rougeâtre, je te signale plus particulièrement celle que je marque là, au sud de Rigel, dans la constellation du Lièvre et qui ressemble à une véritable goutte de sang. Elle a été découverte par Hind en 1845; étoile variable, allant de la huitième à la sixième grandeur en une période de 438 jours... Nous avons encore l'étoile E, double, dont le satellite est de si étrange couleur que, pour le qualifier, William Struve dut inventer un qualificatif spécial : *olivaceasubrubicuda*.

— Pas mal; plaisanta Gontran, pas commode à prononcer, mais d'une puissance descriptive considérable.

— Nous avons aussi, sous le n° 14, un sujet non moins remarquable par sa rapidité, car, depuis 1842, époque de sa première observation, l'angle a tourné de 50 degrés; c'est le seul, d'ailleurs, de tous les compagnons de Rigel dont le mouvement ait été bien démontré, car tous les autres, récemment découverts, ne forment aucunement un système avec ces étoiles.

— En ce cas, pourquoi les associer en une même constellation ?

— Parce qu'elles paraissent être liées ensemble par un simple effet de perspective; mais, en réalité, elles se trouvent bien loin derrière elles...

Gontran haussa les épaules.

— Je ne comprends pas bien; je croyais que l'astronomie était une science exacte, et tu m'apprends que les apparences jouent un grand rôle.

— Ne cherche donc pas la petite bête; d'autant que ce n'est pas cela qui changera rien aux lois inexorables de l'Univers; de même, s'il avait plu aux anciens de voir dans les étoiles qui couvrent Orion la silhouette d'un cheval, en place de celle d'un homme, je veux que le diable me croque si cela aurait modifié en rien le mouvement de Rigel et de Betelgeuse... Il faut prendre les savants tels qu'il sont et l'astronomie telle qu'elle est...

— C'est-à-dire sous forme de pilule joliment amère à avaler ! murmura le jeune comte avec une significative grimace...

Puis se levant, il ajouta d'une voix comiquement enthousiaste :

— Et, maintenant que me voici bardé de science, des pieds à la tête, j'ai hâte d'aller appeler Ossipoff en champ clos.

Il s'élança hors de la machinerie, suivi par le regard anxieux de Fricoulet qui, à le voir si vibrant, si plein d'ardeur, pensait que, peut-être, n'était-ce pas le vieux savant que Gontran avait hâte de revoir, mais sa fille.

Il poussa un gros soupir.

— C'est stupide, tout de même, songea-t-il tout haut, quand il eut entendu se perdre dans l'escalier le bruit des pas de son ami. Moi, Alcide Fricoulet, amoureux!... et dans de semblables conditions... presque sans espoir... ou du moins si peu que ce n'est pas la peine d'en parler.

Il s'interrompit, hocha la tête et ajouta :

— Si peu... qu'en sais-je?... la patience de ce bon Gontran est peut-être arrivée à ses dernières limites et Ossipoff, d'ici la fin du voyage, a suffisamment le temps de le saturer et le sursaturer d'astronomie, pour le dégoûter tout à fait.

Il se mit à rire tout doucement, réconforté par cette perspective.

— Oui... cela se pourrait... et même, dans l'intérêt des uns comme des autres, ne serait-il pas à souhaiter qu'il en fût ainsi?... assurément, ce pauvre Gontran n'est pas plus fait pour être le gendre d'Ossipoff que je ne suis fait, moi, pour être diplomate... Séléna serait malheureuse... lui

aussi... tandis que, s'il renonçait à ses projet... je doute qu'Ossipoff puisse jamais rencontrer un gendre qui fasse mieux que moi son affaire.

Et, secoué par une hilarité de plus en plus forte, il ajouta comiquement :

— Plaise aux dieux qu'Ossipoff l'écrase sous une pluie d'étoiles, de comètes, de nébuleuses telle qu'il ne s'en relève pas...

Il dit encore en haussant les épaules :

— Vraiment, est-ce vivre que d'avoir continuellement un astre de Damoclès suspendu au-dessus de la tête?

Néanmoins, et quoi qu'on puisse penser des sentiments de Fricoulet pour son ami, d'après ce qui précède, nous devons dire qu'il était aussi fermement résolu qu'auparavant à tenir la promesse faite; aussi fut-ce, non seulement



par curiosité mais par intérêt, qu'il quitta la machinerie pour s'en aller voir, dans la cabine d'Ossipoff, comment les choses se passaient.

Quand il entra, un silence profond régnait et les deux jeunes gens, Séléna et son fiancé, assis l'un près de l'autre, se tenant les mains, indiquèrent, d'un double hochement de tête, au nouveau venu, Ossipoff, à demi dressé sur son escabeau, sondant l'espace avec une fièvre dont il avait rarement, jusqu'à ce jour, donné l'exemple.

Devant lui, sur un carré de papier, ses doigts armés d'un crayon dessinaient une figure étrange, sans contours précis et au milieu de laquelle deux groupes de points — des étoiles sans doute — l'un de quatre l'autre de trois, étaient indiqués.

Et tout autour, sur la marge blanche du papier, c'était une accumulation folle de chiffres algébriques, des dessins géométriques à faire trembler.

Comme Fricoulet, faisant mine d'avancer, le plancher avait légèrement craqué sous son poids, la main du vieillard eut un petit mouvement sec et autoritaire, pour lui intimer l'ordre de demeurer en place, le moindre bruit pouvant le troubler dans ses calculs.

Mais l'ingénieur, outre les différentes qualités dont le lecteur a eu les échantillons au cours de ces aventures, était doué d'une certaine dose d'entêtement ; si bien qu'au lieu de s'immobiliser, il poursuivit sa route jusqu'à ce qu'il fût tout contre le dos du vieillard.

Alors, il s'arrêta, se pencha par-dessus son épaule et durant quelques secondes examina attentivement le dessin.

Quand il se redressa, il avait sur le visage les traces d'une évidente perplexité qu'il traduisit plus clairement encore en tortillant nerveusement les poils follets qui ornaient son menton.

— Hein ? souffla tout bas Gontran, qu'est-ce que c'est que ça ?

Les lèvres de l'ingénieur se plissèrent dans une moue dubitative.

— Encore une étoile pour moi, au moins ? murmura le comte.

— J'en ai peur, répondit de même Fricoulet.

Les traits de son ami se contractèrent et il dit d'une voix légèrement inquiète :

— Tu sais ce que tu m'as promis ?...

— C'est convenu... mais encore faut-il que je sache moi-même sur

quelle matière doit porter le prochain examen... et puis je n'ai pas la science universelle, moi...

Gontran le regarda fixement.

— Alcide, dit-il, tu me lâches...

— Moi ! s'exclama Fricoulet, tu ne me connais pas.

Cet entretien avait lieu à voix basse entre les deux jeunes gens — l'ingénieur étant allé rejoindre son ami — et Séléna les regardait, les yeux agrandis, ne comprenant pas bien ce dont il était question.

L'ingénieur eut un petit haussement d'épaules plein de pitié.

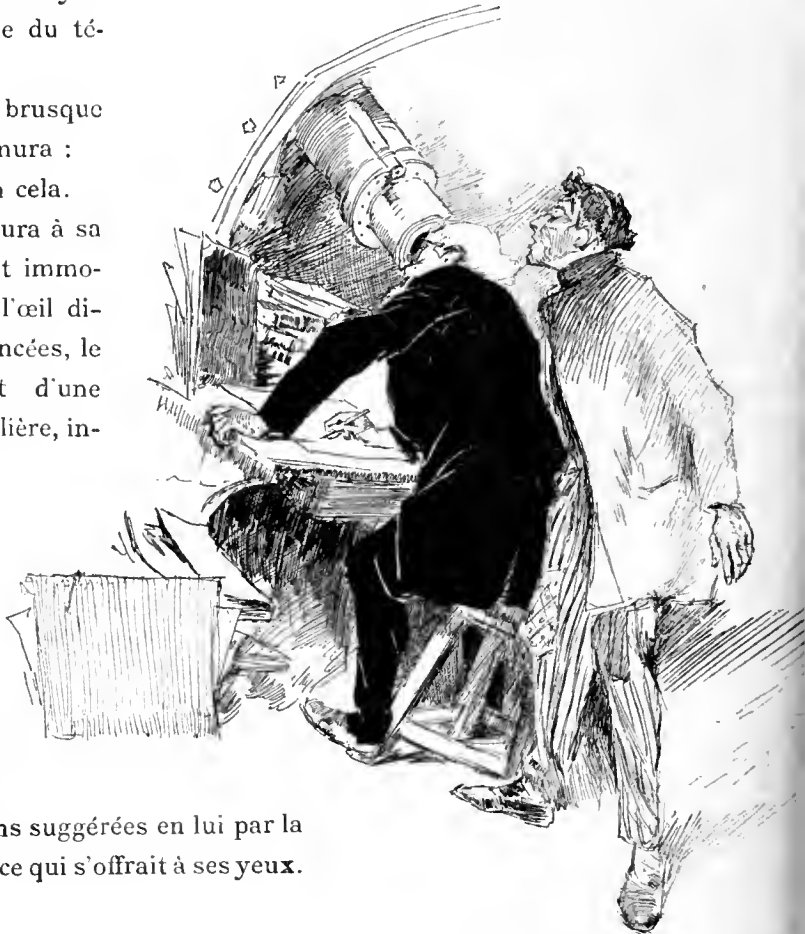
— Te lâcher ! répéta-t-il, mais, si j'avais dû le faire, il y a longtemps que cela serait fait, mon pauvre ami.

Ayant dit, il retourna, toujours sans bruit, vers Ossipoff, reprit sa place derrière lui, se baissa et, après avoir cherché quelques instants, parvint à placer un rayon visuel dans l'axe du télescope.

Il eut un brusque tressaut et murmura :

— C'est bien cela.

Mais il demeura à sa place, subitement immobile, silencieux, l'œil dilaté, les lèvres pincées, le visage empreint d'une expression singulière, indéfinissable, conquis par le merveilleux et mystérieux spectacle qui s'offrait à lui, l'esprit saisi de vertige tandis que le traversaient les multiples considérations suggérées en lui par la contemplation de ce qui s'offrait à ses yeux.





Le jeune homme l'empoigna par le bras (p. 167).

C'était, envahissant l'horizon presque tout entier, comme un immense nuage, ou plutôt comme un amas gazeux, sans contours précis, qui paraissait se fondre avec l'infini même et qui, cependant, sans offrir de limites précises, en donnait la sensation.

Fricoulet avait le sentiment d'un foyer incandescent qui brûlait derrière ce voile de gaze dont le tissu apparaissait lui-même fait de points lumineux, tellement léger, ce tissu, que par derrière lui, et en dépit de



NÉBULEUSE D'ORION

l'incandescence intérieure, d'autres points lumineux, mais placés dans le fin fond de l'infini, transparaissaient.

Il comprenait que, cette fois, il n'était pas le jouet d'une illusion lui montrant une agglomération de taches, formant comme un rideau tendu en travers des ciéux ; cette masse gazeuse était elle-même un corps, corps bizarre, mystérieux, dont les composantes ne paraissaient avoir entre elles aucun système d'attache, et que reliaient cependant entre elles des liens cachés.

Ce monde extraordinaire n'était autre que la fameuse nébuleuse d'Orion, et la lumière des astres composant cette dernière constellation, située bien au-delà, à l'horizon de l'infini, empruntait à cette masse ga-

zeuse qu'elle traversait une teinte verte, lavée de rouge, de fort singulier aspect.

C'étaient des étoiles qu'Ossipoff avait représentées dans son croquis, par les petits points noirs situés au milieu du dessin.

Vue de la Terre, la nébuleuse d'Orion semble aussi éloignée — quoiqu'en réalité elle le soit moins — que Rigel; et sa grandeur apparente étant de 5 degrés, cela permet de croire à une étendue de plus de 10 trillions de lieues de gaz phosphorescent ou de matière cosmique incandescente.

Un train express, faisant 60 kilomètres à l'heure, mettrait plus de cent millions d'années à aller d'un bout à l'autre de ce singulier et mystérieux brouillard.

On juge, étant donné le grand rapprochement de l'*Éclair*, de quel prodigieux effet devait être, pour les Terriens, la grande nébuleuse.

C'est-à-dire que Fricoulet, assez sceptique cependant, en matière astronomique, en était abasourdi; il réfléchissait mentalement à ces mondes qui gravitent dans l'infini, si étranges que la raison de l'homme n'en peut comprendre ni la genèse, ni le but, et en même temps enveloppés d'un si grand mystère que l'humanité doit perdre à jamais l'espoir de voir satisfaits ses appétits curieux.

Un monde tellement grand qu'il faudrait des millions d'années pour en parcourir la surface!

Un monde tellement éloigné que sa lumière met des millions d'années à nous parvenir!

Mais qui lui affirmait, qu'au moment même où il la contemplait, avec des yeux si ardents, cette nébuleuse existait encore? ne pouvait-il supposer que le corps duquel était parti, plusieurs milliers d'années auparavant, le rayon lumineux qui le frappait, avait changé non seulement d'aspect mais encore de constitution?

N'était-il pas, à l'heure présente, résolu en étoiles? était-ce, plutôt, un embryon de soleil ou un système planétaire en formation?

Il était plongé dans ces réflexions lorsqu'un appel discret de Gontran détourna son attention; il vit alors son ami qui, du doigt, lui faisait signe de le rejoindre.

— Eh bien? interrogea le comte.

— C'est la grande nébuleuse d'Orion que M. Ossipoff examine.

— Celle aperçue par Gysatus? interrogea Séléna.

— En 1618?... oui, mademoiselle; seulement je vous ferai observer que c'est à un Français, Picard, que sont dus les premiers dessins de cette nébuleuse.

— Bast ! riposta la jeune fille en riant, cela n'a pas grande importance, puisque tous les dessins, faits jusqu'à nos jours, n'ont pas entre eux la moindre ressemblance et qu'il a fallu les perfectionnements de la photographie pour parvenir à fixer la silhouette de ce monde étrange...

Fricoulet haussa les épaules.

— Cela n'a, comme vous le dites, qu'une importance très relative, mademoiselle ; d'autant plus que ce que vous voyez n'est qu'une illusion, une pure illusion et nullement la réalité des choses... En des milliers d'années, l'aspect des mondes change... Croyez-vous, par exemple, que s'il existe une humanité sur les astres dont se compose la constellation d'Orion, cette humanité a la perception de la Terre telle que nous la connaissons?... jamais de la vie ! les habitants d'Orion aperçoivent l'amas gazeux incandescent qu'était notre planète natale, le lendemain de sa création...

— Et les Ossipoff d'Orion se demandent en regardant la Terre : sera-t-il dieu, table ou cuvette ? ricana Gontran...

— Sans se douter qu'un collègue à eux se pose une question semblable en ce qui les concerne, répliqua Fricoulet.

En ce moment, le vieillard abandonna le télescope et se mit à arpenter la cabine, gesticulant et monologuant, absolument comme s'il avait été seul : le visage congestionné, les yeux hors la tête et luisant d'une flamme fiévreuse, il agitait les bras, au bout desquels les doigts noueux se crispaient, comme s'ils eussent voulu saisir dans l'espace un corps invisible.

Par moments ils s'arrêtait, se saisissait la tête à deux mains, dans un geste fou et poussait un gémissement douloureux ; puis il reprenait sa promenade, passant et repassant, sans les voir, devant Séléna et les deux amis qui le considéraient, tout ahuris, ne comprenant rien à cette exaltation croissant, d'instant en instant.

Soudain, il fit halte devant le hublot où se trouvait braqué le télescope et dressant, menaçant l'espace, son poing fermé :

— Oh ! interrogation folle ! s'exclama-t-il, d'une voix qui vibrait ; oh ! mystère insondable !... oh ! Univers trop vaste pour ma cervelle trop

étroite!... qui soulèvera pour moi les voiles qui l'enveloppent?... qui me dira le pourquoi des choses?... qui m'apprendra la fin de tout!...

Inquiète, Séléna s'approcha de lui, posa sa petite main sur son épaule et, sans qu'il opposât d'ailleurs la moindre résistance, l'écarta du hublot.

— Mon père, dit-elle avec cette douceur angélique qui avait le pouvoir de calmer les colères du vieillard et d'apaiser ses exaltations, mon père, vous êtes très fatigué et il serait bon que vous prissiez quelques heures de repos!

— Du repos! répéta-t-il, du repos! mais c'est du temps perdu, un temps précieux et que jamais plus je ne pourrai retrouver...

— Et si vous tombez malade!

— Dieu me donnera la force de résister... je veux savoir... oui, savoir...

Il tremblait en disant ces mots, ses jambes fléchissaient sous lui et ses paupières battaient fébrilement, masquant et démasquant le regard, dont la pupille brillante décelait une fièvre intense.

— Monsieur Fricoulet!... Gontran!... appela la jeune fille qui eut peur.

Le vieillard, à peine Séléna avait-elle appelé, se trouva soutenu sous les bras par les deux jeunes gens qui le portèrent jusqu'à son hamac où il demeura étendu dans un état voisin du coma.

— Est-ce dangereux? interrogea Séléna.

Fricoulet, qui tenait le poignet du vieillard entre ses doigts, l'index appuyé sur son pouls, secoua négativement la tête.

— Une fièvre assez forte motivée par une surabondance de travail... le surmenage, comme on dit en langage universitaire; mais un peu de repos effacera tout cela.

Puis, se tournant vers Gontran qui avait pris la place du vieillard devant l'objectif de la lunette, il dit en souriant à Séléna :

— Le voilà qui mord à l'astronomie...

Elle poussa un petit soupir.

— Si vous pouviez dire vrai, murmura-t-elle; moi, j'en doute...

— L'amour est un grand prestidigitateur, répondit l'ingénieur : vous lui donnez un diplomate et il le transforme en savant.

— Je ne pense pas...

Fricoulet eut un petit claquement de langue et, avec un accent singulier, répliqua :

— L'amour est capable de bien d'autres miracles; ainsi, moi...

Il s'arrêta, se mordant les lèvres, rougissant un peu.

— Vous? interrogea curieusement la jeune fille.

— Rien, répliqua l'ingénieur avec une brusquerie destinée à masquer son trouble.

Il tourna les talons, s'approcha de Flammermont et, ricanant :

— Qu'est-ce que tu fais là?

— Je cherche le bonhomme que tu m'as dessiné en bas... et je ne trouve rien du tout.

— Il est certain que si tu cherches un bonhomme, tu dois avoir de la peine à le trouver...

Gontran se retourna, mécontent.

— Me prends-tu pour un imbécile? Quoique n'ayant pas l'honneur d'appartenir au docte corps des astronomes, je n'ai pas encore celui de compter au nombre des gâteaux et il faudrait être gâteaux, dis-je, pour s'attendre à voir dans le ciel des images d'Épinal...

Fricoulet se mit à rire.

— Tu es dur pour moi! image d'Épinal, une académie qu'un élève des Beaux-Arts eût signée!... Enfin... Alors tu cherches les étoiles d'Orion?

— Oui, le fameux quadrilatère... Où est-il?... et Rigel et Bételgeuse... Les épaules... les jambes... parties chacune d'un côté. C'est à croire que le géant est écartelé... Quant aux trois étoiles qui forment la ceinture... inconnues...

Puis, se frappant le front :

— Que je suis bête!... la perspective, parbleu!... n'est-ce pas ce qui cause la déformation de la constellation?

L'ingénieur hocha la tête d'un air de doute.

— Il y a peut-être de ça, dit-il; mais ce qu'il y a de plus important, c'est que tu vois Orion, tel qu'il est actuellement, tandis que sur Terre nous ne le voyons que tel qu'il était il y a des milliers



d'années, c'est-à-dire lorsque est parti le rayon lumineux que nous enregistrons...

Notre wagon court en sens inverse de la lumière et avec une vitesse beaucoup plus grande; c'est ce qui t'explique ce phénomène...

— Mais alors, dit le jeune comte, plus nous avancerons...

— Et plus l'aspect du ciel changera; c'est-à-dire plus nous aurons la sensation de la vérité céleste.

Il ajouta en riant :

— Les collègues terriens de M. Ossipoff me font l'effet, toutes proportions gardées, de ces coquettes de province qui étonnent les bons habitants des sous-préfectures, avec les modes portées à Paris, quatre ou cinq ans auparavant. Au point de vue astronomique, c'est la même chose, et ton digne homonyme lui-même est d'un arriéré qui le ferait rougir, s'il en avait le sentiment...

Cette comparaison excita l'hilarité des deux compagnons de l'ingénieur; mais bientôt Gontran revint à la situation.

— Une nébuleuse, interrogea-t-il, ça a-t-il quelque rapport avec les autres astres... j'entends au point de vue constitution?

Comiquement, Fricoulet leva les bras au plafond.

— Malheureux ! s'exclama-t-il, si Ossipoff t'entendait... je crois que tu pourrais bien dire adieu à tout jamais à la mairie du VIII^e.

Séléna pâlit légèrement, tandis que Gontran, que la seule évocation de l'arrondissement où devait se faire son mariage suffisait à mettre de mauvaise humeur, bougonnait :

— Au lieu de jouer la comédie, tu ferais bien mieux de tenir tes engagements.

— La comédie !... mes engagements !... répéta l'ingénieur, quelque peu ahuri... que veux-tu dire ?

Le jeune comte l'empoigna par le bras, l'entraîna dans un coin et avec un hochement de tête furieux vers le hamac sur lequel reposait Ossipoff :

— Crois-tu, fit-il, que je ne lise pas dans ton jeu ?... gros malin, va !... tu feins de t'intéresser à mon bonheur conjugal... et tu donnerais... ce que tu pourrais pour qu'il s'éveille et t'entende.

Fricoulet, amusé par l'allure tragique de son ami, éclata de rire.

— Mais, mon pauvre vieux, répondit-il, si c'était véritablement mon intention qu'Ossipoff s'aperçût de ta nullité...

— Alcide!... interrompit Gontran froissé.

— ... De ta nullité scientifique, bien entendu, rectifia l'ingénieur, je n'aurais qu'à te laisser barbotter, tout simplement, la première fois qu'il te « poussera une colle ».

— Et tes engagements ! répliqua le jeune comte.

En même temps, Séléna, qui avait entendu, s'approcha, suppliante, de Fricoulet.

— Ah ! vous ne feriez pas une chose semblable, monsieur Alcide, dit-elle de sa voix caressante et en attachant sur lui ses beaux yeux, humides de pleurs...

L'ingénieur prit un air digne.

— Fi ! mademoiselle, c'est bien mal me connaître que me supposer de semblables pensées ; je puis n'être qu'un ingénieur mécanicien... mais, dans la partie, nous avons le cœur aussi bien placé que dans la diplomatie...

Et frappant narquoisement sur l'épaule de Gontran, il ajouta :

— Tranquillise-toi, mes engagements je les tiendrai jusqu'au bout ; mais la rupture ne viendra pas d'Ossipoff... c'est toi qui la provoquera !...

— La rupture !... s'exclama la jeune fille, quelle rupture ?

— Ne faites pas attention à ce qu'il dit, ma chère Séléna, s'empressa de répondre Flammermont, c'est un fou !...

Et à Fricoulet :

— Si tu comptes là-dessus, tu peux t'apprêter à déchanter, mon vieux ; maintenant que je sais à quoi m'en tenir sur ton compte, je vais jouer serré... Je serai savant, astronome, tout ce qu'on voudra... plutôt que de te céder ma place...

Il avait parlé suffisamment bas pour que la fille d'Ossipoff n'entendit qu'un chuchotement vague ; Fricoulet, lui, pinça les lèvres et se tut, tandis que sous ses paupières mi-baissées, il attachait sur son ami un regard perçant, inquisiteur.

— Cela dit, poursuivit Gontran, parle-moi des nébuleuses.

L'ingénieur passa la main sur son front, comme pour chasser les mauvaises pensées qui obscurcissaient son cerveau.



Fahrenheit étendit le bras et son poing vint frapper en pleine poitrine (p. 179).

— Tu me demandais, il n'y a qu'un instant, si les nébuleuses avaient quelque rapport avec les autres astres : je te répondrai qu'il n'y en a aucun ; Huggins a constaté dans le spectre des nébuleuses, dans celui de la nébuleuse du Dragon qu'il a particulièrement étudiée, trois raies brillantes, ce qui prouvait son état gazeux et la présence de l'azote comme principal élément constitutif, le second élément était l'hydrogène ; quant à la troisième, elle n'a pu être identifiée avec celle d'aucun corps connu.

— Probablement un corps qui n'existe que dans cet astre... observa Gontran... mais, au fait, est-ce un astre, une nébuleuse ?

Les sourcils de Fricoulet se haussèrent.

— Tu touches là, sans t'en douter, à l'un des problèmes astronomiques les plus discutés : les uns prétendent que les nébulosités remarquées autour de certaines étoiles, au lieu de faire corps avec elles, sont des amas de matière parcourant le ciel d'un mouvement propre et venant, à certains moments, s'interposer entre les étoiles et nous ; les autres, tels que Herschel, Kant, voient dans les nébuleuses les types des états successifs par lesquels passe la matière cosmique pour former, par sa condensation, des soleils semblables au nôtre... est-ce tout ce que tu voulais ?

Gontran haussa les épaules.

— Comment veux-tu que je sache, moi?... c'est à toi de me dire ce qui est nécessaire... Ainsi, pour la forme... eh bien ?

— Ah ! la forme... la forme... très variable et très différente : les unes ont des allures de disques arrondis ou elliptiques, uniformément éclairés, tantôt pleins, tantôt percés comme des écumoirs ; les autres offrent au milieu ou sur certains points du disque un noyau où la lumière se condense ; d'autres apparaissent comme une véritable étoile ayant un spectre semblable à celui du soleil, tandis que le nimbe nébuleux projette une lumière presque simple.

— C'est tout ?...

— C'est assurément plus qu'il ne t'en faut pour répondre victorieusement à M. Ossipoff.

Puis, baissant la voix, il ajouta railleusement :

— Mais, je te le répète, tout cela est inutile, car, lorsque tu te seras bien farci la mémoire d'étoiles, de soleils, de comètes, de nébuleuses, tu

en auras une telle indigestion que tu seras le premier à demander grâce...

Gontran lança à son ami un regard furieux et lui répondit, d'une voix énergique, par ce significatif monosyllabe :

— Zut!





CHAPITRE VI

LES RAPPORTS

ENTRE LES PASSAGERS SE TENDENT
DE PLUS EN PLUS

— Je vous dis, moi, qu'il n'y a aucun doute à ce sujet...

— Pour vous peut-être, mais pour les autres...

— J'ai pour moi les travaux faits par tous ceux dont la science s'enorgueillit à juste titre et qui tous ont déclaré que les Égyptiens possédaient les connaissances les plus étendues dans les diverses branches de la science, et tout particulièrement en astronomie.

— Mais je crois que j'ai avec moi, pour soutenir mon opinion, des hommes non moins savants et non moins éminents que les vôtres.

— Et le zodiaque d'Esneh... et celui de Denderah,... alors, pour vous, ils ne comptent pas?...

— Je ne prétends pas cela...

— Trouvez-m'en donc d'aussi anciens!... Savez-vous que dans celui d'Esneh, le solstice d'été est dans le signe du Lion et, dans le zodiaque de Denderah, il est dans le signe du Cancer.

— Et après, qu'est-ce que cela prouve? Biot n'a-t-il pas calculé que le

zodiaque de Denderah ne datait que de l'an 716 avant l'ère chrétienne; tandis que l'Inde a quelque chose de mieux que cela à vous offrir...

Le vieil Ossipoff éclata d'un rire homérique.

— Oui... je sais... le fameux zodiaque trouvé dans les ruines de la pagode du cap Comorin et qui remonterait à 30,000 ans avant notre ère, disent les uns, à 10,000 seulement, disent les autres...

Il prit un air de condescendance pleine de pitié.

— Eh!... ne voyez-vous pas, mon pauvre monsieur de Flammermont, que c'est précisément l'exagération de ces chiffres qui en démontre l'ina-
nité... Trente mille ans avant notre ère?... vous vous figurez qu'à cette époque l'homme s'occupait d'astronomie!... c'est fou... vous dis-je... c'est fou!... et je m'étonne qu'un esprit sérieux comme le vôtre...

Gontran, mal préparé pour une controverse aussi âpre, crut devoir, pour masquer une retraite indispensable et prudente, jouer la dignité offensée; il se dirigea vers la porte, disant du ton froid de l'homme qui se contient malaisément :

— Dans ces conditions, mon cher beau-père, il est préférable d'en demeurer là; car j'estime que pour discuter sur un point, il convient d'être, en principe, d'accord sur ce point... et nous en sommes loin...

Ossipoff tourna les talons et rejoignit en bougonnant son télescope.

— D'accord... d'accord... murmura-t-il; plus nous allons et moins nous le sommes... Moi qui me figurais m'attacher par les liens du sang un collaborateur avec lequel je serais en communion parfaite d'idées...

Gontran, avant de franchir le seuil de la cabine, lança ces mots d'une voix indignée :

— Un collaborateur n'est pas un esclave!

Et il descendit l'es-



calier qui conduisait au logement commun, où il trouva Fricoulet assis sur son hamac, se frottant les yeux gonflés de sommeil et bâillant...

— Ce doit être le moment de mon quart? interrogea-t-il.

— Je crois que oui, répondit d'un ton sec M. de Flammermont, qui s'en fut s'asseoir, morose, à l'écart.

Durant un moment, l'ingénieur regarda son ami.

— Allons! bon! fit-il, qu'arrive-t-il encore?

Gontran demeura quelques secondes sans répondre; mais tout à coup, bondissant de son siège :

— Il arrive!... gronda-t-il... il arrive que la vie devient de plus en plus impossible... A chaque instant ce sont des discussions nouvelles... et, ma foi, si cela doit continuer...

— Eh bien! interrompit Fricoulet en se penchant vers lui...

Mais, subitement, comme si l'éclair du regard que lui jetait l'ingénieur eût produit sur son irritation l'effet d'une douche d'eau glacée, Gontran se calma et répondit avec un calme extraordinaire :

— Eh bien! si cela doit continuer... il faudra que je m'arme de patience... plus encore que jusqu'à présent... et l'amour aidant, j'y parviendrai...

Les paupières de Fricoulet battirent fébrilement, tandis que ses lèvres se plissaient dans une involontaire grimace; il se tut un moment et demanda :

— Vous avez eu encore un attrapage avec le père Ossipoff?... j'ai entendu des éclats de voix...

— Eh! oui, au sujet de la plus ou moins grande antiquité de l'astronomie en Égypte et dans l'Inde... Il tenait pour l'Égypte, et moi pour l'Inde...

— Pourquoi ne pas dire comme lui?

M. de Flammermont se croisa les bras.

— Ah! celle-là est forte, par exemple!... Comment! mais n'est-ce pas toi-même, ce matin, qui m'a dit que dans la pagode du cap Comorin...

— Assurément, je l'ai dit, et bien d'autres plus savants l'ont dit avant moi;... mais du moment que ce pauvre homme tenait à son Égypte... il ne fallait pas le contrarier...

— C'est cela... pour avoir l'air d'un écolier... ou d'un imbécile...

— Tu finiras par t'aliéner ses bonnes dispositions... tu verras...

— Et il verra, lui, que je l'enverrai promener...

— Seulement, tu oublies une chose : c'est que, dans ce cas, Ossipoff n'irait pas seul à la promenade...

Fricoulet ajouta, ricanant :

— D'ailleurs, que tu le veuilles ou non, les choses finiront fatalement comme ça... est-ce que tu es du bois dont on fait les astronomes, voyons... rends-toi donc à l'évidence...

Mais, précisément, parce que peut-être, en dedans de lui-même, le jeune homme s'y rendait, à l'évidence, il n'en était que plus irrité lorsque l'ingénieur abordait cette question-là.

— Si cela était aussi évident que tu veux bien le prétendre, répliqua-t-il, il y a beau temps que j'aurais renoncé à mes projets...

L'ingénieur haussa doucement les épaules.

— Entêté, va, murmura-t-il.

Il ajouta avec un accent tout particulier :

— Il est vrai que tu as une excuse : le charme de M^{lle} Ossipoff!

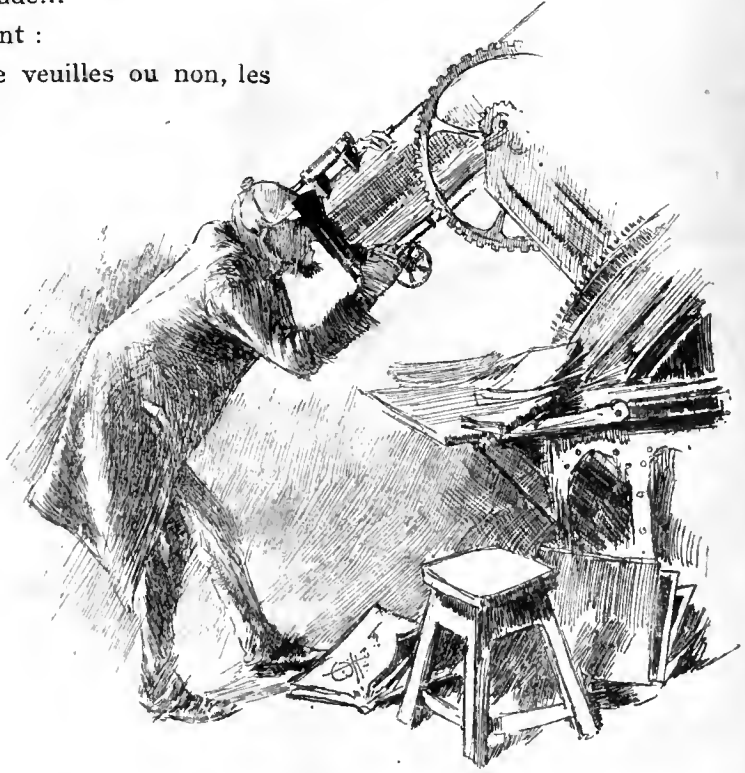
Flammermont se dressa devant lui.

— Alcide, déclara-t-il, tu m'énerves sensiblement et, si tu veux que nous continuions à vivre bons amis, ne mets jamais la conversation sur ce chapitre-là; pense ce que tu veux... c'est ton droit; mais garde tes pensées pour toi..

Cette déclaration, très énergique, à peine faite, ils entendirent la voix de Farenheit qui sortait de la machinerie.

— Monsieur de Flammermont!... si vous n'avez rien de mieux à faire, vous seriez bien aimable de venir un instant...

Enchanté d'avoir un prétexte de fausser compagnie à Fricoulet. Gon-



tran sortit de la cabine; mais, en pénétrant dans la machinerie, il s'arrêta tout surpris sur le seuil : Fahrenheit était penché en avant, les mains crispées sur le télescope, à l'oculaire duquel son nez s'écrasait.

Fahrenheit regardait le ciel! Voilà, par exemple, qui était de nature à causer au jeune homme une profonde stupéfaction.



— Vous cherchez quelque chose, monsieur Fahrenheit? demanda Gontran avec une ironie non dissimulée.

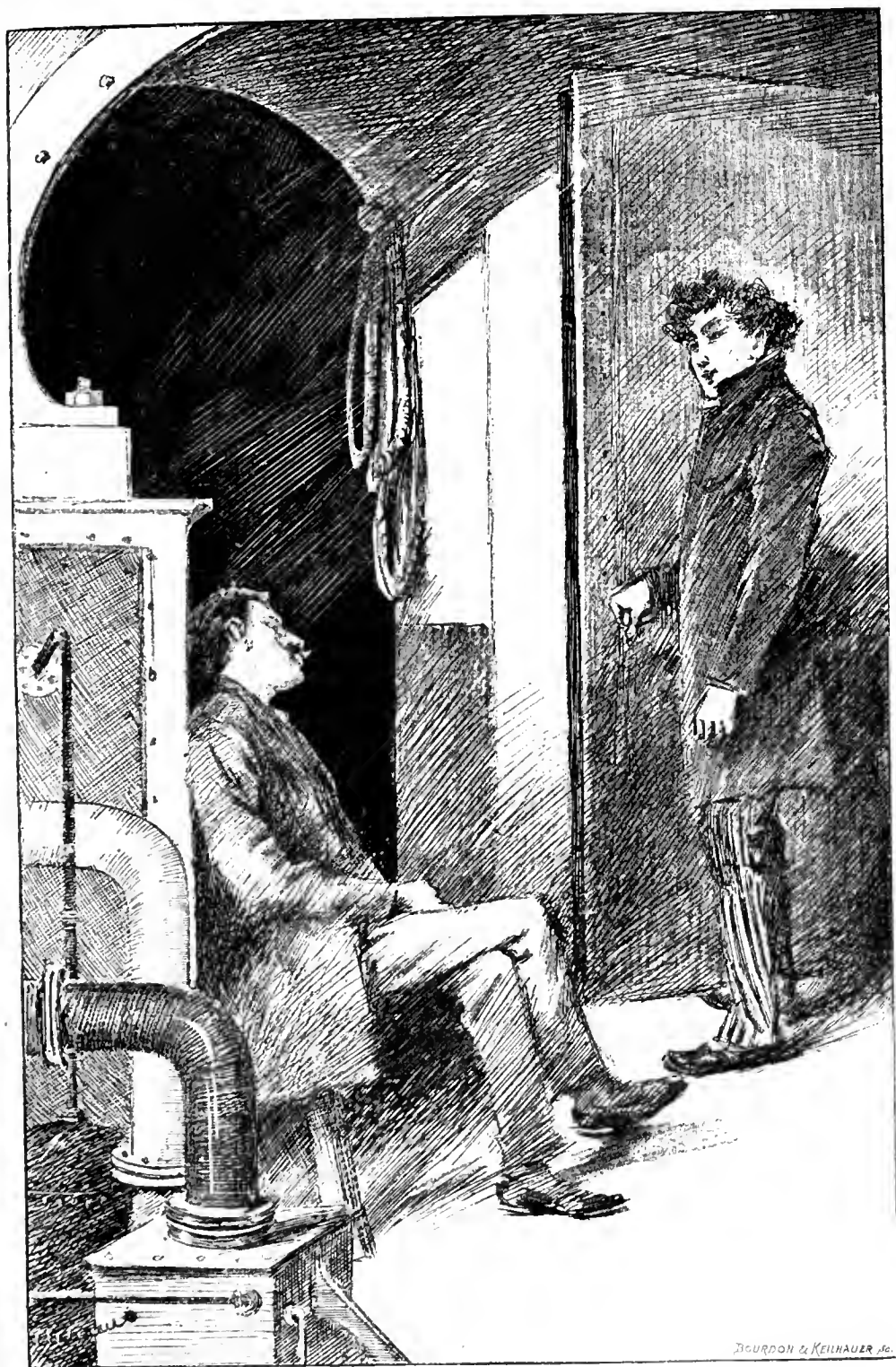
— Mais oui, le Zodiaque.

— Et vous ne le trouvez pas?

— Non; alors comme je serais très curieux de voir ça...

Assez embarrassé, Gontran se grattait le bout du nez, ne sachant trop comment s'y prendre pour satisfaire la curiosité de son compagnon de voyage, sans lui avouer son ignorance totale en la matière.

Du Zodiaque, il ne savait que ce que Fricoulet lui avait dit le matin, assez succinctement d'ailleurs, c'est-à-dire que le Zodiaque est le nom donné à une zone céleste idéale, large de 18° environ, qui fait le tour du



BOURDON & KEILHAUER, sc.

Gontran, bercé par la voix de son ami, s'était assoupi (p. 189).

ciel et se trouve coupée en deux par l'écliptique; le nom de **Zodiaque** lui vient de ce que presque toutes les constellations qui l'occupent portent des noms d'animaux.

On a vu, par la discussion qui commence ce chapitre, à quelle haute antiquité on fait remonter l'origine du **Zodiaque** et cela composait, avec la nomenclature des douze signes ou parties en lesquelles cette zone se trouve divisée, tout ce que Fricoulet avait eu le temps d'apprendre au jeune homme.

— Mon Dieu, cher monsieur Farenheit, dit-il enfin, sans être indiscret, je voudrais bien savoir ce qui peut exciter ainsi votre curiosité...

— Oh ! ma foi, c'est très simple... depuis le commencement du voyage je vous avouerai que la contemplation de vos visages à tous n'est pas que de m'assommer par sa monotonie... alors, de voir des animaux, ça me changerait un peu.

— Un peu... seulement !... vous êtes aimable !

— Je voulais dire ;... enfin, vous me comprenez bien...

— Oui... seulement ce que je ne comprends pas... c'est comment vous comptez voir des animaux.

Farenheit se retourna, tellement la question de Flammermont lui paraissait étonnante et il le regarda un moment, comme s'il doutait qu'il eût son bon sens.

— Des animaux !... eh bien !... dans le **Zodiaque** donc ?...

— Dans le **Zodiaque** ?

— Le Bélier, le Taureau, l'Écrevisse, le Lion !... est-ce que ce ne sont pas des animaux ?...

— Certes oui... mais...

— Et le Scorpion... le Capricorne... le Verseau... les Poissons... ce ne sont pas des animaux, aussi ?...

Gontran comprit alors combien énorme, invraisemblable était l'erreur de l'Américain et il eut toutes les peines du monde à ne pas lui éclater de rire au nez.

— Mais alors, vous devriez éprouver quelque plaisir à contempler la physionomie de la Vierge, des Gémeaux, du Sagittaire... qui, avec la Balance, complètent les douze signes du **Zodiaque** ? demanda-t-il non sans ironie.

Fahrenheit serra ses gros poings, tandis que ses sourcils touffus se hérissaient.

— Dites donc, monsieur de Flammermont, grommela-t-il, est-ce que je me trompe en me figurant que vous vous moquez de moi...

— Monsieur Fahrenheit, je ne me moque pas de vous; mais votre méprise est si divertissante...

Et, cette fois, l'éclat de rire partit, d'autant plus formidable qu'il était retenu depuis plus longtemps.

La riposte ne se fit pas attendre: la face empourprée d'un flot de sang, Fahrenheit étendit le bras et son poing vint heurter en pleine poitrine Flammermont qui chancela, et finit par tomber à la renverse sur le plancher, où il demeura assis, ayant peine à retrouver son souffle.

Au bruit Fricoulet accourut et, voyant son ami à moitié pâmé, se précipita, demandant :

— Gontran... monsieur Fahrenheit!... qu'arrive-t-il?

Le pauvre Flammermont, la respiration coupée en deux, était bien en peine de répondre, et l'Américain, déjà honteux de sa violence, balbutiait :

— Une discussion, mon cher monsieur, une simple discussion...

— Vous avez frappé?... c'est vous qui l'avez jeté à bas?... continua d'interroger l'ingénieur.

— Monsieur de Flammermont s'est permis de se moquer de moi et nous autres, Américains, ne permettons jamais cela... jamais...

Fricoulet regarda Gontran, comme pour lui demander la confirmation de ces paroles et le jeune homme, encore incapable de parler, secoua la tête.

— Alors, j'en ai menti! clama le marchand de suif, saisi de nouveau par sa colère.

Gontran secoua la tête négativement.

— Alors, expliquez-vous...

— C'est vrai, explique toi...

M. de Flammermont, qui avait enfin réussi à ressaisir son souffle, balbutia péniblement :

— Eh! que diable! pour s'expliquer, il faut pouvoir parler!... je veux dire que M. Fahrenheit s'est trompé en croyant que je me moquais de lui... alors que je riais simplement, tellement ce qu'il me disait me semblait drôle...

— C'est bien subtil, grogna l'Américain.

Gontran, qui avait repris tout à fait possession de lui-même, se releva alors et d'une voix nette :

— Au fait, déclara-t-il, prenez-le comme il vous plaira...

— Merci de la permission, riposta narquoisement l'Américain; je l'ai déjà pris... et mal, comme vous avez pu le constater.

Cette allusion de mauvais goût à sa brutalité fit monter au visage du jeune comte une légère rougeur.

— Vous n'entendez pas, je suppose, monsieur Farenheit, que cette affaire en restera là?... dit-il en se maîtrisant.

— Parfaitement...

Puis, se frottant les mains :

— Un duel!... s'exclama-t-il subitement joyeux, very well!... voilà qui va me désennuyer... Un petit duel à l'américaine!... hein!... ça vous va... chacun une carabine et en chasse...

Il se frottait les mains, tandis que Fricoulet s'écriait :

— Ah! ça... vous perdez la tête!...

Le visage radieux de Farenheit s'assombrit.

— C'est vrai!... j'oubliais que la caisse d'armes a été jetée par-dessus bord, pour alléger la sphère de sélénium lors de notre départ de Mercure...

Mais ses traits s'éclairèrent à nouveau.

— Pas besoin de carabine... au couteau, ça peut marcher...

Gontran, impassible, répondit :

— Au couteau... soit!...

Fricoulet s'emporta.

— Ah! ça... vous avez perdu la tête tous les deux!... et vous croyez que nous autoriserons une boucherie semblable?...

— Une boucherie! répéta Farenheit indigné... Aux États-Unis...

— Nous ne sommes pas aux États-Unis! interrompit brutalement l'ingénieur; nous sommes à bord de l'*Éclair*, que M. Ossipoff commande; un capitaine est maître à son bord et M. Ossipoff refusera d'autoriser une chose semblable...

— J'ai été frappé et j'exige une réparation, dit Gontran.

— Je suis le premier à vous l'offrir, déclara impassiblement Farenheit...

— C'est entendu, c'est convenu, fit l'ingénieur : mais c'est une chose que vous réglerez à terre.

— Cependant, essaya de dire l'Américain.

— Je ne vous permets qu'une chose, c'est de m'écouter : les mœurs, en France, ne sont pas les mêmes qu'aux États-Unis; chez nous, on se bat à l'épée ou au pistolet, avec des témoins... avez-vous des épées?... non; des pistolets? non; des témoins? pas davantage...

— Mais, M. Ossipoff? vous-même?...

Fricoulet sursauta.

— Êtes-vous fou!... d'ailleurs, les circonstances présentes à défaut de ces impossibilités, vous font un devoir de remettre à plus tard le règlement de cette affaire : chacun de nous se doit à ses compagnons pour coopérer, dans les limites de ses moyens, au sauvetage général...

Et s'adressant plus particulièrement à Farenheit.

— Admettez, poursuivit-il, que nous prêtions les mains, M. Ossipoff et moi! à un semblable duel; admettez que la chance vous favorise et que vous tuiez M. de Flammermont, il faudra que vous renonciez à l'espoir de revoir jamais et la Terre et New-York et la Cinquième Avenue... car lui seul sait allier à la science pure un esprit suffisamment pratique pour nous sortir du mauvais pas où nous a mis la folie d'Ossipoff.

Cet argument frappa vivement, comme bien on pense, l'Américain; et bien qu'il lui en coûtât d'être obligé de devoir la vie à celui qu'il voulait tuer, il murmura :

— Soit donc, monsieur Fricoulet.

Et à Gontran :

— N'oubliez pas, monsieur de Flammermont, que je suis à votre disposition partout où il vous plaira et quand il vous plaira...

Il salua très correctement et sortit de la machinerie; mais tandis qu'il s'en allait, l'ingénieur l'entendit soupirer :

— Cela aurait pourtant bien agréablement rompu la monotonie du voyage.

Quand les deux amis furent seuls, Fricoulet demanda :

— Maintenant, raconte-moi un peu ce qui s'est passé.

— Pas grand'chose de grave : Farenheit s'attendait à voir dans le ciel toute une ménagerie composée des signes du Zodiaque et l'idée m'a paru si cocasse que je n'ai pu m'empêcher de rire; c'est alors que, comme une

véritable brute qu'il est, il m'a détaché un coup de poing formidable qui m'a jeté par terre...

Et le jeune comte grommela entre ses dents :



— Ah! décidément... l'astronomie, je commence à en avoir plein le dos, tu sais...

— Tu ne fais que commencer! plaisanta Ericoulet.

— Examens d'Ossipoff... discussions avec toi... coups de poing avec l'autre...

— Et, tout cela dans la balance, le charme de Selena ne l'emporterait pas?...

Gontran fronça les sourcils et murmura :

— Ah! s'il n'y avait pas cela.

— S'il n'y avait pas cela!... mais tu serais encore attaché d'ambassade à Pétersbourg... mon pauvre vieux!... Il est vrai qu'avec tes relations, tu pourras trouver, à ton retour, un poste équivalent...

L'autre se croisa les bras.

— Alors... j'aurais, pendant plusieurs années, roulé ma bosse dans l'espace, à travers les aventures les plus incroyables, parcourant les contrées les plus invraisemblables, supportant avec une patience angélique la monomanie astronomique d'Ossipoff, avalant, jusqu'à en avoir la nausée, des décoctions de quintessence scientifique, tout cela pour avoir le plaisir de rédiger un journal de voyage qu'un éditeur refusera peut-être de publier!... ah! non... mille fois non... je veux avoir au moins la compensation légitime de toutes mes fatigues, de toutes mes

rancœurs, de tous mes bâillements...

— Tu tiens à la prime,... quoi!

— Parfaitement... et la preuve, c'est que j'attends ta conférence sur le Zodiaque qui fera probablement les frais du prochain examen d'Ossipoff.

Ce disant, le jeune comte s'asseyait et prenait une attitude si parfaitement résignée que Fricoulet ne put s'empêcher de rire.

— Tu y tiens ? interrogea-t-il.

— Comment !... si j'y tiens !... Parbleu ! toi, tu ne demanderais pas mieux qu'Ossipoff mette le nez dans le pot aux roses et me renvoie à ma diplomatie,... mais, moi, c'est autre chose ; j'en ai trop fait jusqu'ici pour perdre le bénéfice des résultats acquis... Donc, au Zodiaque...

L'ingénieur le regarda un moment en silence d'un air quelque peu dépit, car il s'attendait à chaque instant à ce que son rival — car Gontran maintenant était son rival — renonçât à ses projets ; mais, heureusement pour lui, Fricoulet, quand il avait une idée en tête, ne l'abandonnait pas facilement ; en outre, c'était un sage qui savait que tout arrive à point à qui sait attendre et qui comptait que le temps et Ossipoff travailleraient pour lui.

— Ce qui est convenu est convenu, dit-il ; je t'ai promis mon concours et je tiens ma promesse... Tu veux faire connaissance avec le Zodiaque... à ton goût... Mais, d'abord, comment cette discussion avec Ossipoff est-elle venue ?

— Comme sont venues jusqu'à présent toutes les discussions du même genre, bougonna Gontran ; j'ai voulu faire le malin avec ce que tu m'avais dit, et, comme Ossipoff, en s'éveillant, me demandait la route suivie par l'*Éclair*, je lui ai dit que nous traversions la constellation du Bélier, — d'un mot en est venu un autre... et voilà...

Fricoulet hocha la tête.

— C'était bien imprudent, fit-il ; car j'avais oublié de te prévenir que, par suite de la précession des équinoxes, la position des signes ne répond plus aux constellations de même nom ; ainsi, au temps d'Hipparque, les premiers points du *Bélier* et de la *Balance* répondaient aux équinoxes de printemps et d'automne, comme ceux du *Cancer* et du *Capricorne* aux solstices d'été et d'hiver... voici déjà un premier point, et très important, sur lequel il était indispensable que tu fusses fixé.

— Mais les noms donnés à ces constellations ?...

— Oh ! aucun rapport avec les constellations mêmes ; les Chaldéens, les Égyptiens et les Grecs les ont baptisées ainsi, soit à cause d'une forme très vague avec les objets en question, soit pour perpétuer le souvenir d'un héros... mais, à cela près...

Il s'interrompit, l'attention soudainement attirée vers le hublot par lequel venait de pénétrer un rayon de lumière singulier qui paraissait réunir toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

— Aldébaran ! dit-il en se levant et allant mettre son œil au télescope.

— Aldébaran ! répéta Flammermont.

— Étoile de première grandeur qui sert d'œil au *Taureau* ; la tête est formée par un assemblage d'étoiles connues, depuis la plus haute antiquité, sous le nom de *Hyades*, et la queue par les *Pléiades*...

En donnant cette explication, l'ingénieur continuait de regarder l'espace, vivement intéressé, malgré son scepticisme, par la vue de cette étoile dont la teinte rougeâtre formait, tout autour d'elle, un nimbe mystérieux.

— Sodium, magnésium, hydrogène, calcium, fer, tellure, bismuth, mercure, antimoine, murmura-t-il, se rappelant la composition du spectre de cet astre, si éloigné de la Terre qu'il a toujours été impossible d'établir sa parallaxe...

Puis, il se prit à sourire, haussant les épaules.

— Elle est bien bonne !... poursuivit-il... du satellite découvert par Herschell !... pas la moindre trace !... c'est-à-dire qu'il s'est laissé prendre à un effet de perspective... tout bonnement...

Mais Gontran, que les études particulières de Fricoulet n'intéressaient que médiocrement, vint le tirer par le bras.

— Dis donc, fit-il, si nous reparlions du Zodiaque ; tu oublies que, d'un moment à l'autre, Ossipoff peut me tomber sur le dos...

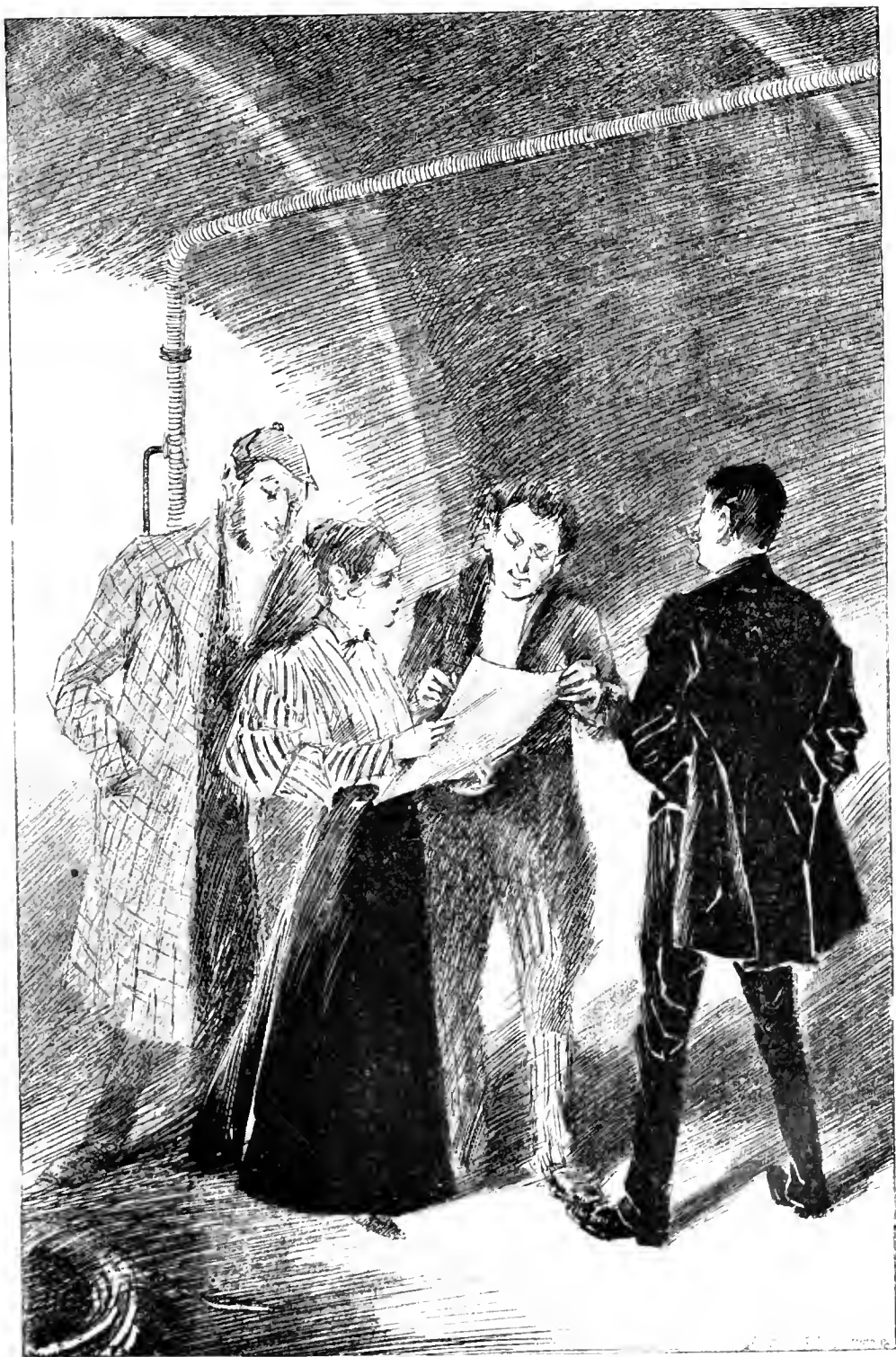
L'ingénieur abandonna à regret le télescope et revint prendre place devant son ami.

— Inutile d'entrer dans des détails bien considérables sur les Pléiades, car, depuis 3,400 ans avant l'ère chrétienne, tous les astronomes s'en sont occupés, Ptolémée, Sûfi, Ulugh-Beigh, Copernic, Tycho - Brahé, et bien d'autres, sans qu'aucun de leurs dessins coïncident entre eux...

— Passons, passons... fit Gontran...

— Dans le Taureau, je te signalerai encore le *Crab-Nébula*, ou nébuleuse écrevisse, découverte en 1758 par Messier et ainsi baptisée par les Anglais, en raison de ses franges et de ses curieux appendices qui lui donnent une vague ressemblance avec le crustacé dont elle porte le nom.

Fricoulet allait continuer, lorsque Gontran s'écria :



Q'est-ce que cela? s'exclama Sélénia (p. 196).

— Dis donc !... mais s'il y en a autant sur chacun des signes du Zodiaque, jamais je n'arriverai à me mettre tout cela dans la cervelle...

— Tranquillise-toi ; j'ai commencé par la constellation la plus intéressante...

— Alors, que doivent être les autres ? murmura Flammermont étouffant un formidable bâillement.

— ... Et par conséquent la plus chargée comme renseignements, poursuivit Fricoulet en souriant : dans le *Bélier*, rien à signaler ; plusieurs sys-

tèmes d'étoiles doubles et l'étoile triple n° 14, blanche, bleue et lilas, dans les *Poissons*, un certain nombre d'étoiles variables, des couples en mouvement orbital rapide, tels que les n°s 55 et 51, l'un orange et bleu saphir, l'autre blanc de perle et lilas pâle ; dans le *Verseau*, qui se compose d'une multitude d'étoiles de cinquième grandeur, à signaler ζ, étoile double de troisième grandeur, observée pour la première fois en 1777 par Christian Mayer et dont le mouvement orbital s'effectue en mille ans, plus un fourmillement de soleils, pris tout d'abord par Messier, en 1746, pour une nébuleuse et résolu en-



suite par Herschell, et enfin une nébuleuse, d'aspect planétaire, composée de gaz incandescent, monde en formation que l'on estime être 264 milliards de fois plus gros que le Soleil.

Ce chiffre parut formidable à Gontran, qui ne put retenir une exclamation.

— Mais le Soleil étant lui-même 1.283.700 fois plus volumineux que la Terre...

— ... Tu vois ce que cela représente à peu près ; du *Capricorne*, peu de choses à dire ; il contient très peu d'astres... jusqu'à présent, car il se peut qu'avec la puissance chaque jour croissante des instruments d'optique, on en découvre de nouveaux. Dans le *Sagittaire*, composé de cinq étoiles disposées suivant une ligne courbe, ce qui a donné aux anciens l'idée d'un arc dont serait armé un centaure — un grand nombre d'étoiles rouges et d'éclat variable ; d'après Jules Schmidt, d'Athènes, ce seraient des soleils couverts de taches, commençant à s'oxyder ; à remarquer une étoile double et plusieurs systèmes triples et quadruples... Nous arrivons maintenant au *Scorpion*...

Flammermont se prit le front à deux mains, avec une angoisse tellement marquée que l'ingénieur s'arrêta.

— Tu souffres ? demanda-t-il.

— ... De la tête, oui, beaucoup ; car tout ce que tu me racontes passe au travers de ma cervelle comme l'eau à travers une écumoire... Il ne me restera rien de ta conférence...

— Le fait est que c'est une nomenclature assez aride, constata Fricoulet, et que pour quelqu'un qui n'est pas de la partie...

— Voilà un quart d'heure que tu parles et tu n'en es qu'au *Scorpion* ! observa le jeune comte avec découragement.

— Veux-tu que nous suspendions la séance ?

— Non, continue... il vaut mieux avaler le remède d'un coup... on en sent moins l'amertume...

— A ton aise... Le *Scorpion*, ainsi que tu pourras t'en rendre compte de visu, dans quelques heures, est, de tous les signes du Zodiaque, celui qui rappelle le plus exactement la forme de l'animal qui lui a servi de parrain ; c'est lui qui possède, à la place du cœur, la fameuse étoile Antares, dont les composantes sont : rouge orange et vert émeraude, toutes deux sont des soleils en voie de refroidissement, ainsi que l'indique leur spectre dans le-

quel domine l'oxyde de carbone : variations fréquentes dans la lumière et dans la chaleur ; mouvement propre peu rapide. Ce qu'il y a de particulier dans le Scorpion, c'est la façon dont se comportent vis-à-vis les unes des autres les composantes des nombreux systèmes ternaires qu'on y remarque : tandis que les deux premières, très rapprochées, tournent autour l'une de l'autre en 98 ans dans une orbite elliptique, la troisième a un mouvement rétrograde relativement à celui des deux autres... Comment cela se fait-il ? comment expliquer un mouvement si étrange, si contraire aux lois de la nature ? On n'en sait rien ! on se contente de constater le phénomène sans l'expliquer.

— Ce qui est plus simple et plus commode, murmura Gontran.

— A signaler aussi beaucoup d'étoiles temporaires et une nébuleuse en forme de rayon cométaire, située non loin de l'étoile Alpha et enfin, parmi les systèmes multiples, V, qui est quadruple et dont les composantes, assemblées deux à deux, sont animées d'un mouvement assez rapide.

— Mais on trouve de tout, dans ce Scorpion ! s'exclama Flammermont, c'est le bazar de l'astronomie...

— Maintenant, nous passons à la *Balance*, fabriquée vers le III^e siècle, avec les serres de Scorpion ; peu de choses à dire, car on n'y compte que 21 étoiles visibles au télescope et 8 seulement à l'œil nu... La *Vierge* contient la fameuse constellation de l'« Épi » qui, au mois de mai, brille en plein sud ; l'« Épi » jouit d'une grande notoriété, car c'est grâce à lui et à « Régulus » que, 127 ans avant notre ère, Hipparque découvrit la loi de la précession des équinoxes... C'est une des constellations dans lesquelles il s'est produit, depuis trois mille ans, le plus de changements, ainsi que l'atteste un simple coup d'œil jeté sur les anciennes cartes ; dans ce district céleste, on a relevé plus de 500 nébuleuses, dont beaucoup sont doubles, en mouvement autour l'une de l'autre, et notamment celle qui porte le matricule M 99, qui a l'aspect des soleils tournants des feux d'artifices ; elle compte plusieurs milliers d'étoiles... enfin, j'aurai tout dit sur la *Vierge*, lorsque j'aurai ajouté, à la nomenclature de ces curiosités, la très intéressante étoile double γ (gamma), l'une des premières découvertes à l'aide du télescope et dont la période de rotation est de 175 ans ; on a constaté que les deux soleils qui la composent tournent sur eux-mêmes et autour de leur centre commun de gravité : en raison de leur éloignement, ils n'offrent pas de parallaxe et...

Fricoulet s'arrêta net et regarda Gontran : le jeune homme, bercé par la voix de son ami, s'était assoupi et c'était le souffle régulier, un peu fort, qui s'échappait, semblable à un bourdonnement, de ses lèvres entr'ouvertes, qui avait attiré l'attention de l'ingénieur.

Il se mit à rire, haussa les épaules et, se levant :

— Si c'est là l'effet que lui produit le Zodiaque, du diable s'il sera capable de tenir tête à Ossipoff... Tant pis pour lui, je suis en règle avec mes engagements et, s'il se fourvoie, il n'aura à s'en prendre qu'à lui-même.

Cela dit, il sortit de la machinerie, gagna la cabine dans laquelle Fahrenheit dormait, étendu sur son hamac et il allait sans doute imiter l'exemple que lui donnait l'Américain, lorsqu'il fut pris d'un remords. Est-ce qu'il n'aurait pas dû éveiller le jeune comte et le contraindre à écouter le reste de sa conférence ?

En toute autre circonstance, il l'eût laissé goûter en paix les douceurs du sommeil ; mais, à son réveil, Gontran ne serait-il pas en droit de lui reprocher ce qu'il pourrait, à la grande rigueur, considérer comme une trahison de sa part ?

L'intérêt de l'ingénieur n'était-il pas, en effet, de le livrer, sans défense, aux interrogatoires d'Ossipoff ? certes, et pour l'honneur de Fricoulet, il devait agir de manière à ce que son ami ne pût formuler un semblable reproche.

D'un autre côté, Gontran avait le réveil mauvais et rien ne prouvait que Fricoulet fût accueilli de façon aimable, même étant donné ses bonnes intentions...

Le jeune homme demeura un moment perplexe : un secret pressentiment lui disait que la Providence seconderait ses projets. Mais, précisément à cause de ce pressentiment, il ne voulait pas que ni sa conscience ni Gontran pussent rien lui reprocher...

Alors, il prit un moyen terme : au lieu de se coucher, il s'assit sur le bord de son hamac et, prenant son carnet, il se mit à rédiger hâtivement quelques notes en lesquelles il résuma le plus succinctement possible ce qu'il lui parut indispensable d'incruster dans la cervelle de son ami, pour le mettre à même de répondre victorieusement au vieux savant, au cas où il lui prendrait fantaisie de disserter sur le Zodiaque avec son jeune « collègue ».

Voici ces notes :

« *Le Lion*. L'étoile maîtresse de cette constellation est « *Régulus* », dont « l'éclat est magnifique; distance du système solaire : environ 100 trillions « de lieues, eu égard à la lumière dont elle rayonne, volume gigantesque — « elle s'éloigne de nous à raison de 37 kilomètres à la seconde, escortée « d'une étoile double de huitième grandeur, connue seulement depuis une « centaine d'années. — A remarquer : plusieurs nébuleuses d'aspect bi- « zarre, notamment le n° 65 de Messier, en spirale elliptique, et le 56 de « forme ovale.

« *Le Cancer*, le plus petit et le plus pauvre des signes du Zodiaque : « on n'y aperçoit à l'œil nu qu'une pâle nébulosité laiteuse, agglomération « d'étoiles de faible éclat, désignée par les anciens sous le nom de : « *La « Crèche* ».

« *Les Gémeaux*, remarquables par « *Castor* » et « *Pollux* », deux « étoiles considérées pendant fort longtemps comme liées l'une à l'autre, « théorie dont la spectroscopie a démontré la fausseté. Tandis que *Pollux* « arrive vers la Terre avec une vitesse de 64 kilomètres par seconde, *Castor* « s'en éloigne à raison de 45 kilomètres ; depuis *Hipparque*, ces deux so- « leils se sont écartés l'un de l'autre de plus de 2 trillions 500 milliards de « lieues et leur intensité lumineuse n'a pas varié pendant ces vingt siècles, « — dans leur course *Castor* et *Pollux* sont suivis par un autre astre plus « éloigné, ce qui induit à penser qu'on est en présence d'un système non « pas double, mais triple. — D'après les études d'*Herschell*, l'évolution de « *Castor* et de *Pollux* autour l'un de l'autre ne demanderait pas moins de « mille ans. — Dans les *Gémeaux*, à signaler plusieurs étoiles doubles co- « lorées, un certain nombre d'étoiles variables, plusieurs nébuleuses.

« *Persée*. L'étoile principale est « *Algol* », qui marque, dans le ciel, la « place de la tête de la « *Méduse* »; étoile variable, descendant de la 2^e à la « 4^e grandeur en deux jours, 20 heures, 40 minutes, 53 secondes, et cette « sorte d'éclipse ne dure que 6 minutes, sans doute à cause du passage « d'un corps obscur devant le disque de l'étoile. — Grand nombre d'étoiles « doubles et deux petites nébuleuses.

« *Le Cocher et la Chèvre*, visible surtout au retour du printemps, ce « qui l'a fait associer, dès la plus haute antiquité, aux travaux agricoles. « — « *Capella* », étoile de première grandeur, presque aussi blanche que « *Vega*, à une distance de 170 trillions de lieues, la principale du groupe, « plane en décembre et janvier au zénith de Paris; — rien d'intéressant à

« signaler, si ce n'est, non loin de ce groupe, la constellation du *Lynx*, où
« brillent un grand nombre d'étoiles doubles fort intéressantes et particu-
« lièrement les n^{os} 38, 15, 12, 19 et 20, systèmes ternaires à révolution très
« lente. »

Fricoulet en était là de la rédaction de ses notes, lorsque, par la cage de l'escalier, la voix d'Ossipoff se fit entendre, formidable, tonitruante.



— Gontran!... Gontran!... appelait-il.

L'ingénieur tressaillit en même temps que Farenheit, éveillé en sursaut, se jetait au bas de son hamac.

— By god ! grommela-t-il en regardant son voisin d'un air effaré.

— Tranquillisez-vous, lui dit Fricoulet en souriant, c'est M. Ossipoff qui appelle M. de Flammermont, pas autre chose...

En ce moment, le jeune comte entra en se frottant les yeux.

— Tu as entendu, fit-il.

— Cette question...

— Encore une dissertation qui se prépare ! maugréa Gontran.

— Probable.

Le vieillard appela de nouveau :

— Gontran !... Gontran !...

Flammermont se croisa les bras.

— Ah ! tu es encore gentil, toi ! fit-il ; tu m'as laissé dormir...

— C'était ce que j'avais de mieux à faire...

Le jeune homme eut un hochement de tête vers le plafond, où l'on entendait trépigner d'impatience les pieds du savant.

— Qu'est-ce que je vais lui dire ? murmura-t-il d'un ton navré.

— Tiens ! répondit l'ingénieur en lui remettant les notes qu'il venait de griffonner à la hâte... parcours ça, moi, je vais le faire patienter...

Et il s'élança dans l'escalier.

En entendant le bruit de ses pas, le vieux savant, courbé vers le télescope, demanda, sans se retourner :

— Arrivez donc vite, Gontran... vous dormiez donc ?

— M. de Flammermont ne dort pas, monsieur Ossipoff, répondit alors Fricoulet... mais il tient en ce moment *Andromède* au bout du télescope et il m'envoie vous dire qu'il ne peut se déranger en ce moment...

Le vieillard eut un frisson qui lui agita le corps tout entier.

— C'est précisément au sujet d'*Andromède* que je voulais l'interroger, car, moi aussi, je m'en occupe et j'ai des incertitudes que j'aurais voulu éclaircir, en causant avec lui...

Séléna, debout près de son père, tourna vers l'ingénieur un visage tout assombri par l'inquiétude, et, dans le regard qu'elle attachait sur lui, il y avait, nettement compréhensible, cette question :

— Est-il prêt ?

Fricoulet secoua négativement la tête ; mais, en même temps, il lui fit de la main un signe rassurant, car une idée venait de lui traverser la cervelle.

— Il serait, en effet, très rassurant, dit-il en s'adressant à Ossipoff, de contrôler vos observations par les siennes ; mais il y a, pour cela, un moyen fort simple qui vous permettra de ne vous déranger ni l'un ni l'autre.

Et, à Séléna :

— Mademoiselle, ajouta-t-il, seriez-vous assez aimable pour aller trou-



L'audace de Thésée et le féérique Pégase (p. 205).

ver M. de Flammermont et lui demander de vous dicter ce qu'il a déjà observé d'Andromède; vous remettrez la note à M. Farenheit en le priant de nous l'apporter.

— Pas mal imaginé, murmura Ossipoff, d'un ton satisfait, tandis que sa fille, après avoir remercié l'ingénieur par un charmant sourire, s'enfuyait hors de la cabine, légère comme un oiseau.

Fricoulet, lui, ne perdit pas son temps, et, sur une feuille arrachée à son carnet, écrivit quelques lignes; il avait fini au moment où Farenheit arrivait avec un papier qu'il lui remit.

— Voici, dit l'ingénieur en tendant à Ossipoff la feuille de son carnet substituée à ce qu'envoyait Gontran.

— Lisez... lisez... dit Ossipoff qui, pour rien au monde, n'eût interrompu son observation.

— « γ (gamma), avec son soleil orangé et ses deux satellites émeraude et saphyr!... quelle merveille!... les yeux éblouis... le cerveau fatigué... »

— Passez, s'écria le vieillard... ce pauvre Gontran s'arrête à des considérations qui n'ont aucun intérêt!... on connaît cela depuis 1777... Gontran oublie que Bradley est venu avant lui pour dédoubler Gamma...

Puis, sur un ton d'ardente curiosité:

— Et la nébuleuse!... il ne dit rien de la nébuleuse de Lucien Marius de Franconie?

— Ma foi, non... mais...

Et, à Farenheit:

— Courez vite dire à M. de Flammermont que nous attendons ses observations sur la nébuleuse.

L'Américain sortit bougonnant de ce rôle de commissionnaire auquel on l'astreignait et Fricoulet dit au savant:

— Si, pendant ce temps, vous notiez vos observations... M. de Flammermont pourrait les contrôler pendant que vous contrôlez les siennes...

— Écrivez donc... murmura le vieillard d'une voix fébrile; d'ici, comme de Poilkowa, la nébuleuse a l'apparence d'une immense lentille de gaz, vue par la tranche, de silhouette par conséquent elliptique... je remarque un foyer central de condensation et deux foyers secondaires... l'un rond, l'autre ovale... avec deux fissures noires longitudinales...

Fahrenheit rentrait en ce moment et tendait un papier à Fricoulet qui s'écria :

— Attendez... attendez... monsieur Ossipoff... Ce cher Gontran vous envoie quelque chose de très intéressant...

— En vérité...

— Il a étudié le spectre de la nébuleuse... nulle trace d'étoiles... pas la moindre trace ou raie caractérisant une masse gazeuse...

— C'est bien cela... c'est bien cela, poursuivit le vieillard en proie à une agitation extraordinaire ;... spectre continu, sans raies transversales..

— ... En résumé, poursuivit Fricoulet, feignant toujours de lire les notes de Gontran, M. de Flammermont n'est pas plus avancé que sur Terre... il compte bien, dans les environs de la nébuleuse, plus de 1,500 étoiles ; mais, en dépit de tous ses efforts, il ne peut s'assurer si leur proximité est réelle ou seulement due à la perspective :

Ossipof poussa un soupir à fendre l'âme.

— Et j'espérais qu'il serait plus heureux que moi...

— Par exemple, il a réussi à mesurer la superficie de ce monde étrange : il a trouvé pour la longueur un minimum de 300 milliards de lieues... ce qui lui fait estimer, à vue de nez, les dimensions à trois cents fois celles du système solaire tout entier...

Bien qu'Ossipoff eût constaté, de visu, tous ces détails, il leva les bras au plafond, dans un geste désordonné, balbutiant :

— Fabuleux!..... Fabuleux!

— ... En admettant, dit en-



core l'ingénieur, que cette nébuleuse ne soit pas plus éloignée de nous que les étoiles les plus voisines — ce qui n'est nullement prouvé...

Ossipoff laissa retomber sa tête sur la paume de ses mains, l'air profondément accablé, tandis que ses lèvres murmuraient :

— A quoi bon... alors... à quoi bon?...

Depuis plusieurs heures déjà — trente-trois, pour être exact — « L'Éclair » naviguait à travers le zodiaque; le truc inventé par Fricoulet pour permettre à M. de Flammermont d'esquiver l'interrogatoire d'Ossipoff sur la nébuleuse d'*Andromède*, avait remis un peu de cordialité dans les rapports des deux jeunes gens; quant à l'altercation de Gontran et de Farenheit, il avait été décidé, d'un commun accord, qu'on n'en soufflerait mot, afin de ne pas inquiéter Séléna.

On réglerait cette question-là à Terre — si toutefois le bonheur voulait que les voyageurs revissent jamais leur planète natale; mais, jusque-là, on ferait comme si rien ne s'était passé.

L'ingénieur, qui achevait son quart, venait de signaler la constellation des *Chiens de Chasse*, dont les étoiles s'apercevaient, brillantes, à l'avant du wagon, lorsque Flammermont, qui venait prendre la place de son ami dans la machinerie, aperçut un dessin étrange à côté de l'ingénieur; il ouvrait la bouche pour demander une explication, quand Fricoulet le devançant :

— C'est bien en 1863 que tu es né, n'est-ce pas? interrogea-t-il.

— Oui... mais pourquoi?...

— Le 28 septembre, si je ne me trompe?...

— Encore, oui!... mais est-ce que tu aurais l'intention de me souhaiter ma fête?...

Pour toute réponse, Fricoulet se mit à rire, en considérant le dessin qui avait, dès son entrée dans la cabine, attiré l'attention du jeune comte.

Et son hilarité était telle que Séléna et Farenheit accoururent.

— Y aurait-il indiscrétion, monsieur Fricoulet, fit la jeune fille, à vous demander la permission de rire un peu avec vous?...

L'ingénieur parut un peu déconcerté et tenta de dissimuler derrière son dos la feuille de papier qu'il tenait à la main; mais l'œil malin de Séléna avait surpris son mouvement.

— Ah! qu'est-ce que c'est que cela? s'exclama-t-elle.

— Rien... une chose que j'ai crayonnée, tantôt, pour me tenir éveillé...

— Peut-on voir?...

Fricoulet eût eu mauvaise grâce à se dérober plus longtemps; il tendit le papier à M^{lle} Ossipoff, se disant qu'après tout il ne courrait pas grand risque à leur mettre sous les yeux une chose à laquelle elle ne comprendrait sans doute rien.

Aussi, sa stupéfaction et aussi son désappointement furent-ils grands en entendant Séléna s'écrier :

— Mais c'est un thème de nativité, cela!...

— Le mien alors! s'exclama à son tour Gontran...

L'ingénieur parut embarrassé et balbutia, tendant la main, pour reprendre le papier :

— Une plaisanterie, je vous dis... une simple plaisanterie...

Cependant, Séléna qui étudiait le dessin de très près s'exclama :

— Vous êtes né sous l'influence de Mercure, qui était alors à 17° exposant dans les Poissons, Vénus se trouvant dans la Balance, Mars dans les Gémeaux et Saturne dans le Cancer.

— Mais vous êtes très forte! balbutia Fricoulet avec un sourire contraint.

— Vous y connaissez donc quelque chose? interrogea Gontran incrédule.

— Comment!... tenez, ces douze triangles-là représentent les douze maisons du ciel, avec leur situation dans l'espace, au moment de votre naissance...

Farenheit qui, jusqu'alors, était demeuré silencieux, se haussant sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus l'épaule de la jeune fille, dit alors :

— Alors, par ce procédé-là, on peut connaître l'avenir?

— Mais parfaitement; répondit l'ingénieur sans sourciller; vous avez déjà entendu parler de l'astrologie, n'est-ce pas?... Eh bien! c'est ça!

— Il y a eu autrefois, au siècle dernier, je crois, un homme très savant... qui s'appelait Cagliostro, et qui lisait dans les astres...

Gontran, éclatant de rire, s'écria :

— Mais non, sir Farenheit, mais non; ne croyez donc pas tout ce que vous raconte Fricoulet; autrefois, oui, on croyait — parce que certains malins le faisaient croire — à l'influence faste ou néfaste des astres sur l'existence humaine, suivant qu'ils occupaient, l'un par rapport à l'autre,

telle ou telle situation; c'était là une aimable plaisanterie de laquelle vivaient grassement les ancêtres de nos tireuses de cartes et de nos somnambules modernes...

L'ingénieur regardait son ami, railleusement, durant qu'il parlait, et un petit sourire moqueur courut sur sa lèvre quand il eut fini; sourire qui signifiait clairement : « Mon bel ami, nous verrons tout à l'heure, si ton scepticisme est aussi résistant qu'il le paraît...

Séléné, alors, intervint.

— Permettez-moi de vous dire, cependant, mon cher Gontran, qu'une foule de prédictions, basées sur la connaissance des astres, se sont réalisées de point en point;... voyez l'histoire...

Le jeune homme haussa les épaules.

— Parbleu!... vous figurez-vous que ceux qui faisaient métier d'astrologie, fussent des imbéciles?... loin de là! ils alliaient à une très grande finesse, à une très grande profondeur de vue, une connaissance très étendue des hommes et du cœur humain... sans compter qu'ils avaient dans les milieux politiques des espions qui les tenaient au courant de ce qu'on disait, même le plus secrètement... En sorte qu'il ne leur était guère difficile, sachant ce qui se méditait contre tel ou tel personnage, ce qui se préparait concernant tel ou tel événement, de prédire l'avenir, presque à coup sûr... en ayant l'air de baser leurs prédictions sur leurs combinaisons charlatanesques...

— Permets, cependant, essaya de dire Fricoulet.

Mais l'autre était lancé et, lui coupant la parole :

— La meilleure preuve que je suis dans le vrai, c'est que la clientèle des astrologues ne se recrutait que parmi les personnages, ceux sur le compte desquels il était facile d'avoir des « tuyaux ». C'est ce qui a fait dire à Voltaire qu'il n'y avait d'étoiles que pour les grands, le reste étant de la canaille dont les astres ne se mêlaient pas.

Fricoulet répliqua ironiquement :

— Il faut donc croire que tu es un personnage, car voilà un thème de nativité tel que bien des grands de la terre n'en ont jamais eu.

Mais, sans doute, Gontran avait-il comme un pressentiment que ce thème cachait quelque tour nouveau de son ami, car il s'empressa d'ajouter :

— Et il n'y a pas que Voltaire qui ait affirmé, non seulement son

incrédulité, mais son mépris, en ce qui concerne la manière dont les astrologues jonglent avec les astres... Bien avant lui, Shakespeare a dit...

— Shakespeare!... observa narquoisement Fricoulet... tu es sûr?

— Comment! si j'en suis sûr! alors que j'étais attaché à l'ambassade d'Italie, nous avons joué chez l'ambassadeur d'Angleterre un acte du *Roi Lear*...

— En anglais!...

— Parbleu!... nous vois-tu jouant du Shakespeare en français chez l'ambassadeur d'Angleterre!

— A la grande rigueur, je pourrais te voir... mais enfin... et alors?...

— Alors... je me souviens que je débitais cette tirade: « Quoi! lorsque nous sommes malades ou dans l'infortune (ce qui nous vient souvent de notre mauvaise conduite) nous rendrons responsables de nos souffrances le Soleil, la Lune et les étoiles!... comme si nous étions méchants par nécessité! fous par ordre du ciel! fripons, voleurs et traîtres par une prédominance des astres! buveurs et menteurs par une obéissance forcée à l'influence d'une planète!... comme si tous nos vices descendaient d'en haut!... admirable invention que de mettre nos passions sur le compte d'une étoile!... Mon père et ma mère furent unis sous le signe du « Dragon » et je naquis sous la « Grande-Ourse »... de sorte que je dois être rude et sans honte!... Bah! j'aurais été ce que je suis... alors même que la plus petite étoile n'aurait pas présidé à ma naissance! »

Emporté par son sujet, le jeune homme avait débité cette tirade, tout d'une haleine, comme s'il eût été en scène, avec le feu et l'apparente conviction qu'y eût mis un véritable acteur.

— Merci de nous avoir dit cela en français! ricana Fricoulet; car, sans cela, j'eusse été incapable d'apprécier le grand dramaturge anglais dans sa langue natale...

Puis, tendant la main vers le papier que Séléna ne cessait d'examiner curieusement :

— Cela, d'ailleurs, n'a aucune importance, quoique, sans croire à l'astrologie, j'ai, sur les lois qui président aux destinées humaines, une opinion diamétralement opposée à celle de feu Shakespeare...

— Oui... oui... la théorie nouvelle... l'irresponsabilité humaine, qui permet aux avocats des Assises de défendre la tête de leurs clients, ar-

rétés un couteau sanglant à la main, en disant que, s'ils ont tué, c'est parce qu'ils sont nés avec l'instinct du crime...

Et il éclata de rire.

— Vous croyez, cependant, objecta Farenheit, que l'on naît avec telle ou telle faculté... témoin, vous, qui, bien qu'ayant embrassé la carrière diplomatique, êtes venu au monde avec la bosse de l'astronomie...

A ces mots, prononcés sur un ton de conviction admirative, le jeune homme ne put s'empêcher de rougir un peu, d'autant plus qu'il sentait peser sur lui les regards moqueurs de Fricoulet et ceux, quelque peu malicieux, de Séléna.

Celle-ci, s'approchant de l'ingénieur, dit alors :

— Vous seriez bien aimable de me traduire ce que vous avez mis là...

— Mais je vous assure que ce n'est pas sérieux ; et, le fût-ce, du moment que vous ne croyez pas à l'astrologie...

— Qu'importe?... — et puis on croit toujours à ces choses-là... sans y croire ; cela dépend...

— Comment ! cela dépend... de quoi ?

— De ce que les astres nous prédisent...

L'ingénieur ne put s'empêcher de rire.

— Parfaitement : on est bien plus crédule pour les prédictions qui s'accordent avec vos secrets désirs que pour les autres...

Séléna, se voyant devinée, baissa les yeux en rougissant.

— Dans ces conditions-là, poursuivit Fricoulet, mieux vaut que je ne vous traduise pas l'horoscope de Gontran.

— Parce que ?

— Parce que les astres et vous n'êtes pas d'accord...

— Allons donc ! s'exclama Flammermont dont les sourcils se froncèrent.

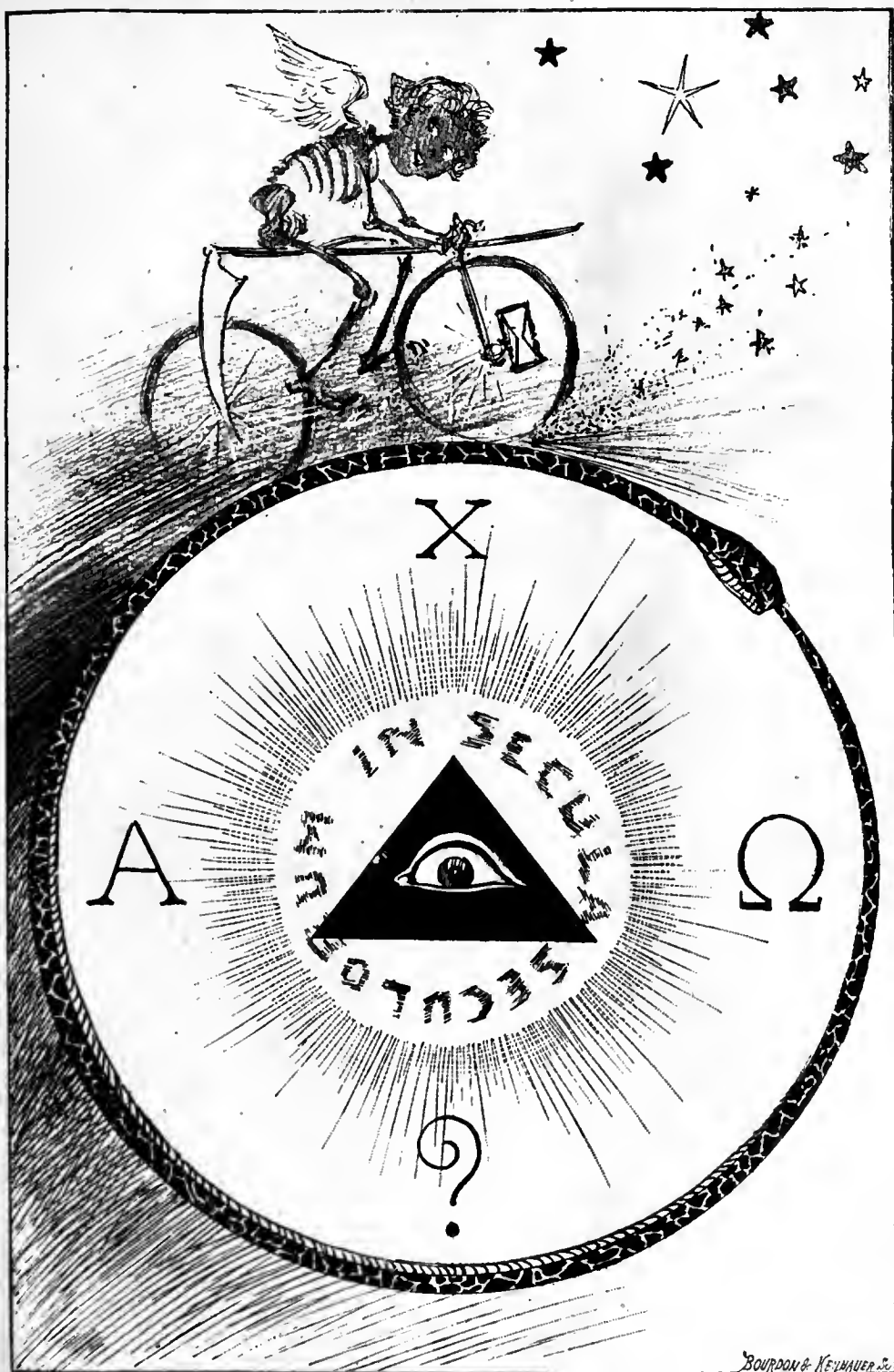
— Dites toujours, insista la jeune fille.

Fricoulet poussa un soupir et déclara :

— Vous vous rappellerez, en tous cas, si vous n'êtes pas contents, que c'est vous qui l'aurez exigé...

Et, prenant le papier que lui tendait la jeune fille :

— M. de Flammermont étant né sous l'influence de Mercure, expliqua-t-il, a une propension marquée pour les sciences exactes, Mercure étant le dieu des mathématiciens...



La nature a fabriqué une nébuleuse, embryon de mondes futurs (p. 213).

Sans la présence de Farenheit, Gontran eût donné libre cours à son hilarité; il se contenta de sourire, tandis qu'une flamme amusée s'allumait dans les prunelles de M^{lle} Ossipoff.

— En revanche, poursuivit l'ingénieur, il a un caractère changeant, capricieux, et nullement fait pour constituer, ce qu'on appelle sur Terre, un bon père de famille, un bon citoyen, un bon garde national.



— Dis donc... dis donc... protesta Gontran avec un sourire pincé, il me semble que les astres vont un peu loin dans leur appréciation.

— M. de Flammermont a un tempérament aventureux...

— Cela n'est pas malin à deviner, ricana le jeune comte, ce que je fais depuis plusieurs années ne prouve pas des habitudes casanières...

Imperturbablement l'ingénieur poursuivit.

— Quant à l'avenir, il résulte du groupement des différentes constellations qui t'intéressent, que tu occuperas un jour une situation prépondérante...

-
- Directeur d'observatoire, déclara hardiment Farenheit.
 - Non pas... les astres parlent d'une situation politique.
 - Politique! se récria Séléna... mais mon père...
 - Les astres disent encore que ta race périra avec toi...
 - Et c'est tout? grommela Gontran d'un air furieux, tandis que Séléna, boudeuse, sortait de la pièce.
 - Mon Dieu, oui, c'est tout...
 - Eh bien! cria Flammermont, en colère, je croirai à ton astrologie lorsqu'elle t'aura prédit que tu seras un jour riche et marié.
 - Cela se pourrait, répondit Fricoulet impassible.
-



CHAPITRE VII

LE CAUCHEMAR D'OSSIPOFF

PENDANT l'*Éclair* poursuivait sa route à travers l'espace, suivant imperturbablement une ligne conforme à sa force de propulsion et à la puissance d'attraction qui le contraignait à aller de l'avant, toujours de l'avant : tel un projectile, échappé de l'âme d'un canon, trace dans l'air une trajectoire mathématique, jusqu'au moment où les forces auxquelles il obéit l'abandonnant, il touche enfin, inerte, le sol d'où il est parti.

Déjà l'Étoile polaire était signalée et, dans le fond de la voie lactée, aux environs du point imaginaire où aboutit le prolongement de l'axe terrestre, une constellation singulière apparaissait, formant très nettement, en soleils étincelants, un W gigantesque.

C'était *Cassiopee*, et ce nom éveilla chez Gontran des souvenirs mythologiques remontant à l'époque où il étudiait sur les bancs du lycée, sans se douter le moins du monde qu'un jour lui rait où il pourrait admirer de si près la filleule de la malheureuse mère d'Andromède.

Un à un lui revenaient les vers charmants par lesquels Ovide, dans ses *Métamorphoses*, raconte les malheurs de la princesse d'Éthiopie qui, victime de la présomption de sa mère assez audacieuse pour comparer sa

beauté à celle des Néréides, filles de Neptune, avait été attachée sur un rocher pour y être dévorée par un dragon marin.

Et l'audace de Thésée, et le féérique Pégase, et les détails du duel entre le héros et le monstre, et la victoire de l'antique chevalier, tout cela réapparaissait aux yeux de M. de Flammermont, aussi clair, aussi net que si une baguette de fée l'eût ramené de vingt ans en arrière, à cet âge d'or si méconnu, que l'on appelle « l'époque du Lycée ».

Et, bercé par ses souvenirs, il écoutait d'une oreille distraite les explications que lui donnait Fricoulet, trouvant autrement plus captivants que ces démonstrations astronomiques, les commentaires dont le professeur accompagnait autrefois la poésie d'Ovide.

L'ingénieur avait beau déclarer, en homme convaincu, que, sur les trente étoiles que renferme Cassiopée, il en est de très intéressantes, et notamment ϕ , étoile triple, variable, jaune d'or, bleu d'azur et rose pâle, Gontran fermant les yeux, revoyait Persée, chevauchant Pégase et accourant délivrer Andromède.

— Puisque la nature est toute-puissante, songeait-il, pourquoi n'a-t-elle pas retracé au ciel ces charmantes et héroïques figures?... cela donnerait à l'astronomie un charme qu'elle n'a pas...

Mais Fricoulet poursuivait, voulant tenir jusqu'au bout la promesse qu'il avait faite de mettre son ami à même de faire bonne figure en présence d'Ossipoff; bien que ne croyant pas à l'astrologie, il croyait à la destinée et, si la sienne était réellement qu'il devint le mari de Séléna, il ne voulait pas que sa conscience pût rien lui reprocher.

Et il continuait son cours, parlant successivement de η , quatrième grandeur, double, jaune d'or et rouge, tournant autour l'une de l'autre en deux cents ans, aperçue pour la première fois par Herschell en 1779, éloignée du système solaire d'environ cinquante trillions de lieues, distance que sa lumière met vingt et un ans à parcourir; puis ce fut l'étoile 3032 du catalogue de Struve, qui forme un couple très serré et dont la révolution est une des plus rapides que l'on connaisse, car elle s'accomplit en cent quatre années terrestres; ensuite, la triple *Iota*, jaune d'or, pourpre et lilas, formant un système ternaire en mouvement; μ est remarquable par sa vitesse propre qui s'élève à 1,700 millions de lieues par an; enfin, un magnifique amas d'étoiles, découvert, en 1783, par miss Caroline Herschell...

— La fille de l'astronome, sans doute, murmura Gontran, arraché soudain à sa rêverie...

— Précisément.

— O délicieuse vie de famille! s'exclama ironiquement M. de Flammermont, que celle de ces gens qui passent leur temps, l'œil collé à un télescope.

— On ne peut pas dire, en tout cas, que ce soit une vie terre à terre.

— Pas assez, à mon sens; car pendant que la maîtresse de maison est dans les étoiles, la maison marche comme elle peut... mais continue...

Il y eut un silence, durant lequel Fricoulet examina curieusement son ami, lisant, aussi clairement que dans un livre ouvert, ce qui se passait dans son âme, puis d'un ton résigné :

— Ensuite, nous passons à *Céphée*, voisine de la *Petite Ourse* et qui, entre autres curiosités, renferme σ , étoile double de cinquième grandeur; couleur jaune orange et bleu turquoise, puis μ qu'Herschell désigne sous le nom de « garnet sidus », astre grenat, en raison de son rayonnement qui semble projeté par un rubis que frapperait une lumière électrique; dans le même *Céphée*, nous avons δ , R, variable, β double, blanche et bleue...

L'ingénieur s'interrompt un moment, se leva et, après avoir jeté un coup d'œil dans le télescope, dit à M. de Flammermont :

— Tiens!... si tu veux voir un joli spectacle, regarde...

Et comme, en disant ces mots, il poussait Gontran par les épaules, force lui fut bien d'abandonner ses rêveries mythologiques, de dire adieu à Persée et à Pégase, pour venir coller son œil à l'appareil d'optique.

— Eh bien! demanda-t-il au bout d'un instant...

— *La Croix du Cygne*, expliqua l'ingénieur.

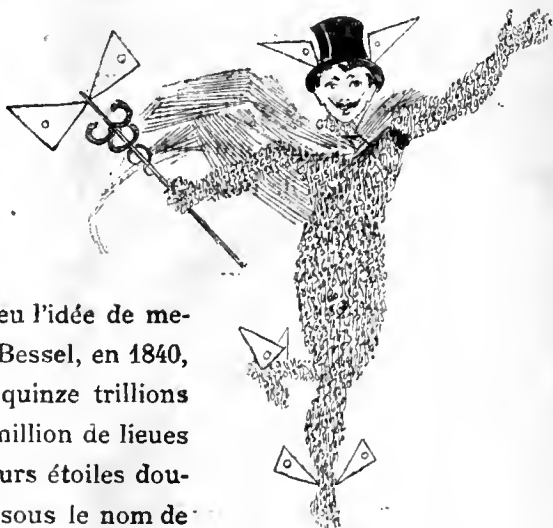
Et, après avoir laissé à son ami le loisir d'admirer tout à son aise, il poursuivit :

— Tu vois, n'est-ce pas, d'après la disposition des étoiles qui composent cette constellation, à quoi elle doit son nom... celle qui brille là, juste en face de toi, d'une lumière jaune d'or, c'est *Albireo*, qui se double de cette autre, un peu sur la droite, et qui est bleu saphir... Si nous avions là un spectroscopie, je te ferais voir l'énorme différence qui existe dans la constitution de ces deux mondes-là; tandis que le premier présente un spectre de second type, le deuxième, au contraire, laisse apercevoir un fin réseau de lignes très serrées confinant au rouge et au jaune, d'où l'on con-

clut que sa température est plus basse; son volume étant plus petit, il y a chance pour qu'il se refroidisse plus vite et que, dans quelques siècles, il continue à tourner, solidifié en planète, autour d'Albiréo... Tu m'écoutes?

— Je ne fais que ça... balbutia Gontran.

— J'appelle tout particulièrement ton attention sur le n° 61 : c'est la première étoile dont on ait calculé la distance et c'est en raison de son mouvement propre très rapide qu'on a eu l'idée de mesurer sa parallaxe, laquelle, fixée par Bessel, en 1840, à 0',511, donne environ une distance de quinze trillions de lieues; elle marche à raison d'un million de lieues par jour, au minimum... Je passe plusieurs étoiles doubles et je te signale un groupe désigné sous le nom de *Petit Renard*, dans lequel on remarque une nébuleuse découverte en 1764 par Messier et qui se présente avec la silhouette d'une haltère de gymnastique... les Anglais...



En ce moment, un cri échappé des lèvres de Gontran coupa la parole à l'ingénieur qui demanda :

— Qu'arrive-t-il?

— Une éclipse!... une éclipse d'étoile!...

— Qu'est-ce que tu chantes là! fit Fricoulet en haussant les épaules..

— La vérité, pas autre chose, répondit Flammermont qui n'avait pas quitté le télescope; il y avait là, à l'instant, une étoile blanche très éclatante et, tout d'un coup, elle a disparu ou plutôt s'est éteinte, comme une chandelle qu'on aurait soufflée...

— Invraisemblable!... des étoiles ne se soufflent pas comme des chandelles!...

— C'est pourquoi, riposta Gontran, aigri par les moqueries de son ami, je t'ai parlé d'éclipse... d'ailleurs, la voilà qui reparait...

Comme le jeune homme achevait ces mots, la voix d'Ossipoff se fit entendre.

— Gontran!... avez-vous vu, là-bas, dans la direction de *la Lyre*?...

— Oui... oui... une éclipse... sans doute une planète qui passe devant l'étoile autour de laquelle elle gravite...

On entendit le veillard dégringoler l'escalier comme une avalanche et il entra dans la machinerie, semblable à un ouragan.

— Non... non... s'écria-t-il, ce n'est pas cela ! Dans cette direction, il n'y a pas d'étoile double !... Nous sommes en présence de quelque phénomène céleste qu'il ne tiendrait qu'à nous d'approfondir.

Le jeune comte jeta sur son ami un regard inquiet.

— Quelle nouvelle folie médite-t-il ? songea-t-il.

Et sans doute Fricoulet eut la même pensée que lui, car il s'écria :

— Ah ! non... vous savez, monsieur Ossipoff, ... pas de bêtises...

— Un petit coup de levier, mon bon Fricoulet, implora le veillard ; un simple petit coup de levier qui nous fasse obliquer un peu à droite, de manière à nous rapprocher de ce point. Cela ne nous écartera nullement de notre route et j'ai idée que nous assisterons à un spectacle intéressant.

L'ingénieur eut un haussement d'épaules et répondit :

— Mon Dieu !... s'il n'y a que cela pour vous rendre heureux...

Il saisit un levier, l'abaisse d'un cran ou deux et ajouta :

— Voilà qui est fait.

Sans remercier, Ossipoff tourna les talons et on l'entendit qui regagnait sa cabine, en courant.

— Qu'est-ce que tu supposes que ce puisse être ? interrogea M. de Flammermont, après le départ du veillard.



Fricoulet allongea les lèvres, dans une moue dubitative.

— Je ne m'en fais aucune idée... Je ne vois guère d'autre raison que l'occultation de l'étoile par une planète qui lui sert de satellite... D'ailleurs, inutile de nous creuser la cervelle, puisque nous serons fixés tout à l'heure. Donc, ne nous occupons plus de cela et, comme on dit au théâtre, enchaînons.



Gontran, de quart, causait avec Sélène (p. 219).

— Enchaînons, répéta Gontran, d'un ton mélancolique, plein de résignation.

— La constellation de *la Lyre*, dans le voisinage de laquelle s'est produit le phénomène en question, doit sa réputation à Véga dont le parallaxe a été établi par Brunnow, en 1870, et son chiffre 0',18 correspond à un éloignement de 42 millions de lieues... Véga est l'une des étoiles les plus brillantes de l'univers céleste, mais sa température n'est pas en raison de l'intensité de sa lumière; son spectre trahit la présence de l'hydrogène, du sodium et du magnésium dans sa photosphère... Véga s'approche du système solaire avec une vitesse de 71 kilomètres par seconde et, dans douze mille ans, elle reviendra prendre au pôle nord du monde la place qu'elle occupait, il y a quatorze mille ans.

— Oui, oui, je sais, murmura Gontran qui s'assoupissait, la précession des équinoxes.

— Bien que *la Lyre* soit l'une des plus petites constellations, elle renferme plusieurs curiosités sidérales, notamment un système quadruple magnifique : le premier couple paraît tourner en 1,800 ans et le second en 3,700 ans et on évalue à dix mille siècles la durée de révolution de ces deux couples autour de leur centre commun de gravité;... à signaler aussi ce que Herschell a appelé la nébuleuse perforée et dont la superficie est au moins égale à celle du système solaire tout entier... Dans les environs de *la Lyre*, nous avons du menu fretin astronomique : *La Flèche*, *l'Écu de Sobieski*, *l'Aigle*, sur lesquels il n'y a pas grand'chose à dire, si ce n'est que ces constellations se trouvent dans une contrée très riche en étoiles, puisque Herschell en a compté, sur une étendue de 5 degrés, trois cent trente mille...

— Quelle patience!...

Au-dessus de leur tête il y eut un bruit formidable produit par plusieurs escabeaux renversés sur le plancher et, de nouveau, les pas d'Ossipoff firent trembler les marches de l'escalier.

Quand il apparut, il était pâle, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire et ses mains s'agitaient au-dessus de sa tête, fébrilement.

Les deux amis crurent que quelque danger inconnu menaçait l'appareil et, angoissés, ils se précipitèrent vers lui.

— Elle est jolie, votre éclipse! s'exclama le vieillard en se croisant les bras et en les toisant tous les deux, d'un regard dédaigneux... En fait

de planète, c'est un globe obscur, énorme, emporté par un mouvement d'une incroyable rapidité... car je l'ai vu occulter successivement plusieurs étoiles...

Fricoulet ouvrait la bouche pour répliquer; Ossipoff ne lui laissa pas le temps de prononcer une syllabe.

— Et savez-vous ce qui se passe?... eh bien! ce globe se dirige en droite ligne vers un autre corps obscur, dont la marche est plus lente, mais dont la masse attire irrésistiblement le premier, dont la vitesse va s'accroissant, chaque seconde...

— Nous allons assister à un choc, alors! s'écria l'ingénieur.

Le vieillard se frotta énergiquement les mains.

— Je l'espère bien.

Une ombre inquiète passa sur le front de Gontran.

— N'y a-t-il pas à craindre, murmura-t-il, que l'*Éclair* n'obéisse à l'attraction de ces deux masses et qu'un péril quelconque...

— Nous sommes trop éloignés... répondit le vieillard.

Pendant qu'ils causaient, Fricoulet s'était assis au télescope.

— Voilà un spectacle qui ne sera pas banal, déclara-t-il; la rencontre de deux mondes lancés l'un vers l'autre avec une vitesse de plusieurs centaines de kilomètres par seconde... Il n'y a pas d'accidents de chemin de fer qui puissent donner une idée de ça...

Et appelant à tue-tête :

— Monsieur Fahrenheit!... Monsieur Fahrenheit!...

L'Américain arriva en se frottant les yeux et l'ingénieur lui dit en souriant, faisant allusion à son altercation avec Gontran :

— Vous qui aimez les duels... il y en a un qui se prépare, comme vous n'en aurez jamais vu et qui rompra certainement la monotonie du voyage...

Tout en parlant, il griffonnait sur son carnet.

— Monsieur Ossipoff, déclara-t-il, si vous voulez retourner à votre télescope, la chose va se produire dans une dizaine de minutes...



Le savant s'enfuit avec une rapidité dont on n'aurait pu croire capables ses vieilles jambes.

Et l'ingénieur, qui calculait toujours, ajouta :

— Une vitesse de cinq cents kilomètres dans la dernière seconde!... quel cataclysme!... mes amis!... cela va produire un petit feu d'artifice auprès duquel ceux de Ruggieri ne sont que des jeux d'enfant...

Fahrenheit, Gontran, Séléna avaient pris place devant les hublots, tandis que Fricoulet, son chronomètre à la main, comptait à haute voix les minutes qui s'écoulaient.

Enfin, d'une voix qui tremblait légèrement, il dit :

— Encore une seconde.

Après cela, il remit le chronomètre dans sa poche et colla son visage au télescope.

Il était temps : les deux corps dont les masses s'étaient augmentées au point d'envahir l'horizon tout entier, s'étaient abordés et instantanément, de ces deux sphéroïdes obscures, surgit un immense soleil, une gigantesque nébuleuse, incandescente, au centre de laquelle un tourbillon d'étincelles plus lumineuses, plus aveuglantes que les plus puissantes lumières à arc voltaïque, montait, montait toujours, envahissant l'espace où elles dispersaient en tous sens des éclairs radieux.

Ainsi que l'avait prédit Fricoulet, on eût dit un bouquet de feu d'artifice, mais poussé à la cent millième puissance, avec des intensités telles que jamais cervelle humaine ne les eût pu concevoir.

En un clin d'œil l'infini se trouva illuminé, et de ce foyer d'incandescence une chaleur telle se dégageait, que les Terriens durent se retirer des hublots, que l'on masqua de nouveau pour éviter des accidents semblables à celui dont avait été frappé Fahrenheit.

— Et voilà comment, des vieilles lunes, on fait de nouveaux soleils ! s'écria plaisamment Fricoulet.

— Les astronomes terrestres doivent être dans un état ! s'exclama l'Américain.

L'ingénieur secoua la tête.

— Pas tant que vous croyez, répliqua-t-il, par la bonne raison qu'ils n'auront connaissance du fait que dans quelques années.

— Dans quelques années!...

— Dame, vous oubliez que nous marchons plus vite que la lumière et

que le rayon lumineux projeté par cette nouvelle lumineuse n'arrivera à la Terre que dans vingt-cinq ou vingt-six ans...

Cette explication parut fort égayer Farenheit.

— En sorte, dit-il, que nous pourrions très bien, nous, revoir ce qui vient de se passer...

— Dans tous ses détails, non; mais nous pourrons prévoir à un jour, à une heure, à une minute près, le moment où, au point précis que nous aurons désigné d'avance, un nouvel astre apparaîtra dans le ciel.

Fricoulet ajouta, quelque peu railleur :

— Ce qui pourrait assurer votre élection à la présidence de l'« Excentric-Club ».

Et se tournant vers Gontran :

— Voilà qui rendrait crédules ceux qui ne croient pas l'astrologie ! Te vois-tu, prédisant à un congrès de savants, plusieurs années à l'avance, la naissance d'un monde !... il y aurait là de quoi te faire nommer d'emblée membre de toutes les académies possibles et imaginables !

— Merci bien, répondit narquoisement le jeune comte.

Mais comme, sans vouloir l'avouer, le spectacle auquel il venait d'assister l'avait profondément frappé, il demanda :

— Et les dessous de ce phénomène, quels sont-ils ?

— Très simples, comme tu vas voir : tu sais que la chaleur n'est qu'un des modes d'action du mouvement, comme la lumière et le son ; les ondes sont seulement différentes et agissent différemment. L'équivalence, d'ailleurs, est parfaite entre la chaleur dépensée pour produire un travail mécanique et le travail nécessaire pour développer du calorique : ainsi, la chaleur nécessaire pour élever d'un degré la température d'un kilogramme d'eau correspond au travail que nécessiterait l'élévation à un mètre de haut un poids de 424 kilogrammes et réciproquement...

— Avocat, passons au déluge, dit plaisamment Gontran.

— Partant de ce principe, il est très compréhensible que, de l'arrêt brusque des deux corps obscurs que nous examinions, soit résultée une élévation fantastique de température : le mouvement dont ils étaient animés s'est transformé en chaleur et de deux mondes pierreux, usés, la nature a fabriqué une nébuleuse, embryon de mondes futurs, qui donnera un jour naissance à un soleil, puis à des planètes et ainsi de suite, *in secula seculorum*.

— C'est un éternel recommencement.

— Tu l'as dit...

— Alors, murmura Séléna, voilà la méthode employée par la nature pour la création ?

— Ou, du moins, l'une des méthodes, mademoiselle, car il est à supposer que l'arsenal des procédés usités par le surnaturel pouvoir qui régit les Soleils est inépuisable... En tous cas, il est certain que c'est toujours d'une nébuleuse, formée en un point de l'espace pour une raison quelconque — et elles ne manquent pas — que proviennent les Soleils, les Étoiles et les Mondes : rien ne se perd, rien ne se crée !

Flammermont se mit à rire.

— Voilà une belle phrase !

— Qui n'est pas de moi ! je l'ai ramassée, je ne sais plus dans quel bouquin ; quelque part que ce soit, en tous cas, elle est juste...

Fricoulet pensait qu'il en avait fini des explications, mais il avait compté sans l'Américain, dans l'oreille duquel était tombé fort à propos ce qu'il avait dit quelques instants auparavant, relativement à l'« Excentric-Club ».

Assurément, ce serait là une originalité propre à assurer son élection à la présidence, que de faire, dès son retour à New-York, une conférence dans laquelle il prédirait la naissance d'un monde.

Lui, Jonathan Fahrenheit, de Chicago, marchand de porcs, et pas autre chose, s'occuper d'astronomie !

A coup sûr, ce ne serait pas banal !

Mais il s'agissait de ne pas faire de bêtise et de combiner ses effets avec le plus grand nombre de chances possible ; pour cela, le concours de l'ingénieur lui était indispensable.

Aussi, comme Fricoulet regagnait la cabine commune, l'Américain lui emboîta-t-il le pas, et, comme le jeune homme allait s'étendre sur son hamac :

— Un moment, monsieur Fricoulet, fit Fahrenheit, j'aurais quelques mots à vous dire, ... quelques mots seulement...

L'ingénieur attachait sur lui un regard interrogateur ; alors l'Américain ajouta :

— C'est à propos de ce qui vient de se passer...

Fricoulet était à cent lieues de supposer que son interlocuteur pût

encore penser à la naissance de la nébuleuse, dont ils venaient d'avoir le spectacle; aussi demanda-t-il ingénument :

- Et... que vient-il de se passer, mon cher monsieur Farenheit?
- Mais... la nébuleuse!
- Ça vous intéresse donc!... s'écria Fricoulet, tout surpris.
- By god!... si ça m'intéresse!... mais à cause de l'« Excentric-Club! »

Cette fois, l'ingénieur comprit tout de suite et dit :

— Vous voudriez des renseignements plus précis?...

— Dame! vous comprenez : je ne peux pas me borner à faire une prédiction : je voudrais, autant que possible, donner quelques détails, quelques explications... Voyez-vous qu'on me pose des questions... qu'on me demande des explications... je serais joli!... alors, si vous voulez...

— Vous expliquer... je ne demande pas mieux.

— Je préférerais que vous me rédigiez une petite note; j'ai la tête dure et je craindrais de mal retenir vos explications.

— Je vais toujours vous dire cela de vive voix; ensuite je vous ferai une petite note... Donc, sachez d'abord que l'attraction est une force inhérente à tout atome de matière : dans ce nuage gazeux, produit par la rencontre de deux monde usés, il existe des parties plus ou moins denses qui attireront à elles les autres portions de la nébuleuse et dans la chute lente des particules lointaines vers cette région plus attractive, il se produit un mouvement général de rotation qui entraîne la masse tout entière... Vous avez bien saisi?

— Quand ce sera écrit, je le comprendrai et surtout je le retiendrai mieux.

— Par suite, la forme arrive à être celle de la sphère, forme naturelle à toute substance, gazeuse ou liquide, abandonnée à elle-même. Les lois



de la mécanique prouvent que cette sphère gazeuse, en se condensant et en se rapetissant, a dû tourner de plus en plus vite sur elle-même, en s'aplatissant aux pôles; la force centrifuge, développée par ce mouvement de rotation, a pu alors dépasser la force d'attraction du centre et détacher de l'équateur un anneau gazeux, conséquence inévitable de cette rupture d'équilibre. Cet anneau s'est lui-même condensé en sphère, tandis que la nébuleuse continuait à se resserrer et à tourner de plus en plus vite... Comprenez-vous?

— Pour comprendre, ça n'est pas difficile : mais c'est pour retenir...

— Puisqu'il est convenu que je vais vous mettre ça par écrit...

Cependant l'Américain étirait sa longue barbe d'un air si visiblement perplexe, que Fricoulet ne put faire autrement que de lui demander :

— Qu'y a-t-il encore ?

— Il y a... il y a... que l'on me demandera peut-être, quand j'aurai répété comme un perroquet ce que vous venez de me raconter là, dans combien de temps les astronomes terriens pourront étudier les nouvelles planètes à la naissance desquelles nous avons assisté tout à l'heure... et qu'alors...

L'ingénieur leva les bras au plafond dans un geste d'ahurissement.

— Ah! ah! par exemple... Dieu seul le sait!... des millions d'années peut-être... il se pourrait même que ce fût davantage...

— Tant que cela!

Fricoulet se croisa les bras narquoisement.

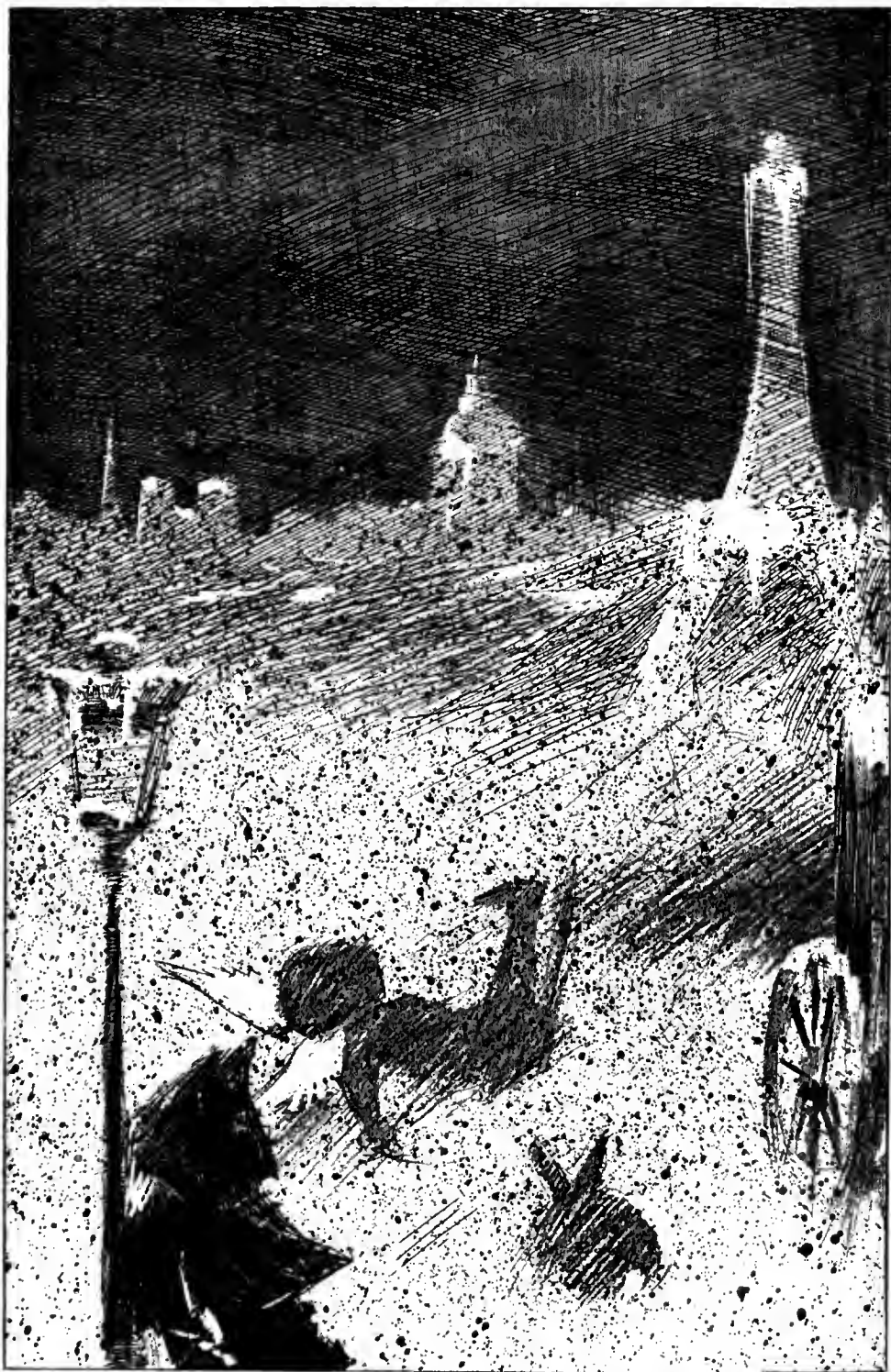
— Ah ça! monsieur Farenheit, s'exclama-t-il, vous imaginez-vous qu'il en soit des astres comme de vos porcs de Chicago et de ce que le suif fondu met une journée à se solidifier, concluez-vous qu'il en puisse être de même des nébuleuses?

— Mais...

— Des millions d'années!... j'étais au-dessous de la vérité!... ce sont des millions de siècles qu'il faudra sans doute pour que de la nébuleuse primitive il ne reste plus que des planètes solidifiées...

L'Américain se grattait énergiquement le bout du nez, d'un air qui trahissait une perplexité profonde.

— Vous croyez? murmura-t-il; mais enfin, en admettant que vous n'exagériez pas, pourriez-vous préciser la durée?



Il eut la sensation de vivre les derniers siècles de l'humanité terrestre (p. 224).

Cette fois, les prétentions de Fahrenheit dépassaient par trop les limites et l'ingénieur se mit à pousser de véritables cris.

— Fou!... vous êtes fou!... où voulez-vous que je prenne les éléments nécessaires pour baser une semblable estimation?... Ai-je le poids, la masse, la superficie de cette nébuleuse?... Je sais bien que, d'après Helmholtz et Tyndall, en supposant que la chaleur spécifique de la masse condensante ait été celle de l'eau, la chaleur ou la condensation aurait suffi à produire une température de plus de 28 millions de degrés centigrades... mais encore... et puis, non, ce n'est pas cela... vous m'embrouillez avec vos questions abracadabrantes!

Fahrenheit était tout penaud.

— Croyez, cher monsieur Fricoulet, balbutia-t-il, que je regrette infiniment...

— Et puis, ajouta l'ingénieur, de quel intérêt pourrait-il être pour vos auditeurs de connaître la date d'un phénomène qui ne se produira que dans un ou deux millions de siècles! il y a longtemps qu'à cette époque la Terre aura été rejoindre les vieilles lunes... ou, du moins, que de la rencontre de la Terre avec quelque autre monde, sera née une nouvelle nébuleuse!

Instinctivement, le visage de Fahrenheit s'apeura.

— By god!... s'exclama-t-il.

L'ingénieur haussa les épaules.

— Bast!... fit-il, qu'on s'intéresse à ses petits-enfants et même à ses arrière petits-enfants, très bien,... qu'on prenne même souci, quand on appartient à l'histoire, de ce que deviendront, dans un siècle ou deux, vos descendants, passe encore;... mais que peut vous importer, à vous, gros commerçant en suifs, de Chicago, que l'humanité terrestre existe encore ou disparaisse dans un ou deux millions de siècles?

Ce fut par ces paroles, très raisonnables au fond, que Fricoulet clôtura sa petite conférence; il tourna les talons et s'en fut s'étendre sur son hamac, sans paraître prendre garde à l'attitude hébétée de son auditeur, qui semblait attendre encore quelque chose.

— Oh! oh! pensa-t-il en lui-même, il ne faut pas que l'Américain se mette sur le pied, lui aussi, de vouloir prendre des répétitions d'astronomie! tout mon temps ne suffirait pas et j'aurais plus vite fait d'ouvrir un cours public et gratuit.

Ce dernier mot amena un sourire sur ses lèvres et il s'endormit, tandis que devant ses paupières closes se dessinait vaguement la silhouette charmante de Séléna.

L'*Éclair*, pendant qu'avaient lieu ces diverses conversations, avait traversé la *Petite Ours* et maintenant brillaient derrière lui les sept étoiles qui la composent, parmi lesquelles l'étoile Polaire.

Il se trouvait alors, étant donné la parallaxe de cette étoile, calculée par Peters en 1842 et estimée à 0' 076, à environ cent trillions de lieues du système solaire, distance fantastique qu'un express courant à raison de 60 kilomètres à l'heure, mettrait plus de 720 millions d'années à franchir.

Si Fahrenheit eût pu se douter de ce détail, sans doute eût-il été frappé à nouveau de folie : mais, pour l'instant, il dormait profondément, le cerveau fort fatigué par les explications que lui avait fournies Fricoulet.

Celui-ci même reposait, tandis que Gontran, de quart, causait avec Séléna et qu'Ossipoff, véritablement infatigable, continuait d'étudier.

Sur la petite table, placée près de lui, les feuillets s'entassaient, surchargés de notes hâtivement prises, notes qui devaient servir au grand ouvrage relatant la fantastique excursion accomplie depuis près de trois ans...

En traversant le *Dragon*, le vieillard constata que α , la polaire d'autrefois, celle qui, en raison de la précession des équinoxes, formait l'extrémité de l'arc du monde 2,700 ans avant notre ère, brillait d'un éclat beaucoup moins considérable qu'il ne paraissait aux yeux des astronomes terriens et, bien qu'il fût trop éloigné pour en étudier les causes de visu, il n'hésita pas à noter que c'était là, sans aucun doute, l'indice d'un soleil qui s'éteint.

Vainement, il chercha à découvrir le mystère dont est enveloppé le système double de ν (nu) dont le compagnon est, depuis deux siècles, demeuré fixe par rapport à l'autre, bien qu'ils soient emportés dans le Ciel par un mouvement propre assez rapide : l'éloignement était trop grand et il dut conclure que la durée de révolution devait être, comme pour l'étoile polaire, de six à sept mille ans.

Ah ! s'il l'eût osé, il eût bien détourné l'appareil de sa route pour se rapprocher davantage ; mais il entendait le vague bourdonnement que faisaient les voix de Gontran et de Séléna, causant dans la machinerie, et il demeura à son télescope...

D'ailleurs, le panorama qui s'offrait à lui était tellement captivant qu'il y eût regardé à deux fois avant de se déranger : ce fut d'abord \circ (omicron) qui formait un couple ravissant jaune d'or et lilas, puis les composantes de ψ (psi) immuables depuis 1755, époque à laquelle on les a étudiées pour la première fois, ensuite la fameuse nébuleuse planétaire, de forme ellipsoïdale, au centre de laquelle brille une petite étoile, qui semble être le centre de ce monde en formation.

Cette nébuleuse, Ossipoff l'examina au spectroscopie avec un soin extrême et cet examen lui confirma les études qu'il avait faites à Poulkova : elle était de constitution essentiellement gazeuse et se trouvait dans l'une des phases de transformation planétaire.

Mais ce qui, par-dessus tout, l'intéressa, ce fut la *Grande Ourse*, la

plus populaire des constellations célestes, la plus reconnaissable entre toutes, grâce aux sept étoiles brillantes qui la composent et dont l'assemblage a reçu, plus particulièrement en France, le nom de « Chariot de David ».

Ce fut avec une joie extrême que, rapproché comme il l'était de la constellation, il put surprendre le secret du système physique de « Mizar » et « d'Alcor », chez lesquels les astronomes terriens n'ont pu surprendre aucune trace de mouvement orbital.

Il attribua cette impossibilité à la lenteur du mouvement, si lent qu'il faudrait des siècles pour le constater; peut-être se hasardait-il beaucoup, mais, par emballement, il n'y regarda pas de si près. Peut-être, au

fond de lui-même, se disait-il qu'il ne risquait pas grand'chose à être aussi affirmatif, personne ne devant venir contrôler l'exactitude de ses dires.

D'ailleurs, c'était là une chose de peu d'importance auprès de l'événement qui vint tout à coup mettre sa pauvre cervelle sens dessus dessous.



Dans le champ du télescope, au moment où il s'y attendait le moins, une étoile apparut, volant à travers l'espace avec une rapidité inconcevable, rayant l'infini bleu d'une traînée irradiante et, dans un premier mouvement de stupeur admirative, il joignit les mains, s'écriant :

— Elle!... c'est elle!...

Ce n'était autre que l'étoile marquée au catalogue de Groombridge, sous le n° 1830, l'une des curiosités de la Grande Ourse, à laquelle elle appartient, ou plutôt à laquelle elle semble appartenir.

Combien de fois, durant ses nuits d'observation, à Poulkowa, l'avait-il examinée, cherchant à surprendre le secret de cet astre énigmatique, dont la vitesse foudroyante défie tous les calculs, déconcerte toutes les suppositions...

— Ah! cette fois, tu ne m'échapperas pas! grommela-t-il entre ses dents, sa première surprise passée, du ton d'un lutteur dont l'adversaire s'est dérobé pendant longtemps et qui se trouve enfin face à face avec lui.

Trois cents kilomètres à la seconde!

Est-ce qu'avec une vitesse semblable, il était possible d'admettre que 1830 Groombridge appartint à notre univers? c'était de la folie! et une supposition semblable se trouvait en opposition flagrante avec tous les principes scientifiques admis!

« Parmi ces principes, notamment, il en est un d'après lequel un corps arrivant de l'Infini vers la Terre, toucherait le sol de cette planète avec une vitesse de 11 kilomètres 300 mètres, dans la dernière seconde!

« Si l'on connaissait exactement les masses de toutes les étoiles et leur arrangement dans l'espace, on pourrait de même calculer la vitesse maximum qu'un corps acquerrait, en tombant d'une distance infinie vers un point quelconque du système stellaire!

« Eh bien! si nous trouvions qu'une étoile se meut plus vite que cette vitesse, nous en concluons, n'est-ce pas? que cette étoile n'appar-



tient pas à l'Univers visible, que c'est un simple voyageur, arrivant de l'Infini et ne pouvant être arrêté par l'attraction combinée de toutes les étoiles connues!

« N'est-ce pas le cas de l'étoile 1830 Groombridge! D'après Newcomb, un corps tombant de l'Infini au centre de notre système serait animé d'une vitesse de 40 kilomètres seulement dans la dernière seconde! or, ce n'est là qu'un huitième de la vitesse propre de l'étoile en question.

« D'un autre côté, Flammarion établit qu'en supposant qu'il y ait dans notre Univers cent millions de soleils, que chacun d'eux en moyenne soit une fois plus lourd que le nôtre et que notre Univers ait pour diamètre la longueur du chemin parcouru par la lumière en trente mille ans...

« Eh bien! messieurs, pour obtenir le chiffre de 300 kilomètres, vitesse dont est animé l'astre en question, il faudrait admettre une masse attractive 64 fois plus forte que celle supposée plus haut...

« Donc, ou bien les astres qui composent notre Univers visible sont plus nombreux et plus lourds que le télescope ne semble l'indiquer, ou bien 1830 Groombridge n'appartient pas à notre univers : cette étoile le traverse sans que les attractions réunies de tous nos soleils ne puissent l'arrêter... »

Ces derniers mots, Ossipoff les avait prononcés d'une voix vibrante, triomphante, tandis que, le visage empourpré, le regard étincelant, il menaçait de son bras étendu un auditoire imaginaire.

Brusquement, l'espèce d'hallucination à laquelle il obéissait depuis quelques minutes, cessa : il lui sembla entendre derrière lui un ricanement moqueur et se retourna.

Il était seul, mais ce mouvement avait suffi pour rompre le charme; il promena autour de lui un regard ahuri, passa la main sur son front trempé de sueur, comme pour rappeler à lui ses idées un moment égarées et parut tout surpris de se trouver là, debout et gesticulant.

— J'aurais juré qu'on avait ri, murmura-t-il.

Et, assez penaud, il retourna s'asseoir au télescope; mais à peine eut-il mis l'œil à l'objectif qu'il tressauta : là, dans l'espace, une figure étrange rayonnait, sorte de tête humaine qui semblait le regarder avec ses deux yeux louches inégaux, tandis que sa bouche se fendait largement, comme pour se moquer de lui.

Mais il se mit à rire de lui-même; cette fois, il avait repris possession

de lui-même; il n'était le jouet d'aucune hallucination et ce qu'il voyait là n'était autre que la petite nébuleuse qui porte le n° 97 sur le catalogue des nébuleuses de Messier.

Sans y prêter grande attention, d'abord parce qu'il était encore un peu fatigué de ce qui venait de lui arriver, ensuite parce que, réellement, ces contrées célestes n'offrent qu'un intérêt fort relatif, il vit défiler devant lui, successivement, le *Petit lion*, les *Chiens de chasse* et la *Chevelure de Bérénice*.

Seulement, il recouvra toute sa présence d'esprit et secoua l'espèce de torpeur cérébrale qui l'engourdissait lorsque apparut, dans le champ télescopique, la belle nébuleuse découverte par Messier en 1772, mais dont l'admirable forme en spirale n'a été reconnue que trois quarts de siècle plus tard par lord Rosse.

Ce fut une joie sans mélange pour Ossipoff, de pouvoir admirer plus nettement encore que de l'observatoire de Poulkowa les détails véritablement surprenants de cet astre : les spirales présentaient deux branches très brillantes et formées de plusieurs filets ; les intervalles de ces branches étaient remplis de lumière et une nébulosité presque continuë reliait l'un à l'autre les deux noyaux, tandis qu'étincelait comme une lampe à incandescence le noyau, centre des grandes spirales.

Ce qui l'intéressa par-dessus tout, ce fut de pouvoir comparer l'astre tel qu'il se présentait à lui — c'est-à-dire tel qu'il apparaîtrait dans plusieurs siècles, à ses collègues de la Terre, — avec ce qu'il était plusieurs années auparavant, non pas seulement à l'époque où lord Rosse l'avait étudié, mais plus récemment avec les dessins exécutés en 1862 par Chacornac.

Dans ces dessins, les deux branches, signalées par lord Rosse, existent encore, mais plus condensées ; les intervalles sont moins lumineux, les deux noyaux ont à peu près le même éclat, le noyau concentrique est dégagé et la structure spirale des filets qui l'entourent est nettement accusée.

En 1876, nouvelles observations de Wolff et nouveaux changements ; les spirales se sont condensées et réduites à trois, les intervalles sont presque complètement obscurs, les filets secondaires n'existent plus et l'intervalle des noyaux est absolument noir ; le second noyau s'est transformé en une brillante étoile d'éclat supérieur à celui du premier.

Outre l'intérêt que lui offrait ce côté de son étude, le vieux savant trou-

vait là une occasion vraiment unique de s'assurer de l'existence ancienne de la matière; ces spires d'astres brillants, tombant vers un centre commun, lui permettaient de se rendre compte de la plus immense période de durée que jamais l'intelligence humaine ait pu concevoir.

Que penser, en effet, d'une voie lactée qui s'est mise à pivoter et à former des spirales d'étoiles se dirigeant toutes vers un foyer de concentration future?

Combien de millions de siècles n'a-t-il pas dû falloir pour contourner ces spires gigantesques!

L'imagination demeure confondue quand on songe que ces myriades de soleils, éloignés de nous à une incommensurable distance, perdus, pour ainsi dire, dans l'infini, peuvent être, chacun, le centre d'un système planétaire.

Quel rang misérable dans l'ensemble de l'univers prend alors notre Soleil dont la grandeur, cependant, nous effraie, avec tout son cortège de mondes et de satellites.

C'est à peine si on se permet de le compter et de le comparer à ces colossales créations qui gravitent imperturbablement dans le désert sidéral.

Voilà ce que se disait Ossipoff, véritablement anéanti par ces pensées philosophiques qu'avait fait naître dans son esprit la contemplation trop prolongée des merveilles célestes.

Ses doigts avaient laissé rouler à terre le crayon dont il se servait pour prendre des notes et, un peu écarté du télescope, le coude sur ses genoux et le menton dans la paume de sa main, il tomba dans une rêverie profonde qui, insensiblement, se transforma en assoupissement, puis en sommeil.

Alors, un rêve bizarre, ou plutôt un cauchemar douloureux, vint le torturer, contre-partie du spectacle inoubliable auquel l'avait fait assister la rencontre des deux corps soudain transformés en nébuleuses.

La nature lui avait révélé le secret de la création et voilà que, devant ses yeux épouvantés, se dévoilait le mystère de la destruction!

Par un miracle que son cerveau négligeait de pénétrer, car il se contentait de constater les faits sans vouloir en rechercher les causes, en moins de quelques minutes, il eut la sensation de vivre des siècles, les derniers siècles de l'humanité terrestre...



Non !... rien ne meurt !... mais rien ne se crée !... (p. 229).

L'atmosphère qui entoure la Terre, ainsi qu'une enveloppe gazeuse, après avoir été diminuant chaque année, disparut soudain entièrement, laissant la planète sans défense contre les rayons ardents du soleil, pompant les mers, les fleuves et les ruisseaux.

Puis, ce fut l'écorce terrestre qui, desséchée, se mit à absorber, à son tour, toutes traces d'humidité existant non seulement à sa surface, mais encore dans l'espace; alors, les eaux se combinèrent chimiquement avec les roches et l'absorption continua au fur et à mesure qu'augmentait le refroidissement.



Peu à peu, l'azote, l'oxygène, la vapeur d'eau s'absorbaient, eux aussi, et, bientôt, le sol se trouva exposé, sans protection, au froid glacial des espaces, à 273 degrés au-dessous de zéro.

Alors, la mort qui, jusqu'à ce moment, s'était contentée de faucher largement à travers l'humanité, couvrit de ses larges ailes la surface entière de la planète et la vie cessa.

Un seul être était vivant, non sur le sol même, mais dans l'espace où son esprit planait : cet être, c'était Ossipoff.

Dès que la dernière âme humaine se fut éteinte, une transformation totale s'opéra sur la terre; ce n'était rien que cette âme, ou du moins presque rien : l'âme d'un petit enfant nouveau-né et que la mort venait de glacer sur le sein de sa mère morte et, cependant, aussi longtemps que, dans ce corps minuscule, le cœur avait battu, il avait semblé que la vie ne se fût pas encore retirée de la planète.

C'était à peine si, en prêtant l'oreille, on aurait pu entendre le souffle léger qui sortait des lèvres violacées et, pourtant, il paraissait que cette manifestation de vie était suffisante à donner le change sur l'existence même de ce monde agonisant.

Mais, quand se fut tu, dans cette poitrine d'enfant, le dernier battement du cœur, un silence effrayant régna soudain à la surface du sol et dans l'espace.

La Terre était morte !

Ossipoff se sentit aussitôt envahi par un froid mortel, le froid qui rayonnait de sa planète natale, un froid qui lui gelait le sang dans les veines et qui faisait craquer sa peau, instantanément parcheminée, comme si c'eût été une écorce d'arbre frappé par la gelée.

Oh ! ce froid !... quelle épouvantable torture ! au milieu de son cauchemar, le vieux savant claquait des dents, frissonnait de tous ses membres ! et, pourtant, bien qu'il pût fuir, il restait là, invinciblement immobilisé par sa curiosité.

La Terre était morte et la dernière famille humaine reposait, rigide, dans un linceul de glace.

Qu'allait-il arriver ?

La nature n'allait-elle pas lui dévoiler ses mystères et, de ce quelque chose qui, tout à l'heure encore, existait, qui, maintenant, n'était plus, qu'est-ce que Celui qui crée tout et détruit tout allait faire ?

Desséchée, solidifiée, pierreuse jusqu'à son centre, la planète terrestre continuait de rouler à travers l'espace, ne conservant plus que par un miracle d'équilibre, juxtaposés les uns aux autres, les matériaux dont elle se composait, et que, désormais, ne maintenait plus soudés aucune aggrégation.

Alors, un spectacle stupéfiant s'offrit aux regards d'Ossipoff : la Lune, attirant à elle la planète, dont elle n'avait été jusque-là que le satellite, provoquait une marée gigantesque ; mais ce n'étaient plus des flots liquides sur lesquels s'exerçait son attraction : c'étaient des flots de roches et de terres.

Puis, à l'attraction de la Lune, se joignit celle de Mars, de Vénus et des autres planètes avoisinantes et, peu à peu, roulant toujours sur elle-même, la Terre continuait sa route dans l'espace, se détraquant de toutes parts, semant, le long de son orbite, les fragments d'elle-même.

Alors, la Terre détruite, Ossipoff assista à la destruction du Soleil : depuis des siècles déjà, le centre de notre système solaire allait se refroidissant, abandonnant à l'espace sa chaleur extraordinaire ; et un moment vint où, solide et obscur, usé à son tour ainsi que l'avait été sa planète, l'astre se désagrégea et s'éparpilla lui-même dans le vide en poussière cosmique...

Haletant et terrifié, Ossipoff, que ce spectacle faisait épouvantablement souffrir, ne pouvait cependant se décider à s'y soustraire, bien que,

cependant, cela ne dépendit que de sa seule volonté : les Mondes étaient détruits ! la Nature mourait-elle donc, ou bien, ainsi qu'il en avait philosophiquement la prescience, ne faisait-elle que se transformer ?

C'était cela qu'il voulait savoir et c'est pourquoi, planant toujours, il suivait d'un regard anxieux les molécules terrestres et solaires qui voguaient dans le vide.

Soudain, sans qu'il pût se rendre compte du pourquoi, il se produisit dans l'espace comme un ouragan, une sorte de tornade aérienne dans laquelle se trouvèrent entraînés tous les débris terrestres et solaires, peu à peu attirés vers un centre invisible qui, brusquement, se transforma en un foyer incandescent.

Une nébuleuse nouvelle venait de naître, d'où devaient sortir les futurs systèmes solaires.

En ce moment, Ossipoff s'éveilla : il était trempé de sueur et tous ses membres étaient courbaturés comme s'il eût été roué de coups.

Les yeux grands ouverts, il vit, réunis autour de son hamac, Séléna, Gontran, Fricoulet et Farenheit, qui le regardaient avec anxiété.

Il voulut se redresser sur un coude pour les mieux voir ; mais aussitôt les mains de Séléna et de Gontran, appuyées doucement sur ses épaules, l'immobilisèrent.

Il voulut parler, mais, immédiatement, Fricoulet posa son doigt sur ses lèvres, pour lui recommander le silence ; en même temps, le vieillard sentait un linge glacé lui envelopper le front.

— Cela va lui reprendre, entendit-il murmurer par Farenheit.

— Je ne pense pas, répondit l'ingénieur ; regardez, l'œil est plus net, la pupille n'est plus dilatée, la respiration est moins oppressée...

— Croyez-vous, monsieur Fricoulet ? demanda Séléna les mains jointes et attachant sur l'ingénieur des regards inquiets.

Celui-ci haussa les épaules, et, prenant entre ses doigts le poignet du vieillard, répondit :

— Parbleu !... le poulx est normal, la fièvre a disparu... dans deux jours, il sera sur pieds...

Alors, Ossipoff demanda, mais tout bas, comme craintivement :

— Qu'ai-je donc eu ?

Ses compagnons se regardèrent, semblant s'interroger.

— Hum... hum... murmura Gontran...

— Oh! mon Dieu! maintenant, on peut lui dire la vérité, opina l'ingénieur...

Et, s'adressant au vieillard :

— Ce que vous avez eu, mon cher monsieur Ossipoff!... peu de chose, en somme : rien autre chose qu'une petite congestion cérébrale...

Ossipoff essaya de rire, incrédule ; mais il se sentit aussitôt au cerveau une douleur telle que sa bouche demeura ouverte, les lèvres distendues dans un sourire cruellement figé...

— Une congestion cérébrale ! balbutia-t-il ; mais c'est un simple cauchemar que j'ai eu... un cauchemar horrible, c'est vrai... mais...

— A telle enseigne que nous avons dû nous mettre à trois, M. Fahrenheit, Gontran et moi, pour vous retenir sur votre hamac!... Vous vouliez courir à la salle des machines, dévisser un hublot et vous en aller par l'espace voir ce qui se passait sur Terre...

Le vieillard était ahuri.

— Moi! moi!... murmurait-il.

— Oui, vous... un cauchemar!... vous voulez dire un joli accès de fièvre chaude... Ah! vous en avez raconté des choses... La Terre... le Soleil... l'observatoire de Poulkova... vos instruments... le froid... la glace... les nébuleuses...

— Une vraie salade russe, quoi ! s'exclama Flammermont.

— Oui... oui ; je me souviens maintenant...

Et, tandis que son visage s'illuminait soudain, Ossipoff s'écriait, comme inspiré :

— Ah ! je ne donnerais pas pour ma vie entière le cauchemar qui vient de me torturer... C'est Dieu qui me l'a envoyé pour me permettre de soulever le voile mystérieux dont la nature s'enveloppe... j'ai eu la prescience de la fin des mondes... je...

Sélénia prit la main de l'ingénieur.

— Monsieur Fricoulet, supplia-t-elle, calmez-le, sa fièvre le reprend...

— Laissez-le dire ; tenter de l'arrêter lui ferait plus de mal...

Assis sur son séant, l'index levé dans une attitude prophétique, le vieillard se mit à parler.

— Non, rien ne meurt, mais rien ne se crée... dans l'universelle nature, la matière et l'énergie sont indestructibles... depuis la création des Mondes, pas un atome de matière ne s'est détruit, pas une parcelle d'éner-

gie potentielle ne s'est perdue... Si, une fois les planètes mortes et les Soleils éteints, leur poussière demeurerait inerte et inactive, l'Univers pourrait-il être ce qu'il nous paraît...

Il s'interrompit, poussa un petit rire moqueur en réponse à des objections que son imagination enfiévrée faisait résonner à son oreille et poursuivit :

— Est-ce que, s'il en était ainsi, les étoiles n'auraient pas eu largement, depuis l'époque de leur formation, le temps de s'éteindre et, relativement aux siècles écoulés, il n'y a que les plus récentes qui brillent... Non... non... nous ne courons ni à l'anéantissement ni à la mort universelle de tout ce que nous connaissons !... La création est la loi de la nature... Quel est le but du créateur ? il n'est pas donné à notre infime intelligence de le percevoir... mais l'Infini est éternel !...

Ces derniers mots, il les avait criés plutôt que prononcés, d'une voix rauque et, en même temps, épuisé par ce suprême effort, il se renversa en arrière, la tête immobilisée sur le traversin, la face empourprée, les yeux désorbités, les regards vaguant dans l'espace...

Séléna s'était précipitée ; mais Fricoulet l'écartant doucement de la main, lui dit avec calme :

— N'ayez crainte ; cette surexcitation va tomber et, dans quelques heures d'ici, vous pourrez le voir calme et souriant comme autrefois ; allez prendre un peu de repos... Je suffirai pour le moment.

— Mais voilà quatre jours que vous n'avez dormi ! s'exclama la jeune fille.

Sans rien dire, l'ingénieur la poussa vers la porte ainsi que ses deux compagnons et revint prendre sa place au chevet du malade.



CHAPITRE VIII

LA FIN DE TOUT



ÉRÉNICE, fille du roi Ptolémée Philadelphie, venait d'épouser son propre frère, Ptolémée Evergète, quand la guerre, soudainement déclarée avec Séleucus, roi de Syrie, amena la séparation des deux jeunes époux.

Dans son affliction, la princesse promit de faire à Vénus le sacrifice de sa chevelure si son mari revenait victorieux, et la déesse, ayant exaucé les vœux de Bérénice, celle-ci, le lendemain même du retour de Ptolémée, faisait tomber sous le ciseau les plus beaux cheveux qui se fussent jamais vus sur une tête de femme et les portait au temple de Vénus.

Mais, quelques jours après, cet ex-voto d'un genre tout nouveau avait disparu, volé sans doute par quelque amoureux de la princesse, à moins que la chevelure n'eût tiré l'œil d'un perruquier de l'époque qui y vit matière à fabriquer des postiches superbes.

Quoi qu'il en fût, cela provoqua un gros scandale, d'autant que la dou-

leur de Bérénice se doubla de la fureur de son époux qu'un semblable larcin mit hors de lui.

Pour calmer un peu le couple royal, il fallut alors qu'un astronome du temps, dont la science était fort respectée, un nommé Conon, déclarât que l'auteur du larcin n'était autre que Vénus, elle-même, laquelle, pour honorer en la personne de Bérénice la fidélité conjugale dont elle avait fait preuve en sacrifiant sa chevelure, avait transporté celle-ci au ciel où elle brillait sous forme d'étoiles.

Et, à l'appui de son dire, l'astronome montra aux jeunes époux une constellation nouvelle qui — leur affirma-t-il — venait d'apparaître.

De la sorte, tout le monde fut content et les époux flattés dans leur amour-propre, et le voleur qui put jouir en paix de son larcin et l'astronome qui dut récolter, du fait de cette aimable supercherie, un joli cadeau; et les futurs astronomes eux-mêmes auxquels fut épargnée la peine de choisir un nom à cette belle constellation, puisqu'ils l'ont trouvée toute tracée et toute baptisée sur le globe céleste de l'Observatoire d'Alexandrie.

Ayant terminé cet historique, du ton narquois et sceptique qui lui était particulier, Fricoulet fit une légère pause et regarda Gontran : celui-ci, le visage contre le télescope, semblait examiner avec attention la constellation dont il était question, mais en réalité ses paupières étaient closes.

— Tu dors! demanda l'ingénieur du ton le plus naturel qu'il lui fut possible.

— Moi! s'exclama le jeune comte, comme si une semblable supposition l'eût froissé...; pas le moins du monde! seulement, je ferme les yeux pour me mieux entrer dans la mémoire ce que tu me racontes...

Fricoulet se mit à rire.

— Et comment, diable! veux-tu te fourrer dans la mémoire ce qu'il faut voir?... ce n'est pas en jouant à l'aveugle que tu deviendras jamais astronome! S'il prend fantaisie à Ossipoff de te demander le résultat de tes observations?

— Je lui dirai que la *Chevelure de Bérénice* se trouve au-dessous des *Chiens de chasse*, qu'elle est formée par la réunion de plusieurs étoiles que Tycho-Brahé a réunies en une constellation, vers l'année 1790... mais que Tycho-Brahé n'avait rien inventé plus haut, puisque... et je raconterai la petite histoire de fidélité conjugale que tu viens de me débiter...



Avec ce bouquin, comme guide, tu pourras circuler à travers les étoiles (p. 245).

Tout cela, Gontran l'avait récité d'un seul trait, sur un ton de voix monocorde, tel un enfant qui récite une leçon apprise à la façon des perroquets.

— D'accord ; mais, s'il te demande quelle est la coloration du n° 24 au catalogue de Flamsteed, seras-tu capable de lui répondre ?

— Oui, quand tu me l'auras montré !

L'ingénieur donna un léger coup de pouce au télescope qui pivota sur lui-même et fut alors braqué dans la direction où se trouvait la constellation en question.

— Regarde, maintenant, dit-il... que vois-tu ?

— Deux étoiles ; l'une qui jette des feux orange et l'autre qui rayonne couleur lilas...

— C'est le n° 24... ; je te signale, non loin, le n° 42, également double et dont le mouvement orbital est si rapide que la révolution de ces deux soleils autour de leur centre de gravité ne demande que 25 ans pour s'effectuer... Comme particularité, cette révolution se produisant juste dans le plan de notre rayon visuel, on ne voit ce mouvement que de profil, si bien que les deux composantes paraissent ne s'écarter que très peu l'une de l'autre... Un peu sur ta droite, tu dois voir le n° 35, système triple qui, de Terre, n'est visible qu'à l'aide de puissants instruments d'optique...

— Oui... je vois trois étoiles... eh bien ?

— Rien à dire, si ce n'est qu'elles ont tourné de 45 degrés, en 70 ans ; ce qui permet de fixer à leur révolution complète une durée de quatre à cinq cents ans...

Entendant un bruit de pas légers derrière lui, l'ingénieur se retourna et vit Séléna qui entrait dans la machinerie sur la pointe des pieds.

— Eh bien?... demanda-t-il, comment va ?

— Mieux... il est éveillé et désire parler à Gontran...

Le jeune comte se retourna et montra un visage tellement mécontent que M^{lle} Ossipoff en fut tout affectée.

— Qu'y a-t-il encore ? ne put-il s'empêcher de bougonner entre ses dents.

— Tranquillisez-vous, lui répondit la jeune fille d'une voix triste ; mon pauvre père se rend compte de son état et je ne crois pas que la conversation qu'il désire avoir avec vous doive rouler sur les questions astronomiques.

Alors, Gontran fut véritablement inquiet, et, avec sollicitude :

— Se sentirait-il plus mal ?

— Au contraire ; le cerveau est un peu dégagé, l'oppression de la poitrine a diminué et il paraît avoir ses idées très nettes.

En ce moment, une sorte de gémissement plaintif s'entendit dans la cage de l'escalier et Séléna ajouta :

— Mon père s'impatiente... venez-vous, monsieur Gontran?...

Celui-ci regarda Fricoulet.

— Cela ne va-t-il pas l'agiter et augmenter son malaise ?

— Je ne crois pas ; en tout cas, il serait plus dangereux encore de l'énerver... Va avec mademoiselle... je vous suis et, si M. Ossipoff veut se lancer dans des discussions scientifiques... halte-là!... moi, son docteur ordinaire, j'interviens...

Hélas ! les craintes de Gontran étaient chimériques : ainsi que l'avait dit Séléna, le vieillard, bien qu'allant mieux, se trouvait encore sous le coup de la commotion cérébrale qui l'avait jeté bas, trois jours auparavant, ainsi qu'un vieil arbre abattu par la cognée du bûcheron.

L'œil avait, il est vrai, repris sa lucidité, et dans le regard avaient reparu des reflets d'intelligence ; mais le masque était blême, à peine plus coloré que le blanc oreiller sur lequel reposait la tête ; la bouche était pincée, les lèvres encore violacées et, sur la couverture, les mains, extraordinairement amaigries, demeuraient immobiles.

Cependant, à la vue de M. de Flammermont, il sembla que les pommettes du malade se teintaient, oh ! très légèrement, et les doigts osseux esquissèrent, très faible, un geste d'appel.

— Gontran,... mon enfant,... balbutia le malade, d'une voix douce comme un souffle, quand le jeune homme se fut approché de lui... ne vous inquiétez pas... cela va mieux... beaucoup mieux... je voudrais vous demander un service...

— Parlez... parlez... répondit M. de Flammermont avec empressement...

Le vieillard garda le silence, durant quelques secondes, comme s'il rassemblait ses forces ; puis, enfin :

— D'abord... où sommes-nous ? interrogea-t-il.

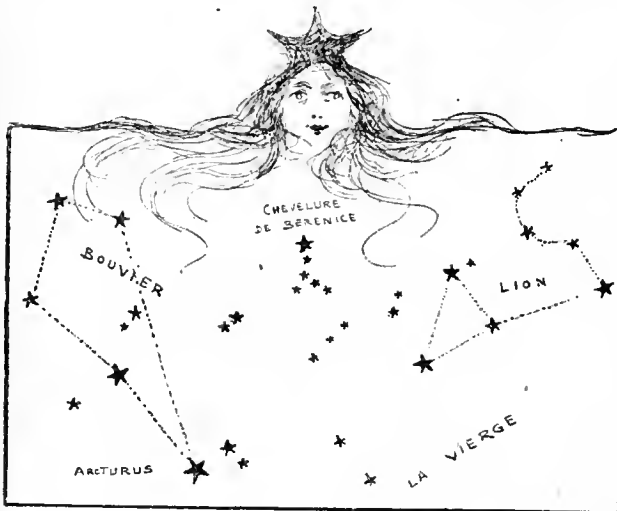
— Aux abords de la *Chevelure de Bérénice*, fit le comte.

— Bien... ah ! bien, murmura le vieillard ; alors, nous ne devons pas être loin du *Bouvier*.

— Nous en approchons rapidement, monsieur Ossipoff, dit Fricoulet, qui, jusqu'alors, était demeuré sur le seuil de la cabine ; mais, vous savez, il ne faut pas vous occuper de ces choses-là... pour le moment... sans cela, vous guéririez beaucoup plus lentement...

Ossipoff inclina la tête faiblement.

— Je sais... je sais... bégaya-t-il ; mais, pendant que je suis là, nous



marchons et je perds l'occasion de pouvoir étudier de près ces astres merveilleux que l'on contemple si imparfaitement de la Terre...

Le vieillard s'animait, un feu vif lui était monté aux joues et ses yeux s'étaient soudainement mis à briller d'un éclat extraordinaire.

— Monsieur Ossipoff, dit alors Fricoulet avec autorité, je vous défends absolument de parler de ces choses et même d'y penser et si j'avais su que vous aviez demandé Gontran pour cela...

— Non... non ; s'exclama désespérément le vieillard du ton que prend un enfant auquel on défend de jouer à son jeu favori.

Et, tendant vers le jeune homme ses mains tremblantes :

— Gontran, balbutia-t-il, mon enfant, mon fils... je voulais vous prier de prendre des notes à ma place...

Et, la tête subitement renversée en arrière, les yeux vagues, il se mit à parler comme dans un accès de délire.

— Le *Bouvier*... *Couronne Boréale*... le *Cocher*... le *Serpent*...

Impressionné, Gontran se pencha vers le lit.

— Mon cher monsieur Ossipoff, dit-il, je vous promets d'étudier au plus près les constellations que nous trouverons sur notre route, de façon

à ce que, lorsque vous irez mieux, vous puissiez vous imaginer avoir vu tout cela vous-même...

Mais déjà le vieillard était incapable d'entendre, la fièvre l'avait ressaisi et, pendant que Fricoulet et Séléna s'empressaient autour de lui, l'un lui faisant respirer des sels, l'autre lui faisant, sans discontinuer, des applications d'eau glacée sur le front, le vieillard se mit à parler tout haut, en proie à un état extraordinaire d'exaltation.

— Arcturus!... Arcturus! s'exclama-t-il, tandis que son index levé vers le plafond semblait indiquer dans l'espace l'astre que son imagination, à défaut de ses regards, voyait.

Et, mentalement, M. de Flammermont se rappela, évoqués par ce seul nom, les deux vers de Virgile :

*At sit non fuerit tellus fecunda, sub ipsum
Arcu um tenuit sat erit suspendere sulco.*

Par un phénomène étrange de l'association des idées, il lui semblait entendre la voix du professeur de rhétorique, commentant ces deux vers, expliquant qu'au temps d'Hésiode et d'Homère, Arcturus était consulté comme un oracle de la vie champêtre ; Virgile conseillait d'attendre le coucher du Bouvier, dont Arcturus est la plus brillante étoile, pour planter les lentilles et de labourer à l'époque où Arcturus brille au plus haut du ciel.

Les astronomes de ces temps reculés associaient les étoiles aux travaux des champs et Arcturus, particulièrement, était fort redouté, car son retour coïncidait souvent avec l'époque des tempêtes...

Cependant, peu à peu, l'excitation d'Ossipoff était tombée et, grâce aux soins empressés de sa fille, un calme relatif l'avait envahi, si bien qu'il ferma les yeux et s'assoupit...

Alors, sur un signe de Fricoulet, Gontran sortit sans bruit de la cabine et descendit dans la machinerie où l'ingénieur le rejoignit bientôt, portant les différentes pièces du spectroscope qu'il avait démonté.

— Vois-tu, fit-il en réajustant les pièces les unes aux autres, ce qui est un mal pour les uns est un bien pour les autres et l'indisposition d'Ossipoff ne pouvait tomber plus à propos pour te permettre de jouer sans danger ton petit rôle d'astronome en chambre...

— Quelle drôle d'idée, bougonna Gontran, a eue l'auteur des *Contenants célestes* de n'y pas parler des étoiles ?

— Drôle d'idée ! non ; fort logique au contraire... les étoiles n'ont rien à voir avec les planètes. D'ailleurs, que t'importe... puisque tu m'as sous la main et que tu peux me feuilleter à ton aise...

Et, comme Gontran accueillait ces mots par un hochement de tête, l'ingénieur ajouta avec un petit ricanement :

— Oui... oui... je sais bien ce qu'il y a de désagréable pour toi à me demander à moi, ton rival, les éléments nécessaires pour me faire concurrence !... mais, que veux-tu, la situation est comme ça, et ni toi ni moi n'y pouvons rien changer...

Il avait achevé de monter le spectroscopé, et, tout en s'occupant de l'orienter devant le télescope, il poursuivit :

— Il faut d'abord que tu saches que le *Bouvier*, l'une des plus anciennes constellations du Ciel, a changé plusieurs fois de nom, depuis les siècles : on l'a appelé « Arctophylon » ou *Gardien de l'ourse*, en raison de sa proximité de la Grande-Ourse, *Gardien du Nord*, *Crieur* ; puis, les Arabes, qui regardaient les quatre étoiles du chariot comme l'image d'un cercueil, l'appelaient *Fossoyeur*, parce qu'il semblait marcher derrière le corbillard...

— C'est que nous appelons l'astronomie gaie ! ricana le jeune comte.

— « Arcturus » qui est, avec « Vega », la plus magnifique étoile de l'hémisphère boréal, a passé fort longtemps pour l'une des étoiles les plus proches de la Terre, à cause de son éclat. Mais l'astronome Peters étant parvenu, en 1842, à déterminer sa parallaxe, on constata, qu'au contraire, Arcturus est fort éloigné de notre planète : environ 60 trillions de lieues...

En ce moment, M. de Flammermont souleva son chapeau de voyage et montrant à l'ingénieur son front tout emperlé de sueur :

— Dieu, qu'il fait chaud ! murmura-t-il.

Fricoulet sourit et écarta légèrement le voile qui masquait le hublot ; aussitôt, par l'ouverture, entra une clarté aveuglante dont la machinerie se trouva inondée et dont les deux terriens demeurèrent éblouis, durant quelques secondes, même après que le rideau, retombé à sa place, eut refait l'obscurité.

— Arcturus ! dit l'ingénieur ; sans que tu t'en aperçoives, j'ai donné un

petit coup de levier et voilà un quart d'heure que nous piquons droit sur le *Fossoyeur*... maintenant, tu peux constater par toi-même que son spectre est identique à celui de notre Soleil... car voici les mêmes raies qui trahissent dans cette étoile la présence des mêmes métaux que dans le Soleil...

L'ingénieur força son ami à se courber sur l'appareil, et soulignant ses explications d'indications données à l'aide de son doigt :

— Te rends-tu compte de la rapidité avec laquelle Arcturus marche à travers l'espace? tu vois que son déplacement atteint 0'078 en ascension droite vers l'Ouest et 1'97 en déclinaison vers le Sud, ce qui donne 2'25 par an, suivant un arc de cercle vers le Sud-Ouest... Eh bien! sais-tu ce qu'il advient de cette rapidité?... tout simplement ceci : qu'en huit cents ans, Arcturus parcourt sur la sphère céleste un espace analogue à la largeur de la pleine Lune vue de la Terre et que, dans quelques siècles, il n'appartiendra plus aux constellations de l'hémisphère boréal; il aura franchi l'Équateur et se sera incorporé aux groupes de l'hémisphère austral.

Gontran écoutait tout cela, d'un air absolument indifférent : que pouvait lui faire, en effet, qu'Arcturus appartint à tel ou tel hémisphère? A son



sens, il eût cent fois mieux valu qu'il n'existât pas du tout; c'eût été une torture de moins à infliger à sa mémoire.

— Arcturus, continua impassiblement Fricoulet, marche dans le sens du rayon visuel d'un observateur placé sur la Terre avec une rapidité de 66 kilomètres par seconde; en additionnant cette vitesse avec celle de son déplacement sur la voûte céleste égale à 83 kilomètres, on arrive au joli total de 149 kilomètres par seconde, 8,940 par minute...

Le jeune comte haussa les épaules, grommelant :

— Et comment veux-tu qu'on puisse s'y reconnaître avec des astres qui sont continuellement en mouvement?... les constellations des anciens ne sont plus les mêmes que les nôtres... ou du moins ne sont plus à la même place; alors, qu'est-ce qui te prouve que ce soient les mêmes?

Sans faire attention à la boutade de son ami, l'ingénieur, le prenant par le bras, le contraignit à mettre son œil à l'objectif, disant :

— Au lieu de bougonner, admire donc « Pulcherrima ».

— Qu'est-ce que c'est que ça? interrogea l'autre ahuri.

— Cette étoile double que tu aperçois en ce moment avec ses deux composantes, l'une jaune d'or éclatant, l'autre bleu marine : c'est « que l'astronome Struve a baptisée de ce nom significatif : Pulcherrima ! — pendant que tu y es, tu peux voir δ , moitié jaune d'or et lilas clair; leur originalité est d'être fixes l'une par rapport à l'autre, bien qu'un mouvement rapide les entraîne toutes deux dans l'espace... Pour mémoire, rappelle-toi que, parmi les curiosités du *Bouvier*, il faut retenir l'étoile ξ , formée de deux astres de couleur orangée, — fait assez rare, car presque dans tous les couples où le soleil principal est jaune, le satellite est ordinairement blanc, vert ou bleu, — l'étoile 44 *i*, curieuse par l'inclinaison de 70 degrés de son plan orbital sur le rayon visuel, l'étoile μ , de quatrième grandeur, qu'il dédouble d'abord en deux astres, dont le plus petit lui-même est double; ensuite...

Cette fois, la patience de Gontran était à bout; il se dressa, croisa les bras et s'écria avec colère :

— Ah! ça, t'imagines-tu que je m'en vais retenir tout cela?... voilà une heure au moins que tu parles et tu en es toujours à la même constellation! Je n'ai pas envie de devenir fou, moi!...

— Veux-tu que je cesse? demanda Fricoulet très tranquillement. Moi, tu sais, je n'ai pas la vocation du professorat...

— Peut-être; mais tu as maintenant celle du mariage, riposta narquoisement M. de Flammermont, que ces mots avaient calmé comme par enchantement.

Il reprit sa place et avec une douceur angélique :

— Continue, mon bon Alcide, dit-il, je suis tout oreilles.

L'ingénieur fit une légère grimace qui trahissait la déception que lui causait cette soudaine résignation de son ami; puis il prit son parti et d'un ton doctoral :

— Te rappelles-tu les vers d'Ovide, dans lesquels il raconte l'histoire de Bacchus lançant vers les cieux la couronne d'Ariane?... non; eh bien! fais comme si tu te les rappelaes et souviens-toi que c'est à cette légende que la constellation de la *Couronne Boréale* doit son nom... Maintenant, tu me demanderas peut-être pourquoi les Arabes donnent à cette même constellation le surnom d'« *écuelle des pauvres* »...

— Non, plaisanta Gontran, je ne le demanderai pas, parce que je le sais...

— Tu le sais? s'exclama Fricoulet ébahi...

— Je ne suis peut-être qu'un âne en matière astronomique; mais on se plaisait à reconnaître au quai d'Orsay que je ne manquais pas de logique; c'est pourquoi j'imagine qu'il en est des constellations comme de la beauté et de la vertu sur lesquelles chaque peuple a des idées spéciales et différentes de celles de son voisin... Les Arabes voient une écuelle, là où les anciens ont vu une couronne et où les astronomes de l'avenir verront quelque autre figure.

L'ingénieur approuva d'un signe de tête et, après avoir mis le télescope au point, dit à son ami :



— Regarde maintenant... la *Couronne* est formée de ces cinq étoiles qui t'apparaissent dans le champ du télescope.

— Pas bien grosses, les étoiles... murmura Gontran.

— Il y en a une cependant — celle qui se trouve tout à fait sur la droite — une étoile de dixième grandeur qui, le 12 mai 1866, tu vois que je précise, a brillé à la deuxième grandeur, puis, en moins de trois semaines, est retombée à sa petitesse primitive.

— Et depuis?...

— Depuis, elle est demeurée stationnaire; d'ailleurs, les cinq étoiles que je te désigne sont variables périodiquement.

— Et comment explique-t-on cet éclat passager?

— De la manière la plus simple du monde : cet éclat est dû à une masse d'hydrogène, qui a subitement fait explosion de l'intérieur de cet astre, et il a duré tout le temps qu'a duré la combustion de l'hydrogène. Mais ce qu'il y a de particulièrement curieux, c'est qu'examiné au spectroscope, ce soleil éphémère a montré une espèce de brouillard, une atmosphère vaporeuse qui se dissipa à mesure que l'éclat allait diminuant. On constata également deux spectres superposés : l'un formé d'un réseau de raies noires très serrées, l'autre de raies lumineuses, ce qui prouve que la lumière de cette étoile provient de deux sources différentes : une photosphère liquide ou solide serait l'une de ces sources, émettant la lumière à travers des vapeurs absorbantes, comme dans notre Soleil; l'autre source serait un gaz incandescent, l'hydrogène, par exemple...

— Faut-il que je retienne cela? demanda Gontran qui trouvait l'explication quelque peu embrouillée.

— Autant que possible, en raison de l'influence qu'une semblable conflagration a pu avoir sur l'humanité des mondes éclairés par ce Soleil... T'imagines-tu de ce que deviendrait la Terre, si, du jour au lendemain, le Soleil prenait une intensité décuple de ce qu'elle est en plein midi, au mois de juillet?

— C'est bien, bougonna le jeune comte, on fera son possible pour se rappeler...

— La *Couronne Boréale*, poursuivit Fricoulet, renferme quelques beaux spécimens d'étoiles doubles : « ζ », de quatrième grandeur, blanche et verte; « τ », blanche et bleue; « η »... j'en passe et des meilleures, pour arriver tout de suite à *Hercule*.

Comiquement, Flammermont prit entre ses mains les mains de son ami et les serra avec effusion, en s'écriant :

— Tu en passes!... ah! que tu es bon!

Haussant les épaules, l'ingénieur s'occupait à viser un astre au spectroscopie et demeurait silencieux durant quelques secondes, tout attaché à sa besogne; après quoi, appelant Gontran auprès de lui :

— Voyons, fit-il, si tu te souviens de ce que je t'ai appris; — lis-moi un peu ce spectre.

Le jeune homme se tut un long moment.

— Troisième type de Secchi, propre aux étoiles rouges ou orangées... apparence cannelée; les raies de l'hydrogène renversées, lumineuses, avec celles du magnésium, du sodium et du fer très marquées...

— Très bien; tu viens d'établir l'état civil de l'une des plus curieuses étoiles d'Hercule, « α » : Soleil bien étrange dont l'instabilité

doit, par des variations de chaleur et de lumière, rendre fort malheureuses les planètes qui dépendent de lui;... ne perdons pas notre temps à chercher son satellite; sache seulement qu'il est très rapproché et que sa couleur est vert émeraude...

Comme, à ce point de son exclamation, Fricoulet faisait une pause, Flammermont demanda, avec un petit sourire de soulagement :

— C'est fini... pour Hercule?

— Tu es trop pressé; je n'ai encore rien dit de « α », double, qui ressemble à Mizar et à Alcor; du n° 95 jaune d'or et bleu clair; de « δ », bleu azur et violet; ni de « ζ », dont les composantes gravitent autour de leur centre commun en trente-quatre ans et demi... Ah!... une chose que j'oubliais et qui est très importante, c'est que la constellation d'Hercule, marque le point vers lequel se dirige le Soleil et tout son système planétaire.

Il fit une nouvelle pause, orienta le télescope, disant simplement :

— Regarde...

Bien que fort sceptique, Gontran ne put retenir un geste admiratif:



dans le champ de la lunette venait d'apparaître un magnifique amas stellaire, qui lui rappelait celui du Centaure, myriade de points lumineux qui projetaient jusqu'au wagon un faisceau d'éclairs dont le jeune comte était comme aveuglé.

— Hein? dit Fricoulet qui avait surpris le geste de son ami; c'est assez réussi, n'est-ce pas?... et quand on pense qu'il y a là plus de cinq mille Soleils dont chacun est peut-être plus volumineux que le nôtre... tu peux te faire une idée de la distance qui les sépare de nous.

L'ingénieur étouffa un bâillement, se frotta les yeux, puis après un silence :

— Sais-tu ce que tu devrais faire? dit-il en se levant; tu devrais étudier tout seul *Ophiuchus*, le *Serpent*, la *Grande-Ourse*. Voici près de dix-huit heures que je ne dors pas et je me sens une invincible besoin de sommeil...

Gontran, qui ne voyait là-dedans qu'une excellente occasion de « couper » au cours d'astronomie, répliqua avec empressement :

— Va donc, va, mon vieux; pendant ton sommeil, je jouerai du télescope...

Fricoulet fouilla dans la poche de son pardessus et en tira un livre de petit format, à couverture toute maculée, toute usée, qu'il tendit à son ami.

— Tiens!... avec ce bouquin, comme guide Joanne, tu pourras circuler à ton aise dans les pays étoilés; mais surtout ne t'amuse pas à lire seulement : contrôle au moyen du télescope... sinon tu risques de faire des gaffes énormes.

— Entendu...

L'ingénieur ayant quitté la machinerie, Gontran se mit consciencieusement à la besogne et, complétant sa lecture à l'aide de la lunette, il parvint à rédiger, sans trop de difficulté, de courtes notes qui donnaient assez bien l'impression d'une science vraie.

Après avoir rappelé qu'*Ophiuchus* — que les cartographes personnifient sous la forme d'un lutteur serrant dans ses mains un serpent — comprend toutes les étoiles éparses dans la région du ciel située au Sud d'Hercule, il passa en revue les curiosités de la constellation : d'abord, les étoiles variables, puis A, avec ses quatre soleils, dont l'un appartient au *Scorpion*. — Il établit, à ce sujet, que le compagnon de l'étoile principale

met 840 ans à parcourir son orbite; quant au mouvement orbital des deux autres groupes, il estima qu'il ne lui fallait pas, pour s'effectuer en entier, moins de plusieurs centaines de milliers d'années.

Il confirma, grâce au *vade-mecum* remis par Fricoulet, les études d'Herschell sur le groupe n° 70, composé de deux étoiles rougeâtres évoluant l'une autour de l'autre en une période de 92 ans et 9 mois et constata que l'orbite qui, de Terre, paraît elliptique — déformée qu'elle est par la perspective — est circulaire.

Au moyen de la parallaxe qu'il trouva dans le bouquin de Fricoulet, Gontran établit que la distance de cette étoile était égale à 45 trillions de lieues et que les deux composantes étaient séparées par environ 1,100 millions de lieues. Le jeune homme alla même plus loin dans ses observations et il posa — en se basant sur la durée de révolution de son satellite — que ce soleil pèse trois fois plus que celui qui éclaire la Terre, soit autant que neuf cent vingt-cinq mille globes terrestres réunis ensemble.

Passant à d'autres curiosités de *Ophiuchus*, il parla de « λ » (lambda), dont le mouvement orbital, très rapide, s'effectue en 233 ans, de « r », qui met 218 ans à tracer son orbite; du « n° 67 », couple orangé; de « ρ » et « 39 », deux couples de couleur jaune et bleue.

Quant au *Serpent* qu'*Ophiuchus* tient à la main, Flammermontregistra quelques étoiles d'éclat variable, quelques systèmes binaires et plusieurs amas stellaires dont il trouva les descriptions dans le fameux petit bouquin.

— Ah! soupirait-il tout en écrivant, pourquoi cet imbécile de Fricoulet ne m'a-t-il pas remis plus tôt ce catéchisme astronomique?... cela aurait évité bien des discussions...

Il le trouva même si commode, ce catéchisme, que, pour en avoir plus rapidement terminé avec la corvée imposée par le désir d'Ossipoff, il se contenta de copier presque textuellement ce qui avait trait à la *Grande-Ourse*, négligeant la recommandation que lui avait faite l'ingénieur de se servir du télescope, pour contrôler l'exactitude de sa lecture.

Seulement, par compensation, il joignit à ses notes un croquis décalqué sur un dessin du volume et qui donnait une vue, assez nette en ses détails, de la *Grande-Ourse*.

— Ouf! s'écria-t-il avec un énorme soupir de soulagement en refermant le bouquin... le pensum est terminé.

Et, semblable à un véritable écolier, il envoya au plafond son chapeau mou, manifestation joyeuse qui sortait absolument de ses habitudes de correction diplomatique.

Après quoi, il monta à pas de loup l'escalier, entra dans la cabine d'Ossipoff, remit à Séléna, toujours assise au chevet de son père, les notes rédigées par lui et put ensuite s'étendre sur son hamac où il ne tarda pas à s'endormir du sommeil d'un homme dont la conscience est tranquille. Quand il s'éveilla, il constata que le hamac de Fricoulet était vide.

— J'ai donc dormi bien longtemps! murmura-t-il.

Il jeta un coup d'œil sur son chronomètre et constata que l'aiguille avait, depuis qu'il s'était couché, fait le tour entier du cadran.

— Douze heures de sommeil!... faut-il que l'astronomie ait sur moi une influence somnifère...

Mais, se frottant les mains, il ajouta d'un ton satisfait :

— N'empêche que la pilule est avalée! et si Ossipoff n'est pas content...

Il achevait à peine ces mots que le vieillard entra dans la cabine.

— Vous! s'écria le jeune homme en sautant en bas de son hamac et en se précipitant au-devant du savant,... debout!... quelle imprudence!...

— Cela va mieux... riposta sèchement Ossipoff; même cela va tout à fait bien... Mais, dites-moi...

Il tendit à Gontran des papiers tout froissés qu'il tenait à la main et dans lesquels le jeune comte reconnut ses fameuses notes.

— C'est bien là le résultat des observations que je vous avais prié de faire? interrogea le vieux savant, d'un ton agressif.

— Oui... répondit Gontran, saisi d'un vague malaise, en voyant le visage contracté de son interlocuteur... Est-ce qu'elles ne vous satisfont pas?



— Oui et non... Certaines parties sont exactes, tandis que d'autres...

— *Errare humanum est...* balbutia le jeune homme...

Ossipoff feuilleta les papiers d'une main nerveuse et montrant à son interlocuteur le dessin de la *Grande Ourse* :

— Eh bien ? demanda le comte... c'est la Grande Ourse.

— Je vois bien, riposta l'autre avec un peu d'aigreur... Mais ce n'est pas la constellation telle que vous avez pu la voir d'ici.

Se voyant pris en flagrant délit de supercherie, Gontran préféra ne rien dire et se contenta de caresser nerveusement ses moustaches.

— Étant donné notre rapprochement dans l'espace, la perspective a changé et la disposition des étoiles dont se compose la constellation n'est plus la même que lorsqu'on la regarde de la Terre.

Le jeune homme conservait le même mutisme prudent ; d'un seul mot mal à propos il eût pu s'enfermer davantage ; il préférait donc laisser Ossipoff continuer sa petite conférence.

— Actuellement, déclara le vieillard d'un ton rogue, nous apercevons presque de profil l'assemblage de soleils que les astronomes terrestres voient de face sous la forme d'un quadrilatère suivi d'une ligne brisée ; du point où nous sommes et courant au-devant de la lumière, nous voyons la Grande Ourse sous la forme d'une croix gigantesque...

Et croyant, à un mouvement de M. de Flammermont, qu'il voulait contrôler par ses propres yeux ce qu'il lui disait, il s'écria :

— Oh ! inutile... si je vous dis cela, c'est que je le sais, et, si je le sais, c'est parce que je l'ai constaté de visu... ce que vous n'avez pas fait...

Le ton sur lequel ces derniers mots venaient d'être prononcés était empreint d'une telle aigreur que Gontran fut tenté de se rebiffer...

— Permettez, mon cher monsieur Ossipoff, vous pourriez, il me semble, me donner vos explications d'autre manière ; — je ne suis pas un écolier, que diable !

— Vous n'êtes pas un écolier, c'est certain, riposta le vieillard ; si vous en étiez un, je hausserais les épaules et déchirerais votre dessin, sans donner à l'incident plus d'importance qu'il n'en comporterait, alors... Mais vous êtes un savant, mon collaborateur, le continuateur de mes travaux, celui sur lequel je dois me reposer du soin de songer à ma gloire...

Vibrant d'impatience, le jeune homme s'écria, se contenant à grand-peine :



Zut!!! (p. 255)



Zut!!! (p. 256)

— Certes, je suis très flatté de l'honneur que vous me faites en me confiant votre gloire... Cependant, si vous la trouvez en de mauvaises mains, libre à vous d'en chercher d'autres...

Il pivota sur ses talons, laissant le vieux savant totalement interloqué par cette réplique à laquelle il ne comprenait rien, lorsque, sur le seuil de la cabine, il fut presque renversé par Fricoulet qui arrivait en courant.

— Tu sors, dit l'ingénieur... reste...

Sa voix tremblait un peu et son visage était pâle.

— Ah! ah! monsieur Ossipoff, ajouta-t-il en se dirigeant vers le vieillard, vous êtes levé!... tant mieux... j'ai une demande à vous adresser...

Dans l'encadrement de la porte, la silhouette de Fahrenheit apparut, la face inquiète, l'œil égaré...

— Parlez, jeune homme, fit Ossipoff avec une dignité pleine de condescendance, et si je puis vous être de quelque utilité...

— Vous serez utile à tous en même temps, car si je ne me trompe...

Mais voyant Séléna qui le regardait, cherchant d'un air angoissé à deviner la nouvelle qu'il apportait, il prit le vieillard par le bras, l'entraîna dans un coin de la cabine et, là, se penchant vers lui, murmura à son oreille :

— Si je ne me trompe, nous sommes sous le coup d'un grand danger...

— Oh!

— Du plus grand danger que nous ayons couru depuis le commencement du voyage...

— Expliquez-vous...

— Voici : cette nuit, étant de quart, j'ai constaté des perturbations dans la marche de l'*Éclair*.

Le vieillard sursauta.

— Des perturbations! répéta-t-il : l'*Éclair* ne suit plus la route?...

— Non, vous dis-je, et c'est vainement que j'ai cherché à le remettre dans la ligne normale... il



obéit à une force que je ne m'explique pas... j'ai même faussé un levier...

Le visage d'Ossipoff s'assombrit.

— C'est grave... murmura-t-il.

— Aussi je voulais savoir de vous quelle est notre position exacte : car il se pourrait fort bien que, sans le savoir, nous fussions à proximité d'un monde dont l'influence s'exerçât sur l'*Éclair*.

Ossipoff réfléchit un instant.

— Nous sommes exactement, dit-il, juste à l'équateur de la Terre, entre les petites constellations de l'*Écu de Sobieski* et d'*Antinoüs* ; quant à l'astre le plus proche et dont la masse pourrait troubler notre marche, je n'en vois pas d'autre que le Soleil situé au centre de la Grande Nébuleuse qui marque la constellation de l'*Écu*.

Fricoulet demeura perplexe.

— C'est bien aussi cela que j'ai constaté... Mais nous sommes éloignés de la Nébuleuse de plus d'un trillion de lieues... et je ne pense pas que le danger puisse venir de là...

Bien que le vieillard eût pour l'ingénieur un certain penchant, depuis les soins qu'il lui avait donnés, il ne le considérait cependant que comme un apprenti ès-sciences et surtout ès-astronomie ; aussi fût-ce avec un petit sourire incrédule qu'il demanda :

— Vous êtes bien certain que nous dévions ?

— Nous ne dévions pas, monsieur Ossipoff ; nous tombons... nous tombons avec une rapidité foudroyante.

Le vieillard se tourna vers son télescope en prononçant ces mots :

— Je vais vérifier ce que vous me dites... car, si ce que vous me dites est vrai, il n'y a que la Nébuleuse de l'*Écu* qui soit capable...

— Malgré cette énorme distance!...

— Malgré cette énorme distance, oui.

Et cela dit avec une placidité aussi grande que s'il eût été installé dans l'observatoire de Poulkôwa, Ossipoff s'assit et commença ses observations, tandis que, voyant l'ingénieur seul, ses compagnons se rapprochaient de lui.

— Qu'arrive-t-il encore ? grommela Farenheit.

— Voyons, parle, dit à son tour Gontran ; nous sommes des hommes, que diable ! et nous avons subi tant d'avaries depuis trois ans qu'une de plus ou une de moins!...

Mais Séléna, surprenant le regard par lequel Fricoulet la désignait à ses deux interlocuteurs, s'écria :

— Oh ! ne craignez rien pour moi, monsieur Fricoulet ; j'espère vous avoir donné assez de preuves de courage pour que vous n'hésitez pas à me dire la vérité.

Alors, faisant sur lui un énergique effort pour dissimuler l'émotion qui, malgré tout, le poignait :

— Mon Dieu, mes bons amis, dit alors l'ingénieur, il nous arrive en ce



moment ce qui arrive aux papillons qui ont l'imprudence de venir, durant les soirées d'été, voltiger autour d'une lampe allumée... Nous courons grand risque d'être brûlés.

— Brûlés ! by god ! s'exclama l'Américain, et comment cela ?

— Du fait d'une étoile vers laquelle nous dérivons, depuis quelques heures, avec une vitesse incroyable...

— Ce n'est pas une raison pour être brûlés, repartit Flammermont ; tout le risque que nous courons est d'être contraints d'aborder sur un monde nouveau... Eh bien ! ce sera une escale de plus, et voilà tout.

— Et voilà tout, répéta Farenheit, pour lequel Gontran possédait toujours l'auréole scientifique...

Cette belle assurance mit l'ingénieur en gaité.

— Je voudrais bien savoir comment nous aurions fait pour aborder sur le Soleil, ricana-t-il; nous aurions, je crois, été rôtis plutôt deux fois qu'une! et que dis-je? rôtis! c'est volatilisés que je devrais dire...

— Rien ne prouve que l'étoile en question soit un soleil...

— Tu as raison; rien ne prouve que ce soit un soleil; mais ça peut être plusieurs soleils!

Il s'enfonça les mains dans les poches de son pardessus et ajouta :

— Pour moi, je vous déclare net que nous sommes dans la plus mauvaise passe que nous ayons traversée depuis notre départ de la Terre. Pour que, malgré sa rapidité, l'*Eclair* ne puisse lutter contre la puissance qui l'attire, il faut que la masse de cet astre soit colossale.

Il consulta sa montre et du ton le plus naturel du monde :

— D'ailleurs, il ne nous sert à rien de nous creuser la cervelle et même de nous disputer; avant dix heures d'ici, nous serons fixés sur notre sort...

— Parce que...

— Parce que, du train dont nous marchons, nous aurons, à ce moment-là, pénétré dans le système planétaire auquel le soleil en question sert de centre.

En ce moment, voyant Ossipoff se redresser sur son escabeau, comme si ses jambes eussent contenu des ressorts soudain détendus, il alla vers lui; les lèvres entr'ouvertes pour l'interroger; mais, avant qu'il eût prononcé une syllabe, le vieillard lui avait pris les mains et, d'une voix qui tremblait :

— Vous aviez raison, monsieur Fricoulet... dit-il.

— Votre avis, en ce cas?

Les regards d'Ossipoff se tournèrent vers Séléna, une grosse larme roula sur ses joues flétries et l'ingénieur l'entendit murmurer :

— Elle est perdue...

Puis, sans rien ajouter de plus, il desserra l'étreinte qui unissait ses mains à celles de Fricoulet et retourna à son télescope...

Son insatiable curiosité l'emportait sur l'angoisse de cette mort qui guettait l'être le plus cher qu'il eût au monde.

— Eh bien! interrogèrent à la fois Gontran et Farenheit.

Les lèvres de Fricoulet se plissèrent dans une petite moue qui voulait dire bien des choses; il regarda Séléna; mais la jeune fille, comme si elle

avait eu la prescience de ce que son père avait dit à l'ingénieur, s'était écartée tout doucement et, maintenant, elle était à genoux sur le plancher, dans un coin de la cabine, les mains jointes, les yeux attachés sur une image sainte, salie, fripée, déteinte, qu'elle avait, depuis le commencement du voyage, réussi à sauver de toutes les catastrophes.

— Pauvre petite, dit-il à mi-voix, sincèrement pris de pitié; c'est ce qu'elle a de mieux à faire.

— Est-ce que vraiment il n'y a plus d'espoir? interrogea Fahrenheit.

D'un geste de la tête, l'ingénieur fit signe à ses deux compagnons de le suivre et descendit dans la machinerie...

— Vous voulez savoir la vérité, n'est-ce pas, fit-il; d'ailleurs, vous êtes des hommes et je ne vois pas pourquoi vous montreriez moins de stoïcisme que cette jeune fille... Eh bien! oui, nous sommes perdus...

Les deux autres demeurèrent silencieux, comme atterrés par cette déclaration.

— Bast! s'exclama alors Fricoulet, dont le caractère insouciant reprit le dessus, nous sommes perdus... en ce moment : rien ne prouve que, tout à l'heure, nous ne serons pas sauvés!... Ce ne serait d'ailleurs pas la première fois que semblable surprise nous arriverait... C'est si étrange, les phénomènes naturels, qu'on ne sait jamais...

— C'est vrai, balbutia Fahrenheit qui se reprenait à espérer...

— D'ailleurs, poursuivit l'ingénieur, avec un haussement d'épaules plein de philosophie, mourir pour mourir, — car il faut toujours en arriver là, pas vrai, — mieux vaut être rôtis, ou pour mieux dire volatilisés, que de souffrir les affres de la soif et de la faim...

— Vous êtes charmant, bougonna l'Américain, la question n'est pas là et nous n'étions pas dans cette alternative...

— Je vous demande bien pardon : dans huit jours, nous n'aurions plus eu ni une goutte de liquide nutritif, ni une molécule d'air comprimé... donc, nous étions condamnés à mourir et d'inanition et d'asphyxie... deux chances pour une de n'en pas revenir...

— Mais, dans huit jours, nous aurions pu être de retour chez nous! insinua Gontran...

Fricoulet regarda son ami et partit d'un éclat de rire; puis il lui frappa sur l'épaule, disant :

— Mon vieux, malheureusement la puissance attractive de la mairie

du VIII^e arrondissement ne peut lutter avec celle du Soleil, vers lequel nous courons...

Flammermont fit la grimace.

— Ah ! la mairie du VIII^e, murmura-t-il...

— Tu en as assez ! s'exclama joyeusement l'ingénieur ; tu passes la main...

L'autre le regarda d'un air furieux.

— A quoi cela rime-t-il ce que tu dis là ? grommela-t-il, que j'en aie assez ou non, peu importe, puisque dans dix heures tout sera fini...

L'ingénieur dressa son index.

— A moins que... dit-il, un miracle...

— Nous ne sommes malheureusement ni au temps du Christ, ni au temps des fées...

Il eut un mouvement nerveux de la tête et ajouta :

— Et puis, après tout, c'est peut-être un mal pour un bien !

— Tu dis ! fit l'ingénieur surpris.

— Je dis que Séléné est bien charmante, bien adorable ; mais que son bonhomme de père...

Il dressa vers le plafond des bras désespérés, que terminaient des poings furieusement crispés.

— Oh ! ce père ! grinça-t-il...

— Hein ! ricana Fricoulet, si on pouvait faire deux lots, prendre la fille et laisser le père... malheureusement, il faut prendre le tout...

— Ou rien... laissa échapper Gontran, que les plaisanterie de son ami commençaient à énerver passablement.

Subitement, M. de Flammermont se pencha vers son ami, et nez à nez avec lui :

— Zut ! lui fit-il en pleine figure.

Et, après cette énergique déclaration, il fut s'asseoir dans un coin où il s'immobilisa.

Nullement froissé de cette manifestation de mauvaise humeur, Fricoulet demeura souriant, satisfait au fond et songeant :

— Il y vient... il y vient... Si seulement le bonheur voulait que nous retournions sur Terre, je crois bien que l'ami Gontran ne ferait pas connaissance avec l'écharpe tricolore du maire du VIII^e.

Ce fut à ce moment que Fahrenheit, le tirant par la manche, lui demanda :

— Pensez-vous vraiment que nous ne pourrions pas en réchapper ?

A son tour, Fricoulet, énervé d'être interrompu au milieu de si agréables rêveries, s'écria :

— Zut !

Et il alla prendre place devant le télescope installé à l'arrière de la machinerie.

Au fur et à mesure que s'écoulaient les heures, — brèves pour les voyageurs comme si elles n'eussent pas plus duré que des quarts, — le disque apparent de l'étoile signalée par Fricoulet grossissait pour ainsi dire à vue d'œil. Sa lumière et sa chaleur s'accroissaient en même temps, en sorte que, dans l'intérieur du wagon, les voyageurs enduraient d'intolérables souffrances, contraints de fermer les yeux, en dépit des voiles qui masquaient les hublots, impuissants à tamiser l'éclat des rayons aveuglants qui pénétraient.

Seuls, Ossipoff et Fricoulet, avec une persistance incroyable, demeuraient fixes à leurs postes d'observation, voulant regarder le danger en face...

Et ce danger devenait à chaque instant de plus en plus inévitable : maintenant le globe de feu offrait les dimensions de la pleine Lune vue de la Terre, et une lueur d'un rouge sanglant inondait l'intérieur de l'*Éclair*.

Le thermomètre qui, deux heures à peine auparavant, marquait 10 degrés centigrades, en marquait alors près de 45 !

Qu'est-ce que cela allait être, quand l'appareil aurait pénétré dans la photosphère !

Malgré eux, les terriens étaient sortis de leur torpeur, et le visage collé aux hublots, les lèvres closes, ils considéraient cette gueule de four effroyable qui s'ouvrait, incandescente, pour les engloûtir.

En même temps, la vitesse de l'appareil croissait encore et, avant que les voyageurs eussent pu s'en rendre compte, l'*Éclair* était emporté dans un véritable tourbillon d'incendie.

Mais alors, comme ils se croyaient perdus, le tableau changea soudain : une épaisse nuée bleuâtre s'interposa entre le gouffre et l'appareil qui se trouva baigné d'une lueur violacée : on venait de pénétrer dans la



Il avait cousu tout cela ensemble avec une solidité qui défiait toute concurrence (p. 269).

grande nébuleuse de l'Écu et on la traversait avec la rapidité de l'ouragan, tombant vertigineusement vers le centre d'attraction, tandis que des étincelles électriques, bleuâtres et livides, rayaient la nébulosité phosphorescente.

Spectacle grandiose et sinistre, dont les terriens, fascinés, ne pouvaient arriver à détacher leurs regards.

Une éruption de flammes de cent mille kilomètres de hauteur s'élançait de la fournaise du soleil qui, maintenant, occupait tout l'horizon; une pluie de feu retombait sur ce disque incandescent, agité de mouvements tumultueux comme un océan en fusion et creusé en certains endroits par des maëlstroms de matières liquéfiées, vaporisées par l'atmosphère ambiante.

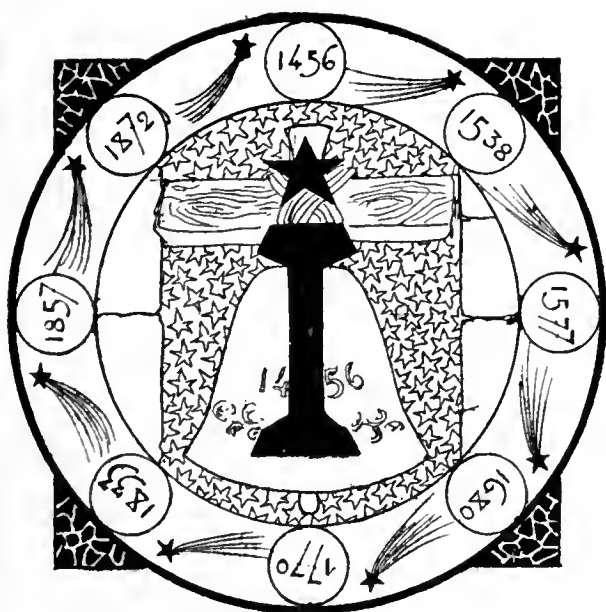
Le wagon était entouré d'étincelles et flambait comme un phare !

Cette fois, c'était bien la mort, le néant absolu et final !

Les aventures surhumaines de ces audacieux explorateurs des vides éternels allaient se terminer dans la photosphère d'une étoile encore inconnue et qui devait consumer, en moins d'une seconde, l'Éclair et ceux qu'il portait.

Et les astronomes terrestres qui, cinquante mille ans plus tard, apercevraient, dans le champ de leur télescope, ce monde nouveau, ne se douteraient pas que la lumière irradiante dont elle serait nimbée était le tombeau de ces âmes glorieuses !





CHAPITRE IX

OU LE MONDE SCIENTIFIQUE
EST DANS LA JOIE... ET
FÉDOR SHARP AUSSI

Il n'est pas de météore dont l'apparition soudaine ait, de tous temps, causé à l'humanité autant d'effroi que les bolides et les comètes.

Il faut bien convenir qu'au premier aspect, l'uniformité des cieux paraît dérangée par l'arrivée inattendue de ces astres et c'est pourquoi les anciens regardaient les comètes comme des monstres effrayants, précurseurs des cataclysmes les plus épouvantables, de la mort d'un grand personnage, d'une guerre sanglante et même simplement de la fin du monde.

En ce qui concerne ce dernier fléau, on pourrait relever une douzaine au moins de prédictions dans ce sens, notamment en 1456, 1538, 1577, 1680, 1770, 1833, 1857 et jusqu'en 1872.

En 1456, il y avait trois ans que les Turcs s'étaient emparés de Constantinople, mettant tout à feu et à sang, faisant craindre que les derniers jours de la Chrétienté fussent proches, lorsqu'une immense comète apparut tout à coup, indice certain, aux yeux de tous, de la colère divine.

Pour conjurer le danger et implorer la miséricorde du Seigneur, le pape

Calixte III ordonna que toutes les cloches du monde chrétien fussent sonnées à midi pour que les fidèles, réunis à la même heure, suppliassent Dieu d'un même cœur.

Ce fut là, dit-on, l'origine de l'Angelus.

Veut-on maintenant avoir quelque idée des impressions produites par la comète de 1538, sur des cerveaux qui n'étaient certes pas les plus vulgaires ? voici ce qu'en dit un des hommes les plus intelligents du temps, au point de vue scientifique, Ambroise Paré :

« Cette comète estait si épouvantable et elle engendrait de si grande terreur au vulgaire, que d'aucuns moururent de peur et que d'autres tombèrent malades. Elle apparaissait être de longueur excessive, et si estait de couleur de sang : à la sommité d'icelle, on voyait la figure d'un bras courbé tenant une grande espée à la main, comme s'il eust voulu frapper. Au bout de la pointe, il y avait trois étoiles : aux deux côtés des rayons de cette comète, il se voyait un grand nombre de haches, de couteaux, espées colorées de sang, parmis lesquels on apercevait des fasces humaines hideuses, avec les barbes et les cheveux hérissés. »

On juge, d'après cette description, due à un esprit éclairé, de l'effet que devait produire sur les imaginations populaires et naturellement crédules, l'apparition soudaine dans le ciel d'un astre inconnu.

Au siècle dernier, encore, une épouvante générale secoua les esprits, à la suite de la publication, par l'observateur Lalande, d'une brochure dans laquelle ce savant annonçait les probabilités d'une rencontre d'une comète avec la Terre ; l'humanité se méprit sur le sens de ce travail, crut que l'astronome prédisait la destruction de la Terre et Lalande dut, par ordre du roi, publier un second mémoire destiné au public et dans lequel il réfutait énergiquement la prédiction qu'on lui prêtait.

Même, au cours même du siècle présent, en 1833, une émotion profonde ne s'était-elle pas emparée des populations, à la suite d'une communication faite au monde scientifique par un astronome connu, M. Damoiseau : il avait calculé que la comète de Biéla couperait l'orbite terrestre le 29 octobre 1833, à minuit, et le public en avait conclu que la fin du monde était proche, la Terre devant forcément être pulvérisée dans cette rencontre.

Les calculs des savants étaient exacts ; seulement M. Damoiseau avait oublié de dire — un savant ne saurait penser à tout — que, le 29 octobre, la planète ne se trouverait pas au point par lequel devait passer la comète,

qu'elle n'y arriverait que le 30 novembre suivant; ce qui mettait entre les deux mondes un éloignement assez respectable de plus de vingt millions de lieues.

Bien que le niveau général de l'instruction se soit considérablement élevé, surtout depuis la deuxième moitié de ce siècle, la crainte de la fin du monde par le choc d'une comète s'est cependant manifestée à plusieurs reprises et notamment en 1857.

Un plaisant avait annoncé, pour le 13 juin de cette année-là, le retour de la grande comète de Charles-Quint et sa rencontre avec la Terre; les populations rurales étaient réellement plongées dans l'effroi et, à Paris même, on parlait avec terreur du cataclysme prochain; certaines personnes même, prenant Vénus pour l'astre en question (lequel d'ailleurs n'eut garde de se montrer, en dépit des prédictions), soutenaient qu'elles apercevaient la queue de la comète.

Aujourd'hui, grâce à la vulgarisation toujours croissante des connaissances scientifiques, on ne se préoccupe plus guère de l'éventualité d'une rencontre cométaire, bien que — rationnellement parlant — il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'un de ces corps chevelus, à marche vagabonde, heurtât notre globe au passage, le défonçât, le pulvérisât ou tout au moins empoisonnât toute l'humanité par les exhalaisons délétères de son atmosphère caudale.

Mais, s'il en est ainsi chez nous, si nos populations agrestes, même celles les plus éloignées des grands centres, se préoccupent plus des nuages noirs annonçant la pluie, au moment de la moisson, que des comètes plus ou moins chevelues signalées par les instruments puissants des observatoires, il est des contrées en Europe où les notions exactes de la science n'ont pas encore pénétré et où l'esprit populaire en est au même point où se trouvait le nôtre, à l'époque du moyen âge.

Aussi peut-on juger de l'émotion qui s'empara des provinces centrales et



orientales de la Russie, lorsque fut soudain signalée, dans le ciel, la présence d'un astre nouveau, brillant d'un insoutenable éclat, suivi d'un appendice vaporeux, et paraissant se diriger vers le Soleil.

C'est un pope d'Orenbourg, homme d'instruction assez avancée et ayant quelques notions de la science astronomique, qui, levant par hasard les yeux vers la voûte étoilée, découvrit ce point brillant dans la direction du *Bouvier*.

Cette remarque n'eût peut-être eu aucun résultat scientifique, si le hasard n'avait voulu que le collège impérial d'Orenbourg eût pour recteur un homme intelligent, admirateur passionné des choses célestes, et conséquemment possesseur d'une petite lunette à l'aide de laquelle il aimait à étudier les mondes de l'Infini.

Grâce à sa lunette, le digne Ivan Zarichkine constata que l'astre signalé par le pope était un globe planétaire, en mouvement rapide, devant appartenir au genre comète... à moins que ce ne fût tout simplement un bolide en promenade à travers le ciel.

Quoi qu'il en fût, il crut de son devoir d'appeler l'attention du monde savant sur cet événement, d'autant plus que cela ne pouvait être qu'utile à son avancement, et, sans tarder, il télégraphia à Pétersbourg les résultats de sa constatation sommaire.

Il était environ dix heures du soir et le vénérable Streiloff, directeur de l'observatoire de Poulkova, revenant de soirée, changeait son habit noir pour les vêtements de travail avec lesquels il passait une partie des nuits, dans la coupole, lorsqu'on lui remit le télégramme du recteur d'Orenbourg.

On juge de son émoi ! une comète nouvelle se lèverait à l'horizon de l'empire des tzars !... Quelle nouvelle ! et de quelles conséquences pouvait être cette nouvelle ! pour lui d'abord, — car nul doute que l'Empereur ne récompenserait dignement une telle découverte — pour la science ensuite.

Son premier mouvement fut de convoquer son personnel, astronomes et élèves, et, leur annonçant le fait, de leur ordonner de le vérifier ; mais son second mouvement, conforme à un égoïsme bien naturel, on en conviendra, fut de ne rien dire du tout ; bien au contraire, il gagna la coupole, engagea d'un ton bienveillant les élèves en étude à s'aller coucher, et, demeuré seul, s'empara du grand équatorial qu'il braqua dans la direction indiquée.

Il avait observé à peine durant un quart d'heure, qu'avec sa grande expérience, il était fixé : cette prétendue comète se dirigeait en plein sur la

Terre et son mouvement paraissait s'accélérer considérablement ; mais ce n'était qu'un bolide, dont le noyau ne semblait pas mesurer plus d'un demi-kilomètre de diamètre, présentant une forme très irrégulière, et entouré d'une vague nébulosité.

Poursuivant son étude, il établit la trajectoire de l'astre à travers l'espace et il constata que cette trajectoire était parabolique, aboutissant au soleil, et devant couper l'orbite terrestre vers une heure du matin.

Il était certain, qu'au moment où le recteur du collège d'Orenbourg avait télégraphié, la distance du bolide ne devait pas être inférieure à plusieurs milliers de lieues de hauteur, vers la Perse, mais elle allait sans cesse diminuant et il arriverait un moment peut-être...

Un petit frisson désagréable passa dans le dos de l'astronome, à la pensée d'une rencontre possible entre ce monde errant et sa planète natale ; mais c'était un véritable savant et, dégageant aussitôt son esprit de ces préoccupations intérieures, il poursuivit sa besogne.

La trajectoire s'effectuant du Sud-Est au Nord-Ouest, le respectable Streiloff estima que le bolide en question avait passé à 2200 lieues au Zénith d'Orenbourg, vers huit heures et demie ; à 1380 lieues au-dessus de Sunburock, à neuf heures ; à 515 lieues de Nijni-Novgorod, à neuf heures trente cinq ; et à 310 lieues au-dessus de Kostroma, à dix heures dix minutes.

Le savant jeta les yeux sur l'horloge : elle marquait exactement onze heures et il inscrivit que l'astre passait en ce moment au zénith de Vologda, à moins de quarante lieues de hauteur.

Cette constatation de distance si rapidement décroissante faillit plonger de nouveau le digne homme dans un état voisin de la terreur : il serait minuit quarante-cinq, quand le bolide passerait au-dessus d'Olonetz... dont il serait distant de 60 000 mètres, pas davantage ; mais il poussa un soupir de satisfaction quand ses calculs eurent constaté que ce serait là la distance verticale de l'astre qui, s'échappant ensuite par la tangente, s'élèverait progressivement pour se trouver, vers huit heures du matin, à 1500 lieues de haut au-dessus du Pôle Nord et, de là, reprendre le chemin de l'infini.

Le savant en savait assez maintenant pour avoir acquis sans conteste la priorité de la découverte et aussitôt il appuya sur les boutons qui correspondaient aux sonnettes électriques, établies dans les chambres et où logait le personnel savant de l'observatoire.

Un quart d'heure plus tard, il annonçait la grande nouvelle aux profes-



seurs et aux élèves groupés autour de lui et, après leur avoir lu les notes succinctes prises par lui au cours de sa rapide observation, il les invita à jeter successivement un regard sur le nouvel astre, ajoutant :

— Sa vitesse est au moins de vingt mille mètres par seconde ; mais comme

son mouvement s'effectue précisément dans le sens de translation de la Terre, il en résulte une apparente lenteur, par rapport au sol...

Cependant, depuis quelques instants, le bolide avait grandi dans des proportions extraordinaires, en même temps que son éclat avait pris une incroyable intensité ; au point qu'il paraissait aux rares personnes qui rentraient chez elles après avoir passé une partie de la nuit au bal, devoir tomber à pic sur la capitale de toutes les Russies.

De là un émoi qui, bien avant l'aube, se propagea par toute la ville, faisant se coller aux fenêtres les visages des plus curieux et s'agenouiller devant les icônes la majeure partie de la population, craintive et superstitieuse.

Quant au digne Zarichkine et aux autres astronomes de Poulkowa, ils étaient sortis de la coupole et, accoudés sur la rambarde du balcon qui courait circulairement au sommet de l'observatoire, suivaient avec un intérêt, à chaque instant croissant, la marche de ce corps étrange à travers le ciel silencieux.

Soudain, un cataclysme parut se produire à la surface de ce monde mystérieux : on eût dit qu'il se disloquait, des jets de lumière verdâtre s'élançèrent du noyau central, des flammes orangées se tordirent, enveloppées de volutes noires produites par une sorte de fumée fuligineuse, et, brusquement, comme une chandelle que l'on souffle, la traînée lumineuse qui suivait l'astre s'éteignit.

Et ils demeuraient tous là, le nez en l'air, bouche bée et les yeux écarquillés, stupéfaits, désappointés.



L'appareil venait de se retourner et il apercevait, au-dessous de lui, la terre (p. 277).

— Évaporée, dissoute ! la comète ! murmura un élève, qui cherchait vainement dans le ciel la place que, quelques instants encore auparavant, occupait le bolide.

En ce même moment, ceux qui se trouvaient là eurent la perception de l'écho affaibli d'une lointaine canonnade et quelques étoiles filantes sillonnèrent, de jets de feu, le rideau sombre de la nuit.

— Voilà le bouquet du feu d'artifice ! conclut le professeur Zarichkine...

Et, comme ceux qui l'entouraient, le regardaient, semblant lui demander son sentiment sur cet événement étrange, inexplicable en apparence, il ajouta, parlant doctoralement :

— Des étoiles?... peuh ! des parcelles arrachées à la masse principale du bolide par l'attraction de la Terre et portées à l'incandescence par leur frottement sur les couches atmosphériques... elles tomberont sans doute non loin d'ici et nul doute que demain nous n'en entendions parler... Quant à cette sorte de canonnade, elle est certainement due à la fragmentation du bolide... et voilà... Sur ce, messieurs, vous pouvez aller vous coucher.

Et, les ayant salués, il regagna son appartement où il se mit au lit incontinent, pour s'endormir du sommeil d'un homme qui n'a pas perdu son temps.

Peut-être le sommeil eût-il été un peu plus long à venir, si le savant avait pu se douter de ce qu'était vraiment l'astre dont il venait de s'occuper une partie de la soirée et, surtout, s'il avait pu prévoir les étranges événements que lui réservait la journée du lendemain.

Plus heureux que M. Streiloff, nos lecteurs n'auront pas besoin, pour satisfaire leur curiosité, d'attendre vingt-quatre heures ; mais, pour comprendre les choses bizarres qui devaient révolutionner, à bref délai, les savants du monde entier, force leur est de revenir avec nous de quelque temps en arrière et de rattraper, dans l'espace, le fragment cométaire sur lequel nous avons laissé Fédor Sharp, chevauchant à travers les mondes célestes.

On se souvient que, la dernière fois que nous avons eu l'occasion de nous occuper de l'ancien secrétaire perpétuel de l'Institut des Sciences, c'est à l'occasion de la rencontre de l'*Éclair* avec l'épave cométaire qui le portait.

Vainement avait-il cherché sur toute la surface de la colline mercurienne dont l'obus — le fameux obus volé à Ossipoff — formait le sommet la moindre trace du corps dont le choc avait tout bouleversé dans l'intérieur de son habitation, et il avait conclu, du résultat négatif de ses recherches, que le bolide étranger avait pénétré dans le fragment de Tuttle assez profondément pour que l'écorce, vitrifiée par la chaleur, se fût refermée sur lui.

Il avait bien cherché à faire des fouilles; mais, outre qu'il manquait



des instruments nécessaires, ses forces allaient diminuant chaque jour, et il préférait conserver ce qui lui restait d'air respirable pour vivoter parcimonieusement jusqu'à l'instant où il pourrait rejoindre la Terre.

C'était avec terreur qu'il avait constaté qu'il ne restait plus que quelques kilos de ses boules nutritives dans les soutes et que cinquante mètres cubes d'oxygène dans les réservoirs.

Mais, dès l'instant où le bolide eut coupé l'orbite de Jupiter, Fédor Sharp, avec une énergie extraordinaire, s'arracha à l'espèce de coma dans lequel il s'immobilisait depuis plusieurs mois; il recouvra toute son énergie et toute sa présence d'esprit, et songea au système de sauvetage dont il

lui faudrait user pour le cas où la Providence le mettrait à même de rejoindre le sol natal.

Il se mit à calculer — en y apportant la précision la plus rigoureuse — les perturbations de toutes sortes que devaient causer à la marche de son astéroïde les diverses planètes à proximité desquelles il devait fatalement passer, et il parvint à établir, d'une façon absolument précise, le moment où il lui faudrait, coûte que coûte, abandonner d'une manière ou d'une autre le fragment de Tuttle qu'il habitait depuis si longtemps.

Les calculs auxquels il s'était livré lui avaient démontré que *Russia* — il avait baptisé ainsi son bolide — ne rencontrerait pas la Terre, et que, par conséquent, il n'avait à redouter aucun danger résultant d'un heurt entre les deux corps : ceux-ci devaient passer à plus de soixante kilomètres l'un de l'autre; après quoi *Russia* reprendrait à tout jamais la route de l'espace.

Il lui fallait donc trouver un moyen de s'en séparer au moment précis où cette distance minima serait atteinte, et ce fut à trouver ce moyen que s'appliqua, pendant bien des jours, l'esprit inventif de l'ancien secrétaire perpétuel; enfin il arriva à cette conclusion : qu'un parachute seul pouvait le tirer d'affaire, un parachute auquel il se suspendrait au moment opportun, pour rejoindre le sol de sa planète natale.

Assurément, une descente de soixante kilomètres cela compte et il y avait grande chance, peut-être, pour que Fédor Sharp se rompit quelque chose; mais, entre deux maux, la sagesse recommande de choisir le moindre, et comme il n'avait le choix qu'entre tenter ce moyen hardi ou reprendre le chemin de l'infini...

Toutes réflexions faites, et après avoir examiné la situation sous toutes ses faces, Sharp reconnut que le meilleur moyen était de se séparer tout à fait du fragment cométaire et d'aborder seul le sol; autrement, la rapidité d'abord avec laquelle tomberait la parcelle à laquelle il s'attacherait, et ensuite la violence avec laquelle se produirait le choc, rendraient sa mort fatale.

Or, ce qu'il voulait, ce n'était pas revenir sur le sol natal pour y être enterré, mais pour y récolter la gloire due à ses longs et périlleux travaux.

Ce fut donc à l'idée d'un parachute qu'il s'arrêta, parachute auquel il se suspendrait au moment voulu, c'est-à-dire lorsque *Russia* aurait atteint le point le plus proche de la terre.

Nous avons dit plus haut que ce point — d'après les calculs du savant — devait être situé à soixante kilomètres de la planète; une descente de soixante kilomètres, c'était quelque chose... et, en toutes autres circonstances...

Mais auparavant, il lui fallait songer au moyen à l'aide duquel il se dégagerait de l'attraction du bolide, dont la vitesse ne serait pas moindre de vingt kilomètres à la seconde, et qui le retiendrait indéfiniment collé à sa surface, s'il ne s'arrachait pas brutalement à son influence.

Ayant calculé la force de résistance de la très mince couche gazeuse qui enveloppait l'astéroïde, il estima qu'elle était cependant suffisante pour servir de point d'appui à des fusées qui lui permettraient de s'élever dans l'espace.

Cette marche étant irrévocablement arrêtée, Sharp s'était mis sans tarder à la besogne; il avait vidé les soutes de l'obus de tout ce qu'elles contenaient d'étoffes, quelle que fût la nature de ces étoffes, couvertures, vêtements, draps, jupes, etc., et avait cousu ensemble tout cela, moins élégamment, peut-être, qu'une ouvrière parisienne, mais, en tout cas, avec une solidité qui défiait toute concurrence.

Cela formait un assemblage hétéroclite, assez vaguement comparable à un vêtement d'arlequin, dans lequel il tailla ensuite des bandes fusiformes qu'il réunit ensemble de nouveau, ce qui lui donna une orbe multicolore ressemblant vaguement à un vaste parapluie qui eût mesuré huit mètres de diamètre.

C'était là l'élément principal de son parachute : au centre, il attacha solidement un cercle de bois, fait d'une branche souple arrachée à l'un des arbres de la colline mercurienne, et, à ce cercle, il fixa quatre cordelettes, longues d'environ douze mètres, destinées à soutenir une simple et mince planchette de bois, servant de siège; vingt-quatre autres cordelettes, passant dans les coutures des fuseaux d'étoffe, se réunissaient à cette planchette pour empêcher que le parachute, par l'effet de la résistance et du refoulement de l'air, se retournât au cours de la descente.

Le parachute une fois terminé, Sharp passa à la confection des fusées destinées à l'enlever et à le soustraire à la faible attraction du mondicule qui le portait.

Tout le carton, tous les papiers contenus dans l'obus d'Ossipoff, — à part, bien entendu, les volumineux cahiers de notes formant le journal as-

tronomique, quotidiennement tenu par l'astronome — fut employé à la fabrication d'une cartouche monstrueuse, mesurant près d'un mètre et demi de hauteur sur trente centimètres de diamètre, en tous points semblable — sauf les dimensions — à celles dont se servent les pyrotechniciens pour les fusées de feu d'artifice.

L'enveloppe une fois fabriquée — ce qui lui demanda une huitaine de jours au moins — il fallait la remplir, et ce ne fut pas une mince affaire pour le savant que de composer le mélange fusant, c'est-à-dire 16 parties d'azotate de potasse, 10 parties de charbon dur et 4 parties de soude pulvérisée.

Pour l'azotate de potasse, il s'en tira assez aisément : les soutes de l'obus contenaient une certaine provision de sélénite, l'explosif inventé par Ossipoff pour atteindre la lune, et comme dans la composition de la sélénite, l'azotate de potasse entraît pour une certaine part, Sharp s'en procura au moyen d'un lessivage qu'il fit suivre d'une cristallisation.

La fabrication du charbon fut plus difficile et lui coûta la plus grande partie de cet oxygène qu'il conservait si parcimonieusement depuis de longues semaines, respirant à peine pour pouvoir faire durer sa provision le plus de temps possible.

Il brisa dans l'intérieur du wagon, tous les meubles dont il ne s'était

pas encore servi pour bourrer son poêle; il arracha les planchers, les cloisons, et, avec les débris de tout cela, forma une meule à laquelle il mit le feu, suivant les procédés des charbonniers du Morvan, et, l'ayant allumée, il l'alimenta d'oxygène pur, venant du réservoir.

En moins de dix heures, Fédor Sharp obtint deux boisseaux environ d'un charbon très



dur, à cassure cristalline d'un noir bleuâtre, et qu'il écrasa ensuite patiemment entre deux pierres, jusqu'à ce qu'il l'eût amené à l'état de poussière grossière.

Avec ces deux éléments, qu'il mélangea à quatre kilogrammes de poudre, oubliés au fond d'un baril, le savant composa son explosif fusant; cela fait, il procéda au bourrage de sa cartouche.

Il commença par placer à l'intérieur, dans l'axe de la fusée, une tige de fer autour de laquelle il tassa son mélange de poudre, de salpêtre et de charbon; après quoi, il remplaça le barreau de fer par une longue mèche de coton, fabriquée avec sa dernière chemise, étirée brin à brin et imprégnée de poudre; le rôle de cette mèche était de mettre le feu, instantanément et sur toute sa longueur, au mélange.

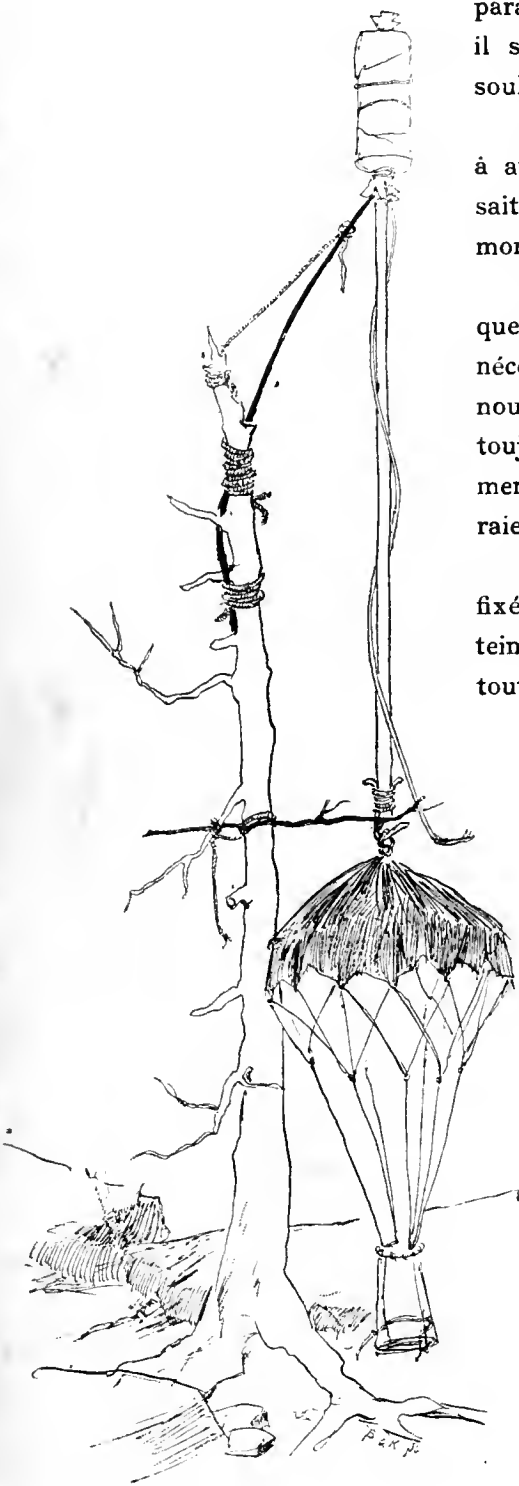
Cette dernière opération terminée, l'artificier d'occasion étrangla sa cartouché au moyen d'une corde et y attacha ensuite la « baguette » indispensable pour assurer la direction parfaitement verticale de l'engin pyrotechnique.

Cette « baguette », Sharp la fabriqua au moyen d'un jeune arbre de la comète de Tuttle; elle ne mesurait pas moins de vingt centimètres de diamètre et de dix mètres de long... A son extrémité, au moyen d'un crochet de fer, fut suspendu l'anneau du parachute.

A l'une des extrémités du polyèdre qui constituait tout le domaine du voyageur, se dressait le squelette grêle et dépouillé d'un autre arbre desséché par la chaleur solaire et brûlé par les froids de l'espace.

Ce fut le tronc de cet arbre, droit comme un mât, que Sharp utilisa en guise de guide et de support pour sa gigantesque fusée : il lui suffit pour cela d'enfoncer dans le bout du tronc une tige de fer à laquelle il fixa sa fusée, dont il fit se dérouler la mèche jusqu'au sol; il devait suffire d'une étincelle pour que cette mèche, s'enflammant, portât la combustion presque instantanément au centre du mélange fusant, dont était bourrée la cartouche.

Ces choses si simples en apparence, et que nous avons mis seulement quelques lignes à décrire, Fédor Sharp employa près de deux mois à les accomplir; outre que l'expérience lui manquait, qu'il était fort maladroit de ses doigts, il ne possédait aucun des outils nécessaires à une fabrication aussi spéciale, et il ne procédait que par tâtonnements; aussi, lorsque le



parachute se trouva gréé et mis en place, ne put-il s'empêcher de pousser un soupir de profond soulagement.

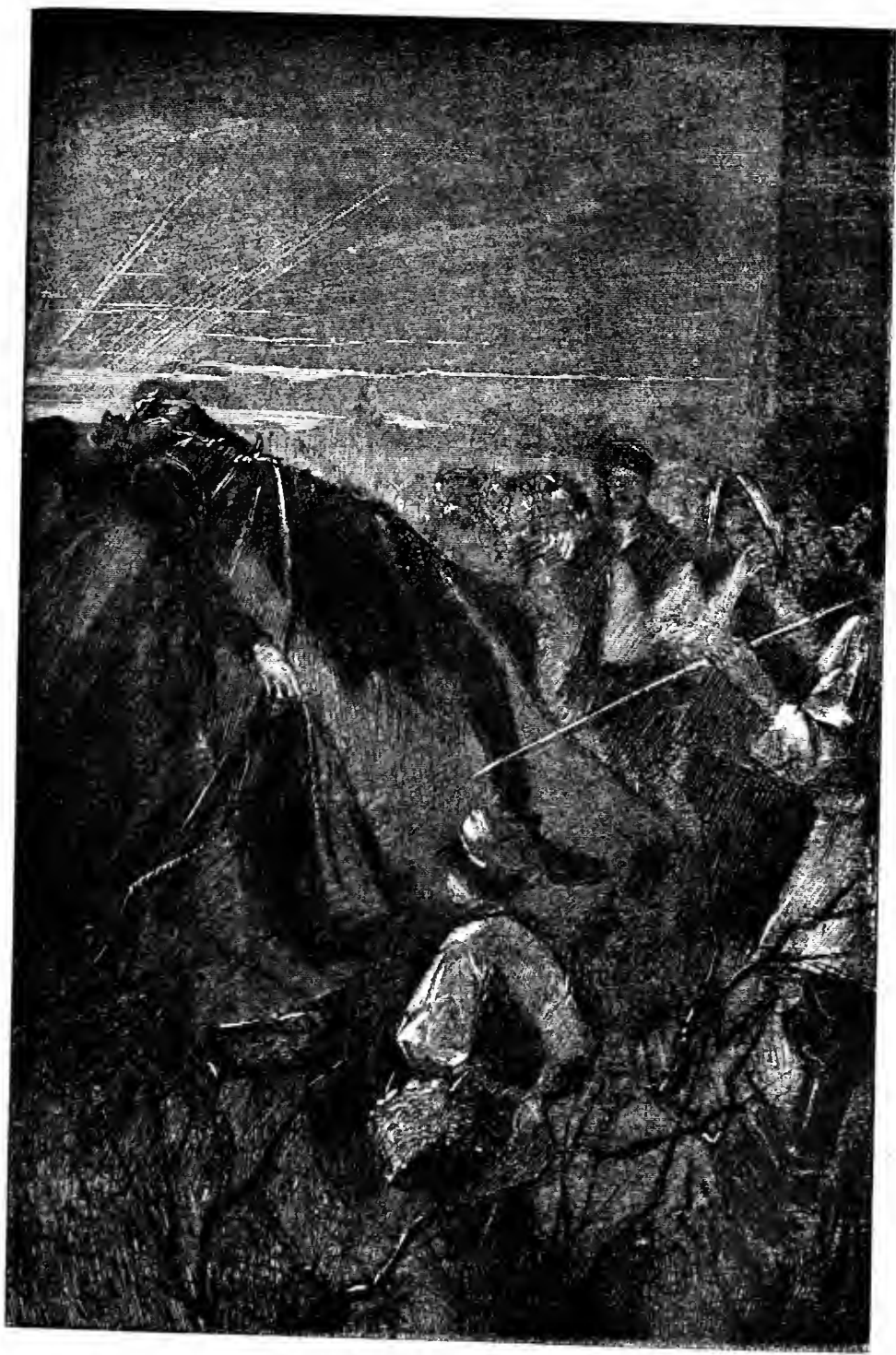
Il était véritablement exténué, n'étant habitué à aucun travail manuel, sans compter qu'il n'usait de son respirole qu'avec la plus grande parcimonie et ne mangeait qu'à la dernière extrémité.

C'était avec une terreur véritable que, chaque matin, il sortait des soutes ce qui lui était nécessaire pour sa journée, comme air et comme nourriture, et il se demandait avec une anxiété toujours croissante s'il n'arriverait pas un moment où ses poumons et son estomac manqueraient à la fois de nourriture.

Si ce moment-là arrivait avant que le point fixé par lui pour son départ de l'astéroïde fût atteint, il était perdu, et son cadavre reprendrait à tout jamais le chemin de l'espace; aussi avait-il vécu avec une avarice sordide, respirant à peine, ne mangeant pour ainsi dire pas.

Aussi, lorsque, tout étant paré, il rentra dans l'obus, tomba-t-il plutôt qu'il ne s'assit sur le plancher, où il demeura quasiment évanoui durant de longues heures, cherchant vainement à se ressaisir, à dompter la matière pour lutter quand même jusqu'au dernier instant.

Vainement chercha-t-il à examiner ses instruments et à faire les calculs nécessaires pour se fixer sur le chemin qu'il lui restait encore à parcourir; son anémie cérébrale était telle, que pendant plusieurs heures il n'y put parvenir. Mais quand, à force d'énergie, il fut parvenu à trouver suffisamment de lucidité



Oui... oui... il était bien vivant et bien éveillé! (p. 280).

pour tenir un crayon, il poussa un véritable cri de désespoir en constatant qu'il avait encore huit jours à attendre.

Huit jours, et c'est à peine si, en procédant avec la parcimonie la plus grande, il avait pour quatre jours de vivres !

Mais alors, c'était la ruine de ses espérances... c'était la mort !

Il réduisit de moitié sa ration de vivres et d'air ; il se condamna, afin de moins respirer, à une inactivité absolue, mettant à portée de sa main, pour n'avoir pas à se déranger, l'infinitésimale quantité d'aliments qui lui restaient, ayant le courage — bien qu'une faim intolérable torturât cruellement ses entrailles — de ne pas tout dévorer d'un seul coup.

Mais il voulait vivre, et, malgré la faim, malgré la soif qui lui desséchait la gorge, malgré la lente asphyxie à laquelle l'astreignait l'absorption d'un air de plus en plus raréfié, de plus en plus vicié, il vécut.

Enfin arriva le moment où la planète terrestre, boulet énorme, envahit de son disque l'horizon tout entier, et Sharp, qui suivait d'un œil éteint la marche des aiguilles de son chronomètre, sentit soudain un frisson de bonheur lui courir par tous les membres.

Dans cinquante-cinq minutes, *Russia* allait atteindre le point que Sharp, dans ses calculs, avait fixé comme le plus proche de la Terre ; et, bien qu'en tentant ce qu'il allait tenter, ce fût à la mort, peut-être, qu'il courait, il attendit avec une impatience, à chaque instant croissante, le moment du départ.

Subitement, miraculeusement, son énergie s'était comme galvanisée ; oubliées, la faim, la soif et les tortures de l'asphyxie ! ce n'était pas le moment de se laisser aller ni au découragement, ni à la faiblesse. Il lui fallait être fort, il serait fort.

Ayant mis dans le réservoir caoutchouté dont était muni son respirole tout ce qui restait d'air respirable, il assujettit soigneusement sur ses épaules les bretelles de l'appareil et se glissa hors de l'obus.

Le ciel était noir, d'un noir d'encre absolu, la Terre masquant le Soleil ; seule, une lueur vague flottait dans l'espace, reflet de la lumière douce et pâle dont la Lune, alors dans son premier quartier, baignait le sol de l'astéroïde.

Spectacle étrange et plein de poésie qui, en toute autre circonstance, eût arrêté certainement les regards de l'astronome ; mais, pour l'instant, il avait en tête trop de préoccupations pour songer même à envoyer un salut

amical à ce monde lunaire que, trois ans auparavant, il avait visité dans de si étranges conditions.

Il rampait lentement vers l'arbre auquel était suspendue sa fusée, se guidant à l'aide d'une lanterne, dans laquelle se consumait tout ce qui restait d'huile dans l'obus; c'était à la flamme de cette lanterne qu'il devait allumer la mèche dont l'inflammation avait pour but de mettre le feu au mélange fusant de la cartouche.

La mèche avait été calculée pour brûler exactement deux minutes, de manière à ce que le savant eût le temps de s'amarrer solidement à la planchette du parachute.

Son chronomètre à la main, il attendit que l'aiguille marquât l'heure



fixée par ses calculs; dans cent vingt secondes, *Russia* devait reprendre le chemin de l'espace. Il était temps d'agir.

D'une main ferme, Sharp approcha de la lueur tremblotante de la lanterne l'extrémité de la mèche, qui commença à se consumer durant que le savant s'asseyait sur la planchette, à laquelle il se fixait par une série d'ingénieuses courroies.

L'astéroïde — nous avons déjà eu l'occasion de le dire d'autre part — était animé d'un lent mouvement de rotation autour de son grand axe, ce qui procurait des jours et des nuits, de quatre heures chaque, à son unique habitant; or, au moment précis où l'ancien secrétaire approchait de la lanterne l'extrémité de la mèche, la face de l'astéroïde où se trouvait le fameux

arbre auquel était suspendu le parachute, regardait la Terre, qui formait au-dessus de la tête de Sharp comme un vaste plafond sombre.

Soudain, de l'ouverture inférieure de l'immense fusée, une flamme claire jaillit tout à coup, une gerbe d'étincelles s'éparpilla dans l'air, tandis qu'avec une violente secousse l'appareil s'élevait obliquement dans l'espace, qui parut s'embraser.

Et, tandis qu'il filait avec une vitesse incroyable, Sharp regardait avec stupéfaction un foyer énorme d'incendie, allumé au-dessous de lui par la déflagration de la fusée.

C'était, sans aucun doute, sous l'influence de celle-ci que s'était enflammé l'hydrogène renfermé dans les flancs de l'astéroïde, et dégagé, — il ne pouvait comprendre encore sous l'influence de quelles raisons cosmiques. Ce qu'il y avait de certain, c'est que les flammes ravageaient la surface du dernier fragment de la comète de Tuttle.

L'air, trop raréfié à ces hauteurs, ne conduisait pas le son, et l'œil seul pouvait être impressionné par ce déchaînement des forces de la nature.

Brisé en morceaux énormes par l'explosion du gaz qu'il contenait dans ses flancs, l'astéroïde continuait sa marche dans l'espace, au milieu d'une lueur rouge, rayonnée par son incendie; des fragments radieux montaient, descendaient au milieu d'un tourbillon d'étincelles incandescentes.

C'était la fin d'un monde.

Sans doute, Sharp se fût intéressé à la sublimité de ce spectacle s'il n'eût été inquiet de se voir suivi ou plutôt escorté dans l'espace par des débris, dont quelques uns monstrueux, qui semblaient graviter autour de lui, et dont le plus petit eût suffi à le broyer et jeter aux quatre coins de l'univers céleste ses membres déchirés et pantelants.

Et puis, il n'était pas sans se demander ce qui allait se passer dans quelques instants, lorsqu'il aurait pénétré dans la zone d'attraction terrestre; les étoffes dont était composé son parachute seraient-elles assez fortes pour lutter victorieusement contre la résistance de l'air?

Brusquement, la flamme de la fusée s'éteignit : le mélange fusant avait épuisé toute sa puissance de propulsion, et Sharp, cramponné convulsivement aux cordelles de son parachute, se sentit précipité dans le vide avec une force inouïe, tel un projectile échappé à l'âme d'un engin.

Mais l'espace que, jusqu'à présent, une pluie de feu avait zébré jus-

qu'aux confins de l'horizon céleste, changea d'aspect, ou plutôt, il sembla au voyageur qu'un voile venait d'être tiré sur le paysage.

L'appareil venait de se retourner; et maintenant, en baissant les yeux, Sharp apercevait au-dessous de lui, à moins de cinquante kilomètres; la Terre, qui étendait indéfiniment son panorama, tout argenté par les rayons lunaires.

Une joie immense gonfla le cœur de l'ancien secrétaire perpétuel; après trois ans d'absence, enfant prodigue, il allait toucher le sol de sa planète natale, et lui, aujourd'hui encore ignoré, soldat obscur dans la grande armée des savants, il aurait demain le front nimbé de gloire, et son nom serait inscrit en lettres d'or sur le livre où s'enregistrent les faits et gestes des héros.

Mais le parachute se déploya et s'étendit comme une voile immense au-dessus de la tête du savant; instantanément, la chute qui durait depuis près de vingt minutes se ralentit et se transforma en descente; dans le sillage de l'appareil, des fragments cométaires descendaient aussi, et le problème, pour Sharp, consistait en ceci : ces roches atteindraient-elles le sol avant ou après lui ? Avant, c'était le salut; après, c'était l'écrasement, c'était la mort.

Heureusement, l'angoisse qui résultait pour Sharp de l'impossible solution du problème, cessa brusquement : ce n'était plus sous forme d'écrasement que se présentait la mort, c'était sous forme d'asphyxie; le réservoir de son respirole était vide, et, après quelques hoquets convulsifs, le savant, dont les doigts étaient désespérément cramponnés à l'appareil, laissa aller sa tête sur sa poitrine, sans conscience et sans mouvement.

Le petit jour naissait quand il revint à lui et, tout d'abord, quand ses paupières, alourdies par le commencement d'asphyxie qui avait failli avoir raison de lui, se soulevèrent, il n'eut pas une conscience très nette de ce qu'il voyait, il crut plutôt être le jouet d'une de ces hallucinations auxquelles, si souvent, il avait été en proie, au cours de son voyage.

Cette hallucination ne variait guère : c'était toujours, ou à peu près, un paysage terrestre dans lequel il lui paraissait se trouver; tantôt de vastes steppes recouvertes de neige à l'aspect désolé, qu'un froid soleil, rond comme un globe de feu, éclairait d'une lueur morne; des traîneaux passaient dans une course rapide, égrenant dans le grand silence les tintinnabulements des sonnettes de leur attelage, montés par des hommes

emmitouflés dans des vêtements de fourrures... qui ne laissaient apercevoir de leur visage que de longues barbes flottantes; ou bien le soleil était haut à l'horizon et versait sur la plaine, toute jaunissante de moissons, des torrents de feu, tandis que des paysans en chemisette rouge, manches retroussées, col et tête nus, jouaient de la faucille avec ardeur, tout en chantant des mélopées étranges, qui lui rappelaient les refrains du pays natal...

Et lorsque Sharp s'éveillait alors, après avoir passé plusieurs heures de ses nuits à vivre une vie factice dans ces paysages que créait son imagination, il en avait pour plusieurs heures à se bien persuader qu'il n'avait



fait que rêver et que ce n'était pas, au contraire, l'intérieur de l'obus qui était la fiction.

Trop souvent, il avait été désillusionné de la sorte, pour que cette fois-ci il s'y laissât prendre et, les membres encore engourdis, inertes, l'intelligence cependant quelque peu sortie de l'état comateux dans lequel elle était plongée quelques instants encore auparavant, il gardait les yeux grands ouverts, mais vitreux encore et sans éclat, sur le paysage qui se déroulait devant lui, ou plutôt au-dessous de lui; car, par un phénomène qu'il ne pouvait comprendre, il se trouvait, ou plutôt il lui semblait être (car, pour lui, il rêvait) au sommet d'une sorte de monticule, élevé de quelques mètres au-dessus du niveau du sol : une prairie verdoyante, avec des arbres dont les feuilles, toutes trempées encore de la rosée de la nuit, se vernissaient aux premières lueurs de l'aube; dans l'herbe, des troupeaux

paissaient et, au loin, se profilait, perdues encore dans un brouillard léger, des silhouettes indécises de maisons.

En même temps, des formes humaines s'empressaient autour de lui, debout, courbées, agenouillées, dont les regards étaient attachés sur sa personne avec curiosité; il avait la sensation qu'on lui parlait, — car il voyait les lèvres remuer, — mais il ne pouvait entendre; et il lui semblait bien qu'on le palpait doucement.

Mais tout cela, paysage, bêtes, gens, sensations, n'était pour lui qu'un cauchemar, comme il en avait eu beaucoup déjà, mais plus torturant que les précédents.

Pourtant, comme l'un de ceux qui se trouvait là venait de lui introduire doucement, entre les lèvres, le goulot d'une gourde, il sentit quelque chose de frais qui lui humectait le palais, puis qui, descendant le long de sa gorge, lui tombait soudain dans l'estomac vide, y produisant la sensation d'un ruisseau de feu.

Et la douleur fut si vive, que ses membres frissonnèrent et qu'une exclamation sourde s'échappa de ses lèvres.

Alors, à ses oreilles, bruirent soudain ces mots :

— Vous voyez bien qu'il vit...

Ces mots, Sharp en eut soudain la compréhension nette, si nette même qu'il douta qu'un cauchemar pût avoir une semblable netteté et, instinctivement, pour comprendre mieux encore, il allongea les lèvres, dans un geste goulé, vers la gourde.

Une seconde, puis une troisième gorgée lui produisirent dans les entrailles une sensation semblable à la première, mais atténuée, en même temps que le sang congelé dans ses veines se remettait à circuler à nouveau, que son cerveau, dégagé des limbes mortelles dans lesquelles avait failli sombrer son intelligence, se ressaisissait.

Il voulut parler, mais depuis trois ans qu'il vivait seul, en tête-à-tête avec lui-même, il avait pour ainsi dire oublié le mécanisme des lèvres et de la langue; aussi ne commença-t-il par émettre que quelques sons gutturaux et inarticulés, assez semblables à des aboiements.

Néanmoins, il entendit parfaitement qu'autour de lui, les gens murmuraient, tout joyeux :

— Il vit!... il vit!...

Alors, il mit, à parler, toute l'énergie dont, ressuscité depuis quelques

instants à peine, il était capable et il balbutia, en russe, car les mots prononcés par les gens qui l'entouraient l'avaient été dans son idiome natal :

— Où suis-je?...

— A Priajenskoï...

Et celui qui lui répondait, étendit le bras vers les isbas dont les toitures s'apercevaient au loin, plus distinctement...

Cela ne lui apprenait rien, à Sharp; d'autant plus que ses facultés n'étaient pas encore bien éveillées et que, malgré les sensations pourtant bien réelles qu'il éprouvait, il avait toujours l'arrière-pensée d'être le jouet d'un rêve.

— Priajenskoï? répéta-t-il avec effort.

— Province de Planetz, lui fut-il répondu encore...

Planetz!... ce mot, résonnant à son oreille, sembla déchirer soudain les voiles qui enveloppaient sa compréhension; et, en même temps, sous le coup de fouet cérébral, ses membres parurent recouvrer leur force, leur agilité.

Planetz! mais il connaissait cela, c'était un gros bourg de trois à quatre mille âme, servant de chef-lieu à la province, et situé à deux cents verstes à peine de Pétersbourg.

Alors, le souvenir lui revint, très net, de tout ce qui s'était passé; et son départ du fragment de Tuttle, et l'éclatement du *Bradyte*, et sa descente en parachute et son évanouissement.

Oui... oui... il était bien sur sa planète natale! Dieu avait permis ce grand miracle, qu'il pût revoir ses compatriotes et terminer désormais, dans une apothéose de gloire, une vie de travail et de privations.

Oui... oui... il était bien vivant et bien éveillé! cette fois, ce n'était pas le mirage d'un cauchemar qu'il avait devant lui : ses yeux voyaient, ses oreilles entendaient, ses mains palpaient.

D'ailleurs, là, à quelques pas de lui, il venait d'apercevoir les lambeaux d'étoffe qui avaient constitué son parachute et il tenait encore dans ses doigts crispés les ficelles qui avaient rattaché, à l'appareil, la planchette sur laquelle il était assis.

Il n'était pas jusqu'à la masse pierreuse sur laquelle il se trouvait étendu, en laquelle il ne reconnût un des débris de la comète de Tuttle par lesquels il avait été accompagné dans sa chute.



Il lui arracha l'une des feuilles qu'il tenait à la main (p. 294).

Comment se faisait-il qu'il fût là, précisément, et non ailleurs ! c'était là une question assurément intéressante, au point de vue de la science, et qu'il se réservait d'élucider plus tard ; mais, pour l'instant, pouvait-il y avoir quelque chose de plus intéressant que la constatation de son existence ?

Il fit un effort violent pour se remettre sur pieds ; mais, à sa grande surprise, il lui sembla tout d'abord être tellement lourd, qu'il lui parut impossible de se détacher du sol ; mais, presque aussitôt, il se mit à sourire, comprenant que l'effort produit n'était pas suffisant pour amener le résultat désiré.

Privés de pesanteur, pendant près de trois ans, ses membres s'étaient forcément déshabitués d'énergie et, maintenant qu'il reprenait instantanément son poids primitif de 70 kilos, son corps avait besoin, pour se mouvoir comme primitivement, d'une sorte d'entraînement, pour ainsi dire d'une éducation nouvelle.

Mais cela n'était qu'un détail ; le principal était qu'il pût, sans tarder, se rendre à Pétersbourg.

Il avait hâte de jouir du triomphe qui l'attendait.

Est-il bien utile de donner, ici, les détails qui accompagnèrent son retour dans la capitale ? fort heureusement pour ses projets, l'ancien secrétaire perpétuel avait retrouvé dans un vieux portefeuille quelques roubles papiers au moyen desquels il put se payer une place en troisième classe jusqu'à Pétersbourg et, une fois là, descendre dans un misérable hôtel ; car il ne doutait pas que le logement, autrefois habité par lui, ne fût occupé.

Il aurait pu, c'est certain, employer les quelques roubles qui composaient toute sa fortune à télégraphier d'Olonetz au président de l'Académie des Sciences pour lui annoncer sa présence et lui demander des secours ; mais il avait jugé qu'il ferait mieux de s'y prendre autrement : il était trop, et depuis trop longtemps, affamé de gloire, pour qu'il ne voulût pas assister aux premiers moments d'émotion que provoquerait sa présence.

Il avait eu soin de faire rédiger par le pope de Priajenskoï, un papier établissant dans quelles conditions les habitants du village l'avaient trouvé et, sur ce papier, le pope avait dessiné tant bien que mal, mais

plutôt mal que bien, le fragment cométaire sur lequel il avait été trouvé étendu.

Ce papier dans sa poche, et portant sous le bras le paquet volumineux que représentaient ses notes de voyage, Sharp, le lendemain de son arrivée à Pétersbourg, — c'était un mercredi, jour de grande séance à l'Académie des Sciences, — se dirigea vers le monument qui servait d'abri à la quintessence intellectuelle de la Russie.

Tant qu'il circula à travers les rues étroites du quartier où il avait passé la nuit, les choses se passèrent normalement; mais quand il mit le pied dans un quartier un peu mieux fréquenté, sa silhouette maigre, décharnée, sa barbe inculte, ses cheveux tombant sur ses épaules en longues mèches grasseuses, ses vêtements en lambeaux, soulevèrent une telle curiosité que bientôt il entraîna à sa suite plusieurs milliers de curieux qui se figuraient avoir affaire à un fou.

Naturellement, les gardavoï ou agents intervinrent et parlèrent de mener au poste de police l'individu qui faisait scandale dans les rues; mais quand ils le virent marcher bien tranquillement, du pas d'un homme qui se rend à ses affaires, n'ayant absolument contre lui que son aspect misérable, ils ne crurent pas avoir en mains les éléments suffisants pour l'incarcérer et ils se contentèrent d'inviter la foule à circuler.

Ce fut en vain, et la foule vit, au contraire, dans cette invitation, un motif de plus à ne pas abandonner l'individu; ce fut donc traînant sur ses talons toute une armée de curieux, que Fédor Sharp arriva à l'Académie des Sciences.

Force fut bien aux individus qui le suivaient de le laisser entrer seul, mais ils continuèrent à



stationner devant la porte, formant un groupe nombreux et silencieux, attendant qui... attendant quoi? ils ne savaient... mais ils avaient comme le pressentiment que quelque chose allait se passer, de fort extraordinaire, à quoi ils regretteraient toute leur vie de n'avoir pas assisté.

Quant à Sharp, il avait franchi hardiment le seuil du monument, avait passé d'une manière impassible devant la loge du portier, sans se soucier des cris du redoutable fonctionnaire, courant après lui pour lui faire rebrousser chemin, avait gravi, toujours imperturbable, le grand escalier qui conduisait à la salle des séances.

Vainement, les huissiers avaient-ils tenté de l'arrêter : d'un bras nerveux, il s'était débarrassé d'eux et, avant qu'ils eussent pu le rejoindre, poussant la double porte à vantaux capitonnés, il avait pénétré dans le lieu sacro-saint où les sommités scientifiques de l'Empire des Tzars délibéraient.

A la vue de cet être à face étrange, minable d'allure, l'immortel qui tenait la parole s'arrêta net, tandis que, suivant la direction de ses regards, l'assemblée entière se retournait.

Ce fut un cri de stupéfaction et d'horreur, en même temps que le président, désignant à l'appariteur, d'un doigt nerveux, l'intrus, commandait de le jeter à la porte.

Mais Sharp, continuant de s'avancer de son même pas tranquille et pour ainsi dire automatique, écarta l'appariteur et marcha vers l'estrade où se tenait l'orateur.

Celui-ci, peu rassuré, croyant avoir affaire à un fou, jugea prudent de regagner sa place.

Fédor Sharp monta imperturbablement les trois degrés de la tribune et, redressant sa haute taille, que sa maigreur famélique faisait paraître démesurée, il promena, durant quelques secondes, ses regards assurés sur l'assemblée, dont les yeux ahuris, apeurés, convergeaient vers lui.

Puis, il prit en main les notes laissées sur la tribune par le savant qu'il en avait chassé, et un sourire de triomphe éclaira son visage, le rendant plus sinistre encore.

— Messieurs et chers collègues, dit-il enfin d'une voix dont l'accent métallique fit passer un frisson dans le dos de tous ceux qui se trouvaient là, permettez-moi de me féliciter d'arriver juste à temps pour pouvoir

apporter dans la discussion que j'ai interrompue, une lumière éclatante...

Ici, Sharp fit une pause et put constater dans quelle stupeur ces mots : « chers collègues », avaient jeté les membres de l'Académie.

— Je vois que vous vous occupiez du bolide qui a traversé le ciel de



la Russie, pendant l'avant-dernière nuit et je me permets de vous dire que vous êtes dans l'erreur la plus complète.

Un murmure vague s'éleva, coupé net par la voix stridente de l'orateur.

— J'ose même dire, déclara-t-il d'un ton qui décelait en quelle supériorité il se tenait vis-à-vis de ces gens-là, que vous patagez...

Cette expression mit les savants hors d'eux-mêmes et, de tous côtés, des voix s'élevèrent, violentes :

— A bas !... à la porte !...

Mais, imperturbable, Fédor Sharp, cramponné de ses doigts osseux au rebord de la tribune, défait les efforts de l'appariteur suspendu aux basques de sa redingote délabrée.

— Messieurs et chers collègues, le bolide qui vous a été signalé est un fragment de la comète de Tuttle et j'ai l'honneur de déposer sur votre bureau une pièce signée par le pape de Priajenskoï, contresignée par les autorités d'Olonetz, pièce établissant que l'avant-dernière nuit, vers trois heures du matin, les habitants ont constaté aux environs du village la présence d'une masse rocheuse; or, cette masse rocheuse n'est autre que l'un desdits débris du corps dont vous avez étudié l'apparition vers dix heures du soir...

Ce langage assuré imposa aux savants et le président, après avoir, d'un regard, consulté ses collègues, demanda :

— Mais sur quoi vous basez-vous monsieur, pour affirmer que le bolide en question émanait de la comète de Tuttle...

A cette question, Sharp se redressa de toute sa hauteur et, d'une voix éclatante, répondit :

— Nul ne peut le savoir mieux que moi !... Je l'ai habité pendant quinze mois.

Ce fut une stupeur et, en ce moment, toute l'assistance fut convaincue qu'elle avait affaire à un fou.

L'autre poursuivit :

— J'ai également l'honneur de déposer sur la tribune ce cahier de notes écrites au jour le jour, durant le voyage que je viens de faire, pendant trois ans, dans les espaces planétaires...

L'ahurissement atteignait son comble.

— Je prie l'Académie de vouloir bien, séance tenante, nommer ceux de ses membres appartenant à la section astronomie, commissaires extraordinaires, à l'effet d'examiner ces notes de concert avec moi, et d'adresser un rapport à M. le Président.

Alors, se levant d'un seul mouvement, les académiciens, énervés de ce qu'ils croyaient être une mauvaise plaisanterie, crièrent :

— Qui êtes-vous ? qui êtes-vous ?...

-- Je suis votre ancien secrétaire perpétuel ! Je suis Fédor Sharp !

Cela dit, le voyageur descendit de la tribune et, courant vers ses collè-

gues ahuris, il leur prit les mains, les appelant par leur nom, faisant allusion à certains détails de leur existence ou de leurs travaux.

Alors, la défiance se changea en délire; un enthousiasme incroyable s'empara de ces gens, tout à l'heure hostiles, et une clameur emplit la vaste salle.

— Vive Fédor Sharp!...

Cependant, le président, après avoir délibéré à voix basse avec ses assesseurs, frappa sur son bureau à petits coups de **son couteau à papier**, et, ayant obtenu un peu de silence :

— Messieurs et collègues, dit-il d'une voix qui tremblait, je vous propose de continuer la séance et de donner la parole à notre collègue Fédor Sharp, pour le récit de ses aventures et de ses travaux.





CHAPITRE X

LE TRIOMPHE DE SHARP CONTINUE

DEPUIS trois semaines, Fédor Sharp menait une existence tout à fait extraordinaire; c'était une suite non interrompue de réceptions scientifiques, de réunions

mondaines dont il était nécessairement le héros.

Cela avait commencé par les journaux qui, tous, avaient voulu être favorisés, chacun à titre exceptionnel, d'une visite-conférence du célèbre explorateur et à laquelle ils avaient invité un petit clan d'amis triés sur le volet.

Puis les personnages officiels, qui n'avaient pas voulu demeurer en reste avec l'Empereur, avaient tenu à recevoir dans leurs salons celui que Sa Majesté Impériale avait honoré d'une audience particulière.

Enfin, les gens du monde, par « chic » et « pour être dans le train » — suivant les expressions ramassées à Paris, sur le boulevard des Italiens, — n'avaient eu de cesse qu'ils eussent exhibé chez eux l'homme du jour.

Et c'était vraiment un curieux spectacle que celui des élégants en habits noirs, de coupe irréprochable, de ces mondaines aux toilettes délicieuses, entourant, calinant presque ce vieil homme, à la mine renfrognée, aux membres secs, auquel des vêtements noirs, ridicules de forme et peu propres d'aspect, donnaient une silhouette peu engageante et grotesque.



Il avait suffisamment de temps pour se recueillir, en tête-à-tête avec ses espérances et ses rêves (p. 298).

Mais cette existence — si inusitée pour un homme qui, depuis trois ans, vivait seul, replié sur lui-même — n'aurait pu durer longtemps ; aussi, n'avait-ce pas été sans un réel soulagement qu'il avait vu diminuer un peu l'engouement dont il avait été « victime » — c'était ainsi qu'il s'exprimait, maintenant que ses oreilles étaient rabattues des ovations et sa gorge desséchée par les conférences.

C'était à peine si, aujourd'hui, on le conviait à une réunion scientifique organisée en son honneur, dans l'après-midi, et si, le soir, entre une valse et un cotillon, il était contraint de se faire voir dans un salon, traversant rapidement les groupes vaporeux de danseuses, comme la sombre hirondelle traversant les essaims de moustiques dorés, — dont parle Bernardin de Saint-Pierre.

Seulement, maintenant qu'était passé l'enivrement des premiers jours et que les admirateurs et les curieux lui laissaient le temps de la réflexion, il commençait à regretter de n'avoir pas eu affaire à un peuple moins enthousiaste, mais plus pratique.

On avait parlé — dans il ne se souvenait plus quelle réunion, — de lui élever une statue en argent ; volontiers, s'il eût osé, il eût fait comme Philippe-Auguste auquel un de ses sénéchaux communiquait semblable projet et qui tendit la main, de façon fort significative, disant :

— Voici le piédestal de la statue.

Ah ! combien il regrettait que le hasard, au lieu de le faire tomber en Russie, ne l'eût pas fait tomber en Amérique ; là, au moins, les gens ont un sens absolument juste de la vie et, lorsqu'ils éprouvent une admiration véritable pour un individu, ils traduisent cette admiration par autre chose que par des acclamations, voire même par des bouquets de fleurs.

Au point de vue honorifique, il est certain que le savant n'avait rien à ambitionner : sur sa table de travail s'empilaient les journaux dont presque toutes les colonnes lui étaient consacrées, et les bulletins des sociétés savantes enregistrant des ordres du jour plus élogieux, plus flatteurs les uns que les autres.

S'il lui avait fallu assister aux séances de toutes les sociétés savantes ou autres qui avaient tenu à « s'honorer » en le recevant dans leur sein, ils n'y aurait jamais suffi, même en se divisant en dix ou quinze personnalités différentes ; de même que s'il lui avait fallu prendre au sérieux le titre de « correspondant » que les sociétés de l'Univers entier lui avaient

décerné, il lui aurait fallu commander à une armée de secrétaires, lesquels, par surcroît, auraient dû user de la machine à écrire.

Mais quand il eut épuisé des centaines de cartes de visite, pour remercier de tous les honneurs qui lui avaient été décernés, et de tous les repas auxquels il avait été convié, et qu'il se trouva seul, désœuvré, en présence



du premier feuillet de papier blanc sur lequel il devait commencer à écrire ses relations de voyage, il fut saisi d'une sorte de dégoût des hommes, qu'il accusa d'ingratitude.

Certainement que si le mondain Gontran de Flammermont eût été appelé à traduire dans son langage de boulevardier les sentiments intimes du vieux Sharp, il n'eût pas manqué d'évoquer le souvenir de l'acteur Baron.

incarnant dans « la Belle Hélène » le légendaire personnage de Calchas et disant, en visitant les offrandes.

« Trop de fleurs !... trop de fleurs !... »

Oh oui, trop de fleurs !... trop de discours ! trop de repas ! combien le le moindre grain de mil — suivant la parole du fabuliste — eût mieux fait son affaire ! pour l'instant, du moins ; car pendant les quelques jours qui avaient suivi son retour, il s'était gonflé, comme le geai paré des plumes du paon, aspirant avec ivresse l'encens des flatteries.

Mais maintenant...

On lui avait bien promis qu'aussitôt la mort du directeur actuel de l'observatoire de Poulkowa, on lui donnerait ce poste, auquel, plus que tout autre, il avait droit.

D'un autre côté, un grand seigneur, propriétaire de plusieurs centaines de villages et d'une quantité de mines, en Sibérie, lui avait déclaré mettre à sa disposition le nombre de millions nécessaires à la construction du plus grand observatoire du monde entier.

Mais, en attendant que le directeur de Poulkowa fût décédé et que le nouvel observatoire fût construit, qu'allait-il faire ?

Et des mouvements de rage lui crispaient les poings sur son bureau, quand il songeait que tant de fatigues, tant de misères, tant de périls n'aboutissaient qu'à un peu de gloire... et encore gloire éphémère... puisque déjà les journaux cessaient de parler de lui et que, dans les soirées, les comédies de paravent et les monologues avaient recouvré leur vogue d'autrefois.

De ce train-là, il serait oublié dans huit jours, et il n'avait rien gardé pour battre monnaie : dans les premiers jours d'emballement, il avait fait cadeau au musée de Pétersbourg de ce qui restait de l'appareil qui avait emporté Mickaïl et ses compagnons du cratère du Cotopaxi dans la Lune.

Aussi lorsque, tout récemment, un barnum allemand était venu lui offrir une somme relativement forte, pour acquérir le vieil obus — aujourd'hui célèbre, en raison de ses pérégrinations intersidérales, — se proposant de le promener à travers l'Europe, Sharp regretta-t-il amèrement d'avoir gaspillé, si à la légère, ce qui représentait une petite fortune.

Un autre barnum — un Américain, celui-là — était venu lui proposer une combinaison magnifique et qui devait, forcément, donner des résultats inespérés : il ne s'agissait de rien moins que de l'engager, lui Fedor Sharp,

à raison de deux cent cinquante roubles par jour, pour exhiber, tout comme un dompteur fait d'une bête féroce, l'aérolithe sur lequel il avait voyagé.

— Nous ferons de l'or, avait déclaré le barnum, et, si vous voulez, je vous donnerai 25 0/0 sur les recettes...

Malheureusement, cet individu avait fait sa proposition trop prématurément. Sharp était encore dans toute l'ivresse du triomphe et la pensée de s'exhiber ainsi qu'un bateleur avait fait se hérissier ses cheveux sur sa tête.

Il avait congédié l'homme avec mépris et avait renoncé, en faveur de l'observatoire de Poulkowa, à la part de propriété qu'il pouvait avoir sur le bradyte.

Le lendemain même de cet acte de générosité, il recevait la visite d'un des plus gros bijoutiers de Pétersbourg, qui venait lui soumettre une idée de génie, qui pouvait être pour lui la source d'un gain considérable : le bijoutier en question voulait morceler le bradyte pour en fabriquer des presse-papier à chacun desquels serait joint un certificat d'origine signé de Fedor Sharp.

Le savant aurait un rouble seulement par signature ; mais le bijoutier, qui avait pris ses mesures, affirmait que le bradyte ne cubait pas moins de cent mille presse-papiers...

C'était en effet une belle somme pour Fedor Sharp ; mais, outre que l'aérolithe ne lui appartenait déjà plus, il était encore dans la période d'enivrement et nul doute que cette nouvelle proposition n'eût eu le même sort que les précédentes.

Ainsi, non seulement, il ne résultait aucun résultat pratique de ses extraordinaires excursions, mais encore la gloire qu'il en avait récolté s'était déjà évanouie, telle une fumée !

Donc Fedor Sharp était dans son cabinet de travail, le dos appuyé dans son fauteuil, les paupières mi-closes laissant filtrer un regard haineux vers le papier immaculé sur lequel son porte-plume reposait.

Soudain, la voix d'un vendeur de journaux monta jusqu'à lui, apportant confusément des mots que l'oreille du savant ne saisit qu'imparfaitement, mais dans lesquels il lui parut cependant y avoir des syllabes qui surexcitèrent sa curiosité.

Il se dressa d'un bond, saisit en courant son chapeau, ouvrit la porte à la volée et se précipita dans l'escalier.

Une fois dans la rue, indifférent aux récriminations des gens qu'il bousculait, il se rua sur les traces du marchand, auquel il arracha l'une des feuilles qu'il tenait à la main, lui abandonnant — sans réclamer de monnaie, tellement il était ému — dix fois la valeur du journal.

Une porte cochère se trouvait à proximité, il s'y enfonça sans reprendre possession de lui-même, s'adossant au mur, car ses jambes flageollaient sous lui; à peine, en effet, avait-il jeté les yeux sur le journal, qu'au-dessous du titre en « manchette » suivant l'expression technique, imprimés en lettres énormes, il avait vu ces mots :

UN NOUVEAU BRADYTE. — FEDOR SHARP AU BRÉSIL

Rapidement il avait parcouru l'article que concernaient ces mots. Cet article, fort court d'ailleurs, se composait d'une dépêche envoyée de Rio de Janeiro, par le correspondant du journal, annonçant « qu'un aérolithe énorme était tombé à une vingtaine de kilomètres de Rio, aérolithe de dimensions colossales, cubant environ quinze cents mètres; qu'en présence de ce phénomène scientifique, l'empereur dom Pedro avait résolu de réunir le plus rapidement possible à Rio un congrès de savants, composé de délégués de toutes les académies astronomiques du monde entier; qu'en outre, il se proposait de prier le très célèbre Fedor Sharp de venir lui-même à Rio, afin d'examiner s'il n'y aurait pas des liens de parenté entre cet aérolithe et son propre bradyte. »

A la suite de cette dépêche, le journal ajoutait que le chargé d'affaires du Brésil à Pétersbourg avait prié le président des Académies de réunir d'urgence ses membres, à l'effet d'écouter un message que l'empereur son maître lui avait fait « câbler », dans la matinée.

Presque tout de suite, Sharp revint à lui, reprenant l'usage de ses jambes en même temps qu'une grande joie lui gonflait le cœur; décidément, il avait eu tort de désespérer, la chance ne l'avait pas abandonné; bien au contraire, elle lui apparaissait plus grande et plus fortunée que jamais, sous la forme de cette courte dépêche.

L'Amérique, pays des gens pratiques! le Brésil, pays des gens aux emballements prompts!

C'était la gloire!... c'était la fortune!...

Son premier mouvement fut de se précipiter vers le monument où se

tenaient les séances des Académies. Mais il réfléchit que, n'appartenant pas à ce docte corps, ce serait faire montre d'un empressement un peu excessif et qu'il serait plus décent à lui d'attendre que le ministre du Brésil vint, par une démarche officielle, confirmer la nouvelle donnée par le correspondant du journal.

Il domina donc son impatience de savoir et reprit le chemin de chez lui, s'efforçant de marcher lentement pour ne pas exciter la curiosité des passants, et aussi pour faire passer le temps, se doutant bien qu'une fois rentré, il serait furieusement talonné par la curiosité.

Mais du plus loin qu'il aperçut sa maison, il fut tenté de se mettre à courir; une foule considérable envahissait la rue et il se douta que quelque chose se passait là, le concernant.

Il ne se trompait pas; dès qu'il fut reconnu, les vivats éclatèrent; et enthousiastes, mais respectueux, ceux qui se trouvaient là lui frayèrent un passage jusqu'à sa porte; l'escalier même était plein de monde: personnages officiels, notabilités scientifiques, journalistes de marque se pressaient sur les marches en une cohue confuse qu'il eut peine à percer pour arriver à son modeste logement.

Le ministre du Brésil l'attendait, entouré des bureaux des différentes Académies, afin de communiquer à l'intéressé, avec le plus d'apparat possible, le cablegramme expédié par dom Pedro.

Quand le savant eut remercié, avec une émotion admirablement jouée, du grand honneur qui lui était fait, un attaché à la maison de l'Empereur annonça à Fédor Sharp que, sur les ordres du Tzar, le ministre de la Marine avait télégraphié à Odessa pour que, dans les huit jours, un navire fût prêt à partir pour le Brésil, et qu'en même temps le ministre des Affaires Étrangères avait télégraphié aux ambassadeurs d'informer les gouvernements auprès desquels ils étaient accrédités que la Russie offrait gratuitement le transport aux délégations de toutes les Sociétés scientifiques.

Cela fait, le Président des Académies instruisit Sharp que les votes avaient eu lieu d'urgence pour désigner les délégués chargés de l'accompagner à Rio et que ces délégués se tenaient à sa disposition pour s'entendre avec lui sur les mesures à prendre.

Pendant six jours, les réceptions, les repas recommencèrent avec accompagnement d'ovations et de fleurs: de nouveau, Fédor Sharp rede-

vint le héros du jour, mais il n'écoutait plus les compliments flatteurs que d'une oreille distraite et les parfums des fleurs laissaient ses narines insensibles.

Il songeait au Brésil, à cette terre que les légendes se plaisent à dorer et à endiamanter sur toutes les faces, et il se disait que, là-bas, les honneurs avaient chance de le mener à la fortune.

Le sort de l'homme est de vivre d'espérance, et, l'espérance aidant, il se fit dans la manière d'être de Sharp une révolution radicale : aimable, souriant, il se montra plein d'entrain dans les préparatifs du départ.

D'abord, il s'agit de scier une assez notable partie de son propre bolide, afin d'avoir un point de comparaison pour étudier celui dont il allait, par delà les mers, dresser l'état civil; et ce ne fut pas une petite affaire, car il fallut procéder, comme on procède pour les pierres de taille, le corps savant ne voulant entendre parler ni de pioches, ni de pics, encore moins de mines.

Ensuite, il s'agit de procéder à un emballage minutieux, car il fallait que l'« échantillon », ainsi que disait Sharp, arrivât non brisé; il était par-dessus tout urgent de mettre les différents éléments constitutifs du précieux bradyte à l'abri des principes dissolvants de la brise marine; et cela donna lieu à un emballage d'un genre spécial et coûteux.

Puis, il fallut transporter de Pétersbourg à Odessa cet encombrant colis, et quatre trucs accouplés par un système de passerelle furent nécessaires pour le contenir; ces trucs furent attelés au train spécial que le ministre des Voies et Communications mettait à la disposition de Sharp et de ses compagnons.

Une fois à Odessa, où l'on arriva l'avant-veille du départ, l'explorateur céleste dut partager son temps entre les réceptions auxquelles il lui fallut prendre part, et les soins nécessaires au transbordement de l'« échantillon » du train sur le pont du navire.

Enfin, on appareilla, et ce fut vraiment un beau spectacle que ce steamer pavoisé aux multiples couleurs de toutes les nations dont les représentants se trouvaient à bord, franchissant la jetée aux acclamations d'une foule en délire qui ne cessait d'applaudir et de crier, que pour écouter, tête nue, toutes les fanfares de la ville exécutant à l'unisson le « Boje Tsara Krani!... »

Une multitude d'embarcations firent même, pendant très longtemps,



Sharp avait tellement supplié qu'il avait obtenu de monter en croupe de l'un des cavaliers (p. 307).

la conduite au navire qu'elles n'abandonnèrent que fort avant, en pleine mer, et parce que la nuit s'approchait et les contraignait à rejoindre le port.

A partir de ce moment, Sharp mena une existence relativement tranquille; bien qu'il lui fallût, tous les soirs, absorber du champagne, plus peut-être que ne l'eussent comporté son caractère et sa dignité de savant, — les délégués de chaque nation recevant leurs collègues à tour de rôle — il avait encore suffisamment de temps pour se recueillir, dans sa cabine, en tête-à-tête avec ses espérances et ses rêves.

Car, plus il y pensait, et plus il demeurait persuadé que c'était la Providence qui avait machiné la féerie dans laquelle il jouait actuellement le rôle principal : de temps en temps, il est vrai, passaient devant ses yeux, mais tellement vagues, tellement estompées, qu'avec un peu de bonne volonté il ne les aurait pas reconnues, les silhouettes de Mickhaël Ossipoff et de ses compagnons de voyage.

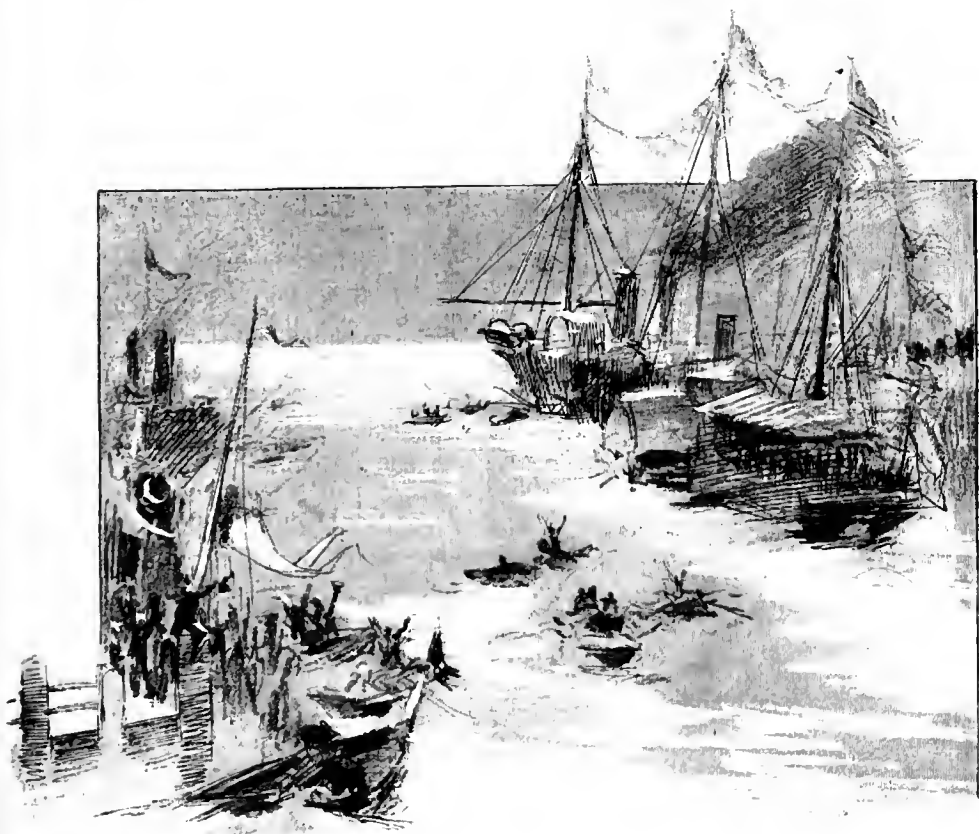
Les crimes dont il s'était rendu coupable à leur égard, lui semblaient maintenant tellement lointains qu'à peine s'il conservait précis le souvenir de quelques détails : sans doute eût-il été plus correct de ne pas envoyer Ossipoff aux mines et, l'ayant retrouvé dans les solitudes lunaires, de ne pas voler l'engin métallique sur lequel il comptait pour continuer son voyage.

Mais, outre qu'il était de la catégorie des gens qui, dans la vie, n'entrevoient que le but à atteindre, sans se préoccuper des moyens employés pour y parvenir, il se disait, pour alléger sa conscience — oh ! pas bien chargée, on peut le croire — que ce n'était pas dans un intérêt personnel de gloire ou de fortune qu'il avait agi.

Et cela était vrai, tout d'abord; lui aussi, tout comme son collègue de l'observatoire de Poulkowa, était un affolé de science, un emballé des astres, et le souci seul d'être utile à l'astronomie l'avait poussé à se débarrasser d'Ossipoff.

On dira logiquement qu'il eût mieux fait de joindre ses efforts à ceux de son collègue; à cela, il eût répondu que Mickhaël Ossipoff était plutôt un rêveur qu'un homme d'action et que, avant de passer de la théorie à la pratique, des années et des années se fussent écoulées; en outre, le père de Séléna était un exclusif, un jaloux de sa propre science, et avec lui aucun accommodement n'eût été possible.

Tel avait été le sentiment premier qui avait fait germer dans la cervelle de Sharp l'idée de se débarrasser de son collègue; puis, très rapidement, sur le souci de l'intérêt de la science, en général, était venu se greffer le souci de son intérêt propre, de sa gloire, de sa fortune, et lorsqu'il avait réussi à convaincre Jonathan Farenheit, Sharp était bien décidé à gagner



la grosse somme, grâce aux actions d'apport qui lui avaient été consenties lors de la formation de la « Selenia Company limited ».

Maintenant, il lui avait fallu en rabattre de ses espérances premières; les mines de diamants de la Lune étaient une chimère, comme aussi la possibilité de jamais recommencer le hardi voyage qu'il venait de terminer.

Comme un bon jobard, il s'était laissé, durant trois semaines, endormir par les félicitations, les fleurs et les honneurs platoniques, mais,

puisqu'il précisément au moment où il désespérait, naissait l'espoir de trouver une occasion de battre monnaie avec sa gloire, cette occasion il entendait bien ne la pas laisser échapper, sous quelque forme qu'elle se présentât.

Ah ! un barnum pouvait venir maintenant lui proposer un engagement pour exhiber par les deux mondes le bolide en question et donner aux badauds des explications plus ou moins scientifiques ! il était son homme, fallût-il pour cela remplacer sa sévère redingote noire et son officielle cravate blanche par un vêtement baroque de clown.

Oui, oui, plus que jamais, Fédor Sharp avait honte de sa gueuserie ; il voulait être riche et il le serait.

Et quand il songeait, par hasard, à Mickhaïl Ossipoff, il s'applaudissait du tour qu'il lui avait joué en le laissant en plan sur Mercure ; s'il avait suivi le vieux savant et ses compagnons dans la sphère de sélénium sur laquelle ils comptaient pour poursuivre leur voyage, il aurait, selon toutes probabilités, partagé leur sort ; c'est-à-dire que son être serait, comme les leurs, rentré dans le grand Tout.

Tandis que, de la sorte, non seulement il était seul à récolter une gloire dont une bonne partie, la meilleure (il se l'avouait *in petto*), revenait à Mickhaïl Ossipoff, mais encore la Providence avait si bien fait les choses qu'elle l'avait débarrassé d'une victime gênante.

Voilà dans quel esprit se trouvait Fedor Sharp lorsque le bâtiment qui le portait, lui, ses compagnons de voyage et le fameux « échantillon », arriva en vue de Rio.

En même temps que le pilote, qui vint à bord pour leur faire franchir les passes, arrivèrent en foule des barques remplies, à couler, de notabilités officielles, scientifiques et littéraires, pressées de rendre hommage au héros du jour et Fedor Sharp recommença à s'enivrer du parfum capiteux des flatteries et des ovations.

Avant même d'être débarqué, il lui fallut, pour satisfaire, sans tarder, la curiosité des nouveaux venus, faire une conférence dans laquelle il résuma, aussi succinctement que possible, les différentes phases de son voyage.

En débarquant, à l'extrémité même de la passerelle, un carrosse de l'Empereur l'attendait pour le mener au palais, où Sa Majesté lui fit l'accueil le plus cordial qui se pût rêver.

En lui donnant congé, dom Pedro voulut même bien lui dire qu'il l'aurait conservé plus longtemps auprès de lui, mais qu'il ne voulait pas priver ses concitoyens du plaisir de lui présenter leurs hommages.

Dans la cour du palais, un autre carrosse, aux armes de la ville, celui-là, se trouvait pour mener le héros sur une grande place, au centre de laquelle un haut piédestal de granit se dressait, qui devait supporter quelques jours encore auparavant l'effigie en bronze d'un général brésilien quelconque.

Pour l'instant, le général brésilien gisait à terre, recouvert d'une bâche de toile et, contre le piédestal, un escalier de bois, recouvert d'un tapis écarlate, était dressé.

Alors, le président de la municipalité expliqua à Fédor Sharp que la ville, pour honorer plus particulièrement le savant, lui avait donné le titre de « citoyen de Rio » et que, pour lui faire prendre pied, à la vue de tous, la cité à laquelle il appartenait désormais avait décidé de le faire assister, du haut de ce piédestal, au défilé des sociétés savantes et corporations ouvrières, venues non seulement d'étranger, mais encore de tous les coins du Brésil.

Une cervelle, plus forte encore que celle de Sharp, eût été quelque peu déséquilibrée par de semblables honneurs ; aussi lui fallut-il se raidir pour gravir, sans vaciller, les degrés de l'escalier ; et, tout en montant les marches, il se demandait consciencieusement quelle attitude il allait falloir prendre sur la plateforme.

Problème embarrassant.

Il fallait quelque chose qui donnât une haute idée de la science astronomique incarnée en sa personne et, en même temps, qui laissât percevoir une certaine modestie, toujours inséparable d'un vrai savant.



Machinalement, une fois arrivé en haut, il se campa sur ses hanches, le corps portant tout entier sur la jambe gauche, la jambe droite légèrement fléchie, la tête raide, les regards tombant à terre; une des mains, fermées, se plaça derrière le dos, l'autre à demi-cachée dans l'ouverture du gilet, un peu déboutonné...

Sans qu'il l'eût voulu, ses membres avaient eu une réminiscence de la posture favorite d'un grand homme et, ainsi que les journaux de la ville le firent remarquer le lendemain, sans aucun blâme d'ailleurs, Fedor Sharp avait *posé* en Napoléon I^{er} de l'astronomie.

Le président de la municipalité demeura sur la dernière marche de l'escalier, un peu au-dessous du niveau de la plate-forme, pendant que les membres de la municipalité elle-même se groupaient en bas du piédestal.

Alors, les cuivres d'une fanfare, dissimulée dans des feuillages, éclatèrent; quatre pièces d'artillerie, disposées à chaque coin de la place, tonnèrent à la fois; aussitôt, d'une large rue, dans lequel il était massé, le cortège déboucha, marchant lentement, faisant le tour du piédestal sur lequel Fédor Sharp, immobile, eût semblé véritablement coulé en bronze si, de temps à autre, il n'eût incliné la tête pour saluer les délégations que le président de la municipalité lui nommait tout bas à l'oreille, au fur et à mesure qu'elles défilaient.

Cela dura une heure, une longue heure, durant laquelle, en dépit du soleil qui dardait fort, Sharp ne donna le moindre signe de défaillance; il est vrai de dire que, suivant les instructions données par le chef de la municipalité, un domestique tout chamarré d'or était venu se mettre derrière le héros, afin de tenir ouvert, au-dessus de sa tête, un immense parasol aux couleurs russes et brésiliennes.

La fin du cortège se composait d'une troupe innombrable d'individus des deux sexes, mais, cependant, dont la majeure partie appartenait au sexe masculin, vêtus, pour la plupart, d'habits de voyage en étoffes voyantes et coiffés de casquettes de drap ou de chapeaux mous en feutre (côté hommes), de robes mal coupées disparaissant sous d'amples ulsters, et coiffées de chapeaux extraordinaires de mauvais goût (côté femmes); ces individus avaient tous à la main, uniformément, un parapluie et une couverture roulée dans une courroie, comme, non moins uniformément, en bandoulière, un sac de cuir et un étui à lorgnette; cette lorgnette, ils

s'en servaient pour le moment à dévisager Fédor Sharp, avec le sans-gêne qui caractérise l'Anglais en voyage.

Surpris et quelque peu choqué, le héros abandonna son immobilité de bronze, en laquelle il était figé depuis près d'une heure, pour se pencher



vers le président de la municipalité et lui demander ce que c'étaient que ces gens-là.

L'autre, alors, lui expliqua que depuis que s'était répandu dans le monde entier la nouvelle des solennités scientifiques dont Rio allait être le théâtre, les « Cooks » et les agences similaires avaient organisé de tous les points du globe des excursions pour le Brésil, à prix réduits; que, depuis huit jours, s'étaient abattus sur le pays des bandes de curieux à longues dents et à favoris jaunes, avides de contempler les traits de l'homme du jour et de voir ce fragment de terre céleste dont la Providence avait favorisé le territoire brésilien.

— C'est la fortune de la ville, dit en souriant, pour terminer, le président de la municipalité.

— Mais c'est aussi la ruine des musées, répondit Sharp, faisant allusion au sans-gêne bien connu avec lequel les enfants d'Albion font leur possible pour emporter « des petits souvenirs ».

En dépit de ces mots plein de méfiance, notre héros ne put faire autre-

ment que de saluer le plus gracieusement qu'il lui fut possible ces gens venus de si loin, uniquement pour contempler ses traits.

Le défilé une fois terminé, Sharp fut reconduit en grande pompe à son hôtel, où il eut juste le temps nécessaire de changer ses vêtements poudreux pour un habit noir et se rendre ensuite au grand banquet offert par le gouvernement aux délégations scientifiques.

Le banquet fut ce que sont tous les banquets officiels, c'est-à-dire une suite non interrompue de plats refroidis où des viandes déguisées flottent dans des sauces poivreuses et innommables, arrosées de vins généreux, soi-disant des plus hauts crus et qui n'ont coûté à leurs propriétaires que le soin de les baptiser.

Au dessert, commença la série des toasts, et Sharp se levait déjà pour répondre au déluge de compliments sous lequel une quinzaine d'orateurs le noyaient depuis une heure, lorsqu'un valet apporta au président du conseil des ministres, à la droite duquel le héros se trouvait assis, un pli cacheté.

— Urgent, dit le valet...

Le ministre déchira l'enveloppe d'un doigt nerveux.

— Diable ! murmura-t-il après avoir parcouru les trois ou quatre lignes que contenait la missive.

Il réfléchit quelques secondes, tira son carnet sur l'une des feuilles duquel il griffonna en hâte quelques mots.

— Ceci, en toute hâte, au ministère de la guerre, commanda-t-il. Ensuite, se penchant vers son voisin, il lui dit, en souriant :

— Vous ne sauriez deviner l'ordre que je viens de donner, mon cher savant.

Sharp esquissa un geste vague.

— Il me serait bien difficile, Excellence, balbutia-t-il, de deviner...

— Je viens de donner l'ordre de faire partir de suite, par train spécial, pour « las Pueblas » un demi-régiment de ligne et un escadron de cavalerie.

L'astronome eut un haut-le-corps.

— Las Pueblas !... fit-il ; mais n'est-ce point le village aux environs duquel est tombé le fameux bradyte ?

— Précisément...

Alors supposant, étant donné le cérémonial avec lequel il avait été reçu, que ces troupes n'étaient expédiées que pour attester de manière



Ce fut autour de ces tables que la troupe affamée fut invitée à prendre place (p. 312).

éclatante en quel honneur le gouvernement brésilien le tenait, Fédor Sharp balbutia avec une confusion admirablement jouée...

— C'est trop, Excellence... en vérité... c'est beaucoup trop...

Le ministre hocha la tête, tandis que ses lèvres s'allongeaient dans une moue significative.

— Heu !... murmura-t-il, je craindrais plutôt que ce ne fût pas assez ; ces diables d'Anglais sont légion...

Sharp, à ces quelques mots, comprit qu'il s'était trompé et eut le pressentiment vague d'un danger.

— Que Votre Excellence daigne m'expliquer, dit-il, car je ne saisis pas très bien...

— C'est fort simple... le maire de las Pueblas me télégraphie qu'il vient d'arriver des bandes d'excursionnistes, lesquels n'ont rien eu de plus pressé que d'attaquer le bradyte à coups de canne, de parapluie... quelques-uns même ont des pics dissimulés sous leurs vêtements.

Sharp se leva, tout pâle.

— Ah ! mon Dieu ! exclama-t-il.

— Le maire ajoute que, si l'on n'y met pas ordre avant demain, les excursionnistes auront « débité », c'est l'expression dont il se sert, le bradyte entier... Et voilà pourquoi j'envoie des troupes...

Son interlocuteur lui saisit le mains, et, d'une voix émue :

— Ah ! merci, Excellence !... balbutia-t-il, merci au nom de la science...

— Mais où allez-vous ?... Vous partez !... et votre discours...

— Ce n'est pas le moment des discours, répondit le savant en proie à un inexprimable émoi... Je vous demande la permission de partir par le train qui emporte les troupes... Ma place est là-bas... les intérêts dont il s'agit sont trop considérables... En restant ici, je déserte mon poste qui est à l'endroit du danger...

Ces dernières paroles, il les avait prononcées à haute voix, en sorte qu'au milieu du silence général provoqué par sa surprenante attitude, tout le monde les entendit.

Promptement mis au courant par quelques mots que le ministre jugea de dire pour excuser Sharp, les délégués des sociétés scientifiques se levèrent comme un seul homme et déclarèrent qu'ils accompagnaient leur chef et que les Anglais leur passeraient sur le corps avant de porter leurs mains sacrilèges sur le bradyte.

Seuls, les représentants des académies de Londres s'abstinrent, expliquant dans un langage fort sensé et plein de modération que, tout en blâmant, au nom de la science, l'attitude de leurs compatriotes, ils ne pouvaient cependant risquer de se trouver mêlés à des actes d'hostilité contre eux.

Deux heures plus tard, le train spécial, bondé de troupes et de savants, s'arrêtait en gare à las Pueblas et, à lueur des torches, les savants, emboitant le pas aux fantassins, se dirigèrent vers l'endroit où gisait le précieux bloc.

La cavalerie avait pris les devants de manière à débayer le terrain par quelques charges pacifiques et à empêcher toute effusion de sang. Sharp avait tellement supplié l'officier commandant le détachement qu'il avait obtenu la faveur de monter en croupe d'un des cavaliers.

Et c'était une chose étrange et grotesque tout à la fois que cet homme, long, maigre, en habit noir et cravate blanche, enlaçant de ses grands bras la taille du soldat, tandis que son pantalon, remonté jusqu'aux mollets, laissait voir le bas de la jambe qu'emprisonnaient imparfaitement de tire-bouchonnantes chaussettes blanches.

Le maire, en personne, avait tenu à servir de guide et, monté sur un petit cheval plein de feu, il trottait en tête du détachement, tenant au poing une lanterne qui indiquait la route à suivre.

Bientôt, on s'engagea à travers champs et la course devint moins rapide, jusqu'au moment où le guide s'arrêtant, étendit la main devant lui, en disant :

— C'est là!...

Dans l'ombre vaporeuse de la nuit, que la pleine lune, semblable à un grand plat d'argent, éclairait, une masse sombre apparut, à environ cinq cents mètres, quelque chose comme une petite colline qui barrait le paysage, et dont la silhouette s'estompait, empêchant d'en bien saisir l'exakte conformation.

Et, très vagues aussi, se voyaient des formes humaines, les unes entourant la masse en question, les autres accrochées à ses flancs, d'autres, enfin, perchées sur sa crête, et qui s'agitaient.

— Au galop! au galop! cria Sharp.

En même temps, il appliqua sur la croupe du cheval qui le portait un coup de parapluie formidable, en sorte que la bête bondit en avant, entraî-

nant à sa suite tout le détachement, dont les hommes crurent qu'un commandement avait été lancé par leur chef.

Ce fut une débandade : les formes humaines que l'on avait aperçues de loin prirent la fuite de toutes parts, épouvantées par l'arrivée de ces cavaliers dont on ne pouvait distinguer les uniformes, et qui empruntaient à la nuit un aspect fantastique.

Quand les premiers rangs firent halte, et, à leur tête, bien entendu, à vingt mètres au moins en avant, le cavalier qui portait Sharp en croupe, la place était nette ; de-ci de-là, à terre, des objets abandonnés par les fuyards, dans la précipitation de leur fuite : lorgnettes, couvertures, chapeaux et casquettes de voyage.

Avec une agilité que l'on n'eût osé soupçonner de sa part, Sharp sauta à terre, et se mit à courir comme un fou, contournant la base du bolide, s'arrêtant par moments pour passer ses mains sur les parois rocailleuses, tel un avare caressant son trésor.

Quand il fut revenu à son point de départ, il commença à escalader le roc, s'aidant de son parapluie comme d'un alpinstock, s'accrochant des mains à la moindre anfractuosité, lorsque l'ascension était par trop rude.

Enfin, après avoir manqué de se rompre le cou au moins vingt fois, il parvint à la crête, et, lorsque les délégués scientifiques arrivèrent, derrière le détachement d'infanterie, ils aperçurent, argentée par un rayon de lune qui la frappait en plein, la silhouette démesurée de Fédor Sharp, se détachant, ainsi qu'une apparition fantastique, sur le fond sombre de la nuit.

Alors, il dressa au-dessus de sa tête son parapluie, dont l'ombre parut s'allonger jusqu'au disque étincelant de la Lune, et il cria à tue-tête :

— Vive la science!...

D'en bas, dans un hurra formidable poussé par toutes les langues du monde entier, montèrent jusqu'à lui ces mots :

— Vive Fédor Sharp!

Il salua gravement ; puis, tandis que l'officier sous le commandement duquel se trouvaient placées les troupes, prenait les dispositions nécessaires pour faire respecter l'intégralité du bolide, c'est-à-dire plaçait tout autour, à une distance de cent mètres, une série de petits postes, lesquels détachaient en avant d'eux des sentinelles ; puis envoyaient des patrouilles de cavalerie et d'infanterie afin de battre au loin la campagne et d'empêcher le

retour offensif des touristes de l'agence Cook, les savants, eux, s'arrangeaient pour camper tant bien que mal sur le champ de bataille.

Nul doute que plusieurs d'entre eux — un grand nombre même, peut-être — ne pensassent, à part eux, qu'il était exagéré de compromettre ainsi



la santé de la fleur des pois des savants du monde entier, en passant la nuit à la belle étoile, après un repas plantureux; la tête échauffée par les vins, l'estomac surchargé de mets épicés, on a grande chance d'attraper une bonne congestion,

Aussi, chacun de ceux qui étaient là, livré à lui-même, se fût empressé

de retourner au village, et de s'accommoder tant bien que mal dans l'unique hôtellerie qui s'y trouvait ; mais le respect humain faisait paraître les plus vaillants ceux précisément qui avaient le plus de velléités de retraite, personne ne voulant être le premier à attacher le grelot.

Au demeurant, une mauvaise nuit est bientôt passée, et les soldats ayant prêté leurs propres manteaux aux savants, ceux-ci s'y enroulèrent, et, étendus sur le sol, les pieds tenus chauds par des feux allumés de distance en distance, ne tardèrent pas à s'endormir, durant que les officiers fumaient force cigares et buvaient force verres d'aguardiente.

Aux premières lueurs de l'aube, clairons et trompettes sonnèrent. Ce réveil en campagne effaroucha dans les maïs et les caféiers les petits oiseaux qui sommeillaient encore ; quand les savants se furent bien étiré les bras et bien distendu les mâchoires, les reins quelque peu courbaturés par la dureté du sol, et la tête un peu lourde des libations de la veille, ils s'avisèrent de regarder, et demeurèrent véritablement stupéfaits.

Certes, le gouvernement brésilien n'avait pas exagéré les choses, lorsque, par l'organe de ses représentants officiels, il avait annoncé au monde savant de l'Univers qu'il était tombé sur son territoire le plus extraordinaire spécimen de terre céleste qui pût se voir, et ceux qui, sur la foi d'une semblable affirmation, avaient fait le voyage, ne pouvaient sincèrement pas regretter leur déplacement.

Qu'on s'imagine un bloc qui, de face, présentait une superficie d'environ 1,300 mètres carrés, ne mesurant pas moins de quarante mètres de longueur sur une trentaine de mètres de haut, gigantesque caillou, tombé de l'infini sur la terre, et qui, dans sa chute, s'était enfoncé dans le sol d'au moins une demi-douzaine de mètres.

Autour, c'était une véritable dévastation, à croire qu'un gigantesque incendie avait passé sur les champs et sur les bois : ce n'était que troncs d'arbres calcinés, que moissons détruites ; on eût même dit que les flammes avaient pénétré jusque dans le sol, pour s'en aller détruire les racines, que l'on apercevait, dans des crevasses, tordues et noirâtres.

Sur la terre, une épaisse couche de cendres, fine et impalpable, se soulevait en tourbillon sous le moindre souffle d'air, empuantissant l'atmosphère et obscurcissant le ciel bleu.

Et la troupe des savants, aussitôt que les yeux avaient été suffisamment ouverts pour regarder, et les cervelles suffisamment désembrumées

pour comprendre, s'était ruée à l'assaut du bolide, pour l'examiner, le palper, l'ausculter en tous ses coins et recoins.

Tandis que les uns en photographiaient les différentes faces, les autres arpentaient ces mêmes faces, en prenaient les dimensions, engageant entre eux des discussions à n'en plus finir sur un écart de quelques centimètres à peine entre leurs différentes mensurations; d'autres, encore, en faisaient l'escalade, pour en calculer la hauteur.

Bientôt, il arriva un moment où tout le monde se trouva réuni sur une



sorte de plateau qui formait, pour ainsi dire, la cime de cette montagne minuscule, et alors, sous la conduite de Fédor Sharp, commença la visite en détail du bolide.

Le savant semblait faire les honneurs de chez lui, et avec cette même passion effrénée qui l'avait soutenu au milieu des plus terribles épreuves, il conduisit, pendant plusieurs heures, ses invités à travers toutes les sinuosités du bloc rocailleux, s'arrêtant presque à chaque pas pour leur faire admirer tel détail, leur faire constater telle particularité, les intéresser à telle curiosité.

Montant, descendant pour remonter encore, allant à droite pour aller

à gauche, et ensuite revenir sur ses pas, Fédor Sharp était infatigable,



semblant se soucier peu de l'éreintement, visible, cependant, de ses collègues qui se traînaient à sa suite, suant, soufflant, s'épongeant le front et tirant la langue.

— C'est le tour du propriétaire, ricana l'un des délégués français, membre de l'Académie des sciences et homme de beaucoup d'esprit.

A tout instant, c'était pour Sharp l'occasion d'une nouvelle conférence, traitant tantôt de minéralogie, tantôt de géologie, tantôt d'astronomie, et le tout avec une assurance qui stupéfiait ses interlocuteurs.

Ce diable d'homme — canaillerie à part — était universel.

Cependant, il arriva un moment où le « tour du propriétaire » étant fait, et plus que fait, car plusieurs fois on était revenu sur ses pas, le président du conseil qui, tout le temps, s'était attaché à la personne du savant, lui insinua timidement à l'oreille, que, peut-être, serait-il temps de se reposer; en déjeunant, on pourrait arrêter l'ordre et la marche des travaux du congrès.

Une très agréable surprise attendait l'assistance : pendant que Fédor Sharp faisait visiter à la société dans tous ses coins et recoins le fameux bolide, les hommes de troupes élevaient, sur la crête, une tente immense, sous laquelle des tables étaient dressées, et ce fut autour de ces tables que la troupe affamée fut invitée à prendre place pour se réconforter un peu.

Pour dire vrai, pendant presque toute la durée du repas, la science fut laissée de côté, et Sharp eut beau continuer ses conférences, on ne l'écouta



Allez dire à vos compagnons que vous êtes des vandales! (p. 320).

que d'une oreille fort distraite — ventre affamé n'ayant point d'oreilles. En outre, par une attention délicate du maire de las Pueblas, la fanfare du village était venue rehausser de l'éclat de ses cuivres celui de cette cérémonie, et les fanfares couvraient la voix de l'orateur.

Au dessert, cependant, il put prendre sa revanche : c'était l'heure réglementaire des toasts, et les musiciens, ayant le gosier complètement desséché, furent se rafraîchir, ce qui permit à Sharp de faire entendre à ses auditeurs repus sa voix quelque peu éraillée.

Il commença par affirmer que le fragment pierreux qui l'avait déposé aux environs de Pétersbourg et celui-là même sur lequel il se trouvait présentement en si éminente compagnie, appartenaient, l'un comme l'autre, au bradyte détaché de la comète de Tuttle, sur lequel il avait traversé, plusieurs mois durant, une notable partie de l'espace...

Il n'en voulait pour preuves que les éléments constitutifs de l'un, qui se trouvaient être exactement les mêmes que chez l'autre; au point de vue minéralogique, identité semblable, comme aussi au point de vue géologique, ainsi que pouvaient le prouver les différentes couches constatées chez l'un et chez l'autre.

Enfin, ce qui prouvait, à n'en pouvoir douter, que le fragment duquel il était sorti s'était détaché de la masse énorme dont il était question, c'était la collection d'épreuves photographiques, prises par lui, de toutes les faces de son bolide, et dont l'une des faces semblait vouloir se raccorder exactement à la face droite du bradyte brésilien.

— Tout cela, messieurs et chers collègues, ajouta-t-il en terminant, est à vérifier en détail, car nous sommes en présence de l'un des plus importants problèmes qui se soient jamais présentés aux hommes de science, et je n'entends nullement poser qui ne soit contrôlé et recontrôlé par les hommes éminemment compétents que vous êtes... Je me permets seulement, étant pour ainsi dire de la maison (il sourit avec fatuité en disant ces mots), de vous donner quelques indications sur les autres; libre à vous, maintenant, de décider ce que vous avez à faire.

On juge si cette apparente modestie — de la part du héros du jour — produisit un effet considérable sur ces hommes de science, jaloux et inflatés d'eux-mêmes; ils applaudirent à tout rompre, et l'un d'entre eux, prenant spontanément la parole, remercia le savant éminent de la confiance qu'il voulait bien avoir dans les modestes lumières de ses collègues, les-

quels feraient appel à tout leur savoir et à toute leur bonne volonté pour répondre à la confiance que Sa Majesté l'Empereur avait bien voulu avoir en eux...

Ensuite, le café pris, on se mit à délibérer par groupes sur la manière dont il convenait d'organiser les travaux; ces groupes n'étaient pas formés, comme on pourrait le croire, par nationalités, mais par spécialités : instinctivement les astronomes s'étaient joints aux astronomes, les géologues aux géologues, etc.; et cela formait comme autant de commissions discutant la question, chacune au point de vue de sa compétence particulière.

— La première chose à faire, ce me semble, dit alors le ministre, président du conseil de Sa Majesté dom Pédro, serait de mettre en présence ce bradyte et l'échantillon que vous avez apporté de Pétersbourg. Les études comparatives seraient de beaucoup facilitées, je crois, par ce système.

On applaudit.

Sharp fit observer alors combien serait difficile le transport du colis pierreux amené d'Odessa; il ajouta qu'en outre cela occasionnerait des frais, dont il priait Son Excellence de se rendre compte, avant de s'engager dans cette opération.

Avec une grande dignité, le ministre répondit que, dans une question aussi importante pour la science, il considérerait comme inconvenant de parler de dépenses; au surplus, il connaissait les intentions de l'Empereur, et pouvait affirmer qu'en cas d'insuffisance du budget, dom Pédro saurait ouvrir sa cassette particulière.

On applaudit encore.

Alors, un membre du congrès — disons tout de suite qu'il était âgé, et ne marchait qu'en s'appuyant sur des cannes — fit observer que l'endroit même où était tombé le bradyte allait rendre peut-être bien pénibles les opérations multiples et longues, assurément, auxquelles il s'agissait de se livrer.

De l'endroit où l'on se trouvait à Las Peublas — en admettant qu'on prit le village comme domicile — il y avait une distance qu'il faudrait parcourir à pied, les moyens de transport man-



quant totalement; ne serait-ce pas là une bien grande fatigue pour les membres du congrès, qui n'étaient plus jeunes, la science ne venant généralement qu'avec l'âge?...

Un murmure approbatif accueillit ces paroles; mais alors Sharp se leva, et, les sourcils froncés, demanda d'une voix grondeuse :

— Comment mon honorable collègue entend-il résoudre la question? car je ne suppose pas qu'il veuille nous proposer de nous en retourner sans avoir tout mis en œuvre pour parvenir au but que nous nous sommes proposé en venant au Brésil?

Ainsi interpellé, l'« honorable collègue » s'empressa de répliquer que c'était lui faire injure que de lui prêter de semblables intentions; la vérité, c'est qu'à son sens, il serait plus pratique et pour la santé des éminents savants, ses collègues, et pour le résultat à obtenir, de mettre le centre des opérations à Rio.

Ce fut un tolle général : habiter Rio, alors que le pivot des opérations était ici!... quelle perte de temps!... et aussi quelle fatigue!... c'était déraisonnable, au possible...

Mais l'orateur avait son idée.

— Vous ne me comprenez pas, messieurs et chers collègues, répondit-il avec un grand calme. Si j'é mets la proposition de faire de Rio le centre de nos opérations, c'est qu'il ne me semble pas impossible d'y transporter...

— Le bradyte, peut-être! s'exclama-t-on de toutes parts.

Sans se déconcerter, l'autre répondit :

— Parfaitement.

On juge des rires, des plaisanteries que ce « parfaitement » souleva dans l'assistance entière.

Mais le savant qui, avant de prendre sa retraite à l'Académie des Sciences, avait fait partie, durant quelque temps, du Parlement de son pays, était par conséquent accoutumé à ne point s'effaroucher du bruit, ni des railleries, voire même des injures.

Imperturbable, il demeura debout, attendant que fut passé l'accès d'hilarité folle dont ses paroles avaient été accueillies, et alors, il ajouta :

— Toute modestie à part, n'est-ce pas, messieurs et chers collègues, je puis dire que mon nom est honorablement connu de vous tous comme celui d'un homme auquel sont familières les questions de mécanique...

Cela était tellement indéniable que tout le monde fut unanime à répondre par un murmure approbateur.

— Donc, vous me croirez quand je vous affirmerai que je crois possible le transport que je vous propose...

— Mais, en admettant que vous arriviez à trouver un moyen de soulever le bradyte de l'alvéole qu'il s'est creusée en tombant, quel système de traction emploieriez-vous pour l'amener à vingt kilomètres d'ici?... lui cria-t-on de toutes parts.

Le savant hocha la tête.

— C'est un des petits côtés de la question, répondit-il avec un sourire de mépris; permettez-moi d'abord de vous dire que certainement Son Excellence monsieur le Président du Conseil ne refuserait pas de faire exécuter d'ici à Las Pueblas une voie se raccordant avec la ligne ferrée de Rio et qu'une locomotive... deux au besoin... ou même trois... se chargeraient de traîner ce caillou...

Ce mot atteignit Sharp au plus vif de son amour-propre: il se leva et, le visage blême, l'œil chargé d'éclairs, il riposta d'une voix mauvaise:

— Je regrette que notre honorable collègue ait cru devoir appliquer une semblable expression à ce fragment de terre céleste qui va servir de plateforme aux études approfondies de l'élite intellectuelle du genre humain...

Ici, l'orateur fut interrompu par un murmure très approbateur: les mots «élite intellectuelle» avaient porté. Sharp salua de droite et de gauche avec condescendance et poursuivit:



— Mais enfin, puisque « caillou » il y a, et que notre honorable collègue estime pratique le transport à vingt kilomètres d'ici d'une semblable masse, j'estime, pour ma part, que cette tentative est assez intéressante à tous points de vue, pour que nous priions Son Excellence — et, se disant, il se tourna vers le Président du Conseil des ministres — de mettre tout en œuvre pour qu'un semblable résultat puisse être atteint.

Le ministre se leva à son tour et déclara que Sa Majesté l'Empereur serait trop heureuse de coopérer dans la limite de ses moyens à une opération aussi intéressante... mais que malheureusement sa cassette particulière n'était pas inépuisable;... quant au budget du pays, il était dans un état de déséquilibre tel qu'il ne voyait guère le moyen de prendre dans les fonds publics la plus petite somme qui permit au gouvernement de prêter une collaboration efficace à un si hardi projet... que, cependant, il allait en causer à ses collègues, examiner de concert avec eux, et de manière très approfondie, la question et que, si le gouvernement trouvait le moyen de frapper un nouvel impôt qui mît de nouvelles ressources à sa disposition, on pouvait compter sur lui.

Comme il achevait ces mots, voilà que, au pied du bolide, un mouvement inusité se produisit... les soldats couraient aux armes, les cavaliers sautaient en selle, des commandements brefs éclataient.

Tout le monde se leva de table et s'en vint au bord de la crête pour mieux voir ce qui se passait.

Un demi-escadron, sabre au clair, partit au grand trot.

Alors chacun se tourna vers le ministre, pour savoir, comme si le pauvre homme n'était pas aussi ignorant que ses convives.

— Regardez donc là-bas ! dit tout à coup quelqu'un, en étendant le bras vers l'extrémité de la plaine.

Un nuage de poussière flottait à ras de terre, comme soulevé sous les pieds d'une troupe nombreuse en marche; mais bientôt cette poussière se confondit avec celle qui enveloppait l'escadron; celui-ci, maintenant, avait pris le galop et on apercevait les lames de sabres qui brillaient au grand soleil comme des éclairs.

— On dirait qu'ils chargent ! observa une voix.

Les savants s'entre-regardèrent et leur physionomie exprimait un étonnement auquel un peu d'inquiétude se mêlait.

Mais brusquement, là-bas, les cavaliers firent halte; la poussière se

dissipa un peu et l'on put voir une troupe nombreuse de gens arrêtés par les soldats avec lesquels ils semblaient parlementer.

— Qu'est-ce que cela peut bien signifier? murmura le Président du Conseil des ministres.

Et il se tournait déjà vers un valet pour lui donner l'ordre d'envoyer aux renseignements, lorsque quelques cavaliers furent aperçus, tournant bride, et revenant vers le campement de toute la vitesse de leurs montures.

En moins de dix minutes, ils furent assez près pour que l'on distinguât en croupe de l'un d'eux un individu, les yeux bandés et tenant par la taille le soldat, à cheval devant lui.

La surprise générale ne fit, comme bien on pense, qu'augmenter.

Enfin le petit détachement, parvenu au pied du bolide, fit halte; l'officier qui commandait, sauta à bas de sa selle, fit mettre pied à terre à l'individu dont les yeux étaient bandés et, le tenant par la main, se mit à grimper sur le flanc escarpé du bloc pierreux.

— Excellence, dit-il en s'arrêtant devant le ministre, monsieur vous est envoyé en parlementaire.

La surprise, à ces mots, se transforma en stupéfaction.

Un parlementaire! cet homme vêtu d'un macfarlane à carreaux blancs étranges, coiffé d'un casquette de voyage et portant en bandoulière un étui de cuir renfermant une lorgnette.

— Quelle est cette plaisanterie, monsieur? interrogea sévèrement le ministre.

L'homme aux yeux bandés répondit alors en mauvais portugais, mais avec un accent qui sentait son anglais d'une lieue:

— Excellence, je suis envoyé vers vous par mes compagnons de voyage pour vous proposer une transaction...

— Une transaction!

— Nous sommes environ un millier de touristes amenés au Brésil par les soins de l'agence Cook, pour admirer le grand voyageur intersidéral Fédor Sharp, contempler le fragment de terre céleste tombé sur votre territoire... et nous avons espéré pouvoir remporter chacun — à titre de souvenir — une parcelle de ce merveilleux caillou...

Ces mots soulevèrent dans l'assistance des savants un murmure de réprobation.

— Vos soldats nous ont chassés cette nuit, et, sans armes, nous ne pouvons avoir la folle prétention de lutter contre eux; aussi avons-nous pensé que peut-être pourrions-nous nous entendre sur un autre terrain: chacun de nous est disposé à verser au gouvernement brésilien vingt-cinq livres sterling contre la remise d'un demi-kilogramme par voyageur, de ceci...

En disant cela, il frappait le bolide du talon de son soulier jaune...

Ce fut une explosion de colère; les injures, dans toutes les langues du globe pleuvaient sur la tête du malheureux parlementaire, volontiers, les savants se seraient livrés à des voies de fait, si le président du Conseil des Ministres ne l'avait couvert de son corps.

— Messieurs... messieurs, déclara-t-il, la personne d'un parlementaire est sacrée.

Alors, Fédor Sharp s'avança, et d'une voix qui tremblait d'indignation :

— Allez dire à vos compagnons, déclara-t-il, que vous êtes des vandales! et qu'avant de porter vos mains sacrilèges sur le sol que voici, il vous faudra passer sur nos cadavres...

Des applaudissements éclatèrent.

L'Anglais inclina la tête très flegmatiquement et répondit :

— Je ferai votre commission; mais le trésor du Brésil n'est pas si riche pour qu'il repousse aussi facilement une somme de vingt-cinq mille livres...

Il tourna les talons et se retira, emmené par l'officier qui lui servait de guide.

— Excellence, dit alors Sharp, je vous supplie de faire faire bonne garde, car il n'y a rien d'entêté comme un Anglais et les touristes de l'Agence Cook ne vont pas désarmer.

— N'ayez crainte... mais ceci nous prouve qu'il est urgent de prendre des dispositions pour mettre le bolide en lieu sûr.

— Et d'aviser aux moyens de le déménager d'ici au plus tôt, dit alors celui de ces messieurs qui avait proposé de transporter à Rio le précieux caillou.

Le président du Conseil demanda le silence et dit alors :

— Messieurs... je m'en vais, sans tarder, m'occuper de réunir les fonds nécessaires pour mener à bien cette gigantesque opération; je vous laisse le soin d'en trouver le moyen pratique.



Une lueur de satisfaction s'alluma dans la prunelle du ministre (p. 334).

Il ajouta avec un sourire plein de politesse :

— Et je ne doute pas que vous arriviez bons premiers...

Il salua à la ronde et dégringola le long de la pente abrupte, se disant *in petto* :

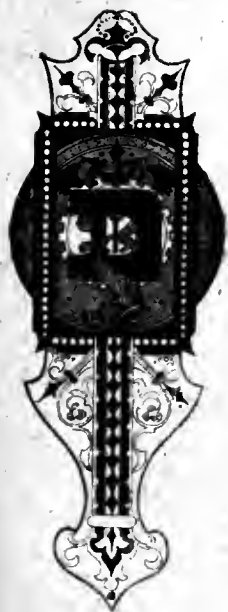
— La gloire, c'est très joli... mais c'est bien cher quand il faut la payer...

Et, en regagnant la gare de Las Pueblas, il se mit l'esprit à la torture pour trouver un moyen de toucher les vingt-cinq mille livres proposées par les Anglais.



CHAPITRE XI

LA BOITE A SURPRISE



DEPUIS trois semaines, on travaillait ferme au village de Las Pueblas : la présence des membres du Congrès avait mis dans la contrée une animation extraordinaire : tout alentour du bôlide, des constructions étaient sorties du sol, comme par enchantement; guinguettes, restaurants faits de planches et de papier goudronné pour les ouvriers, hangars métalliques servant d'ateliers, tentes de toile pour les soldats, hôtel bâti en moins de trois jours pour abriter messieurs les savants.

Les hommes de troupe étant en nombre insuffisant, on avait réquisitionné tous les gens de la contrée pour manier la pelle, la pioche et pousser la brouette. Aussi, alléchés par la promesse d'une prime, les paysans avaient abandonné momentanément les travaux des champs, laissant en plan la famille et la charrue.

C'est que ce n'était pas une mince besogne, que celle qui consistait à arracher du sol, dans lequel il était encastré, ce bloc pierreux et à le soulever à hauteur suffisante pour le déposer sur l'énorme plate-forme qu'il fallait ensuite traîner jusqu'à Rio-de-Janeiro...

Le ministre avait pronostiqué juste, en disant aux membres du Congrès

qu'ils trouveraient les moyens mécaniques de transport avant qu'il en eût trouvé, lui, les moyens pécuniaires.

Dès le lendemain du fameux déjeuner qui s'était terminé par l'outrecuidante proposition des Anglais, le promoteur de l'idée avait fait tous ses calculs, dressé tous ses plans et avait provoqué une réunion de tous ceux de ses collègues faisant partie de la Commission de mécanique et de mathématiques appliquées à l'industrie.

Le plan qu'il leur soumit était d'ailleurs d'une simplicité enfantine : il ne s'agissait pas d'autre chose que de dresser tout autour du bolide des grues à vapeur, accouplées trois par trois pour augmenter leur force, et de les faire haler, au moyen de chaînes d'acier passées sous lui, le bloc énorme, jusqu'à ce que sa base s'élevât à cinquante centimètres du sol ; un fois là, les grues devaient se mettre en marche, parallèlement, de manière à déposer leur chargement sur une plate-forme faite d'énormes madriers de chêne, montés sur des trucks d'acier munis de roues fort basses, mais, par contre, très larges.

A ce chariot, qui ne mesurait pas moins de douze mètres de large sur trente mètres de longueur, quatre cents bœufs devaient être attelés, par dix de front, tandis qu'un système de crics électriques devait pousser par derrière.

Quelques coups d'aiguillon dans la croupe des bœufs, quelques courants dans les crics... et en route...

Ce moyen, par sa simplicité même, avait enthousiasmé les collègues de l'inventeur... à première vue ; car il leur fallut ensuite passer au crible tous les calculs sur lesquels le spécialiste avait échafaudé son projet : cubage du bolide, son poids, force de tension des chaînes, force de traction des grues, élasticité des ressorts de la plate-forme, résistance des efforts combinés des bœufs et résistance des roues...

Tout cela bien examiné, bien pesé, bien vérifié, on avait convoqué d'urgence le président du Conseil et on lui avait soumis le résultat des études, en lui présentant un devis approximatif des dépenses nécessitées.

On arrivait au joli total de cent cinquante mille francs.

C'était une somme ! et les savants, depuis deux jours qu'ils étaient arrivés à établir ce chiffre, avaient de grandes inquiétudes : les gens du village avaient causé et de leur conversation était ressortie, claire comme

le jour, la confirmation de ce qu'avait dit le délégué des touristes anglais : le budget brésilien manquait totalement d'équilibre et, en dépit d'impôts ordinaires et extraordinaires, les caisses de l'État étaient remplies d'un vide, de plus en plus grand, de plus en plus intense.

Aussi n'y avait-il aucun espoir de voir le trésor fournir aux besoins de l'entreprise et encore bien moins pouvait-on espérer y arriver au moyen d'un nouvel impôt.

Cette perspective seule suffisait à jeter les habitants dans une fureur épouvantable, et ils ne parlaient de rien moins que de recevoir les percepteurs les armes à la main.

Or, une révolution pour le transport d'un caillou, fût-il céleste... En dépit de l'enthousiasme de l'empereur pour l'astronomie, les savants étaient bien obligés de douter qu'il poussât l'enthousiasme jusqu'à vouloir égorger son peuple...

Restait la cassette particulière de Sa Majesté : mais Sa Majesté était connue pour être foncièrement bonne et généreuse, et, à cette époque de l'année, il était fort à craindre que cette cassette fût à peu près dans le même état que les coffres du gouvernement.

Aussi, les savants avaient-ils senti une douce joie baigner leurs âmes, lorsque, après avoir jeté un coup d'œil sur le devis, — ce fut même par là qu'il commença, — le président du Conseil des Ministres avait souri d'un air plein de condescendance et avait murmuré :

— Bien... très bien... la somme est raisonnable... et, du moment que vous garantissez le succès...

— Alors, monsieur le Ministre, avait demandé Fédor Sharp d'une voix étranglée par l'émotion...

— Alors, messieurs, vous pouvez marcher... Le gouvernement se charge des dépenses...

Ce fut une explosion de joie; on s'arrachait les mains du ministre pour les serrer; pour un peu on les eût baisées...

Et on avait marché.

Pendant que les hommes de troupe, secondés par les paysans recrutés à cet effet, creusaient, autour du bolide, un large fossé pour dégager sa base, des mécaniciens s'occupaient à monter les grues à vapeur et tout le matériel nécessaire à l'extraction, amené de Rio par trains spéciaux.

En même temps, sous des hangars rapidement élevés, se construisait

la gigantesque plate-forme et se forgeaient les trucks et les roues, destinés à compléter cet étonnant chariot...

A la hâte, on avait établi des parcs pour recevoir les bœufs que des maquignons allaient, non pas acheter, mais louer dans la contrée et qu'il s'agissait ensuite de dresser à porter le joug et à tirer...

Au bout de trois semaines, la base du bolide se trouvait dégagée suffisamment pour que l'on pût creuser, de distance en distance, des galeries souterraines afin d'y passer les chaînes d'acier dont les maillons avaient été, au préalable, vérifiés soigneusement, un à un.

A ce moment-là, les grues étaient montées, la plate-forme construite et hissée sur ses trucks, prête à recevoir sa formidable charge et à être attelée.

C'était assurément une grosse besogne de faite; mais ce n'était rien, comparativement à ce qui restait à faire.

Que l'auteur du projet eût fait une infinitésimale erreur, que l'épaisseur des chaînes ne fût pas suffisante pour résister à la terrible tension qu'elles allaient avoir à supporter, qu'un madrier éclatât, qu'un ressort se faussât, qu'une roue se brisât... et c'en était fait de tant d'efforts, de tant de peine, de tant d'argent...

Aussi, peut-on croire que les membres du Congrès ne dormirent guère cette nuit-là : c'était au lever de l'aurore que les grues à vapeur devaient commencer à fonctionner et, bien avant l'aube, les savants étaient debout, rôdant autour du bolide, soupesant les chaînes, palpant les madriers de la plate-forme, allant même jusqu'à inspecter les bœufs qui dormaient tranquillement, vautrés dans l'herbage.

Enfin, les clairons résonnèrent, envoyant aux quatre coins de la campagne les notes alertes du réveil et, en un clin d'œil, une animation extraordinaire régna dans le village et ses environs.

Les mécaniciens allumèrent les chaudières, les bouviers se mirent à accoupler les bœufs dont l'attelage, fort compliqué, demandait au moins plusieurs heures, et les savants se mirent en marche dans la direction du bolide, escortant le président du Conseil qui, bien entendu, avait demandé à assister à la fête.

Lui seul avait une mine réjouie; tout autour de lui ce n'étaient que visages blêmes, portant toutes les traces d'une anxiété profonde; certainement que beaucoup de ceux qui se trouvaient là poussaient l'amour de

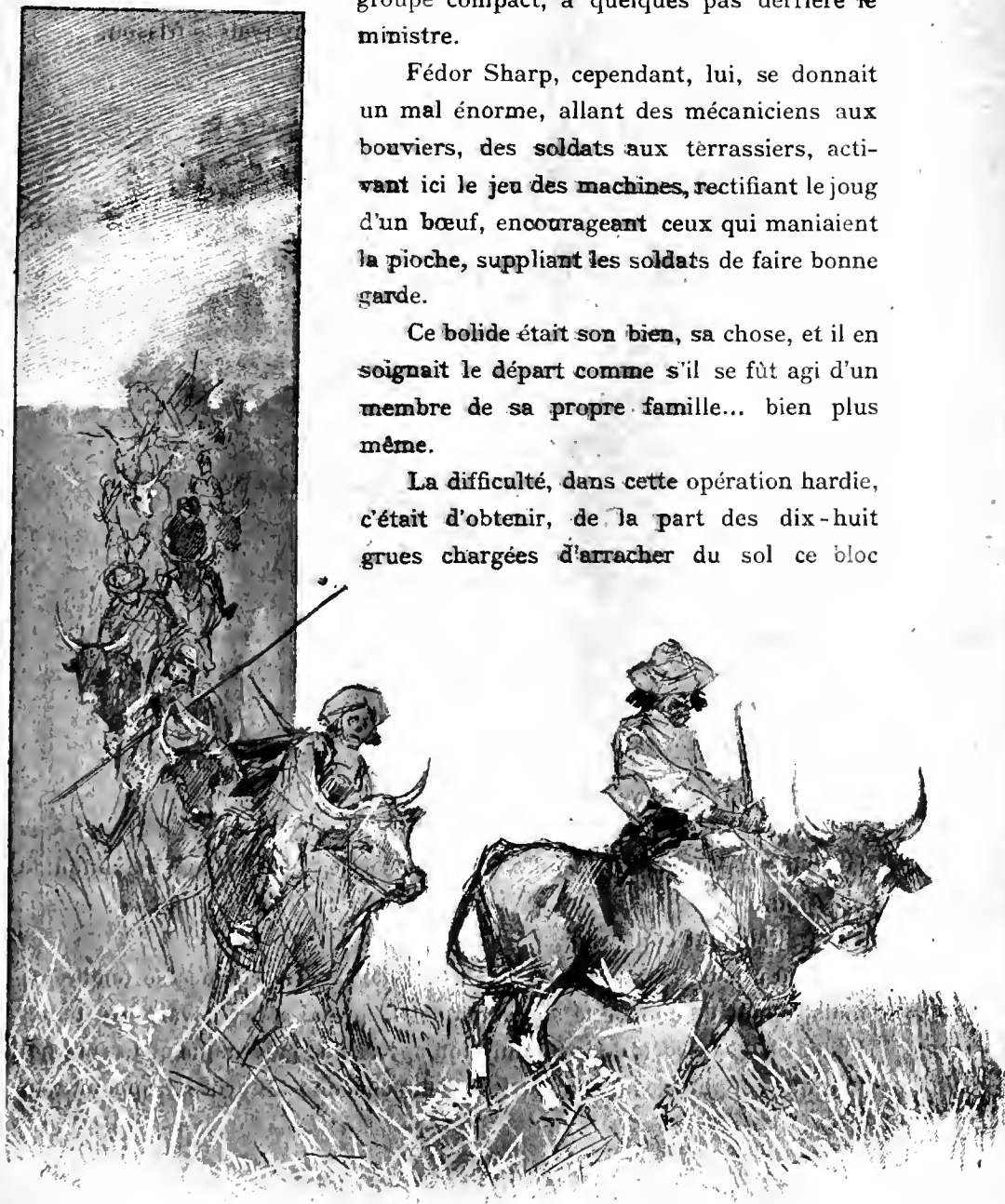
la science assez loin pour préférer sacrifier, — si cela eût été possible, — l'un de leurs membres à l'éventualité d'un risque survenant à leur cher « cailou ».

Malheureusement, c'étaient là des combinaisons impossibles à réaliser et force leur était de demeurer immobiles, inactifs et inutiles, formant un groupe compact, à quelques pas derrière le ministre.

Fédor Sharp, cependant, lui, se donnait un mal énorme, allant des mécaniciens aux bouviers, des soldats aux terrassiers, activant ici le jeu des machines, rectifiant le joug d'un bœuf, encourageant ceux qui maniaient la pioche, suppliant les soldats de faire bonne garde.

Ce bolide était son bien, sa chose, et il en soignait le départ comme s'il se fût agi d'un membre de sa propre famille... bien plus même.

La difficulté, dans cette opération hardie, c'était d'obtenir, de la part des dix-huit grues chargées d'arracher du sol ce bloc



énorme, un ensemble parfait; il eût suffi d'une différence de niveau de seulement un centimètre pour qu'une chaîne supportant, de ce fait, un poids plus considérable que la chaîne voisine, se rompit.

Cette rupture partielle pouvait entraîner une rupture générale et d'une chute à faux résultait forcément, fatalement, une cassure dans le précieux caillou.

Rien que d'y penser, l'aréopage des savants en avait le frisson.



Cependant, les chaudières étaient en pleine activité et la vapeur circulait dans les tuyaux de chauffe, donnant sur les pistons leur maximum de pression.

Le moment était venu.

Peu à peu, avec une méticuleuse prudence, les chaînes se tendirent; mais, avant de donner le signal auquel le grand effort devait être tenté, Fédor Sharp, escorté de la commission spéciale de mécanique et de « mathématiques appliquées à l'industrie », visita chacune des grues, frappant d'un



Alors, les récriminations commencèrent entre les membres du congrès (p. 342).

marteau d'acier sur chacune des chaines, s'assurant que toutes rendaient bien, sous le heurt, un son égal; c'était là le seul moyen que l'on eût trouvé de vérifier si la tension était égale partout.

On fut obligé de faire de-ci, de-là quelques rectifications sans importance et qui, à la rigueur, n'eussent pas été indispensables; mais pouvait-on être trop méticuleux en une semblable circonstance?

Enfin, tout se trouva au point et Sharp, général en chef de cette armée de travailleurs, allait donner l'ordre de commencer, lorsqu'un grand bruit s'éleva du côté de la plate-forme : les deux cents paires de bœufs, accouplées cinq par cinq, non sans peine, on doit s'en douter, étaient là depuis une heure environ, aussi immobiles que si les bêtes eussent été de bronze, chacune d'elles tenue par un bouvier, l'aiguillon à la main; mais, au fur et à mesure que le soleil s'élevait au-dessus de l'horizon et que la chaleur devenait plus forte, l'impatience gagnait les bœufs et, en dépit de l'anneau passé dans leur narine, il devenait de plus en plus difficile de les empêcher de secouer la tête et d'imprimer conséquemment au joug qui les liait des mouvements brusques, lesquels se communiquaient à la plate-forme.

Or, il était indispensable que celle-ci conservât une immobilité absolue, afin de recevoir sans heurt — même le plus léger — la masse énorme qui lui était destinée.

Bientôt un incident, auquel on n'avait pas songé, vint transformer en un désordre extrême une si belle régularité : un essaim de mouches qui sommeillaient dans les herbes, les ailes alourdies par la rosée, mais que les rayons du soleil, déjà ardent, avaient peu à peu réchauffées, s'éleva du sol, bourdonnant et tournoyant autour de ce grand troupeau de bêtes, dont l'odeur forte les tentait.

Les bœufs commencèrent par donner des signes d'inquiétude, furieux qu'ils étaient de se sentir immobilisés par leur joug, livrés pour ainsi dire sans défense aux attaques de leurs ennemies; de leur queue, remuée avec une régularité d'encensoir, ils tentèrent bien d'abord, se battant les flancs à coups redoublés, de mettre en fuite la peste ailée qui s'attachait à eux.

Mais lorsque les mouches, avec leur intelligence de bestioles, comprirent qu'elles trouveraient dans la tête des ruminants des places sans défense, elles vinrent se poser impudemment sur les mufles humides, pénétrant sans vergogne dans les larges narines, dardant les lourdes paupières de leurs aiguillons, s'accrochant aux fanons pleins de bave; alors, il y eut parmi les

bêtes qui composaient ce gigantesque attelage, comme un remous énorme et la plate-forme s'ébranla.

Aux cris des bouviers, Sharp accourut, éperdu : si l'on ne trouvait pas un moyen de rétablir l'immobilité absolue, indispensable à la réussite de la tentative, c'en était fait : mais ce moyen, Sharp, avec son génie de grand capitaine, le trouva aussitôt.

Sur ses ordres, les cavaliers coupèrent, au ras de la croupe, la queue de leurs chevaux et les soldats d'infanterie accoururent armés de cet engin d'un nouveau genre au moyen duquel ils se mirent à chasser la maudite engeance, pendant que les terrassiers, abandonnant leurs pioches, fauchaient en hâte les grandes herbes et les amoncelaient en forme de petites meules auxquelles on mit le feu.

Le torrent de fumée, rabattu par une brise légère, aveugla, c'est vrai, le corps des savants, mais chassa définitivement les mouches, dont les dards avaient mis à deux doigts de sa perte le précieux bolide.

Ce danger conjuré, on rétablit, à l'aide de cales glissées sous les roues, l'horizontalité parfaite de la plate-forme et Sharp donna enfin le signal.

La vapeur s'échappa de toutes les chaudières avec un sifflement aigu qui déchira l'air matinal et fit fuir à tire-d'aile, dans le ciel bleu, les oiseaux épouvantés ; les chaînes se tendirent et, sous le poids énorme qu'elles supportaient, il sembla un moment qu'elles allaient se briser, mais l'acier était de bonne trempe, et les maillons résistèrent : seulement, alors, il se produisit ceci, c'est qu'au lieu que les grues élevassent le bolide jusqu'à elles, ce furent elles au contraire qui parurent s'incliner vers lui ; leurs flèches se courbèrent et, durant quelques secondes, on put croire qu'elles allaient éclater.

Durant ces quelques secondes, les cœurs des savants cessèrent de battre dans leur poitrine, le sang s'arrêta dans leurs veines et leur gorge serrée par l'angoisse s'opposa au jeu des poumons.

Anxiété vaine : les flèches des grues étaient d'aussi bon acier que les maillons des chaînes et, retrouvant leur souplesse, sous l'action de la vapeur qui semblait un sang généreux circulant dans leurs membres métalliques, elles se redressèrent, raidies dans un suprême effort.

— Il a bougé !... s'exclama Fedor Sharp.

Et les autres s'écrièrent à leur tour, bien qu'ils n'eussent rien vu :

— Il a bougé !...

Mais, à leur tour, les mécaniciens poussèrent des cris d'alarme : les chaudières risquaient d'éclater.

— Qu'elles éclatent ! fit Fedor Sharp d'une voix qui sifflait, comme sifflait la vapeur dans les cylindres...

Les mécaniciens ouvrirent tout grands les robinets, la vapeur se précipita tumultueusement ; les grues, comme si elles eussent eu une âme, semblèrent mettre un amour-propre humain à l'emporter, elles, machines intelligentes, dans cette lutte contre la matière brute.

Comme des athlètes, à bout de souffle, mais qui cependant mettent dans un dernier effort toute l'énergie qui leur reste, elles parurent arc-bouter leur armature d'acier, les maillons des chaînes s'allongèrent, se déformant sous l'invraisemblable tension, mais résistèrent au poids, et, cette fois, la masse énorme, incapable de résister, s'abandonna.

On la vit insensiblement s'élever..., s'élever..., puis sortir tout à fait de l'alvéole dans laquelle la violence de sa chute l'avait encastrée, et Fedor Sharp, à plat ventre, pour mieux juger des progrès du travail, suivait d'un œil anxieux son cher bolide sortant des entrailles de la terre.

Enfin, quand il jugea que la base avait atteint le niveau de la plate-forme, il fit un signe : les grues s'arrêtèrent, soufflant d'une voix rauque, comme des travailleurs exténués, et tout le monde, d'un même geste, savants, mécaniciens, soldats, s'épongea le front, qu'une sueur abondante inondait : chacun de ceux qui étaient là avait peiné, comme s'il eût tiré à force de bras sur les chaînes qui halaient le bloc.

Mais ce n'était là qu'une première partie de la besogne : la seconde partie était peut-être la plus périlleuse, car, pour la mener à bien, ce n'était plus une question de force mécanique sur laquelle les sciences mathématiques avaient pu fournir quelques pronostics ; c'était maintenant une question d'habileté, d'adresse, de coup d'œil.

Les grues devaient se mettre en marche sur les rails qui aboutissaient à la plate-forme, et il s'agissait de les faire marcher, parallèlement, pour ainsi dire au pas, sans qu'aucune d'elles dépassât, fût-ce de cinq centimètres, celle qui lui faisait face, sous peine de voir détruit l'équilibre du travail tout entier.

Le Président du conseil, sur la demande de Sharp, avait fait venir de Rio la musique militaire d'un des régiments en garnison et c'était au son des cuivres et des tambours que ce bataillon métallique devait se mettre en

marche, les troupiers d'acier réglant leur pas sur la grosse caisse et sur les fifres.

On avait bien, il est vrai, avant d'enchaîner le bolide, répété plusieurs fois cette manœuvre, et on était arrivé à une exécution parfaite ; mais le poids immense qu'avait à supporter les grues n'allait-il pas s'opposer à une marche aussi parfaite ?

Fedor Sharp ne pouvait se décider à ordonner que l'on commençât : si une fausse manœuvre allait jeter bas le précieux caillou...

Incapable de parler, il fit enfin du bras un grand geste et le chef de la musique leva son bâton en l'air : alors, la grosse caisse résonna, les cymbales éclatèrent, les cuivres tonnèrent et cent cinquante coups de sifflet s'échappèrent, stridents, des chaudières.

Ensemble, comme si une baguette de fée les eût mises en branle, les grues commencèrent à glisser sur les rails, d'un mouvement lent, presque insensible. C'était un spectacle véritablement très curieux que celui de ces énormes bras d'acier qui se profilaient sur le ciel bleu, entraînant, suspendue aux chaînes qui pendaient d'eux, la masse énorme du bolide.

Il y avait à peine deux cents mètres à parcourir ainsi, et ces deux cents mètres, on mit près de cinq heures à les parcourir ; les savants marchaient de chaque côté des rails, formant des petits groupes qui escortaient chaque machine avec une sollicitude quasi paternelle.

Lés uns causaient avec les mécaniciens, s'intéressant au jeu des pistons, à la circulation de la vapeur dans les tuyaux, s'inquiétant lorsque l'arbre paraissait fléchir, ou lorsqu'il leur semblait entendre dans le grincement des roues quelque chose d'anormal. D'autres allaient plus loin : ils adressaient la parole à la machine même, l'encourageant par de bonnes paroles, comme ils eussent fait pour un cheval.

Maintenant, le bolide flottait au-dessus de la plate-forme et il fallait aux bouviers toute leur énergie musculaire pour contenir les bœufs qu'effaraient le ronflement des roues et les halètements de la vapeur.

— Halte ! cria enfin Fedor Sharp.

La musique militaire se tut, les grues s'immobilisèrent, et, tout doucement, à un nouveau signal, détendirent les chaînes, jusqu'au moment où la base du bolide reposa sur la plate-forme ; alors, avec des cales en bois et recouvertes de caoutchouc, dont la forme s'adaptait exactement aux sinuo-

sités de la masse rocheuse, on mit celle-ci en équilibre parfait sur le char qui devait lui faire son voyage triomphal.

Comme la nuit était venue, on remit le départ au lendemain matin et les ouvriers, en signe de victoire, s'amusaient à parer le bloc de verdure et de branches d'arbres, arrachées à la forêt voisine.

Et, pendant que les savants banquettaient pour célébrer ce triomphe de l'industrie humaine, sous la présidence de Fédor Sharp, remplaçant le premier ministre, retenu à Rio par une affaire importante, le premier ministre, profitant de la nuit, arrivait incognito à Las Pueblas, se glissait jusqu'à l'unique posada du pays et là, dans une chambre hermétiquement close, se rencontrait avec un individu, arrivé aussi secrètement que lui, quelques instants auparavant.

Cet individu n'était autre que le touriste anglais que ses compagnons avaient envoyé — en guise de parlementaire — aux propriétaires du bradyte, pour leur faire l'étrange proposition que le lecteur n'a certainement pas oubliée.

— Je remercie infiniment Votre Excellence d'être exacte au rendez-vous, commença-t-il par dire.

— Ce qui est convenu est convenu, répondit l'autre avec dignité.

— D'ailleurs, observa malicieusement l'Anglais, n'est-ce pas demain que vous devez faire un premier versement sur les travaux exécutés?

Le ministre fit une légère grimace et inclina affirmativement la tête; puis, d'une voix à laquelle il s'efforçait vainement de donner une intonation détachée et qui trahissait une certaine angoisse :

— Vous avez les fonds? demanda-t-il.

L'Anglais tira de la poche de ses vêtements un gros portefeuille qu'il posa sur la table en disant laconiquement :

— Voilà!...

Une lueur de satisfaction s'alluma dans les prunelles du ministre qui étendit le bras; mais l'autre plaça sa main sur le portefeuille.

— Vous avez les papiers? interrogea-t-il.

L'homme d'État brésilien sortit, à son tour, une liasse de papiers portant l'estampille du gouvernement.

— Voici les mille bons, dit-il.

Et il en tendit un à l'Anglais qui lut à mi-voix :

« Bon pour un demi-kilogramme de bolide à délivrer au porteur par les soins de l'agent du gouvernement brésilien, fin courant! »

L'Anglais sursauta.

— Fin courant! s'exclama-t-il, cela nous mène joliment loin...

— Impossible d'avancer d'un seul jour, répondit le ministre d'une voix



qui n'admettait pas de réplique; les délégués ne s'embarquent pour l'Europe qu'à cette date, et je ne tiens pas à soulever contre moi la réprobation de la science de l'ancien et du nouveau monde...

— Mais, c'est que nous mêmes...

— A prendre ou à laisser, déclara le Président du Conseil.

L'Anglais garda un moment le silence, paraissant réfléchir; puis, se décidant enfin :

— Nous nous entendrons avec l'agence Cook, car la fin du mois est également la date assignée à notre retour...

Il ouvrit son portefeuille et en tira une certaine quantité de traites qu'il passa au ministre en disant :

— Voici vos vingt-cinq mille livres, payables à vue, chez le premier banquier de Rio.

Et, pendant que le ministre prenait, avec une visible satisfaction, les précieux papiers, l'Anglais étendait la main vers la liasse de bons, disant :

— Vous permettez ?

— Comment donc !

Et, méticuleusement, comme si c'eût été des billets de banque, le fils d'Albion se mit à compter les bons, un à un.

Au millième, il poussa un soupir de satisfaction, mit le tout dans son portefeuille, et le portefeuille dans sa poche.

— Maintenant, que nous n'avons plus rien à nous dire, fit le ministre en se levant, je vous demanderai la permission de retourner à Rio ; je dois prendre le train demain à la première heure pour revenir ici, assister au départ du chariot... et je ne voudrais éveiller aucun soupçon...

Il se dirigea vers la porte, mais, sur le seuil, il se retourna :

— Surtout, recommanda-t-il, que cette affaire ne s'ébruite pas ; cela pourrait m'occasionner le plus grand ennui...

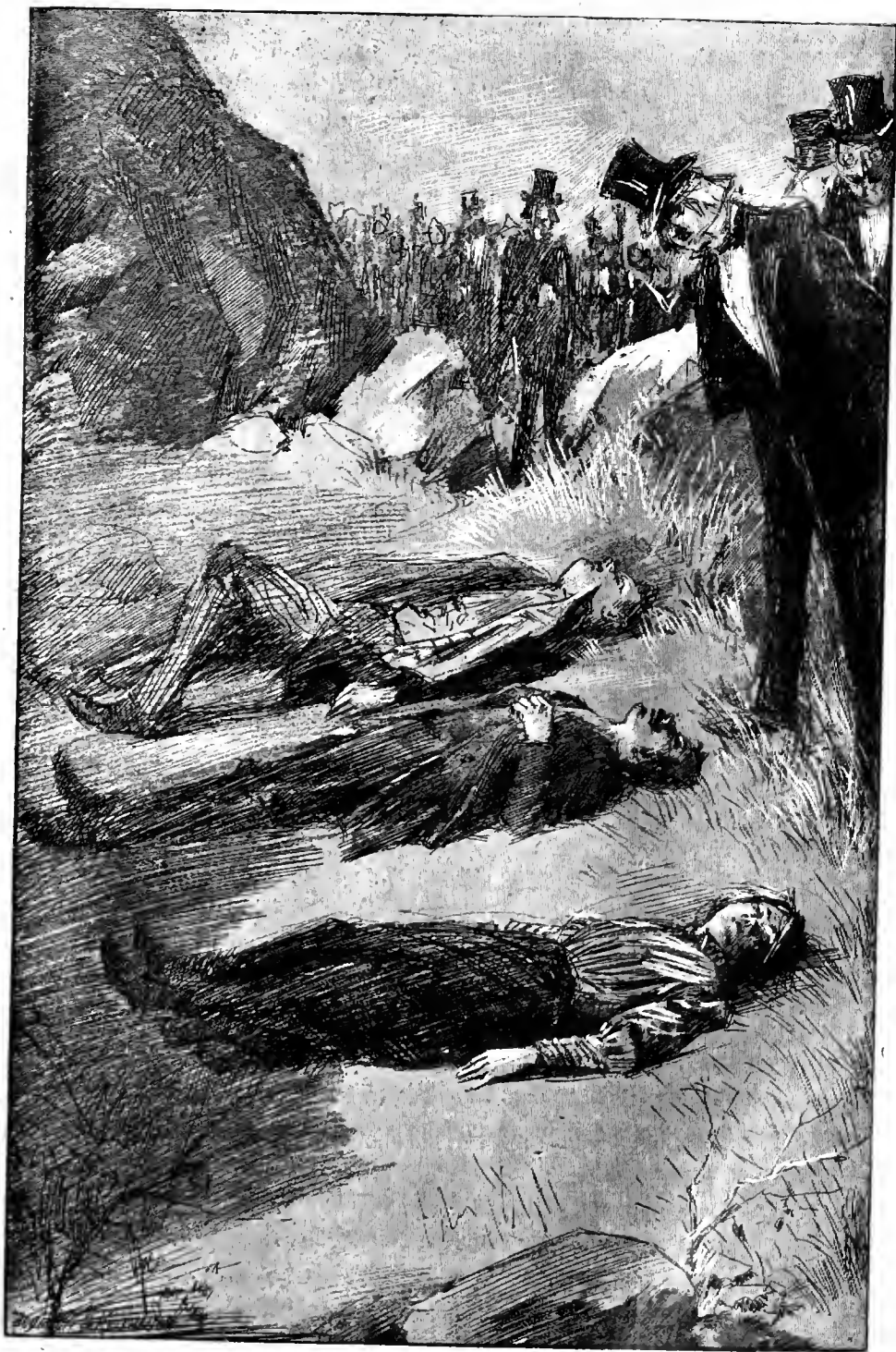
L'Anglais l'ayant rassuré d'un sourire, l'homme d'État salua une dernière fois et disparut.

A l'aube, tout était prêt pour le départ ; les bœufs que l'on avait fait coucher sur place, et qui avaient passé la nuit à ruminer, se trouvaient sous le joug et les bouviers, l'aiguillon en main, attendaient le signal qui devait faire se mettre en mouvement l'énorme machine.

A l'arrière, les crics électriques étaient parés, et les électriciens, à leur poste, étaient prêts à envoyer dans les fils les courants qui devaient donner au chariot l'élan suffisant pour démarrer.

Sharp, lui, avait passé une partie de la nuit, debout, parcourant la route que devait suivre le véhicule, rectifiant, grâce à une équipe de terrassiers, les défauts qui pouvaient entraver quelque peu la marche en avant.

On avait dû, depuis trois semaines, abattre des bois, combler des fossés, empierrer des terres labourées, pour que les roues de la plate-forme



Successivement, Farenheit, Gontran, Fricoulet et enfin Ossipoff... (p. 348).

ne s'enfonçassent pas jusqu'au moyeu, sous l'énorme charge qui pesait sur elles.

Ce n'avait pas été un mince travail et qui, dans des circonstances normales, eût coûté un prix fabuleux : heureusement que la fièvre qui brûlait les savants pour ce « caillou céleste » avait gagné le public, et les paysans, non seulement avaient consenti à bouleverser leurs champs, sans recevoir aucune indemnité, mais encore avaient offert gratis l'effort de leurs biceps.

Jusqu'au jour, Sharp avait parcouru à cheval la voie que devait suivre



le monumental véhicule et il n'était revenu au campement qu'aux premières lueurs de l'aube.

Tout le monde était à son poste, attendant le signal du départ, que seul l'illustre savant s'était arrogé le droit de donner.

Après avoir inspecté d'un seul coup d'œil tout son monde, après s'être assuré que chacun était à son poste et que tout était paré, Sharp, haut sur les étriers, dans l'attitude d'un colonel qui va commander la charge, brandit soudain au-dessus de sa tête son vieux parapluie de coton bleu, rapiécé et déteint.

La grosse caisse tonna, les cuivres éclatèrent, les cymbales tonnèrent et les bœufs, la croupe lardée au même instant d'un même coup d'aiguillon, tendirent le cou, s'archoutant de toutes leurs forces sur leurs reins pour enlever la pesante machine, tandis qu'à l'arrière, les crics électriques poussaient de toute la puissance du courant.

Rien ne bougea : on eût dit que les roues étaient rivées au sol.

La grosse caisse tonna plus fort ; les cuivres, les cymbales, les pistons firent rage, les aiguillons s'enfoncèrent plus profondément dans la chair des bêtes, dont on vit la peau se soulever sous l'effroyable torsion des muscles, et les électriciens envoyèrent dans les crics un courant d'une intensité capable de faire fondre les fils des électros.

Un grincement, alors, se fit entendre, dans les moyeux ; la charpente entière craqua avec un bruit sinistre, à faire croire que tout allait s'effon-

drer; mais les roues tournèrent et la pesante machine, halée par les quatre cents bœufs, poussée par les crics, se mit à avancer.

Oh! lentement, très lentement, car il fallait une double équipe de crics que des ouvriers plaçaient, l'une après l'autre, la seconde prête à continuer l'effort de la première, mais sans que la marche de l'attelage fût suspendue une seule seconde; les bœufs n'auraient pas été capables de donner un nouveau coup de reins suffisant pour remettre en route le céleste caillou.

Qu'importait, d'ailleurs, la lenteur avec laquelle on avançait? le principal, la seule chose, même, intéressante, était qu'on avançât, et du moment qu'on avançait, mieux valait que ce fût avec toute la lenteur possible, de façon à écarter toute éventualité d'accident.

On juge si, les premiers mètres parcourus, ce résultat fut l'occasion d'un triomphe pour le promoteur de l'idée du transport de l'aérolithe à Rio; ce furent des congratulations à n'en plus finir, congratulations dont Sharp fut le premier à donner le signal, bien qu'en dedans de lui-même il enrageât fort, considérant que ce succès amoindrisait le sien, que ce collègue lui volait impudemment une part de sa gloire.

Et, chose curieuse, lui qui, depuis trois semaines, s'était employé à la réussite de cette entreprise de toutes les forces de son corps et de son esprit, voilà, qu'au fur et à mesure qu'on avançait, et que le succès se dessinait, il faisait des vœux pour qu'un accident quelconque survînt... En même temps que le chariot demeurerait en panne, la gloire du collègue s'évanouirait, et Fédor Sharp demeurerait le seul triomphateur...

Et même — c'est à peine si Sharp osait se l'avouer à lui-même — le bolide dût-il subir une avarie, il préférerait cette solution à un succès complet.

Il ne se doutait pas que la Providence se disposait à exaucer ses souhaits de façon aussi complète; autrement l'insensé eût certainement préféré une gloire partagée au néant qui l'attendait.

Mais l'homme est ainsi fait, que souvent c'est lui-même qui est l'artisan de son propre malheur, que c'est lui-même qui supplie Dieu d'intervenir dans ses affaires, et que Dieu, alors, les règle au mieux de la justice et de l'équité.

La fureur de Fédor Sharp ne faisait que croître à mesure que le véhicule roulait plus avant sur la route de Rio; il en était arrivé au point de souhaiter, qu'à défaut d'un accident matériel, les Anglais intervinssent pour arrêter le convoi et l'empêcher d'aller plus loin.

On voyait toujours à l'horizon, maintenue par la cavalerie du gouvernement, qui faisait escorte au convoi, la troupe de touristes de l'agence Cook, et Sharp, qui ignorait l'accord secret intervenu entre eux et le premier ministre, ne pouvait se douter qu'ils suivaient le précieux bolide, non plus pour tâcher de s'en emparer, comme précédemment, mais pour surveiller le gage des vingt-cinq mille livres remises au président du conseil.



Il avait été un moment question de faire halte à midi, pour permettre aux gens et aux bêtes de se reposer, tout en mangeant ; mais la commission spéciale de mécanique et de « mathématiques appliquées à l'industrie, » après un examen approfondi de la question, avait déclaré que le chariot une fois arrêté, elle ne répondait pas qu'il pût se remettre en branle : les quatre cents bœufs avaient, dans la première montée, donné une somme de traction qui les avait épuisés de près de la moitié de leurs forces, et, s'il leur fallait recommencer, ils en seraient certainement incapables.

Il serait donc nécessaire d'avoir recours à d'autres attelages, ce qui demanderait non seulement le temps de les trouver, mais encore de les

dresser... et, alors, il n'y aurait plus aucune raison pour que cela finît jamais.

On décida donc que les gens et les bêtes se réconforteraient tout en marchant; les bouviers attachèrent à la tête de leurs ruminants des musettes remplies d'orge, pendant que le corps savant cheminait, dévorant à belles dents une tranche de viande froide intercalée entre deux tartines de pain.

Depuis six heures, environ, le véhicule roulait, et l'on n'avait encore fait qu'un petit kilomètre, ce qui, au dire de la commission de mécanique et de « mathématiques appliquées à l'industrie, » était déjà un résultat merveilleux, lorsque, soudain, un craquement sinistre se fit entendre : c'était un essieu qui venait de se rompre.

Le chariot s'arrêta aussitôt, les bœufs immobilisés comme par enchantement, et chacun regarda son voisin d'un air terrifié...

Qu'allait-il arriver ?

Cette question, on ne fut pas longtemps à se la poser, car les événements se chargèrent de répondre presque immédiatement.

Un second, puis un troisième craquement suivirent, à une minute d'intervalle, le premier et la plate-forme s'abattit du côté droit sur ses roues pulvérisées.

A peine si l'on eut le temps de pousser un cri d'effroi, et le bradyte, glissant sur le plan incliné, toucha le sol; puis, en vertu de sa masse et du mouvement acquis, il bascula sur lui-même.

Le malheur voulut qu'à l'endroit où se produisait la chute, le terrain s'inclinât légèrement, suivant une pente douce, sur une distance d'environ trois cents mètres, et, ces trois cents mètres, la masse énorme les parcourut, roulant sur elle-même, avec une vitesse chaque instant croissante, écrasant tout sur son passage, moissons, arbres, maisons; un troupeau de moutons fut réduit en bouillie, et un petit hameau fut pulvérisé.

Le corps savant suivait, consterné, son cher caillou dans cette course furibonde, tremblant à chaque volte qu'il faisait, craignant qu'un accident lui survînt.

Et la commission de mécanique et de « mathématiques appliquées à l'industrie, » désespérée, se sentant déshonorée, ne parlait de rien moins que d'aller, à titre d'expiation, s'étendre sur le passage du bradyte.

Sharp, en dedans de lui-même, jubilait; sa gloire, à lui, demeurait intacte, et celle de son collègue et concurrent s'évanouissait.

Mais un proverbe dit qu'un malheur n'arrive jamais seul; une fois de plus, les événements se chargèrent de démontrer l'exactitude de ce proverbe : au bout des trois cents mètres, une haie se trouvait; clôturant la propriété dans laquelle venait de se produire l'accident, et cette haie côtoyait une excavation de terrain formée par une carrière de pierres en exploitation.

Cette excavation pouvait avoir une cinquantaine de mètres de profondeur.

Le bradyte fit un bond et disparut aux yeux épouvantés des savants; puis, presque aussitôt, il y eut un bruit sourd, comme la détonation lointaine de plusieurs batteries d'artillerie tirant à la fois, et un immense nuage de poussière s'éleva de l'excavation, masquant le paysage.

Moins de cinq minutes plus tard, une foule énorme était réunie au fond du trou : savants, bouviers, soldats, et jusqu'aux touristes de l'agence Cook, accourus dès qu'ils avaient eu le pressentiment d'une catastrophe, étaient là, considérant, d'un air accablé et stupéfait, la masse pierreuse, les flancs ouverts.

Les Anglais, gens pratiques, leur premier étonnement passé, commençaient à ramasser les débris, lorsque Sharp, tiré, à cette vue, de son anéantissement, donna l'ordre aux troupiers de faire évacuer la place et de former un cordon de sentinelles assez serré pour que nul importun ne pût le franchir.

Alors, les récriminations commencèrent entre les membres du congrès scientifique, chacun d'eux rejetant sur son voisin la responsabilité de l'accident; Sharp l'avait belle en main pour écraser celui qui avait failli amoindrir sa gloire, et, durant une heure, il l'accabla, lui et ses collègues de la commission de mécanique et de « mathématiques appliquées à l'industrie ».

Quand il eut fini de parler, après avoir, en manière de péroraison, déclaré que les noms de ces misérables seraient à jamais cloués au pilori de l'histoire scientifique du XIX^e siècle, il demanda ce qu'il convenait de faire.

Un des membres présents dit alors que, tout en déplorant ce qui venait d'arriver — au point de vue esthétique — il ne convenait peut-être pas — au point de vue astronomique — de s'en attrister outre mesure.

Tel qu'il était auparavant, ce bloc de terre céleste ne permettait d'en

étudier què la surface; peut-être fallait-il voir dans cet accident malheureux un dessein de la Providence, qui permettait aux savants de la planète Terre de plonger dans les entrailles de ce fragment mystérieux.

— Quelle joie! messieurs et collègues, s'exclama le digne homme, s'échauffant à sa propre éloquence, si nous pouvions retrouver dans ces flancs pierreux des vestiges de l'antique humanité qui, peut-être, a habité à la surface du monde auquel ce bradyte a appartenu... Chaque jour ne découvre-t-on pas, sous l'écorce de notre globe, des coquilles, des armes, des monnaies qui nous permettent de reconstituer l'histoire de nos ancêtres... Qui nous dit que nous n'allons pas nous trouver en présence de semblables vestiges qui nous révéleront les mystères de l'infini!

On applaudit, et, parmi ceux qui applaudirent le plus fort, sera-t-on étonné que nous citions les membres mêmes de la malheureuse commission chargée d'examiner les moyens pratiques de transporter à Rio le fameux bolide? l'un de ceux-là même n'eut-il pas l'audace d'insinuer que, tout bien réfléchi, on devait leur savoir gré d'avoir provoqué un incident dont la science profiterait dans des proportions si larges?

Sharp lança à celui-là un regard furieux, grommela quelques paroles inintelligibles, en réponse au blâme que contenait cette insinuation perfide, et, railleusement, proposa à l'assemblée de voter des félicitations à ceux de leurs collègues dont les erreurs mathématiques avaient amené ce beau résultat.

Cependant, le président du conseil, après avoir, dans un petit discours bien senti, tenté de ramener la concorde entre les membres du congrès, déclara que la seule chose à faire était de mettre à profit l'accident survenu, et l'on procéda à la nomination d'une commission spéciale, dite « commission des fouilles ».

Immédiatement, sans prendre le temps de se reposer, les commissaires, saisis d'une belle ardeur, se firent donner des pioches, des pics, et, munis de lanternes, descendirent dans la crevasse du bradyte, pendant que les autres, réunis sous une tente dressée tant bien que mal, se déclaraient en permanence, sous la présidence de Fédor Sharp.

Il n'y avait pas une heure que les « commissaires des fouilles » avaient disparu, qu'ils ressortirent soudain, pâles, tremblants, en proie à une émotion inexprimable.

On s'empressa autour d'eux, les accablant de questions; mais leur

trouble était si grand que, durant quelques instants, ils furent incapables de prononcer aucune syllabe.

Enfin, l'un d'eux, faisant sur lui-même un violent effort, réussit à dire d'une voix à peine intelligible :

— Dans le fond de la crevasse, à moitié enfoncé dans la terre, nous avons découvert un bloc métallique.

— Quelque mine, sans doute, observa Sharp.

— Non pas .. cela semble porter la marque d'une fabrication humaine.

Les bouches s'entr'ouvrirent dans une exclamation stupéfaite; mais Sharp, qui ne s'emballait jamais, riposta d'un ton narquois :

— Je ferai observer à notre collègue que ce bloc est un fragment de la comète de Tuttle, laquelle est inhabitée...

Le collègue ainsi pris à partie répliqua, non sans quelque aigreur, en désignant ceux qui l'avaient accompagné dans son exploration :

— Cependant, je me permettrai de faire observer à monsieur Sharp, que je ne suis point seul à avoir fait cette constatation. Ces messieurs ont remarqué comme moi — et leur dire contrôle le mien, il me semble — que le bloc en question n'a nullement l'aspect d'une agglomération minérale due à la seule nature; il porte l'empreinte d'un travail intelligent.

— Nierez-vous que la nature soit l'artisan intelligent, par excellence ! s'écria Sharp que la contradiction énervait.

— Assurément non, mais enfin, je ne pense pas que la nature soit à même, pas plus à la surface de la comète de Tuttle qu'à la surface de notre planète, de river ensemble des plaques de métal, de fabriquer des écrous... de...

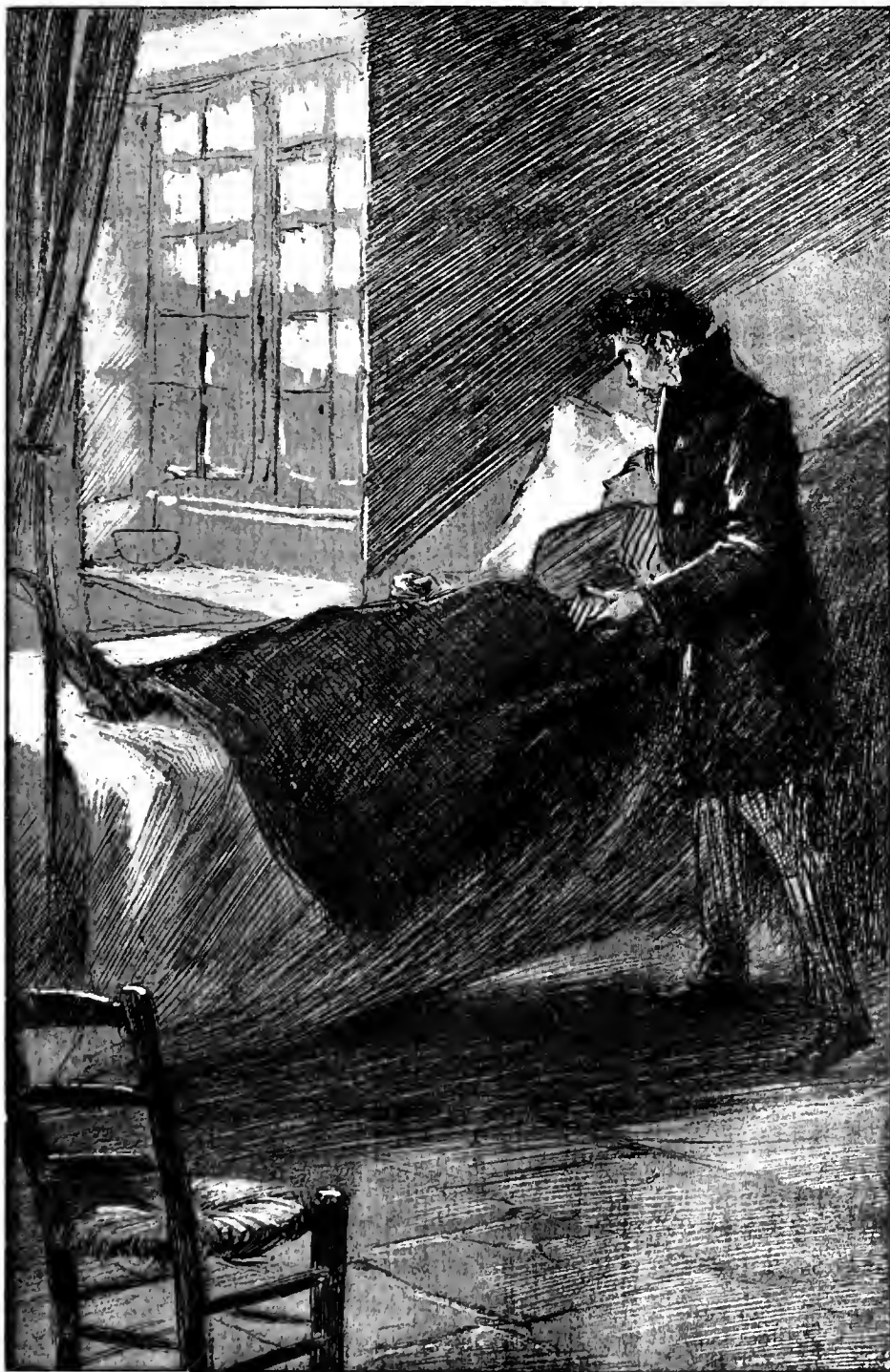
Sharp devint tout pâle et balbutia :

— Vous avez constaté des rivures... des écrous?...

— En outre, poursuivit le savant, nous pouvons déclarer qu'il ne s'agit pas d'un bloc plein, mais creux et qui a résonné sous les coups de nos pics, il nous a même semblé distinguer l'ouverture d'un trou d'homme.

— Il fallait ouvrir... pénétrer à l'intérieur... s'écria le président du Conseil des ministres, en proie à une grande exaltation.

— Nous l'avons vainement tenté; ainsi que je vous l'ai dit en commençant, ce bloc, enfermé dans les entrailles du bradyte, en est sorti sous le choc produit par la chute et est enfoncé dans le sol... il faudrait des terrassiers armés de pelles pour le dégager.



Il suivait avec une angoisse poignante les progrès de la résurrection (p. 356).

— Prenez des soldats et hâtez-vous ! commanda le ministre, saisi, malgré lui, par le côté de plus en plus mystérieux de cette aventure.

Les savants se précipitèrent sur les pas des troupiers ; quant à **Fédor Sharp**, il lui sembla un moment que ses jambes allaient se dérober sous



lui ; sa langue était sèche et sa gorge, contractée, ne laissait passer qu'en sifflant l'air de ses poumons ; en même temps un cercle d'acier lui serrait les tempes au point qu'il croyait que son cerveau allait éclater, et un poids énorme, pesant sur sa poitrine, l'étouffait.

S'il eût osé, il fût demeuré là, éprouvant une insurmontable répugnance à suivre ses collègues ; mais l'instinct, plutôt que la compréhension bien nette de la situation, le poussa à faire comme les autres, et, d'une

marche pour ainsi dire automatique, il rejoignit la foule qui formait cercle autour des travailleurs.

Saisis par l'impatience, les savants, le ministre lui-même, avaient saisi qui une pelle, qui une pioche, qui un pic, et s'étaient mis à donner un coup de main aux troupiers.

Seul, Sharp, adossé à la paroi du bolide, aux rugosités duquel ses ongles se cramponnaient, demeurait à l'écart, immobile, sentant croître d'instant en instant l'étrange malaise qui s'était emparé de lui à la nouvelle de la surprenante découverte faite par ses collègues.

Ses yeux étaient comme rivés sur cette masse métallique que les pioches et les pelles dégageaient peu à peu de la terre et, au fur et à mesure que la forme s'en accusait davantage, il sentait prendre corps en lui-même le pressentiment affreux qui l'avait saisi dès le premier instant.

Si dans cette enveloppe d'acier se trouvaient ses victimes; si soudain allaient apparaître à ses yeux ceux qu'il avait volés, trahis; ceux qu'il croyait perdus à jamais dans l'infini des cieux, ceux dont, en cet instant même encore, il usurpait la gloire?

Et, chez le misérable, ce n'était pas la torture du remords, c'était l'appréhension de la justice, du châtement.

Enfin, tout le monde aidant; les pelles, les pioches, les pics avaient fait leur ouvrage : « *l'Éclair* », — car c'était bien lui, les lecteurs l'ont certainement reconnu — était dégagé de l'enveloppe rocheuse dans laquelle il séjournait depuis qu'il avait fait, aux environs de Saturne, la rencontre du bolide qui portait Sharp.

Avec mille précautions, — et les savants tinrent à se charger eux-mêmes de cette délicate besogne, — l'appareil fut transporté à quelque distance, et là, après avoir été examiné, palpé, ausculté, il fut décidé qu'on forcerait sans tarder ce qui semblait être l'ouverture de ce coffre étrange.

Sous les coups redoublés des pics, le trou d'homme que des écrous fermaient intérieurement, s'ouvrit : mais alors, il y eut une bousculade, chacun voulant entrer le premier et tous prétendant pénétrer.

On dut procéder par tirage au sort au choix de cinq membres du congrès, chargés d'explorer les flancs de l'appareil et, hardiment, bien qu'un peu pâles, les cinq savants pénétrèrent.

La face exsangue, les yeux désorbités, sans mouvement, sans souffle, Fédor Sharp attendait.

Un cri retentit à l'intérieur de *l'Éclair* et un savant sortit, tenant entre ses bras un corps inerte : c'était celui de Selena ; puis successivement apparurent Fahrenheit, Gontran, Fricoulet et enfin Ossipoff...

A la vue de ce dernier, Sharp poussa un grand cri, porta les mains à sa tête, comme si un choc lui eût brisé le crâne, et tomba raide.

On s'empressa auprès de lui : il était mort !



CHAPITRE XII

OU TOUT LE MONDE EST CONTENT, SAUF JONATHAN FARENHEIT



AR train spécial, un véritable régiment de docteurs, mandés télégraphiquement, était arrivé de Rio, durant la nuit et, sans prendre aucun repos, ils avaient décidé de procéder immédiatement à l'examen des « sujets ».

Quatre par quatre, ils avaient défilé dans la grande salle de la Posada, transformée en dortoir, et où, sur un bon lit, chacun des voyageurs était étendu, sans mouvement, sans souffle apparent.

Pendant une demi-heure, les docteurs examinaient, palpaient, auscultaient les « sujets » ; puis, hochant gravement la tête, les lèvres muettes par crainte de dire une bêtise, ils sortaient, cédant la place à quatre suivants qui faisaient comme les précédents, qu'ils allaient retrouver dans une pièce voisine.

L'aurore se levait lorsque, le défilé ayant pris fin, le corps médical de Rio, presque tout entier, se trouva réuni : cela formait une assemblée fort nombreuse et d'aspect imposant.

On chuchotait à voix basse, dans les coins, par petits comités, chacun tentant, avant de donner son opinion, de connaître celle des autres, de

peur de commettre une « gaffe » par trop énorme ; mais personne ne se décidait à prendre la parole, par crainte de se compromettre.

Enfin, comme cela menaçait de se prolonger indéfiniment, quelqu'un, pris de pudeur à la pensée des malheureux dont le sort dépendait peut-être de la décision qu'allait prendre cette assemblée de savants ; hasarda ces mots timidement prononcés :

— Il faudrait peut-être entrer en consultation....

Aussitôt, chacun sembla se réveiller, regarda son voisin, et dit :

— Oui, l'on pourrait entrer en consultation...

Mais cette chose, si simple en apparence, présentait au fond des difficultés énormes, du moment qu'il s'agissait de passer de la théorie à la pratique.

Une consultation entre une demi-douzaine de confrères n'est déjà pas chose fort commode ; mais ils étaient là juste cent vingt-deux — pas un de plus, pas un de moins — et dame, pour **mettre d'accord cent vingt-deux** membres de la faculté de Rio...

Et comme chacun, se rendant compte de cette difficulté, pour ne pas dire de cette impossibilité, jetait sur son voisin un regard **anxieux**, tout à coup, un des membres présents proposa de s'assimiler à un congrès.

On applaudit !

Dès lors, l'impossibilité était vaincue, les difficultés étaient aplanies : il ne s'agissait plus que de nommer un bureau — ce qui ne demanda pas plus d'une heure et quart, les rivalités étant grandes, — et de choisir ensuite un président, ce qui fut fait au bout d'une heure, — les compétitions étant considérables.

Dès lors, ayant un bureau et un président, l'Assemblée se déclara normalement constituée, apte à délibérer et, comme il était près de huit heures, qu'on avait passé la nuit en chemin de fer et que l'on tombait de sommeil, le président mit aux voix une motion tendant à lever la séance pour permettre aux membres présents d'aller prendre un peu de repos.

Mais, avant de se séparer, le Congrès adopta la marche suivante de ses travaux : repos général jusqu'à midi ; à midi lever et mise à table ; repas jusqu'à deux heures ; à deux heures entrée en séance.

Il fut fort applaudi ; mais il faut reconnaître que les applaudissements

ne furent ni moins nourris, ni moins chauds quand il proposa au Congrès de se déclarer en permanence, jusqu'à ce qu'une décision eût été prise.

Avant de se séparer pour aller chacun de leur côté chercher un coin pour se reposer, les membres du Congrès nommèrent un des leurs chargé de prendre, sur son sommeil et sur son repas, le temps nécessaire pour rédiger un rapport qui servirait de base à la discussion, dès la reprise de la séance.

Le président, chargé, à son tour, de s'entendre avec l'aubergiste pour que le menu du repas fût digne du corps médical de Rio, on se sépara et, sans nul souci de ceux pour le salut desquels ils avaient été convoqués, messieurs les docteurs s'en furent chercher, dans un profond sommeil, l'oubli de leurs fatigues, tandis que, assis en face l'un de l'autre, le président élaborait minutieusement le menu du déjeuner et que le rapporteur élaborait non moins minutieusement son rapport...

Pour être juste, il faut dire qu'à deux heures sonnant le Congrès était en séance et que l'écho de l'horloge mourait à peine que le président donnait la parole au rapporteur.

Très habilement, celui-ci avait commencé par faire l'éloge du corps médical brésilien, portant aux nues les fameux docteurs qui n'avaient pas hésité à abandonner des malades très intéressants pour venir apporter le concours de leurs lumières à la résolution de l'extraordinaire problème qui se posait à eux, n'ayant pas assez d'éloges, non plus, pour le dévouement des praticiens plus humbles, qui n'avaient pas reculé devant les kilomètres et les kilomètres à parcourir pour tenter de tirer du néant les « sujets » découverts dans ce bloc aérien...

« Certes, il ne lui appartenait pas à lui, modeste entre les modestes, de se prononcer sur le cas véritablement sans précédent qui leur était soumis : cependant, il ne croyait pas trop s'avancer en déclarant que c'étaient là des êtres appartenant à la génération actuelle, — il n'en voulait pour preuve que les vêtements, ou plutôt les lambeaux de vêtements qui les couvraient et qui semblaient révéler, à l'examen, une fabrication moderne.

« Il regrettait fort que l'illustre savant, dont le récent voyage venait de bouleverser le monde scientifique, fût mort si tragiquement, et cela au moment même où son expérience eût pu être d'une si grande et si incontestable utilité ; car si, — comme on pouvait le supposer, — le bolide tombé,

quelques semaines auparavant, aux environs de Pétersbourg, appartenait au bradyte dans lequel les « sujets » en question venaient d'être trouvés, nul doute que Fédor Sharp eût donné de précieux renseignements, desquels on eût conclu, pour ainsi dire à coup sûr, en quel état se trouvaient, pour l'instant, ces malheureux.

« Certes, il ne lui appartenait pas d'examiner le côté scientifique de la question; d'autres plus compétents que lui le feraient, et avec une plus grande autorité que celle qu'il pourrait apporter... Mais enfin, avant d'examiner si les êtres en question étaient ou non viables, il eût été, à son avis, indispensable d'être fixés sur le monde duquel ils arrivaient, et sur la composition exacte du bradyte dans lequel ils étaient comme incrustés.

« Ces points une fois acquis, on pourrait, sachant dans quelles conditions atmosphériques et climatologiques les « sujets » avaient vécu, étudier s'il était possible ou non de les rappeler à la vie.

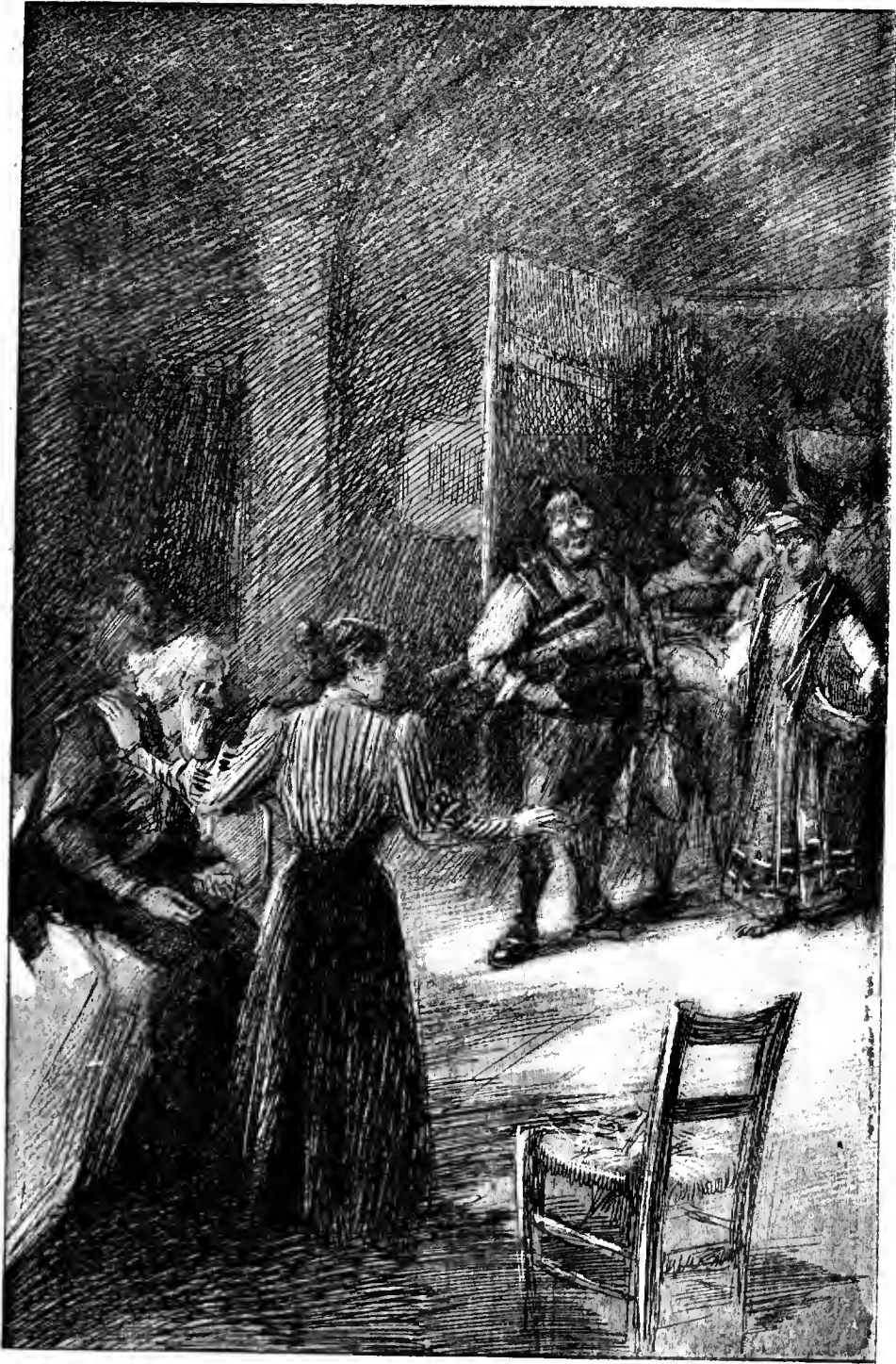
« C'est pourquoi il concluait à la convocation immédiate et par voie télégraphique d'un corps d'astronomes et de chimistes, à l'effet d'examiner le bradyte et d'analyser sa composition. »

Si la première partie du rapport avait été, comme on pense, applaudie, la seconde fut accueillie par une froideur significative : on trouvait, non sans raison, que ce n'était guère flatteur pour le corps médical de Rio, que de proposer de le mettre à la remorque des astronomes et des chimistes.

Et, demandant la parole, un orateur escalada la tribune pour déclarer, en son nom et au nom d'un grand nombre de ses collègues, qu'ils ne pouvaient, à leurs grands regrets, adopter les conclusions du rapporteur : c'était en leur qualité de médecins qu'ils avaient été convoqués à l'effet d'examiner des corps inanimés et de décider s'il y avait ou non lieu de tenter quelque chose pour les rappeler à la vie.

Tous, ils avaient défilé devant les « sujets », les avaient étudiés, sommairement il est vrai, mais suffisamment pour s'être fait une opinion et il demandait au président de vouloir bien mettre au vote la question de savoir à quel cas particulier appartenait l'état des « sujets ». On pourrait ensuite voter sur le point de savoir à quelle résolution il convenait de s'arrêter...

Tout cela avait été dit d'une voix brève, autoritaire, qui produisit grande impression et le président jugea, aux acclamations qui accueillirent



Sous la conduite de l'aubergiste, ils revenaient chargés de provisions (p. 363).

l'orateur à sa descente de la tribune, que la grande majorité partageait sa manière de voir.

Seulement, quand il proposa de voter par mains levées, un certain nombre d'assistants demandèrent qu'on procédât par vote secret et, cette motion ayant été adoptée; chacun des cent vingt-deux docteurs de la Faculté de Rio monta à la tribune pour déposer, dans une soupière prêtée par l'aubergiste pour jouer le rôle d'urne et placée devant le président, le bulletin sur lequel il avait résumé son diagnostic.

Le compte fait, il se trouva que, sur cent vingt-deux votants, il y eut trente-cinq bulletins concluant à une momification d'un ordre tout spécial qui, en produisant la mort, laissait cependant au sujet l'apparence de la vie; quinze bulletins insinuant qu'on se trouvait en présence d'un cas de



catalepsie incompréhensible, mais que l'on ne pouvait faire cesser, du moment que l'on n'en connaissait pas les causes et enfin soixante-douze bulletins blancs.

En proclamant le résultat du vote, le président insinua qu'il était regrettable qu'un si grand nombre de confrères n'eussent pas cru devoir donner leur opinion, — fût-elle même absurde, — car quelquefois de plusieurs absurdités jaillit la lumière.

On procéda ensuite à un second tour de scrutin, lequel avait pour but de formuler un vœu relativement aux dispositions à prendre en ce qui concernait les « sujets ».

Sur ce point, il y eut unanimité : cent vingt-deux bulletins, sur cent vingt-deux votants demandaient que les « sujets », transportés à Rio, fussent mis à la disposition de l'École de médecine, pour y être soumis à un examen anatomique sérieux.

— Un certain nombre de nos confrères, dit alors le président d'une

voix grave, ont cru devoir voter comme la majorité de l'assemblée, bien qu'ils inclinent à penser que les « sujets » sont seulement en état de catalepsie ! je suppose être l'interprète des sentiments de tous en leur adressant des félicitations pour leur stoïcisme ; car ils se trouvent en présence d'un cas de conscience difficile à trancher, eu égard à la vie qu'ils croient exister à l'état latent chez des individus. Mais de véritables savants pouvaient-ils hésiter, alors que les intérêts de la science sont en jeu ?...

En dépit de sa férocité, cette petite harangue fut applaudie à outrance.

Alors, un des membres de l'assemblée demanda la parole pour un fait personnel et dit :

— Je suis l'un de ceux auxquels notre honorable président vient de faire allusion en termes si délicats et si flatteurs et, si je suis monté à la tribune, c'est pour dire ceci : c'est qu'en admettant que les « sujets » soient en état cataleptique, il n'y a qu'un miracle qui puisse les rendre à la vie, étant donné l'ignorance où nous sommes de la cause de cet état... Or, comme Dieu seul fait des miracles et que nous ne sommes que des hommes, j'ai estimé qu'il fallait faire profiter la science d'une occasion unique d'étudier sur le vif un cas de catalepsie sidérale...

Il ajouta d'une voix vibrante :

— Donc, à l'amphithéâtre !

Et, tous se levant, les bras agités au-dessus de la tête, de répéter, en écho :

— A l'amphithéâtre !

En ce moment, la porte de la salle s'ouvrit et Fricoulet, arrêté sur le seuil, pâle, défaillant, cramponné des deux mains, au chambranle, pour ne pas tomber, balbutia d'un ton rauque qui donnait comme une sensation d'outre-tombe :

— Bravo ! messieurs... seulement vous avez oublié de nous demander notre permission !

La foudre, tombant tout à coup, n'eût pas produit un effet plus radical : durant une seconde, les cent vingt-deux savants s'immobilisèrent, les traits figés, comme médusés, les yeux désorbités avec une expression d'épouvante, la bouche ouverte par un cri que l'angoisse avait étranglé dans la gorge, au passage.

Puis, subitement, ce cri sortit de toutes les gorges à la fois, trahissant

l'horreur que causait cette soudaine apparition et, dans une bousculade folle, les docteurs se ruèrent vers les portes, vers les fenêtres, vers tout ce qui pouvait être une issue susceptible de les mettre promptement hors de l'atteinte de ce revenant.

En moins d'une minute, la salle fut vide et alors Fricoulet partit d'un éclat de rire.

Mais ce rire, — le premier qu'il poussait depuis son retour sur la terre, — frappa ses oreilles d'échos si singuliers qu'il tressaillit, sentant un frisson le secouer désagréablement des pieds à la tête.

— Brrrou ! fit-il.

Et, pivotant sur ses talons, il rentra dans la salle où ses compagnons de voyage, étendus sur leur couchette, conservaient cette immobilité qui avait fait croire à leur mort.

— Pauvres amis, murmura l'ingénieur, ils l'échappent belle !... sans moi, ils étaient, dans vingt-quatre heures, couchés sur la table de dissection !...

Il promena ses regards autour de lui, avisa la tablette surmontant le comptoir et sur laquelle une ligne respectable de bouteilles se voyait, contenant des liquides de couleurs variées.

— Il y a là plus qu'il n'en faut pour faire revenir un mort !

Il se hissa sur le comptoir, consulta les étiquettes, prit une bouteille de rhum qu'il déboucha et dont il avala une forte gorgée ; après quoi, un peu ragailardi lui-même, il se dirigea vers les couchettes.

Un moment, il s'immobilisa, promenant ses regards à droite et à gauche, semblant indécis sur le choix qu'il convenait de faire ; mais son indécision ne fut pas longue et, s'approchant de Séléna, il entr'ouvrit doucement les lèvres de la jeune fille pour faire couler entre ses dents serrées quelques gouttes d'alcool.

Penché vers elle, lui soulevant le buste d'un bras, tandis que, de la main restée libre, il lui tamponnait le front de son mouchoir imbibé de rhum, il suivait avec une angoisse poignante, sur le visage de Séléna, les progrès de la résurrection.

D'abord, ce ne fut qu'un imperceptible tressaillement dans les muscles faciaux, puis la poitrine se souleva imperceptiblement, envoyant, par les lèvres pâles, un souffle léger, si léger qu'à peine eût-il agité un duvet d'oi-

seau ; mais ce souffle, Fricoulet en eut la perception sur sa joue et cela lui arracha une exclamation de joie.

— Séléna... ma chère Séléna... murmura-t-il.

Presque aussitôt, pourtant, il rougit de son audace et jeta un regard inquiet vers Gontran, comme si celui-ci eût été capable de l'entendre ; alors, rendu au sentiment de la réalité par la vue de son ami, il poussa un soupir de regret et son visage, radieux, s'assombrit.

Cependant, sous la peau mate de la jeune fille, il semblait que le sang circulât à nouveau ; à fleur de peau, une légère teinte rosée parut bientôt, rendant une apparence de vie à ce pauvre visage tout à l'heure encore couleur de cire ; la poitrine commençait à se soulever plus franchement sous le jeu plus régulier des poumons, en même temps que les lèvres reprenaient leur incarnat d'autrefois.

Enfin, les paupières, après avoir battu à plusieurs reprises, finirent par s'entr'ouvrir et le regard vague, durant quelques secondes, s'illumina soudain en s'arrêtant sur l'ingénieur.

— Monsieur Fricoulet... balbutia la jeune fille.

Fricoulet, ivre de joie, lui saisit la main et la couvrit de baisers, balbutiant :

— Mademoiselle!... oh ! mademoiselle...

Bien que revenue à elle, Séléna n'avait pas, comme bien on pense, le sentiment de la réalité ; aussi, promenant d'un air surpris ses regards autour d'elle, cherchant, sans y pouvoir parvenir, à se rendre compte des objets nouveaux qui l'entouraient, elle murmura la phrase classique pour toute personne sortant d'un évanouissement :

— Où suis-je?... Qu'est-il arrivé?..

— Sur Terre ! mademoiselle ! s'exclama Fricoulet... nous sommes sur Terre... enfin!...

Alors, le souvenir des êtres qui lui étaient chers revint à la jeune fille et, la gorge étranglée par l'angoisse, elle s'écria :

— Mon père!... Gontran!...

Puis, apercevant, couchés côte à côte, le vieillard et son fiancé, elle se laissa aller au bras de l'ingénieur, demi-pâmée, balbutiant :

— Morts!... ah ! mon Dieu !

— Non... non, rassurez-vous... il en est d'eux comme de vous... du moins je l'espère...

Séléna, d'un énergique effort, s'était relevée, puisant dans son amour filial la volonté nécessaire pour triompher de la faiblesse qui menaçait de la terrasser.

— Occupez-vous de M. de Flammermont, dit-elle. Je cours à mon père.

Et avec une énergie dont on n'aurait pu croire capable cette pauvre enfant, tout à l'heure engourdie dans une catalepsie voisine de la mort, elle se mit à frictionner le vieillard, ainsi que Fricoulet avait fait pour elle-même.

L'ingénieur, lui, avait employé pour Gontran un système semblable à celui dont il avait usé pour la jeune fille : rhum ingurgité entre les lèvres contractées, friction du visage avec un linge trempé d'alcool, massage de la poitrine pour rétablir le jeu des poumons ; et, comme pour Séléna, le succès couronna ses efforts.

Mais ce qu'il y eut de plus curieux, ce fut que l'arenheit, sans qu'on se fût occupé de lui, revint à la vie en même temps que le jeune comte.

L'odeur de l'alcool avait sans doute impressionné de façon toute spéciale ses nerfs olfactifs ; car, obéissant à une sorte d'instinct, comme s'il eût été en état de somnambulisme, il étendit la main vers le litre de rhum posé à sa portée et d'une seule lampée, en avala le contenu presque tout entier.

L'absorption rapide d'une si grande quantité d'alcool produisit, dans cet estomac sevré de spiritueux depuis si longtemps, l'effet d'un réactif puissant qui provoqua une résurrection quasi instantanée.

Et cette résurrection se manifesta tout d'abord par un éternuement formidable qui éclata comme un coup de canon, faisant trembler les vitres de la salle.

— By God ! — s'exclama en sursautant l'Américain qui ne s'était pas rendu compte qu'il était l'auteur de cette explosion, By God... voilà l'Éclair qui éclate...

D'un bond, il fut en bas de sa couchette ; mais l'état de faiblesse extrême qui l'engourdissait, comme mort, depuis plusieurs semaines, le fit fléchir si brusquement sur ses jambes qu'il s'immobilisa, tout stupéfait, promenant autour de lui un regard ahuri...

— Monsieur de Flammermont ! — appela-t-il... Monsieur Fricoulet !...

Mais il s'arrêta net, passa la main sur son front et, se mettant à rire, ajouta :

— Diable de rêve!... car je rêve!... cette fenêtre... ce comptoir... ces chaises... Ce n'est pas l'*Éclair* tout ça...

Il écarquillait les yeux, regardant les groupes formés par Séléna



auprès d'Ossipoff et de Fricoulet auprès de Gontran, ne pouvant s'imaginer qu'il n'était pas le jouet d'un cauchemar, lui montrant près de lui ses compagnons de voyage...

Cependant, comme il tenait encore à la main le litre de rhum, il en porta le goulot à son nez, renifla vigoureusement et s'exclama :

— Mais, By God!... ça en est, cependant!... je n'ai pas la berlue!...



Et tendant la main vers l'ingénieur :

— Monsieur Fricoulet, supplia-t-il, au nom de Dieu, je vous en conjure...

Comme il achevait ces mots, Gontran revenait à lui et, tout comme l'Américain, le jeune comte commença par douter de la réalité.

Mais un incident vint fort à propos, heureusement, déchirer les voiles qui enveloppaient leur cerveau et les contraindre à toucher du doigt la vérité...

Au dehors, un bourdonnement de voix se faisait entendre, croissant à chaque seconde, pour atteindre tout à coup une intensité formidable; en même temps que, les volets subitement arra-

chés, apparurent derrière les vitres des pyramides humaines, montrant des têtes curieuses entassées les unes sur les autres.

C'était la population entière du village, augmentée des habitants des environs qui, mise en éveil par la fuite épouvantée des docteurs, venait contrôler, de visu, ce qu'il y avait de vrai dans cette prétendue résurrection.

Et, lorsqu'ils aperçurent les voyageurs debout près des couchettes sur lesquelles plusieurs de ceux-là mêmes qui regardaient les avaient étendus, le miracle éclata aux yeux de tous et une formidable exclamation poussée par des centaines de poitrines vint prouver aux oreilles de Fahrenheit et de Gontran que, cette fois, ils foulaient bien du pied le sol de la planète natale...

L'Américain ne courut pas, il vola jusqu'à l'une des fenêtres, l'ouvrit toute grande et, brandissant à bout de bras sa casquette de voyage, hurla à pleins poumons :



Nos corps reprenaient le chemin de la terre (p. 374).

— Hurrah!... hurrah!...

Et la foule enthousiasmée, qui tout d'abord avait eu en arrière un prudent mouvement de recul, répéta après lui :

— Hurrah!... hurrah!...

Puis un silence religieux se fit : on attendait qu'il prononçât un discours...

Mais, — la nature, un moment engourdie, reprenant soudain ses droits, — le discours de l'Américain fut extrêmement court et se borna à ceci :

— A manger!... à boire!...

Comme une nuée de moineaux mis en fuite par la détonation d'une arme à feu, les villageois détalèrent dans toutes les directions et presque instantanément Farenheit se trouva seul dans l'encadrement de la fenêtre grande ouverte...

Alors, il revint vers ses compagnons : les premières effusions de joie passées, Gontran et Fricoulet avaient joint leurs soins à ceux de Séléna pour rappeler à lui Ossipoff.

Mais la résurrection du vieillard était lente; car, depuis trois ans, le cerveau avait tué le corps, la lame avait usé le fourreau; et maintenant que la volonté était engourdie — morte peut-être — les membres, ayant perdu leur maître, n'obéissaient plus...

Cependant, à force de frictions énergiques, à force d'insufflations patientes et habiles entre les lèvres décolorées, la poitrine finit par se soulever presque imperceptiblement et Séléna, qui était penchée vers le visage livide de son père, se redressa soudain, la joie dans les yeux.

— Il respire! s'exclama-t-elle.

— Chut! fit Fricoulet en mettant un doigt sur sa bouche, pas d'émotions.

Il continua de lui masser doucement la poitrine, tandis que Gontran lui frottait les tempes avec du rhum et que, de son mouchoir, en guise d'éventail, Séléna lui envoyait à la face un air un peu plus frais.

Peu à peu, tant d'efforts furent récompensés, les poumons reprirent leur jeu naturel, les paupières se soulevèrent, les regards se promenèrent de l'un à l'autre, et bientôt, la voix caverneuse, Ossipoff demanda :

— Qui donc est à la machinerie?

Ne recevant pas de réponse, il ajouta, faisant mine de vouloir se lever :

— Je vais mettre le cap sur la Grande Ourse... Je veux voir... je veux connaître...

Il s'arrêta, porta dans un geste douloureux ses mains à sa poitrine et balbutia :

— Je souffre épouvantablement...

— La faim, parbleu... fit l'Américain.

Un éclair s'alluma dans la prunelle du vieillard.

— Oui... oui... vous devez avoir raison, Fahrenheit,... mais la soute est vide...

Alors, un ruisseau de larmes jaillit de ses yeux.

— Ah! ma fille... mes amis... combien je suis coupable!... pardon, pardon, de vous avoir jetés dans cette folle aventure... Les étoiles!... c'était trop loin... et nous voici condamnés à mourir de faim.

Comme il achevait ces mots, un vacarme se fit entendre du côté de la porte qui finit par s'ouvrir sous une pression violente, livrant passage à la foule des braves gens qui, tout à l'heure, examinaient du dehors les voyageurs...

Sous la conduite de l'aubergiste, ils revenaient chargés de provisions : l'un portait sur sa tête un panier de raisin, l'autre tenait dans ses bras des bouteilles de vin; celui-ci c'était un gigot dont il faisait hommage; celui-là, plus pauvre, avait partagé en deux le pain destiné à sa famille...

Devant les voyageurs ahuris, ils défilèrent ainsi, poussant des hourras et déposant sur le plancher leurs cadeaux qui finirent par former un amoncellement de victuailles, faisant comme un rempart.

A chacun des manifestants, chacun des voyageurs dut serrer la main et quand le dernier fut sorti, seul l'aubergiste demeura pour dresser la table...

— Ah! bien! disait-il tout en plaçant les assiettes, ça en fait un bruit,



votre aventure... C'est-à-dire que je m'en vais faire des affaires d'or avec vous!... on parle d'organiser des trains de plaisir jusqu'ici... et comme mon auberge est la seule du pays...

Il s'exprimait en portugais et comme Gontran avait été durant quelques mois — lorsqu'il appartenait à la diplomatie — attaché à la légation française à Lisbonne, il demanda :

— Pardon, mon ami... voudriez-vous nous dire où nous sommes?...

L'aubergiste le regarda avec des yeux démesurément ouverts; puis il éclata de rire, s'exclamant :

— C'est vrai!... vous ne pouvez pas savoir... eh bien! vous êtes chez Antonio Pajarès, aubergiste dans le village de la Rocca... à vingt-cinq kilomètres de Rio...

— Rio!... Rio-de-Janeiro! s'écria Gontran.

— C'est cela même...

Alors, il se tourna vers ses compagnons et leur traduisit en français la réponse du Brésilien...

Fahrenheit battit un entrechat.

— Amérique!... Nous sommes en Amérique.

Il se précipita vers Gontran, lui serra la main avec une frénésie telle que les os craquèrent et dit d'une voix qu'il s'efforçait de rendre grave :

— Merci... merci, cher monsieur de Flammermont, de cette attention délicate; mais, pendant que vous y étiez, vous auriez aussi bien pu diriger l'*Eclair* sur les États-Unis...

Ericoulet partit d'un éclat de rire formidable.

— Pourquoi pas aussi dans New-York même, cinquième avenue, au deuxième étage, sur votre palier...

Tout en plaisantant, cependant, l'ingénieur réfléchissait, se creusant vainement la cervelle pour comprendre comment lui et ses compagnons se trouvaient en Amérique, sur le territoire brésilien, à quelques kilomètres de Rio.

Par quel miracle avaient-ils franchi assez rapidement, pour ne pas mourir d'inanition, les trillions et les trillions de lieues qui séparaient les régions de la Grande-Ourse de la planète natale ?

En admettant même que la vitesse dont l'*Eclair* était animé durant sa course à travers le désert sidéral eût été — il ne savait trop comment, par

exemple, — décuplée, centuplée même, il leur eût fallu des centaines d'années, et...

Il regarda l'un après l'autre ses compagnons de voyage, et ils lui apparaissaient tels qu'il les avait quittés la veille, à l'exception pourtant d'Ossipoff dont le visage portait les traces d'un excessif surmenage...

Mais, en admettant même cette chose inadmissible que le véhicule eût été animé d'une vitesse à laquelle il était impossible à l'imagination humaine de songer, par suite de quelles circonstances, contraires à toutes les lois de la physique et de la mécanique, l'*Eclair* ne s'était-il pas liquéfié d'abord en pénétrant dans la zone d'atmosphère terrestre et ensuite brisé, en touchant le sol de la planète?

Voilà ce à quoi il songeait, la tête entre les mains, tandis que ses compagnons — ou du moins Gontran et Farenheit — faisaient largement honneur au repas; Ossipoff, lui, le regard vague, les mains abandonnées sur les genoux, gardait une immobilité accablée, indifférent aux caresses que lui prodiguait sa fille.

— Alcide, dit tout à coup Flammermont qui, sa première fringale apaisée, finit par s'apercevoir de l'attitude rêveuse de son ami; Alcide, tu n'as donc pas d'estomac?...

L'ingénieur tressaillit, comme arraché brusquement à un rêve, et répondit en se jetant sur le contenu de l'assiette placée devant lui :

— Si... si... parfaitement.

Et il se mit à manger silencieusement.

Tout à coup, comme l'aubergiste venait d'entrer, Farenheit dit à Gontran :

— Auriez-vous l'amabilité de prier cet homme de m'apporter un indicateur des chemins de fer?

Quelques instants plus tard, l'Américain feuilletait l'indicateur demandé, prenant des notes au crayon, marquant l'itinéraire à suivre, notant les heures de départ et les systèmes de correspondances...

— By God! finit-il par grogner d'un ton mécontent, je ne puis partir avant demain matin...

— Partir!... pour où?... interrogea Fricoulet.

— Mais pour New-York, donc!... Vous figurez-vous, par hasard, que j'aie l'intention de m'établir au Brésil...

Rapidement, il avait écrit quelques lignes sur une feuille arrachée à son carnet.

— Voudrez-vous avoir de nouveau l'obligeance, fit-il à Gontran, de demander à l'aubergiste s'il y a le télégraphe, ici?

L'homme ayant répondu négativement, Farenheit ajouta :



— Connaît-il quelqu'un dans le village qui porterait à cheval cette dépêche au télégraphe de Rio?

Et comme, cette fois, l'aubergiste tendait la main dans un geste fort clair, l'Américain, embarrassé, balbutia :

— Mon cher comte, vous n'auriez pas de monnaie sur vous?

— Dame... pas plus que vous et que Fricoulet...

Farenheit fouillait dans ses poches, machinalement, quoiqu'il sût très

bien qu'il n'y trouverait rien, lorsque, soudain, ses yeux s'illuminèrent et sa bouche se fendit dans un large sourire; en même temps, du gousset de son gilet, il tira quelque chose qu'il montra à Fricoulet, du bout des doigts.

— Hein? fit interrogativement l'ingénieur en avançant la main...

L'Américain ouvrit la main et le quelque chose qu'il tenait tomba dans la main de son interlocuteur : ce quelque chose était purement et simplement un écrou, gros comme le petit doigt et mesurant trois centimètres de longueur.

— Eh bien! interrogea Fricoulet en tournant et retournant l'écrou...

— Combien cela peut-il peser... à peu près...

— Mon Dieu... — et l'ingénieur soupesait l'objet — je ne sais trop..., dans les deux cents... à deux cent cinquante grammes.

L'Américain reprit l'écrou et le déposa dans la main de l'aubergiste ahuri, en disant à M. de Flammermont :

— Expliquez à cet homme, que c'est pour la course...

Gontran examina Fahrenheit, regarda Fricoulet et murmura :

— Il est fou!...

— C'est vous qui êtes fou! riposta l'Américain; cet écrou provient de la machinerie de l'*Eclair*... cet écrou est en lithium... Or, le lithium vaut sur terre, m'a dit monsieur Fricoulet, environ soixante-dix mille francs le kilogramme; ce qui donne à cet écrou une valeur d'à peu près quatorze mille francs; pour aller porter une dépêche à Rio!... Je ne pense pas que cet homme soit volé...

Fricoulet hocha la tête.

— L'aubergiste ne comprendra pas, murmura-t-il; d'ailleurs, s'il comprenait, ce serait dangereux, car cela ébruiterait la chose et nous risquerions d'être volés...

Ces simples mots suffirent à faire se renfrogner le visage de l'Américain; il reprit l'écrou dans la main, toujours étendue, de l'aubergiste et le fourra dans sa poche; mais il décrocha sa montre, un superbe chronomètre en or, qu'il lui tendit, pendant que Gontran expliquait que le bijou lui était confié en garantie de paiement.

L'homme s'inclina jusqu'à terre et allait sortir lorsque, toujours servant d'interprète, mais pour le compte de Fricoulet, cette fois, Gontran lui demanda d'apporter des journaux...

— Qu'y a-t-il donc de si important dans cette dépêche? fit l'ingénieur, pour que vous soyez prêt à payer le commissionnaire une somme aussi considérable?

— J'annonce mon arrivée à New-York pour après-demain et convoque en assemblée générale les actionnaires de la *Selene Company limited*.

— Pour?...

— Pour rendre compte de mon mandat et déclarer qu'ils seront désintéressés jusqu'au dernier dollar, grâce à une part de bénéfices dans la vente de l'« Éclair »...

Fricoulet baissa le nez dans son assiette. L'*Eclair*! il n'osait faire part au pauvre Farenheit de ses inquiétudes; mais il craignait fort qu'il ne fût liquéfié, volatilisé, en traversant l'atmosphère ou réduit en miettes impalpables, en prenant contact avec le sol...

Cependant, l'aubergiste avait apporté les journaux et il y en avait une quantité assez respectable, vu que les docteurs, dans la précipitation de leur départ, avaient oublié ceux dont ils s'étaient munis, pour rompre la monotonie du voyage de Rio.

Il y en avait de tous formats et de toutes sortes, de toutes langues, des grands, des petits, des politiques, des scientifiques, des mondains, des illustrés, des portugais, des anglais, des français, des russes, etc.; et tous s'occupaient presque exclusivement du fameux aérolithe qui mettait sens dessus dessous le monde savant de l'Univers.

— Parbleu! dit Fricoulet, dont le visage s'irradia d'un sourire satisfait, voilà mon affaire.

Il venait de trouver un journal de Rio, rédigé en français et qui donnait sur l'événement les détails les plus circonstanciés.

Farenheit avait accaparé, lui, toutes les feuilles anglaises et américaines, laissant à Gontran le soin de parcourir les journaux espagnols et italiens; quant à Ossipoff, il écoutait d'une oreille distraite Séléna qui lui lisait à mi-voix une revue scientifique russe.

— Parbleu! s'exclama tout à coup Fricoulet en appliquant sur la table un coup de poing formidable, je m'explique maintenant.

Chacun interrompit sa lecture et dressa le nez vers l'ingénieur.

— Vous vous expliquez... quoi? interrogea Farenheit.

— Comment nous sommes ici... alors que, logiquement, mathémati-



Sélène, dit Gontran à mi-voix, il faut que je vous parle (p. 383).

quement, scientifiquement, nous devrions être à des milliards de lieues de la terre.

A ces mots, une étincelle s'alluma dans l'œil atone d'Ossipoff et il lui sembla qu'un regard de vie s'animait en lui.

Gontran, frappé par cette observation, s'écria à son tour :

— C'est juste !... et puis, par quel miracle ne nous sommes-nous pas volatilisés dans la nébuleuse de l'*Ecu de Sobieski* ?...

Fricoulet regarda son ami en riant, mais d'un rire sardonique et répondit :

— Par un miracle bien simple, mon cher Gontran, et que tu vas comprendre : nous ne sommes pas restés dans l'*Ecu de Sobieski*, parce que nous n'y sommes jamais allés.

Il sembla que ces mots eussent produit sur Ossipoff l'effet d'un cin-

glant coup de fouet appliqué sur les mollets : il se redressa comme mû par un ressort, et, cramponné des deux mains au rebord de la table, le buste penché en avant, comme s'il allait se jeter sur l'ingénieur, qu'il considérait d'ailleurs avec des regards flamboyants :

— Jamais allés ! répéta-t-il... vous osez dire que...

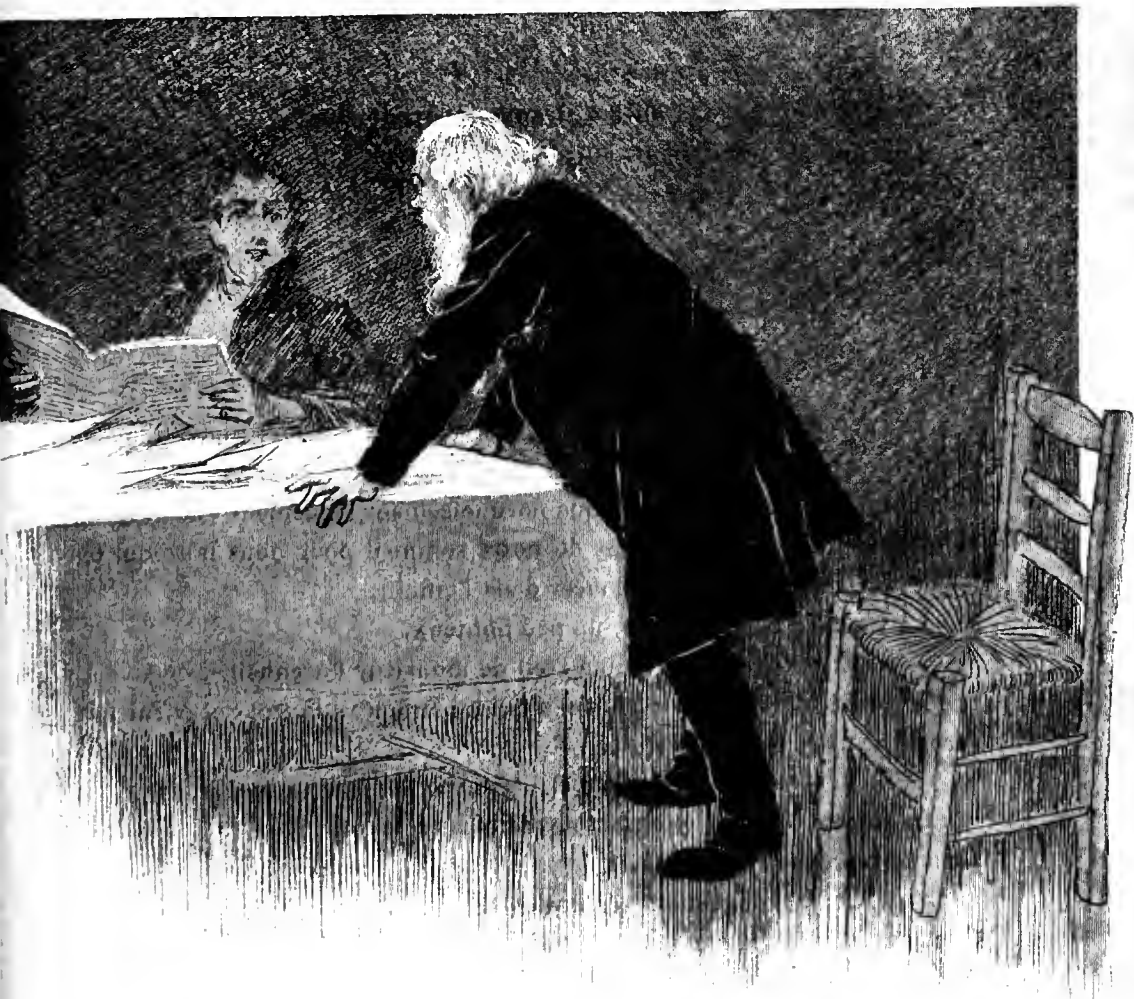
Il s'interrompit, haussa les épaules et, se tournant vers sa fille, ainsi que vers Gontran et Farenheit :

— Il est fou, ma parole !... Mais Fricoulet se contenta de hocher la tête, sans cesser de sourire.



— Eh ! eh !... le plus fou de vous tous n'est pas celui qu'on pense, déclara-t-il.

— Alors ? s'exclama le vieillard, qui paraissait avoir recouvré toute sa



vigueur, vous osez dire que nous ne sommes allés ni dans la Lune, ni dans les planètes, ni dans...

Mais l'ingénieur ne le laissa pas continuer.

— Permettez ; ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, et ce que je n'ai pas l'intention de dire ; je n'ai parlé ni de la Lune, ni des planètes, petites ou grandes...

— Ah ! ricana le vieillard, vous concédez Neptune, Saturne, Uranus...

— Non, là, je vous arrête, monsieur Ossipoff... car je ne vous concède pas Uranus...

Le vieillard se croisa les bras, avec un air d'indignation profonde, et s'écria :

— Quoi !... vous oseriez nier...

— Que nous soyons allés à Uranus... parfaitement...

Les autres entouraient l'ingénieur, bien près de croire, eux aussi, comme Ossipoff le croyait sérieusement, que le malheureux garçon était fou...

Lui, se rendait compte du sentiment qui les animait et ne pouvait s'empêcher de ricaner.

— Parfaitement... répéta-t-il... je nie Uranus et tout le reste de notre voyage...

— Oh ! par exemple ! protesta à son tour Gontran ; mais tu ne te rappelles donc plus...

— Si, je me rappelle... répliqua narquoisement l'ingénieur : la trahison de monsieur Ossipoff, profitant de notre sommeil pour nous faire quitter le courant astéroïdal et nous lancer dans l'infini...

Le vieillard baissa la tête, un peu honteux.

— ... Et l'accident survenu à l'œil de monsieur Fahrenheit...

L'Américain chercha le bandeau qui lui entourait le front et parut fort surpris de ne le pas trouver.

— ... Et ton rêve sur la Loïe Fuller, avec laquelle tu te mariais...

Ce fut au tour de Gontran de détourner la tête pour fuir le regard plein de reproches de Séléna.

— ... Et la congestion cérébrale de monsieur Ossipoff, poursuivit Fricoulet, et le fameux duel que monsieur de Flammermont et sir Fahrenheit doivent avoir ensemble aussitôt leur retour sur terre...

Séléna jeta un cri de terreur, tandis que les deux adversaires s'écartaient soudain l'un de l'autre, sentant se réveiller en eux le ressentiment que les péripéties du voyage avaient endormi.

— Ah ! se mit à rire Fricoulet, vous n'avez rien à craindre, mademoiselle, et vous, mes chers amis, vous pouvez bien vous donner la main... car votre altercation n'a eu lieu qu'en rêve.

— En rêve ! s'exclamèrent-ils tous à la fois...

— Assurément, puisque c'est en rêve que nous avons accompli notre voyage sidéral...

Ce fut un ébahissement.

— Voyons... fit l'ingénieur, rappelez-vous ce qui s'est passé au moment où nous passions à proximité de Saturne; on avait agité la question de savoir si on continuerait le voyage, afin de profiter du courant astéroïdal qui nous emportait... ou bien si on courrait la chance d'aborder sur la planète, quitte à revenir ensuite comme on pourrait...

— Parfaitement, déclara Farenheit, je me rappelle d'autant plus ces détails qu'à ce moment vous m'aviez enfermé dans ma cabine, et que je passais mon temps, l'oreille collée à la porte, pour écouter ce qui se disait.

— C'est alors, poursuivit Fricoulet, que monsieur Ossipoff découvrit dans la constellation de Cassiopée un astre nouveau, que Gontran déclara, après de sérieuses observations, être un bolide, et même il précisa en ajoutant que le point brillant signalé par monsieur Ossipoff, comme une montagne de neige, n'était autre que le véhicule servant d'habitation à Sharp...

Un peu humilié, le vieux savant grommela :

— *Errare humanum est...*

— C'est précisément ce que je vous répondais dernièrement, au sujet de mon dessin sur la Grande-Ourse, fit Gontran enchanté de reprendre sa revanche.



Ossipoff lança en dessous, à celui qui devait être son gendre, un regard soupçonneux et ne dit plus rien.

Alors, Fahrenheit, la mémoire complètement rafraîchie par ce que venait de dire l'ingénieur, s'écria :

— Je me souviens très bien... puisque c'est moi qui suis sorti de ma cabine, pendant que tout le monde dormait, pour remettre en route l'*Eclair*, que l'on avait fait stopper, afin de laisser passer le bolide en question...

— Eh bien ! continua Fricoulet, l'*Eclair* est venu donner tête baissée dans le bolide avec une telle force qu'il y est entré tout entier, mais pas assez puissamment cependant pour le traverser de part en part et ressortir de l'autre côté.

S'adressant à M. de Flammermont, il ajouta :

— Te rappelles-tu ce cauchemar épouvantable dont tu me fis le récit ? ce n'était point un cauchemar, c'était bien la réalité, et tandis que notre esprit vagabondait par les espaces, continuant le voyage véritablement incohérent rêvé par M. Ossipoff, nos corps, tombés dans un coma voisin de la mort et ayant l'*Eclair* pour tombeau, reprenaient le chemin de la terre, dans le bolide qui emportait Sharp...

Il ajouta, avec un sourire un peu narquois :

— Voilà comment il se fait que nous soyons aujourd'hui sur notre planète natale, alors qu'il y a trois jours encore, nous en étions éloignés de plusieurs trillions de lieues.

Ossipoff avait saisi sa tête à deux mains, avec le geste naturel à ceux qui entendent d'in vraisemblables choses, et il balbutiait :

— Impossible !... impossible... impossible...

— Mais ce qui impossible, mon cher monsieur, riposta Fricoulet, c'est que nous n'ayons pas rêvé, que nous ayons réellement accompli ce fantastique voyage ; d'ailleurs, vous n'avez qu'à lire ce que dit Fédor Sharp... vous verrez que son récit coïncide absolument avec ce que je viens de vous rappeler...

Et il mettait sous le nez du vieillard le journal qu'il tenait à la main et qui donnait un compte rendu aussi complet que possible des événements dont le monde scientifique était occupé depuis plusieurs semaines.

Force fut bien alors à Ossipoff de se rendre à l'évidence et, frappé au cœur par l'écroulement du rêve sublime qu'il avait fait, il poussa un

gémissement et tomba sur son siège, en proie à un véritable effondrement.

Sa fille s'empressa auprès de lui, lui prodiguant mille caresses, s'ingéniant à trouver des arguments pour le consoler.

Ce fut vainement : il conservait son visage navré et gardait un silence farouche.

Ce fut en cet instant que l'hôtelier entra dans la salle.

— Señor, dit-il en s'adressant à Gontran, les voyageurs de messieurs Cook et Compagnie demandent s'ils pourraient avoir l'honneur de vous présenter de plus près leurs hommages.

Les yeux du jeune homme s'arrondirent.

— Messieurs Cook et Compagnie ! répéta-t-il tout surpris, qu'est-ce que c'est que ça ?...

— Tiens, lis, dit Fricoulet en lui tendant son journal qui consacrait un entrefilet entier aux excursions à prix réduit organisées par la fameuse Agence, aujourd'hui connue du monde entier, pour permettre aux curieux de l'ancien Continent de venir voir ce monstrueux bolide dont l'univers s'occupait.

— Nous voici passés à l'état de bêtes curieuses ! s'écria le jeune comte.

Et à l'hôtelier :

— Qu'ils aillent contempler le bolide... cela, tant qu'ils voudront, mais qu'ils nous fichent la paix...

En ce moment, Fricoulet partit d'un immense éclat de rire et étendit la main vers la fenêtre derrière laquelle s'apercevait une masse de têtes, coiffées de la manière la plus étrange et la plus diverse, dont les visages, aux yeux ronds, aux bouches grandes ouvertes, exprimaient la plus ardente curiosité et la plus extrême surprise.

— Ces messieurs prennent un à-compte, ricana l'ingénieur, mais, pour le moment, c'est tout ce que nous pouvons leur permettre... Qu'ils aillent contempler le bolide... Cela leur fera prendre patience...

— Malheureusement, répondit l'hôtelier, cette consolation ne leur est même pas permise... car le gouvernement a été obligé de mettre autour du champ où le chariot a versé, une double ligne de sentinelles, ... les touristes ne s'étaient-ils pas imaginé de vouloir emporter, chacun, un fragment du bolide, à titre de souvenir...

Fricoulet eut un plaisant mouvement de frayeur.

— Fichtre! monsieur l'hôtelier, fit-il, fermez bien les portes et les fenêtres! ces messieurs seraient capables de nous couper en petits morceaux pour emporter aussi un souvenir des fameux voyageurs.

Puis, désignant la porte au bonhomme :

— Fichez-nous la paix.

Se sentant tirer par la manche de son pardessus, il se retourna et se trouva nez à nez avec Farenheit.

— Dites donc, monsieur Fricoulet, murmura l'Américain, j'ai bien envie d'aller faire un tour du côté de l'*Eclair*... Voyez-vous qu'il prenne fantaisie à ces brigands de le détailler.

— Peuh!... puisqu'on vient de vous dire qu'il y avait des sentinelles...

— C'est égal... j'aimerais mieux veiller moi-même.

L'ingénieur haussa les épaules et dit :

— A votre aise... mon cher... seulement, à votre place, j'attendrais qu'il fasse nuit, autrement vous serez suivi comme une bête curieuse...

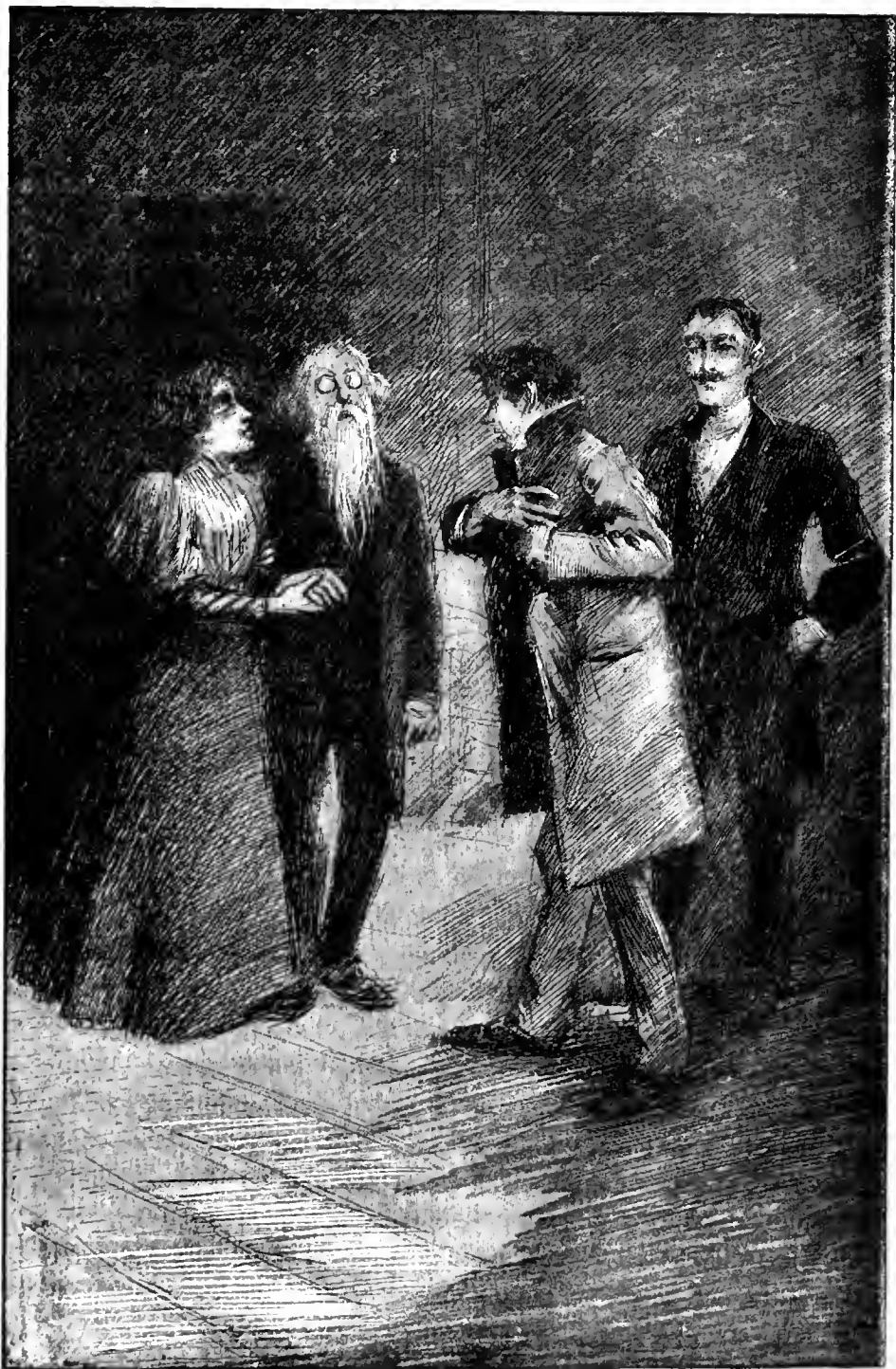
L'Américain montra ses poings.

— Voilà pour ceux qui s'aviseraient de vouloir me regarder de trop près...

Cela dit, il assujétit sur sa tête sa casquette de voyage, prit au râtelier une queue de billard qu'il fit tourner entre ses doigts noueux avec une prestesse inquiétante pour la curiosité des « Cook's Excursionnistes » et sortit.

Cependant, l'affaissement d'Ossipoff avait fini par céder aux caresses et aux consolations de sa fille. Celle-ci, d'ailleurs, pour le ragaillardir un peu, lui avait tenu un raisonnement, sinon conforme à la scrupuleuse vérité, du moins plein de logique : puisque Sharp était mort, il n'y avait pas à craindre que l'on se heurtât à des démentis de sa part. Les voyageurs n'avaient qu'à tomber d'accord pour nier le récit fait par le savant à ses collègues





— Ah! monsieur! s'exclama Fricoulet en regardant Séléna, comment pourrait-on ne pas aimer les étoiles?... (p. 388).

et aux journaux. Il avait prétendu que le bolide qui le portait était un fragment de la comète de Tuttle... Et la preuve qu'il disait la vérité?... Et qui empêchait, au contraire, Ossipoff d'affirmer que l'*Eclair* avait rencontré ce bolide aux environs d'Antinoûs ou de l'*Ecu de Sobiesky*?

C'était un mensonge!... c'est évident... Mais à qui ce mensonge nuirait-il? à personne... ah! si, à la réputation de Fédor Sharp; le beau malheur, en vérité!

Mais, est-ce que Fédor Sharp n'était pas le dernier des hommes? n'était-ce pas lui qui avait fait condamner Ossipoff aux mines, afin de pouvoir lui voler sa gloire? et avait-il hésité à le tromper encore sur la Lune et à lui voler de nouveau l'appareil qui devait lui permettre de continuer le voyage sidéral commencé?..

Et à son retour à Pétersbourg, avec quelle audace avait-il fait le banquier, battant le tambour pour sa propre science, s'attribuant la gloire d'avoir eu, le premier, l'audace de concevoir un si aventureux projet.

— Non, non, cher père, avait dit Séléna en concluant, plus je réfléchis et plus je suis persuadée que vous pouvez user de cette bien innocente supercherie; qui sait même si la Providence, en me l'inspirant, ne veut pas se servir de nous pour punir jusqu'après sa mort ce traître de Sharp!...

En prononçant ces mots, la jeune fille avait fait montre d'une énergie que, jusqu'alors, elle avait employée en bien peu d'occasions, même dans les moments où les péripéties nombreuses du voyage les avait mis elle et ses compagnons, à deux doigts de la mort...

C'est qu'elle se rendait très bien compte de la situation, la pauvre Séléna; son amour filial lui faisait pressentir ce qui se passait dans l'esprit de son père et une angoisse terrible l'étreignait à la pensée que l'anéantissement de ce rêve merveilleux dont il s'était bercé durant des mois, pouvait le mettre au tombeau.

Elle avait bien vu, durant que Fricoulet expliquait aussi simplement leur présence sur la Terre, la transformation inquiétante qui s'était faite chez le vieillard et ce n'était pas tant la pâleur soudaine qui avait envahi ses traits dont elle avait été frappée, que de l'expression de tristesse, de découragement, d'anéantissement, qu'avaient soudainement pris les regards du vieillard.

Et elle s'était dit que, si elle ne trouvait pas un moyen d'arracher —

bon gré, mal gré — son père à l'état comateux dans lequel il était plongé, son cerveau était capable de sombrer dans cet accès de désespoir : c'est alors que l'idée de cette supercherie lui était venue à l'esprit et qu'elle avait employé toute son éloquence à la faire admettre par Ossipoff.

Docile comme un enfant, celui-ci s'était rendu aux arguments invoqués par sa fille; seulement il murmura :

— A quel monde céleste peut appartenir ce bolide?



Enchantée de le voir se rendre à ses raisons, la jeune fille s'exclama :

— Qu'à cela ne tienne : c'est là un détail de peu d'importance et que nous allons trancher sans tarder...

Elle se retourna vers M. de Flammermont qui causait avec Fricoulet.

— Gontran!... appella-t-elle.

Mais aussitôt, se rappelant le rôle que jouait le jeune homme, elle rectifia :

— Non... pas vous... monsieur Fricoulet.

Puis, jugeant imprudente cette rectification dont pouvait s'étonner Ossipoff, elle ajouta :

— Oh ! bien si... vous tout de même...

Gontran fit la grimace et s'approcha d'un air ennuyé ; à l'appel de la jeune fille, Fricoulet n'avait fait qu'un bond.

— Messieurs, dit alors Séléna, Sharp est mort, et, si l'on en croit les journaux, il aurait, avant sa mort, cherché à accaparer à son profit toute la gloire qui revient à mon père... Pensez-vous que ce serait porter un préjudice bien grand à ce misérable que de présenter comme effectuée réellement la fin de ce voyage que nous n'avons faite qu'en rêve.

— Pas le moins du monde, s'écria Fricoulet, c'était un gredin !... et puis, du moment qu'il peut vous être agréable que monsieur Ossipoff ait pénétré dans *Antinous*, dans la *Grande Ourse*, dans le *Scorpion*, etc., je n'y vois aucun inconvénient... Nous pouvons même être allés, si vous voulez...

Souriante, la jeune fille l'arrêta d'un geste de la main, tandis que Gontran, surpris d'un feu si étrange, regardait son ami, en pinçant les lèvres.

— Merci mille fois, monsieur Fricoulet, dit Séléna, mais il n'est nullement nécessaire d'exagérer...

— Oh ! un peu plus, un peu moins, objecta M. de Flammermont.

Elle lui lança un coup d'œil surpris et poursuivit :

— D'autant plus que nous avons encore en nous les sensations éprouvées durant ce long rêve que nous avons fait, et, qu'ainsi, c'est presque la vérité que nous dirons. Seulement...

— Oui, interrompit l'ingénieur, seulement, qu'est-ce que ce bolide qui nous a amenés ici ? n'est-ce pas ? voilà ce que vous vous demandez ?

Muettement, Séléna inclina la tête.

— Ce ne peut plus être, ainsi que l'a affirmé Sharp, un fragment de la comète de Tuttle ; son orbite ne dépasse pas les grandes planètes, et nous ne pouvons prétendre arriver sur son dos du fin fond de l'espace.

En prononçant ces mots, Fricoulet tordait à les arracher, les quelques poils follets qui lui ornaient le menton, cherchant, par ce moyen douloureux, à surexciter sa matière cérébrale.

— Diable ! murmura-t-il, diable !...

Et ils étaient là, tous les deux, la jeune fille et lui, se regardant dans

le blanc des yeux ; Gontran, un peu à l'écart, et jouant d'un air distrait avec son monocle, lorsque la porte s'ouvrit, livrant passage à l'hôtelier.

— Messieurs, dit le bonhomme, il y a là une cinquantaine de personnes qui sollicitent l'honneur de vous entretenir en particulier.

Les deux jeunes gens ne purent s'empêcher d'éclater de rire.

— Voilà un entretien qu'il me paraît difficile d'accorder dans ces condi-



tions-là, fit Gontran... Cinquante personnes !... cela ne s'appelle plus être reçu en particulier.

— Votre Seigneurie m'excusera, répliqua l'hôtelier ; elle m'a mal compris, ou bien je me suis mal exprimé ; ces personnes sollicitent un entretien particulier l'une après l'autre.

Fricoulet bondit sur lui-même.

— Mais il y en a pour la journée entière et même une partie de la nuit ! s'écria-t-il. Et puis nous ne sommes pas des bêtes curieuses !

— Excusez-moi, señor, ces messieurs m'ont prié de vous remettre leurs cartes.

Et le bonhomme tendit à l'ingénieur un petit paquet de cartons imprimés qui lui fit exécuter un haut-le-corps de surprise.

— Aïe, murmura-t-il, la presse !

Et, mi-voix, parcourant rapidement les noms : « El Correo del Brazil », « Sud American's Messenger », « der Brazil », « le Moniteur des Intérêts français à Rio », « Gazetta Brasiliana », « Bresil Novosti », etc.

Il demeurait là, songeur, jouant machinalement avec les petits cartons.

— Tu n'as pas, je pense, l'intention de donner audience à tout ce monde-là ? ricana Gontran.

— Mon père n'est pas en état de recevoir, dit à son tour Séléna.

— Possible, répondit Fricoulet en hochant la tête ; mais, pour ce que vous me demandiez, il n'y a qu'un instant, mademoiselle, ce serait pourtant en recevant ces messieurs que nous pourrions accréditer la légende dont vous désirez auréoler le nom de votre père.

Un éclair jaillit des prunelles de Séléna.

— Alors, murmura-t-elle, si vous croyez...

— Eh bien ! c'est dit, fit l'ingénieur, nous allons traiter cela tout de suite.

Et à Gontran :

— Viens avec moi... tu me repêcheras si je pataugeais...



-- C'est que je sais bien mal mentir, répliqua le jeune homme en faisant la grimace...

L'ingénieur regarda son ami avec un ébahissement comique.

— Non!... vrai! fit-il au bout d'un instant, c'est sérieusement que tu dis cela?

— Sérieusement...

— Et... devant nous!...

Il éclata de rire, et, lui mettant la main sur l'épaule :

— Voyons... mon vieux... tu n'y penses pas... Tu ne sais pas mentir! mais qu'est-ce que tu fais donc depuis trois ans?

Le jeune comte rougit, puis pâlit, ses sourcils se contractèrent et un tremblement nerveux, indice d'une colère à grand'peine contenue, agita ses lèvres.

— Au surplus, ajouta l'ingénieur, je n'ai pas besoin de toi, et si je t'avais demandé ton concours, c'était plutôt pour te donner un rôle à jouer dans cette petite comédie que parce que j'avais besoin de tes connaissances spéciales...

— Ah! non, par exemple, bougonna Gontran, j'en ai assez de jouer des rôles! Voilà trois ans que je suis en scène...

Séléna le regarda, puis, avec douceur :

— Si cela vous pèse par trop, mon ami, murmura-t-elle.

Fricoulet haussa les épaules, et, d'une voix bourrue :

-- Je m'en vais recevoir mes gens.

Il sortit, fermant la porte avec précaution, pour ne pas éveiller Ossipoff qui était assoupi.

Demeurés seuls, Séléna et Gontran se regardèrent, en silence, durant quelques instants : elle paraissait triste, et il avait l'air embarrassé.

Tous deux sentaient, en effet, qu'une explication était nécessaire : entre eux, depuis quelques mois, il y avait un malaise qu'ils ne s'expliquaient pas bien, mais qui leur faisait entrevoir maintenant avec quelque inquiétude l'avenir qu'ils avaient rêvé.

Enfin, M. de Flammermont poussa un soupir résigné, comme il arrive lorsque, après avoir délibéré en soi-même, on se décide à prendre un parti.

— Séléna, dit-il à mi-voix, il faut que je vous parle.

Il lui avait pris la main, et doucement l'attira à l'extrémité de la salle, dans une embrasure de fenêtre, où il la fit asseoir sur une chaise, lui-même

s'assit en face d'elle, et, conservant entre ses mains celles de la jeune fille :

— Vous ne mettez pas en doute, n'est-ce pas, fit-il, la sincérité de l'affection que j'avais pour vous ?

— Que vous aviez ! répéta-t-elle sur un ton de reproche.

— Que j'ai encore, s'empressa-t-il de rectifier.

— Je serais la plus ingrate des femmes, monsieur de Flammermont, répondit-elle d'un ton sérieux, si j'oubliais que pour moi vous avez brisé votre carrière, abandonné ceux qui vous étaient chers, parents et amis.

— Lorsqu'on aime vraiment, Séléna, la femme aimée prend dans votre cœur la première place, et ce n'est point sur les prétendus sacrifices que j'ai faits que je me base pour affirmer la sincérité de mon attachement pour vous.

Elle ouvrit des yeux étonnés.

— C'est sur l'oubli de ma dignité.

— De votre dignité !

— Peu à peu, je me suis laissé entraîner à jouer un rôle incompatible avec mon caractère, et malgré moi, à la longue, mon estime pour moi-même s'est amoindrie.

Elle joignit les mains et s'exclama :

— Oh ! Gontran, l'affection excuse tout.

Il secoua la tête, et, d'une voix ferme :

— Le moment est venu où il faut couronner une suite non interrompue de comédies et de mensonges... Eh bien ! franchement, Séléna, je ne me sens pas le courage d'aller plus loin dans cette voie !

— Vous êtes las ? dit-elle tristement.

— Las de mentir, oui. Dieu sait cependant, qu'après un stage aussi long, mon cœur est aussi plein de vous qu'au premier jour, et cependant, ce bonheur que j'ai poursuivi par delà ces mondes extraordinaires de l'espace, ce bonheur qu'il me suffit maintenant d'étendre la main pour atteindre, je le repousse, si, pour l'avoir, il me faut mentir de nouveau.

La jeune fille baissa la tête et garda un silence plein d'affliction.

— Croyez, s'écria-t-il, que suis sincèrement navré de la peine que je vous fais ; mais, avant même mon honneur qui est en jeu, avant même mon propre bonheur, c'est votre propre bonheur à vous que je défends.

Elle soupira et balbutia :

— Mon bonheur, hélas !

— Cette comédie que j'ai jouée si longtemps, avec votre complicité affectueuse et le non moins amical concours de Fricoulet, cette comédie, excusable de la part d'un amoureux, ne saurait convenir à la dignité d'un époux. Je ne me vois pas continuant, après notre mariage, cette existence de supercheries vis-à-vis du vieillard qui vous aura donnée à moi. Je ne me vois pas obligé de rougir devant mes enfants, — s'il plaisait à Dieu de m'en envoyer.

Il lui prit de nouveau les mains, et la regardant bien en face :



— Voyons, soyez franche ; ai-je raison ?

— Trop... hélas !

— Ah ! si, le mariage une fois conclu, ce devait en être fini de tous ces subterfuges, si je pouvais redevenir moi-même, si jamais plus même il ne devait être fait allusion au passé...

— Vous savez bien que c'est impossible ! répliqua-t-elle vivement...

Et, après un court silence, elle ajouta pour expliquer ces mots :

— Tout ce que vous venez de me dire, monsieur de Flammermont, voilà quelque temps que je me le dis... je n'ai peut-être pas examiné, comme

vous, la situation au point de vue de votre dignité... mais j'ai songé à ce que serait la vie, une fois que nous serions mariés... Bien des fois, sans laisser voir ma tristesse, j'ai remarqué chez vous des signes d'impatience lorsque mon père, notre dupe à tous les deux, vous causait des choses qui lui sont chères et j'ai fini par me demander si tous les efforts que vous faisiez pour vous contenir, afin de m'avoir pour femme, vous auriez la volonté nécessaire pour les continuer, une fois que je vous appartiendrais.

Comme ces paroles semblaient contenir une interrogation, Gontran répondit :

— Mon Dieu, vous savez, un homme n'est qu'un homme... et puis ce rôle me pèse depuis trop longtemps pour que je puisse m'engager...

— Oh ! mais je ne vous demande rien... D'ailleurs, ainsi que je vous l'ai dit à plusieurs reprises, l'amour que j'ai pour mon père prime tout autre sentiment, quelque fort qu'il soit... Je sacrifierais tout au bonheur des dernières années qu'il a encore à passer sur terre... et j'ai juré de me consacrer à sa gloire pour qu'après lui, son nom ne meure pas tout entier...

Bien qu'émue, la jeune fille avait prononcé ces mots avec une fermeté qui décelait une immuable résolution.

— Ce serait vous faire injure, ma chère Séléna, dit alors Gontran, que de vous adresser le moindre éloge sur d'aussi beaux sentiments... Vous êtes une femme de devoir,... comme je suis un homme d'honneur... Séparons-nous donc en disant adieu à l'avenir de bonheur entrevu, et suivons chacun notre chemin.

Il s'était levé mais sans abandonner les mains de la jeune fille, comme s'il lui avait semblé que la séparation ne serait vraiment définitive que lorsque cette amicale étreinte se serait dénouée.

— Qu'allez-vous devenir ? murmura-t-elle.

Il s'efforça de sourire et répondit :

— La diplomatie m'attend...

Comme il achevait ces mots, voilà qu'au dehors des cris enthousiastes éclatèrent au milieu desquels le nom d'Ossipoff revenait à tout moment.

Réveillé en sursaut, le vieillard se dressa droit sur ses jambes et, tout courant, en dépit de ses jambes défaillantes, gagna la fenêtre.

Dans la cour, une cinquantaine d'individus braillaient à qui mieux mieux, agitant à bout de bras, au-dessus de leur tête, leurs chapeaux et leurs casquettes, tandis que Fricoulet, debout sur la dernière marche d'un

perron de pierre qui donnait accès à la posada, criait, lui aussi, à tue-tête :

— Vive Mickaïl Ossipoff ! Vive Mickaïl Ossipoff !

Puis il fit un grand salut que les personnages lui rendirent ; après quoi, il rentra dans l'intérieur de la maison, tandis que les autres gagnaient la rue, en remettant dans leur poche les carnets et les crayons dont ils étaient armés.

— Eh bien ! ça y est ! s'exclama l'ingénieur en arrivant comme une bourrasque dans la salle où Séléna et Gontran soutenaient, chacun d'un côté, Ossipoff, prêt à s'évanouir de joie... quel succès !... Ah ! vous pouvez dormir sur vos deux oreilles... il y a là cinquante gaillards qui se chargent de prouver au monde entier que vous arrivez de l'*Ecu de Sobieski* et même de plus loin, si ça peut vous faire plaisir...

Les mains tremblantes du vieillard se tendirent vers Fricoulet.

— Ah ! jeune homme, jeune homme ! balbutia-t-il, comment reconnaitrai-je jamais...

Gontran lui coupa la parole.

— Monsieur Ossipoff, dit-il, pourquoi ne pas charger mon ami Fricoulet du soin de continuer une chose qu'il a si bien commencée... Vous allez être assailli de visites, d'interviews, de lettres... Vous ne pourrez suffire à tout et malheureusement je vais être obligé de m'absenter durant quelque temps... j'ai en France une famille, des amis, que je tiens à rassurer...

— . . . Et sans doute aussi l'Académie, à laquelle vous ne seriez pas fâché de communiquer le résultat de notre voyage, fit le vieillard soudain mordu au cœur par la jalousie...

— N'ayez crainte, mon cher monsieur ; je vous donne ma parole d'honneur de n'ouvrir la bouche à ce sujet, que pour prononcer votre nom ; pour en revenir à Fricoulet, il pourrait vous donner un fameux coup de main en répondant aux importuns et en vous aidant dans la rédaction de vos mémoires.

— Hum ! murmura Ossipoff, incrédule, saura-t-il ?

L'ingénieur étendit la main vers la croisée.

— Ne venez-vous pas de voir comment j'ai su lancer l'affaire ! dit-il ; croyez-moi, il ne sera pas plus difficile d'emballer des savants que des journalistes.

Le vieillard regarda l'ingénieur.

— Vous commencez donc à aimer l'astronomie, monsieur Fricoulet ? demanda-t-il en souriant.

— Ah ! monsieur, s'exclama avec enthousiasme le jeune homme, en mettant la main sur son cœur et en s'inclinant vers Séléna, comment pourrait-on ne pas aimer les étoiles?...

La jeune fille, embarrassée, détourna la tête et reconduisit son père,



fatigué, à sa couchette, tandis que, tout surpris, Fricoulet se penchait à l'oreille de Gontran et murmurait :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Alors, d'une voix un peu triste, en dépit du sourire qui entr'ouvrait ses lèvres, M. de Flammermont hocha la tête vers Séléna, en disant :

— Elle est libre.

— Vrai ! s'écria l'ingénieur, en saisissant les mains de son ami.

Un grand bruit, en ce moment, retentit au dehors : c'étaient comme

des rires auxquels se mêlaient des huées, mais par-dessus lesquels des jurons épouvantables éclataient.

— On dirait la voix de Farenheit ! fit Gontran en s'élançant vers la fenêtre.

Et Fricoulet l'eut à peine rejoint, qu'entra dans la cour un groupe d'agents de police au milieu desquels Jonathan Farenheit criait et gesticulait, brandissant avec fureur un tronçon de la queue de billard qu'il avait, on s'en souvient, prise à son départ, pour lui servir de canne.

Les deux jeunes gens sortirent en courant de la salle et se précipitèrent dans la cour, où s'entassait une partie des habitants du village qui servaient d'escorte aux agents...

— Farenheit !... s'écria Fricoulet en allant au-devant de l'Américain.

Mais il s'arrêta à quelques pas, glacé par le regard étrange que son compagnon de voyage attachait sur lui.

— Ah ! le malheureux ! fit-il en reculant d'un pas.

Et à Gontran qui l'interrogeait, il répondit laconiquement :

— Fou !...

L'Américain n'avait pas reconnu son nom, quand il avait été prononcé ; même ses regards, bien que fixés sur les deux jeunes gens, ne les reconnaissaient pas, ne paraissaient pas les avoir vus ; mais, tout à coup, comme si seulement, alors, il les eût aperçus, voilà qu'il entra dans une colère épouvantable et que, son bâton à la main, il se jeta sur eux...

— Bandits !... voleurs !... hurla-t-il, en se débattant aux mains des agents qui l'avaient saisi aussitôt... on ira vous décrocher des étoiles, et des soleils, et des planètes, et des nébuleuses... pour que vous les preniez...

Et, se penchant vers eux, il leur cracha à la figure ces mots :

— Voleurs !... voleurs !...

Puis, son exaltation tombant, il se mit à s'arracher les cheveux, en pleurant :

— Et les actionnaires de la « Selene Company »... et les membres de l'« Excentric-Club »...

Mais il se mit à rire, chantant et dansant.

— Je suis Ossipoff... c'est moi le savant... ah ! vous pouvez bien

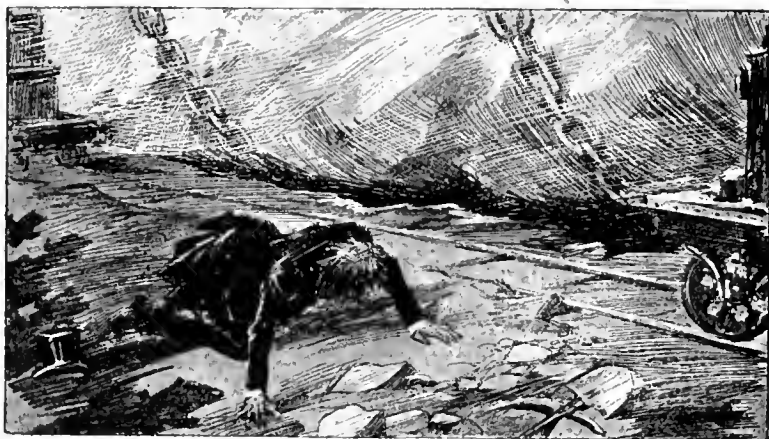
prendre mon lithium... j'ai des étoiles et des soleils à revendre... j'en ai une cargaison complète... je suis riche... riche !...

Il lançait sa casquette en l'air et la rattrapait, comme il eût fait d'une balle...

Fricoulet, du premier coup d'œil, avait vu juste : Jonathan Farenheit était devenu fou.

Maintenant, comment cela était-il arrivé ? d'une manière toute simple.

Les savants, qui avaient fait mettre autour du bradyte un cordon de troupes pour empêcher qu'on en enlevât une parcelle, avaient totalement



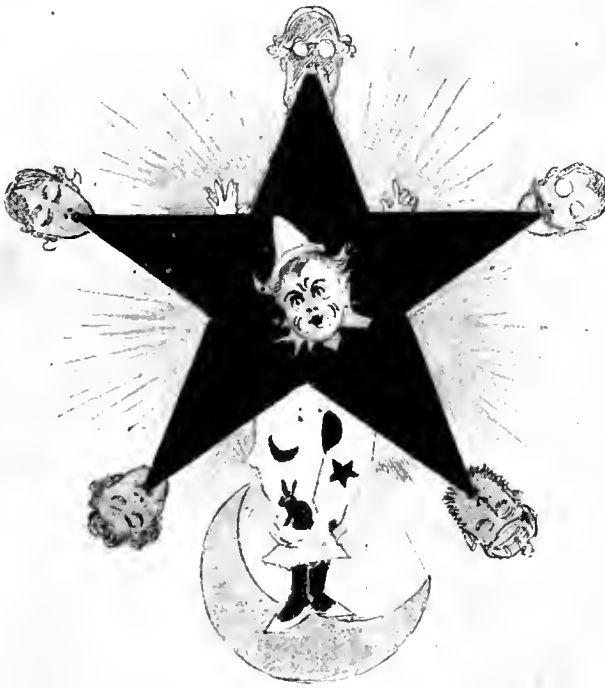
négligé de mettre l'*Eclair* à l'abri de l'âpre convoitise de messieurs les Anglais ; si bien que ceux-ci s'étaient tout bonnement rabattus sur l'appareil en lithium, qu'ils avaient dépecé aussi rapidement qu'une bande de fourmis dépèce le cadavre d'un animal.

Quand Farenheit, en quittant la posada, avait atteint le champ où, d'après les indications recueillies sur son chemin, il devait retrouver, couché sur le flanc, l'appareil sur la valeur duquel il avait fondé de si grandes espérances, il avait vu, épars sur le sol, quelques fragments de métal, tandis qu'au loin disparaissaient les derniers touristes de l'Agence Cook.

C'était comme s'il avait reçu sur le crâne un violent coup de marteau ; perdant la tête, il avait couru sur les traces des voleurs et, les ayant atteints, en avait assommé une demi-douzaine.

Mais il avait succombé sous le nombre, et les agents étaient arrivés juste à temps pour lui éviter un lynchage en règle.

Voilà comment les actionnaires de la « Selene Company limited », une première fois volés par Sharp, ne rentrèrent jamais dans leur argent, et comment l'« Excentric-Club » fut privé du plus extraordinaire président qui se pût jamais rêver.



BINDING SECT. MAR 13 1985

**PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET**

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2623
E366A82
1889
v.2

